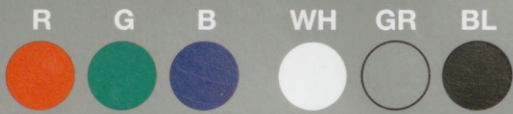


Part Code
ST1316



Grey Scale #13



A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



COURS ABRÉGÉ
HISTOIRE
DE L'ÉGLISE

PAR

J. CHANTREL

HISTOIRE SAINTE. — HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

DÉPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS.

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

PUTOIS-CRETTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, RUE DE RENNES, 90



Inches
Centimetres

Colour Chart #13

Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black



1797450

COURS ABRÉGÉ

HISTOIRE

DE L'ÉGLISE

PAR

J. CHANTREI

HISTOIRE SAINTE. — HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

PUTOIS-CRETTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, RUE DE RENNES, 90

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

RAPPORT DE M. L'ABBÉ L. DELACROIX

Professeur au grand Séminaire de Beauvais

Sur les trois éditions de l'Histoire de l'Église de M. J. CHANTREL
MONSEIGNEUR,

Le style c'est l'homme, jamais je n'ai mieux compris la justesse de cette parole qu'en étudiant les livres de M. J. Chantrel sur l'histoire, dont Votre Grandeur a bien voulu me confier l'examen. J'y ai retrouvé le professeur habile qui sait exposer clairement les faits, les raconter avec intérêt et les graver doucement dans la mémoire, en évitant toute surcharge indiscrète.

Dans un livre d'histoire, il faut des récits, des tableaux, des portraits : M. Chantrel nous offre tout cela, dans une mesure convenable, et il a le bon goût de citer souvent la Bible pour l'histoire sainte, et, pour celle de l'Église, les Actes des martyrs et les écrits des saints Pères.

Mais, ce qui éclate à chaque page, c'est la foi de l'auteur et son dévouement à la grande cause de l'Église et de la vérité, on sent bien que, pour lui, l'Église est une mère, et qu'il n'a qu'un désir et qu'un but : la défendre, la venger, la glorifier.

Je n'hésite donc pas, Monseigneur, à vous proposer l'approbation des trois ouvrages suivants :

1^o *Histoire de l'Église*, cours complet, 2 vol. in-12.

2^o *Histoire de l'Église*, cours abrégé, 1 vol. in-12.

3^o *Histoire de l'Église*, cours élémentaire, 2 vol. in-18.

Daignez agréer, Monseigneur, mes sentiments les plus respectueux et les plus filialement dévoués en N.-S.

L. DELACROIX.

APPROBATION

De S. G. Mgr l'Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

Nous, Joseph-Armand GIGNOUX, par la Miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque de Beauvais, Noyon et Senlis ;

Vu le rapport très favorable qui Nous a été présenté sur les travaux historiques de M. CHANTREL ;

Considérons le mérite de ces ouvrages et l'esprit chrétien dont ils sont pénétrés,

Avons approuvé et approuvons les trois ouvrages suivants :

Histoire de l'Église (cours complet), 2 vol. in-12 ;

Histoire de l'Église (cours abrégé), 1 vol. in-12 ;

Histoire de l'Église (cours élémentaire), 2 vol. in-18.

Donné à Beauvais, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing du secrétaire de l'évêché, le vingt-septième jour de mars de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent soixante-huit.

† JOS.-AR., évêque de Beauvais,
Noyon et Senlis.

Par mandement de Monseigneur,

LAURENT, Chan., Sec. gén.

P49480
2477
COURS ABRÉGÉ

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE

PAR

J. CHANTREL

HISTOIRE. SAINTE. — HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

PUTOIS-CRETTÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, RUE DE RENNES, 90

1891

Tous droits réservés.

2



Dubl. 5106



2
1946.

PRÉFACE

Il est une histoire qui remonte jusqu'au commencement du monde et qui se déroule à travers le temps jusqu'à la fin des siècles : c'est l'histoire de l'Église, c'est-à-dire de l'action directe de la Providence sur les destinées des hommes. L'histoire de l'Église n'est pas autre chose en réalité que l'histoire universelle ; mais, dans l'usage ordinaire, on applique plus particulièrement ce nom au récit des faits qui intéressent directement la religion ; on en exclut, par conséquent, ce qui concerne spécialement les intérêts politiques et civils des différents peuples. L'histoire de l'Église s'attache, avant tout, à faire connaître les moyens pris par Dieu pour procurer le salut des âmes, et la manière dont les hommes correspondent à ces vues de la miséricorde divine.

Il n'est pas d'histoire plus admirable, plus merveilleuse, plus intéressante : elle charme l'enfance et la jeunesse, aussi bien que l'âge mûr et la vieillesse ; nous devons tous la connaître, tous ont d'utiles leçons à en tirer.

Savoir d'où nous venons, où nous allons, quelles sont les adorables voies par lesquelles Dieu conduit l'homme qu'il a créé aux fins pour lesquelles il l'a créé ; connaître l'histoire des hommes extraordinaires qui ont été les instruments particuliers de la Providence ; suivre la lutte de la vérité et du bien contre l'erreur et le mal ; étudier ce divin gouvernement des âmes qui les conduit à la réalisation du plan providentiel tout en respectant leur liberté, n'est-ce pas l'une des études les plus intéressantes, l'un des spectacles les plus attachants qui puissent être proposés à tous ?

HISTOIRE
ABRÉGÉE
DE L'ÉGLISE

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE
JUSQU'A NOS JOURS.

L'Histoire de l'Église est le récit des faits qui intéressent plus particulièrement la vraie religion depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. Elle se divise en deux grandes parties : les temps qui précèdent la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; les temps qui suivent cet heureux avènement. La première partie porte le nom d'*Histoire sainte* : elle comprend spécialement l'histoire du Peuple de Dieu, c'est-à-dire du peuple choisi de Dieu pour conserver la connaissance de la vraie religion jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ. La seconde partie est l'*Histoire de l'Église* proprement dite. L'attente du Rédempteur, les conséquences de sa venue, telles sont donc les deux divisions fondamentales de cette histoire : dans la première, on étudie la préparation quarante fois séculaire du grand événement qui domine tous les autres ; dans la seconde, l'action exercée sur le monde par son accomplissement.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE SAINTE

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'A LA VENUE DE
NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

L'*Histoire sainte* se divise en plusieurs époques ou périodes qui ont chacune un caractère spécial, et qui se subdivisent en périodes secondaires ayant aussi une physionomie particulière. Dans la première période, l'histoire de tous les peuples est la même ; elle s'étend jusqu'à la dispersion des peuples inclusivement, et peut être prolongée jusqu'à la vocation d'Abraham : c'est la période des *Temps primitifs*. La seconde, qui va d'Abraham à Moïse, est celle des *Patriarches*. La troisième, où commence la loi écrite, va de Moïse aux Rois ; c'est la période des *Juges*. Puis vient celle des *Rois* jusqu'au schisme des dix tribus. La cinquième s'étend de ce schisme à la captivité ; c'est la période du *Schisme* ou des *Deux Royaumes*. De la captivité à la naissance du Sauveur s'étend la sixième période : c'est celle des *Juifs*, nom commun donné à partir de cette époque à toute la nation israélite.

PREMIÈRE PÉRIODE

LES TEMPS PRIMITIFS

De la Création à la Vocation d'Abraham.

Les temps primitifs ont vu la création, le déluge, la dispersion des hommes et la formation des anciennes nations ; ils s'étendent de la création de l'homme jusqu'à la vocation d'Abraham, qui marque une nouvelle ère dans l'histoire du monde par le choix que fait Dieu d'une famille spéciale, d'un peuple privilégié pour annoncer la connaissance de la vraie religion. Trois chapitres : la Création, le Déluge et la Dispersion.

CHAPITRE PREMIER.

LA CRÉATION (environ 4000 ans av. J.-C.).

QUATRE DIVISIONS : *La Création du monde. — La Création de l'homme. — La Chute. — Les Temps qui précèdent le déluge.*

§ 1^{er}. — Création du monde.

Dieu.

Le monde que nous voyons n'a pas toujours existé : il est sujet au changement, il acquiert chaque jour une plus grande antiquité, il n'est donc pas éternel, et comme ce qui n'est pas ne peut se donner l'existence, il a été créé. Le Créateur, qui existait avant tous les temps, qui existe par lui-même et nécessairement, qui est l'Être par excellence, infiniment parfait, infiniment puissant, infiniment juste, infiniment bon, se suffit à lui-même, et, sans sortir de lui-même, il engendre éternellement son Fils, et du mutuel amour du Père et du Fils procède le Saint-Esprit : trois personnes ne formant qu'une seule substance, égales en tout,

en puissance, en sagesse, en bonté, divines toutes trois et ne formant qu'un seul Dieu ; adorable et incompréhensible Trinité dont Dieu lui-même nous a révélé l'existence, cause et fin de tout, cause de tout ce qui existe, fin de tous les êtres raisonnables, qu'il a créés pour sa gloire et pour leur bonheur.

Les Anges.

Dieu, se suffisant à lui-même, n'avait nul besoin de produire des êtres en dehors de lui ; mais, infiniment bon, il lui a plu de créer le monde, et de placer dans le monde des êtres intelligents qui pussent connaître et admirer ses œuvres, le connaître, l'aimer et l'adorer, et arriver ainsi eux-mêmes au bonheur, qui consiste dans la possession et la vue même de Dieu, le souverain bien, la souveraine beauté, et la source unique de toute vraie félicité. C'est pourquoi, dès le commencement des temps, il créa de purs esprits, que l'on appelle *anges* ou *messagers*, parce qu'ils sont les ministres de la volonté de Dieu. Les anges furent partagés en plusieurs hiérarchies d'archanges, de séraphins, de chérubins, etc., et, comme ce sont des intelligences libres, capables d'adhérer au bien ou de s'en éloigner, leur éternelle béatitude fut attachée à une épreuve présentée à leur foi en la parole de Dieu. La foi d'un grand nombre d'anges faillit dans cette épreuve ; le plus élevé d'entre eux, *Lucifer*, refusa d'humilier son orgueil, il entraîna des milliers d'anges à sa suite, et perdit ainsi ses droits au bonheur. Dieu le repoussa de lui et le précipita dans l'enfer : il porte maintenant le nom de *Satan*, et sa haine pour Dieu le pousse, avec les mauvais anges ou *démons* punis comme lui, à essayer de précipiter dans son malheur les autres êtres intelligents, les hommes, dont l'épreuve n'est pas terminée.

L'œuvre des six jours.

Maintenant, nous n'avons qu'à ouvrir la Bible, au premier chapitre de la *Genèse*¹, pour apprendre comment s'est opérée la création du monde visible :

1. Le premier des cinq livres écrits par Moïse sous l'inspiration de Dieu.

« Au commencement, y lisons nous, Dieu créa le ciel et la terre.

« Or, Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit : et du soir et du matin se fit le premier jour.

« Dieu dit aussi : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et cela se fit ainsi. Et Dieu donna au firmament le nom de ciel ; et du soir et du matin se fit le second jour.

« Dieu dit encore : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse. Et cela se fit ainsi. Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, et il appela mers toutes les eaux rassemblées. Et il dit : Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce, et qui renferment la semence en eux-mêmes pour se reproduire sur la terre. Et cela se fit ainsi. Et du soir et du matin se fit le troisième jour.

« Or, Dieu dit : Que des corps de lumière soient faits dans le firmament du ciel, afin qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années. Dieu fit donc deux grands luminaires, l'un plus grand pour présider au jour, et l'autre moindre pour présider à la nuit ; et il fit aussi les étoiles. Et du soir et du matin se fit le quatrième jour.

« Dieu dit encore : Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent sur la terre, sous le firmament du ciel. Dieu créa donc les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon son espèce ; et il créa aussi tous les oiseaux selon leur espèce. Et il les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux de la mer ; et que les oiseaux se multiplient sur la terre. Et du soir et du matin se fit le cinquième jour.

« Dieu dit aussi : Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce, les animaux domestiques et

tous les reptiles, et les bêtes de la terre, selon leurs différentes espèces. Et cela se fit ainsi. »

§ II. — Création de l'homme (vers 4138 ou 4004 av. Jésus-Christ.)

Création de l'homme.

Le monde matériel était préparé à recevoir son roi ; chaque jour de la création avait été comme un degré pour monter jusqu'à l'homme, destiné, par sa double nature, corporelle et spirituelle, à unir le monde de la matière au monde des intelligences, union qui devait recevoir son merveilleux complément dans l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Créateur avait jusqu'ici parlé en maître ; maintenant il se recueille, il tient conseil en lui-même, et ce sont les trois Personnes de la Trinité qui se montrent présentes à la nouvelle création.

« Dieu dit encore : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tous les reptiles qui se remuent sur la terre. Dieu créa donc l'homme à son image. Il forma l'homme du limon de la terre, et il répandit sur son visage un souffle de vie, et ainsi l'homme devint vivant et animé. Et cela se fit ainsi. Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes. Et du soir et du matin se fit le sixième jour. »

Le nom du premier homme fut *Adam*, qui signifie *roux* ou *rouge*, à cause de la couleur de l'argile dont il fut formé.

Création de la femme.

L'Écriture sainte fait ensuite connaître comment la femme fut créée et la première institution du mariage, source de la famille, image, modèle et fondement de la société.

« Le Seigneur Dieu dit aussi : Il n'est pas bien que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide semblable à lui. Le Seigneur Dieu ayant donc formé de la terre tous les animaux terrestres, et tous les oiseaux du ciel, il les amena devant Adam, afin qu'il vît comment il les appellerait. Et Adam

donna des noms à tous les animaux, tant aux oiseaux du ciel qu'aux bêtes de la terre, mais il ne se trouvait pas pour Adam d'aide qui lui fût semblable. Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil ; et, lorsqu'il était endormi, il prit une de ses côtes, et mit de la chair à la place. Et de la côte qu'il avait tirée d'Adam, il forma la femme, et il l'amena à Adam. Alors Adam dit : Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à elle, et ils seront deux en une seule chair. »

Le nom de la première femme fut *Ève*, qui signifie *mère des vivants*, nom qu'Adam lui donna après la chute, parce qu'elle était destinée à être la mère de tous les hommes.

Le septième jour.

« Le ciel et la terre, avec tous leurs ornements, étaient donc achevés, dit la Bible. Et le septième jour, l'œuvre du Seigneur était accomplie ; il se reposa le septième jour. Il bénit ce jour et il le sanctifia. » Voilà l'institution du repos hebdomadaire, qui se retrouve chez presque tous les peuples.

§ III. — Chute du premier homme.

Le paradis terrestre.

Dieu plaça Adam et Ève dans un jardin délicieux, connu sous le nom de *Paradis terrestre*. Là se trouvaient toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et dont le fruit était agréable au goût. Au milieu du jardin, deux arbres plus remarquables que les autres, l'un appelé l'arbre de vie, dont les fruits devaient rendre immortels ceux qui en mangeraient, l'autre appelé l'arbre de la science du bien et du mal. Nos premiers parents devaient cultiver sans fatigue ce magnifique jardin, et ils avaient la permission de manger de tous les fruits des arbres : « Mais, leur avait dit le Seigneur, ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, car au jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort. »

Le premier homme et la première femme vivaient donc

neureux dans ce jardin, et le souvenir de ce bonheur s'est conservé dans les traditions des peuples qui tournent tous leurs regards dans le passé pour y revoir l'*âge d'or*. Ils étaient innocents, et la nature entière leur obéissait.

La tentation et la chute.

« Or, dit l'Écriture, le serpent était le plus rusé de tous les animaux que le Seigneur avait faits. » C'est pourquoi le démon en avait pris la forme pour s'insinuer dans l'esprit de la femme et pour la tromper. « Et, continue l'Écriture, le serpent dit à la femme : « Pourquoi Dieu vous a-t-il ordonné « de ne pas manger de tous les fruits du Paradis. » La femme lui répondit : « Nous nous nourrissons du fruit des arbres qui « sont dans le Paradis; mais quant au fruit de l'arbre qui « est au milieu du Paradis, Dieu nous a commandé de n'en « point manger et de n'y point toucher, de peur que nous « ne mourions. » Le serpent répondit à la femme : « Point « du tout, vous ne mourrez pas de mort; mais Dieu sait « qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux « s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, sachant le « bien et le mal. »

« La femme donc considéra que le fruit de cet arbre était bon à manger, et qu'il était beau et agréable à la vue. Elle prit du fruit et en mangea, et elle en donna à son mari, qui en mangea aussi. Et les yeux de tous deux furent ouverts : ayant vu qu'ils étaient nus, ils entrelacèrent des feuilles de figuier, et se firent des ceintures. Et entendant la voix du Seigneur qui se promenait dans le Paradis, Adam et sa femme se cachèrent de la face du Seigneur Dieu, au milieu du bois du Paradis.

« Et le Seigneur Dieu appela Adam et lui dit : « Où es-tu ? » Adam répondit : « J'ai entendu votre voix dans le Paradis, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu, et je me suis « caché. » Et le Seigneur dit : « Qui t'a appris que tu étais « nu, sinon parce que tu as mangé du fruit défendu? » Adam « répondit : « La femme que vous m'avez donnée pour com- « pagne m'a présenté du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. »

Le Seigneur Dieu dit à la femme : « Pourquoi as-tu fait cela ? » Elle répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » Le Seigneur Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait « cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les « bêtes de la terre; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras « la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai des inimitiés « entre toi et la femme, entre sa race et la tienne; elle te « brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre au talon. »

« Dieu dit aussi à la femme : « Je multiplierai tes misères « et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur, et tu « seras sous la puissance de l'homme, et il te dominera. »

« Il dit ensuite à Adam : « Parce que tu as écouté la voix « de ta femme, et que tu as mangé du fruit dont je t'avais « défendu de manger, la terre sera maudite à cause de ton « œuvre; tu vivras d'elle chaque jour de ta vie au milieu des « labeurs. Elle te produira des ronces et des épines, et tu « mangeras l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain à « la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la « terre d'où tu as été tiré, parce que tu es poussière, et que « tu retourneras en poussière. »

« Dieu chassa ensuite Adam et Ève du jardin de délices, et il mit devant le Paradis des chérubins avec un glaive flamboyant pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

§ IV.— Temps qui précèdent le déluge.

Caïn et Abel.

Ève eut un premier fils qu'elle nomma *Caïn*, possession, parce qu'elle possédait un homme par la grâce de Dieu. Elle eut plus tard un second fils qui fut nommé *Abel*, vanité, nom qui ne convient que trop à ce juste mort sans postérité. Caïn était laboureur et Abel pasteur. Caïn offrait à Dieu les fruits de la terre, mais il le faisait avec moins de foi et un cœur moins pur qu'Abel, qui offrait au Seigneur les premiers-nés de ses troupeaux et ce qu'il avait de plus gras. C'est pourquoi le Seigneur agréait les sacrifices d'Abel, tandis qu'il rejetait les offrandes de Caïn.

Alors Caïn entra dans une grande colère, et conçut contre

son frère une jalousie mortelle. « Sortons dehors ! » dit-il à Abel. Et lorsqu'ils furent dans les champs, il se jeta sur Abel et le tua. L'envie avait été la cause du premier homicide. Le Seigneur, qui voulait donner à Caïn l'occasion de se repentir, lui dit : « Où est ton frère Abel ? » — « Je l'ignore, répondit le meurtrier ; suis-je donc le gardien de « mon frère ? » Et le Seigneur répartit : « Qu'as-tu fait ? La « voix du sang de ton frère s'élève de terre jusqu'à moi. Tu « seras maudit sur la terre, qui a bu le sang de ton frère « versé par ta main ; et lorsque tu cultiveras la terre, elle « te refusera ses fruits. Tu seras fugitif et vagabond. » Caïn dit alors : « Mon crime est trop grand pour que j'en « obtienne le pardon. Je vais être fugitif et errant sur la « terre, et quiconque me trouvera me tuera. » Dieu lui dit : « Il n'en sera pas ainsi ; quiconque tuerait Caïn serait puni « sept fois plus. » Et le Seigneur le marqua d'un signe, afin que ceux qui le rencontreraient ne le tuassent point. (An du monde 129.)

La postérité de Caïn.

Après le crime de Caïn, les hommes se divisèrent en deux races ennemies : la postérité de Caïn, qui ne suivit que trop les exemples de son père, et celle de *Seth*, que Dieu donna à Adam pour le consoler de la perte d'Abel. Adam eut d'ailleurs un grand nombre d'autres enfants, fils et filles, de sorte qu'à sa mort il pouvait probablement compter ses descendants par milliers, et peut-être par millions.

Caïn s'enfuit loin des autres hommes, à l'orient d'Éden, où était le Paradis terrestre. Là, il bâtit une ville qu'il nomma *Henochia*, du nom de son premier fils *Hénoch*. L'un de ses descendants se nommait *Lamech*. Jusqu'à lui, l'unité du mariage avait été conservée : Lamech épousa à la fois deux femmes, *Ada* et *Sella*, et donna ainsi l'exemple d'une nouvelle faute. Ada devint mère de deux fils : *Jabel*, qui donna le premier l'exemple d'habiter sous des tentes, et *Jubal*, qui inventa l'art de jouer de la harpe et des instruments à vent. Sella eut aussi deux enfants : une fille, *Noéma*, et un fils, *Tubalcaïn*, qui enseigna aux hommes à travailler

avec le marteau, et à façonner des ouvrages d'airain et de fer. Ainsi, c'est dans la famille du meurtrier que l'on trouve l'invention des arts et des métiers les plus anciens.

La postérité de Seth.

L'Écriture sainte fait connaître spécialement la postérité de Seth, parce que c'est de lui que devait descendre Noé, de qui descendent tous les hommes depuis le déluge. Seth eut pour fils *Énos*, du temps duquel on commença à donner le nom de *filz de Dieu* aux descendants de Seth, tandis qu'on donnait le nom *filz des hommes* aux descendants de Caïn. Énos eut pour fils *Caïnan*; Caïnan eut pour fils *Malaléel*, Malaléel eut pour fils *Jared*; Jared eut pour fils *Énoch*, qui fut miraculeusement enlevé au ciel; Énoch eut pour fils *Mathusalem*; Mathusalem eut pour fils *Lamech*, qui eut pour fils *Noé*. L'Écriture sainte ne dit rien autre chose de ces anciens patriarches, sinon qu'ils eurent un grand nombre d'enfants; elle se contente d'indiquer leur âge à l'époque de la naissance de leur fils aîné, et l'âge auquel ils sont morts. Adam vécut 930 ans; Hénoch fut enlevé à l'âge de 365 ans; Mathusalem en vécut 969, c'est la plus longue vie connue; Noé vécut 950 ans. Mathusalem avait vécu 243 ans avec Adam, 355 avec Seth, 300 avec Hénoch, 600 avec Noé, et 100 avec les fils de Noé, lorsqu'il mourut l'année même du déluge. Lamech, père de Noé, avait vécu 56 ans avec Adam; Noé avait vécu 84 ans avec Énos, fils de Seth et petit-fils d'Adam. Cela montre avec quelle facilité la tradition put se conserver jusqu'à Sem, fils de Noé, puisque ce patriarche vécut un siècle avec un homme qui avait vécu près de deux siècles et demi avec le premier homme.

Perversion des hommes.

Cependant les descendants de Seth ne se gardèrent pas toujours de la société des descendants de Caïn: les enfants de Dieu contractèrent des alliances avec les enfants des hommes; ils abandonnèrent les hauts lieux qu'ils habitaient pour venir s'établir dans les plaines, où la vie est plus molle

et plus facile, et ils oublièrent peu à peu le culte du vrai Dieu. Alors parut une race d'hommes dont le souvenir devait donner lieu aux fables les plus merveilleuses : des géants, hommes d'une taille extraordinaire et d'une force prodigieuse, qu'ils mettaient au service des plus brutales passions, naquirent de ces alliances funestes entre les Caïnites et les Séthites. Les crimes remplirent la terre, et « Dieu se repentit d'avoir fait l'homme », dit l'Écriture ; expression d'une énergie effrayante qui montre à quel degré le mal était monté.

CHAPITRE II.

LE DÉLUGE.

DEUX DIVISIONS : *Le Déluge. — Premiers temps qui suivent le déluge.*

§ 1^{er}. — **Le Déluge** (Vers 2348 av. J.-C., 1656 du monde).
Construction de l'arche.

Un homme et sa famille avaient trouvé grâce devant Dieu : c'étaient Noé et sa femme, ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, avec leurs femmes. Noé était un homme juste, et qui restait fidèle à Dieu. Dieu lui dit : « La fin de toute « chair est arrivée. La terre est couverte des crimes des « hommes ; je les exterminerai de la terre. Construis donc « une arche de bois soigneusement taillée, où tu ménageras « des compartiments intérieurs, et que tu enduiras de « bitume en dedans et en dehors. Elle recevra le jour par « une ouverture supérieure. Je répandrai ensuite les eaux « du déluge sur la terre, pour faire mourir toute chair en « laquelle se trouve le souffle de vie. Mais j'établirai mon « alliance avec toi. Tu entreras dans l'arche, toi et tes fils, « ta femme et les femmes de tes fils avec toi. Tu y intro- « duiras aussi deux animaux, mâle et femelle, de chaque « espèce, afin qu'ils soient sauvés avec toi. Tu auras soin « de réunir tous les aliments nécessaires pour ta famille et « pour ces animaux, et tu les placeras dans l'arche ».

Ainsi parla le Seigneur, qui donnait encore cent vingt ans

aux hommes pour qu'ils eussent le temps de se repentir. Noé exécuta fidèlement ses ordres ; mais les hommes ne firent que se plonger de plus en plus dans tous les crimes. L'arche s'acheva, et les jours du châtimeut arrivèrent.

Le Déluge.

Le récit de la Bible est aussi magnifique que terrible. « L'année six cent de la vie de Noé, le dix-septième jour du second mois de la même année, les sources du grand abîme des eaux furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes. Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits. Le déluge se répandit sur la terre pendant quarante jours ; et les eaux, s'étant accrues, élevèrent l'arche en haut au-dessus de la terre. Elles inondèrent tout, et couvrirent toute la surface de la terre ; mais l'arche était portée sur les eaux. Les eaux crurent et grossirent prodigieusement au-dessus de la terre, et les plus hautes montagnes qui sont sous le ciel furent couvertes. L'eau ayant gagné le sommet des montagnes, s'éleva encore de quinze coudées plus haut. Toute chair qui se meut sur la terre en fut consumée, tous les oiseaux, tous les animaux, et tout ce qui rampe sur la terre. Tous les hommes moururent, et généralement tout ce qui a vie et qui respire sur la terre. Toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que celles qui volent dans l'air, tout périt : il ne demeura que Noé seul, et ceux qui étaient dans l'arche. Et les eaux couvrirent toute la terre pendant cent cinquante jours. »

Noé sort de l'arche.

Le terrible châtimeut était accompli. Dieu fit alors souffler un grand vent sur la terre ; la pluie s'arrêta, et les eaux commencèrent à diminuer. Le vingt-septième jour du septième mois, l'arche se reposa sur les montagnes de l'Arménie ; les sommets des montagnes commencèrent à paraître au-dessus des eaux. Noé attendit quarante jours. Au bout de ce temps, il ouvrit la fenêtre pratiquée au sommet de

l'arche, et laissa aller un corbeau : l'oiseau, trouvant une ample pâture, ne rentra plus dans l'arche, mais il revenait de temps en temps s'y poser, parce que la terre n'était pas encore assez sèche pour lui offrir un abri. Noé laissa encore aller une colombe, qui, n'ayant pu trouver à se poser, revint dans l'arche. Au bout de sept jours, il la laissa aller de nouveau. Elle revint cette fois sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier, dont les feuilles étaient toutes vertes. Le déluge avait donc cessé : Noé, cependant, attendit encore sept jours, et il laissa encore une fois la colombe s'envoler : l'oiseau ne revint plus.

Il y avait un an que Noé était dans l'arche : il en sortit alors avec sa femme, ses fils et les femmes de ses fils, et il fit sortir tous les animaux. Puis, il dressa un autel au Seigneur, et il offrit en sacrifice des animaux et des oiseaux purs, dont le Seigneur avait fait garder un plus grand nombre de couples que des autres. Le sacrifice du patriarche fut agréé, et Dieu lui dit : « Je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre à cause des péchés des hommes, parce que l'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portés au mal dès sa jeunesse. Ainsi, tant que la terre durera, la saison des semailles et celle de la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour, se succéderont désormais sans interruption. » Puis, Dieu bénit Noé et ses enfants, et il leur dit : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre. » Dieu lui permit toute espèce de nourriture ; mais, afin d'inspirer une plus grande horreur du meurtre, il excepta de la chair des animaux le sang et la chair mêlée avec le sang, et il promulgua solennellement ce commandement : « Quiconque aura répandu le sang de l'homme, sera puni par l'effusion de son propre sang, car l'homme a été créé à l'image de Dieu. »

Enfin, Dieu conclut une espèce d'alliance avec l'homme, et, comme signe ou gage de cette alliance, il plaça dans les nuées l'arc-en-ciel. L'arc-en-ciel, qui ne paraît qu'en temps de pluie, devint ainsi pour les hommes un signe d'espérance, au lieu d'être un sujet de frayeur.

§ II. — Premiers temps qui suivent le déluge.

Changements produits par le déluge.

L'héritage de Noé et de sa postérité n'avait plus l'aspect brillant du domaine autrefois accordé à Adam, même après la première malédiction de la terre. Il est probable que l'atmosphère resta plus humide, que les diverses productions du sol perdirent de leurs propriétés nutritives; la constitution du corps humain fut profondément altérée, la durée de la vie décrut rapidement, jusqu'à ce qu'elle se fût établie à peu près dans les limites où nous la voyons maintenant. Noé vécut 950 ans; son fils Sem n'en vécut que 600; *Arphaxad*, son petit-fils, mourut à l'âge de 338 ans: *Salé*, son arrière-petit-fils, à 433 ans; *Héber*, fils de Salé, à 464 ans. La moyenne se trouvait donc réduite à quatre siècles, vers le temps de la dispersion. Puis viennent *Phaleg*, qui ne vécut que 239 ans; *Réu*, 237; *Sarug*, 230; *Nachor*, 138; *Tharé*, père d'Abraham, 205. Ainsi la vie humaine n'est plus que de deux siècles à l'époque d'Abraham; elle n'atteignait plus guère qu'un siècle au temps de Moïse, et, depuis, les centaines devinrent presque des exceptions.

Malédiction de Chanaan.

Après le déluge, Noé recommença à cultiver la terre, et il planta une vigne. Noé voulut en extraire le jus, qu'il laissa fermenter. Comme il ne connaissait pas la force de la nouvelle liqueur, il s'enivra en en buvant, et s'endormit nu dans sa tente. Cham, le trouvant en cet état, au lieu de voiler la nudité de son père, en prévint ses deux autres frères, qui étaient dehors. Mais Sem et Japhet, plus pieux et plus modestes, étendirent un manteau sur leurs épaules, marchèrent à reculons, et couvrirent la nudité de leur père. Noé, se réveillant de son ivresse, apprit ce qu'avaient fait ses enfants. Il paraît que *Chanaan*, fils de Cham, avait participé à l'irrévérence de son père; c'est pour cela qu'il fut désigné par son nom dans la malédiction prononcée par le patriarche. Noé dit donc: « Que Chanaan soit maudit;

« qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves. »
 Il dit encore : « Que le Seigneur, le Dieu de Sem, soit
 « béni, et que Chanaan soit son esclave. Que Japhet habite
 « dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave. »

La prophétie devait s'accomplir à la lettre. La postérité de Chanaan a supporté le poids le plus lourd de la malédiction, l'esclavage a été son partage et de la race de Cham. Sem, au contraire, a été béni dans sa postérité, puisqu'il compte parmi ses descendants le Peuple de Dieu et plusieurs des peuples les plus puissants de l'antiquité ; mais c'est la race de Japhet qui domine aujourd'hui, plus ou moins mélangée avec la race de Sem : Japhet a réellement habité dans les tentes de Sem, et c'est maintenant l'Europe, habitée par ses descendants, qui commande au reste du monde.

Les âges du monde.

Avec le déluge s'était terminé le premier âge du monde. Le second âge, qui est celui du repeuplement de la terre, finit à Abraham. Le troisième âge se termine à la promulgation de la loi écrite sur le Sinaï. Le quatrième âge va de cette date à la construction du temple par Salomon. Le cinquième âge se termine à la captivité. Le sixième à la naissance de Jésus-Christ. Dans cette division de l'histoire par âges, le septième âge s'étend de la naissance de Jésus-Christ à la fin du monde.

CHAPITRE III.

LA DISPERSION.

DEUX DIVISIONS : *La Tour de Babel.* — *La Dispersion.*

§ 1^{er}. — La tour de Babel,

Confusion des langues.

Cinq siècles environ s'étaient écoulés depuis le déluge ; Noé était mort ; il ne survivait plus probablement un seul de ses enfants ; les hommes s'étaient multipliés, ils étaient descendus des montagnes, et habitaient principalement la riche vallée de l'Euphrate. « Or, dit l'Écriture, il n'y avait

qu'une langue sur la terre. Mais les hommes ayant rencontré une vaste plaine (la plaine de Sennaar), ils y fixèrent leur demeure. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Venez, faisons « une ville et une tour dont le sommet aille jusqu'au ciel, « et rendons notre nom célèbre avant de nous disperser « par toute la terre. » Mais le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les enfants d'Adam bâtissaient. Et il dit : « Voici que ce peuple est un, et le langage de tous est « un ; et ils ont commencé à faire cela, et ils ne se détour- « neront pas de leur pensée jusqu'à ce qu'ils l'aient ac- « complie. Venez donc, descendons et confondons leur « langage, afin qu'aucun d'eux ne puisse plus entendre la « voix de son voisin. » Et c'est ainsi que le Seigneur les dispersa de ce lieu sur toute la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi son nom fut appelé *Babel* (confusion), parce que c'est là que fut confondu le langage de toute la terre, et le Seigneur les dispersa ensuite dans toutes les régions du monde. »

Nemrod.

On pense que *Nemrod*, fils de Chus, et petit-fils de Cham, était le chef de l'entreprise. « Il commença, dit l'Écriture sainte, à être puissant sur la terre ; il fut un grand chasseur devant le Seigneur. » Ce dernier trait semble montrer que Nemrod réunit autour de lui un certain nombre d'hommes pour lutter contre les bêtes féroces, et qu'il mérita d'être leur chef, parce qu'il avait du courage. Mais il n'était pas moins ambitieux que courageux ; il essaya sans doute de se faire le chef de toutes les tribus groupées dans le bassin de l'Euphrate. Il resta près de la Tour de Babel, et fonda la ville de Babylone.

§ II. — La dispersion.

Les trois races.

A partir de la Tour de Babel, l'histoire se divise : les différents peuples commencent leurs pérégrinations, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la demeure qui leur convint davan- tage ; on ne voit plus que des discordes et des guerres ; les

conquérants essaient de reconstruire l'unité, sans y parvenir; c'est seulement dans les derniers jours du monde que l'unité matérielle sera rétablie; mais le christianisme est venu reconstituer l'unité morale, qui sera complète lorsque tous les peuples ne formeront qu'un seul troupeau sous un pasteur unique.

L'Écriture sainte fait connaître les pères des nations dans le chapitre consacré « aux générations des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet ». Les descendants de Sem peuplèrent particulièrement le centre et l'ouest de l'Asie; ceux de Japhet peuplèrent l'Europe et une partie de l'Asie; ceux de Cham se fixèrent en partie en Asie, et la plupart en Afrique. Tous les peuples sont d'accord avec la Bible pour se représenter comme issus d'un même homme père de trois fils.

Commencement de l'idolâtrie.

Trois fois déjà l'orgueil de l'homme avait été puni par un châtiment terrible : Adam par la mort, les premiers hommes par le déluge, et les descendants de Noé par la dispersion. Ces leçons ne furent pas suffisantes pour conserver l'homme dans le devoir; et Dieu, qui avait été comme le roi suprême et leur seul chef jusqu'à la construction de la Tour de Babel, sembla vouloir dès lors, pour les punir, les abandonner à leurs propres conseils. Aussi voit-on la religion naturelle s'altérer vite après cette époque, il n'y a plus que quelques grandes vérités qui surnagent après le naufrage de toutes les autres. Alors commença l'idolâtrie, qui rend à la créature le culte qui n'est dû qu'à Dieu. La race de Cham se corrompit la première, puis celle de Japhet, puis celle de Sem, qui ne tomba cependant point aussi bas que les deux autres. Mais, dès le temps d'Abraham, l'idolâtrie avait déjà fait de grands progrès; de nombreuses superstitions se mêlaient au culte du vrai Dieu, même chez les peuples qui n'avaient pas encore tout à fait abandonné ce culte. C'est pourquoi Dieu voulut se choisir un peuple, qui conserverait la vraie religion, et d'où sortirait temporellement le Messie promis à Adam aussitôt après sa chute.

DEUXIÈME PÉRIODE

LES PATRIARCHES

De la vocation d'Abraham à Moïse.

La deuxième période de l'Histoire sainte comprend environ cinq siècles : c'est le temps des patriarches ou des chefs de tribus. Les empires se forment peu à peu, et, à mesure qu'ils grandissent, la famille choisie de Dieu grandit aussi : les patriarches étaient aussi puissants que les rois leurs voisins ; lorsque ceux-ci devinrent les chefs d'États puissants, la famille d'Abraham se trouva être un peuple.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE D'ABRAHAM.

TROIS DIVISIONS : *Vocation d'Abraham. — Destruction de Sodome. — Dernières années d'Abraham.*

§ 1^{er}. — **La Vocation d'Abraham** (Vers 2000 av. J.-C.).
Origine d'Abraham.

Les premiers descendants de Sem par les aînés furent Arphaxad, Caïnan, Salé, Héber, qui donna son nom aux Hébreux ¹, Phaleg, qui naquit à l'époque de la dispersion, Réhu ou Réu, Sarug, Nachor et *Tharé*. Cette branche de la famille sémitique habitait la ville d'Ur, en Chaldée. C'est là que naquirent les trois fils de Tharé : *Abram*, *Nachor* et *Aran*. Aran, qui mourut avant son père, laissa un fils nommé *Loth*. Abram et Nachor prirent pour femmes, le premier *Saraï*, le second, Melcha, fille d'Aran, sa nièce. Les descendants

1. D'autres dérivent ce nom du mot *heber*, qui signifie *au-delà*, parce qu'Abraham était venu d'au-delà de l'Euphrate.

d'Héber étaient pasteurs ; ils menaient une vie nomade et transportaient souvent leurs tentes à une grande distance du pays où ils étaient nés. C'est ainsi que Tharé prit Abram son fils, Loth, son petit-fils, et Saraï, femme d'Abram, et les fit sortir d'Ur en Chaldée, pour se rendre dans le pays de Chanaan, c'est-à-dire dans le pays situé sur les deux rives du Jourdain et entre ce fleuve et la mer, où les descendants de Chanaan, s'étaient établis. Tharé étant arrivé à Haran (Carrhes), ville située entre le Tigre et l'Euphrate, s'y arrêta et y mourut, à l'âge de deux cent cinq ans.

Vocation d'Abraham.

Lorsque Tharé quitta Ur pour venir dans le pays de Chanaan, c'était par une secrète inspiration de Dieu, dont la volonté s'était même déjà manifestée à Abram. Thar étant mort, le Seigneur appela une seconde fois Abram et lui dit : « Sors de ton pays, quitte ta famille et la maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai. Je te rendrai père d'un grand peuple, je te bénirai, et je rendrai ton nom célèbre. Je bénirai ceux qui te béniront. Je maudirai ceux qui te maudiront, et *en toi seront bénies toutes les nations de la terre.* » Abram partit donc, emmenant avec lui sa femme, son neveu Loth, ses serviteurs et ses troupes. Il passa l'Euphrate, traversa la Syrie, s'engagea dans le pays de Chanaan, et ne s'arrêta qu'à Sichem (auj. Naplouse).

Voyage en Égypte.

Une famine étant survenue dans le pays, il passa en Égypte où la récolte avait été meilleure. Mais il crut devoir prendre une précaution pour éviter que les Égyptiens ne le fissent mourir à cause de sa femme. Il pria Saraï de ne prendre que le titre de sœur. Les Égyptiens ayant, en effet, remarqué la beauté de Saraï, et croyant qu'elle n'était que la sœur d'Abram, l'enlevèrent et la conduisirent au Pharaon ou roi qui régnait dans le canton où s'était rendu le patriarche. Abram fut très-bien traité en considération de Saraï. Mais le Seigneur frappa de grandes plaies Pharaon

et sa maison, à cause du crime commis à l'égard de Saraï. Lorsque le roi eut appris la cause du fléau, il dit à Abram : « Pourquoi as-tu agi de la sorte avec moi? Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Saraï était ta femme? » Et Saraï fut aussitôt rendue à Abram avec de riches présents.

Séparation d'avec Loth.

Abram revint entre Béthel et Haï. Or, les richesses de Loth en brebis, en bœufs et en vaches, s'étaient considérablement accrues, et il devenait difficile aux deux patriarches de rester dans le même pays. Une querelle s'éleva entre les pasteurs de Loth et ceux d'Abram. Celui-ci, pour éviter le retour d'une pareille scène, dit à son neveu : « Qu'il n'y ait « plus de querelles entre nos pasteurs, parce que nous sommes « du même sang. Tu vois devant toi tout le pays; retire-
« toi donc d'auprès de moi. Si tu vas à gauche, je prendrai
« la droite; si tu choisis la droite, j'irai à gauche. » Loth se retira dans la vallée du Jourdain, et alla demeurer à Sodome, ville déjà plongée dans la plus abominable corruption. Abram se retira dans le pays qui portait plus particulièrement le nom de Chanaan, et resta plus habituellement dans la vallée désignée sous le nom de Mambré, entre Hébron et le lieu où fut plus tard Jérusalem.

Le grand prêtre Melchisédech.

Peu de temps après, une guerre s'éleva entre *Chodorlahomor*, roi des Élamites, et les rois de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et de Ségor. Le roi des Élamites avait avec lui trois rois alliés. Les rois de Sodome et de Gomorrhe furent vaincus, et Loth se trouva au nombre des prisonniers faits par les vainqueurs. Aussitôt qu'Abram le sut, il prit avec lui les plus braves de ses serviteurs, au nombre de 318, et se mit à la poursuite des rois victorieux qui se retiraient dans leur pays. Il les atteignit, les défit et délivra Loth avec les autres prisonniers.

A son retour, le roi de Salem ¹, *Melchisédech*, qui était

1. Plus tard Jérusalem.

grand-prêtre du Très-Haut, vint au-devant de lui avec du pain et du vin pour réparer les forces de ses gens, et il dit : « Béni soit Abram par le Dieu très-haut, qui a créé le ciel et la terre ! Béni soit Dieu qui a livré nos ennemis entre tes mains ! » Melchisédech, dont le nom signifie *roi de justice*, était la figure de Jésus-Christ, qui devait aussi offrir le pain et le vin et réparer les forces de l'humanité en changeant ces symboles en son corps et en son sang. Abram lui donna la dime du butin.

Alliance du Seigneur avec Abraham.

Le Seigneur apparut bientôt après à Abram dans une vision : « Ne crains rien, Abram, lui dit-il ; je suis ton protecteur et ta récompense infiniment grande ». — « Seigneur, dit Abram, que me donnerez-vous ? Je mourrai sans enfants, et c'est mon serviteur Eliézer, de Damas, qui entrera en possession de mon héritage ». Le Seigneur lui répondit aussitôt : « Ce n'est pas lui qui sera ton héritier, mais l'enfant qui naîtra de toi ». Et, faisant sortir Abram dehors, il lui dit : « Lève les yeux au ciel, et compte les étoiles, si tu peux ; ainsi ta race se multipliera ». Abram crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. Le Seigneur lui dit encore : « Je donnerai à ta race ce pays, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate ».

Naissance d'Ismaël.

Cependant Saraï était vieille ; selon l'usage de ces temps reculés, les enfants d'une esclave étaient regardés comme les enfants de la principale épouse ; elle dit donc à Abram : « Prenez pour femme Agar l'Égyptienne, ma servante, et veuille le Seigneur me donner par elle des enfants nés de vous ! » Mais lorsque Agar se vit la femme d'Abram, et qu'elle conçut l'espoir de devenir mère, elle se mit à mépriser sa maîtresse. Saraï dit à Abram : « Vous êtes injuste envers moi. Je vous ai donné ma servante pour être votre femme, et maintenant vous souffrez qu'elle me méprise.

« Que Dieu juge entre nous ! » Abram lui répondit : « Agar « est toujours votre esclave, traitez-la comme vous voudrez. » Agar, châtiée par Saraï, s'enfuit vers le désert qui conduit en Égypte. L'ange du Seigneur la rencontra dans le désert, et lui dit : « Retourne vers ta maîtresse, et humilie-toi sous « sa main. Tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras *Ismaël* « (Dieu a entendu), parce que Dieu a entendu le cri de ton « affliction. Ce sera un homme farouche; sa main se lèvera « contre tous, et tous lèveront la main contre lui, et il dres- « sera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères ». Agar invoqua le nom du Seigneur; puis, elle retourna vers Abram, et elle enfanta un fils qui fut nommé Ismaël.

La Circoncision.

Abram avait quatre-vingt-dix ans, lorsque le Seigneur lui apparut de nouveau et lui dit : « Je suis le Dieu tout-puis- « sant; marche en ma présence, et sois parfait. Je ferai al- « liance avec toi, et je te ferai croître sans mesure ». Abram se prosterna le visage contre terre. Et Dieu lui dit : « C'est « moi, et mon alliance subsiste, et tu seras le père de mul- « titudes innombrables. Aussi tu ne t'appelleras plus *Abram* « (père élevé), mais *Abraham* (père de la multitude), parce « que je t'ai établi pour être le père d'une postérité innom- « brable. Je ferai croître ta race à l'infini, je te rendrai le « chef de plusieurs nations, et de toi sortiront des rois « puissants. Et voici le pacte que je fais avec vous : Tous « les mâles d'entre vous seront circoncis, et tout enfant « mâle qui naîtra sera circoncis le huitième jour de sa « naissance ».

Dieu ajouta : « Tu n'appelleras plus ta femme *Saraï* (ma « reine), mais *Sara* (la reine). Je la bénirai, et d'elle naîtra « un fils que je bénirai ; il sera le père de plusieurs nations, « et des rois sortiront de lui. » A ces mots, Abraham se prosterna le visage contre terre, et il rit. Mais Dieu lui dit : « Sara enfantera un fils que tu nommeras *Isaac* (il a ri), et « je ferai une alliance éternelle avec lui et avec ses descen- « dants. Je l'ai aussi exaucé en ce qui concerne *Ismaël* : je

« le bénirai et je multiplierai sa race ; il sera le père de
« douze che ; et sera lui-même le chef d'un grand peuple »

Alors Dieu se retira, et Abraham se fit circoncire, lui et toute sa maison, avec Ismaël, qui était âgé de treize ans. Telle fut l'institution de la circoncision, qui était le signe de l'alliance contractée entre Dieu et son peuple.

§ II. — Destruction de Sodome.

Visite des trois anges à Abraham.

La même année, comme Abraham était assis à la porte de sa tente, dans la vallée de Mambré, à l'heure de la plus grande chaleur du jour, trois hommes se présentèrent debout devant lui. Aussitôt qu'il les aperçut, il courut au-devant d'eux, les salua en se prosternant jusqu'à terre, et les pria d'accepter son hospitalité. Puis, il entra dans sa tente, et il dit à Sara : « Préparez vite trois mesures de farine, et « faites cuire des pains sous la cendre ». Il courut en même temps à son troupeau ; il y prit un veau très-tendre et excellent, et il le donna à un serviteur qui se hâta de le faire cuire. Il prit aussi du beurre et du lait, et posa le tout devant les voyageurs : pour lui, il se tenait auprès d'eux sous l'arbre.

Lorsque les voyageurs eurent mangé : « Où est Sara, ta « femme ? » demandèrent-ils à Abraham. « Elle est dans sa « tente », répondit le patriarche. Et l'un d'eux continua : « Je reviendrai vers toi dans un an, à pareille époque, et « alors Sara, ton épouse, aura un fils ». En entendant ces paroles, Sara, qui était derrière la porte de la tente, se mit à rire ; elle ne pouvait croire à la réalisation d'une pareille promesse, à cause de son âge et de celui d'Abraham. Mais le Seigneur dit au patriarche : « Pourquoi Sara a-t-elle ri, « disant qu'elle ne pourrait avoir d'enfant à son âge ? Y a- « t-il rien de difficile à Dieu ? » Sara, effrayée, assura qu'elle n'avait point ri : « Non, dit le Seigneur, vous ne dites pas « ce qui est vrai, vous avez ri ».

Ruine de Sodome.

Les voyageurs se levèrent ensuite, tournant leurs regards

vers Sodome, et Abraham marchait avec eux pour les reconduire. Alors le Seigneur lui annonça la ruine prochaine de Sodome et de Gomorrhe et des autres villes, coupables des plus hideuses abominations. Abraham intercéda, mais il n'osa plus insister, quand le Seigneur lui dit qu'il pardonnerait s'il y avait seulement dix justes à Sodome. Et les anges le quittèrent.

Sur le soir du même jour, deux anges vinrent à Sodome. Loth était alors assis à la porte de la ville. A la vue des voyageurs, il se leva, alla au-devant d'eux et se prosterna jusqu'à terre. « Seigneurs, leur dit-il, venez, je vous prie, « dans la maison de votre serviteur, et demeurez-y. Vous « y laverez vos pieds, et demain vous continuerez votre chemin. — Non, répondirent les étrangers; nous resterons « cette nuit sur la place publique. » Loth les pressa tellement de venir chez lui, qu'ils finirent par accepter. Il leur prépara un repas, fit cuire des pains sous la cendre, et ils mangèrent. Mais, avant qu'ils se fussent retirés pour se coucher, la maison fut assiégée par les habitants de la ville, depuis les enfants jusqu'aux vieillards. Ils criaient tous, demandant à voir les hôtes que Loth avait reçus, et leur intention était de leur faire subir les plus indignes outrages. Loth les supplia de laisser ses hôtes tranquilles. Mais les Sodomites ne firent que redoubler leurs instances. Ils se jetaient déjà sur Loth, et ils allaient briser les portes, lorsque les deux anges sortirent : ils délivrèrent Loth des mains de ces furieux, le firent rentrer, fermèrent la porte, et frappèrent d'un aveuglement subit tous ceux qui étaient dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte qu'ils ne pouvaient plus trouver la porte de la maison.

Le lendemain matin, les anges dirent au patriarche : « Lève-toi, emmène ta femme et tes deux filles, de peur que vous « ne périissiez dans les ruines de cette ville ». Loth hésitait ; ils le prirent par la main, lui, sa femme et ses deux filles, et les conduisirent hors de la ville. Là, ils dirent à Loth : « Sauve ta vie, ne regarde point derrière toi, et ne t'arrête « en aucun endroit des alentours, mais réfugie-toi sur la

« montagne, afin de ne pas périr avec les autres. — Seigneur, répondit Loth, puisque votre serviteur a trouvé « grâce devant vous, considérez que je n'aurai pas le temps « de me sauver sur la montagne. Mais il y a ici une petite « ville où je pourrais me sauver. — J'accorde encore cette « grâce, dit l'ange ; je ne détruirai pas la ville en faveur de « laquelle tu me parles ». Cette petite ville était Zoar ou Ségor.

Le soleil se levait au moment où Loth entra dans Ségor. Alors le Seigneur fit tomber sur Sodome et Gomorrhe une pluie de soufre et de feu, et détruisit ces villes avec tous leurs habitants, tout le pays d'alentour, et tout ce qui végétait sur la surface de la terre. Tel fut le sort de la Pentapole, ainsi nommée à cause des cinq villes qui se trouvaient dans cette contrée : Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm, et Ségor ; des cinq villes, il n'y eut que Ségor d'épargnée.

La femme de Loth, qui n'avait pas cru aux paroles des anges et qui méprisa leur défense, fut punie de sa désobéissance et de son incrédulité : elle regarda derrière elle, et, enveloppée dans la pluie de soufre et de bitume, elle fut changée en une statue de sel qu'on voyait encore longtemps après l'événement. Quant à Loth, il ne se crut pas en sûreté à Ségor ; il se retira avec ses deux filles sur la montagne, et, étant entré dans une caverne, il y demeura avec elles. Ces deux filles devinrent plus tard mères de deux chefs illustres d'où sortirent deux peuples ennemis des Hébreux : *Moab*, père des Moabites, et *Ammon*, père des Ammonites.

§ III. — Dernières années d'Abraham.

Naissance d'Isaac.

Cependant Sara devint mère, selon la promesse du Seigneur, et Abraham donna à son fils le nom d'*Isaac*. L'enfant fut circoncis le huitième jour. Sara dit alors : « Dieu m'a « donné un sujet de *rire* et de joie ; quiconque l'apprendra, « se réjouira avec moi. » L'enfant se fortifia ; on le sevrâ, et Abraham fit à cette occasion un grand festin. Mais Sara, ayant vu le fils de l'égyptienne Agar qui maltraitait Isaac en

jouant avec lui, dit à Abraham : « Chassez cette servante et son fils ; le fils de cette servante ne peut point être héritier avec mon fils Isaac. » Ces paroles parurent dures à Abraham, et il hésitait à satisfaire Sara. Mais Dieu lui dit : « Que ce que Sara t'a dit ne te paraisse point trop dur ; fais ce qu'elle dira, car c'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter ton nom. Le fils de ta servante sera néanmoins le père d'un grand peuple. »

Abraham se leva donc dès le point du jour, prit du pain et une outre pleine d'eau, la mit sur l'épaule d'Agar, lui donna son fils et la renvoya. Elle sortit et s'en alla errante dans la solitude de Bersabée. L'eau qui était dans l'outre étant épuisée, elle laissa son fils couché sous l'un des arbres qui étaient là, s'éloigna de lui d'un trait d'arc, et s'assit en disant : « Je ne verrai pas mourir mon enfant, » et elle se mit à pleurer. Mais Dieu écouta les cris de l'enfant, et un ange de Dieu appela Agar : « Agar, que fais-tu ? Ne crains rien ; lève-toi et prends l'enfant, car je le rendrai chef d'un grand peuple. » En même temps Dieu lui ouvrit les yeux, et elle aperçut un puits où elle alla remplir son outre pour donner à boire à son enfant. Dieu veilla sur Ismaël, qui grandit, demeura dans le désert, et devint habile à tirer de l'arc. Ismaël épousa une égyptienne, et devint père de douze fils, chefs d'autant de tribus arabes.

Sacrifice d'Isaac.

Dieu voulut éprouver la foi d'Abraham ; il l'appela : « Abraham, Abraham ! — Me voici ! » répondit le patriarche. Et Dieu lui dit : « Prends Isaac, ton fils unique, que tu aimes tant, et va dans la terre de Moriah ¹. Là, tu me l'offriras en holocauste sur l'une des montagnes que je te montre-rai. » Abraham, se levant au milieu de la nuit, prépara son âne, prit avec lui deux jeunes serviteurs et Isaac son fils.

1. C'est le pays où se trouvent Jérusalem et le mont Moriah. Ce mont a plusieurs cimes, dont l'une porte le nom de Sion, où fut bâti le Temple ; l'autre, le nom de Golgotha ou Calvaire, où Jésus-Christ fut crucifié.

Et ayant coupé le bois qui devait servir à l'holocauste, il s'en alla au lieu où Dieu lui avait commandé de se rendre. Le troisième jour, levant les yeux en haut, il aperçut la montagne, et dit à ses serviteurs : « Attendez-moi ici avec « l'âne ; mon fils et moi, nous irons adorer le Seigneur, et « nous reviendrons. »

Il prit le bois pour l'holocauste et en chargea son fils Isaac ; pour lui, il portait le feu et le glaive. Pendant qu'ils marchaient, Isaac dit à son père : « Mon père ! — Que veux-tu, mon fils ? dit le patriarche. — Voici bien le feu et le bois, prononça Isaac ; mais où est la victime pour l'holocauste ? — Dieu y pourvoira mon fils, » répondit Abraham ; et ils continuèrent à marcher. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu indiqué, Abraham dressa un autel, y disposa le bois, puis il lia son fils Isaac, et le coucha sur le bûcher. Alors il étendit la main et prit le glaive pour immoler son fils.... En cet instant, l'ange du Seigneur lui cria du ciel : « Abraham, Abraham ! — Me voici ! » répondit le patriarche. L'ange du Seigneur ajouta : « Ne mets pas la main sur l'enfant, ne lui fais aucun mal. J'ai maintenant la preuve que « tu crains Dieu, puisque tu n'as pas épargné ton fils « unique. » Abraham, levant les yeux, vit derrière lui un bélier qui s'était embarrassé avec ses cornes dans un buisson. Il le prit, et l'offrit en holocauste à la place de son fils.

L'ange appela de nouveau Abraham par son nom et lui dit : « Je jure par moi-même, dit le Seigneur, parce que « tu as agi ainsi, et que pour m'obéir tu n'as pas épargné « ton fils unique, je te bénirai, et je multiplierai ta race « comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer ; « ta postérité triomphera des nations ennemies, et toutes les « nations de la terre seront bénies dans Celui qui sortira de « toi, parce que tu m'as obéi. » Abraham revint trouver ses serviteurs, et ils retournèrent à Bersabée, où il demeura.

Mort de Sara.

Sara avait atteint l'âge de cent vingt-sept ans ; elle mourut dans la ville d'Hébron, au pays de Chanaan. Abraham la

pleura, et en fit le deuil. Puis, il acheta un champ d'un homme qui s'appelait Ephron, et dans lequel se trouvait une caverne double; c'est là que fut la sépulture de Sara.

Mariage d'Isaac.

Abraham avançait en âge. Il voulut, avant de mourir, s'occuper du mariage de son fils Isaac. Il fit donc venir son intendant Eliézer, et lui dit : « Jure-moi que tu ne prendras aucune des filles des Chananéens, pour la faire épouser à mon fils, mais que tu iras dans mon pays, où sont mes parents, afin d'y prendre une femme pour mon fils Isaac. » Eliézer le jura, et, chargeant dix chameaux de provisions et de présents, il partit en Mésopotamie pour la ville de Haran qu'habitait Nachor, frère d'Abraham. Nachor avait eu huit enfants, parmi les lesquels *Bathuel*, qui avait une fille nommée *Rébecca*.

Étant arrivé, sur le soir, près d'un puits situé hors de la ville, où les jeunes filles avaient coutume de se rendre pour prendre de l'eau, Eliézer fit accroupir ses chameaux pour les reposer, et adressa cette prière à Dieu : « Seigneur, Dieu d'Abraham, mon maître, assistez-moi aujourd'hui; faites que la jeune fille qui me donnera à boire, ainsi qu'à mes chameaux, quand je lui en demanderai, soit celle que vous avez destinée à Isaac votre serviteur. » Il n'avait pas fini cette prière, que la jeune Rébecca, fille de Bathuel, parut portant une urne sur l'épaule. Elle remplit son urne, et elle s'en retournait, lorsque Eliézer s'avança vers elle : « Donnez-moi à boire un peu de l'eau que vous portez, » lui dit-il. Elle répondit : « Buvez, mon seigneur. » Et baissant l'urne qu'elle portait, et la penchant sur son bras, elle lui donna à boire. Elle dit ensuite : « Je vais aussi puiser de l'eau pour vos chameaux. » Et elle le fit.

Eliézer la considérait attentivement. Lorsque les chameaux eurent bu, il lui offrit des pendants d'oreilles et des bracelets d'or, et lui dit : « De qui êtes-vous fille? Dites-le moi : y a-t-il, dans la maison de votre père un lieu où je puisse loger? » Elle répondit : « Je suis la fille de Bathuel,

« fils de Melchi et de Nachor. Il y a chez nous beaucoup de
« paille et de foin, et un large espace pour vous recevoir. »
A ces mots, Eliézer se prosterna et adora le Seigneur : « Béni
« soit, dit-il, le Seigneur, Dieu d'Abraham, mon maître,
« qui lui a fait miséricorde, et qui m'a amené dans la mai-
« son de son frère ! »

La jeune fille courut donc à la maison de sa mère, et lui
alla dire ce qui se passait. Or, Rébecca avait un frère nommé
Laban, qui sortit aussitôt pour aller trouver l'homme près
du puits. Et ayant vu les pendants d'oreilles et les bracelets
que portait sa sœur, il dit à Eliézer : « Entrez, le béni du
« Seigneur ; pourquoi restez-vous dehors ? J'ai préparé la
« maison, et un endroit pour vos chameaux. » Il le fit en-
trer, déchargea ses chameaux, lui fit laver les pieds, et ser-
vit à manger. Alors le serviteur d'Abraham leur exposa l'ob-
jet de sa mission, et leur raconta ce qui venait de se passer.
Laban et Bathuel répondirent : « C'est Dieu qui parle en
« cette rencontre ; nous ne pouvons dire autre chose que ce
« qui est conforme à sa volonté. Voici Rébecca ; emmenez-
« la avec vous, afin qu'elle soit la femme du fils de votre
« maître, conformément à la parole du Seigneur. »

A ces mots, Eliézer se prosterna en terre et adora le Seigneur.
Il tira ensuite des vases d'or et d'argent, et des vêtements dont
il fit présent à Rébecca ; il fit aussi des présents à ses frères et
à sa mère. Ils firent ensuite le festin. Le lendemain, Rébecca
partit, accompagnée de sa nourrice et de quelques servantes :
toutes montèrent sur des chameaux et suivirent Eliézer.

Isaac était sorti vers le soir dans la campagne, lorsqu'il
vit venir de loin les chameaux. Aussitôt que Rébecca l'aper-
çut de son côté, elle descendit de dessus son chameau, et
dit à l'intendant : « Qui est cette personne qui vient au-de-
vant de nous ? — C'est mon maître, » répondit-il. Elle prit
un voile, et s'en couvrit. Eliézer alla dire à Isaac tout ce
qu'il avait fait. Alors Isaac la fit entrer dans la tente de Sara,
sa mère, et il l'épousa ; et, dit l'Écriture sainte, « l'affec-
« tion qu'il eut pour elle fut si grande, qu'elle tempéra la
« douleur que la mort de sa mère lui avait causée. »

Mort d'Abraham.

Abraham avait eu plusieurs enfants d'une autre femme, nommée Céthura ; l'un d'eux, nommé *Madian*, fut le père des Madianites. Le patriarche les sépara d'Isaac, et les envoya dans le pays qui regarde l'Orient, après leur avoir fait des présents, tandis qu'Isaac restait l'héritier de tous ses biens. Il atteignit ainsi cent soixante-quinze ans. Alors les forces lui manquèrent, et il mourut. Isaac et Ismaël portèrent son corps à la caverne double, située dans le champ d'Éphron (2191 ou 1955 avant Jésus-Christ).

CHAPITRE II.

HISTOIRE D'ISAAC, DE JACOB ET DE JOSEPH.

TROIS DIVISIONS : *Le patriarche Isaac.* — *Le patriarche Jacob.* — *Histoire de Joseph.*

§ 1^{er}. — Le patriarche Isaac.

Naissance d'Esau et de Jacob.

Abraham, avant de mourir, avait eu la joie d'assister à la naissance de deux petits-enfants. Après plusieurs années de stérilité, Rébecca devint enceinte. Mais elle sentait deux enfants qui se heurtaient dans son sein. « Hélas ! dit-elle, à quelle épreuve suis-je donc réservée ? » et elle consulta le Seigneur qui lui répondit : « Tu portes dans ton sein deux peuples qui se sépareront et qui seront divisés : l'un de ces peuples surmontera l'autre, et l'aîné sera assujéti au plus jeune. » Quand les enfants vinrent au monde, le premier était roux et tout velu, et il fut nommé *Esau* (velu); le second tenait de sa main le pied de son frère, ce qui le fit nommer *Jacob* (supplantateur).

Vente du droit d'aînesse.

Isaac s'était marié à l'âge de quarante ans ; il avait soixante ans lorsque naquirent ses deux fils jumeaux. Quand

ceux-ci furent grands, Esaü devint habile à la chasse : il était toujours dans les champs ; mais Jacob, de mœurs plus douces, aimait à rester sous la tente. Isaac préférait Esaü, parce qu'il mangeait du fruit de sa chasse ; Rébecca préférait Jacob. Un jour que ce dernier avait fait préparer un plat de lentilles, Esaü arriva des champs très-fatigué, et dit à Jacob : « Donne-moi de ce mets roux, car je suis exténué. » C'est pour cela qu'il fut depuis surnommé *Edom*, c'est-à-dire roux. Jacob lui répondit : « Vends-moi ton droit d'aïnesse. » Les prérogatives de l'aîné étaient d'avoir une part double dans la succession, et de recevoir de son père une bénédiction spéciale. « Je me meurs de faim, à quoi me servirait « mon droit d'aïnesse ? » dit Esaü. « Jure-moi donc ! » répliqua Jacob. Esaü jura et vendit son droit d'aïnesse. Il prit le pain cuit sous la cendre et le plat de lentilles, les dévora, étancha sa soif, et repartit sans s'inquiéter autrement du marché qu'il venait de conclure.

Bénédiction de Jacob.

Lorsque Isaac fut devenu vieux, il songea à donner à ses enfants les bénédictions d'usage, qui étaient comme le testament du père de famille. Il appela donc Esaü, son fils aîné par la naissance, et lui dit : « Mon fils ! — Me voici ! » répondit Esaü. « Tu vois que je suis fort âgé, ajouta Isaac, « et j'ignore le jour de ma mort. Prends donc tes armes, « ton carquois et ton arc, et sors ; et lorsque tu auras pris « quelque chose à la chasse, tu me l'apprêteras comme tu « sais que je l'aime ; et tu me l'apporteras, afin que j'en « mange, et que je te bénisse avant de mourir. » Rébecca avait entendu ces paroles ; lorsque Esaü fut sorti, elle dit à Jacob : « Suis, mon fils, le conseil que je vais te donner. « Apporte deux des meilleurs chevreaux du troupeau, afin « que j'en prépare un mets agréable à ton père ; après en « avoir mangé, il te bénira ». Jacob répondit : « Vous sa- « vez que mon frère Esaü a le corps velu. Si mon père vient « à me toucher avec la main, j'ai peur qu'il ne croie que « j'ai voulu le tromper, et qu'ainsi je n'attire sur moi sa

« malédiction au lieu de sa bénédiction. — Mon fils, reprit « Rébecca, je me charge de cette malédiction : fais seulement ce que j'ai dit et apporte-moi les chevreaux. » La chose se fit ainsi. Alors Rébecca fit prendre à Jacob de très-beaux habits d'Esäü ; elle lui mit autour des mains la peau des chevreaux, et lui en couvrit le cou. Puis elle lui donna ce qu'elle avait préparé à manger et les pains qu'elle avait cuits.

Jacob porta le tout devant Isaac et lui dit : « Mon père ! — « J'entends, dit Isaac, dont la vue était fort affaiblie ; qui es-tu, mon fils ? — Je suis Esäü, votre fils aîné, répondit « Jacob. Levez-vous, asseyez-vous et mangez de ma chasse, « afin que vous me donniez votre bénédiction. » Isaac lui dit : « Mais, mon fils, comment as-tu pu en trouver si tôt ? « — Dieu a voulu, répondit Jacob, que ce que je désirais « se présentât tout de suite à moi. » Isaac dit encore : « Ap- « proche-toi, mon fils, afin que je touche et que je recon- « naisse si tu es ou non mon fils Esäü. » Jacob s'approcha de son père ; Isaac le toucha et dit : « C'est la voix de Jacob « et ce sont les mains d'Esäü. » Isaac mangea, puis il embrassa son fils, et le bénit en disant : « Sois le seigneur de « tes frères, et que les enfants de ta mère s'abaissent devant « toi. Que celui qui te maudira soit maudit, que celui qui « te bénira soit comblé de bénédictions. »

Comme Isaac achevait ces paroles, et que Jacob sortait, Esäü entra. Présentant à son père ce qu'il avait préparé de sa chasse, il lui demanda sa bénédiction. « Qui es-tu donc ? dit Isaac. — « Je suis Esäü, votre fils aîné », répondit celui-ci. Isaac fut frappé d'un profond étonnement ; il admira en lui-même le mystère que Dieu venait de conduire, et il dit : « Qui est donc celui qui m'a déjà apperté ce qu'il avait pris « à la chasse, et qui m'a fait manger de tout avant ton ar- « rivée. Je lui ai donné ma bénédiction, et il sera béni ». Esäü, à ces paroles, jeta un grand cri de fureur ; puis, il dit à son père d'une voix profondément affligée : « Donnez- « moi aussi votre bénédiction, mon père ». Isaac lui dit : « Ton frère est venu me surprendre, et il a reçu ta bénédiction. »

« diction. — C'est avec raison, reprit Esau, qu'il a été
 « appelé Jacob, car voici la seconde fois qu'il m'a supplanté
 « Mais, mon père, ne m'avez-vous donc point réservé une
 « bénédiction ? »

Isaac, touché de sa douleur, lui dit : « Ta bénédiction
 « sera dans la fécondité de la terre et dans la rosée du ciel.
 « Tu vivras de l'épée, tu serviras ton frère, et le temps
 « viendra que tu secoueras son joug, et que tu t'en déli-
 « vreras. » Les Edomites ou Iduméens, descendants d'Esau
 (Edom), reconquirent en effet leur indépendance, et eurent
 des rois particuliers, après avoir été assujettis aux descen-
 dants de Jacob pendant de longues années..

Quant à Esau, sa haine contre son frère ne fit que s'ac-
 croître; il attendait la mort de son père pour tuer Jacob, et
 il ne cachait pas ses mauvais sentiments. Rébecca, effrayée,
 songea à préserver le fils de Jacob en l'envoyant chez son
 frère Laban. Isaac, approuva ce projet, et dit : « Ne prends
 « pas une femme du pays de Chanaan ; va dans la Mésopo-
 « tamie, dans la maison de ton grand-père Bathuel, et épouse
 « une des filles de Laban, ton oncle. »

S II. — Le patriarche Jacob.

L'échelle mystérieuse.

Jacob prit donc congé d'Isaac, et partit pour se rendre
 en Mésopotamie. Arrivé un soir dans le lieu où il voulait
 s'arrêter pour la nuit, il prit une des pierres qui étaient là,
 la mit sous sa tête, et s'endormit. Alors il vit en songe une
 échelle dont le pied était appuyé sur la terre, et dont le haut
 touchait au ciel, et les anges de Dieu montaient et descen-
 daient le long de cette échelle. Il vit aussi le Seigneur ap-
 puyé sur le haut de l'échelle, et qui lui dit : « Je suis le
 « Seigneur, le Dieu d'Abraham et d'Isaac : je te donnerai,
 « à toi et à ta race, la terre où tu dors, et *toutes les nations*
 « *de la terre seront bénies en toi et dans Celui qui sortira de toi.*
 « Je serai ton protecteur partout où tu iras. »

Jacob, s'étant éveillé, s'écria : « Le Seigneur est vrai-
 « ment en ce lieu, et je ne le savais pas... Que ce lieu est

« terrible ! ajouta-t-il ; c'est vraiment la maison de Dieu « et la porte du ciel ». Il se leva donc le matin, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, et l'érigea comme un monument, en répandant de l'huile dessus pour la consacrer au Seigneur. Jacob donna à l'endroit où il s'était arrêté le nom de *Béthel* (maison de Dieu), et fit vœu d'offrir au Seigneur la dîme de tous ses biens, s'il revenait heureusement dans la maison de son père.

Rencontre de Jacob et de Rachel.

Jacob poursuivit sa route vers l'orient. Au bout de plusieurs jours, il entra dans un champ où il vit un puits, et trois troupeaux de brebis qui se reposaient auprès, en attendant qu'on les fit boire. Une grande pierre fermait la porte, qu'on n'ouvrait que lorsque tous les troupeaux étaient rassemblés. Jacob dit aux pasteurs : « Mes frères, d'où êtes-vous ? » Ils répondirent : « De Haran. » Jacob ajouta : « Ne connaissez-vous pas Laban, descendant de Nachor ? — Nous le connaissons, » répondirent-ils encore. « Se porte-t-il bien ? — Il se porte bien, et voici sa fille *Rachel*, qui vient ici avec son troupeau. » Rachel conduisait en effet elle-même son troupeau. Jacob l'ayant vue, et sachant qu'elle était sa cousine, et que ces troupeaux étaient à Laban, son oncle, ôta la pierre qui fermait le puits, fit boire le troupeau, puis, élevant la voix, il dit qui il était et embrassa Rachel en pleurant d'attendrissement. Rachel courut aussitôt annoncer la nouvelle à son père. Celui-ci accourut ; il embrassa tendrement Jacob et le conduisit dans sa maison.

Jacob chez Laban.

Laban ayant appris de Jacob le motif de son voyage, lui dit : « Tu es ma chair et mon sang, demeure avec moi. Mais je ne veux pas que tu me serves gratuitement ; dis-moi donc quelle récompense tu désires. » Jacob offrit de servir Laban pendant sept ans, s'il voulait lui donner la main de sa fille Rachel, qui lui avait plu. Mais, quand les sept années furent accomplies, Laban prétendit qu'il voulait marier

auparavant sa fille aînée, qui se nommait *Lia*, mais qui n'était pas belle. Jacob, trompé par son beau-père, consentit à servir encore sept années pour obtenir la main de Rachel, qu'il épousa sept jours après *Lia*.

Six fils naquirent de *Lia* : *Ruben*, *Siméon*, *Lévi*, *Juda*, *Issachar* et *Zabulon*, et une fille nommée *Dina*; *Zelpha*, servante de *Lia*, mit encore au monde deux fils : *Gad* et *Azer*. *Bala*, servante de Rachel, eut également deux fils : *Dan* et *Nephtali*. Enfin Dieu exauça les prières de Rachel, et lui donna un fils qui fut appelé *Joseph*. Jacob avait ainsi douze enfants, onze garçons et une fille.

Départ de Jacob.

La prospérité de Jacob excita l'envie des fils de Laban ; ils prétendirent que le fils d'Isaac enlevait tous les biens de leur père, et Laban partageait leurs sentiments. Jacob prit la résolution de partir : il prévint *Lia* et Rachel, qui n'étaient pas moins mécontentes que lui de l'injustice de Laban et de ses fils ; et, les ayant fait monter sur des chameaux avec ses enfants, prenant avec lui ses troupeaux et tout ce qu'il avait acquis en Mésopotamie, il se mit en chemin pour retourner dans le pays de Chanaan. Laban était absent ; quand il apprit le départ de Jacob, il se mit à sa poursuite, mais il se radoucit bientôt ; le beau-père et le gendre contractèrent une alliance, puis Laban embrassa ses filles et ses petits-enfants, les bénit, et reprit le chemin de sa demeure.

Lutte de Jacob contre l'Ange.

Jacob reprit aussi sa route. Il envoya en même temps des gens devant lui pour donner avis de son arrivée prochain à son frère *Esaü*, qui s'était retiré dans la terre de Séir, au pays d'Edom. Les envoyés revinrent bientôt, annonçant à Jacob qu'*Esaü* venait au-devant de lui avec quatre cents hommes. Cette nouvelle effraya Jacob, qui craignait toujours les effets de la haine de son frère, et, afin de gagner son cœur, il lui envoya de riches présents, en chèvres, en brebis, en chameaux et en bœufs.

Le lendemain de très-bonne heure il passa le gué de Jaboc, rivière qui se jette dans le Jourdain un peu au-dessus du lac de Génésareth ou Tibériade. Puis il resta seul. Alors parut un homme qui lutta contre lui jusqu'au matin. Cet homme voyant qu'il ne pouvait le vaincre, lui toucha le nerf de la cuisse, qui se sécha aussitôt, et il dit à Jacob : « Laisse-moi aller, car l'aurore commence déjà à paraître. » Jacob, qui avait reconnu l'ange du Seigneur, répondit : « Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni. — Comment t'appelles-tu ? dit l'ange. — Je m'appelle Jacob. » Et l'ange lui dit : « On ne te nommera plus désormais Jacob, mais *Israël* (fort contre Dieu), car si tu as été fort contre Dieu, combien le seras-tu davantage contre les hommes ? » En ce moment, le soleil se levait ; Jacob se remit en marche, mais il se trouva boiteux d'une jambe.

Rencontre de Jacob et d'Esau.

Au bout de quelque temps, il aperçut Esau qui s'avancait avec ses quatre cents hommes. Il marcha à lui et se prosterna sept fois en terre. Esau, touché de ses démonstrations, courut au-devant de lui, le serra étroitement dans ses bras, le baisa, et se mit à verser des larmes de joie. La réconciliation des deux frères était complète, mais Jacob, qui connaissait le caractère violent d'Esau, conservait toujours quelques inquiétudes. C'est pourquoi, après avoir fait agréer ses présents à son frère, il se sépara de lui, et pendant qu'Esau retournait à Séir, il alla dresser ses tentes à Socoth, d'où il passa plus tard à Salem, ville des Sichimites, dans la terre de Chanaan. Là, il acheta pour cent agneaux un champ où il érigea un autel au Seigneur.

Mort de Rachel et d'Isaac.

Quelque temps après, Rachel ressentit tout à coup les douleurs de l'enfantement. Bientôt elle sentit que sa vie était en danger. C'est pourquoi elle donna le nom de *Benoni* (fils de ma douleur) à l'enfant, mais Jacob le nomma *Benjamin*, c'est-à-dire le fils de la droite (le bien-aimé). Et Rachel

mourut. Elle fut ensevelie dans le chemin qui conduit à Ephrata, appelée depuis Bethléem. Jacob dressa un monument de pierre sur son sépulcre : ce sépulcre existe encore de nos jours ; il se trouve sur le chemin de Jérusalem à Bethléem, et la contrée porte encore le nom d'Ephrata.

Peu de temps après, Jacob arriva à Hébron, dans la vallée de Mambré, où il revit enfin son père Isaac, qui avait alors cent soixante-neuf ans. Isaac jouit encore pendant onze ans de la présence de ses fils et de ses petits-enfants ; puis il mourut, plein de jours et de bonnes œuvres, et il fut porté dans le tombeau de son père Abraham par Jacob et par Esaü. Rébecca ne survécut guère à son époux, auprès duquel elle fut ensevelie par ses enfants.

Les deux frères vécurent complètement séparés depuis cette époque : Jacob demeura dans le pays de Chanaan, s'occupant principalement du soin des troupeaux et de la culture des terres ; Esaü se fixa définitivement dans le pays qui reçut de lui dans la suite le nom d'Edom ou Idumée, et habita de préférence la montagne de Séir.

§ III. — Histoire de Joseph.

Songes de Joseph.

Joseph, le premier fils de Rachel, était l'objet de la prédilection de son père, à cause de son innocence, et de la répulsion qu'il témoignait pour la mauvaise conduite de ses frères. Il avait seize ans, et ses frères, jaloux de l'affection que Jacob lui montrait, le détestaient dans leur cœur. Joseph augmenta encore leur jalousie et leur haine par le récit de deux songes qu'il avait eus, et qui lui présageaient sa grandeur future.

« Un jour, leur dit-il, il me sembla pendant mon sommeil
 « que je liais avec vous des gerbes dans un champ. Ma gerbe
 « se leva et se tint debout, et les vôtres, qui étaient autour de
 « la mienne, l'adoraient.—Seras-tu donc notre roi, lui dirent
 « ses frères, et serons-nous aussi soumis à ta puissance ? »
 Le second songe qu'il raconta ne fit que les irriter encore

davantage : « J'ai cru voir en songe, leur dit-il, que le soleil, la lune et onze étoiles m'adoraient. »

Lorsqu'il eut rapporté ce songe à son père et à ses frères (Rachel vivait encore à cette époque), Jacob le réprimanda en lui disant : « Est-ce que ta mère, tes frères et moi, nous « t'adorerons ? » L'envie des frères de Joseph s'accroissait de jour en jour ; mais Jacob considérait tout cela avec attention et en silence, comme devait plus tard le faire la Mère de Jésus, dont Joseph est l'une des plus frappantes figures.

Joseph vendu par ses frères.

Or il arriva que les enfants de Jacob s'arrêtèrent à Sichem pour y faire paître leurs troupeaux ; Jacob envoya vers eux Joseph, afin de savoir en quel état se trouvaient les troupeaux. Le jeune homme les rejoignit dans la vallée de Dothaïn. En l'apercevant, ils se dirent l'un à l'autre : « Voici le songeur « qui vient : allons, tuons-le, jetons-le dans cette vieille « citerne, et nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré. « Nous verrons alors à quoi ses songes lui auront servi. » Ruben les dissuada de commettre un pareil crime : « Ne le « tuez pas, dit-il, ne répandez pas son sang ; jetez-le dans la « citerne, mais conservez vos mains pures. » L'intention de Ruben était de tirer Joseph de leurs mains et de le remettre à son père.

Aussitôt donc que Joseph s'approcha d'eux, ils le dépouillèrent de sa robe et le jetèrent dans la citerne, qui était alors à sec. S'étant ensuite assis pour prendre leur repas, ils virent passer une caravane de marchands Ismaélites. Sur le conseil de Juda, les frères de Joseph le tirèrent de la citerne, et ils le vendirent vingt pièces d'argent aux Ismaélites, qui le menèrent en Égypte. Puis ils prirent sa robe, la trempèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué, et l'envoyèrent à Jacob, en lui faisant dire : « Voici une robe que nous avons « trouvée ; voyez si ce n'est pas la robe de votre fils. » Jacob la reconnut aussitôt : « C'est la robe de mon fils, s'écria-t-il, « une bête cruelle a dévoré mon fils, une bête féroce a dé-

« voré Joseph. » Et, ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un sac, et pleura longtemps son cher fils.

Joseph chez Putiphar.

Arrivé en Égypte, Joseph avait été acheté comme esclave par un chef de la milice du Pharaon qui régnait alors; cet officier se nommait *Putiphar*. Il distingua bientôt Joseph parmi tous ses serviteurs, et reconnut son mérite. Joseph craignait Dieu, et Dieu bénissait toutes ses entreprises, et, à cause de Joseph, il bénissait la maison de l'Égyptien, qui constitua Joseph intendant de sa maison et de ses biens. L'innocence et la beauté du jeune Israélite excitèrent une criminelle passion dans le cœur de la femme de Putiphar. Cette femme essaya donc d'ébranler sa vertu. Joseph voulait rester fidèle à son Dieu et à son maître; et, un jour que la femme de Putiphar renouvelait ses instances, il s'enfuit en laissant entre ses mains le manteau qu'il portait. L'Égyptienne, irritée, accusa l'homme qu'elle n'avait pu séduire. Putiphar, trop crédule, entra dans une violente colère contre Joseph; il le fit enfermer dans la prison où l'on gardait ceux que le roi faisait arrêter.

Songes de l'échanson et du panetier.

Dieu, qui protégeait Joseph, ne servit sa disgrâce à son élévation. Il arriva que le roi Pharaon, irrité contre le chef de ses échansons et contre le chef de ses panetiers, qui l'avaient grièvement offensé, les fit mettre dans la prison où était Joseph. Une nuit, tous deux eurent un songe qui leur annonçait leur sort futur, et qui les préoccupa vivement.

Le lendemain matin, Joseph étant entré dans leur cellule, et s'étant aperçu de leur tristesse et de leur préoccupation leur en demanda la cause. Le grand échanson raconta ainsi le songe qu'il venait d'avoir: « Il me semblait que je voyais devant moi un cep de vigne divisé en trois rameaux; les bourgeons se développèrent peu à peu; ils poussèrent des fleurs, puis des raisins qui mûrirent. Alors, ayant dans la main la coupe de Pharaon, j'ai pris les grappes

« de raisin, je les ai pressées dans la coupe, et j'ai donné à boire au roi. » Joseph lui dit : « Voici l'interprétation de ce songe. Les trois rameaux de la vigne marquent trois jours, après lesquels Pharaon se souviendra de toi. Il te rétablira dans ta charge, et tu lui présenteras à boire comme auparavant. Seulement, souviens-toi de moi, lorsque tu seras rentré en grâce, car j'ai été jeté innocent dans cette prison. »

Le grand panetier, encouragé par cette interprétation, raconta son songe à son tour : « Il me semblait, disait-il, que je portais sur la tête trois corbeilles de farine. Dans celle qui était au-dessus des autres, il y avait de tout ce qui peut s'apprêter avec la pâte pour servir sur une table, et les oiseaux venaient en manger. » Joseph lui dit : « Voici l'interprétation de ce songe. Les trois corbeilles signifient aussi trois jours, mais après lesquels Pharaon te fera couper la tête ; puis, il te fera attacher à une croix, et les oiseaux déchireront ta chair. »

Trois jours après, en effet, Pharaon fit un grand festin à l'occasion de sa naissance, et il se souvint de l'échanson et du panetier. Il rétablit le premier dans sa charge, et fit attacher l'autre à une croix. Mais le grand échanson oublia Joseph, et ne s'inquiéta pas d'intercéder pour lui auprès du roi.

Songes du Pharaon.

Deux ans après, Pharaon eut aussi un songe. Il lui sembla qu'il était sur le bord du Nil, le grand fleuve de l'Égypte. Il sortit du fleuve sept vaches fort belles et très-grasses, qui paissaient dans les prairies. Ensuite il en sortit sept autres toutes défigurées et extraordinairement maigres, qui paissaient dans les herbages comme les précédentes. Et les vaches maigres dévorèrent les vaches grasses. Pharaon se réveilla, et s'étant rendormi, il eut un autre songe : il vit sept épis pleins de grains et très-longs qui sortaient d'une même tige ; puis il aperçut sept autres épis fort maigres, qu'un vent brûlant avait desséchés. Et les sept épis maigres dévorèrent les sept épis qui étaient si beaux.

Ce double songe effraya Pharaon, qui envoya chercher, dès le matin, tous les devins et tous les sages de l'Égypte pour en avoir l'explication ; mais ceux-ci ne purent rien trouver de satisfaisant. Alors le grand échanson se souvint de Joseph, et raconta ce qui lui était arrivé dans la prison. Aussitôt le roi fit venir le jeune Hébreu, et lui dit : « J'ai eu
« des songes, et je ne trouve personne qui me les interprète ;
« mais on m'a dit que tu as une grande lumière pour les ex-
« pliquer. » Joseph répondit : « Ce sera Dieu, et non pas
« moi, qui rendra au roi une réponse favorable. »

Pharaon raconta donc à Joseph ce qu'il avait vu. Joseph lui dit : « Les deux songes du roi signifient la même chose.
« Les sept vaches si belles et les sept épis remplis de grains
« marquent sept années d'abondance. Les sept vaches mai-
« gres et les sept épis maigres marquent sept années de fa-
« mine. Il viendra d'abord sept années d'une fertilité extra-
« ordinaire dans toute l'Égypte ; elles seront suivies de sept
« autres d'une si grande stérilité, qu'elle fera oublier toute
« l'abondance précédente : la famine consumera la terre, et
« la fertilité si extraordinaire des années précédentes sera
« absorbée par la grandeur de la disette. Le roi fera donc
« bien de choisir un homme sage et habile, à qui il donnera
« l'autorité sur toute l'Égypte ; ce gouverneur établirait des
« officiers dans toutes les provinces, et ceux-ci, pendant les
« sept années d'abondance qui vont venir, amasseraient
« dans des greniers publics la cinquième partie des fruits
« de la terre. Le blé, ainsi amassé, devra être mis sous la
« puissance du roi, et conservé dans les villes pour les an-
« nées de disette. »

Pharaon approuva l'avis de Joseph, et ne trouva pas d'homme plus capable que lui d'être mis à la tête des affaires. Il en fit donc son premier ministre, et lui donna plein pouvoir pour gouverner, en lui disant : « Je suis Pharaon,
« et je jure en cette qualité que nul ne remuera ni le pied ni
« la main dans toute l'Égypte que par ton ordre. » Il changea aussi son nom hébreu en un nom égyptien, qui signifie sauveur du monde ; puis il lui fit épouser Aseneth, fille d'un

autre Putiphar, qui était prêtre de On ou Héliopolis (ville du soleil). Joseph n'avait que trente ans lorsque tout cela arriva. Les années suivantes, il eut deux fils : il nomma l'aîné *Manassé* (oubli), parce que Dieu lui faisait ainsi oublier tous ses travaux et la maison de son père ; il nomma le second *Éphraïm* (accroissement), parce que Dieu l'avait fait croître dans la terre d'exil où il était venu comme esclave.

Arrivée des fils de Jacob.

Or, les sept années d'abondance prédites par Joseph arrivèrent. Il y eut, pendant sept ans, une si grande quantité de froment, qu'on ne pouvait la mesurer. Les précautions recommandées par Joseph furent prises, et l'Égypte eut ainsi d'immenses approvisionnements. Puis vinrent les sept années de stérilité, et pendant que les pays voisins étaient affligés par la famine, il y avait du pain dans toute l'Égypte.

On venait en Égypte de tous les alentours, parce qu'on savait qu'il s'y trouvait d'abondantes provisions. C'est pourquoi Jacob dit à ses fils : « Pourquoi n'allez-vous pas aussi acheter du blé en Égypte ? » Les frères de Joseph se rendirent donc dans ce pays ; mais Jacob retint Benjamain auprès de lui, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur en route. Les dix enfants de Jacob furent obligés, comme tout le monde, de s'adresser à Joseph. Ils allèrent donc le trouver. Il les reconnut, et, leur parlant durement comme à des étrangers, il leur dit : « D'où venez-vous ? » Ils répondirent : « Nous venons du pays de Chanaan pour acheter du blé. » Ils ne reconnurent pas leur frère, qui leur dit encore pour les éprouver : « Vous êtes des espions qui êtes venus ici pour étudier les endroits les plus faibles de ce pays.—Non, Seigneur, répondirent-ils, nous ne sommes pas venus pour cela ; vos serviteurs sont venus ici pour acheter du blé. Nous sommes douze frères, tous enfants du même père, qui demeure au pays de Chanaan. Le dernier de tous est avec notre père, et l'autre n'est plus de ce monde.—Vive Pharaon ! répliqua Joseph, vous ne sortirez pas d'ici que vous n'ayez amené votre plus jeune

« frère. Envoyez l'un de vous pour le chercher, et vous resterez en prison jusqu'à ce que j'aie reconnu la vérité de vos paroles ; sinon, je vous garderai comme des espions. »

Il les fit donc mettre en prison pour trois jours. Le troisième jour, il les fit venir en sa présence, et leur dit : « Faites ce que je vous ai dit, et vous vivrez, car je crains Dieu. Si vous êtes venus ici dans des intentions pacifiques, que l'un de vous reste en prison ; les autres s'en iront avec le blé qu'ils ont acheté, et ils me ramèneront votre plus jeune frère. » Les enfants de Jacob obéirent. Ils se disaient l'un à l'autre : « C'est avec justice que nous souffrons, parce que nous avons péché contre notre frère, et que nous n'avons pas eu pitié de lui. » Ils parlaient ainsi dans leur langue, sans se douter que Joseph les comprit, parce qu'il s'était servi d'un interprète pour s'entretenir avec eux. Joseph, touché du repentir que ses frères témoignaient, se retira un moment pour cacher ses larmes. Quand il revint, il fit lier Siméon devant eux, commanda à ses officiers d'emplir leurs sacs de blé, et de remettre dans le sac de chacun d'eux l'argent qu'ils avaient donné, en y ajoutant encore des vivres pour la route, ce qui fut aussitôt exécuté.

Les frères de Joseph s'en allèrent ainsi, emportant leur blé sur leurs ânes. L'un d'eux, ayant ouvert son sac dans une hôtellerie pour donner à manger à son âne, trouva son argent à l'entrée de son sac. Et il dit à ses frères : « On m'a rendu mon argent. » Ils furent tous saisis d'étonnement et de trouble, et ils se disaient entre eux : « Quelle est cette conduite de Dieu sur nous ? » Ils furent encore bien plus étonnés, lorsque, étant de retour auprès de Jacob, ils trouvèrent tous leur argent à l'entrée des sacs.

Benjamin en Égypte.

Cependant ils racontèrent à Jacob ce qui leur était arrivé, pourquoi Siméon n'était pas avec eux, et l'ordre qu'ils avaient reçu de présenter au gouverneur de l'Égypte leur plus jeune frère. « Non, dit Jacob, non mon fils n'ira pas avec vous. Son frère est mort, et il reste seul : s'il lui

« arrive quelque malheur au pays où vous allez, vous accablerez ma vieillesse d'une douleur qui m'emportera au tombeau. »

Pendant la famine continuait. Le blé qu'avaient apporté les enfants de Jacob s'épuisa, et le patriarche leur dit : « Retournez en Égypte pour vous acheter encore un peu de blé. — Mais, répondit Juda, l'homme qui gouverne ce pays nous a juré que nous ne pourrions plus le voir, si nous ne lui amenions notre plus jeune frère. Nous ne pouvons donc aller en Égypte que si vous nous permettez de l'emmener. — Ah ! reprit Jacob, c'est pour mon malheur que vous lui avez appris que vous aviez encore un autre frère. — Envoyez l'enfant avec moi, ajouta Judas : je me charge de lui, c'est à moi que vous en demanderez compte. » Jacob, reconnaissant qu'il fallait céder à la nécessité, consentit au départ de Benjamin ; mais il recommanda à ses enfants de porter de riches présents au gouverneur de l'Égypte, de prendre deux fois autant d'argent qu'au premier voyage, et de reporter celui qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs.

Les fils d'Israël partirent, et se présentèrent devant Joseph. Lorsque Joseph les eut vus, et Benjamin avec eux, il dit à l'intendant de sa maison : « Fais entrer ces hommes, et prépare un festin, afin qu'ils mangent à midi avec moi. » L'intendant exécuta ces ordres. Quand les enfants d'Israël virent qu'on les introduisait dans la maison, ils furent saisis de crainte, s'imaginant que le gouverneur, irrité de ce qu'ils avaient remporté l'argent, voulait les réduire en esclavage. Ils racontèrent donc à l'intendant ce qui s'était passé, comment ils avaient retrouvé l'argent à l'entrée des sacs, et qu'ils le rapportaient. « Ayez l'esprit en repos, ne craignez rien, dit l'intendant. C'est votre Dieu qui vous a enrichis, car pour moi j'ai reçu votre argent, et j'en suis content. » En même temps, il leur amena Siméon. Ils entrèrent dans la maison, ils se lavèrent les pieds, et l'on donna à manger à leurs ânes.

Lorsque Joseph entra, vers midi, ils lui offrirent leurs

présents, et se prosternèrent devant lui jusqu'à terre. Joseph les salua d'un air bienveillant, et leur dit : « Votre vieux père vit-il encore? — Notre père, votre serviteur, est en bonne santé, » répondirent-ils en se prosternant de nouveau. Joseph, levant les yeux, vit Benjamin son frère, fils de la même mère que lui, et il dit ; « Est-ce là le jeune frère dont vous m'avez parlé? Mon fils, ajouta-t-il en se tournant vers Benjamin, je prie Dieu qu'il te soit favorable. » Et il sortit aussitôt, car ses entrailles étaient émues à la vue de son frère, et il ne pouvait plus retenir ses larmes. Il passa dans une autre chambre, et se mit à pleurer.

Il rentra après s'être lavé le visage, et, se faisant violence, il dit à ses serviteurs : « Apportez les pains. » On servit Joseph à part, selon la coutume des Égyptiens. Les enfants de Jacob s'assirent donc en présence de Joseph, l'aîné le premier, selon son rang, et le plus jeune selon son âge, et ils furent extraordinairement surpris en voyant que la part placée devant Benjamin était cinq fois plus forte que celle des autres.

La reconnaissance.

Joseph voulut éprouver ses frères et connaître leurs sentiments à l'égard de Benjamin. Il dit à son intendant : « Mets dans les sacs de ces hommes autant de blé qu'ils en pourront contenir, et l'argent de chacun à l'entrée du sac, mets aussi ma coupe à l'entrée du sac du plus jeune. » Cela fut fait comme Joseph l'avait ordonné. Le lendemain, les frères partirent avec leurs ânes et le blé qu'ils avaient acheté. Mais à peine étaient-ils sortis de la ville, que Joseph envoya après eux, pour leur dire : « Pourquoi rendez-vous le mal pour le bien? Vous avez dérobé la coupe du gouverneur. » A cette accusation, les fils de Jacob se récrièrent : « Pourquoi, dirent-ils à l'intendant, pourquoi parlez-vous ainsi à vos serviteurs et les croyez-vous coupables d'une action si honteuse? Que celui de vos serviteurs dans le sac duquel on trouvera ce que vous cherchez, meure, et nous serons les esclaves de votre maître. —

« Eh bien ! reprit l'intendant, le coupable sera réduit en esclavage, et les autres pourront s'en aller en paix. »

Alors les fils de Jacob déchargèrent leurs sacs à terre et les ouvrirent. L'intendant les fouilla, en commençant par le sac de l'aîné et en suivant l'ordre des âges jusqu'au plus jeune. La coupe se retrouva dans le sac de Benjamin. Saisis de douleur, ils déchirèrent leurs vêtements, rechargèrent leurs ânes et revinrent dans la ville, où ils furent présentés à Joseph. « Pourquoi, leur dit-il, avez-vous agi ainsi avec moi ? Ne savez-vous pas qu'il n'y a personne qui m'égalé dans l'art de connaître ce qui est caché ? » Juda lui dit : « Que pouvons-nous répondre ? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs ; nous sommes tous vos esclaves, nous et celui dans le sac duquel on a trouvé la coupe. — Non, reprit Joseph, Dieu me garde d'agir de la sorte ! Celui qui a pris ma coupe sera esclave ; les autres pourront retourner librement vers leur père. »

Alors Juda s'approchant plus près de Joseph, lui dit avec assurance : « Mon seigneur, si je me présente à mon père sans notre jeune frère, vos serviteurs l'accableront de douleur, et il mourra. Je me suis rendu caution de cet enfant, j'ai promis à mon père d'en prendre soin. Que ce soit donc moi qui sois esclave à sa place, et qu'il puisse retourner avec ses frères. »

A ces mots, qui annonçaient les bonnes dispositions de ses frères à l'égard de Benjamin et de Jacob, Joseph sentit qu'il ne pouvait plus longtemps se contenir. Il fit sortir tous les Égyptiens qui assistaient à cette scène, et lorsqu'il fut seul avec ses frères, il s'écria en pleurant : « Je suis Joseph ! mon père vit-il encore ? »

Les frères de Joseph restèrent silencieux, saisis d'étonnement et d'effroi. Joseph leur dit avec douceur : « Approchez-vous donc de moi. » Et lorsqu'ils se furent approchés, il ajouta : « Je suis Joseph, votre frère, celui que vous avez vendu ; ne craignez rien, car c'est pour votre salut que le Seigneur m'a envoyé avant vous en Égypte. Ce n'est pas par votre conseil, mais par la volonté de Dieu que tout

« cela est arrivé, et que je suis devenu le gouverneur de
« toute l'Égypte et comme le père du roi. Hâtez-vous donc
« d'aller trouver mon père, et dites-lui que son fils Joseph
« le demande. Vous demeurerez dans la terre de Gessen ;
« vous serez près de moi, vous et vos enfants, et les enfants
« de vos enfants, vos brebis, vos bœufs, et tout ce que vous
« possédez ». Et s'étant jeté au cou de Benjamin son frère,
il pleura, et Benjamin pleurait aussi, en le tenant embrassé.

Il embrassa ses autres frères, et ses larmes coulèrent sur chacun d'eux. Alors enfin ils se rassurèrent et osèrent lui parler. La nouvelle de l'arrivée des frères de Joseph se répandit dans tout le palais. Le Pharaon s'en réjouit avec toute sa maison, et il dit à Joseph : « Que tes frères s'en retournent en Chanaan et qu'ils ramènent leur père avec toute leur famille ; je veux leur donner l'une des plus fertiles contrées de l'Égypte. »

Établissement des Israélites en Egypte.

Joseph suivit les ordres du roi : il renvoya ses frères en les comblant de présents, et les pressa de ramener son père. Ceux-ci s'en retournèrent en hâte, et quand ils furent près de Jacob : « Votre fils Joseph est vivant, lui dirent-ils, et c'est lui qui est le gouverneur de toute l'Égypte. » En entendant ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil, et cependant il hésitait à croire à cette heureuse nouvelle. Lorsqu'il eut vu les chariots et tout ce que Joseph lui envoyait, il dit : « Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph est vivant ; j'irai, et je le verrai avant de mourir. »

Jacob se mit donc en route pour l'Égypte avec toute sa famille, et il y arriva heureusement avec ses enfants, ses petits-enfants et leurs femmes : les Israélites étaient alors au nombre de soixante-dix personnes. Quand Joseph apprit son arrivée, il fit atteler un char, et vint au-devant de son père. Il se jeta à son cou, et l'embrassa en pleurant. « Je mourrai maintenant avec joie, dit-il, puisque j'ai vu ton visage, et que je te laisse après moi. »

Jacob ayant été ensuite introduit devant Pharaon, le salua et lui souhaita toutes sortes de prospérités. Le roi lui demanda alors quel était son âge : « Il y a cent trente ans que « je suis voyageur sur cette terre, répondit le patriarche, et « ce petit nombre d'années, qui n'égale pas celui des années « de mes pères, a été traversé de beaucoup de maux. » Il se retira, et Joseph le mit avec ses frères en possession de la terre de Gessen, où devait être plus tard bâtie la ville de Ramessès, et qui était la plus fertile de l'Égypte, entre la mer Rouge et le Nil.

Mort de Jacob.

Jacob vécut encore dix-sept ans dans la terre de Gessen. Quand il sentit sa fin approcher, il appela son fils Joseph, et lui dit : « Jure-moi que tu ne m'enterreras pas en Égypte, « mais que tu me transporteras dans le tombeau de mes « pères. » Joseph le jura. Quelque temps après, il revint trouver son père avec ses deux fils, Manassé et Éphraïm. Jacob adopta les deux enfants comme les siens, disant qu'ils entre-raient en partage de ses biens, comme ses autres fils, de sorte qu'ils devinrent les pères de deux tribus.

Jacob appela tous ses enfants pour les bénir et leur annon-cer ce qui devait leur arriver dans l'avenir. Il dit à Juda :

« Juda, tes frères te loueront, ta main mettra sous le joug « tes ennemis, les enfants de ton père se prosterneront « devant toi. Juda est un jeune lion. Tu t'es levé dans ta « force, ô mon fils, et tu as saisi ta proie. *Le sceptre ne « sortira point des mains de Juda; le chef issu de lui ne cessera « point de gouverner le peuple, jusqu'à ce que vienne Celui « qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations.* »

Lorsque Jacob eut ainsi prophétisé que le Messie viendrait quand le sceptre sortirait de Juda, et annoncé à ses enfant les destinées futures de leur race, il leur recommanda de l'ensevelir avec ses pères dans le champ d'Éphron, au pay de Chanaan. « Puis, dit la sainte Écriture, il joignit ses pieds sur son lit, et il mourut, et il fut réuni à son peuple. »

Aussitôt Joseph se jeta sur le visage de son père et il le

baisa en pleurant. Ensuite il fit embaumer le corps du patriarche, dont l'Égypte porta le deuil pendant soixante-dix jours. Après cela, il demanda le congé du roi pour transporter le corps de son père au pays de Chanaan. Les premiers officiers du Pharaon et les anciens de l'Égypte accompagnèrent les enfants de Jacob jusqu'à la frontière du pays; le reste du cortège se rendit au champ d'Éphron; et le corps de Jacob fut réuni à ceux d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Rébecca et de Lia.

Mort de Joseph.

Joseph revint en Égypte avec ses frères. Il y demeura avec toute la maison de son père, et il vécut cent dix ans. Il vit les enfants d'Éphraïm jusqu'à la troisième génération, et les petits enfants de Manassé. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il dit à ses frères : « Dieu vous visitera après ma mort, et il vous fera passer de cette terre dans celle qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. Alors vous transporterez mes os avec vous. » Il mourut ensuite : son corps fut embaumé, et les Israélites le gardèrent jusqu'à leur retour dans la Terre promise.

CHAPITRE III

HISTOIRE DE JOB (vers 1800 av. J.-C.).

Prosperité de Job.

Pendant que la race de Jacob se multipliait en Égypte, celle d'Ésaü se multipliait dans l'Idumée, et chez elle se conservait la connaissance du vrai Dieu. Ésaü avait eu deux fils : Élipbaz et Rahuel; Rahuel, entre autres enfants, eut Zara, père de Jobab, que l'on croit être le même que Job, qui demeurait dans la terre de Hus.

Job était juste, aimant la vérité, craignant Dieu et fuyant le mal. Il avait sept fils et trois filles. Il possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses. Il avait de nombreux serviteurs, et son nom était illustre parmi les Orientaux.

Premières épreuves de Job.

Dieu, qui voulait donner en sa personne un grand exemple de patience et de foi, et montrer que les afflictions de cette vie, qui sont une suite du péché originel, n'indiquent pas toujours que ceux qui les souffrent se sont rendus coupables de péchés actuels, permit que Job fût éprouvé par l'adversité et par la douleur. Un jour, comme le rapporte l'Écriture, qui se sert d'une image sensible pour nous faire connaître les opérations de la Providence, les enfants de Dieu, c'est-à-dire les anges, se présentèrent devant le Seigneur, et Satan se trouva parmi eux. Le Seigneur dit à Satan : « D'où viens-tu ? — J'ai fait le tour de la terre, répondit Satan, et je l'ai parcourue tout entière. — As-tu, reprit le Seigneur, considéré mon serviteur Job, qui n'a pas d'égal sur la terre, qui est un homme simple et droit, craignant Dieu et fuyant le mal ? » Satan répliqua : Est-ce en vain que Job craint Dieu ? Vous avez béni les œuvres de ses mains, et tout ce qu'il possède ne fait que s'accroître de jour en jour. Mais étendez un peu votre main, frappez ce qu'il possède, et vous verrez s'il ne vous maudira pas publiquement. » Le Seigneur dit à Satan : « Va, tout ce qu'il a est en ton pouvoir, mais je te défends de porter la main sur lui. » Et Satan sortit de devant le Seigneur.

Un jour donc que les filles de Job mangeaient et buvaient ensemble dans la maison de leur frère aîné, un homme vint tout à coup dire à Job : « Lorsque vos bœufs labouraient et que vos ânesses paissaient auprès, des Arabes sont survenus ; ils ont tout enlevé ; ils ont tué vos gens, et je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle. »

Cet homme parlait encore, lorsqu'un second courrier arriva : « Le feu du ciel, dit-il, est tombé sur vos brebis et sur ceux qui les gardaient ; il a tout réduit en cendres, et je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle. »

Il n'avait pas achevé de parler, qu'un troisième vint dire à Job : « Des Chaldéens, divisés en trois bandes, se sont jetés sur vos chameaux et les ont enlevés ; ils ont tué tous

« vos gens, et je me suis sauvé seul pour vous en apporter
« la nouvelle. »

Un quatrième arriva presque aussitôt et dit : « Lorsque
« vos fils et vos filles mangeaient et buvaient dans la maison
« de leur frère aîné, un vent impétueux s'éleva tout à coup
« du côté du désert, ébranla la maison, la fit tomber sur vos
« enfants, et ils sont restés morts sous les ruines ; je me
« suis échappé seul pour vous en apporter la nouvelle. »

A ces mots, Job se leva, déchira ses vêtements, et s'étant
coupé les cheveux, il se jeta par terre pour adorer Dieu :
« Je suis sorti nu du sein de ma mère, dit-il, et j'y retour-
« nerai nu. Le Seigneur m'avait tout donné ; le Seigneur
« m'a tout ôté ; que son saint nom soit béni. »

Nouvelles épreuves de Job.

Or, les enfants de Dieu s'étant de nouveau présentés
devant le Seigneur, et Satan avec eux, le Seigneur dit à
Satan : « D'où viens-tu ? — J'ai fait le tour de la terre, ré-
« pondit-il, et je l'ai parcourue tout entière. — As-tu, reprit
« le Seigneur, considéré mon serviteur Job, qui n'a pas
« d'égal sur la terre, qui est un homme simple et droit,
« craignant Dieu, fuyant le mal, et qui se conserve encore
« dans l'innocence ? Cependant tu m'as demandé de l'affliger,
« et il ne s'est pas démenti. » Satan répliqua : « L'homme
« tient à sa vie plus qu'à tout le reste. Étendez donc votre
« main, frappez ses os et sa chair, et vous verrez s'il ne
« vous maudira pas publiquement. » Le Seigneur dit à
Satan : « Va, il est en ta main, mais ne touche pas à sa vie. »

Satan étant sorti de devant le Seigneur, frappa Job d'un
ulcère horrible, qui ne laissait rien de sain depuis la plante
des pieds jusqu'au sommet de la tête. Et Job, s'étant assis
sur un fumier, râclait avec un débris de pot de terre le pus
qui sortait de ses plaies. Alors sa femme vint lui dire
« Quoi ! vous demeurez encore dans votre simplicité ? Mau-
« dissez Dieu, et mourez ! » Job lui répondit : « You
« parlez comme une femme qui n'a point de sens. Si nous

« avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi « n'en recevrons-nous pas aussi les maux ? »

C'est avec cette sublime résignation que Job acceptait les épreuves ; il devait en subir une autre encore de la part même des amis venus pour le consoler.

Les amis de Job.

Trois amis de Job, ayant appris les malheurs qui lui étaient arrivés, vinrent en effet le trouver pour lui apporter des consolations. Quand ils l'aperçurent, ils ne le reconurent point ; ils jetèrent un grand cri et se mirent à pleurer. Puis, ils déchirèrent leurs vêtements, répandirent de la poussière sur leur tête, et demeurèrent avec Job assis sur la terre pendant sept jours et sept nuits, et tous gardèrent le silence, en voyant l'extrême douleur de leur ami. Alors s'établit entre Job et ses amis un long dialogue : ceux-ci prétendaient qu'il n'était si affligé que parce qu'il avait péché, et Job repoussait vivement cette accusation imméritée. Il fallut l'intervention de Dieu lui-même pour expliquer le mystère de la souffrance humaine.

Nouvelle prospérité de Job.

L'épreuve étant terminée, Job recouvra la santé, et Dieu lui rendit le double de ses biens qu'il avait perdus. Alors tous ses frères, toutes ses sœurs, tous ceux qui l'avaient connu dans son premier état, le vinrent trouver, et mangèrent avec lui dans sa maison. Ils prirent part à sa peine passée, ils lui adressèrent des consolations pour les afflictions que le Seigneur lui avait envoyées, et ils lui donnèrent chacun la valeur d'une brebis, avec un anneau d'or.

Le Seigneur bénit Job dans son dernier état, encore plus que dans le premier. Le patriarche posséda quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs, et mille ânesses. Il eut aussi sept fils et trois filles. Il vécut encore cent quarante ans ; il vit ses fils et les enfants de ses fils jusqu'à la quatrième génération, et il mourut dans une heureuse vieillesse, plein de jours et de bonnes œuvres.

TROISIÈME PÉRIODE

MOÏSE ET LES JUGES

Depuis la sortie d'Égypte jusqu'à l'avènement de Saül au trône.

La troisième période de l'Histoire sainte contient environ six siècles : c'est le temps de la Loi écrite, de Moïse, de Josué et des Juges. Les empires sont formés, l'idolâtrie est répandue sur toute la terre ; alors la famille d'Abraham est devenue un peuple ; Dieu lui envoie un législateur, et Moïse écrit les livres de la Loi, afin qu'il soit plus difficile d'oublier ce que Dieu exige de son peuple.

Deux chapitres : Moïse, Josué et les Juges, seront consacrés au récit des principaux événements.

CHAPITRE PREMIER

MOÏSE.

TROIS DIVISIONS : *La Sortie d'Égypte. — La Loi. — Le Séjour dans le désert.*

§ I^{er}. — **La sortie d'Égypte** (1625 av. J.-C.).

Oppression des Israélites.

Le nombre des Israélites s'accrut considérablement pendant leur séjour en Égypte. Au bout de cent ans environ, parut un roi « qui n'avait pas connu Joseph », dit l'Écriture, et qui appartenait peut-être à une autre dynastie que le Pharaon ami de ce patriarche. Effrayé de la multiplication des Hébreux, il résolut de les mettre hors d'état de se révolter ou de dominer en Égypte, en les « opprimant savamment », comme il le dit lui-même à ses ministres. Il

établit donc au-dessus d'eux des officiers, pour présider aux travaux dont ils devaient les surcharger.

Mais, plus on les opprimait, plus les Hébreux se multipliaient ; on avait beau les accabler de travaux, leur nombre ne faisait que s'accroître. Alors Pharaon enjoignit aux Égyptiens de jeter dans le fleuve tous les enfants mâles qui naîtraient aux Hébreux.

Naissance de Moïse.

Il naquit vers ce temps un enfant mâle à un homme de la tribu de Lévi, qui se nommait *Amram*, et qui avait pour épouse une femme de la même tribu, nommée *Jocabed*. La mère vint à bout de cacher son enfant pendant trois mois ; mais, voyant qu'elle ne pouvait plus longtemps tenir la chose secrète, elle prit une corbeille de jonc, l'enduisit de bitume et de poix, plaça dedans son enfant, et l'exposa ainsi sur le bord du fleuve parmi les roseaux. La sœur de l'enfant se tenait à quelque distance, pour voir ce qui arriverait ; elle se nommait *Marie*, et elle eut plus tard un autre frère du nom d'*Aaron*.

Or, la fille du roi vint au fleuve avec ses femmes pour se baigner. Ayant aperçu la corbeille, elle envoya une de ses femmes qui la lui rapporta ; elle l'ouvrit, et trouvant un beau petit enfant qui criait, touchée de compassion, elle dit : « C'est sans doute un des enfants des Hébreux. » La sœur de l'enfant s'approcha aussitôt et lui dit : « Voulez-vous que j'aie chercher une femme des Hébreux pour le nourrir ? — Va, » répondit la fille du roi. Marie alla aussitôt chercher sa mère, qui prit l'enfant et le nourrit, et qui le remit à la fille du roi lorsqu'il fut sevré. La princesse l'adopta pour son fils ; elle l'appela *Moïse*, mot qui signifie : *tiré des eaux*, et elle le fit instruire dans toute la science des Égyptiens.

Moïse tue un Égyptien.

Moïse, devenu grand, voulut connaître la situation des Hébreux, ses frères, et fut témoin de l'oppression sous la-

quelle ils gémissaient. Un jour, il vit un Égyptien qui frappait cruellement un Hébreu. Il regarda autour de lui, et ne voyant personne, il tua l'Égyptien et le cacha dans le sable. Mais il avait été vu ; pour échapper à la colère du roi, il s'enfuit et se retira au pays de Madian ; là il s'assit près d'un puits pour se reposer. Il avait alors quarante ans.

Moïse au pays de Madian.

Le pays de Madian était situé dans l'Arabie Pétrée, à l'orient et au midi du pays de Chanaan. Il y avait, non loin du puits où Moïse s'arrêta, un prêtre nommé *Jéthro*, qui était père de sept filles. Celles-ci étant venues puiser de l'eau, et en ayant rempli les canaux, voulaient faire boire les troupeaux de leur père. Mais des pasteurs survinrent et les repoussèrent. Moïse, témoin de cette violence, prit la défense des jeunes filles et les aida à faire boire leurs brebis. Grâce à ce secours, elles purent retourner chez *Jéthro* plus tôt qu'à l'ordinaire, et comme *Jéthro* s'en étonnait : « Un « Égyptien, lui dirent-elles, nous a délivrées de la violence « des pasteurs ; il a même tiré de l'eau avec nous, et il a « fait boire nos brebis. — Où est-il ? dit *Jéthro*. Pourquoi « avez-vous laissé aller cet homme ? Appelez-le, afin que « nous le recevions à notre table. » Moïse se rendit à cette invitation, et, sur la demande de son hôte, il consentit à demeurer avec lui. Il épousa dans la suite l'une des filles du prêtre, nommée *Séphora*, dont il eut deux fils : *Gersam* et *Éliézer*.

Le buisson ardent.

Il y avait près de quarante ans que Moïse se trouvait dans le pays de Madian. Le roi qui l'avait forcé de fuir était mort, mais les Égyptiens ne cessaient pas d'accabler les Hébreux de travaux. Les plaintes des opprimés montèrent jusqu'à Dieu. Le Seigneur entendit leurs gémissements, et il se souvint de l'alliance qu'il avait faite avec Abraham, Isaac et Jacob. Moïse fut chargé de les délivrer.

Le fils de *Jocabed*, faisant paître les brebis de son beau-père, les mena bien avant dans le désert, jusqu'à la montagn

d'Horeb. Là le Seigneur lui apparut dans une flamme qui sortait du milieu d'un buisson ; le buisson brûlait sans se consumer, et Moïse s'approcha pour examiner la cause de cette merveille. Alors Dieu l'appela : « Moïse ! Moïse ! — « Me voici, répondit-il. — N'approche pas, continua le « Seigneur ; ôte ta chaussure, car le lieu où tu es est une « terre sainte. » Et le Seigneur ajouta : « Je suis le Dieu « de tes pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le « Dieu de Jacob. »

A ces mots, Moïse se cacha le visage, car il n'osait regarder Dieu. Le Seigneur continua : « J'ai vu l'affliction « de mon peuple en Égypte, et j'ai entendu le cri qu'il jette « à cause des travaux dont on l'accable. Viens donc, et je « t'enverrai vers Pharaon, afin que tu fasses sortir de l'É- « gypte les enfants d'Israël, qui sont mon peuple. » Moïse dit à Dieu : « Qui suis-je, moi, pour aller vers Pharaon, et « pour faire sortir de l'Égypte les enfants d'Israël ? » Dieu lui répondit : « Je serai avec toi. — J'irai donc, reprit Moïse, « et je dirai aux enfants d'Israël : le Dieu de vos pères m'a « envoyé vers vous. Mais s'ils me disent : Quel est son « nom ? que leur répondrai-je ? » Dieu dit à Moïse : « *Je « suis celui qui suis* (Jéhovah). Tu diras aux enfants d'Is- « raël : *Celui qui est* m'a envoyé vers vous. »

La verge de Moïse.

Moïse répondit au Seigneur : « Ils ne me croiront pas, « ils n'écouteront pas ma voix. » Dieu lui dit : « Que tiens- « tu dans la main ? — Une verge, répondit Moïse. — Jette-la « à terre », dit le Seigneur. Moïse la jeta, et elle fut changée en serpent, de sorte que Moïse s'enfuit effrayé. Le Seigneur lui dit : « Étends ta main, et prends ce serpent par la queue. » Moïse étendit la main, et saisit le serpent, et aussitôt il redevint une verge. » Ils croiront ainsi, dit le Seigneur, que le « Dieu de leurs pères t'a apparu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac « et de Jacob. » Il lui dit encore : « Mets la main dans ton sein. » Moïse ayant obéi, retira sa main toute couverte d'une lèpre blanche comme la neige. « Remets ta main

« dans ton sein, » dit le Seigneur. Moïse obéit encore, et retira sa main saine comme auparavant. « S'ils ne croient
 « pas la première fois, dit le Seigneur, ils croiront au
 « second miracle. S'il leur en faut un troisième, prends
 « de l'eau du fleuve, répands-la sur la terre, et elle sera
 « changée en sang. »

Mission d'Aaron.

Moïse n'était pas encore rassuré, il craignait l'incrédulité et la malveillance des Hébreux. Il dit donc au Seigneur :
 « Je vous prie de considérer que n'ai jamais eu de facilité
 « à parler, et ma langue est devenue plus pesante, depuis
 « que vous avez parlé à votre serviteur. — Qui a fait la
 « bouche de l'homme, répondit le Seigneur; n'est-ce pas
 « moi? Va donc, je serai dans ta bouche, et je t'apprendrai
 « ce que tu auras à dire. — Je vous prie, Seigneur, reprit
 « Moïse, *envoyez Celui que vous devez envoyer.* » Moïse entendait le Messie, qui devait donner à son peuple une délivrance complète.

La défiance de Moïse irrita le Seigneur, qui lui dit : « Je
 « sais qu'Aaron, ton frère, s'exprime aisément; il viendra
 « au-devant de toi par mon ordre, et quand il te verra,
 « son cœur sera plein de joie. Parle-lui, et mets mes pa-
 « roles dans sa bouche. Je serai dans ta bouche et dans la
 « sienne, et je vous montrerai ce que vous avez à faire.
 « Prends aussi cette verge, car c'est avec elle que tu feras
 « des miracles. »

Voilà ce qui se passa au buisson ardent. Moïse alla dire à Jéthro, son beau-père, qu'il avait dessein de retourner vers ses frères. Jéthro consentit à son départ. Comme il était à la montagne d'Horeb, Aaron, qu'une voix secrète de Dieu avait averti, le rencontra.

Moïse et Aaron devant Pharaon.

Les deux frères se rendirent ensuite auprès de Pharaon, et lui dirent : « Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu
 « d'Israël : Laissez aller mon peuple, afin qu'il me fasse
 « un sacrifice dans le désert. — Qui est ce Seigneur? dit le

« Pharaon. Je ne connais pas le Seigneur, et je ne laisserai
 « pas sortir Israël. Pourquoi détournez-vous le peuple de
 « ses occupations? Allez à vos travaux. » Et, loin d'obéir
 à l'ordre qu'on lui donnait de la part de Dieu, le roi d'Égypte ne fit qu'opprimer davantage les Hébreux. Il rendit leurs travaux plus pénibles, en défendant de leur fournir la paille, comme auparavant, et en exigeant la même quantité de briques. « Qu'on les accable de travaux, dit-il, qu'ils
 « fournissent tout ce qu'on exige d'eux, afin qu'ils ne se re-
 « paissent plus de paroles de mensonge. »

Moïse, affligé, fit cette prière à Dieu : « Seigneur, pour-
 « quoi avez-vous affligé ce peuple? Pourquoi m'avez-vous
 « envoyé? Depuis que je me suis présenté devant Pharaon,
 « il a encore plus tourmenté votre peuple, et vous ne l'avez
 « pas délivré. » Le Seigneur, plein de condescendance pour son serviteur, lui dit : « Je suis le Seigneur ; c'est moi qui
 « ai apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu
 « tout-puissant. Va donc dire de ma part aux enfants d'Is-
 « raël : Je vous délivrerai de la servitude, je ferai éclater la
 « puissance de mon bras et la sévérité de mes jugements.
 « Je vous prendrai pour mon peuple, et je serai votre Dieu,
 « et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous
 « ai tiré de la servitude des Égyptiens. »

Moïse rapporta ces paroles aux Hébreux, mais ils ne l'écoutèrent pas, à cause de leur extrême affliction et de l'excès des travaux dont ils étaient accablés.

Les dix plaies d'Égypte.

Quelque temps après, le Seigneur dit encore à Moïse :
 « Voici que je t'ai établi le Dieu de Pharaon ; ton frère
 « Aaron sera ton prophète. Mais j'endurcirai le cœur de
 « Pharaon, et je multiplierai les prodiges et les merveilles
 « dans la terre d'Égypte. Alors les Égyptiens sauront que
 « je suis le Seigneur. »

Moïse et Aaron firent ce que le Seigneur leur avait commandé. Ils allèrent trouver le Pharaon, et, en témoignage de leur mission, Aaron jeta devant le roi sa verge,

qui fut changée en serpent. Mais les sages et les magiciens d'Égypte, grâce à leurs rapports avec le démon, firent un prodige pareil, et changèrent leurs verges en serpents. Dieu, qui permettait ces enchantements, voulut cependant montrer de quel côté il se trouvait, et le serpent provenant de la verge d'Aaron dévora les autres serpents. Mais le cœur de Pharaon s'endurcit, comme le Seigneur l'avait prédit.

Alors, sur l'ordre de Dieu, Moïse et Aaron allèrent de nouveau trouver le roi. Aaron, prenant sa verge, en frappa l'eau du Nil devant lui, et l'eau fut changée en sang. Mais les magiciens de l'Égypte firent un prodige semblable, et le cœur de Pharaon s'endurcit encore. Les Égyptiens creusèrent des puits pour se procurer de l'eau, et le fleuve ne reprit son état naturel qu'au bout de sept jours.

Moïse et Aaron revinrent vers le Pharaon, lui demandant toujours de laisser partir les Israélites, et le menaçant de nouvelles plaies, s'il refusait. Le Pharaon résista encore. Aaron étendit sa main au-dessus des eaux d'Égypte, et il en sortit une multitude innombrable de grenouilles, qui couvrirent tout le pays. Les magiciens parvinrent à imiter cette plaie. Pharaon pria cependant Moïse de la faire cesser, mais, une fois délivré, il ne s'inquiéta plus de tenir sa promesse.

Sur l'ordre de Dieu, Aaron, tenant sa verge, étendit la main, et frappa la poussière de la terre, et la poussière se convertit en mouches qui se jetèrent sur les hommes et sur les bêtes, et remplirent toute l'Égypte. Les magiciens voulurent en faire autant, mais ils ne purent y réussir, et ils dirent au Pharaon : « Le doigt de Dieu est ici. » Le cœur du Pharaon resta endurci.

Dieu commanda à Moïse et à son frère d'aller le trouver et de le menacer d'une plaie plus terrible encore, qui épargnerait les Hébreux du pays de Gessen. La menace s'accomplit bientôt. Une multitude de mouches entrèrent dans les maisons du Pharaon, de ses serviteurs et de tous les Égyptiens, sans qu'il y en eût une seule dans le pays de Gessen. Pharaon accorda la permission de partir pour être délivré du fléau, mais lorsque les mouches eurent disparu, il retira sa promesse.

Alors Dieu envoya une mortalité terrible sur les bêtes de somme et les troupeaux des Égyptiens, tandis qu'aucune bête des Hébreux ne mourut. Pharaon continua de résister à la volonté de Dieu.

Dieu, augmentant toujours la gravité des fléaux, envoya des ulcères et des tumeurs qui tourmentaient à la fois les hommes et les animaux. Les magiciens eux-mêmes furent frappés ; mais le cœur de Pharaon resta endurci.

Le fléau de la grêle fut aussitôt annoncé ; et, le lendemain, Moïse ayant levé sa verge, le Seigneur fit fondre la grêle sur la terre, au milieu des éclairs et du tonnerre. La grêle frappa de mort tout ce qui se trouvait dans les champs, hommes et animaux ; elle détruisit les récoltes de lin et d'orge, déjà fort avancées, et brisa les arbres. Le pays de Gessen fut seul épargné. Pharaon, épouvanté, recourut aux prières de Moïse pour faire cesser le fléau. Moïse pria, tout en lui disant qu'il prouvait son endurcissement ; en effet, Pharaon oublia toutes ses promesses lorsqu'il fut délivré, et sa cour partagea son endurcissement.

Alors Moïse étendit sa verge sur la terre d'Égypte ; le Seigneur fit souffler un vent brûlant ; et, le lendemain matin, on vit arriver des multitudes innombrables de sauterelles qui couvrirent toute la terre, qui dévorèrent toute l'herbe des champs et tous les fruits des arbres, et qui ne laissèrent rien d'intact dans tout le pays. Pharaon se hâta de faire venir Moïse et Aaron : « J'ai péché contre le Seigneur votre Dieu et contre vous, leur dit-il ; priez pour que le Seigneur éloigne ce fléau. » Moïse pria ; un vent violent s'éleva, et toutes les sauterelles furent précipitées dans la mer Rouge. Mais Pharaon s'endurcit comme après les fléaux précédents.

A la pluie des sauterelles succéda celle des ténèbres qui étaient si épaisses, qu'elles étaient pour ainsi dire palpables. On ne vit plus rien pendant trois jours ; aucun Égyptien n'osait bouger de l'endroit où il avait été surpris ; mais le jour luisait partout où habitaient les enfants des Hébreux. Pharaon permit cette fois à tout le peuple de partir, mais il

voulait garder les troupeaux. « Pas du tout, répliqua Moïse ; « tous les troupeaux doivent partir avec nous, car c'est parmi « eux que nous devons choisir les victimes du sacrifice. » Pharaon ne put se résoudre à cette concession ; il persista dans son refus, et menaça même Moïse de mort, s'il repa-
 rait devant lui. « Ce que vous ordonnez sera fait, dit « Moïse, je ne me présenterai plus devant vous. »

La plaie des premiers-nés et la Pâque.

Le châtiment le plus terrible approchait. Dieu, qui est le maître de la vie et de la mort, et qui avait à punir la désobéissance de Pharaon et l'idolâtrie des Égyptiens, dit à Moïse : « Je ne frapperai plus l'Égypte que d'une seule plaie. « Après cela le Pharaon vous laissera aller et vous pressera « même de sortir. Tu diras donc à tout le peuple : Que « chaque homme demande à son ami, et chaque femme à sa « voisine, des vases d'argent et d'or. Je sortirai au milieu « de la nuit et je parcourrai l'Égypte. Et tous les premiers-
 « nés des Égyptiens mourront, depuis le premier-né du Pha-
 « raon sur son trône jusqu'au premier-né de la servante qui « tourne la meule, et jusqu'aux premiers-nés des bêtes de « somme. Et il s'élèvera un grand cri de douleur dans toute « l'Égypte. Mais Israël sera épargné. »

Le Seigneur dit encore : « Dis aux enfants d'Israël : Que « chacun, au dixième jour de ce mois, prenne un agneau « pour sa famille et pour sa maison. Cet agneau sera sans « tache et né dans l'année. Vous le garderez jusqu'au qua-
 « torzième jour, et toute la multitude des enfants d'Israël « l'immolera au soir de ce jour. Ils prendront de son sang « et ils en mettront sur les deux poteaux et sur le haut des « portes des maisons où ils le mangeront. Cette même nuit, « ils en mangeront la chair rôtie au feu, avec des pains sans « levain (*azymes*) et des laitues sauvages. Pour le manger, « vous vous ceindrez les reins ; vous aurez des chaussures « aux pieds et un bâton à la main et vous mangerez à la « hâte, car c'est la Pâque, c'est-à-dire le passage du Sei-
 « gneur. En cette nuit-là, je passerai par la terre d'Égypte et

« je frapperai tous les premiers-nés. Or, quand je verrai le sang de l'agneau sur les portes, je passerai outre, et vous serez épargnés. Ce jour sera pour vous un monument éternel, et vous le célébrerez de génération en génération. »

Moïse exécuta les ordres du Seigneur, et les enfants d'Israël suivirent ses recommandations. Sur le milieu de la nuit, le Seigneur frappa tous les premiers-nés, et un grand cri se fit entendre dans toute l'Égypte, parce qu'il n'y avait aucune maison où il n'y eût un mort.

Le Pharaon céda enfin : « Retirez-vous promptement, » dit-il à Moïse et à son frère qu'il avait fait appeler, retirez-vous d'avec mon peuple, vous et les enfants d'Israël ; allez sacrifier au Seigneur, et priez pour moi. »

Les Égyptiens pressaient aussi le peuple de partir : « Nous mourrons tous, s'ils ne partent ! » s'écriaient-ils. Les enfants d'Israël leur demandèrent des vases d'argent et d'or, et des vêtements ; les Égyptiens s'empressèrent de tout donner, et c'est ainsi qu'ils furent dépouillés.

L'Exode ou la sortie d'Égypte.

Les Hébreux partirent au nombre de six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Il y avait 215 ans qu'ils étaient établis dans la terre de Gessen ; 430 ans s'étaient écoulés depuis la vocation d'Abraham. Moïse eut soin d'emporter avec lui les restes de Joseph, selon que le patriarche l'avait recommandé avant de mourir. Et le Seigneur marchait devant son peuple pour lui montrer le chemin, paraissant, pendant le jour, en une colonne de nuée, et, pendant la nuit, en une colonne de feu. Ce prodige dura pendant tout le temps que les Hébreux se trouvèrent dans le désert.

Passage de la mer Rouge.

Les Hébreux campèrent, la première fois, au bord de la mer Rouge. Pharaon se repentit alors de les avoir laissés partir ; le danger n'était pas plutôt passé, que ce roi revenait à ses premiers sentiments. Il fit donc préparer son char de guerre, rassembla son armée, ses chevaux et ses chars,

et se mit à la poursuite des Hébreux qu'il atteignit près de la mer. Les Hébreux invoquèrent le Seigneur, qui avait fait déjà pour eux tant de prodiges ; mais bientôt, effrayés du grand nombre des Égyptiens, et accoutumés à trembler devant eux, ils murmurèrent. « N'y avait-il pas assez de sépulcres en Égypte, dirent-ils à Moïse, pour que vous nous ayez menés mourir dans le désert ? » Moïse leur répondit : « Ne craignez rien, et attendez les merveilles que le Seigneur va faire aujourd'hui. Les Égyptiens que vous voyez vont disparaître, le Seigneur combattra pour vous. »

Alors la colonne de nuée, qui était à la tête du camp, se plaça entre les Hébreux et les Égyptiens, lumineuse du côté des Hébreux, obscure du côté des Égyptiens, de sorte que les deux armées ne purent s'approcher pendant la nuit. Moïse, sur l'ordre de Dieu, étendit la main sur la mer ; et le Seigneur divisa les eaux, en même temps qu'un vent violent desséchait le fond. Ainsi les enfants d'Israël marchèrent à pied dans la mer, ayant, à droite et à gauche, les flots qui leur servaient comme d'un mur. Les Égyptiens s'engagèrent à leur poursuite. Mais, au point du jour, le Seigneur jeta le trouble parmi les ennemis de son peuple ; il renversa les roues des chars, qui tombèrent ; et, comme les Égyptiens voulaient fuir, Moïse étendit de nouveau la main, la mer reprit son premier état, et les Égyptiens furent tous ensevelis dans les flots, tandis que les enfants d'Israël achevaient paisiblement de passer. Les Hébreux crurent alors au Seigneur et à son serviteur Moïse, et il chantèrent un cantique d'actions de grâce.

La Manne.

Des bords de la mer Rouge, Moïse conduisit les Hébreux dans le désert de Sur, puis dans celui de Sin. Au bout de six semaines, les provisions se trouvant épuisées, les murmures recommencèrent : « Que ne sommes-nous morts en Égypte, disaient les Israélites, lorsque nous étions assis près de marmites pleines de viandes et que nous mangions du pain tant que nous voulions ! Est-ce pour faire mourir tout le peuple, qu'on nous a conduits dans ce désert ? »

Dieu eut pitié de ce peuple grossier. Le soir, il envoya une multitude innombrable d'oiseaux ¹ dont les Israélites purent se nourrir.

Le lendemain matin parut un autre prodige. La terre se trouva couverte d'une rosée extraordinaire tout autour du camp ; c'était quelque chose de menu et comme pilé au mortier, ressemblant au givre qui couvre la terre en hiver. A cette vue, les enfants d'Israël se demandèrent les uns aux autres : « *Manhu?* (qu'est-ce que c'est que cela?). — C'est « le pain que le Seigneur vous donne à manger, leur dit « Moïse. Voici ce qu'il ordonne : Que chacun en ramasse ce « qu'il lui en faut pour la journée, la mesure d'un *gomor* ² « pour chaque personne. » Ils obéirent, les uns en ramassant plus, les autres moins ; mais lorsqu'ils mesurèrent leurs provisions au gomor, ils reconnurent que tous en avaient autant. Moïse leur dit alors : « Que personne n'en garde pour « le lendemain. » Ils ne l'écoutèrent pas, mais, le lendemain, ceux qui en avaient gardé trouvèrent la nouvelle nourriture, la manne (*manhu*), toute pleine de vers et corrompue.

Quand le sixième jour fut venu, Moïse recommanda d'en recueillir le double des autres jours, afin de n'avoir pas à en recueillir le jour du sabbat, et la manne ne se corrompit pas. Ce miracle dura pendant les quarante ans que les Hébreux séjournèrent dans le désert. Moïse fit remplir de la manne un vase qui fut gardé parmi les choses saintes, dans le tabernacle, en souvenir de ce magnifique bienfait.

Défaite des Amalécites.

Les Hébreux allèrent du désert de Sin à Raphidim, où il n'y avait pas d'eau. Les murmures recommencèrent : « Pour-
« quoi nous avez-vous fait sortir d'Égypte? disaient-ils à
« Moïse. Est-ce pour nous faire mourir de soif, nous, nos

1. On pense communément que c'étaient des cailles ; la signification du mot hébreu étant incertaine, on ne sait au juste de quel oiseau il s'agit.

2. Mesure hébraïque dans laquelle tenaient quarante-trois œufs de poule.

« enfants et nos troupeaux ? » Moïse, par l'ordre de Dieu frappa de sa verge, en présence des anciens d'Israël, l'un de rochers du mont Horeb, et il en sortit une eau abondante.

Alors parurent les Amalécites, descendants d'Amalec petit-fils d'Esau. La présence des Hébreux près de leur pays les effrayait, et ils voulaient les repousser. Moïse choisit *Josué*, fils de Nun, pour les combattre, et lui-même monta sur une colline, accompagné d'Aaron, son frère, et de Hur, l'un de ses parents. Pendant que Moïse tenait les mains élevées vers le ciel, les Israélites l'emportaient, mais, lorsqu'il les abaissait un peu, les Amalécites avaient l'avantage. Aaron et Hur le remarquèrent, et, voyant que les mains de Moïse s'abaissaient à cause de la fatigue, ils prirent une pierre, le firent asseoir dessus et lui soutinrent les mains des deux côtés : image sensible qui montrait la nécessité de la persévérance dans la prière. Le combat dura jusqu'au coucher du soleil ; Josué mit enfin les Amalécites en fuite et en fit un grand carnage. Dès lors ce peuple fut condamné de Dieu à une complète destruction, parce qu'il avait attaqué les Israélites sans être provoqué, et s'était ainsi opposé à la volonté divine : la sentence fut exécutée sous le règne de Saül.

§ III. — La Loi (1623 av. J.-C.).

Le mont Sinaï.

Le troisième jour du troisième mois depuis la sortie d'Égypte, les Hébreux vinrent près du mont Sinaï. Moïse gravit la montagne, où le Seigneur lui dit : « Va trouver le peuple, « purifie-le, et sanctifie-le aujourd'hui et demain ; qu'ils « lavent leurs vêtements, et qu'ils se préparent pour le troi- « sième jour, car dans les trois jours le Seigneur descendra « devant tout le peuple sur la montagne du Sinaï. Tu fixeras « autour de la montagne des limites, et quiconque les pas- « sera sera puni de mort. » Moïse exécuta les ordres du Seigneur.

Le troisième jour, on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs ; une épaisse nuée couvrit la montagne, la trompette sonna avec grand bruit, et le peuple fut

saisi de frayeur dans le camp. Moïse le fit sortir et le plaça au pied de la montagne. Tout le mont Sinaï était enveloppé de fumée, parce que Dieu y était descendu au milieu du feu ; la fumée s'élevait en haut comme d'une fournaise, et toute la montagne avait un aspect terrible. Et le son de la trompette devenait de plus en plus fort. Moïse parlait à Dieu et Dieu lui répondait. Les Israélites restèrent dans les limites qui leur avaient été assignées ; Moïse et Aaron s'approchèrent seuls, sur l'ordre de Dieu, et de la nue sortirent ces paroles que tout le peuple entendit :

Le Décalogue.

« Je suis Jéhovah, ton Dieu ; c'est moi qui t'ai tiré de l'Égypte, de la maison de servitude.

« Tu n'adoreras point de dieux étrangers. Tu ne feras ni statues ni images à la ressemblance des objets qui sont au ciel, sur la terre ou dans les eaux, pour leur rendre tes adorations ou ton culte.

« Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton Dieu.

« Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. Tu travailleras pendant six jours, mais le septième jour est le jour du repos consacré au Seigneur ton Dieu. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel et la terre, et il s'est reposé le septième jour : c'est pourquoi il a béni et sanctifié le jour du sabbat (du repos).

« Honore ton père et ta mère, afin de vivre longtemps sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donnera.

« Tu ne tueras point.

« Tu ne commettras point de fornication.

« Tu ne déroberas point.

« Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain.

« Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain.

« Tu ne convoiteras ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui lui appartient. »

Institutions religieuses.

Voici maintenant le résumé des principales lois données de Dieu à Moïse :

« Trois fois chaque année vous célébrez des fêtes en mon honneur, et au mois des blés nouveaux vous mangerez durant sept jours des pains sans levain (azymes). Trois fois l'an, chaque homme de vos tribus viendra se présenter devant moi. »

Les trois grandes fêtes dont il est ici question étaient : la *Pâque*, où les Israélites devaient immoler un agneau et manger des azymes en mémoire de la sortie d'Égypte ; la *Pentecôte*, c'est-à-dire le cinquantième jour après la Pâque, qui était le jour où ils avaient reçu la loi sur le mont Sinaï, et où ils offraient les prémices des fruits ; la *fête des Tabernacles* (ou des Tentés), en mémoire du voyage dans le désert.

« Six ans de suite, vous sèmerez votre champ, mais la septième année ce sera le sabbat de la terre ; alors vous ne moissonnerez pas vos blés, vous ne vendangerez pas vos vignes¹. Vous compterez aussi sept semaines d'années (quarante-neuf ans), et au dixième jour du septième mois, qui est le temps de la fête des expiations, vous ferez sonner du cor dans tout le pays, car ce sera l'année du *jubilé*². Alors vous publierez la liberté générale, et tout homme rentrera dans les biens qu'il avait possédés. »

L'année du jubilé se trouvait ainsi consacrée au repos. Les dettes étaient abolies, les esclaves et les captifs mis en liberté, les biens qui avaient été aliénés revenaient à leurs propriétaires et aux héritiers de ceux-ci. C'était un moyen de prévenir l'oppression des pauvres et leur asservissement perpétuel, et d'attacher les familles au sol.

Lois pénales.

« Celui qui frappera volontairement un homme à mort, sera lui-même puni de mort.

1. Cette année s'appelait l'*année sabbatique*.

2. Ce mot vient de *jobel*, corne de bouc, parce qu'on se servait de cette corne comme trompette pour annoncer le retour du jubilé.

« Celui qui aura tué, sans dessein prémédité, aura un lieu de refuge que je lui montrerai¹.

« Il sera rendu œil pour œil, dent pour dent, main pour main, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure. »

C'est ce qu'on appelait la peine du *talion*, du latin *talis*, tel : telle faute, telle peine.

Justice et charité.

« Les juges ne recevront point les paroles du mensonge ; ils ne feront point alliance avec l'impie, pour porter en sa faveur un faux témoignage.

« Vous refuserez les présents, car ils rendent aveugle celui qui voit et ils corrompent les jugements du juste.

« Vous n'aurez ni faux poids, ni fausses mesures.

« Vous ne conserverez pas le souvenir de l'injure, mais vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes.

« Si la pauvreté réduit votre frère à se vendre, vous ne le traiterez pas comme un esclave, mais comme un mercenaire et un fermier ; il travaillera chez vous jusqu'à l'année du jubilé, et alors il sortira avec ses enfants, pour retourner à sa famille et à l'héritage de ses pères.

« Si vous prêtez à un frère pauvre, vous ne le presserez pas pour en obtenir restitution, et vous ne lèverez pas sur lui d'intérêts. Mais vous pourrez prêter à intérêts aux étrangers.

« Vous ne retiendrez pas un seul jour le salaire de l'ouvrier.

« Vous protégerez la veuve et l'orphelin ; si vous les offensez, leurs cris viendront jusqu'à moi, et j'écouterai leurs gémissements, et ma colère sera implacable.

La dîme appartient aux prêtres du Seigneur ; mais, chaque troisième année, ils la partageront avec l'étranger, la veuve et l'orphelin.

« Quand vous ferez la moisson, vous ne couperez pas

1. Six villes de refuge, trois au-delà du Jourdain et trois en-deçà, furent désignées à cet effet ; des précautions étaient prises pour que le refuge ne pût assurer l'impunité du coupable.

jusqu'au pied ce que la terre donne, et vous ne ramasserez pas les épis qui seront tombés derrière vous ; vous ne cueillerez pas dans vos vignes les grappes oubliées sur le cep, mais vous les laisserez prendre au pauvre et à l'étranger.

« Levez-vous devant ceux qui portent des cheveux blancs, et honorez les vieillards, par crainte du Seigneur. »

Les esclaves et les étrangers.

« Si vous achetez un esclave hébreu, il vous servira six années ; la septième, il sera libre, et avec lui s'en iront la mère et les enfants qu'il avait en entrant en servitude. Si le maître lui a donné une épouse, et qu'il en soit né des enfants, la femme et les enfants resteront au maître, à moins que l'esclave ne dise : « J'aime mon maître, j'aime ma femme et mes enfants, je ne veux pas m'en aller seul. » Alors le maître lui percera l'oreille, et il demeurera pour toujours son esclave.

« Si un maître crève un œil ou casse une dent à son esclave l'esclave sera libre.

« Ne livrez pas l'esclave échappé, mais traitez-le avec bonté, et laissez-le habiter au milieu de vous.

« Ne renvoyez pas les mains vides l'esclave à qui vous donnerez liberté. Qu'il reçoive de vous, pour sa route, quelque chose de vos troupeaux, de votre grange et de votre pressoir, car ce sont des biens que vous devez à la bénédiction de l'Éternel.

« Si un étranger vient au milieu de vous, vous ne le tourmenterez, ni le l'affligerez. Vous le considèrerez comme s'il était né dans votre pays et de votre race ; vous l'aimerez comme vous-mêmes, vous souvenant que vous avez été étrangers dans le pays des Égyptiens.

« Jugez selon la justice, entre l'hébreu et son frère, entre l'hébreu et l'étranger. »

Proscription des Chananéens.

Il y avait toute une race pour qui n'étaient pas faites les prescriptions si douces et si humaines de la loi mosaïque :

cette race, par ses crimes et ses abominations, avait mérité la malédiction divine; et les Israélites avaient été choisis de Dieu pour être les exécuteurs de sa terrible et juste vengeance.

« Si vous gardez mes commandements, dit Dieu à son peuple, mon ange vous conduira dans la terre que je vous ai promise. Les limites que je vous fixerai seront depuis la mer Rouge jusqu'à celle des Philistins, et depuis le désert jusqu'au grand fleuve d'Euphrate. Je livrerai entre vos mains tous les habitants de cette terre, et je les mettrai en fuite. Vous ne ferez point d'alliance avec eux ni avec les dieux qu'ils adorent.

« De toutes les villes qui vous seront données, vous ne laisserez la vie à aucun habitant, mais vous les ferez périr par le glaive, savoir les Héthéens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Phérézéens, les Hévéens, les Jébuséens, de peur qu'ils ne vous enseignent à pratiquer toutes les abominations qu'ils ont pratiquées dans leurs jours, et que vous ne péchiez contre le Seigneur votre Dieu. »

Moïse sur le Sinaï.

Ces différentes prescriptions ne furent pas données en même temps aux Hébreux; elles se trouvent répandues dans les cinq livres de Moïse, et furent données en diverses occasions; les principales remontent cependant à l'époque même de la promulgation de la loi sur le Sinaï. Après cette solennelle promulgation, et lorsque Moïse eut rapporté au peuple les ordres du Seigneur, tous s'écrièrent qu'ils les exécuteraient. Moïse alors éleva un autel au pied de la montagne, et dressa douze pierres, conformément au nombre des tribus. Puis, sur l'ordre de Dieu, après que les jeunes gens d'Israël eurent offert l'holocauste et immolé les victimes du salut, il monta de nouveau sur le Sinaï avec Aaron, Josué, *Nadab*, *Abiu*, et les soixante-dix anciens d'Israël; mais lui seul gravit la cime de la montagne, et y resta quarante jours et quarante nuits.

Le Tabernacle.

C'est alors que Moïse reçut les instructions relatives à la construction du Tabernacle, de l'Arche d'alliance, de la Table des pains de proposition, du Chandelier d'or, de l'Autel des parfums, de l'Autel des holocaustes, et du Vase d'airain; le Seigneur désigna lui-même *Béséléel*, de la tribu de Juda, et *Ooliab*, de la tribu de Dan, pour exécuter les travaux d'art qui seraient nécessaires.

Le *tabernacle*¹ était une espèce de tente d'étoffe précieuse, enrichie de broderies, et recouverte d'une autre étoffe en poil de chèvre, sur laquelle on étendait des poils d'animaux, pour les mettre à l'abri des injures de l'air. Un *voile* ou rideau d'une riche étoffe écarlate en broderie partageait en deux parties le tabernacle. La première partie, qui avait vingt coudées de long, portait le nom de *Saint* ou *Lieu saint*; la seconde partie, cachée par le voile, n'avait que dix coudées de long, et s'appelait le *Sanctuaire* ou *Saint des saints*.

Dans le sanctuaire était placée l'*arche d'alliance*. C'était un coffre en bois de Sétim, tout revêtu d'or au dedans et au dehors. Il avait deux coudées et demie de long sur une et demie de large et autant de hauteur. Au-dessus de l'arche se trouvait un couvercle d'or appelé *propitiatoire*, parce que c'était là comme le trône de Dieu, où il se rendait sensible, et où il se montrait propice à son peuple en dictant ses oracles. Sur les deux côtés du propitiatoire étaient deux *chérubins* d'or qui le couvraient de leurs ailes étendues. Moïse plaça dans l'arche les deux tables de pierre sur lesquelles était inscrit le Décalogue, la verge d'Aaron, et un vase dans lequel se trouvait de la manne.

Dans la partie du tabernacle appelée le *Saint*, il y avait, d'un côté, un *chandelier d'or* à sept branches, destiné à éclairer le tabernacle; de l'autre côté, une *table d'or*, sur laquelle étaient douze pains représentant les douze tribus d'Israël, et qu'on renouvelait toutes les semaines, le jour du

1. Du latin *tabernaculum*, tente.

Sabbat; c'étaient les *pains de proposition*, que les prêtres seuls avaient la permission de manger. Au milieu du Saint, et plus près du voile qui fermait le sanctuaire, était un autel d'or, appelé *autel des parfums*, parce que les prêtres y faisaient brûler, le soir et le matin, des parfums d'agréable odeur.

Au dehors et à l'entrée du tabernacle, il y avait un autre autel, appelé *autel des holocaustes*, qui était d'airain, et sur lequel on faisait brûler la chair et la graisse des victimes ¹. Entre cet autel et le tabernacle, se trouvait un grand bassin d'airain plein d'eau, où les prêtres se lavaient avant de remplir les fonctions de leur ministère.

L'espace qui était autour du tabernacle s'appelait le *parvis*; il était fermé par des rideaux que soutenaient des colonnes d'airain surmontées de chapiteaux d'argent. Cette enceinte avait cent coudées de long sur cinquante de large. Tous les vases qui devaient servir aux cérémonies du tabernacle, les pieds du tabernacle et ceux du parvis, étaient d'airain.

Lorsque l'ouvrage fut terminé, le premier jour de la deuxième année depuis la sortie d'Égypte, Moïse en fit la consécration avec une *huile sainte*, dans la composition de laquelle entraient les plus excellents parfums, et qui ne devait être employée à aucun usage profane. Après la cérémonie, une nuée couvrit le tabernacle, et la majesté de Dieu le remplit, de sorte que Moïse ne pouvait y entrer, à cause de l'éclat de la majesté divine et de la nuée qui le couvrait.

Les Prêtres.

Dieu avait aussi indiqué à Moïse la forme que devaient avoir les vêtements sacerdotaux, et les rites pour la consécration d'Aaron comme pontife suprême, pour celle de ses fils et de leur postérité comme prêtres du Très-Haut, en même temps qu'il désignait la tribu de Lévi tout entière comme destinée au service de son culte. Les fils d'Aaron

1. Le mot *holocauste* vient de deux mots grecs qui signifient : *brûlé tout entier*.

étaient Nadab, Abiu, *Eléazar* et *Ithamar*. Outre la tunique de lin et quelques autres ornements, on distinguait, parmi les vêtements du grand-prêtre, l'*éphod*, qui descendait des deux épaules sur la poitrine et sur le dos, et où étaient gravés sur deux pierres d'onyx les noms des douze tribus d'Israël; le *rational*, sur lequel étaient inscrits les deux mots *Sagesse* et *Vérité*, et qui était suspendu à l'*éphod*; la *mitre* ou *tiare*, qui recouvrait la tête, et au-dessus de laquelle se trouvait une lame d'or.

Le sacerdoce comprit trois ordres : les *pontifes*, les *prêtres* et les *lévites*. Le pontificat appartenait spécialement à Aaron et à ses fils; le grand-pontife ou grand-prêtre était le chef de la religion, et fut souvent le chef de la nation tout entière. Les *prêtres*, descendants des enfants d'Aaron, avaient pour principale fonction d'offrir les sacrifices; ils n'étaient d'ailleurs exclus d'aucune autre fonction civile, et l'on vit des prêtres juges du peuple, commandants d'armées, etc. Les simples *lévites*, ou autres membres de la tribu de Lévi, étaient chargés des emplois inférieurs; ils portaient les différentes pièces du tabernacle, quand le peuple était en marche; ils campaient autour, quand on s'arrêtait; ils chantaient les louanges du Seigneur. Le sacerdoce était héréditaire.

Prescriptions particulières.

La législation de Moïse entre dans les plus minutieux détails; il en devait être ainsi, pour distinguer complètement le peuple de Dieu des autres peuples. Un grand nombre des prescriptions de cette législation sont relatives à la pureté et à la santé du corps; des mesures sont indiquées contre la lèpre, maladie très-commune dans le pays que les Hébreux devaient habiter, et l'on remarque que Moïse, sur l'ordre de Dieu, était aussi attentif à la santé du corps qu'à la pureté de l'âme. Une des prescriptions les plus importantes, qui avait à la fois pour but de séparer le peuple de Dieu des autres peuples et de servir à la santé publique, est la défense faite de manger de la chair de certains animaux. En général, Moïse interdit l'usage des animaux dont la chair

est pesante et indigeste; il défendit de manger les insectes venimeux, les oiseaux de proie qui se nourrissent de chair corrompue, les poissons sans nageoires et sans écailles, c'est-à-dire ceux qui vivent dans la vase, les quadrupèdes qui ne ruminent pas et qui n'ont pas le pied fendu, comme l'âne, le cheval, le chien, le chat, et toutes les autres bêtes pour lesquelles les hommes civilisés éprouvent encore aujourd'hui de la répugnance. Le cochon, le lapin, le lièvre et les reptiles étaient compris dans cette défense. Il était également interdit de faire usage du sang des animaux, et de manger des animaux suffoqués et étranglés. Ainsi les Israélites ne pouvaient manger d'une foule de choses qui se trouvaient sur la table des idolâtres, et cela les poussait à fuir le commerce de ceux-ci.

Le Veau d'or.

Cependant le peuple, ne voyant pas Moïse redescendre de la montagne, se leva contre Aaron et lui dit : « Fais-nous « des dieux qui marchent devant nous, car pour ce qui est de « Moïse, qui nous a fait sortir de la terre d'Égypte, nous « ignorons ce qu'il est devenu. » Aaron leur répondit : « Prenez les pendants d'oreilles de vos femmes et de vos « filles, et apportez-les-moi. » Le peuple fit ce qu'on demandait. Aaron fondit les pendants d'oreilles et en forma un veau d'or, autour duquel le peuple sacrifiait et dansait en disant : « Israël, voici les dieux qui t'ont fait sortir de la « terre d'Égypte. »

Moïse pria le Seigneur en faveur du peuple coupable ; mais, lorsqu'il descendit de la montagne, portant dans sa main les deux tables de la loi gravées par Dieu lui-même, et que, s'étant approché du camp, il aperçut le Veau d'or et des chœurs de danse, transporté d'indignation, il jeta les tables par terre et les brisa au pied de la montagne. Puis, saisissant le Veau d'or, il le réduisit en poudre, et versant cette poudre dans l'eau dont le camp s'abreuvait, il força tous les Israélites à en boire. Alors Moïse se plaça à la porte du camp et cria : « Que ceux qui sont pour le Seigneur se

« joignent à moi ! » Tous les membres de la tribu de Lévi se rangèrent aussitôt autour de lui. « Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël, leur dit-il : Que chacun ceigne son épée ; passez et repassez à travers le camp d'une porte à l'autre, et tuez ceux que vous rencontrerez, sans distinction de personne. » Les enfants de Lévi exécutèrent les ordres de Moïse, et ils tuèrent en ce jour environ trois mille hommes. Ainsi fut punie l'idolâtrie honteuse des enfants d'Israël.

Après cette terrible exécution, Moïse remonta sur le Sinaï, où il supplia Dieu de nouveau de pardonner à son peuple ingrat, et il écrivit sa loi sur deux nouvelles tables. Moïse resta encore quarante jours et quarante nuits sur la montagne, sans que le pain et l'eau approchassent de ses lèvres.

Lorsqu'il redescendit de la montagne, il ignorait que des rayons sortaient de son front depuis le long entretien qu'il avait eu avec Dieu. Mais Aaron et les enfants d'Israël, voyant l'éclat de son visage, craignirent d'approcher de lui. Dès lors Moïse fut obligé de se couvrir le visage d'un voile chaque fois qu'il parlait au peuple ; il ôtait ce voile lorsqu'il retournait sur la montagne.

§ III. — Séjour des Israélites dans le désert.

Départ du Sinaï.

Le vingtième jour du second mois de la seconde année, la nuée lumineuse qui couvrait le tabernacle s'éleva, et les enfants d'Israël se mirent en marche. Ils s'arrêtèrent dans la solitude de Pharan, lorsqu'ils virent la nuée redescendre sur le tabernacle. Les tribus marchaient dans un ordre admirable ; celle de Juda était à l'avant-garde. Moïse dirigeait ces grands mouvements, et consacrait par une prière chaque départ et chaque station. Lorsque l'arche partait, il disait : « Levez-vous, Seigneur ; que vos ennemis soient dissipés, et que ceux qui vous haïssent fuient devant vous. » Quand on déposait l'arche, il disait : « Revenez, Seigneur, à la multitude de l'armée d'Israël. »

Les soixante-dix Anciens.

Cependant le peuple Hébreu n'avait pas encore perdu ses habitudes de murmure de sédition. La fatigue des marches, le dégoût de la manne, lui faisaient toujours regretter l'Égypte, et ses clameurs importunaient continuellement Moïse. Une première fois, le feu du ciel punit ceux qui se plaignaient de la fatigue à l'arrière-garde. Quelques jours après, les Hébreux demandèrent des viandes à grands cris. Moïse, avec une patience inaltérable, s'efforçait de contenter ce peuple indocile et demandait à Dieu pardon pour lui. Dieu lui dit alors de partager le fardeau avec soixante-dix des plus anciens d'Israël, qui reçurent une part de sagesse et de l'esprit prophétique dont il était rempli, et qui l'aidèrent dans les circonstances difficiles.

Mais Dieu voulut en même temps punir le peuple de ses murmures. Tout à coup un grand vent souffla, et apporta d'au-delà de la mer une innombrable multitude d'oiseaux. Les Israélites en mangèrent avec avidité et se mirent en mesure d'en conserver pour les jours suivants, mais, dit la Bible, « les chairs étaient encore dans leurs dents, lorsque la fureur du Seigneur s'alluma contre eux, et les frappa d'un fléau qui en fit périr un grand nombre. » C'est pourquoi on donna à ce lieu le nom de *Sépulcre de concupiscence*.

La sœur même de Moïse, Marie, et son frère Aaron osèrent médire du législateur. Dieu vengea aussitôt son serviteur en frappant Marie d'une lèpre honteuse qui la couvrit durant sept jours et qui la fit mettre en dehors du camp. Moïse intercédait pour elle, mais Dieu ne l'écouta qu'après les sept jours de l'expiation de Marie. Aaron reconnut aussi sa faute et en demanda pardon à son frère.

Les douze espions.

Les Israélites s'avancèrent encore jusqu'à Cadès, dans le désert de Pharan, au midi du pays de Chanaan. Alors Moïse envoya pour reconnaître le pays douze espions, un de chaque tribu, et choisit parmi les principaux du peuple ; on distin-

gnait parmi eux, Josué fils de Nun, de la tribu d'Éphraïm, et Caleb, fils de Jéphoné, de la tribu de Juda. Les espions parcoururent pendant quarante jours les divers cantons de la Terre promise; ils en rapportèrent des fruits, et entre autres une grappe de raisin que deux hommes pouvaient à peine porter. A leur retour, tout le peuple s'assembla pour entendre leur récit. Ils montrèrent les fruits qu'ils rapportaient et ils dirent: « Nous avons vu une terre où coulent
« le lait et le miel, et dont les fruits sont tels que vous
« pouvez en juger d'après ceux que nous rapportons; mais
« elle a des habitants très-forts et des villes grandes et en-
« tourées de murailles. Nous y avons vu les fils d'Énac, qui
« sont des géants. »

Ces paroles n'étaient que trop de nature à décourager le peuple, et les murmures commençaient à se faire entendre, lorsque Caleb et Josué s'écrièrent: « La terre que nous avons
« visitée est excellente, dirent-ils à la multitude. Si le Sei-
« gneur nous est favorable, il nous y introduira, et il nous
« livrera ce pays où coulent le lait et le miel. » Mais les deux fidèles Israélites ne réussirent pas dans leurs efforts, la sédition continua, et ils allaient être lapidés, lorsque la gloire du Seigneur apparut sur le tabernacle, et Dieu dit à Moïse qui intercédait encore une fois pour les coupables: « Je suis le Dieu vivant et toute la terre sera remplie de
« ma gloire. Je ne détruirai pas ce peuple, mais je jure que
« les hommes qui ont vu ma gloire et les signes que j'ai
« faits, et qui n'ont pas écouté ma voix, ne verront pas la
« terre promise à leurs ancêtres. Aucun de ceux qui ont
« vingt ans et au-dessus et qui ont murmuré contre moi
« n'entrera dans ce pays, à l'exception de mes fidèles servi-
« teurs Caleb et Josué. »

Les Israélites, en apprenant le terrible châtement que Dieu voulait tirer de leurs murmures, prirent le deuil et pleurèrent leur péché. Mais les cœurs n'étaient pas encore domptés. Malgré l'ordre de Dieu et l'avis de Moïse, ils voulurent tenter, avant le temps marqué, la conquête de la Terre promise. Vaincus par les Amalécites, ils furent bien

forcés de rentrer dans le désert, où ils restèrent encore trente-huit ans, fatiguant toujours Moïse de leur indocilité, et allant jusqu'à le décourager lui-même.

Révoltes contre Moïse.

Il fallait une discipline de fer pour contenir ce peuple et lui faire respecter la loi. C'est pourquoi Moïse, toujours inspiré de Dieu, punissait avec la plus grande sévérité les infractions des coupables. Il fit lapider un homme qui avait été trouvé ramassant du bois le jour du Sabbat, et un autre qui avait proféré en vain le nom sacré de Dieu.

Bientôt il eut à réprimer une révolte sérieuse. Deux cent cinquante des principaux lévites, à la tête desquels se trouvaient *Coré*, *Dathan* et *Abiron*, prétendirent au sacerdoce réservé à la famille d'Aaron. Moïse ayant voulu appeler près de lui les chefs de la sédition, ceux-ci refusèrent d'obéir, et le peuple commençait à s'ébranler. Alors le législateur proposa cette épreuve : les deux cent cinquante rebelles devaient se tenir devant le tabernacle avec un encensoir à la main, et Aaron tiendrait aussi son encensoir. L'épreuve fut faite. Aussitôt la terre s'entr'ouvrit sous les pieds des coupables et les engloutit, et le feu du ciel consuma les deux cent cinquante lévites qui offraient de l'encens devant le tabernacle.

Malgré cette manifeste intervention de Dieu, des murmures se firent encore entendre le jour suivant. « Vous avez fait mourir le peuple du Seigneur, » criait-on à Moïse et à son frère. La punition ne tarda pas à venir. La nuée divine descendit sur le tabernacle, une plaie mortelle frappa le peuple, et ce ne fut qu'à l'intercession d'Aaron que l'on dut la fin du fléau ; quatorze mille sept cents hommes avaient péri.

L'élévation d'Aaron et de sa famille au sacerdoce excitait toujours la jalousie ; il fallut un nouveau témoignage pour confirmer cette élévation. Sur l'ordre de Dieu, douze verges furent choisies pour représenter les douze tribus, et on les plaça dans le tabernacle avec celle d'Aaron. Le lendemain, quand on examina les verges, on reconnut que toutes étaient restées dans le même état, à l'exception de celle d'Aaron,

qui avait poussé des bourgeons, des fleurs et des fruits. Il n'y avait plus à douter de la volonté de Dieu. La verge d'Aaron fut déposée dans l'arche d'alliance, auprès des tables de la loi.

L'eau du rocher.

La génération qui était sortie d'Égypte disparaissait peu à peu. Après trente-trois campements, Moïse revint, au commencement de la quarantième année, à Cadès, dans le désert de Sin, où il perdit sa sœur Marie, qui fut ensevelie avec honneur. Là, le manque d'eau excita une nouvelle sédition. Moïse entra dans le tabernacle, et pria le Seigneur. « Prends la verge d'Aaron, lui répondit le Seigneur, as-semble le peuple, et toi et ton frère parlez au rocher qui vous donnera de l'eau pour désaltérer le peuple et les bêtes de somme. » Moïse fit ce qui lui était commandé. Quand tout le peuple fut assemblé, il dit : « Écoutez, rebelles et incrédules. Est-ce que nous pourrions tirer de l'eau de ce rocher ? » Et, levant la main, il frappa deux fois la pierre, et il en sortit une eau abondante. Mais son frère et lui avaient un instant douté d'obtenir ce miracle ; c'est pourquoi Dieu leur dit : « Parce que vous n'avez pas cru en moi, vous n'entrerez pas dans le royaume que je donnerai à votre peuple. » Et cette parole ne tarda pas à s'accomplir pour Aaron, qui mourut sur la montagne de Hor, et dont le peuple porta le deuil pendant trente jours. Son fils *Éléazar* lui succéda dans le pontificat suprême.

Le serpent d'airain.

On se trouvait une seconde fois à l'entrée de la Terre promise ; mais, pour arriver jusqu'au pays de Chanaan, il fallait traverser le pays des Iduméens. Moïse envoya demander le passage au roi d'Edom, en promettant d'observer le plus grand ordre dans la marche. Le roi d'Edom refusa, malgré toutes les assurances qu'on lui donnait, et Moïse ne voulut pas engager la guerre contre un peuple descendu d'Abraham ; il recula dans le désert, après avoir vaincu un roi chananéen, nommé Arad, qui avait osé l'attaquer. En voyant s'éloigner

le terme de leur voyage, les Hébreux retombèrent dans leurs habitudes de murmures, et une nouvelle révolte allait éclater, lorsque le Seigneur envoya contre eux des serpents venimeux dont la morsure brûlante donnait la mort. Ce fléau les fit rentrer en eux-mêmes. « Nous avons péché, dirent-ils à Moïse, en parlant contre le Seigneur et contre vous ; priez le Seigneur de nous délivrer des serpents. » Moïse pria : « Fais un serpent d'airain, lui dit le Seigneur, élève-le à la vue du peuple, et quiconque le regardera sera sauvé. » Le serpent d'airain fut élevé par Moïse, et le fléau cessa.

Ce serpent était la figure de Jésus-Christ qui, élevé en croix, devait guérir les blessures que le péché d'Adam a faites à l'homme. C'est le Sauveur lui-même qui nous l'apprend : « De même, dit-il à Nicodème, que Moïse a élevé le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Prophétie de Balaam.

Les Israélites remontèrent des bords de la mer Rouge vers le pays de Moab ; ils traversèrent le torrent de Zareb, et vinrent camper sur la rive gauche de l'Arnon, qui séparait les Moabites des Amorrhéens. Ils eurent là à combattre deux rois puissants : *Séhon*, roi des Amorrhéens, et le géant *Og*, roi de Basan. Les deux rois furent vaincus, et les habitants du pays de Basan furent exterminés.

La double victoire des Israélites effraya *Balac*, roi de Moab et de Madian, qui chercha des secours d'un autre côté et engagea un devin très-renommé dans le pays à maudire les Hébreux, afin qu'ils pussent être vaincus. Ce devin s'appelait *Balaam*. Il monta sur son ânesse, et se mit en chemin. Mais un ange, tenant une épée nue, se présenta devant l'ânesse, qui se détourna du chemin et entra dans un champ. Balaam la frappa pour la ramener dans le chemin, l'ange se plaça à l'entrée d'un étroit sentier bordé de murailles en terre qui protégeaient des vignes. L'ânesse, effrayée, se serra contre l'une des parois, et froissa le pied de Balaam, qui continuait

de la frapper. L'ange se plaça alors dans un sentier si étroit, qu'il n'y avait plus moyen de passer à gauche ou à droite. L'ânesse, de plus en plus effrayée, se jeta par terre. Balaam, qui ignorait la présence de l'ange, frappait de plus en plus fort, lorsque l'ânesse, par un nouveau prodige, fit entendre ces paroles : « Que t'ai-je fait ? Pourquoi me frappes-tu ? — « Parce que tu l'as mérité, répliqua Balaam, sans faire attention d'abord au prodige ; si j'avais une épée, je t'en « frapperais. — Ne suis-je donc pas ta bête de somme, et « t'ai-je manqué jusqu'à ce jour, lorsque tu t'es assis sur mon « dos ? — Jamais, » répondit Balaam. En ce moment, le Seigneur ouvrit les yeux de Balaam ; le devin vit l'ange qui se tenait l'épée nue à la main, et se prosterna devant lui.

Balaam, arrivé près de Balac, et conduit sur les hauts lieux consacrés au faux dieu Baal, fut saisi de l'Esprit de Dieu, et s'écria :

« Ecoute, Balac, écoute, fils de Séphor. Dieu n'est pas comme l'homme qui ment, ni comme le fils de l'homme qui change de sentiment : ce qu'il dit, il le fait ; ce qu'il promet, il l'accomplit. Le Seigneur m'a conduit ici pour bénir, et je ne puis refuser la bénédiction. Il n'y a pas d'idole en Jacob, il n'y a pas de vain simulacre en Israël. Le Seigneur est son Dieu, et il lui donne la victoire. Dieu l'a tiré de l'Égypte, et il est avec lui. Voici que ce peuple se lève comme un lion ; il ne se reposera pas avant d'avoir dévoré sa proie et avant d'avoir bu le sang de ses victimes. »

Balac, effrayé de ces magnifiques prophéties, dit à Balaam : « *U* moins, si tu ne maudis pas ce peuple, cesse de le bénir. » Balaam répondit : « Ne vous ai-je pas dit que je ferais tout « ce que le Seigneur me commanderait ? » Balac le conduisit dans un autre lieu, sur la montagne de Phogor, d'où l'on pouvait apercevoir tout le camp des Israélites. A cette vue, Balaam s'écria dans un transport divin :

« Que tes tentes sont belles, ô Jacob, que tes demeures sont brillantes, ô Israël ! Elles ressemblent aux vallées couvertes de forêts, à des jardins placés le long d'un fleuve, à un bois de cèdres au bord des eaux. Il s'est couché, et il a

dormi comme un lion que personne n'ose réveiller. Béni soit celui qui te bénit, maudit celui qui te maudit! *Une étoile sortira de Jacob*, un homme s'élèvera dans Israël, il frappera les chefs de Moab, il dominera sur les enfants de Seth. L'Idumée deviendra son domaine, Séir tombera au pouvoir de ses ennemis et Israël étendra ses conquêtes. Celui qui sortira de Jacob aura l'empire du monde, et il dispersera jusqu'aux restes de la ville. »

Cependant Balaam, qui n'avait pu maudire Israël parce que le Seigneur l'en empêchait, donna à Balac un conseil perfide, qui n'eut que trop de succès. Les filles de Moab et de Madian séduisirent les Israélites, qui tombèrent dans l'idolâtrie, et se livrèrent à toutes les abominations du culte des démons. Dieu, irrité de cette nouvelle provocation, fit périr quatre-vingt mille coupables, et suscita *Phinéès*, fils du grand-prêtre Eléazar, qui tua de sa main d'un seul coup l'un des principaux Israélites et une fille des Madianites. Dieu pardonna ensuite aux Hébreux, mais l'extermination de ces peuples corrompus fut résolue : mille hommes de chaque tribu, envoyés contre eux, incendièrent les villes, passèrent les habitants au fil de l'épée, ne réservant que les jeunes filles et les enfants. Cinq rois, et avec eux Balaam, périrent dans cette terrible exécution ; le butin fut immense.

Etablissement de quelques tribus.

Alors Moïse fit faire le dénombrement du peuple. La menace du Seigneur était accomplie, il ne restait plus personne de la génération sortie de l'Égypte avant l'âge de vingt ans, à l'exception de Caleb, de Josué, et de Moïse, dont la fin était prochaine. Moïse, averti de cette fin, choisit par l'ordre de Dieu Josué, fils de Nun, pour lui succéder dans la conduite du peuple de Dieu ; il lui imposa les mains, et lui communiqua sa sagesse, afin que le peuple eût confiance en lui. Mais il ne lui donnait ainsi qu'une partie de son pouvoir ; lui-même avait réuni en sa personne le pouvoir religieux et le pouvoir civil, Josué n'eut en ses mains que le pouvoir civil ; le pouvoir religieux appartenait au grand-prêtre.

Ces mesures venaient d'être prises, lorsque les hommes des tribus de Ruben et de Gad, qui étaient immensément riches en troupeaux et en bêtes de somme, vinrent prier Moïse de leur permettre de s'établir dans les plaines de Jazer et de Galaad, à l'orient du Jourdain : une moitié de la tribu de Manassé se joignit à eux. Moïse ayant consenti à ce qu'ils demandaient, à la condition qu'ils aideraient leurs frères à conquérir la Terre promise, le partage se fit entre ces tribus. La demi-tribu de Manassé s'établit au nord-est, Ruben au sud-est, et Gad entre les deux.

Mort de Moïse.

Moïse, avant de mourir, donna aux Hébreux ses dernières instructions ; il leur rappela tout ce que le Seigneur avait fait pour eux, il récapitula devant eux les principaux points de la loi, il leur recommanda d'en faire une lecture solennelle tous les sept ans, et, saisi de l'esprit prophétique, il leur annonça la venue du Sauveur, dont il n'était que la figure.

Le Seigneur dit ensuite à Moïse : « Monte sur cette montagne d'Abarim, sur le sommet du mont Nébo, qui est dans la terre de Moab, en face de Jéricho, et considère la terre de Chanaan, que je dois donner aux enfants d'Israël. Ensuite tu mourras et tu seras réuni à tes pères, comme Aaron qui est mort sur la montagne de Hor. Car vous m'avez offensé tous deux au milieu des enfants d'Israël, à Cadès, dans le désert de Sin, et vous n'avez pas glorifié mon nom parmi les enfants d'Israël : tu verras la Terre promise, mais tu n'y entreras pas. »

Avant de gravir la montagne sur laquelle il devait mourir, Moïse donna aux douze tribus une dernière bénédiction, semblable à celle que Jacob mourant avait donnée à sa famille. Puis il gravit le mont Nébo, et le Seigneur lui montra la Terre promise. « Voici, lui dit-il, la terre que j'ai juré de donner à la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Tu l'as vue de tes yeux, et tu ne pourras y entrer. » Moïse mourut ainsi au pays de Moab, à l'âge de cent vingt ans, par le commandement du Seigneur qui l'ensevelit dans la vallée

de Phogor. Nul homme n'a connu le lieu où son corps repose. Les enfants d'Israël le pleurèrent pendant trente jours. « Et après lui, dit la Bible, il ne s'éleva plus du milieu du peuple un prophète à qui le Seigneur parlât comme à lui face à face, ni qui ait fait tant de prodiges devant Israël. »

CHAPITRE II.

JOSUÉ ET LES JUGES.

DEUX DIVISIONS : *Histoire de Josué. — Les Juges.*

§ I. — Histoire de Josué (1585-1560 av. J.-C.).

Passage du Jourdain.

Lorsque les jours du deuil pour la mort de Moïse furent écoulés, le Seigneur ordonna à Josué de passer le Jourdain, et promit la victoire à ses armes. Josué envoya donc deux espions pour explorer le pays et pour étudier la ville de Jéricho, qu'on devait rencontrer après avoir passé le Jourdain. Les espions entrèrent, pour passer la nuit, dans une hôtellerie tenu par une femme de mauvaise vie, nommée *Rahab*. Cette femme ayant appris que le roi de Jéricho, averti de leur présence, voulait les faire mourir, les cacha soigneusement pour les dérober aux recherches de ceux qui venaient pour les prendre. Lorsque les émissaires du roi furent partis : « Je sais, dit-elle aux espions, que le Seigneur « vous a donné ce pays. C'est pourquoi je vous prie d'user de « miséricorde envers moi comme j'ai usé envers vous, et de « sauver la maison de mon père, mon père et ma mère, mes « frères et mes sœurs. » Les espions lui promirent que sa maison serait épargnée. Alors elle les fit descendre au moyen d'une corde par une fenêtre qui donnait sur le rempart de la ville, et il fut convenu qu'un ruban couleur de pourpre, attaché à la fenêtre, désignerait la maison de Rahab et la préserverait de toute insulte, lorsque les Israélites entreraient dans Jéricho.

Le rapport des espions ne pouvait qu'augmenter la confiance de Josué. Après trois jours de purifications, l'armée se mit en marche. Arrivé au bord du Jourdain, Josué dit au peuple : « Vous reconnaîtrez à ceci que le Seigneur, le « Dieu vivant, est au milieu de vous, et qu'il exterminera « devant vous les Chananéens. L'arche de l'alliance du Sei- « gneur, Dieu de toute la terre, vous précèdera au travers « du Jourdain. Tenez prêts douze hommes des douze tribus « d'Israël, un de chaque tribu ; lorsque les prêtres qui portent « l'arche auront mis le pied dans les eaux du Jourdain, les « eaux d'en bas s'écouleront et laisseront le fleuve à sec ; « celles d'en haut s'arrêteront et resteront suspendues. »

La prédiction s'accomplit exactement. On était alors à l'époque de la moisson, temps de l'année où le Jourdain avait le plus d'eau. A peine les prêtres qui portaient l'arche eurent-ils mis le pied dans le fleuve, que les eaux inférieures continuèrent de couler, les eaux supérieures s'arrêtèrent et formèrent comme une muraille si élevée, qu'on l'apercevait au loin. L'arche resta au milieu du fleuve jusqu'à ce que tout le peuple eût passé. Ensuite les douze hommes choisis dans les douze tribus prirent chacun une grosse pierre à l'endroit même où avaient posé les pieds des prêtres, et ces pierres servirent à construire un autel dans l'emplacement du camp, à Galgala, où l'on s'arrêta après le passage. Josué fit poser douze autres pierres dans le fleuve même, comme monument du miracle.

Quand le peuple eut passé, les prêtres qui portaient l'arche sortirent du lit du fleuve, et les eaux reprirent leur cours ordinaire. La merveille opérée par la puissance divine frappa les tribus chananéennes de terreur ; nul ne pouvait plus espérer de résister à un peuple si visiblement protégé du ciel.

Prise de Jéricho.

Comme Josué se disposait à marcher contre Jéricho, l'ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « J'ai mis dans ta main « Jéricho, son roi et ses guerriers. Voici ce que vous aurez « à faire. Pendant six jours, toute l'armée fera le tour des

« murailles de la ville. Le septième jour, sept prêtres sonnant de la trompette devant l'arche feront encore une fois le tour de la ville, et, au bruit des trompettes, au cri de tout le peuple, les murailles se renverseront de fond en comble, et chacun entrera par la partie de la ville près de laquelle il se trouvera. » L'immense procession se fit dans l'ordre prescrit, l'armée des Israélites et les prêtres précédant l'arche. La septième fois, au signal donné par Josué, tout le peuple poussa en même temps un grand cri, et l'on vit les murailles se renverser. Les Israélites entrèrent aussitôt dans la ville, passant tout au fil de l'épée, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu : hommes et femmes, enfants et vieillards, les brebis, les bœufs et les bêtes de somme ; il n'y eut d'épargné que Rahab et sa famille, et ce qui leur appartenait. Quelques jours après, la ville d'Haï subit le même sort ; elle fut complètement détruite.

Ruse des Gabaonites.

Cependant les rois de Chanaan se ligüèrent contre les Israélites. Quatre villes seulement eurent la sagesse de ne pas entrer dans la ligue. Avertis par les victoires de Josué, les habitants de Gabaon usèrent de ruse pour échapper à l'extermination. Ils envoyèrent au camp hébreu des députés, qui se présentèrent avec des vêtements en lambeaux, des chaussures usées et des aliments corrompus par le temps. « Vos serviteurs, dirent-ils à Josué, viennent d'un pays très-éloigné, afin de faire alliance avec vous. Voici des pains que nous avons pris tout chauds en sortant de notre maison, et qui maintenant sont secs et durcis par le temps ; les outres dans lesquelles nous avons mis notre vin se sont rompues ; nos vêtements et nos chaussures se sont usés en route. » Les chefs du peuple crurent à ces paroles, et négligèrent de consulter le Seigneur sur ce qu'il fallait faire. Josué fit donc alliance avec les Gabaonites ; les chefs du peuple, avec lui, jurèrent de les épargner dans la guerre. Les Israélites levèrent ensuite leur camp ; mais ils avaient à peine marché pendant trois jours, qu'ils se trouvèrent sur

le territoire des villes représentées par les députés, savoir : Gabaon, Caphira, Béroth et Cariathiarim. Fidèles à la foi jurée, Josué et les chefs du peuple laissèrent la vie sauve aux habitants de ces quatre villes, et, comme le peuple en murmurait, Josué fit venir à lui les Gabaonites. « Pourquoi, leur dit-il, nous avez-vous trompés, en nous faisant croire que vous étiez d'un pays très-éloigné, tandis que vous étiez si près de nous ? Vous n'échapperez donc pas à la malédiction portée contre vous, et vous serez condamnés, vous et vos descendants, à couper le bois, et à porter l'eau pour le service de la maison de Dieu. » Les Gabaonites et leurs alliés eurent donc la vie sauve, mais ils furent employés à couper le bois et à porter l'eau pour le service du tabernacle.

Soumission du sud et de l'est.

La défection de Gabaon, qui était une ville plus puissante qu'Haï, resserra la ligue des rois chananéens. *Adonisédech*, roi de Jébus (Jérusalem), qui en était le chef, convoqua aussitôt quatre rois amorrhéens comme lui : les rois d'Hébron, de Jérimoth, d'Achis et d'Églon. Les cinq rois résolurent de détruire la ville de Gabaon, devant laquelle ils vinrent mettre le siège. Les Gabaonites implorèrent le secours de Josué, qui était retourné à son campement de Galgala. Josué accourut avec son armée ; une marche de nuit déroba ses mouvements aux Chananéens, qui furent surpris, rejetés en désordre, et poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à Azéca et Macéda. Un effroyable orage, qui fit pleuvoir d'énormes grêlons sur les fuyards, acheva la déroute. Pour compléter sa victoire, Josué, invoquant le Seigneur, s'écria : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon ! Lune, n'avance point sur la vallée d'Aialon ! » Et le soleil et la lune s'arrêtèrent, jusqu'à ce qu'il eût achevé l'extermination de ses ennemis. Le jour fut ainsi doublé, à la prière du serviteur de Dieu : merveille étonnante dont les annales chinoises ont conservé le souvenir, et contre laquelle s'est en vain élevée l'incrédulité, car la puissance de Dieu est infinie, et l'Auteur

des lois de la nature peut bien, quand il le veut, en suspendre le cours.

Il ne resta rien de l'armée des cinq rois amorrhéens. Les rois eux-mêmes, qui s'étaient réfugiés dans une caverne, en furent tirés et amenés à Josué. Le chef du peuple de Dieu les fit étendre par terre, et ordonna à tous les chefs du peuple de poser le pied sur la gorge de ces rois. Ensuite il les fit tuer. Les villes de Macéda, de Lebna, de Lachis, d'Églon et de Dabir, tombèrent les jours suivants aux mains des Israélites, qui en exterminèrent les habitants. Le roi de Gazer, qui avait voulu secourir Lachis, fut tué, et son armée taillée en pièces. Toute la partie méridionale du pays de Chanaan, de Cadès-Barné à Gaza et de Gosen à Gabaon, fut soumise ; les villes en furent dévastées et les rois livrés à mort. La vengeance de Dieu s'accomplissait, d'autant plus terrible que ces peuples et ces rois avaient méprisé les avertissements que leur donnait la présence des Hébreux dans le désert depuis quarante ans.

Soumission du nord et de l'ouest.

Une nouvelle ligue se forma contre les Israélites, lorsque Josué fut retourné à Galgala. Le chef en était *Jabin*, roi d'Asor, l'une des plus puissantes cités du pays de Chanaan ; avec Jabin devaient combattre les rois de Madon, de Sémérion, d'Achsaph et de plusieurs tribus chananéennes, qui réunirent leurs troupes près des eaux de Mérom. Josué, plein de confiance dans le secours divin, marcha contre eux, les défit et les poursuivit jusqu'à Sidon. Puis, revenant sur Asor, il prit la ville, tua le roi Jabin, et passa les habitants au fil de l'épée. Les autres villes éprouvèrent le même sort. Tournant ensuite vers l'ouest, Josué combattit les Énakim, peuple de géants qui appartenait à la race des Philistins, et il ne laissa à ceux-ci que quelques villes, dont les principales étaient Geth, Gaza et Azoth.

Partage de la Terre promise.

Trente-et-un rois ou chefs avaient été vaincus et tués ; le

pays tout entier était soumis, à l'exception de quelques points encore possédés par les ennemis. On vient d'indiquer ceux que les Philistins conservaient; les Phéniciens restaient maîtres de Tyr et de Sidon; les Jébuséens tenaient encore Jébus ou Jérusalem; les Chananéens maintenaient leur indépendance dans les montagnes à Gazer, à Bethsan, à Mageddo, à Maphéta, et dans quelques autres lieux. Il était temps de procéder au partage de la Terre promise.

Les deux tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé, s'établirent à l'orient du Jourdain, comme cela avait été réglé par Moïse; les autres tribus s'établirent à l'occident du fleuve. Josué, aidé du grand-prêtre Éléazar et des princes des familles de chaque tribu, fixa les limites avec le plus grand soin; le sort décida du lot de chaque famille.

Mort de Josué

Les grandes guerres étaient terminées; chaque tribu, établie dans son territoire, n'avait plus qu'à en assurer et compléter les résultats. Josué continua de gouverner le peuple pendant les dix-sept dernières années de sa vie. Il avait cent dix ans, lorsque, sentant que sa fin était proche, il convoqua à Sichem toutes les tribus d'Israël, et adressa au peuple ces paroles, après lui avoir rappelé tout ce que Dieu avait fait pour lui: « Maintenant donc, ô Israélites, craignez
« le Seigneur et servez-le avec amour et fidélité, chassez ces
« dieux que vous avez adorés en Mésopotamie et en Égypte,
« et servez le Seigneur. S'il vous paraît mauvais de servir
« le Seigneur, le choix vous est donné: Choisissez aujourd'hui
« d'hui ce qui vous plaît le plus de servir les dieux qu'ont
« adorés vos pères en Mésopotamie, ou les dieux des Amor-
« rhéens, dont vous possédez le pays; quant à moi et à ma
« maison, nous servirons le Seigneur. »

Le peuple s'écria tout d'une voix: « Nous n'abandonne-
« rons pas le Seigneur, nous ne servirons pas des dieux
« étrangers. » Josué reprit: « Vous êtes témoins que c'est
« vous-mêmes qui avez choisi le Seigneur pour le servir.—
« Nous sommes témoins, » cria le peuple. Maintenant donc,

« poursuit Josué, chassez du milieu de vous tous les dieux
« étrangers, et tournez vos cœurs vers le Seigneur Dieu
« d'Israël. » Le peuple dit encore : « Nous servirons le Sei-
« gneur notre Dieu et nous serons fidèles à ses comman-
« dements. »

Josué écrivit ce serment sur le livre de la Loi, puis il prit une pierre très-grande qu'il érigea sous un chêne près du tabernacle, et il dit au peuple : « Voici que cette pierre servira de témoignage contre vous, si vous violez vos serments et si vous manquez à la parole donnée au Seigneur votre Dieu. » Il congédia le peuple après cette solennelle cérémonie. Ensuite il mourut (1560 av. J.-C.). Éléazar, fils d'Aaron, mourut aussi et fut enseveli à Gabaath.

§ II. — Les Juges.

Gouvernement des Anciens.

A la mort de Josué, la constitution de Moïse entra dans son plein exercice. Le peuple de Dieu n'avait plus besoin d'un seul chef civil, chaque tribu se gouvernait d'une manière à peu près indépendante, et toutes formaient un État fédératif dont le lien se trouvait dans l'unité de religion et de législation, dans l'unité du sacerdoce, dans la diffusion des lévites par toutes les tribus, et dans l'obligation imposée à chaque Hébreu de venir tous les ans offrir les prémices des fruits de la terre devant le Tabernacle établi à Silo. Les soixante-dix Anciens, que Moïse avait institués pour s'occuper avec lui des affaires générales, formèrent sans doute comme le grand conseil de la nation. Tant que les Israélites restèrent fidèles à Dieu, ils n'eurent pas besoin d'un gouvernement plus fort ; lorsque leurs prévarications leur attirèrent des châtimens qui les faisaient rentrer en eux-mêmes, Dieu leur suscita des chefs qui sont connus sous le nom de *Juges* ou *Sophtim*. Ainsi se passèrent les quarante années qui suivirent la mort de Josué. Mais les Israélites commirent la faute de poser les armes avant d'avoir complètement exterminé les Chananéens ; leur cohabitation avec des peuples livrés à tous les vices et à l'adoration des faux dieux, amena peu à peu la

corruption parmi eux, et lorsque la génération qui avait vécu sous la conduite de Josué eut disparu, l'infidélité publique apparut et excita la colère de Dieu

Les juges Othoniel, Aod et Samgar.

Dieu suscita pour punir les prévaricateurs un roi de la Mésopotamie ou Syrie des R^{iv}ières, nommé *Chusan*, qui les tint en servitude pendant huit ans. Alors ils crièrent vers le Seigneur, qui leur envoya *Othoniel*, fils de Cénez, neveu de Caleb. Othoniel vainquit Chusan, le tua, et il gouverna pendant quarante ans le peuple de Dieu. La mort d'Othoniel fut suivie d'une nouvelle infidélité et d'une nouvelle servitude imposée par *Églon*, roi des Moabites, qui avait pour alliés les Amalécites et les Ammonites; cette seconde servitude dura dix-huit ans. Dieu suscita, pour délivrer les Israélites, *Aod*, de la tribu de Benjamin, qui poignarda Églon, et qui extermina un grand nombre de Moabites. Pendant la même période de temps parut *Samgar*, qui combattit les Philistins, oppresseurs des tribus du sud-ouest : il les défit, et en tua de sa propre main six cents avec le soc d'une charrue.

Barac et Débora.

Les tribus du centre et du nord, qui n'avaient peut-être pas ressenti la servitude des Philistins et des Moabites, tombèrent à leur tour dans l'infidélité, et entraînent sans doute une partie des autres dans leur chute. Dieu envoya pour les châtier le roi d'Asor, nommé *Jabin* comme l'un de ses prédécesseurs, et qui était devenu si puissant, qu'il possédait neuf cents chars de guerre armés de faux. Il avait pour général *Sisara*. Au bout de vingt ans, une prophétesse nommée *Débora*, qui jugeait le peuple, assise sous un palmier auquel on avait donné son nom, entre Rama et Béthel, sur la montagne d'Ephraïm, manda auprès d'elle *Barac*, de la tribu de Nephthali, et lui dit de combattre les ennemis de son peuple.

Lorsque Sisara apprit la marche de Barac, il rassembla ses neuf cents chars de guerre et toute son armée. Mais lorsque les troupes de Barac descendirent de la montagne de Thabor,

Sisara et les siens, frappés d'épouvante, prirent la fuite ; Sisara sauta au bas de son char et s'enfuit à pied. Il parvint ainsi jusqu'à la tente de *Jahel*, femme d'Haber le Cinéen, qui était en paix avec Jabin. Jahel alla au-devant de Sisara et le pria d'entrer dans sa tente, et, comme il demandait de l'eau, elle lui donna à boire du lait ; puis elle le fit coucher, et il s'endormit. Alors elle prit un clou et un marteau, et elle enfonça le clou dans la tempe de Sisara, qui passa ainsi du sommeil à la mort. A peine avait-elle fini, que survint Barac. « Venez, lui dit-elle, je vous montrerai l'homme que vous cherchez. » Et elle lui montra le cadavre de Sisara. La victoire de Barac releva les forces d'Israël ; Jabin essuya de nouvelles défaites et fut à la fin exterminé. Débora et Barac célébrèrent par un cantique la délivrance d'Israël (1396 av. J.-C.).

Gédéon.

Les victoires de Barac procurèrent une paix de quarante ans aux Hébreux. Au bout de ce temps, ils retombèrent dans l'idolâtrie, et Dieu les livra pendant sept ans aux Madianites. Touché alors de leur repentir et de leurs misères, il envoya un ange à un homme de la tribu de Manassé, au moment où il battait le blé dans son pressoir pour ne pas être vu des Madianites : il se nommait *Gédéon*. « Le Seigneur est avec toi, ô le plus courageux des hommes, dit l'ange à Gédéon. Va, et avec la force dont tu es rempli, tu délivreras Israël, car c'est le Seigneur qui t'envoie. » Gédéon hésitant à croire à la parole de l'ange, celui-ci fit un prodige devant lui, et disparut aussitôt à ses yeux. Alors il crut ; et, saisi d'un saint-zèle, il renversa l'autel de Baal, qui avait été élevé sur le domaine même de son père.

Pendant les Madianites et leurs alliés, pressentant une révolte prochaine, passèrent le Jourdain, et vinrent camper en grand nombre dans la vallée de Jezraël. Gédéon, revêtu de l'esprit de Dieu, envoya aussitôt des messagers dans les tribus de Manassé, d'Aser, de Zabulon et de Nephtali, et, pour s'assurer de la réalité des promesses de l'ange, il demanda encore un double signe : « Seigneur, dit-il, si vous

« devez sauver Israël par mon bras, faites que la rosée tombe
« seulement sur cette toison de brebis, pendant que la terre
« restera sèche tout autour. » Dieu lui donna ce signe. et,
le lendemain matin, Gédéon put exprimer de la toison la
rosée qui l'avait pénétrée. « Seigneur, dit-il alors, ne vous
« irritez pas si je vous demande un autre signe : faites
« maintenant que la toison soit seule sèche, pendant que la
« terre sera mouillée tout autour. » Et Dieu lui accorda ce
nouveau signe.

Trente-deux mille hommes s'étaient rangés sous la conduite de Gédéon. Le Seigneur lui dit alors : « Cette armée
« est bien nombreuse ; si Madian était vaincu, le peuple se
« glorifierait de s'être délivré par sa propre force ; parle-lui
« donc, et permets de partir à tous ceux qui ont peur. »
Vingt-deux mille hommes profitèrent de cette permission,
et il n'en resta plus avec Gédéon que dix mille. « C'est encore
« beaucoup, dit le Seigneur à Gédéon. Mène-les au ruisseau
« d'Harad, et je t'indiquerai ce que tu auras à faire. »
Lorsque les hommes de Gédéon furent arrivés au bord du
ruisseau : « Tu mettras à part, dit le Seigneur, ceux qui
« puiseront l'eau dans leur main et boiront sans s'arrêter,
« et ceux qui auront plié le genou pour boire plus à leur
« aise. » Il n'y en eut que trois cents qui remplirent la première condition. « C'est entre les mains de ces hommes,
« dit le Seigneur, que je livrerai les Madianites ; renvoie
« les autres chez eux. »

Gédéon divisa ses trois cents hommes en trois corps ;
il leur donna à chacun une trompette et des torches en-
fermées dans de grands vases de terre, et il leur dit : « Ce
« que vous me verrez faire, faites-le. Lorsque je sonnerai
« de la trompette, vous en sonnerez aussi sur tous les points
« où vous serez, en criant : *Dieu et Gédéon !* » Il était minuit
quand les trois cents hommes de Gédéon arrivèrent, par
trois côtés, près des tentes des Madianites. Au signal de
Gédéon, les trompettes sonnent, les vases de terre sont
brisés, et les torches apparaissent, en même temps que re-
tentit le cri terrible : *Dieu et Gédéon !* Les Madianites, surpris

et effrayés, croient que le camp est incendié, et qu'une nombreuse armée l'a envahi ; ils s'enfuient de toutes parts, se frappant les uns les autres au milieu des ténèbres, et les Hébreux les poursuivent jusqu'au Jourdain. Les Madianites perdirent cent vingt mille hommes. Gédéon dispersa encore les restes de leur armée, puis il châtia plusieurs villes de la tribu d'Ephraïm, qui avaient refusé de le seconder dans la poursuite. (1349 av. J.-C.)

L'éclat de cette victoire donna une immense influence à Gédéon. Il jugea le peuple pendant quarante ans, et mourut dans une vieillesse avancée.

Abimélech, Thola et Jaïr.

L'un des fils de Gédéon, *Abimélech*, lui succéda, mais ce fut un tyran cruel et impie, qui périt au bout de trois ans. Il eut pour successeur son oncle *Thola*, de la tribu d'Issachar, qui jugea Israël pendant vingt-trois ans. Après Thola vint *Jaïr* de Galaad, de la tribu de Manassé, dont le gouvernement dura vingt-deux ans.

Jephté.

Après la judicature de Jaïr, les Israélites retombèrent encore dans l'idolâtrie. Dieu les livra aux Ammonites et aux Philistins, qui firent peser sur eux leur joug pendant dix-huit ans. Les Israélites, repentants, prirent pour chef un aventurier, nommé *Jephté*, qui s'était distingué par ses exploits. Aussitôt Jephté envoya demander au roi des Ammonites pourquoi il ravageait la terre des enfants d'Israël, et sur la réponse peu favorable de ce roi, il se prépara au combat. Avant de marcher à l'ennemi, il s'engagea par un vœu à offrir en holocauste au Seigneur la première personne qui sortirait de sa maison et qui viendrait au-devant de lui après qu'il aurait vaincu les Ammonites.

Les Ammonites furent vaincus, et Jephté détruisit vingt de leurs villes. Comme il revenait à Maspha, sa fille unique vint au-devant de lui avec des joueurs d'instruments et des chœurs de danseurs. A cette vue, le malheureux père, re-

connaissant la témérité de son vœu, s'écria : « Ah ! ma fille, « tu m'as trompé et tu t'es trompée toi-même ; j'ai fait un « vœu au Seigneur, et il faut que je l'accomplisse. » Elle répondit : « Mon père, si vous avez fait un vœu au Seigneur, « faites de moi ce que vous avez promis de faire si vous « reveniez vainqueur. » Et elle ajouta : « Accordez-moi « seulement une grâce : permettez-moi de parcourir les « montagnes pendant deux mois et de pleurer avec mes « compagnes. » Jephthé lui accorda cette triste faveur ; lorsque les deux mois furent écoulés, la jeune fille revint, et Jephthé accomplit son vœu, soit en immolant réellement sa fille, soit à la consacrant à Dieu, car les interprètes des Livres saints ne sont pas d'accord à cet égard. L'année suivante, ses compagnes reprirent leur deuil, et la coutume s'établit ainsi dans la tribu de Manassé de pleurer tous les ans pendant quatre jours la fille de Jephthé.

La judicature de Jephthé dura six ans ; après lui, *Abésou*, de Bethléem, jugea le peuple pendant sept ans ; puis *Ahialon*, de la tribu de Zabulon, pendant dix ans ; puis *Abdon*, de la tribu d'Ephraïm, pendant huit ans.

Histoire de Ruth.

C'est vers ce temps que doit se placer l'un des plus touchants récits contenus dans la Bible. Un homme de Bethléem, de la tribu de Juda, nommé Elimélech, avait quitté son pays pour se rendre chez les Moabites, avec sa femme *Noémi* et ses deux fils. Ceux-ci épousèrent des Moabites : la femme du premier s'appelait Orpha, la femme du second, *Ruth*. Noémi perdit successivement son mari et ses deux fils, et resta avec ses deux brus. Ayant appris que l'abondance régnait en Israël, elle résolut de revenir dans son pays, et dit à ses belles-filles : « Retournez dans la maison « de votre mère, et que le Seigneur soit avec vous. » Mais Ruth ne voulut pas quitter sa belle-mère. « Partout où vous « irez, lui dit-elle, j'irai ; là où vous vous arrêterez, je « m'arrêterai. Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu « sera mon Dieu. Là où vous mourrez, je mourrai. » Touchée

de ces sentiments, Noémi consentit à prendre Ruth avec elle. Les deux femmes partirent donc ensemble, et vinrent à Bethléem.

Or, on était au temps de la moisson des orges, et il y avait à Bethléem un riche parent d'Elimélech, qui s'appelait *Booz*, et dont les ouvriers étaient occupés à cette moisson. Ruth la Moabite dit à sa belle-mère : « Si vous le voulez, « j'irai dans les champs, et je glanerais partout où je trouverai quelque père de famille qui me soit compatissant. « — Va, ma fille », répondit Noémi. Et Ruth s'en alla glaner précisément dans un champ qui appartenait à Booz. Celui-ci, qui était venu surveiller les travaux de la moisson, demanda quelle était cette jeune fille qui glanait : « C'est la Moabite « qui est venue avec Noémi », lui répondit-on.

Booz fit venir Ruth auprès de lui, et lui dit : « Écoute, « ma fille, ne va pas glaner dans un autre champ que le « mien ; mais joins-toi aux jeunes filles qui travaillent pour « moi, et marche derrière elles. J'ai donné ordre qu'on ne « te chagrine en rien. » Ruth se prosterna contre terre. « D'où me vient, dit-elle à Booz, que j'aie trouvé grâce « devant vos yeux, moi qui ne suis qu'une pauvre étrangère ? — Je sais, répondit Booz, comment tu t'es conduite « à l'égard de ta belle-mère, après la mort de ton mari, et « comment tu as quitté ta famille et ton pays pour venir « habiter au milieu d'un peuple inconnu. Que Dieu te récompense de ce que tu as fait, puisque tu es venue te « réfugier sous son aile. » Ensuite Booz dit à ses moissonneurs : « Quand même elle viendrait glaner entre les javelles, ne l'en empêchez pas, et laissez à dessein tomber « des épis de vos gerbes, pour qu'elle puisse en recueillir « beaucoup sans avoir à rougir. »

Quand Ruth revint vers le soir auprès de sa belle-mère, et que Noémi vit la grande quantité de grain qu'elle rapportait : « Où donc as-tu glané ? » lui demanda-t-elle ; et, sur sa réponse, elle lui dit : « Que le Seigneur bénisse Booz ; il « conserve pour mon mari, après sa mort, la bonté qu'il « lui témoignait pendant sa vie. Cet homme est notre seul

« parent ; j'ai confiance dans ses bons sentiments. » D'après la loi de Moïse, la veuve qui n'avait pas d'enfants devait être épousée par le plus proche parent du mari, afin que le nom de celui-ci ne pérît point. Noémi conseilla donc à Ruth de rappeler adroitement cette loi à Booz, qui n'était pas marié. Ruth suivit les conseils de sa belle-mère. Booz, qui connaissait la vertu de Ruth et ses belles qualités, la prit en effet pour épouse, et il en eut un fils, nommé *Obed*, qui fut le père d'*Isaï* ou *Jessé*, qui fut lui-même père du roi David. La foi de Ruth fut ainsi magnifiquement récompensée, puisqu'elle eut l'honneur de compter parmi les ancêtres du Sauveur.

Samson.

Après la mort d'Abdon, les Israélites abandonnèrent le service du vrai Dieu, qui les livra aux mains des Philistins pendant quarante années. Vers le milieu de cette servitude, un homme de la tribu de Dan, nommé Manué, reçut de l'ange du Seigneur la promesse d'un fils qui devrait être consacré à Dieu dès sa naissance ; il ne devait boire ni vin, ni autre liqueur fermentée, s'abstenir de chair impure, et ne pas faire couper ses cheveux, c'est-à-dire qu'il devait être *nazaréen*. L'enfant qui vint au monde reçut le nom de *Samson*. Dieu le bénit, et il commença de bonne heure à montrer une force extraordinaire. Un jour qu'il se rendait à Thamnatha, pour parler à une femme des Philistins qu'il voulait épouser, il rencontra un lion furieux qu'il mit en pièces, comme il aurait fait d'un chevreau. Quelques jours après, passant par le même endroit, il vit qu'un essaim d'abeilles s'était établi dans la gueule du lion, et y trouva un rayon de miel dont il mangea, après quoi il en fit goûter à son père et à sa mère, sans leur dire d'où il provenait.

Le mariage se fit. Le premier jour des noces, selon l'usage du pays, Samson proposa à trente jeunes gens qui participaient au festin, de résoudre une énigme, leur promettant trente manteaux et autant de tuniques, s'ils pouvaient la résoudre avant le huitième jour ; les jeunes gens devaient

lui en donner autant, s'ils ne la résolvaient pas. Les jeunes convives acceptèrent. Mais Samson leur dit : « La nourriture « est sortie de celui qui mangeait, la douceur est sortie du « fort et du cruel. » Pendant trois jours, les jeunes convives ne purent trouver l'explication de cette énigme. Ils ne furent pas plus heureux les jours suivants ; et comme le septième jour arrivait, ils prièrent la nouvelle épouse de tirer de Samson le mot de l'énigme, la menaçant, si elle ne le faisait pas, d'incendier la maison de son père. La femme de Samson vint à bout, par ses caresses et par ses larmes, d'obtenir le mot, et elle le fit aussitôt connaître aux jeunes gens. Le septième jour, avant le coucher du soleil, ceux-ci dirent à Samson : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, et de plus « fort que le lion ? » Samson n'eut pas de peine à reconnaître l'indiscrétion de sa femme. Saisi de l'esprit divin, il alla vers Ascalon, l'une des villes des Philistins, tua trente hommes, et leur prit trente manteaux, qu'il donna aux jeunes gens qui avaient résolu l'énigme.

A la moisson suivante, il revint pour voir la femme qu'il avait épousée, mais il apprit qu'elle avait pris un autre homme : « Dès ce jour, s'écria-t-il, les Philistins n'auront « rien à me reprocher, si je leur fais le plus de mal que je « pourrai. » Il s'en alla, prit trois cents renards, les attachait deux à deux par la queue, plaça au milieu des sarments allumés, et les lâcha au milieu des blés, dans les vignes et dans les plants d'oliviers. Tout fut brûlé, et les Philistins, outrés d'un pareil désastre, brûlèrent dans leur maison la jeune femme et son père. Mais cette réparation n'apaisa point Samson, qui leur annonça de nouvelles vengeances. Puis il se retira dans la caverne d'Étam.

Cependant les hommes de la tribu de Juda, redoutant la colère des Philistins, s'assemblèrent au nombre de trois mille hommes, allèrent trouver Samson dans la caverne, et lui dirent qu'ils étaient venus pour le lier, afin de le livrer aux Philistins. Ils le lièrent en effet de deux cordes neuves et le firent ensuite sortir de la caverne. Arrivé à quelque distance, il vit venir à lui les Philistins, qui poussaient de

grands cris. Aussitôt il brisa ses liens avec une merveilleuse facilité, et, trouvant sous sa main une mâchoire d'âne, il en frappa ses ennemis, dont mille tombèrent sous ses coups. Un autre prodige suivit celui-ci. Samson avait soif, il invoqua le Seigneur, et une eau abondante sortit d'une molaire de la mâchoire. A partir de ce jour commença la judicature de Samson, qui dura vingt années. (1172 av. J.-C.)

Samson n'en continua pas moins à faire souffrir les Philistins. Un jour qu'il était venu seul dans la ville de Gaza, ses ennemis firent fermer les portes de la ville et y placèrent des gardes, dans l'espoir de se débarrasser de lui lorsqu'il voudrait sortir. Samson resta dans la ville jusqu'à minuit, puis il se rendit vers l'une des portes. La trouvant fermée, il l'enleva avec ses gonds, les deux poteaux et la serrure, et transporta le tout sur le haut d'une montagne voisine.

Mais cet homme si fort contre ses ennemis était désarmé contre ses propres passions. Il se laissa séduire par une femme des Philistins, nommée *Dalila*. Celle-ci reçut les plus magnifiques promesses des chefs des Philistins, si elle pouvait parvenir à découvrir d'où venait la force extraordinaire de Samson. Dalila employa toutes les séductions possibles. Une première fois Samson lui dit : « Si l'on me liait de sept « cordes de nerfs encore humides, je serais faible comme « les autres hommes. » Les Philistins fournirent aussitôt à Dalila les cordes nécessaires. Dalila lia Samson, puis elle cria : « Samson, voici les Philistins ! » Samson rompit les cordes comme un fil, et Dalila vit qu'il ne lui avait pas révélé son secret. Sur de nouvelles instances, Samson lui dit : « Si l'on me liait avec des cordes neuves qui n'eussent point « servi, je serais faible comme les autres hommes. » Cette seconde épreuve réussit comme la première. « Jusqu'à quand « me tromperas-tu ? dit Dalila ; dis-moi donc avec quoi on « peut te lier. » Samson répondit cette fois que si on le liait avec sept de ses cheveux, qui seraient fixés à terre au moyen d'un clou, il serait aussi faible que les autres hommes. Dalila tenta l'épreuve pendant le sommeil de Samson, et reconnut bientôt qu'il l'avait encore trompée. Mais, ne laissant à Sam-

son de repos ni le jour ni la nuit, elle renouvela avec tant de vivacité ses instances, qu'elle finit par vaincre cet homme dont le cœur était si faible. « Si mes cheveux étaient coupés, » lui dit Samson, toute ma force disparaîtrait, et je serais « comme les autres hommes. » Dalila vit bien qu'il lui disait cette fois la vérité ; elle prévint aussitôt les chefs des Philistins, et, profitant du sommeil de Samson, elle lui fit raser la tête. Lorsqu'elle cria comme auparavant : Voici les Philistins ! Samson, qui ignorait ce qui s'était passé, crut qu'il viendrait facilement à bout de ses ennemis, mais il reconnut que toute sa force était tombée ; les Philistins le chargèrent de chaînes sans qu'il pût leur résister, puis ils lui crevèrent les yeux, et, l'ayant amené à Gaza, ils le forcèrent à tourner la meule d'un moulin dans sa prison.

Au bout de quelque temps, comme les cheveux de Samson commençaient à repousser, les chefs des Philistins s'assemblèrent pour célébrer solennellement la fête de leur dieu Dagon, et firent un grand festin en réjouissance de la prise de leur redoutable ennemi. Samson fut amené dans la salle du festin pour leur servir de jouet, et on le plaça entre deux colonnes qui soutenaient la voûte. Il dit à celui qui le conduisait de lui faire toucher les colonnes, afin de pouvoir se reposer un peu. La salle était pleine d'hommes et de femmes, au nombre d'environ trois mille, et les principaux Philistins s'y trouvaient. « Seigneur, mon Dieu, dit alors « Samson, souvenez-vous de moi ; rendez-moi ma force première, ô mon Dieu, et que je puisse me venger de ceux « qui m'ont privé de la lumière. » Et saisissant les deux colonnes qui soutenaient l'édifice, il les secoua fortement et s'écria : « Que je meure avec les Philistins ! » La salle s'écroula aussitôt, ensevelissant sous ses ruines les chefs des Philistins et tous ceux qui y étaient rassemblés, de sorte, dit la sainte Écriture, que Samson, en mourant, tua plus d'ennemis qu'il n'en avait tué en sa vie. (1152 av. J.-C.)

Le grand-prêtre Héli.

A la judicature de Samson succéda celle d'*Héli*, grand-

prêtre descendant d'Ithamar, fils puîné d'Aaron, qui réunit ainsi dans ses mains le pouvoir religieux et le pouvoir civil. Il avait deux fils, *Ophni* et *Phinéès*, qui abusaient de sa faiblesse paternelle, et l'empêchaient de gouverner le peuple de Dieu avec autant de fermeté qu'il eût été désirable. Un jour qu'Héli était assis devant la porte du tabernacle, à Silo, il vit arriver une femme de Ramatha, nommée *Anne*, qui se mit à prier avec ferveur. Anne était stérile ; elle venait demander un fils à Dieu, et faisait vœu de le lui consacrer, si elle était exaucée. Témoin de sa ferveur et de sa piété, Héli lui dit : « Allez en paix, et que le Dieu d'Israël exauce votre demande. » Elle s'en retourna ensuite avec son époux *Elcana*, qui l'avait accompagnée jusqu'à Silo. Dieu l'exauça en effet ; elle eut un fils qu'elle nomma *Samuel* (demandé à Dieu), et lorsque l'enfant eut été sevré, ses parents le conduisirent au grand-prêtre pour le consacrer au service du Seigneur.

Enfance de Samuel.

Les vertus du jeune Samuel faisaient un contraste frappant avec les vices des deux fils du grand-prêtre. Un jour qu'Héli s'était endormi sur son lit, le Seigneur appela Samuel, qui répondit : « Me voici ! » Et, croyant que c'était Héli qui l'avait appelé, il lui demanda ce qu'il voulait. « Va, mon fils, lui dit Héli, retourne-t'en et dors, car je ne t'ai pas appelé. » La voix se fit entendre de nouveau : « Me voici ! » dit Samuel à Héli, qui le renvoya comme la première fois. Une troisième fois, la voix se fit entendre, et Samuel se rendit auprès d'Héli, qui comprit alors que c'était Dieu qui appelait l'enfant : « Va, lui dit-il, et si l'on t'appelle encore, tu diras : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. » Samuel suivit les conseils du grand-prêtre, et le Seigneur lui confirma les menaces déjà faites à Héli. Lorsque le matin fut venu, Héli demanda à Samuel ce que lui avait dit le Seigneur : « Ne me cache rien, lui dit-il, je te le demande au nom de Dieu. » Samuel raconta tout : « C'est l'Éternel qui a parlé, dit-il, que sa volonté soit faite ! » Et tout Israël apprit

que Samuel avait reçu dès ce jour l'esprit de prophétie.

Peu de temps après, les Philistins vinrent attaquer Israël avec une puissante armée. Les Israélites éprouvèrent une sanglante défaite. Les anciens d'Israël crurent qu'ils seraient plus heureux, si l'arche était amenée au milieu de l'armée. La nouvelle de l'arrivée de l'arche effraya, en effet, les Philistins, qui se rappelèrent toutes les merveilles opérées en faveur des Hébreux ; mais la crainte de devenir les esclaves de leurs ennemis les ranima ; ils combattirent avec le courage du désespoir, et, comme Dieu n'était plus avec son peuple, les Israélites subirent une nouvelle défaite : trente mille d'entre eux tombèrent sous les coups des Philistins, l'arche fut prise, et les deux fils d'Héli, Ophni et Phinéès, tombèrent dans la mêlée. Un homme de la tribu de Benjamin, échappé du combat, accourut à Silo, les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière. Héli, assis sur son siège et tourné vers le chemin, tremblait surtout pour l'arche. Le Benjamite, entré dans la ville, annonça l'épouvantable nouvelle, et des gémissements s'élevèrent aussitôt de toutes parts. Héli entendit : « D'où vient ce tumulte ? » dit-il. Alors le Benjamite arriva près de lui : « Qu'y a-t-il, mon fils ? lui demanda-t-il. — J'arrive du combat, répondit celui-ci : « l'armée a pris la fuite, et il a été fait un grand carnage de « nos troupes. Vos deux fils, sont morts et l'arche est prise. » En apprenant que l'arche était prise, Héli tomba à la renverse et se fracassa la tête. Il avait quatre-vingt-dix ans et gouvernait le peuple depuis quarante ans. (1112 av. J.-C.)

Les Philistins transportèrent l'arche à Azoth, et la placèrent dans le temple de leur dieu Dagon, en face de l'idole. Mais, le lendemain, l'idole se trouva renversée devant l'arche. Ils la replacèrent, et le jour suivant ils la trouvèrent encore une fois renversée et brisée. En même temps, Dieu frappa les habitants d'Azoth et des environs de tant de maux que, forcés de reconnaître sa puissance, ils l'envoyèrent successivement dans plusieurs autres villes, qui souffrirent bientôt les mêmes maux, enfin à Accaron. Les Accaronites, effrayés, refusèrent de la garder chez eux, et, au bout de sept mois,

les Philistins se décidèrent à la renvoyer aux Israélites, avec des présents pour apaiser la colère de Dieu. L'arche fut placée sur un chariot traîné par des vaches, qui se dirigèrent d'elles-mêmes du côté de Bethsamet et s'arrêtèrent dans un champ où les lévites la reçurent. Soixante-dix des principaux Bethsamites, qui avaient regardé l'arche avec une curiosité indiscreète, furent frappés de mort, et avec eux plusieurs milliers d'hommes du peuple coupables de la même irrévérence. Les Bethsamites n'osèrent garder l'arche chez eux ; ils envoyèrent des messagers aux habitants de Cariathiarim, qui vinrent au-devant de l'arche et la transportèrent à Gabaa, dans la maison d'*Abinadab*, où elle resta pendant vingt ans.

Judicature de Samuel.

Cependant Samuel, investi de la confiance générale, jugeait le peuple à Maspha. Il eut la consolation d'amener les Israélites à rejeter leurs idoles et à revenir sincèrement au culte du vrai Dieu. Dans une grande réunion qui se tint à Maspha, le peuple entier confessa ses fautes et jeûna pendant un jour pour apaiser la colère du Seigneur. Cette réunion alarma les Philistins, qui essayèrent de surprendre les Hébreux. Mais Samuel invoqua le Seigneur et un violent orage jeta le désordre dans les rangs de l'armée ; une sortie des Hébreux acheva de les disperser, et dès lors les Philistins cessèrent de les inquiéter pendant le temps de la judicature de Samuel. Ils rendirent les villes qu'ils avaient prises aux Israélites, et la paix fut complètement rétablie. Samuel profita de ce temps de calme pour remettre en vigueur les prescriptions de la Loi et toutes les anciennes coutumes. Il institua dans plusieurs villes des écoles de *prophètes*, c'est-à-dire d'hommes livrés à l'étude de la poésie, de la musique et de la loi de Dieu. Ces hommes se répandaient ensuite parmi le peuple, et y entretenaient le culte des traditions et la connaissance de la vérité.

QUATRIÈME PÉRIODE

LES ROIS

(1096-976 avant J.-C.).

Le peuple d'Israël se lassa de n'avoir que Dieu pour roi, voulut imiter les autres nations, qui avaient des chefs décorés de ce titre. Mais Israël ne fut pas plus heureux sous les rois que sous les juges, parce qu'il ne se conduisit pas avec plus de fidélité à l'égard de Dieu. Les châtiments recommencèrent, et un déplorable schisme, qui divisa le peuple en deux grandes fractions, finit par amener une servitude plus longue que toutes les autres, après laquelle les Hébreux ne recouvrèrent jamais complètement leur indépendance nationale. La royauté ne resta une que sous les trois rois Saül, David et Salomon, et seulement pendant l'espace de cent vingt ans; l'histoire de chacun de ces rois formera un chapitre.

CHAPITRE PREMIER

RÈGNE DE SAUL (1096-1056 av. J.-C.).

DEUX DIVISIONS : *Règne de Saül jusqu'à la mort de Samuel*
— *Dernières années du règne de Saül.*

§ I^{er}. — **Règne de Saül jusqu'à la mort de Samuel.**

Election de Saül.

Samuel résidait à Ramatha, sa patrie, et il allait tous les ans à Béthel, à Galgala et à Maspha, afin de rendre plus facilement la justice au peuple. Dans les dernières années, il songea à se débarrasser d'une partie de son fardeau sur ses deux fils, *Joël* et *Abia*, qu'il établit à Bersabée. Mais les deux nouveaux juges ne marchèrent pas dans les voies de leur

père, et ils se laissèrent corrompre par l'argent dans l'administration de la justice. C'est pourquoi les Israélites allèrent trouver Samuel, et demandèrent à avoir un roi comme les autres nations. Samuel leur reprocha leur ingratitude à l'égard de Dieu, mais le Seigneur, qu'il consulta, lui dit : « Fais ce qu'ils demandent ; ce n'est pas toi qu'ils rejettent, « c'est moi ; ils continuent d'agir comme ils l'ont fait après « que je les eus tirés de l'Égypte. »

Il y avait alors un homme de la tribu de Benjamin, nommé Cis, qui avait un fils du nom de *Saül*. Ce jeune homme était brave et fort, et d'une taille si élevée, qu'il surpassait de la tête les autres hommes de sa nation. Samuel, inspiré de Dieu, le sacra secrètement et répandit de l'huile sur sa tête, en lui disant : « Voilà que le Seigneur, par cette onction, « t'a sacré prince sur son héritage, afin que tu le délivres « des mains de ses ennemis. » Saül rentra chez lui, sans rien dire de ce que Samuel lui avait annoncé au sujet de la royauté.

Le prophète convoqua le peuple à Maspha pour l'élection d'un roi. Dieu voulut que la voix du sort désignât l'élu. Les noms des douze tribus ayant été placés dans une urne, ce fut le nom de la tribu de Benjamin qui sortit le premier. Le sort désigna ensuite la famille de Métri, à laquelle appartenait Cis, et enfin Saül, fils de Cis. Mais il fallut chercher le nouveau roi, qui s'était caché dans la maison de son père. On le trouva enfin, et l'on remarqua avec admiration qu'il surpassait de la tête le reste du peuple. « Vous voyez, dit Sa-
« muel, que personne n'égale le roi choisi par le Seigneur. » Et tout le peuple cria : « Vive le roi ! » Alors Samuel lut au peuple le livre dans lequel il avait écrit les droits et les devoirs de la royauté, et il congédia l'assemblée.

Défaite des Ammonites.

Un mois après, l'occasion se présenta pour Saül de montrer qu'il était digne de régner. Les Ammonites vinrent attaquer la ville de Jabès en Galaad. Aussitôt les habitants de Jabès envoyèrent à Saül des députés, qui le trouvèrent revenant

des champs et marchant derrière ses bœufs. Ils lui apprirent la situation de Jabès. Saisi aussitôt de l'esprit de Dieu, Saül coupe par quartiers les bœufs de son attelage, et envoie les morceaux par tout Israël avec ce message : « Ainsi seront traités les bœufs de quiconque ne suivra pas Samuel et « Saül. » Les Israélites se levèrent comme un seul homme, on marcha sur Jabès, et les Ammonites furent taillés en pièces ou dispersés.

Abdication de Samuel.

Samuel profita des bonnes dispositions du peuple, pour le convoquer à Galgala, afin d'y abdiquer solennellement la judicature et d'y renouveler l'élection du roi. Il rappela au peuple tous les bienfaits dont le Seigneur l'avait comblé, et les menaces divines qui s'accomplissaient toujours lorsque Israël prévariquait. Puis il se retira.

Guerre contre les Philistins.

Pendant deux ans, Saül se montra docile aux conseils de Samuel et garda la simplicité de ses habitudes, mais ensuite il s'entoura peu à peu d'un faste royal. Il leva une armée de trois mille hommes parmi les plus beaux d'Israël ; lui-même en eut toujours avec lui deux mille à Machmas et sur la montagne de Béthel ; son fils *Jonathas* en commandait mille à Gabaa.

Les Philistins, rassemblant toutes leurs forces, vinrent camper à Machmas avec trente mille chars de guerre, six mille chevaux et une multitude innombrable de fantassins. Saül, d'après l'avis de Samuel, s'arrêta à Galgala, où il devait l'attendre et où le prophète devait offrir un sacrifice au Seigneur. Il l'attendit pendant sept jours ; mais, comme Samuel ne venait pas, voyant chaque jour diminuer le nombre de ses soldats, il usurpa les fonctions sacerdotales et offrit lui-même l'holocauste. Il achevait à peine le sacrifice, que Samuel arriva et lui fit entendre ces menaces sévères : « Vous avez agi comme un insensé, et vous n'avez pas gardé le commandement que vous avez reçu de Jéhovah, votre

« Dieu. Si vous n'aviez pas commis cette faute, le Seigneur
« aurait affermi pour jamais votre règne sur Israël; mais
« votre règne ne subsistera point à l'avenir. Le Seigneur
« s'est choisi un homme selon son cœur, il l'a marqué pour
« être le chef d'Israël, parce que vous n'avez pas observé son
« commandement. »

La première faute de Saül faisait rejeter sa dynastie, mais Dieu épargnait encore sa personne, et permit qu'il remportât d'éclatantes victoires sur les Philistins. Il ne restait guère que six cents hommes avec Saül. Dans cette extrémité, Jonathas résolut de tenter un coup hardi. N'emmenant avec lui que son écuyer, il pénétra au milieu d'une troupe de Philistins qui gardaient un poste avancé; ceux-ci, se croyant trahis, s'enfuirent en tournant les armes les uns contre les autres et en jetant partout la confusion et la terreur sur leur passage. Aussitôt Saül rassemble ses hommes, dont le nombre s'augmente de tous les Hébreux d'alentour qui se trouvent cachés : « Maudit sera l'homme, s'écrie-t-il, qui
« prendra quelque nourriture avant le soir, jusqu'à ce que
« je me sois vengé de mes ennemis! » Et il s'élança à la poursuite des Philistins, dont il fait un carnage effrayant. Jonathas ignorait la défense de son père; épuisé de fatigue, il trouva du miel sauvage dans une forêt qu'il traversait, et il en prit quelque peu du bout d'une baguette pour apaiser sa faim. Mais quand, après la victoire, Saül consulta Dieu pour savoir ce qu'il y avait à faire du camp des ennemis, le Seigneur ne donna pas de réponse. C'était un signe que quelque transgression avait été commise. Le sort indiqua Jonathas : « Je n'ai goûté qu'un peu de miel, dit alors le
« jeune prince, et voici que je vais être mis à mort. » Saül voulut en effet le livrer à la mort, afin d'accomplir son serment; mais le peuple intercédait vivement en faveur de celui qui venait de combattre si glorieusement pour Israël, et Jonathas eut la vie sauve.

Guerre contre les Amalécites.

La victoire due au courage de Jonathas rendit Saül

maître de tout son royaume : l'oppression des Philistins cessa, et les Moabites, les Ammonites, les Iduméens, les rois de Soba furent obligés de reconnaître la supériorité des armes des Israélites. Vint le tour des Amalécites, dont Samuel recommanda à Saül, de la part de Dieu, d'exterminer la race, sans épargner même les animaux. Saül obéit d'abord, et la race des Amalécites fut exterminée ; mais il commit une seconde faute en épargnant le roi *Agag* et en conservant la meilleure partie du butin. Comme il revenait en triomphe au milieu de son peuple, Samuel vint au-devant de lui et lui dit : « Est-ce que le Seigneur veut des holocaustes et des « victimes? Ne veut-il pas surtout qu'on lui obéisse? L'obé-
« sance vaut mieux que le sacrifice ; écouter le Seigneur vaut
« mieux que lui offrir la graisse des béliers. Puis donc que
« vous avez rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur vous
« rejette, il ne veut plus que vous soyez roi. »

Ainsi la seconde faute de Saül le faisait réprouver lui-même. Le malheureux roi reconnut sa faute et pria Samuel d'intercéder pour lui, mais le prophète voulut s'en aller ; et comme Saül le retenait par son manteau, le manteau se déchira : « C'est ainsi, s'écria Samuel, que le Seigneur a dé-
« chiré aujourd'hui le royaume d'Israël et vous l'arrache des
« mains pour le donner à un autre qui vaut mieux que vous. » Il consentit cependant à offrir au Seigneur un sacrifice en la compagnie de Saül, puis il se fit amener le roi Agag. « Ah !
« que la mort est cruelle ! » dit en gémissant le vaincu. « Comme ton épée a privé tant de mères de leurs enfants,
« lui répondit le prophète, ainsi ta mère sera privée de son
« fils. » Et il l'immola devant le Seigneur, à Galgala. Samuel s'en retourna ensuite à Ramatha, et il ne vit plus Saül à partir de ce jour : il pleurait sur le sort de ce roi que le Seigneur se repentait d'avoir constitué roi sur Israël.

Élection de David.

Quelque temps après, la voix du Seigneur se fit entendre à Samuel : « Jusques à quand pleureras-tu cet homme que
« j'ai rejeté? Viens, je veux t'envoyer chez un homme de

« Bethléem, du nom d'Isaï, car je me suis choisi un roi « parmi ses enfants. » Samuel partit, et, pour éviter la colère de Saül, prétexta qu'il avait à faire un sacrifice à Bethléem. Après le sacrifice, il fit venir devant lui Isaï et ses enfants. Isaï vint avec les sept aînés et laissa le plus jeune à la garde de son troupeau dans les champs. Samuel, ayant consulté le Seigneur, reconnut qu'aucun des sept jeunes hommes qu'il avait devant lui n'était l'élu du ciel. « N'avez-vous donc pas « d'autres enfants? » dit-il à Isaï. Sur la réponse de celui-ci, il fit venir le jeune homme resté aux champs, et dont le nom était *David*. Aussitôt que David fut arrivé, il répandit sur lui l'huile de l'onction; et, dès ce moment, l'esprit de Dieu fut sur David, tandis qu'il se retira de Saül, qui resta livré à un esprit mauvais dont les effets étaient de vagues terreurs, une mélancolie profonde et de soudains accès de fureur.

Dieu, qui préparait la grandeur de David, le rapprocha presque aussitôt de Saül. Le roi réprouvé apprit que la musique pourrait calmer ses transports, et fit chercher dans son royaume un habile joueur de harpe. On lui désigna le jeune Bethléémite comme un homme très-habile, en même temps que fort, vigoureux, belliqueux, beau et agréable à Dieu. Saül fit donc venir près de lui le jeune David, et, lorsque l'esprit malin le saisissait, David prenait sa harpe, et en tirait des accords qui éloignaient le mal.

David et Goliath.

Sur ces entrefaits, la guerre recommença avec les Philistins, qui vinrent camper près de Socoth, en Juda, dans la vallée du Térébinthe. Leur camp s'étendait sur l'un des versants de la vallée et sur la montagne, celui des Israélites sur une autre montagne; la vallée même séparait les deux camps. Or, il y avait un Philistin d'une taille gigantesque, qui sortait tous les jours et venait provoquer le plus brave des Israélites, en disant : « S'il m'ôte la vie, nous serons vos « esclaves; si je le tue, vous nous serez assujettis. » Et il ajoutait des blasphèmes contre Dieu à cette insolente provocation. Saül promit sa fille Michol en mariage, avec de grands

biens, à celui qui vaincrait ce géant, mais personne n'osa se hasarder contre lui; et, pendant quarante jours, Goliath fit impunément entendre ses blasphèmes et son défi. David était alors chez son père, tandis que trois de ses frères combattaient dans l'armée de Saül. Un jour que son père l'avait envoyé porter des provisions à ses frères, il entendit le terrible Goliath qui venait, selon son habitude, insulter les Israélites. David, indigné, demanda à ceux qui étaient autour de lui quelle récompense serait accordée à celui qui vaincrait le géant. Quand il l'eut appris, il se fit conduire près de Saül, et se proposa pour combattre Goliath. Quand il en eut obtenu la permission, il prit le bâton qu'il avait toujours à la main, et choisit dans le torrent cinq cailloux bien polis qu'il mit dans sa panetière; puis, armé de sa fronde, il s'avança vers le géant. Lorsque Goliath l'aperçut : « Suis-je un chien, » s'écria-t-il, pour que tu viennes à moi avec un bâton? » Et il le maudit au nom de ses dieux. « David lui répondit avec calme : « Tu viens avec l'épée, la lance et le bouclier; moi je viens au nom du Dieu des armées d'Israël, que tu as blasphémé. Le Seigneur va te livrer entre mes mains, je te frapperai et je te couperai la tête, et les cadavres des Philistins joncheront la terre. » A ces mots, il met une pierre dans sa fronde, court vers Goliath, et, d'un coup, lui enfonce la pierre dans le front. Le Philistin tombe; David se jette sur lui, et lui coupe la tête avec sa propre épée.

La mort de Goliath mit la terre dans l'armée des Philistins, qui furent taillés en pièces et poursuivis jusqu'aux portes d'Accaron. Saül, d'abord reconnaissant du service que David lui avait rendu, le mit à la tête d'une troupe de guerriers, et Jonathas se lia avec le jeune vainqueur d'une amitié que la mort seule put rompre. Mais bientôt les sentiments de Saül s'altérèrent. Au retour de la guerre, les femmes, s'avançant en chœur au-devant de l'armée chantaient : « Saül en a tué mille, et David dix mille. » Ces chants excitèrent la jalousie de Saül, qui ne chercha plus qu'à se débarrasser de son rival, et qui ne craignit pas pour cela de recourir aux moyens les plus honteux.

Jalousie de Saül contre David.

Plusieurs fois Saül essaya de percer David avec sa lance, pendant que celui-ci jouait de la harpe devant lui. L'amitié de Jonathas sauva plus d'une fois le fils d'Isaï; Michol elle-même, avertie que des meurtriers venaient pour tuer son époux, le fit secrètement échapper par une fenêtre. David se réfugia auprès de Samuel, à Ramatha, où la haine de Saül le poursuivit encore. Jonathas se vit lui-même en butte à la haine de son père, à cause de l'amitié qu'il professait pour David; Saül lança contre lui un javelot qu'il évita, et il courut aussitôt avertir son ami des dangers qui le menaçaient. Le proscrit chercha alors un refuge à Nobé, auprès du grand-prêtre *Achimélech*, avec quelques serviteurs fidèles à sa fortune. Il mourait de faim, et le grand-prêtre n'avait pas de pain profane à mettre à sa disposition. Achimélech n'hésita pas, pour lui sauver la vie, à lui donner les pains de proposition. David se cacha ensuite dans la caverne d'Odollam, où près de quatre cents hommes se réunirent autour de lui.

Furieux de ne pouvoir atteindre son ennemi, Saül se tourna contre le grand-prêtre Achimélech. Il ordonna à Doëg de raser la ville de Nobé et d'en passer les habitants au fil de l'épée. Le même jour, Achimélech périt égorgé, avec quatre-vingt-cinq prêtres revêtus de l'éphod de lin. Un seul des fils du grand-prêtre, *Abiathar*, échappa au massacre, et porta à David la nouvelle de cette horrible exécution.

David, si indignement traité, montrait une modération admirable. Saül étant un jour entré seul dans une caverne où, précisément, David se tenait caché avec ses gens, le proscrit s'approcha de lui sans qu'il s'en aperçût, et lui coupa un pan de son manteau. Il pouvait tuer le roi, et ses gens le poussaient à le faire. « Je ne veux pas porter la main sur lui, » leur dit-il, parce qu'il a reçu l'onction sainte. » Puis, lorsque Saül se fut éloigné un peu de la caverne, il sortit en criant : « Seigneur, mon roi ! » Saül se retournant, il se prosterna devant lui, et lui dit : « Pourquoi, seigneur, écoutez-vous les paroles de ceux qui vous disent que David

« ne cherche qu'une occasion de vous tuer? Regardez vous-même, mon père, et voyez si cela n'est pas le bord de votre manteau. Reconnaissez donc que je n'ai aucun mauvais dessein contre vous, tandis que vous cherchez à m'ôter la vie. Que le Seigneur soit juge entre nous! » Saül, touché de cette générosité, répondit : « N'est-ce pas toi que j'entends, ô mon fils David? Tu es plus juste que moi, tu me rends le bien pour le mal; que le Seigneur te récompense! Je reconnais maintenant que tu dois régner, et que tu posséderas le royaume d'Israël. Jure-moi seulement de ne pas exterminer ma postérité, et de ne pas anéantir mon nom et la maison de mon père. » Le malheureux roi pleurait. David prononça le serment demandé, et ils se séparèrent. C'est vers cette époque que mourut Samuel. Tout Israël s'assembla pour le pleurer, et l'on ensevelit son corps à Ramatha.

§ II. — Dernières années du règne de Saül.

Générosité de David.

David, qui n'avait pas osé se fier à la parole de Saül, s'était retiré dans le désert de Pharan, puis dans le désert de Ziph, où il fut encore poursuivi par Saül et par le général de ce roi, *Abner*, fils de Ner. David, accompagné d'un de ses braves compagnons, nommé Abisaï, pénétra la nuit dans la camp royal et dans la tente même du roi, et trouva Saül endormi, ayant sa lance plantée en terre au chevet de son lit : Abner et les autres gardes dormaient autour de lui. « Dieu, dit alors Abisaï à David, Dieu vous livre votre ennemi, je vais le percer d'un coup de lance. — Non, reprit David, contente-toi de prendre sa lance et sa coupe; et partons. » David n'emporta donc que la lance et la coupe de Saül, et il quitta le camp sans éveiller personne. Quand il fut à une certaine distance, sur une montagne voisine, il poussa de grands cris. Saül, qui s'était réveillé, reconnut la voix de David : « N'est-ce pas la voix de mon fils David? » dit-il. — C'est ma voix, seigneur roi, répondit David. « Pourquoi donc mon seigneur poursuit-il son serviteur? »

« Quel mal vous ai-je fait ? » Saül reconnut encore une fois sa faute et promit à David de ne plus le persécuter. David ne voulut pas néanmoins se fier à ce repentir ; il retourna avec six cents hommes près d'Achis, roi de Geth, qui l'accueillit favorablement et lui remit la ville de Siceleg, restée depuis lors à la tribu de Juda.

Mort de Saül.

Cependant le châtimement de Saül approchait. Les Philistins avaient repris les armes. Effrayé de la multitude de ses ennemis, il voulut consulter le Seigneur, qui ne lui répondit pas. Abandonné du Ciel, il se tourna vers les magiciens, qu'il avait autrefois chassés de son royaume, d'après les conseils de Samuel. Ses serviteurs finirent par trouver une pythonisse ou magicienne, à Endor, dans la tribu de Manassé. Il se rendit près d'elle sous d'humbles habits et suivit seulement de deux serviteurs. « Révèle-moi l'avenir, lui dit-il, et fais-moi apparaître Samuel. » A peine avait-il dit ces mots, que la pythonisse jeta un grand cri ; elle venait de voir le prophète. « J'ai vu, s'écria-t-elle, un vieillard qui sortait de terre enveloppé d'un manteau. » A ce trait, Saül reconnut Samuel ; il se prosterna contre terre. Samuel lui dit : « Pourquoi troubles-tu mon repos et me fais-tu monter ? Dieu va faire ce qu'il t'a déjà annoncé par ma bouche : il arrachera ton royaume de tes mains et il le donnera à ton gendre David. Demain, toi et tes fils, vous serez avec moi, et le camp d'Israël tombera entre les mains des Philistins. »

Saül, effrayé de ces terribles menaces, resta longtemps étendu sur la terre ; enfin il consentit à prendre quelque nourriture, et revint à son camp pendant la nuit. Le lendemain, les Israélites prirent la fuite dès le premier choc, et des milliers de cadavres jonchèrent la montagne de Gelboé. Les trois fils de Saül furent tués, et tout l'effort de la bataille tomba sur le roi. Grièvement blessé, craignant d'être pris vivant par les ennemis, Saül ordonna à son écuyer de le tuer, et, sur son refus, se jeta lui-même sur son épée ; l'é-

cuyer se tua à côté de lui. Ainsi périt ce roi, à l'âge de soixante-deux ans, après en avoir régné quarante.

David pleure Saül et Jonathas.

David venait de remporter une victoire sur les Amalécites, qui avaient pillé Siceleg pendant son absence, lorsque, le troisième jour après la bataille, il vit venir à lui un jeune homme, les vêtements déchirés et la tête couverte de poussière en signe de deuil. « D'où viens-tu ? lui dit-il. — Je « me suis enfui du camp d'Israël, » répondit le jeune homme ; et il raconta ce qui s'était passé, la défaite des Israélites, la mort de Saül et de Jonathas. « Comment sais-tu, lui de- « manda David, que Saül et Jonathas sont morts ? — Je « me trouvais par hasard sur la montagne de Gelboé, ré- « pliqua le jeune homme, j'ai vu Saül qui s'appuyait sur sa « lance ; il m'appela, et, en apprenant que j'étais Amalécite, « il me pria de le tuer. J'obéis, sachant qu'il ne pourrait « survivre à sa défaite, et je pris le diadème qui était sur « sa tête, le bracelet qu'il avait au bras, et je les apporte à « mon seigneur. » David se prosterna contre terre et pleura longtemps Saül et Jonathas ; puis il fit tuer l'Amalécite qui se vantait d'avoir porté la main sur l'oint du Seigneur, et il chanta l'hymne funèbre qui se termine par ces touchantes paroles : « Je pleure sur toi, Jonathas, ô mon frère, toi si « beau, toi si aimable ! Je t'aimais comme une mère aime « son unique enfant ! — Comment les forts sont-ils tombés ? « Comment se sont évanouis ces foudres de guerre ?

CHAPITRE II.

RÈGNE DE DAVID (1056-1016 av. J.-C.).

Guerre contre Isboseth.

David avait trente ans lorsque Saül mourut. Il consulta le Seigneur pour savoir ce qu'il devait faire, et vint fixer sa résidence à Hébron, où il fut reconnu roi par la tribu de Juda, tandis que les autres tribus, à l'instigation d'Abner,

reconnaissaient comme leur roi un dernier fils de Saül, *Isboseth*, qui était âgé de quarante ans. Les deux concurrents se firent la guerre pendant sept années : Abner commandait les troupes d'Isboseth, et *Joab* commandait les troupes de David. Abner ayant eu à se plaindre d'Isboseth, se rangea du côté de David, qui le reçut avec de grands honneurs. Privé de ce secours, Isboseth ne pouvait plus résister. Un crime débarrassa David de cet adversaire : deux chefs de mercenaires l'assassinèrent dans sa maison, et apportèrent sa tête à David, pensant en recevoir une riche récompense. Mais le pieux roi, qui avait pleuré Saül, punit de mort les meurtriers, et sa noble conduite lui gagna tous les cœurs. Toutes les tribus, réunies à Hébron, le reconnurent pour seul roi d'Israël. (1049 avant J.-C.) Il restait un enfant, fils de Jonathas, nommé *Miphiboseth*, qui était boiteux, parce que sa nourrice l'avait laissé tomber en fuyant à la nouvelle du désastre de Gelboé. David le traita avec les plus grands égards, en souvenir de son père; il lui fit rendre tous les biens de sa maison, et l'admit tous les jours à sa table.

Prise de Sion.

D'éclatantes victoires signalèrent bientôt l'union de toutes les tribus. La forteresse de Sion, à Jérusalem, était encore au pouvoir des Jébuséens; David l'attaqua. Les Jébuséens comptaient tellement sur leurs forces et sur la situation avantageuse de leur ville, qu'ils n'opposèrent d'abord à David que des aveugles et des boiteux; mais le roi leur montra qu'ils avaient affaire à un adversaire moins méprisable qu'ils ne le pensaient : la forteresse fut prise d'assaut, et David choisit pour sa résidence la montagne même de Sion, qui reçut le nom de cité de David (1048 avant J.-C.). Il s'y fit élever un magnifique palais par les ouvriers et avec les matériaux qu'il demanda à *Hiram*, roi de Tyr. Les Philistins essayèrent bien de troubler le roi dans ses entreprises, mais ils furent vaincus, et obligés de reconnaître la supériorité des Israélites; désormais Jérusalem allait être la capitale du peuple de Dieu.

Translation de l'arche

L'arche d'alliance était toujours à Gabaa, dans la maison d'Abinadab, où elle avait été transportée à son retour du pays des Philistins. David résolut de la faire venir à Jérusalem. Une multitude immense se rendit à la cérémonie de la translation, accompagnant David au chant des cantiques et au son des instruments. On plaça l'arche sur un chariot neuf, et les fils d'Abinadab, *Oza* et *Ahio*, conduisaient le chariot. Pendant la marche, les bœufs se détournèrent brusquement et l'arche pencha, menaçant de tomber. Oza y porta la main pour la retenir, mais Dieu punit aussitôt son manque de respect et de foi en le frappant de mort. David, épouvanté de ce châtement, craignit de recevoir l'arche dans l'endroit qu'il avait préparé, sur la montagne de Sion, et il la fit entrer à Geth, dans la maison d'*Obédédom*. Les bénédictions que Dieu répandit sur Obédédom et sur toute sa famille rassurèrent David, qui s'empressa de reprendre son projet. Au bout de trois mois, la cérémonie de la translation fut reprise. Un tabernacle avait été dressé dans la forteresse de Sion; l'arche y fut conduite en grande pompe, au milieu des transports de joie d'une foule innombrable. Le son des instruments et le bruit des cantiques témoignaient de l'allégresse universelle. David lui-même, vêtu d'un éphod de lin, dansait devant l'arche et chantait les louanges du Seigneur. On arriva ainsi à Jérusalem; on plaça l'arche dans le tabernacle préparé, et David offrit à Dieu des holocaustes et des victimes pacifiques (1045 av. J.-C.).

Victoires de David.

David n'avait préparé qu'une demeure provisoire à l'arche; il songea à élever un temple magnifique au Seigneur, mais le prophète Nathan vint lui dire de la part de Dieu: « Le sceptre ne sortira pas de ta race, mais ce n'est pas à toi qu'il est réservé de m'élever un temple. Lorsque le nombre de tes jours sera rempli et que tu dormiras avec tes pères, j'affermirai le trône de ton fils, et c'est lui qui édifiera ma

« maison. » Les mains sanglantes de David n'étaient pas dignes d'élever un temple au Seigneur ; Dieu réservait cette gloire au roi pacifique qui devait lui succéder. Le saint roi recommença donc le cours de ses combats et de ses victoires. Les Israélites étaient encore astreints à payer un tribut aux Philistins : David les battit dans la vallée de Réphaïm, puis il les repoussa jusqu'à Gazer, et finit par leur enlever le territoire de Geth (1044 av. J.-C.). Il se tourna ensuite contre les Moabites et les vainquit. Il soumit également le reste des Amalécites, et assujettit les Iduméens. La conquête de l'Idumée le rendit maître des deux villes d'Élana et d'Asiongaber, situées sur le golfe Élanitique dans la mer Rouge, ce qui lui permit d'étendre le commerce des Hébreux du côté de la mer des Indes.

Au nord, il rencontra un puissant adversaire dans le roi syrien de Soba, *Adarezer*. Il le défit non loin de l'Euphrate et lui prit vingt mille hommes de pied et dix-sept cents chevaux. Une armée était venue à Damas au secours d'Adarezer ; il la mit en déroute, tua vingt-deux mille hommes et soumit toute cette partie de la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Puis vint le tour des Ammonites, dont le pays fut ravagé ; Rabbath, leur capitale, fut prise, et les habitants périrent au milieu d'affreuses tortures, en représailles de celles qu'ils faisaient eux-mêmes souffrir aux vaincus. Les uns furent sciés ou écrasés sous des chariots, les autres jetés dans les fers. Les autres villes des Ammonites éprouvèrent le même sort (1042 av. J.-C.).

Crimes de David.

C'est pendant l'expédition contre les Ammonites, dirigée d'abord par ses généraux, que David commit le double crime qu'il devait pleurer tout le reste de sa vie. Du haut de son palais, il avait vu sur la terrasse d'une maison voisine *Bethsabée*, femme d'Urie, l'un de ses plus braves et de ses plus fidèles officiers, et une passion coupable s'était allumée dans son cœur. A l'adultère il ajouta l'homicide, en donnant à Joab l'ordre d'exposer Urie au plus fort de la mêlée et de

l'abandonner ainsi aux coups des ennemis. Le brave Urie périt, en effet, en combattant avec le plus grand courage, et, après les jours du deuil, David épousa Bethsabée.

Le roi coupable resta près d'un an sans reconnaître sa faute et sans éprouver la colère du Seigneur. Au bout de ce temps, le prophète Nathan se présenta devant lui et lui dit : « Il y avait deux hommes dans une ville, l'un riche, et « l'autre pauvre. Le riche avait de nombreux troupeaux de « brebis et de bœufs ; le pauvre n'avait pour tout bien qu'une « petite brebis qu'il avait achetée et qui avait grandi avec « ses enfants ; elle mangeait le pain dans sa main, elle bu- « vait dans sa coupe et elle dormait sur son sein. Or, un « étranger étant venu chez le riche, celui-ci n'alla pas, pour « offrir à manger à son hôte, choisir un de ses bœufs ou de « ses moutons, mais il prit la brebis du pauvre, la tua et « l'offrit à l'étranger. » David, indigné à ce récit, s'écria : « Vive Dieu ! cet homme mérite la mort : il rendra quatre « brebis au pauvre. » Nathan reprit : « Cet homme, c'est « vous ! Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Tu « as fait mourir Urie par l'épée des Ammonites, et tu as « pris sa femme pour épouse. C'est pourquoi le mal sortira « de ta maison contre toi. »

David rentra alors en lui-même : « J'ai péché contre le « Seigneur, » dit-il humblement. Nathan reprit : « Le Sei- « gneur a transféré le châtiment de votre péché ; vous ne « mourrez pas, mais l'enfant qui est né mourra. » L'enfant né de l'adultère mourut en effet au bout de quelques jours, et David s'humilia devant la main divine qui le frappait. Plus tard Bethsabée eut un autre fils, qui fut nommé *Salomon* (aimé de Dieu), et qui succéda à David. Les châtiments annoncés par le prophète ne devaient pas tarder à tomber sur le roi pénitent.

Révolte d'Absalon.

Un des fils de David, nommé Absalon, à qui il avait pardonné une première faute, se révolta contre lui et chercha à le détrôner. Il eut l'art de se faire tant de partisans, que

David, pour épargner à Jérusalem les horreurs de la guerre, s'enfuit avec toute sa maison, suivi de ses gardes et de quelques serviteurs fidèles. Pour lui, il voyait dans ce qui arrivait l'accomplissement des menaces divines. Il traversa le torrent de Cédron, gravit en pleurant, la tête voilée et pieds nus, la montagne des Oliviers, et prit la route du désert. Le grand-prêtre *Abiathar*, *Sadoc* et les lévites l'avaient suivi avec l'arche, mais David leur dit de reporter l'arche à Jérusalem, afin de pas l'exposer aux hasards de la guerre.

Comme il s'approchait de Bahurim, un homme appelé *Séméi*, de la famille de Saül, se plaça sur son passage, et se mit à lui jeter des pierres en le maudissant. *Abisaï*, l'un des gardes de David, voulait tuer cet insolent, mais David le retint en disant : « Laissez-le faire, laissez-le maudire
« comme le veut le Seigneur, qui aura peut-être pitié de mon
« affliction, et qui me rendra quelque bien pour ces ma-
« lédictions. » Et il continua son chemin, pendant que *Séméi* le poursuivait d'injures et de pierres. Il arriva enfin dans un endroit où il put se reposer.

Cependant *Absalon* était entré en roi dans Jérusalem avec *Achitophel*, l'un des conseillers en qui David avait mis sa plus grande confiance. *Achitophel* lui conseillait de marcher aussitôt à la poursuite de David, afin de ne pas lui laisser le temps de rassembler des forces; mais un fidèle serviteur du roi, *Chusaï*, d'accord avec *Sadoc* et *Abiathar*, vint à bout de détourner *Absalon* d'une poursuite immédiate; et le traître *Achitophel*, qui vit que l'on se perdait ainsi, se fit justice à lui-même en se pendant. Quand *Absalon* se décida enfin à passer le Jourdain avec ses troupes, il était trop tard; David avait eu le temps de rassembler des troupes considérables. On se battit dans la forêt d'*Ephraïm*: vingt mille hommes périrent du côté d'*Absalon*. David avait ordonné d'épargner le fils rebelle. Celui-ci prit la fuite, monté sur une mule. Comme il passait sous un chêne, sa chevelure, qui était très-épaisse et très-longue, s'embarrassa dans les branches, et, la mule continuant de courir, il y demeura suspendu par les cheveux. *Joab*, qui survint, le perça de trois dards, sans

respect pour l'ordre donné par le roi ; le cadavre fut jeté dans une immense fosse et recouvert d'un monceau de pierres. Lorsque David apprit la mort du rebelle, il fut saisi d'une violente douleur. « Mon fils Absalon, s'écriait-il, ô mon fils « Absalon ! Que ne suis-je mort à ta place, ô mon fils, ô « mon fils Absalon ! » Tout le peuple partagea la douleur du roi, et la victoire fut ainsi changée en deuil. Il fallut les reproches de l'impérieux Joab, pour engager David à reprendre les rênes du gouvernement (1024 av. J.-C.).

Dernières années de David.

Les dernières années de David furent encore troublées par des fléaux et des guerres. David eut à réprimer une nouvelle révolte, qui mettait aux prises la tribu de Juda avec les autres tribus. Puis survint une famine de trois ans, en punition des mauvais traitements que Saül avait fait subir aux Gabaonites, contrairement à l'alliance autrefois contractée avec eux par Josué. Les Philistins reprirent les armes, et il fallut quatre campagnes victorieuses pour les forcer au repos.

Mais David tomba dans une nouvelle faute, qui lui attira de nouveaux malheurs. Une pensée d'orgueil s'éleva dans son cœur ; et, pour se rendre compte de sa puissance, il fit faire le dénombrement de son peuple. Il se trouva dans la tribu de Juda cinq cent mille hommes en état de porter les armes, et huit cent mille dans les autres tribus. Alors parut le prophète *Gad* qui vint, au nom du Seigneur, lui ordonner de choisir entre trois fléaux, ou une famine de sept ans, ou une guerre de trois mois, ou une peste de trois jours, en expiation du péché d'orgueil qui avait été commis. « Il vaut mieux, dit « David, tomber entre les mains d'un Dieu plein de miséri- « corde, qu'entre les mains des hommes ; » et il préféra la peste, qui pouvait l'atteindre aussi bien que le dernier de ses sujets. Le fléau emporta soixante-dix mille personnes. « C'est « moi qui ai péché, disait David en pleurant ; c'est moi qui « ai commis l'iniquité, et ce sont les brebis qui sont « châtiées. O mon Dieu, tournez votre main contre moi et « contre la maison de mon père. »

Un dernier chagrin vint troubler la vieillesse de David. *Adonias*, l'aîné de ses enfants, aspirait au trône, et était appuyé par *Abiathar* et par *Joab*. Or, d'après l'inspiration de Dieu, c'était au second fils de *Bethsabée*, à *Salomon*, que David destinait le trône; *Sadoc* et le prophète *Nathan* se tenaient avec le roi. Afin d'éviter une guerre civile, David fit sacrer, de son vivant, son fils *Salomon*. La cérémonie se fit avec la plus grande solennité. *Adonias*, effrayé, se réfugia auprès de l'autel, d'où il n'osa s'éloigner qu'après avoir reçu de *Salomon* les meilleures assurances.

Mort de David.

David employa les dernières années de son règne à préparer les matériaux du Temple, dont il recommanda la construction à son fils; puis, sentant sa fin approcher, il bénit son peuple et pria pour lui; et, appelant *Salomon* près de sa couche, il lui dit : « Mon fils, voici que j'entre dans la voie où s'engagent
« tous les hommes; sois fort, sois homme. Marche dans les
« voies du Seigneur ton Dieu, observe ses lois et ses com-
« mandements. Tu sais ce qu'a fait *Joab*, qui a tué *Abner*
« en pleine paix¹; tu agiras selon ta pensée, et tu ne per-
« mettras pas qu'il meure en paix après une longue vieillesse.
« Tu connais aussi *Séméi*, qui m'a outragé dans ma fuite,
« mais que je n'ai pas voulu punir de mort, parce qu'il était
« venu au-devant de moi à mon retour : tu ne permettras
« pas non plus qu'il reste impuni. » Quelques jours après,
David s'endormit dans le Seigneur; il avait régné quarante
ans, et était âgé de soixante-dix ans. Il fut enterré dans la
cité de David, laissant sa mémoire vénérée de tout le peuple,
et restant à jamais, par ses vertus et par sa pénitence, le
modèle des rois qui veulent être agréables à Dieu.

Les Psaumes de David.

Il reste un magnifique monument du génie de David et de l'esprit prophétique qui l'animait, dans les *Psaumes*, qui

1. *Joab* avait tué *Abner* peu de temps après que ce général se fut rendu à David; il voulait ainsi venger la mort d'un de ses frères tué par *Abner*.

devinrent les chants nationaux des Israélites, avant d'être les chants universels de l'Église et de l'humanité.

CHAPITRE III.

RÈGNE DE SALOMON (1016-976 av. J.-C.).

Justice de Salomon.

Salomon n'avait que vingt ans lorsqu'il monta sur le trône, mais, docile aux conseils de son père, il déjoua par sa résolution et par sa sévérité les complots de ses ennemis. David avait à peine fermé les yeux, qu'Adonias reprit ses projets, dans lesquels il était soutenu par le grand-prêtre Abiathar et par Joab, général des armées du saint roi. Salomon fit saisir Adonias et Joab et les fit mettre à mort; il se contenta d'envoyer Abiathar en exil, et la grande sacrifice fut donnée à Sadoc, de la maison d'Éléazar; avec la punition d'Abiathar, qui était de la maison d'Héli, s'accomplit la prédiction faite contre cette maison. Séméi, épargné d'abord, reçut ordre d'habiter Jérusalem, avec défense d'en sortir; il enfreignit cette défense trois ans après et fut mis à mort. Cette sévérité et cette justice imprimèrent une salutaire terreur dans les esprits, et les mécontents n'osèrent se montrer de longtemps.

Sagesse de Salomon.

Le nouveau roi se montrait digne de son père, mais il commit la faute d'épouser une fille du roi d'Égypte et d'offrir à Dieu des sacrifices sur les hauts lieux, ce qui amena plus tard bien des malheurs sur Israël. Cependant la piété de Salomon était agréable à Dieu, qui lui apparut dans un songe et lui dit : « Demande ce que tu voudras et je te le donnerai. » Salomon répondit : « Seigneur, donnez-moi un cœur docile, « afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner le bien « du mal. » La prière de Salomon fut agréable au Seigneur, qui lui dit : « Parce que tu as demandé la sagesse, et non de

« longs jours ou des richesses, j'ai exaucé ta prière et je t'ai
« donné un esprit sage et intelligent, tel que personne n'en
« a eu avant toi et n'en aura après toi. Et je te donnerai en
« outre ce que tu n'as pas demandé, les richesses et la gloire,
« en quoi tu surpasseras tous les rois qui t'ont précédé. »

Une occasion se présenta bientôt qui montra l'esprit de discernement dont Dieu avait doué Salomon. Deux femmes vinrent trouver le roi, et l'une d'elles lui dit : « Cette femme
« et moi, nous habitons dans la même maison, et j'ai enfanté
« un fils. Trois jours après, elle enfanta aussi, mais, la nuit,
« elle étouffa son fils par accident. Se levant alors que je
« dormais, elle mit son fils mort à la place du mien. Lorsque
« j'ai voulu donner le sein à mon enfant, j'ai reconnu que
« celui que je prenais était mort et que ce n'était pas le mien. »
L'autre femme soutenait le contraire. Il n'y avait point de témoins, et la dispute pouvait se prolonger; mais Salomon, prenant la parole, prononça cette sentence : « Qu'on coupe
« l'enfant qui est vivant en deux parties, et qu'on en donne
« une moitié à chaque femme. » A ces mots, la mère de l'enfant qui vivait sent ses entrailles émues et s'écrie : « Je
« vous en supplie, seigneur, donnez-lui l'enfant vivant, ne
« tuez pas l'enfant! » L'autre, au contraire, consentait au partage. « C'est à la première, dit Salomon, qu'il faut rendre
« l'enfant, car c'est elle qui est sa mère. » Tout Israël admira ce jugement, et fut saisi d'une crainte respectueuse pour le jeune roi qui montrait tant de sagesse.

Puissance de Salomon.

Rien n'égalait jamais la magnificence de ce prince. Il agrandit et fortifia Jérusalem; il releva de leurs ruines les villes qui avaient été dévastées dans les guerres précédentes, et en fonda de nouvelles jusqu'aux limites du désert, comme celle de Palmyre ou Tadmor, dont les ruines étonnent encore le voyageur par leur magnificence. Il agrandit les ports d'Elath et d'Asiongaber, et y fit construire une flotte qui, sous la direction de pilotes tyriens, allait chercher jusqu'à Ophir (dans l'Inde) de la poudre d'or, des parfums, des bois rares et des

pierres précieuses. Son palais était une merveille de richesse et de magnificence. Son trône d'or et d'ivoire surpassait les merveilles connues jusque-là. Ses officiers, ses serviteurs et ses esclaves formaient comme un peuple au milieu de sa cour. Il possédait jusqu'à quatorze mille chevaux de char et douze mille chevaux de course, ce qui constituait une puissante cavalerie capable de faire respecter ses États par les peuples voisins. Des fontaines, des canaux, des jardins, des bosquets enchantés ornaient la demeure royale, et excitaient l'admiration des étrangers aussi bien que du peuple.

Construction du Temple.

Les richesses et la puissance de Salomon, et la paix dont il jouissait, lui permirent enfin de réaliser la pensée de son père. Hiram, roi de Tyr, renouvela l'alliance avec lui, et mit à sa disposition toutes les ressources de Tyr pour l'édification du Temple. Salomon employa jusqu'à soixante-dix mille hommes dans le Liban pour porter les fardeaux, pendant que quatre-vingt mille autres taillaient les pierres dans les montagnes. Trois mille six cents hommes étaient chargés de surveiller les divers travaux. Trente mille ouvriers furent pris parmi les Israélites; le roi d'Égypte, beau-père de Salomon, en envoya près de cent mille, de sorte que le nombre des ouvriers employés à la construction du Temple s'élevait à près de trois cent cinquante mille. Tout fut d'ailleurs préparé avec un tel soin et les mesures si bien prises, que, pendant le travail même de la construction, ni la hache ni le marteau ne se firent entendre.

L'édification du Temple commença la quatrième année du règne de Salomon; elle dura sept ans et six mois. On sait qu'il s'éleva sur la montagne de Moria, célèbre par le sacrifice d'Isaac. Quand il fut achevé, Salomon rassembla tous les anciens d'Israël, les chefs des tribus et les princes des familles pour en faire la dédicace. On y transporta en grande pompe le tabernacle et l'arche. La majesté de Dieu remplit le nouvel édifice, sous la forme d'une nuée; le feu du ciel descendit sur les victimes et l'alliance d'Israël avec Jéhovah fut ainsi

solennellement renouvelée. La fête de la Dédicace dura sept jours et fut suivie de celle des Tabernacles, qui dura autant de temps (1005 av. J.-C.)¹.

La reine de Saba.

C'est vers cette époque qu'on vit venir à Jérusalem, du fond de l'Arabie, la reine de Saba, qu'attirait la renommée de Salomon, et qui voulut lui proposer la solution de plusieurs questions obscures. Salomon répondit à toutes ses questions avec une sagesse et une pénétration qui la frappèrent d'étonnement : « On ne m'a pas trompée, lui dit-elle ; votre sagesse passe tout ce que la renommée m'avait appris. Heureux les hommes, heureux les serviteurs qui vous approchent et qui entendent vos paroles ! » Elle fit à Salomon de riches présents, et s'en retourna dans son pays, charmée et émerveillée de tout ce qu'elle avait vu et entendu.

Chute de Salomon.

La prospérité affaiblit le cœur de Salomon ; il se laissa aller à l'amour des femmes étrangères. La fille de Pharaon avait déjà exercé sur lui un empire funeste, il prit d'autres femmes parmi les Moabites, les Ammonites, les Iduméens, les Sidoniens et les Héthéens, malgré la défense du Seigneur qui avait prévenu les Hébreux que ces femmes les conduiraient au culte des faux dieux. La corruption du cœur amena en effet la perversion de l'intelligence, et Salomon se mit à élever des temples et des autels aux faux dieux, c'est-à-dire aux démons. Alors Dieu lui apparut et lui dit : « Parce que tu n'as pas gardé mon alliance, je diviserai ton royaume, et je le donnerai à un de tes serviteurs. Cependant, à cause de David ton père, je renverrai ces maux après ta mort, et je n'enlèverai pas tout ton royaume à ton fils, mais je lui laisserai une tribu. » A partir de cette époque, la paix dont Salomon jouissait fut presque continuellement troublée. Les peuples vaincus se relevèrent ; dans l'intérieur même du royaume, *Jéroboam*, fils de *Nabath*, à qui Salomon avait donné l'intendance des deux tribus

1. Selon d'autres calculs, la dédicace du Temple eut lieu en 992 av. J.-C.

de la maison de Joseph, leva l'étendard de la révolte, et prétendit au trône.

Le prophète *Abias* avait annoncé à Jéroboam sa future élévation ; le rencontrant à la campagne, non loin de Jérusalem, il coupa devant lui son manteau en douze morceaux, et lui dit : « Prends pour toi dix morceaux, car voici ce que
« dit le Seigneur Dieu d'Israël : Je diviserai le royaume de
« Salomon, et je t'en donnerai dix tribus. Une tribu restera
« au fils de Salomon, à cause de mon serviteur David, et de
« plus la ville de Jérusalem, que j'ai choisie parmi toutes
« les villes d'Israël. Si tu marches dans mes voies, j'affer-
« mirai ta maison comme celle de David, et je te mettrai en
« possession d'Israël. » Salomon voulut faire mourir Jéroboam, mais celui-ci se réfugia auprès du roi d'Égypte *Sésac*, l'un des successeurs du beau-père de Salomon. Salomon mourut à l'âge de soixante ans, après un règne de quarante. On ignore s'il se repentit de ses fautes avant sa mort ; aussi sera-t-il pour tous les siècles un exemple déplorable de la corruption du cœur humain, contre laquelle nous ne pouvons trouver de préservatif assuré, ni dans nos œuvres, ni dans nos vertus passées, mais uniquement dans la miséricorde et dans la grâce du Seigneur (976 av. J.-C.).

Les livres de Salomon.

De tous les livres écrits par Salomon, il n'en est parvenu jusqu'à nous que trois, qui sont insérés dans le Canon des saintes Écritures : les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques* ; la dernière partie des *Proverbes* a été recueillie et mise en ordre du temps du roi Ezéchias ; quelques-uns doutent que l'*Ecclésiaste* soit de Salomon, mais la plupart des commentateurs, et parmi eux saint Jérôme, pensent que ce livre est le fruit de la pénitence du roi d'Israël, qui serait revenu à Dieu dans les derniers temps de sa vie ; quant au *Cantique des Cantiques*, en même temps qu'il célèbre le mariage de Salomon avec la fille du roi d'Égypte, il chante d'une façon prophétique et allégorique l'union du Christ avec son Église.

CINQUIÈME PÉRIODE

DEPUIS LE SCHISME DES DIX TRIBUS JUSQU'À
LA FIN DE LA CAPTIVITÉ.

(976 à 536 av. J.-C.).

La cinquième période de l'*Histoire sainte* s'étend du schisme des dix tribus, arrivé à la mort de Salomon, en 976 (ou 962 selon d'autres calculs), jusqu'à l'édit de Cyrus, qui mit fin à la captivité de Babylone, en 536 avant J.-C. ; c'est un espace de 440 ans. Pendant cette période, les deux royaumes séparés d'Israël et de Juda suivent leurs voies : le premier ne compte guère que des rois infidèles à Dieu, le second compte de saints rois, mais un trop grand nombre encore de rois qui attirent la colère divine sur leurs peuples et sur eux-mêmes.

L'histoire de cette période sera divisée en trois chapitres : le premier comprendra l'histoire du peuple de Dieu depuis le schisme jusqu'à la chute du royaume d'Israël ; le second ira de la chute de ce royaume à celle du royaume de Juda ; le troisième sera consacré à l'histoire de la captivité de Babylone.

CHAPITRE PREMIER.

ROYAUMES DE JUDA ET D'ISRAËL (976-721 av. J.-C.).

Les royaumes de Juda et d'Israël existèrent simultanément pendant 255 ans ; le royaume de Juda subsista encore, après la chute d'Israël, 134 ans, mais les dix-neuf dernières années appartiennent déjà à la captivité.

§ 1^{er}. — **Règnes de Roboam et d'Abia en Juda,
de Jéroboam en Israël** (976-956 av. J.-C.).

Schisme des dix tribus.

Roboam, fils de Salomon, monta d'abord sans opposition sur le trône de son père ; il fut solennellement reconnu par

le peuple assemblé à Sichem. Mais Jéroboam, qui avait quitté l'Égypte aussitôt après la mort de Salomon, et qui se trouvait à l'assemblée, excita les mécontents à demander au roi la diminution des impôts, qui étaient devenus fort lourds dans les dernières années du règne précédent. Le roi demanda trois jours pour réfléchir sur cette demande. Les vieillards qu'il consulta lui conseillèrent d'inaugurer son règne par une mesure qui lui concilierait les esprits; mais Roboam aima mieux suivre l'avis des jeunes courtisans qui l'engagèrent à repousser la demande du peuple. Quand le peuple eut été convoqué pour entendre sa réponse, il dit : « Mon père a fait peser sur vous un joug fort lourd, je l'aggraverai encore; il vous a frappés avec de simples verges, je vous frapperai avec des verges de fer. » A ces mots, les mécontents s'écrient qu'il n'y a rien à espérer de ce fils d'Isaï, et qu'Israël ne doit rien avoir de commun avec la maison de David. Les rebelles prirent pour roi Jéroboam; et le prophète *Séméïas* vint, de la part de Dieu, défendre à Roboam de combattre ses frères; Roboam obéit, et la guerre n'éclata que plus tard. Les deux tribus de Juda et de Benjamin avec la plupart des lévites formèrent le royaume de Juda; les autres tribus formèrent celui d'Israël.

Roboam.

Roboam resta fidèle à Dieu pendant les trois premières années de son règne. Il s'appliqua, pendant ce temps, à fortifier son royaume; il bâtit plusieurs places fortes, entre autres Bethléem, et les pourvut de tout ce qui était nécessaire pour une vigoureuse défense. Malheureusement, il finit par imiter l'idolâtrie de son père, et le peuple suivit le roi, en dressant sur les hauts lieux des autels aux divinités étrangères. La punition arriva bientôt. Le roi d'Égypte, Sésac, entra dans le royaume avec une innombrable armée d'Égyptiens et d'Éthiopiens, s'empara des principales places fortes, et s'avança jusqu'à Jérusalem. Roboam et son peuple s'humilièrent alors devant le Seigneur, qui les épargna, en inspirant à Sésac de se retirer, après avoir enlevé les trésors

du Temple, entre autres trois cents boucliers d'or que Salomon avait fait faire, et qui furent remplacés plus tard par des boucliers d'airain (971 av. J.-C.). Roboam mourut après un règne de dix-sept ans, et laissa le trône à son fils *Abia* ou *Abiam*, qui n'en régna que trois (959-956).

Jéroboam.

Jéroboam avait bien commencé, comme Roboam. Il rebâtit Sichem, sur les montagnes d'Éphraïm, pour en faire sa capitale, et il conserva d'abord la loi de Moïse. Mais craignant bientôt que le peuple, qui se rendait selon la loi à Jérusalem pour les grandes fêtes de l'année, ne retournât sous le sceptre de la maison de David, il ne recula pas devant l'apostasie pour le retenir ; imitant l'idolâtrie égyptienne, dans laquelle il était peut-être déjà tombé à la cour du roi d'Égypte, il fit ériger deux veaux d'or, l'un à Dan, l'autre à Béthel, et ordonna au peuple de les adorer. « N'allez plus à Jérusalem, dit-il ; voici les dieux qui vous ont tiré d'Égypte. » Il dressa en même temps des autels sur les hauts lieux, et prit pour les desservir des prêtres dans les derniers rangs du peuple, et qui n'appartenaient pas à la tribu de Lévi. Lui-même usurpait d'ailleurs les fonctions sacerdotales, et sacrifiait à ses faux dieux.

Règne d'Abiam.

L'avènement d'*Abia* ou *Abiam*, en Juda, fut malheureux pour Jéroboam. Depuis l'expédition de Sésac, Israël et Juda n'avaient pas cessé d'être en guerre. Les deux rois mirent sur pied toutes leurs forces : Jéroboam avait huit cent mille hommes sous les armes ; Abiam quatre cent mille. Jéroboam cherchait à envelopper ses ennemis ; mais, confiants dans le secours de Dieu, les hommes de Juda combattirent avec tant de courage, qu'ils remportèrent une victoire complète ; cinq cent mille Israélites furent tués ou blessés. Jéroboam ne put se relever de ce désastre ; il tomba dans une maladie de langueur qui le força à remettre les soins du gouvernement entre les mains de son fils *Nadab*, et il mou-

eut sans être revenu à Dieu (955 av. J.-C.). Abiam l'avait précédé dans la tombe après avoir imité l'impiété de Roboam, son père (956 av. J.-C.).

§ II. — Règnes d'Asa en Juda, de Nadab, Baasa, Éla, Zamri et Amri en Israël (956-915).

Règne d'Asa.

Asa, fils d'Abiam, lui succéda dans le royaume de Juda. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes du gouvernement, marchant sur les traces de David, il renversa les autels des faux dieux. Dieu le récompensa de son zèle et de sa piété par dix années de paix, pendant lesquelles il construisit plusieurs places fortes, et mit son royaume en état de défense. Le roi d'Éthiopie, Zara, qui venait de se rendre maître de l'Égypte, vint alors l'attaquer avec un million d'hommes et trois cents chariots de guerre. Asa, sans s'effrayer, alla au-devant de l'ennemi dans la vallée de Séphata près de Marésa, et le défit complètement. Zara ne ramena en Égypte que quelques débris de son armée, et perdit toutes les conquêtes qu'il avait faites (946 av. J.-C.).

Une paix de vingt-cinq ans succéda à cette victoire (946-921) ; ce fut une période de fidélité et de prospérité pour le royaume de Juda. Malheureusement la piété d'Asa devint moins vive dans ses dernières années ; pour la guerre, il mit plus de confiance dans des alliances avec des rois étrangers, que dans le secours du Seigneur ; malade, il montra moins de confiance en Dieu que dans l'art des médecins. Les dernières années de sa vie se passèrent ainsi dans des difficultés que lui suscitait son peu de confiance en Dieu. Il mourut dans la quarante-unième année de son règne, et fut enseveli dans la cité de David (915 av. J.-C.).

Royaume d'Israël.

Six rois s'étaient succédé dans le royaume d'Israël pendant le règne d'Asa. *Nadab*, fils de Jéroboam, ne régna que deux ans (955-953 av. J.-C.) : imitateur de l'impiété de son père, il fut assassiné par *Baasa*, un de ses généraux, qui était de

la tribu d'Issachar. Baasa se fit proclamer roi, et l'un des premiers actes fut de livrer à mort tous les membres de la famille de Jéroboam, selon la prédiction du prophète Abias.

Baasa (953-931 av. J.-C.) ne fut pas plus fidèle à Dieu que ses prédécesseurs. Son fils *Ela* lui succéda. Le sort d'*Ela* fut le même que celui de *Nadab* (931-930 av. J.-C.). L'un de ses généraux, *Zamri* ou *Zambri*, le surprit à Thersa, dans la maison du gouverneur de la ville, où il s'était enivré, et l'égorgea. Puis il se fit proclamer roi, et extermina tous les membres de la maison de Baasa. Mais il ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Au bout de sept jours, un autre général d'*Ela*, nommé *Amri* ou *Hamri*, vint mettre le siège devant Thersa. *Zamri*, désespérant de se défendre, s'enferma dans son palais et s'y brûla avec toute sa maison (930 av. J.-C.).

Thersa était la capitale des rois précédents. *Amri* songea à s'en choisir une autre. Il acheta de *Somer*, pour dix talents, une montagne que cet homme possédait, et il bâtit sur cette montagne une ville qu'il nomma *Samarie*, du nom de son ancien propriétaire (924 av. J.-C.). *Samarie* devint dès lors la capitale du royaume d'Israël et la rivale de Jérusalem. *Amri* mourut après s'être montré plus impie que ses prédécesseurs, et laissant un fils qui devait l'être encore plus que lui (919 av. J.-C.).

§ III. — Règnes de **Josaphat**, de **Joram** et de **Ochosias**, en **Juda**, de **Achab**, de **Ochosias** et de **Joram** en **Israël** (915-883 av. J.-C.).

Impiété d'Achab.

Achab, fils d'*Amri*, monta sur le trône en 919 av. J.-C.; *Josaphat*, fils d'*Asa*, succéda à son père en 915. On vit ainsi commencer presque en même temps le règne de deux rois d'un caractère tout opposé : *Josaphat* fut l'un des plus saints rois de Juda, *Achab* fut le plus impie des rois d'Israël.

Ce dernier, pour se ménager une alliance contre les rois de Syrie et de Juda, épousa *Jézabel*, fille du roi de Tyr *Itthobal*. Cette femme, aussi impie que lui, ambitieuse et capable de

tout pour satisfaire ses passions, l'entraîna dans le culte idolâtrique des Phéniciens, et lui fit adorer Baal et Astarté. L'idole de Baal fut placée dans le temple qu'Achab venait de bâtir à Samarie, et un bocage fut planté en l'honneur d'Astarté, infâme divinité qu'on prétendait honorer par des infamies.

Le prophète Élie.

Dieu suscita alors pour éclairer Achab et pour lui faire entendre ses menaces, le prophète *Élie*, de Thesbé, ville de Nephtali. Le prophète demeurait à Galaad. Il vint trouver Achab et lui annonça qu'en punition de ses crimes il ne tomberait sur la terre ni pluie ni rosée. « Va, lui dit ensuite le Seigneur, dirige-toi vers l'Orient, et vis caché près du torrent de Carith. Tu boiras de l'eau du torrent, et j'ai donné ordre aux corbeaux de te nourrir. » L'homme de Dieu obéit ; il but l'eau du torrent, et des corbeaux lui apportaient, le matin et le soir, la nourriture dont il avait besoin. Un jour le torrent ne fournit plus d'eau. Sur l'ordre de Dieu, Élie se retira à Sarepta, ville des Sidoniens. Arrivé à la porte de la ville, il vit une pauvre femme veuve, qui ramassait du bois, et à qui il demanda un peu d'eau et quelque nourriture. « Je n'ai plus qu'un peu de farine et d'huile pour mon enfant et pour moi, répondit la veuve, et je ramasse quelques morceaux de bois pour faire cuire notre dernier repas ; après quoi, il ne nous restera plus qu'à mourir. — Ne crains rien, lui dit Élie, donne-moi ce que je te demande, et tant que la sécheresse durera, ni l'huile ni la farine ne manqueront dans ta maison. » La veuve eut foi au prophète ; sa foi et sa charité furent récompensées : la farine et l'huile ne diminuèrent point pendant tout le temps de la famine qu'amenait la sécheresse. Mais l'enfant de la veuve mourut de maladie. Touché de la douleur de cette femme, Élie cria vers le Seigneur, et se couchant trois fois sur le cadavre de l'enfant, il le rappela à la vie : « Ah ! s'écria la veuve, je reconnais maintenant que vous êtes l'homme de Dieu et que vous ne dites que la vérité. »

Pendant Achab avait fait chercher Élie, qu'il voulait

faire mourir, et il avait fait massacrer plusieurs prophètes du vrai Dieu, pour plaire à Jézabel. Élie vint trouver le roi et lui proposa de tenir une grande assemblée du peuple sur le mont Carmel, pour y confondre les prêtres de Baal, qui avaient provoqué ce massacre. Quand tous furent rassemblés, Élie s'adressant au roi, aux prêtres et au peuple : « Jusques à quand, leur dit-il, pencherez-vous ainsi tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ? Si Jéhovah est le vrai Dieu, servez-le ; si c'est Baal, attachez-vous à lui. » Le peuple restait en silence ; il ajouta : « Je reste seul des prophètes du Seigneur, tandis qu'il y a ici quatre cent cinquante prêtres de Baal. Qu'on nous donne deux bœufs ; les prêtres de Baal en placeront un sur le bois, sans y mettre le feu ; j'en ferai autant pour l'autre. Invoquez alors le nom de vos dieux, et j'invoquerai le nom de mon Dieu. Je demande qu'on reconnaisse pour vrai Dieu celui qui se montrera satisfait du sacrifice, en y faisant descendre le feu du ciel. » Le peuple approuva cette proposition.

Les prêtres de Baal commencèrent, et se mirent à invoquer à grands cris leur dieu depuis le matin jusqu'à midi ; mais personne ne leur répondait. Élie se moquait d'eux. « Criez plus fort, leur disait-il ; votre dieu cause sans doute avec quelqu'un, ou il est descendu dans une hôtellerie, ou il est en chemin, ou bien il dort ; il faut le réveiller. » Ils redoublèrent leurs cris et se firent des incisions par tout leur corps, mais leur dieu resta sourd et muet. Alors Élie prit douze pierres, selon le nombre des tribus ; il bâtit un autel, creusa un fossé tout autour, mit le bois, et plaça dessus le bœuf coupé en morceaux ; puis il fit arroser d'eau par trois fois l'autel et la victime, de sorte que l'eau remplissait le fossé. L'heure de l'oblation arrivée : « Seigneur Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dit le prophète, montrez aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, que je suis votre serviteur, et que j'ai fait toutes ces choses par vos ordres. Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi, afin que ce peuple apprenne que vous êtes le Seigneur, et qu'il se convertisse. » A peine la prière d'Élie était-elle achevée, que le

feu du ciel descendit sur l'holocauste, et consuma non-seulement la victime, mais le bois et la pierre, et l'eau même qui était dans le fossé. A la vue de ce prodige, tout le peuple se prosterna en s'écriant : « C'est le Seigneur, c'est le Dieu d'Élie qui est le véritable Dieu ! » Élie ordonna aussitôt de saisir les faux prophètes, et tous furent égorgés près du torrent de Cison.

Le prophète dit alors à Achab : « Mangez et buvez, car j'entends le bruit d'une grande pluie. » Achab partit ; et il était à peine rentré dans Jezraël que des torrents de pluie avaient rafraîchi la terre, et mis fin à la sécheresse qui affligeait Israël depuis trois ans et demi.

Peu de temps après le Seigneur dit à Élie : « Retourne par le chemin du désert vers Damas, et là tu oindras Hazaël comme roi de Syrie. Ensuite tu oindras Jéhu comme roi d'Israël ; puis tu prendras Élisée, fils de Saphat, pour être prophète à ta place. Et quiconque aura échappé au glaive d'Hazaël sera tué par Jéhu ; quiconque aura échappé au glaive de Jéhu, sera tué par Élisée ; mais je me suis réservé dans Israël sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » Élie exécuta les ordres du Seigneur. Il rencontra dans sa route *Élisée*, fils de Saphat, qui conduisait lui-même sa charrue, et lui jeta sur les épaules son manteau. Élisée s'attacha aussitôt à lui, et le suivit, après avoir fait ses adieux à son père et à sa mère.

La vigne de Naboth

Achab commit alors un crime qui acheva sa réprobation. Un habitant de Jezraël, nommé *Naboth*, avait une vigne touchant au palais que le roi possédait dans cette ville. Le roi lui dit : « Cède-moi ta vigne, afin que j'en fasse un jardin, et je t'en donnerai une meilleure ; ou, si tu le préfères, je t'en donnerai le prix en argent. — Dieu me garde, répondit Naboth, de céder l'héritage de mes pères ! » Achab, qui ne savait réprimer aucune de ses passions, entra dans une violente colère ; puis il se laissa aller à un tel abattement, qu'il refusa toute nourriture, et se jeta sur sa couche.

Jézabel, apprenant la cause de sa douleur, lui dit de ne pas s'affliger et qu'elle arrangerait cette affaire. Alors cette femme écrivit, au nom du roi, une lettre aux principaux habitants de Jezraël, leur enjoignant de citer Naboth en jugement, et de le faire accuser par de faux témoins, comme ayant blasphémé contre Dieu et contre le roi. L'inique jugement eut lieu, et Naboth fut lapidé. Achab se mit aussitôt en mesure d'aller prendre possession de la vigne qu'il convoitait. Mais il rencontra sur son chemin le prophète Élie, qui lui dit : « En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth. « ils lécheront aussi ton sang. Jézabel, qui a partagé ton « crime, en partagera aussi la punition ; son corps sera dé- « voré par les chiens, et toute ta race sera exterminée. » Achab s'humilia devant l'effrayante menace, et Dieu lui fit dire qu'en considération de sa pénitence, les malheurs prédits à sa race n'arriveraient pas de son vivant.

Le saint roi Josaphat.

Cependant le royaume de Juda présentait un bien autre spectacle. Formé dès l'enfance à la pratique de toutes les vertus, Josaphat eut le bonheur d'y persévérer jusqu'à la fin. Il marcha sur les traces de David, et n'oublia rien de ce qui pouvait affermir son peuple dans le culte du vrai Dieu. Il commença par bannir de son royaume l'ignorance, la corruption des mœurs et l'idolâtrie. Grâce à sa sagesse et à sa piété, son royaume jouit d'une profonde tranquillité, qui paraissait d'autant plus douce, que le royaume voisin était en proie à des révolutions ou à la tyrannie d'un roi impie et cruel

Mort d'Achab.

La paix de Juda fut un moment troublée par l'alliance que Josaphat fit avec Achab. Il consentit au mariage de son fils *Joram* avec la fille d'Achab et de Jézabel, qui s'appelait *Athalie*, et il s'unit au roi d'Israël contre le roi de Syrie, à qui Achab déclara la guerre, parce qu'il ne rendait pas la ville de Ramoth, en Galaad. Les faux prophètes d'Achab lui promettaient la victoire. Mais Josaphat engagea son allié à

faire venir un vrai prophète de Dieu. Quand ce prophète, nommé *Michée*, fut arrivé en présence des deux rois assis sur leur trône, près de la porte de Samarie, il dit à Achab : « J'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes comme des brebis qui n'ont pas de pasteur, et le Seigneur a dit : Ils n'ont point de chef, que chacun retourne en paix dans sa demeure. » Achab, irrité, fit jeter Michée en prison.

Les deux rois s'avancèrent vers Ramoth-Galaad ; mais, le jour de la bataille venue, Achab n'osa pas garder ses insignes royaux ; il se déguisa, espérant échapper ainsi à la mort dont le prophète l'avait menacé. Bénadad avait, en effet, recommandé de diriger principalement les traits contre le roi d'Israël. Cette recommandation fit courir d'abord un grand danger à Josaphat ; mais bientôt on reconnut qu'il n'était pas Achab, et l'effort du combat cessa de se diriger contre lui. En ce moment même, une flèche tirée au hasard atteignit Achab sur son char et le blessa mortellement, au défaut de la cuirasse. Il expira vers le soir. Son corps fut transporté et enseveli à Samarie. On lava son char dans la piscine de la ville, et les chiens léchèrent son sang, selon la parole du prophète Élie (896 av. J.-C.).

Règne d'Ochosias.

La bataille termina la guerre. *Ochosias* succéda à son père Achab, et Josaphat revint dans son royaume. Ochosias ressembla à son père dans son impiété, mais son règne fut de courte durée (896-893 av. J.-C.). Étant tombé d'une fenêtre de son palais, il envoya consulter Béalzébub, le dieu d'Accaron, pour savoir s'il guérirait des suites de cette chute. Élie, indigné, envoya demander au roi s'il n'y avait pas de Dieu en Israël pour consulter ainsi l'idole d'Accaron, et lui prédit qu'il ne se relèverait pas de son lit. « Qui vous a ainsi parlé ? dit le roi à ses gens. — C'est un homme couvert d'un manteau de poils, et ceint d'une ceinture de cuir, répondirent-ils. — C'est Élie de Thesbé, » s'écria-t-il ; et il envoya un capitaine, avec cinquante hommes, pour se saisir du prophète. Le capitaine, arrivé près d'Élie, lui dit :

« Homme de Dieu, le roi t'ordonne de descendre de la montagne. — Si je suis un homme de Dieu, répond Élie, que le feu du ciel descende et vous dévore, toi et tes cinquante hommes. » A l'instant le feu du ciel descendit et les dévora. Un second capitaine éprouva le même sort. Un troisième se présenta devant Élie avec moins d'insolence que les précédents; il se prosterna devant le prophète, et lui dit : « Homme de Dieu, épargnez ma vie et celle de vos serviteurs qui sont avec moi. » Élie consentit à le suivre; il vint auprès du roi, et lui confirma la prédiction qu'il avait faite. Ochosias mourut, en effet, sans laisser d'enfants, et son frère *Joram* lui succéda (895 av. J.-C.).

Fin du règne de Josaphat.

A son retour de son expédition contre la Syrie, Josaphat avait vu venir à lui le prophète Jéhu, fils d'Hanani, qui lui reprocha son alliance avec Achab. Le saint roi s'humilia et reprit ses réformes, travaillant avec un nouveau zèle au bien-être de ses sujets et à la prospérité de la vraie religion. Il établit dans chaque ville des juges, à qui il recommanda de rendre la justice avec la plus grande impartialité. En même temps il reprit les grandes entreprises commerciales de Salomon, et fit construire à Asiongaber une flotte pour le pays d'Ophir et pour Tharsis.

Josaphat eut une guerre à soutenir, dans les dernières années de son règne, contre les Moabites et les Ammonites, qui rassemblèrent leurs forces près d'Engaddi. Quelques peuplades de la Syrie, et plusieurs tribus de l'Idumée, s'étaient jointes à l'armée ennemie : c'était une invasion formidable. Le saint roi se prépara à la repousser par la prière et par le jeûne; le roi et le peuple, unis dans les mêmes sentiments, firent violence au ciel, qui leur accorda la victoire sans qu'ils eussent besoin de combattre. La discorde se mit parmi les confédérés; les Moabites et les Ammonites se battirent contre les Iduméens, puis ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres, de sorte que les guerriers de Juda, en arrivant, ne trouvèrent plus qu'un champ de bataille couvert de morts,

et firent un immense butin. Josaphat revint triomphant à Jérusalem, où il mourut en paix, quelque temps après, à l'âge de soixante ans, et après un règne de vingt-cinq ans (891 av. J.-C.). Il eut pour successeur son fils *Joram* (891-884 av. J.-C.), de sorte qu'il y eut en même temps deux rois du nom de Joram, l'un régnant en Juda, l'autre en Israël.

Règnes de Joram et d'Ochosias en Juda.

Joram n'imita pas les vertus de son père. Écoutant les conseils de sa femme Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, il commença par massacrer ses six frères, et se livra au culte des faux dieux, et tout Juda prévariqua avec lui. Aussitôt cessèrent les prospérités de ce royaume. Les Iduméens se révoltèrent, et, quoique vaincus, maintinrent leur indépendance. Élie écrivit au roi une lettre qui lui annonçait les plus grands malheurs, et ces malheurs ne tardèrent pas à venir. Les Philistins et les Arabes envahirent le royaume, pillèrent Jérusalem et le palais du roi, et emmenèrent en captivité ses femmes et ses fils, à l'exception du plus jeune. Joram lui-même, frappé d'une maladie d'entrailles incurable, mourut après deux années de cruelles souffrances. Il était devenu si odieux à ses sujets, qu'on ne voulut pas l'ensevelir dans le tombeau des rois. Son fils Ochosias lui succéda. Livré au conseils de sa mère Athalie, il se montra aussi impie que son père, et tomba au bout d'un an de règne sous les coups de Jéhu, en même temps que Joram, roi d'Israël.

Le prophète Élisée.

Les deux royaumes de Juda et d'Israël étaient tombés dans l'idolâtrie, et voyaient à leur tête des rois qui semblaient lutter d'impiété et de corruption. Dieu multipliait les prodiges, les menaces et les châtimens, pour ramener ce peuple ingrat. Au commencement du règne de Joram, un événement extraordinaire s'accomplit. Élie et son disciple Élisée se rendirent ensemble à Jéricho. Arrivés au bord du Jourdain, Élie étendit son manteau, en frappa les eaux, et les deux prophètes passèrent le fleuve à pied sec. Alors Élie dit à Élisée : « Que veux-tu que je fasse avant d'être séparé

« de toi ? — Faites que je possède votre esprit, répondit Élisée. — Tu me demandes une chose difficile, reprit l'homme de Dieu ; cependant, si tu me vois lorsque je serai ravi loin de toi, ta demande sera exaucée. » Et, pendant qu'ils marchaient, s'entretenant ensemble des choses de Dieu, un char de feu, traîné par des chevaux de feu, les sépara, et Élie fut transporté au ciel dans le tourbillon enflammé. « Mon père, mon père, criait Élisée qui le voyait monter au ciel, vous étiez le char et le guide d'Israël. » Et il cessa de le voir ; mais il aperçut à terre le manteau qu'Élie lui avait jeté, et comprit qu'il héritait de lui le don des miracles. Élie, miraculeusement enlevé au ciel comme Enoch, doit reparaître à la fin des siècles, pour préparer les hommes au jugement dernier.

Dès lors les miracles se multiplièrent sous les pas d'Élisée. Il divisa les eaux du Jourdain en les frappant avec le manteau d'Élie, et repassa ce fleuve à pied sec. Il corrigea, en y jetant du sel, l'amertume de la fontaine de Jéricho. De là il passa à Béthel, ville devenue abominable par le culte du veau d'or. On s'y moquait des prophètes ; les enfants mêmes étaient instruits à les mépriser. En approchant de la ville, Élisée se vit environné d'une troupe de jeunes gens qui se mirent à le charger d'injures. Le prophète les maudit au nom du Seigneur, sur qui retombaient les insultes faites à son ministre. Aussitôt deux ours sortirent du bois voisin, et se jetèrent sur ces jeunes gens, qu'ils déchirèrent au nombre de quarante-deux : terrible mais juste punition de leur mépris pour les envoyés de Dieu. Élisée était devenu comme le dépositaire de la puissance de Dieu. Un jour il multiplia l'huile de la veuve d'un prophète, qui la vendit, et put ainsi payer ses créanciers, racheter et nourrir ses deux enfants. Il prédit à une pieuse femme qu'elle aurait un fils, malgré son âge avancé, et cet enfant, venu au monde selon sa prédiction, étant mort, il le rendit à la vie.

La lèpre de Naaman.

La renommée de l'homme de Dieu était si grande, que

Naaman, général des armées du roi de Syrie, implora son secours, pour être guéri de la lèpre qui l'affligeait. Le roi de Syrie adressa Naaman au roi d'Israël, en le priant d'obtenir la guérison de son serviteur. Joram crut d'abord que le Syrien ne cherchait qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Mais Élisée se présenta, et l'avertit qu'il n'avait qu'à lui envoyer Naaman. Celui-ci vint à la porte du prophète. Élisée, sans daigner sortir au-devant de lui, lui envoya dire de se plonger sept fois dans le Jourdain, et qu'il serait guéri. Naaman avait espéré être traité avec plus d'honneur ; furieux, il allait s'en retourner sans user du moyen indiqué par le prophète, lorsque ses serviteurs lui représentèrent que le remède était si facile, qu'il serait imprudent de le négliger. Naaman se plongea donc sept fois dans les eaux du Jourdain, et il en sortit avec une chair aussi pure que celle d'un enfant. Alors il revint trouver Élisée, et voulut lui faire accepter de riches présents, que le prophète refusa. Mais le serviteur du prophète, nommé Giézi, courut après Naaman, et lui demanda de l'argent de la part de son maître. Élisée, averti de sa conduite, lui dit : « Giézi, tu as « mal agi ; c'est pourquoi la lèpre de Naaman retombera « sur toi et sur tes descendants. » Et la lèpre couvrit aussitôt le corps de Giézi.

Guerre entre les Israélites et les Syriens.

La guerre entre le roi de Syrie, Bénadad, et le royaume d'Israël, n'avait que de courtes interruptions. Elle reprit bientôt avec une nouvelle vigueur ; mais Joram, averti par Élisée, parvint à déjouer tous les projets du Syrien. Bénadad ayant appris que le prophète était l'unique cause de ses mauvais succès, envoya une troupe nombreuse de soldats choisis et de cavaliers pour s'emparer de lui dans la ville de Dothaïn, près de Samarie. Élisée demanda à Dieu de les frapper d'une espèce d'aveuglement qui leur fit voir les objets tout autres qu'ils n'étaient. Sa prière fut exaucée. Il alla donc au-devant des ennemis, et leur dit : « Suivez-moi, « et je vous montrerai Élisée. » Les Syriens, qui ne le con-

naissaient pas, le suivirent ; et, sans qu'ils s'en aperçussent, il les mena jusqu'au milieu de Samarie. Quand ils y furent, le prophète pria Dieu de leur ouvrir les yeux, et ils reconnurent, avec autant d'effroi que de surprise, qu'ils se trouvaient enfermés dans la capitale même du roi d'Israël. Joram voulait les faire mourir, mais Élisée s'y opposa ; il leur fit même donner la nourriture dont ils avaient besoin et les renvoya à leur maître.

Quelque temps après, Bénadad vint mettre le siège devant Samarie, et réduisit la ville à une telle extrémité, que les habitants furent obligés, pour vivre, de recourir aux mets les plus immondes. Alors deux femmes vinrent trouver Joram, et l'une d'elles, demandant justice, lui dit : « Cette femme m'avait dit de lui donner mon enfant pour le manger, me promettant de me donner le sien le lendemain, pour le manger aussi. J'ai donné mon enfant, nous l'avons fait cuire et nous l'avons mangé, mais elle a caché le sien, et refuse de le donner. » Le roi, saisi d'horreur, déchira ses vêtements ; et, tournant sa fureur contre Élisée qu'il accusait de tout le mal, il envoya pour le faire mourir. Élisée arrêta les messagers du roi en disant : « Écoutez la parole du Seigneur : Demain, à cette même heure, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle ; et, pour la même somme, on aura deux mesures d'orge à la porte de Samarie. » L'un des hommes qui l'entendaient, et qui était l'un des principaux officiers du roi, répondit que, quand même le Seigneur ouvrirait les cieux pour en faire pleuvoir des vivres, la chose était impossible. « Tu verras cette abondance, répliqua le prophète, mais tu n'en jouiras pas. » En effet, la nuit suivante, Dieu fit entendre aux Syriens le bruit d'une armée formidable qui venait les attaquer. Ils en furent si effrayés, qu'ils prirent la fuite en désordre, laissant dans leur camp des vivres en abondance, et, sur toute la route, des vêtements et des vases de prix. L'officier qui n'avait pas voulu croire à la prédiction d'Élisée fut placé à la porte de la ville, afin de maintenir l'ordre parmi le peuple, qui sortait en foule pour aller piller le camp des ennemis :

mais l'empressement était si grand, qu'il fut écrasé sous le poids de la multitude. Ainsi se vérifia la parole du prophète

Fin de Joram d'Israël et d'Ochosias de Juda.

Joram avait mérité que Dieu différât l'exécution de ses menaces contre la race d'Achab, en se montrant moins impie que son père et que son frère Ochosias ; mais il avait conservé les veaux d'or, et il n'était pas revenu sincèrement au vrai Dieu. Les délais de la justice s'épuisèrent. Comme les temps approchaient, Élisée se rendit à Damas, où Bénadad était tombé malade. Le roi de Syrie, apprenant la présence du prophète dans sa capitale, envoya vers lui son serviteur Hazaël, pour le consulter sur l'issue de sa maladie. Élisée, en apercevant Hazaël, se sentit fortement ému, et se mit à verser des larmes. « Pourquoi pleurez-vous ? » lui demanda Hazaël. « Je pleure, répondit le prophète, parce que je vois « tous les maux que vous ferez aux enfants d'Israël. — « Comment pourrais-je le faire, reprit Hazaël, moi qui ne « suis qu'un homme de rien ? — Le Seigneur, reprit Élisée, « me montre que vous serez roi. » Dès le lendemain, Hazaël étouffa Bénadad en versant sur lui de l'eau chaude, et il régna à sa place, ainsi que Dieu l'avait dit à Élie plusieurs années auparavant.

A peine maître du trône, Hazaël tourna ses armes contre les Israélites, et s'empara de Ramoth-Galaad. Les deux rois d'Israël et de Juda réunirent leurs forces contre le roi de Syrie. Joram, blessé devant Ramoth, revint à Jezraël pour s'y faire soigner, et le roi de Juda, Ochosias, alla l'y trouver. *Jéhu*, général de Joram, était resté à la tête de l'armée. Sur l'ordre du Seigneur, Élisée envoya un des enfants des prophètes à Ramoth, pour y sacrer *Jéhu* roi d'Israël. L'armée n'eut pas plutôt appris que *Jéhu* avait reçu l'onction royale, qu'elle proclama roi son général ; et *Jéhu* marcha aussitôt vers Jezraël, devançant par la rapidité de sa marche la nouvelle de son élévation. Lorsqu'on apprit à Jezraël l'approche de la troupe armée qui accompagnait *Jéhu*, Joram envoya plusieurs messagers pour savoir ce qui se passait, mais *Jéhu*

les retint tous auprès de lui. Alors Joram et Ochosias montèrent chacun sur leur char, pour se rendre compte par eux-mêmes de la situation. Ils rencontrèrent Jéhu dans le champ de Naboth. « Jéhu, dit Joram à son général, tout est-il en paix? — Quelle paix peut-il y avoir? répondit Jéhu; les crimes de ta mère Jézabel et ses abominations ne subsisteront-ils pas toujours? — Nous sommes trahis! » s'écria Joram en essayant de fuir. Mais Jéhu tendit son arc, et la flèche, frappant Joram entre les deux épaules, le renversa mort. « Prends le cadavre, dit Jéhu à un de ses serviteurs, et jette-le dans le champ de Naboth, selon la parole du Seigneur. » Ochosias voulait aussi s'enfuir; Jéhu le fit poursuivre, avec ordre de le tuer. Ochosias, frappé sur son char, alla mourir à Mageddo (883 av. J.-C.).

§ IV. — Règnes d'Athalie et de Joas en Juda, de Jéhu et de Joachas en Israël (883-837 av. J.-C.).

Règne de Jéhu.

Jéhu entra dans Jezraël après la mort de Joram. Jézabel, le visage fardé et la tête couverte de riches ornements, s'était mise à une fenêtre de son palais. Quand elle aperçut Jéhu, elle s'écria: « Peut-on espérer la paix d'un second Zamri, qui vient de tuer son maître? — Quelle est cette femme? » dit Jéhu; qu'on la jette en bas! » Et quelques serviteurs du palais précipitèrent Jézabel par la fenêtre: le sang de cette reine coupable rejaillit sur la muraille, et les chevaux la foulèrent aux pieds. Jéhu entra dans le palais et y mangea. « Voyez, dit-il ensuite; allez chercher le cadavre de cette femme maudite, et ensevelissez-le, car c'est la fille d'un roi. » Mais on ne trouva plus que le crâne, les pieds et les mains; les chiens avaient dévoré le reste, les paroles du prophète s'étaient accomplies à la lettre.

Poursuivant sa terrible mission, Jéhu extermina tout ce qui restait de la maison d'Achab. Puis, ayant attiré tous les prêtres de Baal dans leur temple, sous prétexte d'y célébrer une fête solennelle, il commanda à ses gardes de les massacrer; la statue de Baal fut brûlée, le temple renversé, et le

lieu où il s'élevait converti en un lieu d'immondices. Mais Jéhu imita la funeste politique de Jéroboam; tout en reconnaissant le vrai Dieu, il respecta les veaux d'or de Dan et de Béthel. Il en fut puni par des ravages que le roi de Syrie, Hazaël, fit subir aux tribus d'au delà du Jourdain. « Mais, lui dit le Seigneur, parce que tu as été le fidèle ministre de ma justice contre la maison d'Achab, tes enfants « régneront sur Israël jusqu'à la quatrième génération. » Jéhu mourut après un règne de vingt-huit ans (883-855); il eut pour successeur son fils *Joachas*.

Règne d'Athalie.

Des scènes non moins sanglantes que celles qui épouvantèrent le royaume d'Israël dans la première année du règne de Jéhu, avaient jeté la terreur dans le royaume de Juda. Athalie, pour assurer sa domination, fit périr tout ce qui restait de la maison de Josaphat, de Joram et d'Ochosias, et s'empara du pouvoir. Mais Dieu, qui veillait à la conservation de la famille de David, de qui devait naître le Messie, sauva du massacre le dernier des fils d'Ochosias, nommé *Joas*. *Josabeth*, sa tante, et femme du grand-prêtre *Joiada*, arracha le jeune prince aux bras de sa nourrice avant qu'il fût égorgé, et vint à bout de le cacher dans le Temple, à l'insu d'Athalie, qui croyait tous les princes égorgés.

L'impie Athalie jouit en paix pendant six ans du fruit de ses crimes; elle fit élever partout des autels à Baal, elle construisit un temple à ce dieu au milieu même de Jérusalem, et y préposa *Mathan*, qui possédait toute sa confiance. Mais, lorsque le jeune Joas eut atteint l'âge de sept ans, Joiada jugea qu'il était temps de faire connaître au peuple l'existence de son roi légitime. Il assemble tous les lévites, il fait venir des centeniers et des soldats fidèles, il leur distribue les lances et les armes du roi David. Quand toutes les mesures sont prises, sans qu'Athalie puisse encore se douter de rien, il présente à tous ceux qui sont assemblés dans le Temple le descendant des rois de Juda. L'onction royale est donnée au jeune prince, et tous s'écrient : *Vive*

le roi ! A ces cris, Athalie accourt au Temple ; elle voit le roi assis sur un trône à l'entrée, et les princes du peuple, et les soldats qui l'entourent ; elle entend les acclamations du peuple. *Trahison !* s'écrie-t-elle en déchirant ses vêtements. Joïada donne ordre de la faire sortir du Temple, et de l'égorger : il est aussitôt obéi (877 av. J.-C.).

Règne de Joas.

Joas régna quarante ans (877-837 av. J.-C.). La première partie de son règne fut heureuse. Docile aux conseils du grand-prêtre Joïada, qui l'avait élevé, il se montra plein de zèle pour le service du vrai Dieu, répara le Temple, l'enrichit avec une magnificence toute royale, et fit jouir ses sujets d'une paix profonde. Mais lorsque Joïada fut mort dans une vieillesse très-avancée, Joas se laissa égarer par les flatteries de ses courtisans, et rétablit le culte des idoles. Le grand-prêtre *Zacharie*, fils de Joïada, essaya de ramener le peuple. « Pourquoi, dit-il, abandonnez-vous le Seigneur ? « Ne craignez-vous pas qu'il vous abandonne à son tour ? » Joas s'irrita de ces remontrances, et, sur son ordre, Zacharie fut lapidé : l'impiété et l'ingratitude marchaient de pair. Zacharie, en mourant, s'écria : « Que le Seigneur le voie et « en fasse justice ! » (839 av. J.-C.) En effet, un an après, les Syriens, toujours conduits par Hazaël, se précipitèrent sur le royaume de Juda ; Jérusalem fut prise et livrée au pillage ; les principaux du peuple furent mis à mort, et Joas lui-même, tombé entre les mains de ses ennemis, ne recouvra la liberté qu'après avoir livré l'or du Temple et les trésors de Josaphat. L'année suivante, ses serviteurs eux-mêmes se levèrent contre le prince ingrat et infidèle, et l'assassinèrent dans son lit. Il fut enseveli sans honneur hors du tombeau des rois de Juda. Son fils *Amasias* lui succéda (837 av. J.-C.).

Règne de Joachas.

Le roi d'Israël, Joachas, avait aussi attiré sur lui les armes d'Hazaël par son impiété et son idolâtrie. Les désastres de la guerre furent tels, qu'il ne resta plus à Joachas que cin-

quante cavaliers, dix chars et dix mille hommes de pied. Alors il s'humilia devant le Seigneur, qui se laissa toucher par ses prières et qui le délivra de ses ennemis par la main de son fils *Joas*, qui devait lui succéder. Mais cette faveur du ciel ne ramena pas *Joachas*, qui continua de mêler au culte de Dieu celui des veaux d'or ; il mourut après un règne de près de dix-sept ans (855-839 av. J.-C.).

Le prophète Jonas.

C'est vers cette époque (837 av. J.-C.) qu'eut lieu la prédication du prophète *Jonas*, à Ninive. « Va, lui dit le Seigneur, va dans la grande ville de Ninive, et fais-y entendre la vérité, car sa malice a monté devant moi. » Jonas eut peur d'entreprendre cette mission, et s'enfuit à Joppé, où il s'embarqua pour l'Occident. Mais une violente tempête s'étant élevée, l'équipage jeta à la mer tout ce qui pouvait alléger le navire. Quant à Jonas, descendu dans l'intérieur du vaisseau, il dormait. On résolut de consulter le sort, pour savoir quel était celui des passagers qui attirait la colère du ciel. Le sort tomba sur Jonas : « Comment se fait-il, lui dit-on, que tu es ainsi la cause du mal ? Que fais-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? Quelle est ta nation ? — Je suis Hébreu, leur répondit-il ; j'adore le Dieu du ciel, qui a fait la terre et la mer ; mais j'ai commis la faute de désobéir à ses ordres. Prenez-moi donc et jetez-moi à la mer, et la tempête s'apaisera. » Les matelots essayèrent encore de se sauver sans en venir à cette extrémité, mais comme la fureur des flots ne faisait qu'augmenter : « Seigneur, s'écrièrent-ils, ne nous imputez pas la mort de cet homme, puisque telle est votre volonté. » Ils prirent donc Jonas et le jetèrent à la mer, et la tempête s'apaisa aussitôt.

Pendant Dieu envoya un énorme poisson qui englutit Jonas, et le prophète conserva miraculeusement la vie dans le ventre du monstre, pendant trois jours et trois nuits, symbole prophétique de la mort et de la résurrection du Sauveur. Jonas implora la miséricorde divine, et le poisson le vomit sur le rivage.

Dieu ordonna de nouveau à Jonas de se rendre à Ninive. Le prophète obéit, et se mit à parcourir Ninive en criant : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. » Il fallait trois jours pour parcourir toutes les rues de Ninive ; dès le premier jour, les Ninivites rentrèrent en eux-mêmes et firent pénitence. Le roi lui-même quitta son trône, se dépouilla de ses vêtements royaux et s'assit sur la cendre. Dieu, qui lit dans le cœur des hommes, vit que la pénitence des Ninivites était sincère ; il épargna la ville coupable.

§ V.—Règnes d'Amasias, d'Osias, de Joathan et d'Achaz en Juda, et fin du royaume d'Israël (837-721 av. J.-C.).

Règne d'Amasias.

Amasias, fils de Joas (837-808 av. J.-C.), imita d'abord son père dans la piété de sa jeunesse ; il vengea le meurtre de Joas en faisant périr ceux qui l'avaient assassiné, et, confiant dans le secours de Dieu, il remporta dans la vallée des Salines une brillante victoire sur les Iduméens. Enflé de cette victoire, il abandonna peu à peu le culte de Dieu et alla même jusqu'à adorer les dieux du peuple qu'il avait vaincu. Dieu le livra, pour le punir, entre les mains de Joas, roi d'Israël, qui défit ses troupes, l'attacha captif à son char et le ramena ainsi dans Jérusalem, dont il détruisit en partie les murailles ; le Temple et le palais furent pillés. Joas revint à Samarie avec un immense butin (824 av. J.-C.). Amasias ne profita pas de cette cruelle leçon ; ses prévarications irritèrent de nouveau le Seigneur, et il périt assassiné dans la ville de Lachis (808 av. J.-C.).

Règne de Joas.

Joas, fils de Joachas (839-823 av. J.-C.) eut un règne glorieux en Israël. Il avait déjà, du vivant de son père, combattu heureusement Hazaël, roi de Syrie. Au commencement de son règne, il alla visiter le prophète Élisée, qui était malade et qui allait mourir. Il pleura devant le prophète, en qui il avait confiance, et il disait : « Mon père, mon père, ô le char d'Israël et son guide ! » Élisée lui dit : « Prends ton

« arc et tes flèches, et pose la main sur ton arc. » En même temps il mit ses mains sur les mains du roi, et ajouta : « Tire une flèche. » Le roi tira : « Flèche du salut du Seigneur, dit Élisée, flèche du salut contre la Syrie ; tu frappas la Syrie dans Aphec, jusqu'à ce que tu la détruises. » Il dit encore : « Prends tes flèches et frappes-en la terre. » Le roi frappa la terre trois fois : « Ah ! s'écria le prophète irrité, si tu avais frappé cinq, six ou sept fois, tu aurais exterminé la Syrie, mais tu ne la vaincras que trois fois. » Élisée mourut et on l'ensevelit. Quelque temps après, des voleurs arrivèrent du pays de Moab dans l'endroit de sa sépulture ; à leur vue, les hommes qui étaient occupés à ensevelir un mort, furent tellement effrayés, qu'ils jetèrent précipitamment le mort dans le tombeau d'Élisée ; le contact des ossements du prophète ranima le cadavre, et le mort ressuscita.

Pendant Joas triompha de la Syrie comme Élisée l'avait prédit. Hazaël, le fléau du peuple de Dieu, étant mort, le trône de Syrie fut occupé par son fils *Bénadad III*. Joas le vainquit dans trois rencontres, et lui reprit les villes qui avaient été enlevées à ses prédécesseurs. Il vainquit ensuite Amasias, comme on vient de le voir, et mourut après un règne de seize ans, illustré par de grandes victoires, mais malheureusement souillé par l'idolâtrie et la corruption.

Jéroboam II.

Jéroboam II, fils de Joas, lui succéda (823-774 av. J.-C.). Il imita l'impiété de ses prédécesseurs ; mais Dieu, prenant pitié de son peuple, différa encore la punition, et permit que Jéroboam rétablît les anciennes limites du royaume d'Israël depuis l'entrée d'Émath, au pied du Liban, jusqu'à la mer du désert ou la mer Morte. C'était un dernier délai accordé à ce peuple ingrat, qui ne sut pas en profiter. Jéroboam II mourut après un long règne de cinquante-deux ans ; il eut pour successeur son fils *Zacharie*.

Règne d'Osias.

Le roi de Juda, Amasias, n'avait laissé qu'un enfant

nommé *Osiás*, *Oziás* ou *Azariás*, trop jeune pour prendre en main les rênes du gouvernement. Après une espèce d'interrègne de treize à quatorze ans, pendant lesquels le grand-prêtre Éliacin gouverna le royaume, Osiás fut mis solennellement en possession du trône. Il régna d'abord glorieusement. Il releva les remparts de Jérusalem, amassa d'immenses provisions de guerre, forma une armée de trois cent mille hommes parfaitement équipés, et se fit respecter de tous les rois voisins. Mais il s'enivra de la prospérité dont il jouissait, il méprisa les lois et les coutumes religieuses, et finit par vouloir, malgré les représentations des prêtres, offrir lui-même l'encens dans le Temple sur l'autel des parfums. Dieu l'en châtia sur-le-champ, en le frappant d'une lèpre hideuse qui l'obligea de renoncer pour le reste de sa vie aux fonctions de la royauté. Ce fut son fils *Joathan* qui gouverna le palais à sa place, et rendit la justice au peuple. Osiás mourut ainsi dans l'opprobre, après un règne de cinquante-deux ans (808-756 av. J.-C.).

Règne de Joathan.

Joathan (756-741 av. J.-C.) profita de la leçon donnée à son père : il marcha jusqu'à la fin dans la voie droite, et Dieu le rendit vainqueur de ses ennemis. Il embellit Jérusalem, construisit plusieurs places fortes, et battit les Ammonites, à qui il imposa un tribut.

Les prophètes.

Cependant les prophètes multipliaient leurs avertissements et leurs menaces. Déjà avaient paru *Osée*, *Amos*, *Abdias* et *Joël*. L'année même où Joathan monta sur le trône, *Isaïe*, que l'on croit avoir été de race royale, reçut sa mission du Seigneur, et commença à prophétiser dans le royaume de Juda. Les prophéties d'Isaïe concernent Israël, Juda, l'Assyrie, l'Arabie, la Syrie, l'Égypte, etc., Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'Église. Les prophéties relatives au Sauveur sont d'une telle précision, et si détaillées, qu'on a pu dire d'Isaïe qu'il était un véritable évangéliste, et qu'au lieu de voir en lui un prophète, on serait tenté d'y voir un historien. Ain-

il annonça que le Christ naîtrait d'une Vierge et qu'il aurait un précurseur ; il annonça ses humiliations, sa passion, son triomphe, et les conquêtes de l'Église.

Le prophète *Michée*, contemporain d'Isaïe, faisait entendre les mêmes menaces et les mêmes prédictions : il annonçait les jugements de Dieu sur Israël, sur Juda et sur Babylone, qu'il désigne sous le nom de *filles de brigands*, et, ajoutant aux autres prophéties, il indiquait le lieu même de la naissance du Sauveur : « Et toi, Bethléem Éphrata, s'écrie-t-il, « tu es petite parmi les villes de Juda, et c'est de toi que « sortira Celui qui doit être le dominateur en Israël, Lui dont « la génération est dès le commencement, dès l'éternité. »

Règne d'Achaz.

Achaz (741-726 av. J.-C.), qui succéda à Joathan, n'imita malheureusement pas la piété de son père. Il sembla s'attacher à surpasser ses prédécesseurs en impiété ; il dressa des statues à Baal, il sacrifia lui-même et brûla des parfums sur les hauts lieux, et il fit passer ses propres enfants par le feu pour les consacrer à Moloch. Dieu, en punition de ses crimes, le livra à *Razin*, roi de Syrie, qui le défit et ravagea ses États, et à *Phacée*, roi d'Israël, qui lui tua en un seul jour cent vingt mille hommes des plus braves de son armée. Ces revers n'ayant pas éclairé le roi de Juda, Phacée et Razin se liguèrent de nouveau contre lui. Achaz appela à son secours *Téglat-Phalasar*, roi d'Assyrie, qui régnait à Ninive. Déjà les deux rois alliés assiégeaient Jérusalem, lorsque Isaïe vint trouver Achaz de la part de Dieu, et lui dit de ne pas s'effrayer. Le siège de Jérusalem fut en effet levé ; mais Téglat-Phalasar parut à son tour plutôt en ennemi qu'en allié : il fit payer son secours de tous les trésors du peuple de Dieu, puis il ravagea le royaume d'Israël, et détruisit le royaume de Syrie, dont il emmena les principaux habitants en captivité (738 av. J.-C.). Rien ne put ramener Achaz au service du Seigneur ; il persista dans son impiété, même en voyant son royaume ravagé par les Iduméens et par les Philistins ; on lui refusa les honneurs de la sépulture dans le tombeau des rois.

Fin du royaume d'Israël.

Le royaume d'Israël se précipitait vers sa ruine. *Zacharie*, fils de Jéroboam II et le quatrième descendant de Jéhu (771 av. J.-C.), imita l'impie de son père et ne régna que six mois. *Sellum*, fils de Jabès, l'assassina et monta sur le trône à sa place (770 av. J.-C.) : la menace faite à Jéhu et à sa postérité s'accomplissait. Le meurtrier de Zacharie ne jouit qu'un mois du fruit de son crime : il fut défait et tué par *Manahem*, qui ne se conduisit pas mieux que ses prédécesseurs et gouverna ses peuples en véritable tyran. Phul, qui venait de fonder le second empire d'Assyrie et de relever la puissance de Ninive, après la mort de Sardanapale, voulut profiter des troubles du royaume d'Israël pour en faire la conquête; Manahem prévint sa ruine, en se soumettant à un tribut de mille talents. *Phacéa*, fils de Manahem, ne régna que deux ans. Impie comme son père, il fut tué à Samarie par un de ses généraux, *Phacée*, fils de Romélie, dont le règne de vingt-deux ans (757-730 av. J.-C.) fut signalé par de nouveaux malheurs. L'entreprise de Phacée sur le royaume de Juda attira comme on vient de le voir, les armes de Téglat-Phalasar, successeur de Phul, qui commença la ruine des dix tribus en s'emparant de la Galilée, de la terre de Galaad et de la tribu de Nephtali, dont il emmena les habitants en captivité.

La dernière catastrophe allait arriver. Phacée fut assassiné par *Osée*, qui prit sa place (730-721 av. J.-C.). L'Écriture remarque que ce roi fit le mal devant le Seigneur, sans toutefois être aussi impie que ses prédécesseurs; mais les crimes d'Israël étaient montés à leur comble, l'idolâtrie était générale, la corruption des mœurs effrayante : la justice divine ne pouvait plus attendre. *Salmanasar*, successeur de Téglat-Phalasar, fut chargé de l'exécution. Osée, ayant voulu se soustraire au tribut payé depuis Manahem, fut contraint de s'y soumettre. Mais il espéra trouver dans le roi éthiopien d'Égypte, *Savéchos* ou *Sua*, un allié qui le délivrerait de la domination du roi d'Assyrie. Salmanasar repassa aussitôt l'Euphrate, ravagea les terres d'Israël, et vint camper devant Samarie. La ville fut emportée d'assaut après un siège de

trois ans (721 av. J.-C.), et ce fut la fin du royaume d'Israël. Osée fut pris et enfermé dans une étroite prison, et la plupart de ses sujets furent emmenés dans les contrées situées au-delà de l'Euphrate. Pour repeupler les environs de Samarie, Salmanasar fit venir d'Assyrie différentes nations qui, par le mélange bizarre qu'elles firent de la loi de Moïse avec les superstitions païennes, formèrent un nouveau peuple, connu sous le nom de *Samaritains*.

CHAPITRE II.

FIN DU ROYAUME DE JUDA (721-606 av. J.-C.).

Le royaume de Juda exista encore pendant cent quinze ans depuis la chute du royaume d'Israël jusqu'à la captivité de Babylone, et cent trente-quatre ans, si l'on prolonge son existence jusqu'à sa ruine complète, en 587 avant l'ère chrétienne.

TROIS DIVISIONS : *Les Israélites en captivité. — Règles d'Ézéchias, de Manassé et d'Ammon. — Derniers temps du royaume.*

§ I^{er}. — **Les Israélites en captivité. Histoire de Tobie.**

Parmi les Israélites emmenés en captivité se trouvait *Tobie* de la tribu de Nephtali. Tobie se montra fidèle à Dieu dès sa plus tendre jeunesse ; il ne consentit jamais à plier le genou devant les veaux d'or, et il se rendait tous les ans à Jérusalem pour y offrir à Dieu les prémices de ses récoltes et la dîme de ses biens. Il épousa une fille de sa tribu, nommée Anne, et il en eut un fils, nommé *Tobie* comme lui, à qui il apprit à craindre le Seigneur, et à s'abstenir de tout péché.

Sennachérib, successeur de Salmanasar, traitant les Israélites avec une grande cruauté, la persécution ne fit que mettre dans un jour plus éclatant la charité de Tobie, qui secourait ses frères de son bien, nourrissant ceux qui avaient faim, donnant des vêtements à ceux qui étaient nus, et ensevelissant lui-même ceux qui avaient été tués par les

ordres du roi. Sennachérib, irrité, voulut le faire mourir ; Tobie se cacha, et aussitôt que le tyran fut tombé sous les coups de deux de ses propres enfants (707 av. J.-C.), il rentra dans la jouissance de ses biens et reprit l'exercice de sa charité ; mais Dieu lui envoya une nouvelle épreuve. Un jour que, fatigué d'avoir donné la sépulture à des Israélites, il s'était couché et endormi au pied d'une muraille, de la fiente chaude tomba d'un nid d'hirondelles sur ses yeux ; il perdit la vue. Dieu voulait que la patience de Tobie dans son malheur servît d'exemple comme celle de Job. Ses amis et ses proches vinrent, en effet, lui demander quelle récompense il avait de sa charité et du soin qu'il prenait de donner la sépulture aux Israélites. Anne elle-même faisait entendre des reproches au saint homme, dont la position se trouvait ainsi entièrement semblable à celle de Job. Mais Tobie montra combien ces reproches étaient vains, et continua de bénir Dieu dans son affliction.

Tobie se croyant près de mourir, appela son fils, alors âgé de vingt ans environ, et lui donna ses derniers conseils :

« Écoute, mon fils, lui dit-il, les paroles de ma bouche, et grave-les profondément dans ton cœur.

« Pense à Dieu tous les jours de ta vie, prends garde de jamais consentir au péché, et d'enfreindre les commandements du Seigneur notre Dieu.

« Fais l'aumône de ton bien, ne détourne ton visage d'aucun pauvre, si tu veux que Dieu ne détourne pas de toi sa face.

« Sois miséricordieux selon tes moyens. Si tu as beaucoup, donne beaucoup ; si tu as peu, donne même ce peu avec empressement.

« Ne permets jamais à l'orgueil d'entrer dans ton âme ou de paraître dans tes paroles, car l'orgueil est le commencement de toute perte.

« Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même.

« En tout temps bénis le Seigneur, prie-le de diriger tes voies, et que tous tes desseins soient conformes à sa volonté.»

Après avoir donné à son fils ces conseils, Tobie lui apprit

que, pendant qu'il était encore enfant, il avait prêté à Gabélus, de Ragès, une somme de dix talents, et il le chargea d'aller recouvrer cette somme. « Je suis prêt à le faire, répondit le jeune Tobie, mais je ne sais comment aller à Ragès, ni quel signe je pourrai lui donner pour qu'il me rende l'argent. — J'ai son obligation entre les mains, répondit le vieillard ; dès que tu la lui montreras, il te remettra l'argent. Va donc, et tâche de trouver quelque homme fidèle qui fasse le voyage avec toi et t'indique la route. »

Le jeune Tobie avait à peine quitté son père, qu'il rencontra un jeune homme qui avait une robe relevée à la ceinture, comme lorsqu'on part pour un voyage. Ignorant que ce fût un ange du Seigneur, il lui demanda qui il était, et s'il connaissait la route qui conduit chez les Mèdes. « Je suis un des enfants d'Israël, répondit l'ange, et je connais cette route, que j'ai faite plusieurs fois ; j'ai même logé à Ragès, dans la maison de Gabélus. » Le jeune Tobie se hâta de faire connaître tout cela à son père. On fit entrer l'inconnu qui dit, en entrant, au vieillard : « Que la joie soit avec toi ! — Quelle joie puis-je avoir, reprit le vieillard, moi qui marche dans les ténèbres, et qui ai perdu la vue ? — Courage, répliqua l'ange, car bientôt Dieu te guérira. Quant à ton fils, je le conduirai et le ramènerai sain et sauf. — Que le Seigneur soit avec vous dans le chemin, dit Tobie, et que son ange vous accompagne ! » Les préparatifs furent bientôt faits et le jeune Tobie partit, après avoir embrassé son père et sa mère.

Le premier jour, les voyageurs s'arrêtèrent près du Tigre. Le jeune Tobie, ayant voulu se laver les pieds dans le fleuve, en vit sortir un poisson monstrueux, prêt à le dévorer. Il poussa un cri. « Prends-le par les ouïes, lui dit tranquillement l'ange, et tire-le sur le rivage. » Tobie obéit. « Ouvre maintenant ce poisson, dit l'ange, et mets à part le cœur, le fiel et le foie, qui te seront nécessaires pour en faire un médicament utile. » Tobie obéit encore ; mais, quand ils se furent remis en route, il demanda son compagnon à quoi pourraient servir les parties qu'il avait fait réserver. « Le cœur et le foie mis

« sur des charbons ardents, répondit l'ange, éloignent les « démons; le fiel sert à oindre les yeux, et les guérit. »

Quelque temps après, ils arrivèrent chez Raguel, qui était des parents de Tobie. Raguel avait une fille, nommée Sara, qui avait épousé successivement sept hommes, morts tous dans la nuit même des noces. L'ange annonça à Tobie que Sara serait son épouse, et qu'il n'aurait rien à craindre s'il passait les premières nuits de ses noces en prière, et s'il brûlait le cœur du poisson et une partie du fiel, « parce que, « lui dit-il, le démon n'a de pouvoir que sur ceux qui écoutent « plutôt la voix de leurs passions que celle de Dieu. » Raguel accorda en effet sa fille en mariage, et tout se passa comme l'ange l'avait prédit.

Cependant le vieux Tobie s'inquiétait de ne pas voir revenir son fils; chaque jour de retard augmentait ses inquiétudes; il ne pouvait retenir ses larmes, et Anne, sa femme, éclatait en sanglots. Raguel, de son côté, voulait retenir son gendre; mais le jeune Tobie lui dit : « Mon père et ma mère comptent « les jours, et leur esprit doit être tourmenté. » Raguel le laissa donc partir avec Sara, et lui donna la moitié de ses biens.

Lorsqu'ils ne furent plus loin de Ninive, l'ange prit les devants avec Tobie, laissant Sara venir après eux avec les serviteurs, les servantes et les animaux. Or, la mère de Tobie, placée sur une hauteur, regardait au loin sur la route. Elle reconnut son fils, et elle courut à son mari, en s'écriant : « Voici ton fils qui vient ! » En même temps arriva le chien, qui avait accompagné le jeune Tobie, et qui remuait joyeusement la queue comme pour annoncer l'heureuse nouvelle. Le vieux Tobie se jeta dans les bras de son fils, et tous deux se mirent à pleurer de joie avec Anne. Lorsqu'ils eurent adoré Dieu et rendu grâces, le jeune Tobie, sur la recommandation de l'ange, prit le fiel du poisson et en frotta les yeux de son père; au bout d'une demi-heure, il en tomba une petite peau blanche et Tobie recouvra la vue. Tous rendirent grâces à Dieu. Un peu plus tard arriva la jeune Sara, et l'on apprit à Tobie tout ce qui s'était passé; les réjouissances durèrent sept jours.

Au bout de ce temps, le père et le fils se demandèrent ce qu'ils pourraient donner au guide fidèle qui avait amené sur eux tant de bénédictions; mais l'ange leur dit : « Bénissez le Dieu du ciel et confessez-le devant tous les hommes, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. Je vous dirai donc la vérité. Pendant que tu adorais Dieu avec larmes, ô Tobie, et que tu ensevelissais les morts, je présentais tes prières au Seigneur. Et, comme tu étais agréable à Dieu, la tentation est venue t'éprouver. Ensuite le Seigneur m'a envoyé pour te guérir, et pour délivrer du démon Sara, la femme de ton fils. Je suis l'ange Raphaël, l'un des sept anges toujours présents devant la face de l'Éternel. » A ces mots, saisis de frayeur, ils tombèrent le visage contre terre : « La paix soit avec vous, dit l'ange : ne craignez rien; seulement bénissez Dieu et racontez ses merveilles. » Puis il disparut, les laissant plongés dans l'admiration et l'étonnement.

Le vieux Tobie vécut encore quarante-deux ans. A l'âge de cent deux ans, se sentant près de mourir, il appela Tobie, son fils, et les sept enfants qu'il avait eus de Sara, et il leur dit : « La fin de Ninive est proche, car il faut que la parole de Dieu soit accomplie, et nos frères, qui ont été dispersés hors de la terre d'Israël y retourneront. Écoutez-moi donc, mes enfants : Ne restez pas ici, mais aussitôt que vous aurez enseveli votre mère auprès de moi, sortez d'ici, car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr. » Le fils de Tobie quitta, en effet, Ninive après la mort de sa mère; il se rendit avec ses enfants et les enfants de ses enfants auprès de sa famille, dans le pays de Raguel, et mourut dans une heureuse vieillesse à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans.

§ II. — Règnes d'Ézéchias, de Manassé et d'Ammon

(726-640 av. J.-C.)

Piété du roi Ézéchias.

Ézéchias, fils d'Achaz (726-697 av. J.-C.) régnait en Juda depuis cinq ans, lorsque le royaume d'Israël tomba. Ce prince fit régner la piété parmi son peuple et donna l'exemple de toutes les vertus. Il rouvrit le Temple qu'Achaz avait

fermé, rétablit les lévites dans leurs fonctions, brisa les idoles, détruisit les autels construits sur les hauts lieux, et fit même mettre en pièces le serpent d'airain qui avait été élevé par Moïse dans le désert, parce que les enfants d'Israël avaient brûlé de l'encens devant lui. Enfin, quand le Temple eût été purifié de toutes les souillures que lui avait fait contracter l'impie Achaz, il envoya des messagers dans toutes les villes de Juda et dans les principales cités d'Israël pour inviter le peuple à venir célébrer la Pâque à Jérusalem. Cette solennité, célébrée avec une magnificence et un ordre admirables, dura quinze jours, pendant lesquels on extirpa jusqu'aux derniers restes de l'idolâtrie. Ainsi Ezéchias méritait-il l'éloge que fit de lui l'Écriture, en disant qu'il n'y eut ni avant lui, ni après lui aucun roi de Juda qui lui fût semblable.

Invasion de Sennachérib.

Sennachérib, successeur de Salmanasar, le même qui persécutait avec tant de cruauté les Israélites captifs et le pieux Tobie, prétendit forcer Ezéchias à l'exécution de l'ancien traité (713 av. J.-C.). Il entra dans le royaume de Juda avec une armée formidable, s'empara de plusieurs places, et répandit partout une telle épouvante, qu'Ézéchias se soumit d'abord à un tribut de trois cents talents d'argent et de trente talents d'or, qu'il ne put payer qu'aux dépens des trésors du Temple, et en détachant les lames d'or dont il en avait lui-même revêtu les portes. Cela ne rendit les Assyriens que plus exigeants. Ils s'avancèrent jusqu'aux portes de Jérusalem, et Sennachérib envoya à Rabsacès, l'un de ses généraux, l'ordre de sommer Ézéchias de se rendre, pendant que lui-même était occupé au siège de Lachis. Rabsacès s'acquitta de sa mission avec autant d'impiété que d'insolence.

Ézéchias ayant appris qu'il faisait entendre des blasphèmes contre Dieu, déchira ses vêtements, et, couvert d'un sac, courut dans le Temple se prosterner devant le Seigneur. Dieu se laissa toucher par les prières, et détourna pour le moment le fléau qui menaçait Jérusalem. Comme le roi d'Égypte s'avancait, Sennachérib marcha à sa rencontre, se

contentant d'écrire à Ézéchias des lettres remplies des mêmes blasphèmes que ceux qu'avait fait entendre Rabsacès.

Le roi d'Égypte, que l'Écriture sainte appelle Tharaca, fut vaincu, et Sennachérib ravagea l'Égypte pendant près de trois ans. A son retour, il marcha sur Jérusalem pour en faire le siège. Isaïe rassura Ézéchias par ces paroles : « Le roi d'Assur n'entrera point dans cette ville, il n'y jettera pas une flèche, il ne l'attaquera point, et il retournera par le même chemin qu'il est venu. » En effet, la nuit suivante, l'ange du Seigneur passa par le camp des Assyriens, et y frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennachérib, à son réveil, se vit sans armée, et n'aperçut plus que des cadavres autour de lui. Il s'enfuit à Ninive avec les débris de ses troupes, et fut tué quarante-cinq jours après par deux de ses propres enfants, qui cherchèrent ensuite un refuge en Arménie. Il eut pour successeur son troisième fils, nommé *Assaradon* ou *Asar Haddon* (710 av. J.-C.).

Maladie d'Ézéchias.

Pendant que Sennachérib ravageait l'Égypte, Ézéchias était tombé dangereusement malade (712 av. J.-C.). Il adressa alors cette prière à Dieu : « Seigneur, je vous en conjure, souvenez-vous que j'ai marché devant vous en vérité, et que j'ai fait le bien en votre présence. » Dieu lui envoya dire par Isaïe : « J'ai entendu ta prière et j'ai vu tes larmes ; j'ajouterai encore quinze années à ta vie, et je te délivrerai de la main du roi des Assyriens. Voici le signe que j'accomplirai ma promesse : l'ombre du soleil, qui est descendue de dix degrés sur le cadran d'Achaz, retournera de dix degrés en arrière. » Le miracle eut lieu, et Ézéchias, revenu à la santé, rendit grâce à Dieu dans un touchant cantique.

Fin du Règne d'Ézéchias.

Ézéchias continua de gouverner en roi pieux et fidèle, mais il commit encore une faute qui lui attira les reproches d'Isaïe. Un roi de Babylone, à qui l'Écriture donne le nom de *Mérodach*, fils de Baladan ou Béladon, voyant la puis-

sance du roi de Juda, envoya des ambassadeurs avec des lettres et des présents pour le féliciter de sa guérison, et pour faire alliance avec lui. Ézéchias fut très-sensible à cet honneur, et il en conçut un sentiment de vanité qui l'engagea à montrer aux ambassadeurs ses parfums, ses aromates, son or et son argent, ses vases précieux, en un mot, toutes ses richesses. « O roi, vint dire Isaïe à Ézéchias, il viendra un « jour où tout ce qui est dans votre maison sera enlevé; où « tous ces trésors que vos pères ont amassés seront empor- « tés à Babylone, sans qu'il en reste rien; et les enfants qui « sont nés de vous seront enlevés, et deviendront les es- « claves du roi de Babylone. » Ézéchias s'humilia devant Dieu. « Le Seigneur est juste, dit-il, mais je le prie de per- « mettre que la paix et la vérité règnent pendant mes « derniers jours. » Le vœu du roi repentant fut exaucé. Ézé- chias passa en paix les dernières années de son règne; il embellit encore Jérusalem, fit construire un aqueduc pour amener des eaux dans la ville, et s'endormit avec ses pères, après un règne de vingt-neuf ans (697 av. J.-C.).

Règne de Manassé.

Son fils *Manassé* ou *Manassès* (697-642 av. J.-C.) lui suc- céda à l'âge de douze ans. Perversi de bonne heure par les courtisans qui l'entouraient, le jeune roi s'abandonna à toutes les superstitions de l'idolâtrie : il rétablit les hauts lieux, éleva des autels à Baal jusque dans le Temple du Sei- gneur, et fit passer son propre fils par le feu pour le consacrer à Moloch. Enfin, il mit le comble à ses impiétés en fai- sant périr le prophète Isaïe, alors âgé de cent ans. Tant d'iniquités provoquaient la justice de Dieu. Assaradon, roi de Ninive, qui venait de remettre sous le joug la Babylonie, envoya dans le royaume de Juda une puissante armée; ses généraux prirent Manassé, lui mirent les fers aux pieds et aux mains, et l'emmenèrent à Babylone, où il fut tenu dans une étroite captivité.

Réduit à un état si triste, Manassé rentra en lui-même; il vit avec horreur le nombre et l'énormité de ses crimes,

et revint sincèrement à Dieu. Sa pénitence détourna la colère du Seigneur, qui mit fin à sa captivité, et le rétablit sur le trône de ses pères (675 av. J.-C.). Il répara le scandale de sa vie passée, détruisit le culte des faux dieux, et donna l'exemple de la piété jusqu'à la fin de son règne, qui dura encore trente-trois ans. Malheureusement son fils *Ammon* ou *Amon* ne l'imita que dans ses crimes (642-640); après deux ans de règne, Ammon fut assassiné par ses propres officiers, et son fils *Josias* monta sur le trône à sa place.

Histoire de Judith.

On place communément sous le règne de Manassé un événement merveilleux, où Dieu fit éclater sa protection sur son peuple, en suscitant une femme courageuse, figure de la Vierge qui devait procurer le salut des hommes.

Nabuchodonosor I^{er} ou Saosduchin reprit les projets de son père Assaradon. Après avoir complètement subjugué l'Arménie, la Médie, la Perse et la Mésopotamie, il se tourna contre les restes du royaume d'Israël, qu'il acheva de détruire, et envoya contre le royaume de Juda son général *Holopherne*, qui vint mettre le siège devant Béthulie, ville de la tribu de Siméon, alors soumise au roi de Juda.

Les Hébreux résolurent de résister. Ils se défendirent avec le plus grand courage, mais, à la fin, ils parlèrent de se rendre. Ozias, leur commandant, les conjura d'attendre encore cinq jours. Il y avait alors à Béthulie une jeune veuve, nommée *Judith*, qui relevait la grandeur de sa fortune et l'éclat de sa beauté par une piété admirable. Soudainement inspirée de Dieu, elle vint trouver Ozias et les autres chefs du peuple, et leur demanda la permission d'exécuter un dessein qu'elle avait conçu, mais qu'elle ne leur révélerait que plus tard. On avait une telle confiance dans sa vertu et dans son courage, qu'on lui laissa toute liberté d'agir comme elle jugerait convenable.

Judith, après s'être fortifiée par la prière et par le jeûne, quitta ses vêtements de deuil, reprit ses habits de fête, et se couvrit de senteurs précieuses, puis sortit de Béthulie, ac-

compagnée d'une seule servante, qui apportait avec elle des provisions. Elle se présenta au camp des Assyriens, et se fit conduire auprès d'Holopherne. Celui-ci, frappé de l'éclat de sa beauté et de la sagesse de ses discours, la reçut avec distinction ; il la fit conduire dans la tente où étaient ses trésors, et lui permit, sur sa demande, de se retirer chaque soir en un lieu écarté pour prier son Dieu.

Trois jours se passèrent ainsi, pendant lesquels Judith ne mangea rien autre chose que les provisions apportées par sa servante. Le quatrième jour, Holopherne donna aux principaux officiers de son armée un grand festin, où il but avec excès, selon sa coutume. On avait fait venir Judith à ce festin ; la pieuse femme ne voulut y manger que des mets apprêtés par sa servante. Après le festin, quand tous les invités et les serviteurs se furent retirés, Judith se trouva seule avec Holopherne, plongé dans le lourd sommeil de l'ivresse ; sa servante se tenait à la porte de la tente. Alors elle se jeta à genoux, et adressa à voix basse cette prière à Dieu : « Seigneur Dieu d'Israël, fortifiez-moi, et donnez-moi « d'achever l'œuvre que vous m'avez inspirée. » Elle se relève, prend à une colonne, où elle était suspendue, l'épée d'Holopherne ; elle saisit le général assyrien par les cheveux, et en deux coups lui coupe la tête. Puis elle sortit, remettant la tête d'Holopherne à sa servante, qui la cacha dans la besace qu'elle avait apportée. Les gardes, accoutumés à la voir passer tous les soirs avec sa servante, ne songèrent pas à l'arrêter. Les deux femmes arrivèrent ainsi à la porte de Béthulie. « Ouvrez ! ouvrez ! cria Judith, car « le Seigneur est avec nous, et il a montré sa puissance en « Israël. » On ouvrit la porte. Tirant alors de la besace la tête d'Holopherne, Judith dit à haute voix : « Voici la tête « d'Holopherne, le général de l'armée des Assyriens, et « c'est par la main d'une femme que le Seigneur notre Dieu « l'a frappé. Vive Dieu, dont l'ange a veillé sur moi, et « m'a ramenée pure au milieu de vous ! »

D'après les conseils de Judith, on suspendit la tête d'Holopherne sur la muraille, et, au point du jour, les habitants

de Béthulie sortirent en armes, poussant des cris et sonnante de la trompette. Les officiers d'Holopherne coururent à sa tente pour prendre ses ordres. A la vue du cadavre mutilé, le trouble se mit dans leurs esprits, et les Assyriens, saisis d'épouvante, s'enfuirent de tous côtés ; les habitants en firent un grand carnage, et un mois leur suffit à peine pour recueillir tout le butin.

§ III. — Derniers temps du royaume de Juda

(640-606 avant Jésus-Christ).

Règne de Josias.

Josias, fils d'Amon, n'était âgé que de huit ans, lorsqu'il succéda à son père (640-609 av. J.-C.). Aussitôt qu'il eut en main le pouvoir, à sa majorité, il donna des preuves éclatantes de sa piété, et marcha parfaitement d'accord avec le grand-prêtre Helcias (628 av. J. C.). Il fit disparaître le culte des hauts lieux, détruisit les bois sacrés et les simulacres des faux dieux, et purifia Jérusalem et tout son royaume des abominations de l'idolâtrie. Étendant son zèle aux villes d'Israël qui reconnaissaient l'autorité des rois de Juda depuis la ruine de Samarie, il détruisit l'autel élevé par Jéroboam à Béthel, brûla sur ses débris les ossements de ceux qui avaient adoré les idoles, et accomplit ainsi la menace que le prophète avait faite à Jéroboam lui-même, en désignant Josias par son nom.

Après avoir détruit l'idolâtrie, Josias fit royalement restaurer le Temple de Jérusalem, et redoubla d'efforts pour ramener complètement son peuple au service de Dieu. Un antique exemplaire de la loi avait été trouvé dans le Temple ; Josias profita de cette occasion pour faire faire une lecture solennelle de la loi. Son règne fut un dernier rayon de soleil éclairant le royaume de Juda ; une pâque solennelle fut célébrée, et réunit une dernière fois à Jérusalem les fidèles d'Israël et de Juda ; jamais, depuis les jours de Samuel, il n'y avait eu un tel concours (622 av. J.-C.).

Le prophète Jérémie.

Les prophètes continuaient d'avertir le peuple, d'annoncer les vengeances de Dieu, et de prédire les triomphes futurs du Messie. La treizième année du règne de Josias (627 av. J.-C.), *Jérémie* reçut sa mission, et fut chargé d'annoncer le jugement de Dieu non-seulement sur Juda, mais encore sur la plupart des nations infidèles qui l'entouraient, sur les Iduméens, les Ammonites, les Moabites, les Syriens, les Phéniciens, les Philistins, les Égyptiens, les Arabes et les Babyloniens.

Ruine de Ninive.

Les événements qui préparaient les malheurs de Jérusalem se précipitaient. Le roi des Mèdes, Cyaxare, successeur d'Arphaxad, profita de l'échec subi par Saosduchin (Nabodonosor I^{er}) devant Béthulie, pour rétablir la discipline dans son armée, et pour venger les malheurs de son père. Saosduchin fut vaincu, et il avait à redouter de plus grands malheurs, lorsqu'une invasion formidable de Scythes, qui se jetèrent sur la Médie et les pays voisins, força Cyaxare de revenir dans son pays (vers 650 av. J.-C.). Cyaxare ne put songer à reprendre ses projets contre Ninive, que lorsqu'il fut débarrassé de ces barbares. Alors il s'allia avec le gouverneur de Babylone, *Nabopolassar*, qui venait de se révolter contre le successeur de Saosduchin, *Chinaladan* ou *Sarac*, prince mou et efféminé, incapable de résister à la coalition des Mèdes et des Chaldéens. Ninive, assiégée par les deux chefs de ces peuples belliqueux, résista avec courage, mais sans succès. Sarac périt pendant l'assaut, et les vainqueurs renversèrent la ville de fond en comble. Ainsi s'accomplirent les prophéties de Tobie, de Nahum et de Sophonie (625 av. J.-C.).

Fin du roi Josias.

L'empire de Babylone touchait dès lors aux frontières de l'Égypte. Le roi d'Égypte, *Nécho* ou *Nécos* (617-601 av. J.-C.),

voulant mettre une barrière à la grandeur croissante des Assyriens, marcha contre eux et prévint le roi Josias qu'il ne voulait nullement l'inquiéter ; mais le roi de Juda, craignant pour ses États, marcha à sa rencontre, et lui livra bataille dans la plaine de Mageddo. Josias fut puni de s'être laissé tenter par le désir de la victoire, et du tort qu'il avait eu de vouloir faire la guerre sans raison. Il fut vaincu, et, atteint d'une flèche, il mourut quelques jours après la bataille. La mort du pieux roi causa une désolation universelle ; on l'ensevelit avec de grands honneurs dans le tombeau des rois de Juda, et Jérémie fit entendre sur lui les plus touchantes lamentations ; tous pressentaient qu'avec lui disparaissait la dernière espérance du royaume (609 av. J.-C.).

Règne de Joachas.

Néchao poursuivit son entreprise. Il s'empara de la ville de Carchémis, et s'avança jusqu'à l'Euphrate ; mais il n'alla pas plus loin. Nabopolassar venait d'associer à l'empire son fils, *Nabuchodonosor le Grand*, qui arrêta le conquérant, et Néchao rentra en Egypte, emmenant d'ailleurs avec lui en captivité *Joachas*, appelé aussi *Sellum*, fils de Josias, dont le règne ne fut que de trois mois. Le malheureux roi alla mourir sur les bords du Nil, et la Judée paya à l'Égypte un tribut de cent talents d'argent et d'un talent d'or (609 av. J.-C.).

Règne de Joachim.

La Judée n'était plus qu'une province de l'Égypte : Néchao constitua roi, de sa propre autorité, Eliakim, frère de Joachas, dont il changea le nom en celui de *Joachim* ou *Joakim*, pour montrer qu'il le considérait presque comme un esclave. Joachim, roi, ne profita pas des terribles leçons que Dieu venait de donner ; il fit le mal comme la plupart de ses prédécesseurs. Les prophètes Jérémie et *Habacuc* firent inutilement entendre des menaces dont l'accomplissement était prochain. Les plus solennels avertissements ne trouvaient plus que des cœurs insensibles ; plus ils étaient précis, comme ceux de Jérémie, plus ils paraissaient incroyables, et les dispositions

étaient telles, que tous s'accordèrent, prêtres, prophètes et peuple, pour demander la mort de Jérémie. Quelques princes du peuple, plus sages que les autres, obtinrent pourtant la liberté du prophète, malgré le roi, qui voulait le faire mourir. Le peuple n'écoutait plus que les faux prophètes, qui lui annonçaient des choses agréables, et s'irritait contre ceux qui lui parlaient véritablement de la part de Dieu.

La miséricorde divine se lassa de tant d'ingratitude et d'abominations ; la sujétion même où la Judée se trouvait vis-à-vis de l'Égypte, hâta la catastrophe. Nabuchodonosor, associé à l'empire par son père, attaqua successivement tous les pays que Nécho avait subjugués. Il reprit Carchémis, et s'empara de la Syrie, de la Palestine et de toutes les contrées qui s'étendent du ruisseau d'Égypte à l'Euphrate. Il mit ensuite le siège devant Jérusalem, dont il se rendit maître ; Joachim, fait prisonnier, fut chargé de chaînes pour être mené à Babylone. Le Temple fut pillé, les vases sacrés emportés à Babylone, et trois mille vingt-trois Juifs, parmi lesquels se trouvaient *Daniel*, *Ananias*, *Misaël* et *Azarias*, tous quatre du sang royal de Juda, furent transportés sur les bords de l'Euphrate. Alors commencèrent les soixante-dix ans de la captivité de Babylone (606 av. J.-C.).

CHAPITRE III.

CAPTIVITÉ DE BABYLONE (606-536 av. J.-C.).

TROIS DIVISIONS : *Fin du royaume de Juda. — Les Juifs en captivité. — Fin de l'empire babylonien.*

§ I^{er}. **Fin du royaume de Juda** (606-587 av. J.-C.).

Fin du règne de Joachim.

Nabuchodonosor, changeant d'avis à l'égard de Joachim, lui rendit la liberté, et lui permit de régner comme roi tributaire. Le roi de Juda resta fidèle pendant trois ans au roi de Babylone (606-603), mais il ne revint pas pour cela au Dieu

qui suspendait encore une fois l'accomplissement définitif du châtement. Jérémie continuait ses terribles prédictions, qu'il faisait écrire par *Baruch*, son disciple et son secrétaire. Baruch eut le courage de les lire devant le peuple et devant les principaux personnages du royaume : Joachim, qui se fit apporter le livre écrit par Baruch, le déchira et le jeta au feu, et il eût fait périr les deux prophètes, si Dieu ne les avait dérobés à sa vengeance. Jérémie lui fit alors annoncer de nouveaux malheurs, savoir : qu'il n'obtiendrait pas les honneurs de la sépulture, et que son cadavre resterait ignominieusement gisant hors de Jérusalem. Le roi impie ne tint compte d'aucun avertissement; il osa même renouveler son alliance avec Néchao contre Nabuchodonosor. Le roi de Babylone chargea ses généraux de le punir. Pendant quatre ans, le royaume de Juda fut en proie aux incursions des Ammonites, des Moabites, des Syriens et des Arabes. A la fin, Jérusalem fut investie par ces ennemis irréconciliables du peuple d'Israël, et Joachim périt dans une sortie. Son corps resta sur le grand chemin, exposé à toutes les insultes et à tous les outrages, selon la prédiction de Jérémie (598 av. J.-C.).

Règne de Jéchonias.

Joachim ou *Jéchonias*, fils de Joachim, monta sur le trône à sa place, mais il ne l'occupa que trois mois. Ce prince, âgé de dix-huit ans, marcha sur les traces de son père, et attira sur lui les armes de Nabuchodonosor. Le redoutable conquérant revint lui-même à la tête de ses troupes, et fit le siège de Jérusalem. Jéchonias, jugeant aussitôt qu'il lui serait impossible de résister, vint se remettre entre les mains de Nabuchodonosor, avec sa mère, ses serviteurs et les officiers de son palais. Le Temple et le palais furent encore une fois dépouillés de leurs trésors, une partie de la ville livrée aux flammes. Pour empêcher une nouvelle révolte, Nabuchodonosor emmena dans sa capitale Jéchonias, les principaux du peuple et l'élite de l'armée, au nombre de dix mille hommes; il transporta même les artisans et les ouvriers, et ne laissa dans le pays que les plus pauvres du peuple (598 av. J.-C.).

Le prophète Ézéchiël.

Parmi les captifs emmenés à Babylone se trouvait le prêtre *Ézéchiël*, qui devait prophétiser en Chaldée, pendant que Jérémie continuait de prophétiser en Judée. C'est dans la cinquième année de son exil (593 av. J.-C.), qu'Ézéchiël commença à prophétiser. Il annonça les vengeances que Dieu devait exercer sur la maison de Juda, et le sort réservé aux peuples qui étaient les instruments de cette vengeance.

Le roi et le peuple que concernaient ces prédictions ne les écoutaient plus. Nabuchodonosor avait mis sur le trône un oncle de Jéchonias, dont il changea le nom de Matthanias en celui de *Sédécias* (598-587 av. J.-C.). Sédécias se montra aussi impie et aussi corrompu que ces prédécesseurs. Il fit mettre Jérémie en prison, et s'allia avec les Ammonites, les Moabites, les Tyriens et les Sidoniens, tous d'accord pour secouer le joug qui pesait sur eux. Nabuchodonosor, fatigué de ces continuelles révoltes, résolut d'en finir avec un royaume qui ne vivait plus que grâce à sa modération. Il marcha contre Jérusalem. Le siège ne dura que quarante jours; la ville fut emportée d'assaut au milieu de la nuit (du 9 au 10 juillet 587 av. J.-C.). Le roi Sédécias s'enfuit, avec le reste de ses guerriers, par une ouverture qu'on fit au mur du jardin qui touchait au palais. Il cherchait à gagner le désert, mais les Chaldéens, prévenus de sa fuite, se mirent à sa poursuite, et l'atteignirent près de Jéricho. Sédécias, amené à Nabuchodonosor, vit massacrer en sa présence deux de ses fils; puis on lui arracha les yeux, on le chargea de chaînes, et il fut transporté à Babylone, qu'il ne put voir, comme l'avait prédit Ézéchiël; c'est là qu'il mourut plusieurs années après.

Règne de Sédécias.

Le roi de Babylone laissa à Jérusalem *Nabuzardan*, capitaine de ses gardes et général de ses armées, pour y accomplir ses vengeances contre la ville rebelle. Nabuzardan fit mettre le feu au Temple, au palais du roi et aux maisons de la ville, après en avoir enlevé tout ce qui s'y trouvait de

précieux. Les murs de Jérusalem furent renversés, le grand-prêtre et soixante des principaux habitants égorgés, et les vases du Temple envoyés à Babylone, où le vainqueur transporta tous les habitants de Juda, à l'exception des familles les plus pauvres qu'on laissa dans le pays pour cultiver la terre. Ainsi finit le royaume de Juda, qui avait duré 389 ans depuis l'avènement de Roboam, et 469 depuis l'avènement de David, chef de la dynastie.

§ II. — Les Juifs en captivité (587-536 av. J.C.).

Lamentations de Jérémie.

Jérémie était encore en prison, lorsque Jérusalem succomba sous les armes des Chaldéens. Nabuzardan, qui avait reçu ordre de Nabuchodonosor de le traiter avec égards, le tira de prison, et le laissa libre de demeurer où il voudrait. C'est alors que le prophète, assis sur les ruines de Jérusalem, fit entendre ces immortelles Lamentations, dont l'Église emprunte encore aujourd'hui les accents, lorsqu'elle veut peindre sa tristesse au souvenir de la Passion du Sauveur.

Les Juifs en Égypte.

Lorsque Nabuzardan eut exécuté les ordres de Nabuchodonosor, il laissa le gouvernement de la Judée à un autre Chaldéen, nommé *Godolias*, qui se montra à son tour plein d'égards pour le prophète Jérémie, et qui traita avec douceur les Juifs restés dans leur pays. Malheureusement, *Godolias* ne gouverna que deux mois. Au bout de ce temps, des séditeux ayant à leur tête *Ismaël*, de la race royale, qui voulait s'emparer du pouvoir, l'assassinèrent à Masphe, avec plusieurs de ses serviteurs. Mais le peuple, qui aimait *Godolias*, et qui était fatigué de guerres et de révoltes, refusa d'obéir à *Ismaël*; celui-ci fut obligé de se réfugier chez les Ammonites. Cette preuve de fidélité donnée au roi de Babylone aurait dû rassurer les Juifs; mais plusieurs, redoutant la vengeance de Nabuchodonosor, furent d'avis d'aller chercher un refuge en Égypte. Jérémie s'opposa, autant qu'il le put, à l'exécution de ce dessein. Il ne fut point écouté, et

presque tout le peuple émigra en Égypte, où Jérémie le suivit, pour continuer de lui faire entendre les oracles divins. Arrivé à Taphné, il prédit que Nabuchodonosor allait venir ; que l'Égypte serait ravagée, et que les Juifs seraient détruits par le fer et par la faim. Le peuple ne l'écouta pas davantage ; il se laissa, au contraire, entraîner à l'idolâtrie égyptienne, et mérita de nouveaux malheurs par de nouvelles iniquités. A partir de cette époque, les Livressaints ne parlent plus de Jérémie ; on pense qu'il fut lapidé à Taphné par les Juifs eux-mêmes, qui ne pouvaient plus supporter les avertissements sévères qu'il leur donnait pour les sauver.

Après, le second successeur de Néchao, régnait alors en Égypte (593-563 av. J.-C.). Il avait rétabli les affaires de son royaume et son orgueil était à son comble, mais Dieu avait prédit sa chute dès le temps où Sédécias faisait alliance avec lui. La Cyrénaïque fut le terme de ses triomphes. L'échec que lui firent éprouver les Cyrénéens fut suivi d'une révolte de ses propres soldats ; *Amasis*, un de ses officiers, reçut la couronne des mains des rebelles ; une guerre civile s'ensuivit, et Nabuchodonosor en profita pour envahir l'Égypte. Il s'empara de tout le pays et le ravagea impitoyablement ; les Juifs qui échappèrent au glaive des Chaldéens, succombèrent pour la plupart aux coups plus lents, mais non moins sûrs de la faim. Ce fut une désolation telle, que l'Égypte ne put se relever de quarante ans, selon la parole des prophètes. Quand elle voulut résister aux Perses, qui avaient succédé aux Babylo niens, elle ne fit que précipiter sa chute définitive ; le successeur de Cyrus, Cambyse, fit de l'Égypte une province de son empire (225 av. J.-C.), et dès lors se vérifia à la lettre cette prophétie d'Ézéchiél : « Il n'y aura plus aucun prince de la terre d'Égypte. »

Le prophète Daniel.

Les Juifs transportés par Nabuchodonosor furent traités avec assez d'humanité. Le vainqueur leur permit d'acquérir des terres, de contracter des mariages d'après leurs lois, et d'avoir des juges de leur nation pour terminer leurs diffé-

rends : plusieurs même, comme on va le voir, s'élevèrent à de hautes dignités à la cour de Nabuchodonosor. Parmi ces derniers, se distinguaient quatre jeunes hommes appartenant à la maison royale : Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, qui avaient été transportés à Babylone dans la première année de la captivité. Ces quatre jeunes hommes, en qui Nabuchodonosor remarqua des dispositions extraordinaires, furent instruits dans toute la science des Chaldéens ; mais, ne se laissant pas éblouir par l'éclat de la cour, ils restèrent fidèles à Dieu, et demandèrent et obtinrent de ne pas manger des viandes défendues : ils se contentaient de légumes et d'eau. Dieu récompensa leur fidélité en les douant d'un grand esprit de sagesse, de sorte que, dans la suite, le roi leur confia les charges les plus importantes de son empire. Le jeune Daniel l'emportait encore sur les autres en sagesse et en piété. Dès sa première jeunesse, il parut rempli de l'esprit de Dieu ; il était encore fort jeune, lorsque cet esprit se manifesta dans une occasion importante.

Histoire de Susanne.

Il y avait à Babylone une juive d'une rare beauté, nommée *Susanne*, qui avait été élevée par ses parents dans la crainte de Dieu et dans l'amour de la vertu. Deux infâmes vieillards conçurent pour Susanne une passion criminelle, et osèrent la solliciter au mal, un jour qu'il la trouvèrent seule dans son jardin. La chaste Susanne refusant d'offenser Dieu, ils la menacèrent si elle résistait plus longtemps, de déposer en présence de tout le peuple qu'ils l'avaient surprise en adultère. Susanne ne se rendit point à leurs menaces ; elle aima mieux s'exposer à la mort et à la honte de passer pour coupable, que d'être coupable en effet. Les vieillards exécutèrent leur menace. Sur leurs dépositions, Susanne était conduite au supplice et allait être lapidée, lorsque le jeune Daniel, élevant la voix au milieu de la foule, s'écria : « Je suis innocent du sang qu'on va répandre. » Ces paroles frappèrent le peuple ; on questionna Daniel, et l'enfant parut si sûr de convaincre les deux vieillards de faux témoignage.

qu'on lui permit de les interroger et de prononcer son jugement. « Qu'on les sépare, » dit Daniel. Alors il les interroge l'un après l'autre, et demande en quel endroit du jardin le crime a été commis : « Sous un lentisque, dit l'un ; — sous un chêne, » dit l'autre. Cette contradiction dévoila l'imposture des deux juges iniques, qui furent immédiatement punis par le supplice qu'ils destinaient à la femme innocente. Tout le peuple se réjouit de l'heureuse issue de cette affaire ; la vertu de Susanne fut glorifiée, et Daniel commença d'être considéré comme un homme favorisé de Dieu.

Songe de Nabuchodonosor.

Dans la troisième année de la captivité (602 av. J.-C.), Nabuchodonosor eut un songe dont il fut tout effrayé à son réveil ; mais il ne pouvait s'en rappeler les détails, et il consulta pour cela tous les devins, les mages et les enchanteurs de la Chaldée, qui passaient pour très-savants dans la science des songes. Aucun d'eux n'ayant pu le satisfaire, il condamna à mourir tous les mages de Babylone. Mais Daniel demanda à parler au roi, et lui dit :

« Prince, les mages n'ont pu vous indiquer votre songe, mais Dieu le connaît, et il a daigné me le révéler. Voici ce que vous avez vu. C'était une statue d'une énorme hauteur, et qui jetait sur vous un regard effrayant. Elle avait la tête d'un or très-pur, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même de la montagne, et, frappant la statue par les pieds, elle les brisa. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, se sont brisés tout ensemble ; ils sont devenus comme la paille légère que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, et ils ont disparu sans qu'on pût en retrouver la moindre trace. Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre.

« Voilà votre songe, ô roi, et en voici l'interprétation. Vous êtes le roi des rois, et le Dieu du ciel vous a donné le royaume, la force, l'empire et la gloire ; c'est donc vous qui

êtes la tête d'or de la statue. Il s'élèvera après vous un autre royaume moindre que le vôtre, qui sera d'argent, et ensuite un troisième royaume qui sera d'airain, et qui commandera à toute la terre. Le quatrième royaume sera aussi fort que le fer, qui brise et détruit tout ; cet empire brisera et réduira tout en poudre. Mais, comme les pieds de la statue étaient en partie de fer et en partie d'argile, ce dernier royaume sera en partie ferme et en partie fragile ; et, comme vous avez vu que le fer était mêlé avec le fer et l'argile, ces royaumes se mêleront aussi par des alliances humaines, mais ils ne demeureront pas unis, de même que le fer ne peut se lier ni s'unir avec l'argile. Dans ces jours-là, Dieu suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit ; ce royaume ne passera point à un autre peuple ; il renversera, il réduira en poudre tous les autres, et il subsistera éternellement. »

Ainsi Daniel dévoilait la succession des quatre grands empires des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains, et l'empire universel de l'Église. Nabuchodonosor, frappé de ces paroles, se prosterna devant le prophète, brûla de l'encens, immola des victimes, et s'écria : « Ton Dieu est le « Dieu des dieux, le Seigneur des rois, puisque tu as pu « découvrir un mystère si caché. » Ensuite il le combla d'honneurs et de présents, il l'éleva à la plus haute dignité de son empire, et en fit son principal ministre ; et, sur sa demande, il donna à ses trois compagnons l'intendance des affaires de la Babylonie.

Les trois jeunes gens dans la fournaise.

Nabuchodonosor fit élever dans une plaine, près de Babyione, une statue d'or de soixante coudées de haut, en l'honneur de l'un de ses dieux, et, le jour de la consécration, tous reçurent ordre de se prosterner devant la statue. Le héraut criait : « Quiconque ne se prosternera pas pour « l'adorer, sera jeté dans une fournaise ardente. » Ananias, Misaël et Azarias refusèrent de commettre cette impiété ; dénoncés au roi, ils comparurent intrépidement devant lui, confessant qu'ils ne croyaient qu'à un seul Dieu et n'ado-

raient que lui seul. Nabuchodonosor, furieux de cette résistance, commanda que le feu de la fournaise fût porté à un degré de chaleur sept fois plus élevé qu'à l'ordinaire, et il y fit jeter les jeunes gens. La chaleur était si forte que les soldats chargés d'exécuter l'ordre du roi, furent consumés par les flammes; mais les trois jeunes Hébreux marchaient au milieu des flammes sans en ressentir les atteintes, et ils glorifiaient Dieu, en invitant toutes les créatures à le glorifier avec eux, pendant que les ministres du roi activaient le feu et que la flamme s'élevait de quarante-neuf coudées au-dessus de la fournaise. Un ange du Seigneur était descendu près d'eux; il écartait d'eux les flammes, et leur faisait sentir comme un vent léger et une douce rosée qui les rafraîchissaient.

Nouveau songe de Nabuchodonosor.

Le roi reconnut la main de Dieu dans ce miracle, et envoya cette notification dans toutes les provinces de son vaste empire: « *Nabuchonosor, roi*, à tous les peuples, à toutes les nations, à toutes les langues, salut et paix. Le Dieu tout-puissant a fait de grandes merveilles devant moi. C'est pour quoi il m'a plu de publier ses prodiges, parce qu'ils sont grands, et ses merveilles, parce qu'elles sont éclatantes. Son royaume est éternel, et sa puissance s'étend de génération en génération. » Ainsi se perpétuait la connaissance du vrai Dieu parmi les nations idolâtres de l'Asie.

Quelque temps après, Nabuchodonosor eut un nouveau songe, qui l'effraya autant que le premier. Il vit un arbre qui s'élevait jusqu'au ciel, et dont les branches s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre. Ses feuilles étaient belles et ses fruits abondants. Tous les animaux de la terre s'abritaient sous son ombre, les oiseaux du ciel habitaient dans ses rameaux, et tout ce qui avait vie y trouvait sa nourriture. Alors une voix terrible se fit entendre. « Abattez l'arbre, criait-elle, coupez-en les rameaux, et dispersez-en les fruits. Que l'orgueilleux soit mouillé par la rosée du ciel, et qu'il pousse l'herbe de la terre avec les bêtes sauvages. Qu'on lui ôte son cœur d'homme, et qu'on lui donne

« un cœur de bête, et sept temps passeront ainsi sur lui. » Après avoir entendu le récit de ce songe, Daniel resta longtemps pensif. Le roi lui dit de parler sans crainte, et il donna cette interprétation : « O roi, le grand arbre que vous avez vu, c'est vous ; mais voici ce que signifient les paroles de la voix : Vous serez chassé de la société des humains, vous habiterez avec les animaux et les bêtes sauvages, et sept années passeront sur vous, jusqu'à ce que vous ayez reconnu que c'est le Très-Haut qui est le maître des empires, et qui les donne à qui il lui plaît. Alors le pouvoir vous sera rendu. »

Tout s'accomplit comme Daniel l'avait prédit. Un jour que Nabuchodonosor se promenait dans son palais, et disait : « N'est-ce pas là cette grande Babylone, dont j'ai fait mon palais, et dont j'ai fait le siège de ma puissance et de ma gloire ? » une voix du ciel lui rappela la menace du songe, et, tout à coup, saisi d'une folie extraordinaire, il se crut changé en brute, et prit tous les goûts de la brute. On le chassa du palais, et il vécut parmi les animaux et les bêtes sauvages. Son corps fut trempé de la rosée du ciel, ses cheveux devinrent aussi longs que les plumes de l'aigle, et ses ongles comme ceux des oiseaux. Au bout de sept ans, il recouvra la raison ; il leva les yeux vers le ciel, et confessa la puissance du Très-Haut (569-562 av. J.-C.). Les grands allèrent le chercher, le rétablirent dans son autorité, et il régna encore un an, pendant lequel il fut aussi puissant que jamais. Il mourut après avoir régné quarante-sept ans depuis la mort de son père Nabopolassar (606-561 av. J.-C.), et eut pour successeur *Evilmérodach*, son fils.

§ III. — Fin de l'empire babylonien (561-536 av. J.-C.).

L'idole de Bel et le dragon.

Le livre de Daniel se tait sur les successeurs de Nabuchodonosor jusqu'à Balthasar. On place ordinairement sous le règne d'Evilmérodach, un événement qui donna un nouveau crédit au prophète Daniel. Il y avait à Babylone un temple magnifique élevé à *Bel* ou *Baal*, la principale divinité des

Babyloniens ; des prêtres nombreux étaient attachés au service de ce temple, et le roi de Babylone professait une grande confiance dans l'idole du dieu. Daniel détrompa le roi en lui faisant voir de ses yeux les supercheries des prêtres de Bel. Comme on ne retrouvait pas, le matin, les victimes qu'on avait mises la veille dans le temple, le roi s'imaginait que Bel les avait mangées, et il en concluait que c'était un dieu vivant. Daniel fit répandre de la cendre dans le temple en présence du roi, puis on ferma rigoureusement toutes les portes, auxquelles on apposa le sceau royal. Ce stratagème suffit pour découvrir, le lendemain, les traces des prêtres de Bel, de leurs femmes et de leurs enfants, qui y pénétraient pendant la nuit par des passages souterrains et mangeaient les victimes offertes à l'idole. Le roi, désabusé, détruisit l'idole et le temple de Bel, et fit mettre à mort tous ces imposteurs (560 av. J.-C.).

Il y avait à Babylone un grand dragon ou serpent qui était l'objet d'un culte religieux. « Tu ne peux pas prétendre, dit le roi à Daniel, que celui-ci n'est pas un dieu vivant ; adore-le donc. — J'adore le Seigneur mon Dieu, répondait Daniel, parce qu'il est le Dieu vivant, mais ce dragon n'est pas un dieu. Laissez-moi faire, et je me charge de le tuer, sans bâton et sans épée. — J'y consens, » dit le roi. Daniel prit de la poix, de la graisse et des poils, qu'il mêla ensemble et dont il fit des boulettes qu'il jeta dans la gueule du dragon. Le monstre engloutit le tout et creva. « Voilà le dieu que vous adorez, » dit Daniel.

Daniel dans la fosse aux lions.

Mais ces actes du prophète soulevèrent contre lui la multitude, et, pour éviter une révolte éminente, le roi fut obligé de livrer Daniel à ses ennemis. Ceux-ci le précipitèrent dans une fosse, où l'on nourrissait sept lions, auxquels on donnait tous les jours deux cadavres et deux brebis à dévorer. On cessa de leur jeter cette nourriture, afin qu'ils dévorassent Daniel, qui resta ainsi dans la fosse pendant six jours. Mais Dieu lui envoya de la nourriture par le prophète Habacuc,

qui fut miraculeusement transporté par un ange de la Judée à Babylone, et reporté ensuite dans le champ d'où il avait été enlevé. Le roi vint le septième jour pour pleurer Daniel, qu'il croyait mort, mais il l'aperçut assis au milieu des lions, qui ne lui avaient fait aucun mal : « Vous êtes grand, Seigneur de Daniel, » s'écria-t-il ; et il fit retirer le prophète de la fosse, où il ordonna de jeter ceux qui avaient voulu le faire mourir. Les coupables furent aussitôt dévorés par les lions.

Les soixante-dix semaines d'années.

Vers cette époque eut lieu la prédiction de Daniel concernant l'avènement de JÉSUS-CHRIST. Il était en prière, lorsque l'ange Gabriel lui fut envoyé pour l'instruire des desseins du Très-Haut. « Daniel, lui dit-il, je viens maintenant pour « t'instruire et te donner l'intelligence. Le temps a été réduit « à soixante-dix semaines en faveur de ton peuple et de ta « ville sainte, afin que la prévarication cesse et que le péché « prenne fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur terre, que les visions et les prophéties « soient accomplies, et que le *Saint des saints* reçoive « l'onction sacrée. Sache donc bien ceci, et grave-le bien « dans ton esprit. Depuis l'ordre qui sera donné de rebâtir « Jérusalem jusqu'au Christ qui doit être le chef et le guide, « il y aura sept semaines et soixante-deux semaines. Pendant « sept semaines, les places et les murailles de la ville seront « rebâties dans des temps difficiles. Et après soixante-deux « autres semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple « qui l'aura renoncé ne sera plus son peuple. Un autre peuple « viendra avec son chef et défendra la ville et le sanctuaire. « Le Christ confirmera son alliance avec un grand nombre « dans une semaine qui sera la dernière des soixante-dix ; « au milieu de cette semaine, il mettra fin aux sacrifices et « aux oblations ; l'abomination de la désolation sera dans le « Temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation « et la fin. »

Les semaines dont parle Daniel sont des semaines d'années ; elles comprennent donc un espace de quatre cent quatre-

vingt-dix ans. Comme elles doivent partir de l'édit qui permit de rebâtir les murs de Jérusalem, et qui fut rendu par Artaxercès Longue-Main, en 454 avant l'ère chrétienne, elles se prolongent jusqu'en 36 après cette ère. Pendant les sept premières semaines (49 ans), Jérusalem fut en effet reconstruite, et la nation reconstituée (454-405). Le Christ devant mourir au milieu de la dernière semaine, cet événement devait arriver l'an 33 de la vie de Notre-Seigneur, ainsi qu'il est en effet arrivé; et c'est après cela qu'est venue la désolation et la ruine de Jérusalem et du Temple, du temps de Titus, général de l'armée romaine.

Chute de Babylone.

Daniel assista à l'accomplissement de l'une de ses prédictions, accomplissement qui confirmait la vérité des autres. Balthasar, dernier roi de Babylone, ne songeait qu'à se livrer à la débauche, tandis que sa mère Nitocris, aidée des conseils de Daniel, gouvernait avec une fermeté qui rétablissait peu à peu l'autorité de Babylone sur les peuples assujettis. On attribue à cette reine célèbre l'achèvement des travaux de Sémiramis et de Nabuchodonosor; elle construisit, répara et agrandit les quais; elle fit renouveler, ou peut-être construire, les portes d'airain qui fermaient les avenues aboutissant aux quais, et fit creuser un lac immense pour détourner les eaux de l'Euphrate pendant les travaux, et pour servir de réservoir qui permettait de régulariser les débordements du fleuve.

Mais ces magnifiques travaux ne devaient pas sauver Babylone, sur laquelle son abominable idolâtrie, le massacre des Juifs, le renversement de leur Temple, et la profanation des vases sacrés, avaient attiré la colère de Dieu; et le temps de l'accomplissement des prophéties était arrivé. Ces prophéties avaient indiqué tous les détails de la chute de Babylone.

Les peuples ennemis étaient désignés d'avance; Isaïe avait nommé leur chef *Cyrus* par son nom; la date avait été fixée, et les destinées de Babylone marquées avec une précision que les siècles suivants n'ont fait que confirmer de plus en plus.

Cyrus, vainqueur de Crésus, roi de Lydie, et maître de l'Égypte et de la Syrie, vint avec le roi des Mèdes, Cyaxare, son allié, mettre le siège devant Babylone, qu'il avait déjà menacée deux fois. Les Babyloniens et leur roi, confiants dans la force de leurs remparts, se riaient des efforts des Mèdes et des Perses, et ne craignaient pas de se livrer, comme à l'ordinaire, aux fêtes et aux orgies. Balthasar donnait l'exemple avec ses courtisans, et oubliait dans les festins les ennuis du siège. Un jour, après un de ces festins où tous les convives avaient bu avec excès, comme à l'ordinaire, il se fit apporter les vases sacrés du Temple de Jérusalem, et tous burent dedans, le roi, ses courtisans et ses femmes, en louant, dit l'Écriture, leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre.

En ce moment apparurent des doigts, et comme la main d'un homme qui traçait sur la muraille de la salle des caractères mystérieux. A cette vue, Balthasar fut saisi d'effroi; il pâlit, et ses genoux s'entrechoquèrent. Sur son ordre, les devins furent introduits, mais aucun d'eux ne put interpréter les mots tracés sur la muraille. La reine rappela alors avec quelle sagesse Daniel avait interprété les songes de Nabuchodonosor. On introduisit le prophète, à qui Balthasar promit de magnifiques présents, s'il pouvait lui donner le sens des mots qui le faisaient trembler. « O roi, dit Daniel, je n'ai pas besoin de vos présents, mais je vais vous lire les mots tracés sur la muraille, et vous en expliquer le sens. Vous vous êtes élevé contre Dieu, vous avez profané les vases sacrés et vous avez adoré les idoles. C'est pourquoi Dieu a fait paraître cette main qui a écrit ces mots : *Mané, Thécel, Pharès*. Et en voici l'interprétation : *Mané*, Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a marqué la fin ; *Thécel*, vous avez été pesé dans la balance, et on vous a trouvé trop léger ; *Pharès*, votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. »

La nuit même, Cyrus, qui était venu à bout de détourner le cours de l'Euphrate, en se servant pour cela du lac de Nitocris, entra dans Babylone par le lit du fleuve desséché.

Les Babyloniens s'attendaient si peu à ce stratagème, qu'ils avaient laissé ouvertes les portes de fer qui donnaient accès par le fleuve dans la ville. Balthasar fut tué, et une grande partie des habitants passés au fil de l'épée (538 av. J.-C.). A partir de cette époque, Babylone ne fit plus que décliner.

Darius le Mède.

L'alliance qui unissait la Médie et la Perse, subordonnait la seconde à la première ; ce fut le roi des Mèdes, Cyaxare II, que l'Écriture sainte appelle *Darius le Mède*¹, qui resta maître de Babylone pendant les deux dernières années de son règne (538-536 av. J.-C.). Darius honora Daniel de toute sa confiance. Mais les grands du royaume, jaloux de la faveur dont il jouissait, imaginèrent de le perdre. Ils obtinrent du roi un décret qui défendait d'adresser aucune prière pendant trente jours à d'autres que Darius lui-même, sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions. Daniel, comme ses ennemis l'avaient prévu, ne laissa pas d'ouvrir trois fois le jour, selon sa coutume, les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, et de fléchir les genoux pour adorer le Seigneur. Il fut accusé de désobéissance et jeté pour la seconde fois dans la fosse aux lions, malgré la répugnance du roi, à qui l'on eut soin de dire qu'aucun de ses décrets ne serait plus exécuté, s'il ne tenait pas à l'exécution de celui qu'il venait de rendre. La fosse fut fermée et l'on apposa le sceau royal sur la porte. Le lendemain matin, Darius se rendit à la fosse pour y pleurer le ministre qu'il aimait. Mais, en entendant sa voix, Daniel lui cria de se rassurer, parce que les lions ne lui avaient fait aucun mal. Le roi, réjoui tout à la fois et émerveillé de ce prodige, qui se renouvelait pour la seconde fois en faveur de Daniel, confessa le vrai Dieu publiquement, et fit jeter dans la fosse les accusateurs, qui furent dévorés en quelques instants.

1. C'est l'opinion commune ; il reste toutefois quelque incertitude à ce sujet.

SIXIÈME PÉRIODE

LES JUIFS DEPUIS LA CAPTIVITÉ

La sixième période de l'*Histoire sainte* s'étend de la fin de la captivité de Babylone à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est un espace de 536 ans, pendant lequel les Juifs (c'est le nom qu'on donne exclusivement aux Hébreux depuis cette époque) ne possédèrent qu'une demi-indépendance, d'abord sous les Perses, ensuite sous les Grecs ; sous-traités pendant quelque temps au joug des rois grecs de Syrie, ils retrouvèrent une dynastie nationale avec les Machabées : puis, tombant sous la domination des Romains, ils reçurent de ce peuple un roi de race étrangère. Dès lors les temps étaient accomplis, le sceptre était sorti de Juda, et le Christ naquit.

CHAPITRE PREMIER.

LES JUIFS JUSQU'AUX MACHABÉES

(536-168 av. J.-C.).

TROIS DIVISIONS : *Les Juifs en Palestine pendant la domination persane. — Histoire d'Esther. — Les Juifs sous la domination grecque jusqu'aux Machabées.*

§ 1^{er}. — **Les Juifs en Palestine pendant la domination persane** (536-336 av. J.-C.).

Fin de la captivité ; Zorobabel.

Lorsque Cyrus eut succédé à Darius le Mède (536 av. J.-C.), il continua d'accorder à Daniel la même confiance que son prédécesseur. Le saint prophète profita de la faveur dont il jouissait pour le bien disposer à l'égard des Juifs ; il lui montra, dit l'historien Josèphe, son nom écrit dans les

prophéties d'Isaïe plus de deux siècles auparavant, et lui lut le passage de Jérémie, qui fixait à soixante-dix ans la captivité du peuple de Dieu. Cyrus reconnaissait un Dieu suprême, comme les Perses, qui détestaient les représentations matérielles de la divinité; frappé de l'accomplissement des prédictions dans sa personne, il publia l'édit suivant :
« Voici ce que dit Cyrus, le roi des Perses. Le Seigneur
« Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et
« m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jérusalem, en Ju-
« dée. Que ceux donc d'entre vous qui sont de son peuple
« montent à Jérusalem, et y rebâtissent le Temple du Dieu
« d'Israël. Ceux d'entre eux qui resteront faute de ressources
« dans les endroits où ils sont établis, seront secourus par
« les gens du pays avec de l'argent, du bétail, et les autres
« choses nécessaires. »

Cyrus rendit en même temps les vases d'or et tous les objets sacrés qui avaient été enlevés du Temple par Nabuchodonosor. Quarante-deux mille trois cent soixante Hébreux, presque tous des tribus de Juda et de Benjamin, profitèrent d'abord de la permission qui leur était accordée, et suivirent *Zorobabel* et le grand-prêtre *Jésus* ou *Josué*, fils de Josédech. *Zorobabel*, nommé gouverneur de la Judée, était un prince de Juda, issu de la maison de David; son père, *Salathiel*, était fils du roi Jéchonias. On se mit à l'œuvre aussitôt pour réparer les ruines et pour rebâtir le Temple; grâce aux matériaux fournis par les marchands de Tyr et de Sidon, sur l'ordre de Cyrus, les travaux purent d'abord avancer rapidement; dès la seconde année (535), les fondements du Temple furent jetés au milieu d'un immense concours de peuple. Des sentiments divers agitaient cette multitude; les uns pleuraient de joie, en voyant renaître le Temple et la nationalité se rétablir; les vieillards, qui avaient vu l'ancien Temple, poussaient des gémissements et versaient des larmes de douleur, en pensant que le nouvel édifice ne pourrait atteindre la magnificence de l'ancien.

Bientôt les difficultés survinrent. Les Samaritains s'étant offerts à travailler avec les Juifs à la reconstruction du

Temple, et ayant été repoussés à cause des superstitions qu'ils mêlaient à la croyance au vrai Dieu, devinrent les plus acharnés ennemis des Juifs. Ils troublèrent autant qu'ils le purent la marche des travaux, et finirent par en obtenir la suspension. Les travaux furent ainsi interrompus jusqu'à la seconde année du règne de Darius, en 520 av. J.-C. Les Juifs oublièrent, pendant ce temps, la maison de Dieu, et ne pensèrent plus qu'à leurs intérêts particuliers.

Dédicace du nouveau Temple.

Le nouveau Temple fut enfin achevé dans la vingtième année après le retour de la captivité, et solennellement consacré au Seigneur (516 av. J.-C.). Les paroles du prophète Aggée, annonçant l'arrivée prochaine du *Désiré des nations*, et disant que Dieu *remplirait de gloire* le nouveau Temple, consolèrent les vieillards, qui ne pouvaient s'empêcher de pleurer en songeant à la magnificence du Temple de Salomon, qu'ils comparaient à la petitesse et à la pauvreté du nouvel édifice. Xerxès, fils de Darius, continua aux Juifs la bienveillance de son père, et le peuple vécut en paix, respectant l'autorité du grand-prêtre, qui réglait les affaires religieuses, et des princes de Juda, qui dirigeaient les affaires civiles sous la juridiction des gouverneurs persans (516-454). Les Juifs restèrent désormais fidèles à Dieu, et le *Sanhédrin*, conseil public des anciens, vit son autorité généralement reconnue. Mais, si le peuple renonça pour toujours à l'idolâtrie, il n'observa pas toujours aussi scrupuleusement les lois disciplinaires de Moïse ; et c'est ainsi que, pendant la longue période de paix qu'on vient d'indiquer, des Israélites et des lévites transgressèrent la loi qui défendait de se marier avec des femmes du pays de Chanaan ; cette transgression aurait amené de nouveaux désordres, si deux hommes zélés n'étaient venus y remédier.

Esdras.

Artaxercès Longue-Main, surnommé ainsi parce qu'il avait une main plus longue que l'autre, se montra plein de bienveillance pour les Juifs. La septième année de son règne,

il permit à un descendant d'Aaron, nommé *Esdras*, docteur de la loi, d'aller en Judée avec ceux des Juifs répandus dans ses États qui voudraient le suivre ; il envoya en même temps de magnifiques présents pour le Temple, autorisa Esdras à établir des juges et des magistrats, et lui permit de faire des prosélytes (467 av. J.-C.). Un grand nombre de Juifs suivirent Esdras. Mais le saint docteur, arrivé à Jérusalem, apprit avec une vive douleur les mariages contractés malgré la loi avec des femmes idolâtres. Après avoir gémi sur ce désordre et prié Dieu, il convoca le peuple, reprocha sévèrement leur faute aux coupables, et les exhorta à se séparer des nations et des femmes étrangères. Tout le peuple répondit d'une voix qu'il était prêt à faire ce qu'Esdras ordonnerait. D'après ses ordres, on fit le dénombrement de tous ceux qui avaient contracté des alliances criminelles ; et ceux-ci, au nombre de quatre-vingt-six, consentirent à renvoyer leurs femmes pour apaiser la colère du Seigneur. Quelque temps après, Esdras mit en ordre les Livres saints et en fit soigneusement réviser le texte ; puis il en fit une lecture solennelle au peuple assemblé, qui fondit en larmes au souvenir de tout ce que Dieu avait fait pour lui.

Cependant les murs de Jérusalem n'étaient pas encore rebâtis ; le Temple seul était reconstruit, et Jérusalem restait exposée sans défense aux attaques des peuplades voisines. La vingtième année d'Artaxercès, treize ans après l'arrivée d'Esdras, *Néhémie*, fils d'Helcias, qui demeurait à Suze en qualité d'échanson du roi, ayant appris dans quelle situation se trouvait la Ville sainte, résolut de venir au secours de ses frères. Il profita de l'accès que lui donnait sa charge auprès du roi, et sollicita un édit qui permettait de rebâtir les murailles. Artaxercès l'écouta favorablement ; il le nomma gouverneur, et lui donna tous les secours nécessaires pour exécuter son dessein (454 av. J.-C.). Alors commencèrent les soixante-dix semaines d'années prédites par Daniel.

Néhémie pressa les travaux avec ardeur. Il n'ignorait aucun des projets des Samaritains et des autres peuples, parce qu'il en était continuellement informé par des Juifs

qui demeuraient au milieu d'eux. Pour prévenir toute surprise, il partagea les ouvriers en deux corps, dont l'un était occupé au travail, pendant que l'autre se tenait prêt à combattre. Tous ceux qui étaient employés à bâtir les murs, et à porter ou à charger les matériaux, faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient leur épée de l'autre. Les ennemis des Juifs respectèrent cette attitude guerrière, et l'ouvrage fut poussé avec une telle célérité, qu'en cinquante-deux jours il se trouva terminé.

Alors la mission de Néhémie se trouva remplie, et, au bout de douze ans, il retourna auprès du roi (442 av. J.-C.). Les désordres qui suivirent son absence le firent revenir quelque temps après : le peuple recommençait à contracter des alliances avec les femmes idolâtres, il négligeait l'observation du sabbat et ne payait plus la dime pour l'entretien du Temple et des prêtres. Néhémie reprima toutes les infractions à la loi, et fit condamner à l'exil ceux qui ne voulurent pas renvoyer les femmes étrangères. Le peuple continua d'observer la loi, tant que vécut Esdras et Néhémie. Ce fut alors que parut *Malachie*, avec qui se termine la série des prophètes de l'Ancien Testament.

§ II. — Histoire d'Esther.

Assuérus épouse Esther.

C'est aussi vers le temps d'Esdras et de Néhémie que se place la touchante histoire d'Esther. La troisième année de son règne, Assuérus ¹ convoqua à Suze tous les grands de son royaume à un grand festin et à une réunion solennelle. La réunion dura cent quatre-vingt jours, pendant lesquels tous furent magnifiquement traités par leur hôte royal ; et, lorsqu'elle fut près de se terminer, il invita tout le peuple qui se trouvait à Suze à un immense banquet. Assuérus présidait au banquet des hommes, et la reine *Vasthi* présidait au banquet des femmes dans l'intérieur du palais. Le septième jour, le roi, échauffé par le vin, donna ordre de faire venir

1. Xerxès, fils de Darius, selon les uns, Artaxercès Longue-Main, selon les autres.

le reine Vasthi, avec le diadème en tête, afin de faire admirer sa beauté par tous les peuples. Mais Vasthi refusa d'obéir au roi, qui entra dans une violente colère et qui, de l'avis de son conseil, la renvoya de la cour et résolut d'offrir à une autre femme le titre et la dignité de reine.

Quelques années après, Assuérus, dont le ressentiment était apaisé, se mit à regretter Vasthi. Ses serviteurs, pour l'empêcher de revenir sur la décision qu'il avait prise, ce qui eût été d'un mauvais exemple en Perse, lui conseillèrent de faire venir dans son palais les jeunes filles les plus belles de son empire, afin qu'il pût choisir parmi elles celle qui lui plairait le plus. Il suivit cet avis.

Or, il y avait à Suze un juif nommé *Mardochée*, qui avait élevé près de lui une de ses nièces, nommée *Esther*, qui était orpheline. Esther était douée d'une beauté extraordinaire; elle fut présentée au roi, à qui elle plut tellement qu'il lui mit sur la tête le diadème royal, et lui donna le titre de reine à la place de Vasthi, sans savoir qu'elle fût juive. Mardochée n'avait cessé de prier pendant cette solennelle épreuve, et il se tenait à la porte du palais pour communiquer plus facilement avec sa nièce, qui se conduisait en tout d'après ses avis. Il eut ainsi l'occasion de découvrir un complot formé contre la vie d'Assuérus par deux de ses serviteurs; il en informa Esther, qui révéla tout au roi; les deux coupables furent pendus, et le fait fut consigné dans les annales que les rois de Perse avaient coutume de faire écrire sous leurs yeux.

Aman l'Amalécite.

Un des favoris du roi, qui était de race amalécite et qui s'appelait *Aman*, avait probablement trempé dans le complot; le supplice des deux coupables l'irrita contre Mardochée, qu'il chercha dès lors à perdre. Élevé par le roi aux plus hautes dignités et investi de toute sa confiance, il obtint de lui, comme distinction honorifique, un édit donnant ordre à tout le monde de fléchir les genoux et de se prosterner devant lui. Mardochée, seul de tous ceux qui avaient leurs entrées dans le palais, refusa de se prêter à une adoration

qu'il réservait à Dieu. A ceux qui lui demandèrent la cause d'une pareille résistance, il répondit qu'il était juif, de sorte que, lorsque Aman l'apprit, il fut encore plus irrité contre lui et résolut de le perdre, lui et toute sa race. Il représenta au roi que les Juifs étaient ses ennemis, et qu'il importait de les exterminer. Le roi accorda à son favori ce qu'il lui demandait, et bientôt des lettres scellées du sceau royal partirent dans toutes les provinces pour faire connaître le jour où il serait permis à tout le monde de massacrer les Juifs.

Dévouement d'Esther.

La consternation des Juifs et la joie de leurs ennemis sont faciles à comprendre ; on n'entendait partout que des cris et des gémissements. Mardochée, revêtu d'un sac et la tête couverte de cendres, vint à bout d'attirer l'attention des suivantes et des serviteurs de la reine Esther, qui ignorait tout ; et par eux il informa sa nièce du coup qui menaçait ses frères, en la priant d'intercéder pour eux auprès du roi. L'entreprise était difficile, car il était défendu sous peine de mort de paraître devant le roi sans avoir été appelé. Mais Esther n'hésita pas à se dévouer pour son peuple. Après avoir passé trois jours et trois nuits dans le jeûne, la prière et les larmes, avec les femmes Israélites qui l'accompagnaient, elle se para de ses habits royaux et se présenta devant le trône du superbe Assuérus ; mais, ne pouvant soutenir les regards du monarque, elle allait tomber, lorsque Assuérus, touché de sa beauté et de son effroi, étendit sur elle le sceptre d'or qu'il tenait à la main pour lui montrer qu'elle avait trouvé grâce à ses yeux. « Tu ne mourras point » lui dit-il, car cette loi n'a pas été faite pour toi, mais pour « tous les autres. Que veux-tu ? ajouta-t-il. Quand tu me « demanderais la moitié de mon royaume, je te le donne-
« rais. » Expression hyperbolique en usage chez les Orientaux, et qui indiquait qu'on était disposé à accorder les plus grandes faveurs. « Je supplie le roi, répondit Esther, de « vouloir bien assister aujourd'hui à un festin que j'ai pré-
« paré et d'amener Aman avec lui. » Le roi vint avec Aman,

et renouvela à la reine sa promesse. Esther demanda d'abord pour toute grâce que le roi voulût bien revenir encore le lendemain avec Aman.

Le favori revint chez lui tout glorieux de l'honneur que la reine lui faisait, mais furieux en même temps de l'insolence de Mardochée, qu'il avait rencontré près de la porte du palais, couvert de cendre et assis, et qui ne s'était pas même levé pour lui faire honneur. « Rien ne me manque, dit-il à sa femme et à ses amis, mais je ne me croirai pas heureux, tant que je verrai le juif Mardochée assis devant la porte du palais. » Zarès, sa femme, et ses amis lui répondirent : « Faites dresser une potence de cinquante coudées de haut; demandez demain au roi d'y faire pendre Mardochée, et vous n'aurez plus aucun sujet de peine. » Aman, ravi de ce conseil, fit dresser la potence.

Punition d'Aman.

Cependant le roi passa cette nuit-là sans dormir, préoccupé sans doute de ce qu'Esther pouvait avoir à lui demander le lendemain. Il se fit lire les annales de son règne, et apprenant que Mardochée n'avait pas reçu de récompense pour avoir découvert le complot formé contre sa vie, il résolut de l'en dédommager. Le lendemain, Aman vint de grand matin dans l'antichambre du roi, afin d'épier le moment favorable pour obtenir la permission de pendre Mardochée. Le roi, l'ayant fait entrer, lui demanda aussitôt ce qu'il conviendrait de faire pour un homme qu'il voulait honorer. Aman, persuadé qu'il s'agissait de lui, dit qu'il fallait que cet homme fût revêtu des ornements royaux, et que le plus grand du royaume le conduisît dans toute la ville de Suze, tenant les rênes de son cheval, et criant : « Ainsi sera honoré celui que le roi voudra honorer. — Hâte-toi donc, reprit le roi, prends une robe et un cheval, et, tout ce que tu viens de dire, fais-le au juif Mardochée, qui est devant la porte du palais. » Aman dut prendre la robe royale et le cheval; il revêtit Mardochée de la robe, le fit monter sur le cheval, et parcourut la ville en criant : « Ainsi sera ho-

« noré celui que le roi veut honorer. » Il rentra chez lui la rage dans le cœur, et c'est dans ces dispositions qu'il se rendit au festin d'Esther.

Au milieu du repas, Assuérus pressa encore une fois Esther de déclarer ce qu'elle désirait de lui. « O roi, répondit « Esther, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, accordez-
« moi, s'il vous plaît, ma propre vie et celle de mon peuple,
« pour lequel je vous implore. Car nous avons été livrés,
« moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, pour être
« égorgés et exterminés ; et nous avons un ennemi dont la
« cruauté retombe sur le roi lui-même.—Quel est cet ennemi
« audacieux ? reprit le roi. — Notre ennemi, notre plus cruel
« ennemi, dit Esther, c'est Aman. » A ces mots, Aman pâlit,
le roi se leva plein de colère et sortit dans le jardin qui était
près de l'appartement de la reine. Aman voulut profiter de
cet instant pour supplier la reine et embrassa ses genoux. Le
roi rentrant en cet instant : « Comment, s'écria-t-il, l'insolent
« ose porter les mains sur la reine ! » Les gardes accoururent
et se jetèrent sur Aman : « Il y a ici, dit le chef des eunuques
« ou serviteurs du palais, une potence de cinquante coudées de
« haut qu'Aman avait fait élever pour y pendre Mardochée.
« — Qu'Aman y soit pendu ! » cria le roi, et le cruel Ama-
lécite occupa sur l'heure la place qu'il réservait au Juif.

Fête des *Purim* ou des Sorts.

Le danger n'était pourtant point passé, car l'édit de mort n'était pas encore révoqué, et, d'après la coutume persane, il était irrévocable. Esther supplia encore le roi, qui se laissa toucher, et l'on trouva un moyen terme pour sauver les Juifs. De nouvelles lettres furent envoyées dans tout l'empire pour faire connaître les dispositions clémentes du roi, et tous les Juifs furent avertis de se réunir, avec pleine permission de résister à ceux qui attenteraient à leur vie, et de tuer tous ceux de leurs ennemis dont ils avaient à se plaindre. Tout le monde sut ainsi que les Juifs avaient trouvé grâce devant le roi, et qu'ils étaient en état de se défendre, de sorte qu'on se garda bien de les attaquer, excepté dans

quelques lieux où ils trouvèrent des ennemis dont ils n'eurent pas de peine à se débarrasser. Il y eut huit cents hommes tués dans Suze, outre les dix fils d'Aman, et soixante-quinze mille hommes dans le reste de l'empire.

Esther et Mardochée, pour perpétuer la mémoire de ce grand événement, instituèrent la fête annuelle des *Purim* ou Sorts, parce qu'Aman avait tiré au sort le jour et l'année où il devait exterminer les Juifs, et cette fête est encore célébrée de nos jours.

**§ III. — Les Juifs sous la domination grecque
Jusqu'aux Machabées (332-168 av. J.-C.).**

Fin de la domination persane.

Depuis la mort de Néhémie jusqu'aux Machabées, c'est-à-dire pendant un espace de près de trois siècles, l'Écriture sainte se tait sur l'histoire du peuple hébreu. Favorablement traitée depuis le règne d'Artaxercès Longue-Main, la Judée acheva de se relever sous les derniers rois de Perse. Les villes se repeuplèrent, beaucoup d'étrangers embrassèrent la loi de Moïse, et le peuple vivait en paix sous le gouvernement des grands-prêtres et du conseil des soixante-douze anciens. Alors se multiplièrent les édifices où les Juifs se réunissaient pour prier et pour s'instruire dans la connaissance de la loi; ces lieux d'assemblées s'appelaient *Synagogues* (assemblées), comme plus tard on appela *Églises* (convocations), les lieux d'assemblée des chrétiens, de sorte que les mots de *Synagogue* et d'*Eglise* finirent par désigner l'ancienne et la nouvelle loi.

Alexandre le Grand (336-324 av. J.-C.).

Lorsque Alexandre-le-Grand commença ses conquêtes, le grand-prêtre était *Jaddus*. Les Juifs reconnurent sans doute le conquérant annoncé par le prophète Daniel, mais ils n'en restèrent pas moins fidèles au roi de Perse, Darius Codoman, et refusèrent de fournir aux Macédoniens les secours en argent et en hommes qu'Alexandre leur demandait, disant qu'ils étaient liés par le serment qu'ils avaient prêté au roi

de Perse. Irrité de cette réponse, Alexandre, alors occupé au siège de Tyr, jura de se venger lorsqu'il serait maître de cette ville. En effet, il prit le chemin de Jérusalem aussitôt après la prise de Tyr. Jaddus, effrayé, ordonna des prières publiques, offrit des victimes à Dieu, et remit à la miséricorde divine le salut d'Israël.

Quand on apprit qu'Alexandre approchait, Jaddus fit ouvrir les portes de Jérusalem, on orna les rues de guirlandes de fleurs, et tous se rendirent à la rencontre du conquérant dans un ordre merveilleux. Alexandre, en apercevant de loin la multitude vêtue de tuniques blanches et le cortège des prêtres en habits de lin, se sentit ému. Le grand-prêtre s'avança seul, portant la robe d'hyacinthe aux broderies éclatantes, et sur la tête la tiare avec la lame d'or, où le nom divin était inscrit. Alexandre se prosterna pour adorer ce nom. En ce moment, les Juifs rangés en cercle en arrière du pontife, firent retentir l'air de cette acclamation : « Vive « le roi de Macédoine ! » Les princes syriens et les grands officiers qui entouraient Alexandre, ne savaient que penser de sa conduite. Parménion, l'un de ses généraux, lui demanda pourquoi il adorait le pontife hébreu :

« Ce n'est point le prêtre que j'adore, répondit Alexandre, mais le Dieu dont il est le ministre. J'étais encore en Macédoine, et je songeais à la conquête de l'Asie, lorsque j'eus une vision. Un homme, portant les mêmes ornements que ce pontife, m'apparut. Il me dit de ne rien craindre, de faire sur-le-champ traverser l'Hellespont à mon armée, m'assurant que je subjuguerais l'empire des Perses. Tout à l'heure en retrouvant le pontife hébreu sous les mêmes ornements, je me suis rappelé cette circonstance. Je crois donc que c'est avec l'appui de la Divinité que mon entreprise a été conçue; je me tiens assuré de vaincre Darius, et bientôt, maître de la Perse, je verrai l'oracle vérifié pour moi. »

Alexandre tendit ensuite la main au grand-prêtre, et il fit son entrée dans Jérusalem, à la suite du cortège des prêtres et des habitants de la ville. Arrivé au Temple, il y offrit des victimes au Seigneur. Jaddus lui présenta alors le

livre des prophéties de Daniel, et lui fit lire le passage où il était prédit qu'un monarque grec mettrait fin à la monarchie persane. Alexandre se montra plein de bienveillance pour les Juifs ; il leur accorda la liberté de suivre leurs lois, et les exempta d'impôts pour chaque septième année (l'année sabbatique). Enfin il acheva de les satisfaire, en refusant de se rendre à l'invitation des Samaritains, qui auraient voulu le recevoir dans leur temple de Garizim (332 av. J.-C.).

Les rois d'Égypte (324-208 av. J.-C.).

Le grand-prêtre Jaddus mourut la même année qu'Alexandre le Grand (324 av. J.-C.) ; il eut pour successeur son fils, *Onias I^{er}* (324-300). La Judée, la Syrie et la Phénicie avaient, dans le dénombrement de l'empire d'Alexandre, été attribuées à Laomédon. Les Juifs restèrent fidèles à ce gouverneur, et il fallut que Ptolémée Soter, fils de Lagus, qui gouvernait l'Égypte, envahit la Judée et fit le siège de Jérusalem, pour obtenir la soumission de ce peuple. Il s'empara de Jérusalem par ruse, en faisant livrer l'assaut un jour de sabbat, parce qu'il avait remarqué que les Juifs ne combattaient pas ce jour-là (320 av. J. C.). Il traita d'abord les vaincus avec dureté, et en emmena cent mille captifs en Égypte et dans la Cyrénaïque ; mais, reconnaissant qu'ils se montraient fidèles à leurs maîtres, il changea de politique à leur égard, leur rendit la liberté, et en attacha un grand nombre à son service. Aussi, lorsque Antigone et son fils Démétrius lui eurent momentanément enlevé la Judée et les provinces voisines, beaucoup de Juifs et de Samaritains passèrent-ils encore en Égypte ; la seule ville d'Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand, renfermait tant de Juifs, que le quartier habité par eux faisait à lui seul une grande ville (312 av. J.-C.).

Au grand-prêtre Onias succéda son fils, *Simon le Juste* (300-292 av. J.-C.), qui profita de la tranquillité dont jouissaient les Juifs pour fortifier le Temple, entourer Jérusalem d'une seconde enceinte, et établir un réservoir d'eau si considérable, qu'on lui donna le nom de mer. Comme il ne

laissait en mourant qu'un fils encore au berceau, il eut pour successeur un second fils de Jaddus, nommé Éléazar.

Version des Septante.

Le pontificat d'*Éléazar* (292-260 av. J.-C.) est resté célèbre par la traduction que le roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, fit alors faire des Livres saints. Ce prince avait fondé à Alexandrie une bibliothèque qui devait devenir la plus célèbre de l'antiquité; il voulut l'enrichir des livres des Hébreux. Il envoya donc demander au grand-prêtre Éléazar un exemplaire authentique de la loi, avec des interprètes chargés de le traduire en grec. Éléazar adressa au roi un exemplaire écrit en lettres d'or, et lui envoya en même temps six docteurs de chaque tribu, en tout soixante-douze, qui se retirèrent dans l'île de Pharos, vis-à-vis d'Alexandrie, pour faire leur travail. De là sortit la célèbre traduction des Livres saints, connue sous le nom de *Version des Septante*, ou des soixante-dix, nombre rond pour soixante-douze (vers 277 av. J.-C.).

Les sectes juives.

Onias, fils de Simon le Juste, n'ayant pas encore atteint l'âge légal de quatorze ans à la mort d'Éléazar, celui-ci eut pour successeur un troisième fils de Jaddus, nommé *Manassé* (260-233). Les Juifs continuèrent de prospérer pendant ce pontificat; mais alors commencèrent à s'étendre des sectes, qui acquirent plus tard une grande importance, même politique. *Sadoc* donna son nom à la secte des *Saducéens*, qui niaient l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, l'existence des anges, et menaient une vie toute sensuelle. Aux saducéens s'opposèrent les *Pharisiens*, ainsi nommés du mot hébreu *pérouschim* (séparés), parce qu'ils affectaient de se séparer du peuple, en prenant tous les dehors d'une rigide sainteté. Les pharisiens acquirent une grande influence politique; mais leur affectation d'austérité cachait souvent de grands vices. Ils étaient orgueilleux et hypocrites, et Notre-Seigneur Jésus-Christ les a peints

d'un trait ineffaçable en les appelant des *sépulcres blanchis*.

Persécution de Ptolémée Philopator.

La Palestine, placée entre la Syrie et l'Égypte, eut à souffrir de toutes les querelles qui s'élevaient entre les rois de ces deux pays. Sous le pontificat de *Simon II* (219-175), Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, voulut profiter de la jeunesse d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, pour conquérir ce pays. La bataille de Raphia le rendit en effet maître de la Palestine et d'une partie de la Syrie (217 av. J.-C.). Philopator vint alors au Temple pour y offrir des victimes à Dieu; mais, dans l'ivresse de son triomphe, il prétendit, malgré les représentations de Simon II, entrer dans le Saint des saints, où le grand-prêtre seul pouvait entrer une fois l'année. Repoussé par une vertu divine, Philopator tomba à la renverse, et resta sans mouvement. Il revint à lui, mais il conçut une haine violente contre les Juifs. De retour en Égypte, il persécuta sans ménagement ceux qui étaient établis dans Alexandrie, sa capitale, au nombre de plus de cent mille. Enfin, dans un moment de fureur, il les fit exposer aux éléphants. Mais ces animaux, au lieu de se jeter sur les Juifs, méconnurent tout à coup leurs conducteurs, et, se jetant sur les Égyptiens, en firent un horrible carnage. A la vue d'une protection du ciel si marquée, le prince rentra en lui-même et fit remettre les Juifs en liberté. Ce repentir tardif n'empêcha pas l'Égypte de perdre la Palestine pendant la minorité de son successeur, Ptolémée Épiphanes. Antiochus le Grand reprit l'offensive, et s'empara, en deux campagnes de la Célé Syrie et de la Palestine (203 av. J.-C.).

Les rois de Syrie (203-168 av. J.-C.).

Reconnaissant de l'assistance que les Juifs, devenus ses fidèles alliés, lui prêtèrent dans une nouvelle guerre contre l'Égypte, Antiochus confirma tous les privilèges qui leur avaient été accordés jusque-là; il exempta Jérusalem de tout impôt pendant trois ans, accorda aux prêtres et aux lévites une immunité perpétuelle, assigna des revenus fixes pris

sur le trésor pour l'entretien du Temple, et publia un décret solennel interdisant à tout étranger l'accès dans l'enceinte extérieure de l'édifice sacré (198 av. J.-C.). Le grand-prêtre Simon II mourut trois ans après.

Châtiment d'Héliodore.

Onias III succéda à Simon son père dans la grande sacrificature et se montra aussi pieux que lui (195-170 av. J.-C.). La sainte Cité jouissait donc d'une paix profonde, comme on le lit au second livre des Machabées, et les lois y étaient religieusement observées. Aussi les rois et les princes envoyaient-ils au Temple de riches offrandes, et Séleucus Philopator, successeur d'Antiochus le Grand, voulut-il, à l'exemple de son père, que les frais des sacrifices et du culte divin fussent acquittés sur les revenus de la province. La trahison d'un juif de la tribu de Benjamin, nommé Simon, qui commandait les gardes du Temple, et qui était jaloux de l'autorité d'Onias, mit un terme à cette tranquillité. Simon, pour gagner les bonnes grâces du roi, dont le trésor était vide, lui fit dire que le Temple de Jérusalem renfermait des sommes immenses, hors de proportion avec les besoins du culte, et qu'il était facile de faire entrer dans le trésor royal. Séleucus envoya aussitôt à Jérusalem *Héliodore*, l'intendant de ses finances, avec ordre de saisir cet argent et de le transporter en Syrie. Malgré les représentations d'Onias et les supplications du peuple, Héliodore entra dans le Temple et pénétra avec ses gardes jusqu'à la salle du trésor. Mais Dieu lui fit sentir combien il était insensé d'aller braver sa puissance jusque dans le Lieu saint. Le sacrilège fut tout à coup arrêté par un homme superbement vêtu, monté sur un cheval qui le foula aux pieds, tandis que deux anges le frappaient à grands coups de verges. On l'emporta du Temple évanoui et à demi-mort ; mais le grand-prêtre obtint de Dieu sa guérison. Héliodore, échappé à ce danger, alla rendre compte au roi de ce qui lui était arrivé. Et comme Séleucus lui demandait qui il pourrait encore envoyer à Jérusalem, il répondit : « O roi, si vous avez quelque ennemi,

« envoyez-le en ce lieu, et vous le verrez revenir déchiré
 « de coups, si toutefois il revient. Car Celui qui habite dans
 « le ciel est le protecteur de ce lieu, et il frappe et fait périr
 « ceux qui y viennent pour faire du mal. » (176 av. J.-C.)
 Ce même Héliodore fit empoisonner quelque temps après
 Séleucus pour s'emparer du trône, mais il fut vaincu par
Antiochus Épiphanes ou l'*Illustre*, second fils d'Antiochus le
 Grand, qui usurpa lui-même le trône qu'il aurait dû remettre
 à son neveu, fils de Séleucus. Ainsi commença le règne de
 ce roi persécuteur, que l'Écriture appelle *Racine de péché*.

Antiochus Épiphanes.

De grands troubles arrivèrent alors parmi les Juifs. Le
 frère même du grand-prêtre, *Jason*, cabala contre Onias à la
 cour du roi de Syrie, qui lui donna la dignité de grand-
 prêtre. Jason fut à son tour supplanté par un frère du traître
 Simon, nommé *Ménélaüs*. Le sang coula dans les rues de Jérusalem, et Ménélaüs se fit détester par sa tyrannie. Sur ces entrefaites, Antiochus Épiphanes fit une campagne en Égypte (169 av. J.-C.). Le bruit de sa mort s'étant répandu, Jason, qui savait combien Ménélaüs était détesté, crut l'occasion favorable pour revenir au pouvoir. Il rentra, en effet, dans Jérusalem à la tête d'une troupe armée, et signala son triomphe par un horrible carnage. Forcé de fuir, il alla mourir à Sparte, en Grèce.

Les Juifs, débarrassés de Jason, avaient espéré d'être aussi débarrassés de Ménélaüs, et l'avaient chassé avec ses satellites syriens. Mais le roi qu'ils croyaient mort en Égypte était vivant et victorieux. Quand il apprit que les Juifs s'étaient réjouis de sa mort et avaient chassé sa créature, il entra dans une furieuse colère et marcha aussitôt sur Jérusalem, qu'il prit d'assaut et livra à toute la fureur de ses soldats. Il y eut un horrible carnage : quarante mille personnes périrent, hommes, femmes et enfants ; quarante mille autres furent réduits en esclavage. Antiochus lui-même entra dans le Temple, enleva tous les vases sacrés, renversa l'autel des parfums, brisa le chandelier d'or et la table

des pains de proposition; puis il reprit le chemin d'Antioche, laissant dans Jérusalem un lieutenant aussi cruel que lui, en même temps que Ménélaüs, plus cruel encore et plus avide de vengeance que ce roi impie. L'année suivante, arrêté dans une nouvelle expédition contre l'Égypte par un mot d'un envoyé romain, il se vengea de cet échec sur les Juifs. De nouveaux massacres ensanglantèrent Jérusalem, tout fut mis au pillage, et une citadelle formidable, l'*Acra*, s'éleva dans la haute ville, pour tenir le reste en respect.

L'Épiphane, justement surnommé l'*Épimane* (le furieux), voulut aller plus loin. Il ordonna sous peine de mort à tous les Juifs de renoncer à leur religion pour adorer les idoles; il fit déchirer et jeter au feu les livres de la Loi, et poussa l'impiété jusqu'à faire placer dans le temple de Dieu la statue de Jupiter Olympien. Le culte du vrai Dieu était entièrement aboli. Si quelqu'un était surpris à observer le sabbat, il lui en coûtait la vie; on mettait à mort les femmes qui faisaient circoncire leurs enfants (168 av. J.-C.).

Martyre d'Éléazar.

Un grand nombre de Juifs succombèrent et offrirent de l'encens aux faux dieux; mais il y en eut aussi un grand nombre qui préférèrent la mort à l'apostasie. Parmi eux se distinguèrent le saint vieillard *Eléazar*, et sept frères connus sous le nom de *Machabées*.

Éléazar était l'un des premiers d'entre les docteurs de la Loi. Pour le faire manquer aux prescriptions de cette loi, on voulut le contraindre à manger de la chair d'un porc qui avait été offert en sacrifice aux dieux d'Antiochus. Mais le courageux vieillard aima mieux mourir que de donner cet exemple de faiblesse, et préféra être conduit au supplice. Quelques-uns de ses amis, touchés de compassion, le supplièrent de se laisser apporter des viandes dont il était permis de manger, afin qu'on pût faire croire qu'il avait mangé les viandes du sacrifice, selon le commandement du roi. « Non, répondit Éléazar : il n'est pas digne de mon âge
« d'user de cette fiction. » Aussitôt on le traîna au supplice.

Près de succomber sous les coups dont on l'accablait, il poussa un grand soupir et dit : « Seigneur, vous qui savez « tout, vous savez qu'ayant pu me délivrer de la mort, je « souffre dans mon corps de cruelles douleurs, mais que « dans l'âme je sens de la joie de les souffrir pour obéir à « vos lois. » Il mourut ainsi, dit l'Écriture, laissant non-seulement aux jeunes hommes, mais aussi à toute sa nation, dans le souvenir de sa mort, un grand exemple de vertu et de courage.

Les sept Machabées.

La persécution sévissait dans tous les États d'Épiphané. A Antioche, le tyran se montrait plus cruel encore que ses ministres. On lui amena une femme juive avec ses sept enfants, qui avaient refusé de manger de la chair des animaux immolés aux idoles. Antiochus les fit fouetter en sa présence avec des lanières de cuir de bœuf. Pendant ce supplice, l'aîné des frères dit au roi : « Que demandez-vous et « que voulez-vous apprendre de nous ? Nous sommes prêts « à mourir plutôt que de violer les lois de notre Dieu et de « notre pays. » Antiochus, furieux, ordonna d'entretenir un feu ardent sous les chaudières d'airain qui venaient de servir aux sacrifices : puis, il fit couper la langue à celui qui avait parlé, lui fit arracher la peau de la tête et couper les extrémités des mains et des pieds, en présence de sa mère et de ses frères. Quand le jeune homme ne fut plus qu'un tronçon mutilé, il le fit déposer lentement dans la chaudière embrasée pour qu'il y fût brûlé tout vif.

Lorsque l'aîné eut expiré, les soldats s'emparèrent du second et se mirent à lui arracher la peau de la tête avec les cheveux, en lui demandant s'il ne voulait pas manger des viandes du sacrifice plutôt que d'être ainsi tourmenté : « Non, » répondit-il ; et quand il fut près d'expirer : « Cruel « tyran, s'écria-t-il, tu nous arraches une vie périssable, « mais le roi du monde nous ressuscitera un jour pour la « vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense « de ses lois. »

On passa au troisième, qui tendit lui-même aux bour-

« ceux ses mains à couper, en disant : « J'ai reçu du ciel
« ces membres, mais je les méprise maintenant pour obéir
« aux lois de Dieu, parce que j'espère qu'il me les rendra
« un jour. » Le roi et les courtisans ne purent s'empêcher
d'admirer le courage de ce jeune homme, qui mourut après
avoir eu les mains et la langue coupées.

Le quatrième frère ne montra pas moins de fermeté. Près
d'expirer, il dit, en s'adressant au roi : « Mieux vaut être
« tué par les hommes en espérant que Dieu nous rendra la
« vie en nous ressuscitant ; quant à vous, votre résurrec-
« tion ne sera pas pour la vie. »

Les bourreaux tourmentèrent le cinquième frère comme
les autres, et celui-ci, regardant le roi : « Tu fais ce que tu
« veux, lui dit-il, parce que tu as reçu la puissance parmi
« les hommes, quoique tu ne sois toi-même qu'un homme
« mortel ; mais ne t' imagine pas que Dieu ait abandonné
« notre nation. Attends seulement un peu, et tu verras quelle
« est sa puissance, et de quelle manière il vous tourmen-
« tera, toi et ta race. »

On mena ensuite le sixième au supplice : « Ne te trompe
« pas toi-même, dit-il au roi avant de mourir. Si nous souf-
« frons, c'est que nous l'avons mérité en péchant contre
« notre Dieu. Mais ne t' imagine pas que tu auras pu impu-
« nément combattre contre Dieu lui-même. »

Cependant la mère de ces généreux martyrs se montrait
digne d'eux, et les voyait périr avec constance, à cause de
l'espérance qu'elle avait en Dieu ; elle les exhortait, chacun
en particulier, dans sa langue maternelle. Antiochus, vaincu
par les six premiers martyrs, essaya de vaincre le septième.
Il lui parla avec douceur, et lui promit de le rendre riche et
heureux, s'il voulait abandonner les lois de ses pères. Comme
rien n'ébranlait ce jeune homme, le roi fit venir sa mère
près de lui, et l'exhorta à inspirer à son fils des sentiments
plus salutaires. Mais cette mère héroïque ne profita de cette
occasion que pour encourager son enfant au martyre. Le
jeune homme s'écria en s'adressant aux bourreaux : « Qu'at-
« tendez-vous de moi ? Je n'obéis pas aux commandements

« du roi, mais aux préceptes de la loi qui nous a été donnée
 « par Moïse. Pour toi, dit-il à Antiochus, toi qui es l'au-
 « teur de tous les maux dont on accable les Hébreux, tu ne
 « pourras fuir la main de Dieu. La colère du Tout-Puissant,
 « qui est tombée justement sur tout notre peuple, finira à
 « ma mort et à celle de mes frères. »

Ces paroles enflammèrent Antiochus de fureur ; il fit plus souffrir encore ce jeune homme que ses frères, et le généreux enfant mourut sans s'être souillé par un acte d'idolâtrie. Enfin, la mère des sept martyrs subit le supplice à son tour, et tous se trouvèrent réunis dans le sein de Dieu.

CHAPITRE II.

LES MACHABÉES OU ASMONÉENS (188 av. J.-C.,
 jusqu'à l'ère chrétienne).

TROIS DIVISIONS : *Les Machabées jusqu'au rétablissement de la royauté.* — *Dynastie des Asmonéens.* — *Hérode et les Romains.*

§ I^{er} — **Les Machabées jusqu'au rétablissement de la royauté** (168-107 av. J.-C.).

Mathathias (168-166).

Le martyr des sept frères et de leur mère marqua le plus extrême degré de la persécution d'Antiochus Épiphane; presque aussitôt après parurent ceux qui devaient être les libérateurs du peuple de Dieu, les *Machabées* ou *Asmonéens*¹. Un prêtre de Jérusalem, nommé *Mathathias*, s'était retiré, après le martyr d'Éléazar, sur la montagne de Modin, avec ses cinq fils : *Jean*, *Simon*, *Judas Machabée*, *Éléazar*, *Jonathas*, qui tous demeurèrent fermes avec lui dans leur attachement à la loi de Dieu, malgré la défection des habitants. Un jour, Mathathias ne put contenir son indignation, en

1. Les Machabées ou Asmonéens ne paraissent pas avoir appartenu à la même famille que les sept frères qu'on désigne sous le nom de *Machabées*. Leur nom d'*Asmonéens* vient de l'aïeul de Mathathias, qui s'appelait *Simon* ou *Hasmon*.

voyant un juif sacrifier aux idoles ; il le tua sur l'autel même, tua en même temps l'officier du roi qui présidait au sacrifice, et renversa l'autel. « Quiconque aime la loi, s'écria-t-il, et reste fidèle à l'alliance du Seigneur, me suive ! » Et il s'enfuit avec ses fils dans les montagnes, où vinrent le rejoindre un grand nombre de Juifs fidèles. On marcha contre eux. Une de ces troupes fidèles, attaquée par des Syriens un jour de sabbat, ne voulut pas se défendre. Aux sommations qui leur furent faites, les Juifs répondirent : « Mourons tous dans la simplicité de notre cœur, et le ciel et la terre seront témoins que vous nous faites périr injustement. » Et ils se laissèrent massacrer, hommes, femmes et enfants, au nombre de près de mille.

Mathathias dit alors : « Si nous continuons ainsi, nous périrons tous. » Et ceux qui étaient avec lui prirent la résolution de se défendre, même les jours du sabbat. La résistance à la tyrannie s'organisa rapidement. La petite armée de Mathathias parcourait le pays, renversant les autels des faux dieux, punissant les Juifs coupables, et délivrant les Juifs fidèles. Quand les jours de Mathathias approchèrent de leur terme, il réunit ses enfants, désigna Judas Machabée pour commander l'armée, les bénit tous et mourut. Il fut enseveli à Modin dans le tombeau de ses pères et tout Israël le pleura, dit l'Écriture.

Judas Machabée (166-160).

Judas Machabée se montra digne du choix de son père. Il parcourait les villes de Juda, en chassait les impies, et battait partout les Syriens. Apollonius, gouverneur de Samarie, marcha contre lui ; il fut vaincu et tué. L'épée du général vaincu devint l'épée de Judas.

Antiochus Épiphane chargea *Lysias* du gouvernement de la Palestine, et lui donna quarante mille hommes de pied et mille chevaux pour comprimer l'insurrection. *Lysias* confia le gouvernement de ces troupes à trois généraux, Ptolémée, Gorgias et Nicanor, qui vinrent camper près d'Emmaüs, ne doutant pas de venir facilement à bout d'une

poignée de révoltés, et promettant d'avance aux marchands syriens de leur vendre les Juifs à vil prix.

La crise était décisive. Judas et ses compagnons, assemblés à Maspha, passèrent ce jour dans le jeûne et la prière ; mais Judas ne s'effraya pas. Il organisa son armée, et donna la permission de partir à tous ceux qui avaient peur, ou que leurs affaires appelaient ailleurs ; puis il vint établir son camp en face de celui des ennemis. Il n'avait avec lui que trois mille hommes, presque sans armes : « Ne craignez pas « cette multitude, leur cria-t-il au moment de commencer le « combat ; souvenez-vous du désastre des Égyptiens dans la « mer Rouge. Criions au Seigneur, et il nous donnera la vic- « toire. » Et il se précipita sur l'ennemi, qui croyait n'avoir qu'à se montrer pour dissiper cette petite troupe. Mais Dieu était avec les Juifs : le désordre se mit dans l'armée syrienne ; elle fut mise en déroute et perdit trois mille hommes. Les Juifs firent un immense butin, et rentrèrent dans leur camp en chantant la miséricorde et la bonté du Seigneur. Leur victoire avait sauvé la Judée (166 av. J.-C.).

L'année suivante (165 av. J.-C.), Lysias se mit lui-même à la tête d'une armée plus considérable encore que la première. Judas Machabée n'avait que dix mille hommes à opposer à plus de soixante mille, mais il comptait sur le secours de Dieu. Lysias fut vaincu et perdit cinq mille hommes. L'armée victorieuse se rendit à Jérusalem ; les Syriens furent chassés de la ville et refoulés dans la citadelle ; puis l'armée gravit en silence la montagne de Sion. Les Lieux saints étaient désolés, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis couvert d'épines et de ronces. A la vue de cette désolation, Judas et ses compagnons se couvrirent la tête de cendre ; ils déchirèrent leurs vêtements et versèrent des larmes. Ils se mirent ensuite à l'ouvrage, enlevèrent les décombres, réparèrent le Temple, et, quand tout fut terminé, ils célébrèrent pendant huit jours la dédicace du nouvel autel. Enfin, une haute muraille garnie de tours mit le Temple à l'abri des attaques de la garnison syrienne, qui était renfermée dans la citadelle.

Mort d'Antiochus Épiphanes.

Cependant Antiochus, qui venait d'échouer dans une entreprise contre la Perse et qui, chassé de Persépolis par le peuple soulevé, fuyait vers Babylone, apprit les succès de Judas Machabée. Transporté de fureur, il résolut de tirer des Juifs une vengeance éclatante, et donna ordre à celui qui conduisait son char de presser les chevaux. « Il voulait, » disait-il, faire de Jérusalem le tombeau de tous les Juifs. » Mais la mesure de ses crimes était comble ; au moment même où il prononçait ces horribles paroles, Dieu le frappa d'un mal incurable et secret ; il tomba de son char, que ses chevaux emportaient avec une effrayante rapidité, et tous ses membres furent meurtris de cette chute. Bientôt le mal s'accrut ; les vers sortaient de son corps comme d'une source intarissable, toutes ses chairs tombaient par lambeaux, et il éprouvait dans ses entrailles d'insupportables douleurs. Antiochus s'humilia enfin : « Il est juste que l'homme soit » soumis à Dieu, dit-il, et que celui qui est mortel ne s'égale » pas au Dieu souverain. » Lui qui voulait la veille faire de Jérusalem le tombeau des Juifs, songeait maintenant à leur donner à tous la liberté ; il voulait les combler de privilèges, enrichir de dons précieux le Temple, qu'il avait autrefois dépouillé. Mais Dieu ne se laissa pas toucher par ce faux repentir, et ce roi impie mourut dans les montagnes, loin de son pays, torturé par d'affreuses douleurs (164 av. J.-C.). Il eut pour successeur son fils *Antiochus Eupator*, qui ne régna que deux ans, et la Syrie tomba dans une anarchie qui dura près d'un demi-siècle, pendant lequel cinq usurpateurs montèrent sur le trône.

Nouveaux exploits de Judas Machabée.

La mort d'Antiochus ne termina pas la guerre. Judas Machabée songea d'abord à s'emparer de la citadelle de Jérusalem, dont la garnison se composait de Syriens et de Juifs infidèles, plus à craindre encore que les Syriens. Mais, comme il en faisait le siège, il dut se retourner contre

Gorgias, qui arrivait du côté de la mer avec une armée ; puis contre Timothée, qui venait à son tour au secours des assiégés. Gorgias fut repoussé ; Timothée, vaincu, s'enfuit dans Gazara, que Judas prit d'assaut, et Timothée périt. Mais Judas était à peine débarrassé d'un ennemi, qu'il en reparaisait un autre. Lysias avait eu le temps de lever une armée considérable ; il vint camper sous les murs de Bethsara, place forte située sur le chemin de Jérusalem. Judas lui fit éprouver une telle défaite, qu'il proposa au nom de son maître, Antiochus Eupator, de faire la paix. Les Juifs acceptèrent, à condition qu'ils jouiraient d'une entière liberté pour suivre leurs lois. Antiochus promit tout, et deux ambassadeurs romains, qui se trouvaient alors à sa cour, se rendirent garants de l'exécution du traité. C'était la première fois que Rome intervenait officiellement dans les affaires de la Judée (163 av. J.-C.).

La paix ne fut pas de longue durée. Lysias, désireux de venger sa défaite de Bethsara, et poussé par l'apostat Ménélaüs, qui vivait retiré à Antioche, saisit le premier prétexte venu pour reprendre les hostilités. Son lieutenant Gorgias marcha le premier contre les Juifs ; il fut vaincu, et faillit être fait prisonnier. Ayant fait ensuite une collecte, Judas envoya douze mille drachmes à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour les morts, « considérant, dit l'Écriture, qu'une grande miséricorde était réservée à ceux qui « étaient morts dans la piété ; car c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient « délivrés de leurs péchés. » Passage remarquable du second Livre des Machabées, et qui prouve que les Juifs croyaient au purgatoire.

Dévouement d'Éléazar.

Cependant Lysias parut bientôt, pour venger la défaite de son lieutenant ; il avait avec lui une armée de cent mille fantassins, cinq mille cavaliers, vingt-deux éléphants, et trois cents chars armés de faux ; et il se croyait si sûr du succès, qu'il voulut se faire accompagner par le jeune roi Antiochus Eupator.

L'armée syrienne vint camper près de Bethzachara. Les Juifs implorèrent la protection du Seigneur par trois jours de prières et de jeûne ; Judas Machabée marcha à l'ennemi avec une confiance qui s'appuyait sur les succès passés et sur la protection du ciel. Il se précipita sur l'ennemi avec son impétuosité ordinaire ; au premier choc, les Juifs taillèrent en pièces six cents hommes de l'armée syrienne. Alors Éléazar, l'un des fils de Mathathias, voyant un des éléphants plus grand et plus richement caparaçonné que les autres, crut qu'il était monté par le roi en personne. Il n'hésita pas à sacrifier sa vie pour délivrer son peuple. Il s'élança intrépidement au milieu des ennemis, tuant à droite et à gauche, et renversant tout ce qui s'opposait à son passage ; il arriva à l'éléphant, se glissa dessous, et le frappa au ventre d'un coup mortel. La masse retomba sur lui, et l'écrasa. Cet acte de dévouement n'atteignit pas son but, parce que le roi n'était pas là ; mais le combat se soutint pendant plusieurs heures. A la fin reconnaissant qu'il ne pouvait lutter plus longtemps contre le nombre, Judas donna le signal de la retraite, et se retira en bon ordre dans la direction de Bethsara.

Siège de Jérusalem.

Bethsara, assiégée par les Syriens, ne put tenir longtemps, faute de vivres ; mais la garnison obtint d'en sortir avec les honneurs de la guerre. Lysias marcha aussitôt sur Jérusalem. Judas et ses compagnons, retirés dans l'enceinte fortifiée du Temple, résolurent de mourir plutôt que de se rendre. Mais les vivres vinrent à manquer, et c'en était fait de Jérusalem, lorsqu'un événement imprévu la sauva. Philippe, qu'Antiochus Épiphane avait désigné, en mourant, comme régent, et qui avait été supplanté par Lysias, profita de l'absence de celui-ci et du jeune roi pour s'emparer d'Antioche et du gouvernement de la Syrie. A cette nouvelle, Lysias fit à Judas Machabée des propositions de paix qui furent aussitôt acceptées. Les Juifs obtenaient la liberté de suivre leurs lois, et Judas Machabée était reconnu prince de Judée, avec un pouvoir suprême sur tout le territoire

compris entre Ptolémaïs et Gérara. Cette paix inespérée permit aux Juifs de respirer un peu, mais elle ne fut pas de plus longue durée que la précédente (162 av. J.-C.).

La fête de Nicanor.

Judas ne fut pas longtemps sans être obligé de reprendre les armes. L'apostat Alcime vint à bout d'indisposer contre lui les maîtres de la Syrie ; la persécution recommença, et Nicanor, général de Démétrius Soter, qui avait conclu un nouveau traité de paix avec le Machabée, reçut ordre de ne plus ménager les Juifs. A la tête d'une puissante armée, il marcha contre Judas qui occupait un camp fortement retranché sur le territoire de Samarie. Les deux armées se rencontrèrent près de Béthoron. Les compagnons de Judas Machabée ne firent pas attention au nombre de leurs ennemis ; pleins de confiance en Dieu, ils engagèrent intrépidement le combat, et la victoire fut bientôt décidée. Les cadavres de trente-cinq mille Syriens jonchèrent le champ de bataille ; Nicanor avait été tué des premiers. Judas fit couper la tête et la main droite de Nicanor et les apporta à Jérusalem, comme trophée de sa victoire. La langue du général syrien, qui avait proféré d'horribles blasphèmes contre Dieu, fut coupée et abandonnée aux oiseaux de proie ; la main, qu'il avait osé lever contre le Temple, en menaçant de le détruire, fut clouée à un poteau en face du sanctuaire, et sa tête fut exposée au haut de la forteresse, comme un monument de la puissance et de la justice de Dieu. En souvenir de cette glorieuse journée, les Juifs instituèrent une fête annuelle qui fut longtemps célébrée sous le nom de *Fête de Nicanor* (161 av. J.-C.).

Alliance de Judas avec les Romains.

La paix régnait encore une fois en Judée, mais Judas ne pouvait guère compter sur un long repos. Alors il tourna les yeux du côté des Romains, dont la puissance était respectée de tous les peuples. Deux ambassadeurs choisis par lui se rendirent à Rome ; introduits dans le Sénat, ils dirent :

« Judas Machabée et ses frères, et le peuple des Juifs, nous
« ont envoyés pour faire alliance et amitié avec vous. » Les
senateurs agréèrent aussitôt cette proposition. Un traité
d'alliance et d'amitié fut conclu, et on le grava sur des tables
d'airain qui furent remises aux ambassadeurs.

Fin de Judas Machabée.

En même temps qu'ils concluaient ce traité, les Romains
envoyèrent à Démétrius des lettres où ils le menaçaient de
l'attaquer par terre et par mer, s'il donnait aux Juifs de nou-
veaux sujets de plaintes. Mais Démétrius avait déjà lancé
sur la Judée une nouvelle armée sous le commandement de
Bacchide, qui était accompagné d'Alcime. Bacchide envahit
la Judée, et vint camper en face de Judas dans la plaine de
Béroth ou Bérée. Effrayés de la multitude de leurs ennemis,
la plupart des compagnons de Judas l'abandonnèrent, et le
héros resta avec huit cents hommes seulement. « La lutte
« est impossible, lui dirent les plus braves ; tout ce qui nous
« reste à faire, c'est d'échapper à la mort par la fuite, si
« c'est possible. — Non, non ! répliqua l'intrépide Macha-
« bée, Dieu nous garde de fuir devant les Syriens ! Si notre
« heure est arrivée, mourons courageusement pour nos
« frères, et ne souillons notre gloire d'aucune tache. » A
ces mots, il marche à l'ennemi, et ses compagnons montrent
un tel courage, que cette lutte inégale se prolonge du matin
jusqu'au soir. Judas se jeta sur l'aile droite de Bacchide,
qui était la plus forte ; il vint à bout de la rompre, et pour-
suivit les fuyards jusqu'au pied de la montagne d'Azoth.
Mais l'aile gauche s'ébranla à son tour, et le suivit par
derrière ; quand Judas voulut revenir sur ses pas, il tomba
dans cette troupe toute fraîche. Le combat dura encore
longtemps ; Judas et ses braves compagnons firent des pro-
diges de valeur, mais Judas tomba frappé d'un coup mortel,
et sa mort fut le signal de la déroute. Jonathas et Simon
sauvèrent le corps de leur frère, qu'ils ensevelirent dans le
tombeau de leurs pères, à Modin, pendant que tout Israël
pleurait la mort de ce grand homme.

Jonathas (160-143 av. J.-C.).¹

La fin de Judas Machabée fut un triomphe pour les Juifs infidèles : les apostats relevèrent la tête, la famine ravagea le pays, et Bacchide, devenu maître de la Judée, se signala par d'atroces cruautés. Les plus mauvais jours de la persécution étaient revenus. Les Juifs fidèles se réunirent alors autour de Jonathas, frère de Judas, et le proclamèrent leur chef. Bacchide voulut le faire mourir, mais il parvint à s'enfuir dans le désert de Thécua avec Simon, son frère. De là il faisait des courses continuelles contre les Syriens. Les exploits de Jonathas, la mort d'Alcime, et la crainte de mécontenter les Romains, dont il avait lu les lettres à Antioche, engagèrent Bacchide à faire enfin la paix, et ce général quitta la Judée pour n'y plus revenir (157 av. J.-C.). Quatre années de tranquillité suivirent son départ ; Jonathas en profita pour renouveler l'alliance avec les Romains, et renouer l'antique amitié qui liait les Juifs aux Lacédémoniens¹. Dans les années suivantes, grâce à l'anarchie qui désolait le royaume de Syrie, il put faire reconnaître son autorité dans Jérusalem et réparer les fortifications de la ville ; il chassa les garnisons syriennes des villes qu'elles tenaient encore, à l'exception de Bethsara et de l'Acra (citadelle de Jérusalem) ; le Temple fut purifié, et les cérémonies du culte recommencèrent. Enfin, après avoir eu à souffrir encore de ces révolutions syriennes pendant lesquelles les Juifs se montrèrent toujours fidèles aux rois qui leur paraissaient jouir légitimement de l'autorité, Jonathas, objet de l'ingratitude du roi Démétrius Nicator, à qui il avait rendu les plus grands services, se tourna du côté d'Antiochus Dionysus, son compétiteur, dont les affaires prirent aussitôt une autre tournure. Démétrius, battu, fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Antiochus s'empessa de faire alliance avec Jonathas : il le confirma dans toutes ses dignités et lui accorda le droit de porter le manteau de pourpre rattaché sur l'épaule par une agrafe d'or, ce qui était une marque de souveraineté ;

1. Les habitants de Sparte, en Grèce.

en même temps il donna à son frère Simon le gouvernement de toute la côte, depuis Tyr jusqu'aux frontières d'Égypte. Jonathas et Simon reconnurent généreusement ces faveurs; ils battirent près d'Azor une armée levée par Démétrius; soumirent au nouveau roi tout le pays jusqu'à Damas, et revinrent à Jérusalem avec la gloire d'avoir chassé les garnisons syriennes de tout l'ancien royaume de Juda : la Judée avait reconquis son indépendance sous le protectorat de la Syrie (143 av. J.-C.).

Mais la fidélité de Jonathas causa sa perte. Tryphon, général syrien qui avait contribué à placer Antiochus sur le trône, songea bientôt à le supplanter. La fidélité de Jonathas pouvait faire obstacle à ses desseins; il résolut de s'en débarrasser. Jonathas, qui le soupçonnait, marcha contre lui avec une puissante armée, mais Tryphon sut si bien le tromper par de flatteuses paroles, qu'il l'engagea à se rendre avec lui à Ptolémaïs dont il venait, disait-il, lui remettre le commandement de la part du roi. Jonathas congédia son armée, entra dans la ville avec un millier d'hommes, et vit aussitôt les portes de Ptolémaïs se refermer sur lui. Ses compagnons furent massacrés, et lui-même subit le même sort quelque temps après avec ses deux fils, malgré les efforts que fit Simon pour le sauver et l'argent qu'il envoya au traître pour le racheter (243 av. J.-C.).

Simon (143-135 av. J.-C.).

En apprenant la mort de Jonathas, toute la Judée poussa un cri de douleur et d'indignation; les ennemis des Juifs relevèrent la tête et se préparèrent à les exterminer. Mais il restait encore un des fils de Mathathias, Simon, que le peuple acclama comme son chef. Le Machabée marcha aussitôt contre Tryphon, qu'il força de battre en retraite, et il eut la consolation de recouvrer les dépouilles mortelles de son frère Jonathas, qu'il ensevelit à Modin, dans le tombeau de sa famille. Tryphon, poursuivant ses desseins d'usurpation, finit par empoisonner le jeune roi Antiochus et par ceindre le diadème (140 av. J.-C.). Mais il eut aussitôt à combattre

Démétrius Nicator, qui se soutenait toujours dans quelques provinces. Simon fit alliance avec Nicator, afin de venger la mort de son frère Jonathas, et Nicator s'empessa de rendre aux Juifs tous les privilèges qu'il leur avait accordés au commencement de son règne. C'était reconnaître l'indépendance des Juifs ; aussi, depuis cette époque, les actes publics et les inscriptions des monuments portèrent-ils la date des années du gouvernement de Simon, *grand-prêtre, chef souverain et prince des Juifs*. Simon se montra reconnaissant et aida Démétrius Nicator à maintenir son autorité dans une grande partie de son royaume. En même temps il attaqua la citadelle d'Acra, d'où il chassa la garnison syrienne qu'y entretenait Tryphon, et Jérusalem se trouva complètement déliivrée de la présence des étrangers.

Principat de Simon.

Les Juifs, reconnaissants de tous les biens qui leur arrivaient par le grand-prêtre, se demandaient comment ils pourraient le récompenser dignement ; ils jugèrent qu'ils ne pouvaient mieux faire que de lui attribuer tous les privilèges de la souveraineté, et l'acte solennel de cette élection fut gravé sur des tables d'airain et placé dans le Temple, en un lieu exposé à la vue de tous. Cet acte, l'un des plus glorieux qui ait jamais inauguré une dynastie, énumérait les services rendus par le prince, les droits qui lui étaient conférés et les devoirs des sujets à son égard. Simon accepta le gouvernement, mais il ne porta pas le titre de roi, qui ne devait être pris que par son successeur. Il faut remarquer dans le décret une clause extraordinaire, qui conférait l'autorité souveraine à Simon et à sa postérité *jusqu'à ce que vint le Prophète fidèle, c'est-à-dire le Messie (141 av. J.-C.)*.

La paix dont les Juifs jouissaient sous le gouvernement de Simon, fut encore une fois troublée par les révolutions qui agitaient la Syrie. Antiochus Sidétès, vainqueur de Tryphon, prétendit reprendre à Simon plusieurs des villes qu'il possédait sur la côte, comme Joppé et Gazara ; il voulait aussi tenir garnison dans l'Acra de Jérusalem, et imposer un tri-

dut aux Juifs. Simon refusa d'admettre de pareilles prétentions, et envoya ses deux fils, Judas et *Joan Hyrcan*, contre l'armée que Cendébée, lieutenant du roi de Syrie, dirigeait contre Jérusalem. Les deux armées se rencontrèrent à Modin; Cendébée fut battu, et n'osa plus tenir la campagne (135 av. J.-C.).

Quelque temps après cette victoire, Simon, qui inspectait les villes de la Judée avec ses deux fils, Mathathias et Judas, arriva à Jéricho, où il avait établi gouverneur son gendre Ptolémée. Celui-ci était un ambitieux, indigne d'une telle alliance. Il invita son beau-père et ses deux beaux-frères à un festin, à la fin duquel il les fit tuer. Il envoya aussitôt après des gens à Gazara, où se trouvait Jean Hyrcan, pour se défaire aussi de lui et s'emparer du pouvoir; mais Jean, prévenu à temps, échappa à ses coups.

§ II. — *Dynastie des Asmonéens* (135-39 av. J.-C.).

Jean Hyrcan I^{er} (135-107 av. J.-C.).

*Jean Hyrcan*¹, fils de Simon, et l'assassin Ptolémée arrivèrent en même temps à Jérusalem, l'un pour se faire reconnaître comme l'héritier légitime de Simon, l'autre pour lui disputer le pouvoir. Les Juifs se montrèrent fidèles à la race des Machabées: ils fermèrent les portes de Jérusalem à Ptolémée, et saluèrent Hyrcan grand-prêtre et prince des Juifs. Hyrcan se mit aussitôt à la poursuite du meurtrier, qu'il assiégea dans la forteresse de Doch ou Dagon. Ptolémée, réduit à la dernière extrémité, se sauva en menaçant Hyrcan d'égorger sous ses yeux sa mère, qu'il retenait prisonnière; Hyrcan donna l'ordre de suspendre le siège; puis vint l'année sabbatique (134 av. J.-C.), dans laquelle on devait s'abstenir de toute guerre offensive: le siège fut définitivement levé, et l'impie Ptolémée, avant de quitter la forteresse pour se réfugier auprès du roi de Philadelphie (an-

1. Il devait son surnom à la victoire qu'il avait remportée à Modin sur l'*Hyrcanien* Cendébée; d'autres pensent qu'il ne l'obtint qu'après une expédition en Hyrcanie contre les Parthes, expédition dans laquelle il accompagna le roi de Syrie.

cienne Rabbath-Ammon), n'en fit pas moins périr la mère et deux frères de Jean Hyrcan.

Le prince asmonéen eut ensuite à se défendre contre Antiochus Sidétès, qui vint mettre le siège devant Jérusalem avec une nombreuse armée. La famine se fit bientôt sentir, mais la Ville sainte fut délivrée de ce siège d'une manière admirable. Antiochus fut touché d'abord de voir un peuple plus occupé de sa religion que de son malheur, et accorda aux assiégés une trêve de sept jours pour leur permettre de célébrer la fête des Tabernacles. Loin de les inquiéter pendant ce saint temps, il leur envoyait avec une magnificence royale des victimes pour le Temple, sans se mettre en peine que c'était en même temps leur fournir des vivres dans leur extrême besoin. Hyrcan obtint la paix moyennant un tribut et en reconnaissant la suprématie du roi de Syrie.

Révolutions en Syrie.

L'une des conséquences de ce traité de paix fut une expédition que Jean Hyrcan dut faire contre les Parthes, à la suite d'Antiochus Sidétès, qui songeait moins d'ailleurs à délivrer son frère Démétrius Nicator, qu'à empêcher le roi des Parthes, Phraate II, de se servir de son nom et de ses droits pour envahir la Syrie. Antiochus battit les Parthes dans trois batailles rangées, et leur reprit la Babylonie et la Médie. Jean Hyrcan se distingua dans cette guerre, et se fit tellement estimer du roi de Syrie, que celui-ci suspendit pendant deux jours la marche de son armée pour permettre aux Juifs de célébrer la fête de la Pentecôte (131 av. J.-C.). Mais les succès de Sidétès n'aboutirent qu'à un immense désastre : le même jour, les Parthes se précipitèrent à la fois sur les soldats syriens dispersés dans leurs quartiers d'hiver ; ils les massacrèrent tous, et Sidétès périt avec eux (130 av. J.-C.). La Syrie retomba dans les horreurs de la guerre civile ; les crimes se succédèrent avec autant de rapidité que les rois ; les successeurs d'Alexandre le Grand ne faisaient ainsi que précipiter la ruine de leur empire et préparer les voies aux Romains, qui allaient venir.

Puissance de Jean Hyrcan.

Jean Hyrcan profita des troubles qui agitaient la Syrie pour rendre à la Judée sa complète indépendance. Il chassa les Syriens de la Pérée, ancien pays de Moab ; il enleva aux Samaritains la ville de Néapolis (Naplouse, ancienne Sichem), et détruisit le temple bâti sur le mont Garizim, comme l'avaient prédit Ézéchiël et Jérémie. Ensuite, selon la prophétie de Zacharie, il subjuga les Iduméens, les Philistins et les Ammonites, et les incorpora à sa nation en leur faisant embrasser la loi de Moïse. Grâce à toutes ces conquêtes, les États des Asmonéens parvinrent à une étendue et à une puissance qui rappelaient les beaux temps de David et de Salomon. Jean Hyrcan consolida sa domination en cultivant l'amitié des Romains. La neuvième année de son pontificat (126 av. J.-C.), se voyant reconnu par les Romains, et entièrement indépendant de la Syrie, il prit solennellement le titre de *roi des Juifs*, qu'il joignit à son titre de grand-prêtre. Et il ne tarda pas à le justifier par de nouvelles victoires. Les Samaritains, secrètement encouragés par Antiochus de Cyzique, s'étant jetés sur l'Idumée, il résolut de détruire Samarie. Cette ville tomba enfin sous les coups d'Hyrcan, qui en ordonna la destruction (109 av. J.-C.). Elle ne se releva de ses ruines que sous Hérode, qui la fit rebâtir et lui donna le nom de *Sébasté* (Auguste), en l'honneur du premier empereur des Romains, son protecteur.

Le Sanhédrin.

Les deux dernières années du règne de Jean Hyrcan furent tranquilles et prospères ; mais il put prévoir les troubles qui agiteraient la Judée sous ses successeurs, en assistant aux premières luttes des Pharisiens et des Sadducéens ; les premiers, dont l'orgueil devenait insupportable, et dont il cherchait à diminuer l'influence, suscitèrent même une émeute qu'il dut réprimer avec une grande rigueur. Les deux sectes ennemies se disputèrent dès lors le pouvoir au sein du grand conseil des Juifs, qui venait de prendre une grande importance sous les Asmonéens, et qui est connu sous le nom de

Sanhédrin. Ce conseil était composé de soixante-douze membres, ordinairement choisis parmi les prêtres et les lévites, quoiqu'on y admit aussi d'autres Israélites. Le grand-prêtre le présidait sous le titre de *prince*; il était assisté de deux vice-présidents, l'un appelé le *père de la maison*, l'autre le *sage*; les autres membres avaient le nom d'*anciens* ou *sénateurs*; deux secrétaires ou *scribes* étaient chargés d'écrire les suffrages. Le Sanhédrin se réunissait à Jérusalem, dans une dépendance du Temple qu'on appelait le *conclave de pierre*. Il jugeait toutes les affaires importantes, civiles ou religieuses, et prononçait en dernier ressort.

Aristobule I^{er} (107 av. J.-C.).

Hyrchan laissait cinq fils : *Judas*, surnommé *Aristobule*, l'aîné, *Antigone*, *Alexandre Jannée*, *Absalon*, et un cinquième que l'histoire ne nomme pas. Le souverain pontificat appartenait de droit à Judas Aristobule, mais Hyrchan avait décidé que sa veuve règnerait après lui, et qu'Aristobule ne monterait sur le trône qu'à la mort de sa mère. C'était une faute. Les Pharisiens firent décréter l'annulation du testament royal, et Aristobule fit jeter sa mère dans un cachot, où il la laissa mourir de faim; ses trois derniers frères furent aussi jetés en prison; et le parricide essaya d'étouffer ses remords sous la pompe royale dont il s'entourna. Il entreprit en même temps de faire des conquêtes : son frère Antigone lui soumit l'Iturée, province de la Céléésie située au nord-est de la frontière d'Israël, et ainsi nommée d'Itur, un des fils d'Ismaël. La reine Salomé, qui détestait Antigone, fit assassiner ce prince au retour de sa conquête, après avoir persuadé au roi qu'il nourrissait des desseins ambitieux. Quand Aristobule reconnut l'innocence de son frère, il s'abandonna à des transports de douleur qui amenèrent sa mort : « Qui me délivrera de la vie? s'écriait-il. Le sang de
« ma mère et de mon frère crie vengeance ! » (106 av. J.-C.).

Alexandre Jannée (106-67 av. J.-C.).

Aristobule ne laissait pas d'enfants. Alexandre Jannée

passa du cachot sur le trône. Trop fidèle imitateur d'Aristobule, il fit périr un de ses frères, et n'épargna Absalon, que parce qu'il pensa n'avoir rien à redouter du caractère paisible de ce prince. Jannée était un prince guerrier et ennemi du repos ; presque tout son règne fut occupé par des guerres. Toutes les villes de l'ancien pays des Philistins tombèrent en son pouvoir ; il emporta d'assaut la ville de Gaza, et n'y laissa qu'un monceau de ruines (97 av. J.-C.). Le vainqueur se retrouva en présence des Phariséens, qui ne pouvaient pardonner aux Asmonéens d'accorder plus de crédit à la secte rivale. Il y eut une révolte, qu'il ne put apaiser qu'en versant le sang à flots. Il fit massacrer en une seule fois jusqu'à six mille de ces sectaires ; une autre fois il en condamna huit cents à être mis en croix autour de Jérusalem, et l'on égorgea sous leurs yeux leurs femmes et leurs enfants. Rien ne put dompter les orgueilleux Phariséens, qui ne craignirent pas de s'allier avec un roi de Syrie pour satisfaire leur haine. C'était une guerre d'extermination ; Jannée ne vint à bout de la terminer qu'en livrant les révoltés aux plus horribles supplices (87 av. J.-C.).

Il reprit ensuite ses entreprises guerrières, et remporta une série de victoires qui élevèrent le royaume des Juifs à son plus haut point de splendeur. Mais ces conquêtes n'avaient pas de solidité, parce qu'Alexandre n'avait aucune considération pour les principes de la religion et pour l'honneur national. Dans les derniers temps, il ajouta à ses autres vices celui de l'ivrognerie ; épuisé de fatigues et d'orgies, il mourut au siège de la forteresse de Régaba, sur la rive orientale du Jourdain, recommandant à sa femme *Alexandra*, qu'il constituait régente au nom de son fils aîné *Hyrcaan II*, de s'appuyer sur les Phariséens, pour éviter les révoltes qu'il avait eu lui-même tant de peine à réprimer (79 av. J.-C.).

Régence d'Alexandra (79-70 av. J.-C.).

Alexandra suivit les conseils d'Alexandre Jannée, et commença heureusement son règne. Son fils aîné, *Hyrcaan II*, quoique à l'âge de gouverner, puisqu'il avait déjà trente ans.

se contenta de la souveraine sacrificature ; il était d'un caractère faible, et d'une incapacité qui justifiait le parti pris par Alexandre Jannée. Il avait un frère, nommé *Aristobule*, qui était d'un caractère tout opposé, turbulent, ambitieux, et qu'il importait de tenir à l'écart des affaires. Les Phariséens, devenus les maîtres sous Alexandra, ne se servirent de leur pouvoir que pour exercer de sanglantes représailles contre les Saducéens ; les plus fidèles serviteurs des Asmonéens périrent massacrés par la populace, et Jérusalem fut inondée du sang des Saducéens. Ceux-ci gagnèrent Aristobule à leur cause ; leurs principaux chefs obtinrent de la régente la permission de se retirer dans les diverses forteresses du royaume, afin d'y mettre leur vie en sûreté, et profitèrent de cette permission pour relever leur parti. La guerre civile était imminente, lorsque Alexandra mourut (70 av. J.-C.).

Hyrcan II (70-39 av. J.-C.).

« C'est ici, dit Bossuet, le moment fatal où l'histoire marque la première cause de la ruine des Juifs. » D'après le testament d'Alexandre Jannée, Hyrcan II, qui avait déjà le titre de roi, et qui était grand-prêtre, devait s'asseoir sur le trône à la mort de sa mère Alexandra, et les Pharisiens le reconnurent en effet pour roi. Mais Aristobule, qui s'était rendu au-delà du Jourdain dès les premiers jours de la maladie de sa mère, avait tout disposé avec les Saducéens pour se rendre maître du pouvoir. Les deux frères en vinrent aux mains près de Jéricho ; Hyrcan, abandonné par presque toutes ses troupes, s'enfuit à Jérusalem, où Aristobule le suivit, et le contraignit à lui céder le sacerdoce et le trône, après un règne de trois mois (69 av. J.-C.).

Usurpation d'Aristobule II.

Aristobule II régnait, mais il n'avait pas abattu le parti des Pharisiens, qui rencontrèrent alors un puissant auxiliaire dans un Iduméen circoncis, *Antipater*, père du trop fameux *Hérode*. Antipater, en servant les intérêts des Pharisiens, ne pensait qu'à l'agrandissement de sa propre maison.

Il s'était adroitement insinué dans les bonnes grâces d'Alexandra, qui lui confia le gouvernement de l'Idumée. Quand la régente fut morte, il gagna plus d'empire encore sur l'esprit faible d'Hyrchan. Lorsque celui-ci eut été détrôné par Aristobule, qui avait toujours montré une vive répulsion pour l'intrigant Iduméen, Antipater sut inspirer au roi déchu de si graves soupçons sur les intentions de son frère à son égard qu'il le décida à quitter Jérusalem, et à se retirer auprès d'Arétas, roi des Arabes nabathéens, dont Pétra était la capitale.

Hyrchan, toujours conseillé par Antipater, acheta l'alliance d'Arétas, en s'engageant à lui céder deux villes fortifiées sur la frontière d'Arabie, s'il le rétablissait sur le trône; signer un pareil engagement, c'était signer la déchéance de la race asmonéenne. Arétas se mit en campagne, et vint assiéger Jérusalem avec Hyrchan et Antipater. Vivement pressé, Aristobule se tourna du côté des Romains. *Pompée* était alors l'arbitre de la république; il venait de réduire la Syrie en province romaine (64 av. J.-C.), et de diriger une partie de son armée vers Damas, sous les ordres de ses lieutenants Scaurus et Gabinius. Aristobule envoya vers ces deux généraux une ambassade, presque aussitôt suivie d'une autre qu'envoyait Hyrchan. Scaurus et Gabinius donnèrent raison à Aristobule, dont les présents étaient plus considérables, et intimèrent à Arétas l'ordre de lever le siège de Jérusalem. Arétas obéit; attaqué dans sa retraite par Aristobule, il vit s'écrouler sa puissance, et Antipater jugea qu'il avait besoin d'un plus puissant protecteur. *Pompée* était arrivé à Damas, et tous les princes de l'Orient se mettaient aux pieds du général républicain. Aristobule envoya une nouvelle ambassade à *Pompée*, mais Antipater le prévint; faisant valoir en public les droits d'Hyrchan, montrant en particulier à *Pompée* qu'en réalité les Romains seraient maîtres de la Judée, si ce faible prince remontait sur le trône, il parvint à faire triompher la cause du roi déchu. *Pompée* ne donna pas de décision, mais se réserva de juger le différend dans les murs mêmes de Jérusalem, où il se proposait d'aller.

Pompée à Jérusalem.

Aristobule ne s'abusa pas sur les intentions du général romain, et se prépara à se défendre ; mais ses préparatifs donnèrent gain de cause à Antipater. Pompée parut bientôt devant Jérusalem. Aristobule n'essaya pas même de lutter contre le général qui avait vaincu tant de rois ; il vint le trouver dans son camp, acceptant d'avance toutes les conditions qu'il lui plairait de dicter. Pompée demanda que l'argent et les vases précieux du Temple lui fussent remis, et le malheureux roi se soumit à cette condition ; mais les prêtres et le peuple refusèrent de livrer les trésors du Temple, et Pompée, croyant que c'était un refus concerté avec Aristobule, retint celui-ci prisonnier. Alors un grand tumulte s'éleva dans Jérusalem ; les uns voulaient se soumettre, les autres se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les premiers, qui tenaient pour Hyrcan, ouvrirent aux Romains les portes de la ville ; les seconds se retranchèrent dans le Temple, et se défendirent pendant trois mois ; ils auraient résisté plus longtemps, si les Romains n'avaient profité, pour pousser les travaux, des jours de sabbat pendant lesquels les Juifs, par un excès de scrupule, s'abstenaient de toute guerre offensive. Douze mille Juifs périrent dans le dernier assaut. Pompée entra dans le Temple et jusque dans le Saint des saints ; il eut au moins la sagesse politique de ne pas toucher aux trésors du Temple, désintéressement rare à cette époque, et qui lui fit le plus grand honneur (63 av. J.-C.).

La Judée ne fut pas réduite en province romaine ; mais au lieu d'avoir les prérogatives d'un pays allié, elle tomba au rang d'un pays tributaire. Pompée emmena avec lui à Rome Aristobule II et ses deux fils, *Alexandre et Antigone*, pour en faire les ornements de son triomphe. Il laissa en Judée Hyrcan, rétabli sur son trône, mais sans titre royal et sans diadème, avec son favori Antipater, qui gouvernait réellement, pendant qu'Hyrcan se renfermait dans l'accomplissement de ses fonctions de grand-prêtre. Il y eut ensuite quelques années de tranquillité, pendant lesquelles plusieurs

gouverneurs romains se succédèrent en Syrie, entre autres *Gabinus*, qui abolit le sanhédrin, y substitua cinq cours judiciaires indépendantes et souveraines dans leur ressort, et tira du pays autant d'argent qu'il le put (57 av. J.-C.).

Pillage du Temple par Crassus.

Après *Gabinus* vint le triumvir *Crassus*, qui voulait s'acquérir la gloire des armes en détruisant l'empire des Parthes, et qui désirait encore plus vivement d'augmenter les immenses richesses qu'il possédait déjà. L'avidé triumvir commença par piller en Phrygie le temple d'Hiéropolis, consacré à Diane et à Apollon; puis il courut à Jérusalem. Hyrcan et Antipater n'essayèrent pas même de s'opposer à son entreprise, mais *Éléazar*, un des gardiens du trésor, lui dit : « Il ne vous est pas permis de faire ce que Pompée et « *Gabinus* n'ont pas fait. — J'ai besoin d'argent, » reprit *Crassus*. *Éléazar* promit de donner aussitôt une somme équivalant à environ 300,000 francs de notre monnaie, si *Crassus* jurait de ne pas porter la main sur les vases sacrés du Temple. *Crassus* jura, mais il n'eut pas plutôt reçu la somme promise, qu'il oublia son serment; il mit le Temple au pillage, et en emporta pour une valeur de cinquante millions de notre monnaie. Ce vol sacrilège ne resta pas impuni. *Crassus* s'avança contre les Parthes; il perdit presque toute son armée à Carrhes, en Mésopotamie, et tomba quelques jours après sous les coups des Parthes (53 av. J.-C.).

César et Antipater.

La mort de *Crassus* fit éclater la guerre civile entre *César* et Pompée (49 av. J.-C.). *César* renvoya *Aristobule* en Judée pour faire déclarer le pays en sa faveur, mais des partisans de Pompée l'empoisonnèrent avec son fils *Alexandre* pendant la route. La fortune de Pompée déclinait depuis qu'il avait profané le Saint des saints; battu à Pharsale, il alla mourir en Égypte. Antipater, qui ne s'était attaché à lui que parce qu'il était puissant, s'empressa d'entrer dans le parti de *César*, à qui il rendit d'utiles services dans son expédi-

tion d'Égypte ; César, enfermé dans Alexandrie par le peuple soulevé, dut principalement son salut aux Juifs envoyés à son secours et commandés par Antipater. César témoigna sa reconnaissance en confirmant la souveraine sacrificature à Hyrcan et à sa postérité, en rendant à la nation juive tous ses privilèges, en permettant de rebâtir les murs de Jérusalem, en annulant le décret de Gabinius qui divisait la Judée en cinq provinces et détruisait le sanhédrin, et en donnant à Antipater, avec le titre de *citoyen romain*, la charge de *procurateur* de la Judée, espèce de vice-royauté qui ne laissait à Hyrcan que le vain titre de roi. Antipater confia aussitôt le gouvernement de Jérusalem à Phazaël, son fils aîné, et celui de la Galilée à son second fils *Hérode*. La famille d'Antipater s'acheminait visiblement vers le trône.

Commencements d'Hérode.

Tous les Juifs n'acceptaient pas la domination de ces étrangers. Il y eut un soulèvement dans la Galilée ; Hérode le réprima, et, sans autre forme de procès, fit trancher la tête aux rebelles qu'il avait faits prisonniers. Puis il quitta Jérusalem pour échapper à une condamnation.

Un assassinat mit fin à la dictature de César (44 av. J.-C.). Antipater et son fils, soucieux avant tout de leurs intérêts, s'empressèrent de se ranger du côté des meurtriers, *Brutus* et *Cassius*, et de leur fournir l'argent qu'ils demandaient en pressurant les populations soumises à leur autorité.

Cependant un ministre d'Hyrcan fit empoisonner Antipater dans un festin que le roi lui donnait. Antipater tomba foudroyé (43 av. J.-C.). L'empoisonneur fut reconnu et tué par l'ordre d'Hérode, qui était revenu à Jérusalem. Le faible Hyrcan laissait tout faire, mais le peuple était exaspéré contre la famille d'Antipater. Il y eut à Jérusalem une émeute qu'Hérode étouffa dans le sang. Puis il alla combattre Antigone, fils d'Aristobule, qui venait de reparaitre sur la frontière, et le défit dans une sanglante bataille. Le peuple inconstant jeta des couronnes sur les pas du vainqueur, Hyrcan lui-même voulut en déposer une sur son front

et le fiança solennellement à sa petite-fille *Mariamne* : Hérode entra dans la famille royale.

La victoire remportée sur Brutus et Cassius par *Antoine* dans la plaine de Philippes (42 av. J.-C.), augmenta encore la fortune d'Hérode et de son frère Phazaël, qui furent officiellement nommés gouverneurs de la Judée par le vainqueur. Les fils d'Antipater triomphaient donc, lorsque Antigone reparut avec un corps d'armée fourni par le roi des Parthes. Partout, les populations s'empressaient sur son passage et le saluaient roi ; Jérusalem lui ouvrit ses portes ; il ne trouva de résistance que devant le palais et la citadelle. Mais cette résistance fut si vigoureuse, qu'il se vit obligé d'invoquer l'aide des Parthes, extrémité devant laquelle il avait d'abord reculé pour ne pas introduire ces étrangers dans la ville. Hyrcan et Phazaël, perfidement amenés à une entrevue avec l'un des généraux parthes, furent retenus prisonniers ; Hérode, averti de cette trahison, quitta la citadelle avec sa mère, sa sœur et sa fiancée ; une troupe dévouée de trois mille hommes l'accompagnait. Il réussit à échapper aux Parthes, se réfugia en Égypte auprès de la fameuse Cléopâtre, et se rendit ensuite à Rome auprès d'Antoine, qui le reçut comme un allié de la République (40 av. J.-C.).

§ III. — **Hérode et les Romains** (39 av. J.-C. jusqu'à la naissance de J.-C.).

Règne d'Antigone (40-37 av. J.-C.).

Aussitôt après le départ d'Hérode, les Parthes s'emparèrent de la citadelle et du palais, et mirent la ville au pillage. Antigone, proclamé grand-prêtre et roi des Juifs, commença son règne sous ces tristes auspices. Hyrcan et Phazaël lui furent livrés. Phazaël, désespérant de sa clémence, se brisa la tête contre les murs de sa prison ; Hyrcan eut les oreilles coupées, mutilation qui le rendait incapable de recouvrer la souveraine sacrificature, et il fut ensuite envoyé au roi des Parthes, Orodès, qui le traita en roi et lui assigna pour résidence Aria (auj. Héral), sa capitale.

Le sceptre sort de Juda.

Hérode ne resta pas inactif à Rome. Soit qu'il voulût dissimuler son ambition, soit qu'il ne se crût pas encore en état de monter sur le trône et qu'il se bornât à aspirer à jouer le rôle de son père Antipater, il ne réclama l'appui d'Antoine que pour établir sur le trône le jeune *Aristobule*, frère de *Mariamne*, et petit-fils d'*Aristobule II* et d'*Hyrchan*. Mais Antoine lui donna plus qu'il ne demandait officiellement : *Antigone*, allié des Parthes, était considéré comme un ennemi ; il fallait le détrôner ; le jeune *Aristobule* pouvait viser plus tard à reprendre son indépendance ; Hérode parut seul capable de servir aux Romains de sentinelle avancée en Orient. Tel fut l'avis d'Antoine et de son collègue *Octave* (Auguste), et le sénat l'adopta. Sous le consulat de *C. Domitius* et de *Pollion* (40 av. J.-C.), Hérode fut proclamé *roi des Juifs* ; précédé des consuls et de leurs licteurs, il monta au Capitole pour offrir des victimes aux dieux de Rome, et ne songea plus dès lors qu'à s'asseoir sur le trône des Asmonéens. *Le sceptre était sorti de Juda* ; la prophétie de *Jacob* étant accomplie, le *Messie* allait venir.

L'issue de la lutte entre Hérode et *Antigone* ne pouvait être douteuse : Hérode avait pour lui les légions romaines. *Antigone*, soutenu par l'attachement du peuple à sa dynastie, résista pourtant pendant trois ans (39-37 av. J.-C.) ; il fallait faire le siège de chaque ville, et chaque ville se défendait avec courage. L'arrivée d'Antoine, avec une armée de plus de soixante mille hommes, put seule terminer la guerre. *Antigone*, écrasé sous le nombre, se renferma dans *Jérusalem*. Avant de commencer le siège, Hérode épousa enfin *Mariamne*, la petite-fille d'*Hyrchan II*, la fille d'*Alexandre*, la nièce d'*Antigone*, à laquelle il était fiancé ; puis, se croyant de nouveaux droits à la succession des Asmonéens, il pressa le siège, de concert avec les Romains. Au bout de quarante jours de tranchée, les Romains pénétrèrent dans la première enceinte ; il fallut encore quinze jours pour forcer la seconde ligne des remparts. Les Juifs se battaient avec le courage du

désespoir. Enfin le Temple fut emporté d'assaut. Les soldats romains et les troupes d'Hérode, furieux d'une si longue résistance, se plongèrent à l'envi dans le sang. Ainsi fut inauguré ce règne, qui devait se terminer après le massacre des saints Innocents (37 av. J.-C.). Antigone, fait prisonnier, fut envoyé à Antoine, qui le fit tuer pour délivrer son ami Hérode des terreurs que lui inspirait encore le roi détrôné.

Les fureurs d'Hérode.

Hérode fut un roi impie et cruel, et qui ne suivit jamais d'autre règle de conduite que son intérêt. Dès qu'il fut maître de Jérusalem, il se trouva en face d'une puissante opposition que dirigeaient les Pharisiens, zélés partisans des anciennes coutumes. Il en triompha en s'appuyant sur la protection des Romains, et en multipliant les victimes. Il commença par faire égorger tous les membres du sanhédrin, à l'exception de deux qui, pendant le siège, avaient conseillé de se rendre pour ne pas irriter les futurs vainqueurs par une inutile résistance. Il restait encore quatre représentants de la race asmonéenne : le vieil Hyrcan II, exilé chez les Parthes ; sa fille Alexandra ou Salomé¹, veuve d'Alexandre, et belle-mère d'Hérode ; le jeune Aristobule et sa sœur Mariamne, femme du roi iduméen ; le sang qui coulait dans leurs veines les désignait à la vengeance du tyran. Aristobule succomba le premier ; il fut noyé par ordre d'Hérode, qui fit semblant de pleurer sa mort. Mais, ni Alexandra ni Mariamne ne furent dupes de cette douleur hypocrite, et elles jurèrent de venger la mort d'Aristobule (36 av. J.-C.).

Quelques années se passèrent sans nouvelle tragédie domestique ; les grands intérêts de la politique absorbaient l'attention des esprits. Lorsque Antoine eut été vaincu à Actium par Octave (Auguste), Hérode n'hésita pas à reconnaître le vainqueur, malgré tous les services qu'Antoine lui avait rendus. Auguste confirma l'Iduméen dans la possession de son royaume (30 av. J.-C.). Avant son départ, Hé-

1. *Alexandra* est la traduction grecque du mot *Salomé*

rode s'était débarrassé du vieil Hyrcan, qui était revenu en Judée, où il voulait vivre en simple particulier, et où il espérait mourir en paix. Abusant de la faiblesse de son esprit, il l'engagea dans une correspondance avec le roi des Arabes ; puis, saisissant cette correspondance, il l'accusa de trahison, et le fit tuer par ses gardes, à la suite d'un repas auquel il l'avait invité.

A son retour de Rhodes, où il était allé trouver Auguste, les sanglantes exécutions recommencèrent. Mariamne, qui ne pouvait voir dans Hérode un époux, mais le meurtrier de sa famille, finit par lui inspirer autant de haine qu'il avait eu autrefois d'amour pour elle. Poussé par sa propre sœur *Salomé*, ennemie de la reine depuis longtemps, Hérode la fit condamner à mort. Mariamne se livra sans pâlir au bourreau, heureuse sans doute d'être débarrassée d'une vie qui n'avait été pour elle qu'un tissu de douleurs ! (28 av. J.-C.)

La mort de Mariamne épouvanta Hérode lui-même ; il en éprouva de tels remords, qu'il tomba dans un profond désespoir ; la tête sanglante de Mariamne le poursuivait jusque dans son sommeil ; la maladie s'empara de lui, et l'on crut à sa mort prochaine. Alexandra, voulant assurer la couronne aux deux enfants qu'il avait eus de Mariamne, songea à se mettre en possession du palais. Hérode, prévenu, revint à la vie pour ordonner son supplice. Avec Alexandra disparut le dernier héritier direct des Asmonéens (27 av. J.-C.).

Dans une seule circonstance Hérode se montra vraiment roi. Une famine était survenue, il songea à regagner les cœurs par sa libéralité. Il ne négligea rien pour venir en aide aux malheureux. Lorsque son trésor fut épuisé, il fit fondre ses bijoux et sa vaisselle, vendit ses meubles les plus précieux et envoya en Égypte acheter des grains. Il établit des boulangeries spéciales ; il donna la laine de ses troupeaux pour faire confectionner des vêtements aux plus pauvres. Ainsi put-il recueillir les bénédictions de son peuple, et c'est sans doute en cette circonstance que la reconnaissance publique lui donna le surnom de *Grand* (25 av. J.-C.).

Restauration du Temple.

La faveur d'Auguste, habilement entretenue par des présents et par des flatteries, continuait d'augmenter la puissance d'Hérode. Auguste ajouta à ses États la Trachonitide, l'Auranite et la Batanée, et lui donna le titre de procurateur romain en Syrie, pendant qu'il donnait à son frère *Phéroras* le titre de *tétrarque* de la Pérée. Hérode se trouvait le plus puissant roi de l'Orient. Il épousa alors la fille d'un prêtre nommé Simon, du nom de *Mariamne*, comme sa première femme, et donna à son beau-père la grande sacrificature, sans s'inquiéter des droits du grand-prêtre Josué, qui avait succédé à Aristobule. Il élevait partout des monuments, bâtissait ou restaurait des villes, multipliait les forteresses. Il rebâtit Samarie, qu'il appela Sébaste (Auguste), et il construisit sur la côte une ville qu'il nomma Césarée. Enfin, pour faire quelque chose d'agréable aux Juifs, il entreprit d'achever le Temple construit par Zorobabel, de l'agrandir considérablement, et d'en faire l'une des merveilles du monde. On n'épargna rien pour se procurer les matériaux les plus riches et les ouvriers les plus habiles. Il fallut neuf ans et demi pour achever le Temple et le sanctuaire. Il restait encore à faire les appartements qui dépendaient de l'édifice, mais Hérode voulut en faire auparavant la dédicace, et il déploya pour cette cérémonie la plus grande magnificence (7 av. J.-C.).

Dernières années d'Hérode.

Respecté au dehors comme au dedans, fort de la faveur d'Auguste et de son ministre Agrippa, Hérode eût pu être heureux s'il n'avait pas eu de remords, et s'il n'avait trouvé dans les divisions de sa propre famille le châtement de ses crimes. Il avait eu d'une première femme qu'il avait répudiée un fils nommé *Antipater*, qui aspirait à lui succéder, en sa qualité d'aîné, au préjudice des enfants de la première *Mariamne* : Alexandre et Aristobule. Poussé par sa mère et par sa tante Salomé, Antipater devint bientôt le favori d'Hérode et lui inspira les plus violents soupçons contre Alexandre et

Aristobule, en qui le peuple aimait à voir les légitimes successeurs des princes Asmonéens. Le vieux roi finit par croire à la trahison de ses deux fils, et alla lui-même les accuser devant Auguste. Alexandre et Aristobule se justifèrent avec tant d'éloquence, qu'Auguste proclama leur innocence et qu'Hérode lui-même les reçut dans ses bras en versant d'abondantes larmes. Cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Antipater, Phéroras et Salomé s'unirent pour perdre les deux fils de Marianne; ils parvinrent à inspirer de nouveaux soupçons à Hérode, qui les jugea lui-même et les fit étrangler à Sébaste (Samarie). Aristobule laissait trois fils et deux filles, entre autres Hérode, qui régna sur la Judée sous le nom d'*Hérode Agrippa 1^{er}* (37-44 après J.-C.); et *Hérodiade*, mère de celle qui demanda la tête de saint Jean-Baptiste.

Un an après la mort d'Alexandre et d'Aristobule, Hérode reconnut que son frère Phéroras le trahissait; une maladie soudaine enleva le coupable à sa vengeance (6 av. J.-C.). Antipater, qui avait participé à la trahison de Phéroras, fut condamné à mort, et exécuté. Ainsi Hérode, avant de mourir, avait fait tuer des milliers de ses sujets; il avait fait mourir un de ses frères, une de ses femmes, sa belle-mère, trois de ses enfants. Un dernier crime, le massacre des Innocents, vint couronner tous les autres. Il venait de vendre ses propres sujets, en ordonnant que le serment de fidélité fût prêté, non-seulement à la loi, mais à Auguste, et que les Juifs se reconnussent, non plus *alliés*, mais *sujets* de l'empire romain. Il fit faire alors dans la Judée le recensement général de la population, comme Auguste l'avait fait faire trois ans auparavant dans l'empire. C'est à cette occasion que MARIE se rendit avec JOSEPH à Bethléem, et qu'elle mit au monde le MESSIE, Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST. Hérode voulut faire périr l'Enfant divin, et fit massacrer tous les enfants de Bethléem, âgés de moins de deux ans. Il mourut un an après.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

DEPUIS LA VENUE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST
JUSQU'A NOS JOURS.

L'histoire de l'Église comprend sept périodes ou sept âges, dont les six premiers conduisent jusqu'à la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; l'histoire ecclésiastique, en particulier, n'est que l'histoire de la septième période ou du septième âge. Nous diviserons cet âge, à son tour, en sept périodes distinctes, correspondant, dans leur ensemble, aux périodes adoptées pour l'histoire universelle :

Première période : Depuis la naissance temporelle de Jésus-Christ, jusqu'à la conversion de Constantin, en 313.

Deuxième période : Depuis la conversion de Constantin jusqu'au rétablissement de l'empire romain dans la personne de Charlemagne (313-800).

Troisième période : Depuis le couronnement de Charlemagne, comme empereur, jusqu'au pontificat de saint Grégoire VII (800-1073).

Quatrième période : Depuis le pontificat de saint Grégoire VII jusqu'à la mort de Boniface VIII (1073-1303).

Cinquième période : Depuis la mort de Boniface VIII jusqu'au commencement du protestantisme (1303-1517).

Sixième période : Depuis la révolte de Luther jusqu'à la Révolution française (1517-1789).

Septième période : Depuis la Révolution française jusqu'à nos jours (1789-1866).

PREMIÈRE PÉRIODE

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE ET PERSÉCUTIONS.

(De la naissance de J.-C. à l'an 313.)

La première période de l'*Histoire ecclésiastique* comprend environ trois siècles, depuis la naissance du Sauveur jusqu'à la conversion de l'empereur Constantin en 313 ; elle se divise naturellement en deux époques : la première, qui correspond au premier siècle, comprend la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les temps apostoliques ; la seconde époque s'étend jusqu'à la conversion de Constantin ; elle est remplie par les persécutions, par le développement des premières hérésies et par le développement plus heureux de l'Église dans sa constitution et dans son extension territoriale.

CHAPITRE PREMIER.

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

DEUX DIVISIONS : *La Vie cachée.* — *La Vie publique de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.*

§ 1^{er}. — **Vie cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ.**

Les prophéties et les traditions.

On a vu les principales prophéties relatives au MESSIE ou CHRIST¹ ; il n'est pas nécessaire de les rapporter ici. Soit par des prophéties directes, soit par des figures, Dieu avait fait connaître les diverses circonstances de la vie et de la

1. Ces deux mots ont le même sens, l'un en hébreu, l'autre en grec, et signifient oint ou sacré.

mission du Sauveur, et Jacob avait annoncé spécialement que le Messie serait l'*attente des nations*. Jamais prophétie ne s'est plus littéralement accomplie : toutes les nations ont attendu le Messie, toutes l'ont attendu pour l'époque où il est en effet venu sur la terre, ainsi que le témoignent leurs traditions, et le monde avait alors bien besoin d'un Sauveur. En même temps que la civilisation était arrivée à un merveilleux développement, les crimes se multipliaient, les hommes ne connaissaient plus de frein à leurs passions ; il régnait une corruption universelle de mœurs, le vrai Dieu n'était plus connu, et les faux dieux qu'on adorait ne faisaient que justifier toutes les abominations par celles qu'on racontait d'eux. C'est alors que parut Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST pour sauver le monde ; mais, s'il n'eût pas été Dieu, jamais il n'eût pu triompher des obstacles accumulés par les prêtres des idoles, par les passions de la multitude, par l'orgueil des philosophes, par la jalousie des empereurs qui voyaient dans la nouvelle religion une rivale de leur autorité, une ennemie de leur tyrannie et un juge de leur conduite.

L'Annonciation et l'Incarnation.

Dès que les temps fixés par les prophètes furent accomplis, l'ange Gabriel qui, cinq cents ans auparavant, avait prédit à Daniel la venue du Messie, fut choisi de Dieu pour annoncer au monde cette grande nouvelle. Il apparut dans le Temple à un prêtre de la famille d'Aaron nommé *Zacharie*, et lui déclara qu'il aurait un fils qu'on appellerait *Jean*, que ce fils naîtrait de sa femme *Élisabeth*, qui était stérile, et qu'il serait le précurseur du Messie. Six mois après, il apparut à *MARIE*, épouse de *Joseph*, et, après l'avoir saluée, il lui proposa de devenir la mère de ce Messie sans cesser d'être vierge : « Je vous salue, dit-il, pleine de grâce : le « Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les « femmes. » Marie fut troublée des éloges qui lui étaient adressés ; mais l'Ange la rassura aussitôt, en lui disant qu'elle avait trouvé grâce devant le Seigneur, qui l'avait choisie pour être la mère du Sauveur du monde. Il ajouta que le

Saint-Esprit surviendrait en elle, pour former lui-même dans son chaste sein le corps du Fils de Dieu ; et il ne la quitta qu'après qu'elle l'eut assuré de son consentement : « Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur ; qu'il me soit « fait selon votre parole. » Au même instant s'opéra le mystère de l'Incarnation : le Fils de Dieu se fit homme dans les chastes entrailles de la sainte Vierge.

Marie s'humilia devant Dieu et lui rendit grâces de l'avoir choisie entre toutes les créatures pour être la mère de son Fils. Elle alla ensuite visiter sa cousine Élisabeth, femme de Zacharie, pour la féliciter de ce que Dieu l'avait délivrée de l'opprobre d'une longue stérilité. A la voix de Marie, l'enfant d'Élisabeth tressaillit de joie et fut sanctifié dans les entrailles de sa mère. Élisabeth connaissant les grandes choses que Dieu avait faites en faveur de sa cousine, la combla de louanges. Marie reçut ces louanges avec humilité, et en renvoya toute la gloire à Dieu par l'admirable cantique : « *Magnificat anima mea Dominum* : Mon âme glorifie le Seigneur. »

Naissance du Sauveur.

Le Messie promis au monde naquit à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda. Dieu se servit du dénombrement que l'empereur Auguste avait ordonné dans tout l'empire romain pour faire venir la sainte Vierge de Nazareth à Bethléem, où les prophètes avaient prédit que le Messie devait naître ; car Joseph, étant de cette ville, fut obligé d'y venir pour se faire inscrire sur les registres publics, avec Marie, son épouse. Personne ne voulut leur donner l'hospitalité, et l'Homme-Dieu, en venant au monde, ne trouva pour lit qu'une crèche, et pour palais qu'une étable.

Dieu fit aussitôt connaître la naissance de son Fils. Un Ange vint l'annoncer à des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. Ils furent environnés d'une lumière divine, et entendirent une troupe d'esprits bienheureux qui louaient le Seigneur en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux. et paix sur la terre aux hommes de bonne vo-

« lonté ! » Ces bergers se rendirent à Bethléem, et ils trouvèrent l'enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche, ainsi que l'Ange le leur avait dit.

Les Mages.

Huit jours après sa naissance, il fut circoncis et reçut le nom de Jésus. Puis s'accomplit la cérémonie de la Purification au Temple, où le saint vieillard *Siméon* prédit à la sainte Vierge qu'un glaive de douleur transpercerait son âme. Quelque temps après, des mages avertis par une étoile miraculeuse vinrent de l'Orient à Jérusalem pour s'informer où était né le roi des Juifs. Cette nouvelle inquiéta Hérode : il résolut de se défaire du nouveau roi, et fit promettre aux mages de repasser par Jérusalem quand ils l'auraient trouvé, sous prétexte qu'il voulait aller l'adorer lui-même. Les mages, ayant appris des princes des prêtres que c'était à Bethléem qu'il devait naître, s'y rendirent avec empressement ; ils l'adorèrent, et, par l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils offrirent au nouveau-né, ils le reconnurent pour roi, Dieu et homme tout ensemble.

Les mages se disposaient à remplir la promesse qu'ils avaient faite à Hérode ; mais, ayant reçu ordre de Dieu de ne pas repasser par Jérusalem, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin. Hérode, transporté de colère, fit massacrer tous les enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, pour ne pas manquer celui qui causait ses alarmes ; mais Dieu préserva son Fils de ce massacre en avertissant Joseph de le transporter avec sa mère en Égypte, et d'y rester jusqu'à la mort d'Hérode.

Retour de l'Égypte.

Hérode étant mort, l'Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et retourne dans la terre d'Israël, car ceux qui cherchaient l'Enfant pour le perdre sont morts. » Joseph exécuta aussitôt les ordres de l'Ange ; mais, apprenant

qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il n'osa pas s'y rendre. Averti dans un nouveau songe, il prit le chemin de la Galilée, et vint habiter la cité de Nazareth, de sorte que s'accomplit encore cette prédiction des prophètes : « Il sera appelé Nazaréen. »

La succession d'Hérode.

Les craintes de saint Joseph n'étaient que trop justifiées. De grands troubles suivirent la mort d'Hérode. *Archélaüs*, l'aîné des fils qui lui survivaient, gouverna d'abord la Judée et la Samarie avec le titre de roi. Mais il fallait l'approbation de l'empereur Auguste, qui finit par régler ainsi la succession : il donna la Judée, la Samarie et l'Idumée à Archélaüs, mais avec le simple titre d'ethnarque ; *Hérode Antipas*, fils puîné de la même mère, reçut la tétrararchie de la Galilée et de la Pérée ; *Philippe*, fils d'une autre mère, celle de la Batanée, de la Trachonitide et de l'Auranitide ; *Salomé*, sœur d'Hérode et tante de ces princes, garda les villes que son frère lui avait léguées, et les villes de Gaza, de Gadara et de Joppé, qui commandaient la route d'Égypte, furent réunies à la province de Syrie. Hérode Antipas resta tétrarque de la Galilée et de la Pérée pendant toute la vie de Notre-Seigneur ; c'est lui qui fit mourir saint Jean-Baptiste, et qui se trouva à Jérusalem au temps de la Passion. Ami de Tibère, il bâtit sur les bords du lac de Génézareth une ville qu'il appela *Tibériade*, en l'honneur de cet empereur. Philippe, l'autre tétrarque, mourut sans enfants (46 de l'ère chrétienne), et Tibère réunit ses États à la Syrie.

Les procurateurs de Judée (6-37).

Archélaüs marcha sur les traces de son père. Il nommait et déposait arbitrairement les grands-prêtres, il violait ouvertement les lois de Moïse, et ne répondait que par des cruautés aux murmures du peuple. Accusé devant Auguste, il fut déposé sans autre formalité (6 de l'ère chrétienne), et exilé à Vienne, en Gaule, où il mourut quatre ans après. Ses biens furent confisqués, ses palais vendus, et ses États

réunis à la province de Syrie ; un *procurateur*, dépendant du gouverneur de Syrie, fut chargé de la haute administration du pays ; les Juifs continuèrent d'ailleurs à se gouverner selon leurs lois, sous l'autorité des grands-prêtres, mais le droit de porter une sentence de mort était réservé aux procurateurs. Dès lors la domination romaine fut acceptée, quoiqu'elle ne fût pas encore officiellement et définitivement établie.

La sainte Enfance.

Jésus, depuis son retour d'Égypte, demeura à Nazareth. L'Évangile nous dit qu'il « était soumis à Marie et à Joseph, et qu'à mesure qu'il croissait en âge, il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » A l'âge de douze ans il accompagna Marie et Joseph à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque ; mais, à leur insu, il y resta, lorsqu'après la fête ses parents reprirent le chemin de Nazareth. Alarmés de son absence, ils revinrent à Jérusalem ; et ce ne fut que le troisième jour qu'ils le retrouvèrent dans le Temple, écoutant les docteurs et les interrogeant. Depuis ce temps jusqu'à l'âge de trente ans, qu'il commença sa prédication, l'Écriture se borne à nous apprendre qu'il demeura avec sa famille, passant pour le fils d'un charpentier, et vivant du travail de ses mains, dans une profonde obscurité.

§ II. — Vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Jean-Baptiste ¹.

JÉSUS-CHRIST se prépara à sa prédication par l'humilité, la retraite et la pénitence. Quoique, étant la pureté même, il n'eût pas besoin d'être purifié par les eaux du baptême, il voulut cependant le recevoir des mains de Jean-Baptiste. Ce saint Précurseur, après avoir mené dans le désert une vie angélique, prêchait la pénitence sur les bords du Jourdain, et baptisait tous ceux qui venaient à lui, pour les préparer à la venue du Messie. JÉSUS-CHRIST se présenta dans la foule pour être baptisé ; mais Jean-Baptiste le reconnut. Dieu

1. Baptiste signifié *baptisant*.

même prit soin de le manifester ; car il fit descendre sur lui le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, et on entendit une voix du ciel qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » JÉSUS-CHRIST, après avoir reçu le baptême de Jean, se retira dans le désert, où il jeûna quarante jours.

Les premiers disciples.

Il fut tenté par le démon ; mais il repoussa ses attaques par les paroles de l'Écriture, sans doute pour nous apprendre que c'est principalement avec les armes qu'elle nous prête, que nous devons combattre les efforts de l'esprit malin. Il commença ensuite à prêcher, et il se fit un grand nombre de disciples en confirmant la vérité de sa doctrine par des miracles. Les premiers de ses disciples furent les deux frères *Pierre et André*, puis deux autres frères, *Jacques et Jean* ; tous quatre pêcheurs sur le lac de Génésareth, ils n'avaient d'autre bien que leurs barques et leurs filets : à la première invitation du Seigneur, ils n'hésitèrent pas à laisser barques, filets, père et mère, pour le suivre (l'an 26 de l'ère chrétienne).

Premier miracle de Jésus-Christ.

Le premier miracle de JÉSUS-CHRIST est le changement qu'il fit de l'eau en vin aux noces de Cana. La sainte Vierge l'ayant averti que le vin manquait, il fit remplir aussitôt six grands vases d'eau, et changea cette eau en un vin délicieux. JÉSUS-CHRIST, en faisant son premier miracle à la prière de sa mère, a voulu nous faire voir qu'elle serait le canal de ses grâces ; que le plus sûr moyen d'en obtenir de lui était d'avoir recours à cette puissante Médiatrice.

Les douze Apôtres.

Parmi le grand nombre de ses disciples, JÉSUS-CHRIST en choisit douze, auxquels il donna le nom d'Apôtres, qui signifie *envoyés*, parce qu'après sa résurrection il devait les envoyer prêcher son nom et son Évangile dans tout l'uni-

vers. Les douze Apôtres furent *Simon-Pierre*, chef du collège apostolique, et *André* son frère ; *Jacques*, fils de Zébédée, et *Jean* son frère ; *Philippe* et *Barthélemy* ; *Thomas* et *Matthieu* ; *Simon* et *Jude* ; *Jacques*, fils d'Alphée, et *Judas Iscariote*. Celui-ci ayant trahi Jésus-Christ, et s'étant ensuite donné la mort de désespoir, *Mathias* fut mis à sa place après l'Ascension du Sauveur. Après ce choix, Jésus les mena sur une montagne, où il leur fit un admirable discours qui contient en abrégé toute la doctrine évangélique. Nous n'en rapporterons que les huit béatitudes :

« Heureux ceux qui sont pauvres de cœur, parce que le royaume des cieux est à eux.

« Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

« Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

« Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

« Heureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.

Prédication de Jésus-Christ.

Jésus prêchait son Évangile (la bonne nouvelle) dans tous les lieux qu'il parcourait, dans les villes, dans les campagnes, dans le Temple et dans les synagogues ; partout il annonçait la venue du Messie tant souhaitée par les patriarches, et tant annoncée par les prophètes ; partout il prêchait la pénitence, le pardon des injures, le mépris des richesses, le renoncement à soi-même ; et son unique occupation était d'instruire et de convertir les Juifs par ses discours et par des paraboles, qui mettaient à la portée des plus simples intelligences les grandes vérités qu'il annonçait.

Miracles de Jésus-Christ.

Parmi les principaux miracles de JÉSUS-CHRIST, on peut citer la guérison du serviteur du centenier, la vue rendue à l'aveugle-né, la multiplication des pains dans le désert, la résurrection de la fille de Jaïre, du fils de la veuve de Naïm, etc.

Ces miracles rendirent le nom de JÉSUS célèbre dans toute la Judée et dans les contrées voisines ; mais la jalousie que les docteurs de la loi en conçurent leur fit chercher les occasions de le perdre. Plusieurs fois ils lui tendirent des pièges pour le surprendre dans ses discours ; mais JÉSUS, en les évitant, sut encore en tirer des instructions utiles. Ainsi les Pharisiens, lui ayant un jour présenté une femme pécheresse, alléguèrent la loi de Moïse, qui la condamnait à être lapidée, et lui demandèrent ce qu'il y avait à faire en cette circonstance. Leur dessein était de le faire passer, ou pour un ennemi de la loi, s'il penchait à renvoyer la coupable, ou pour un homme cruel et sanguinaire, s'il concluait à la punir. JÉSUS, qui connaissait la perversité de leur cœur, ne lit ni l'un ni l'autre, et leur dit : « Que celui d'entre vous « qui est sans péché, lui jette la première pierre. » Ce peu de mots suffirent pour les confondre ; ils se retirèrent les uns après les autres. Et Jésus-Christ fit plus que de punir la femme pécheresse, il la convertit.

Résurrection de Lazare.

Les miracles et les bienfaits de JÉSUS ne faisant qu'aigrir de plus en plus les cœurs endurcis des Juifs, il s'éloigna de Jérusalem. Sur ces entrefaites, un habitant de Béthanie, nommé *Lazare*, qui était particulièrement aimé de JÉSUS, tomba malade et mourut. Ses deux sœurs, *Marthe* et *Marie*, envoyèrent jusqu'au delà du Jourdain avertir JÉSUS de ce malheur. JÉSUS, alors, revint dans la Judée avec ses Apôtres, et arriva à Béthanie. On le conduisit au sépulcre de Lazare, mort depuis quatre jours. Là, en présence d'une multitude de personnes de tout âge et de tout rang, le divin Sauveur versa

des larmes de compassion sur la mort de celui qu'il daignait appeler son ami ; puis, élevant la voix, il prononça ces paroles toutes-puissantes : « Lazare, sors du sépulcre ! » A l'instant, Lazare reparut plein de vie aux yeux des assistants, dont un grand nombre, se rendant à l'évidence du fait, reconnurent Jésus comme Fils de Dieu, et le Messie promis au monde.

Entrée triomphante de Jésus à Jérusalem.

Le bourg de Béthanie n'étant séparé de Jérusalem que par le mont des Oliviers, les nombreux témoins de la résurrection de Lazare avaient rempli toute la ville du bruit de ce prodige, et inspiré un grand désir de voir Celui qui commandait en maître à la vie et à la mort. Jésus, de son côté, sachant que le jour approchait où il avait résolu de mourir pour le genre humain, se prépara à entrer dans Jérusalem. Dès qu'on sut qu'il arrivait, on sortit en foule au devant de lui, pour témoigner la joie qu'on avait de sa venue ; les uns portaient des branches de palmier, les autres étendaient leurs vêtements sur le chemin où il devait passer, et tous criaient : « Salut au Fils de David ! Béni soit Celui « qui vient au nom du Seigneur ! » Au milieu de ces cris de joie, Jésus se livrait à des pensées de tristesse. A la vue de cette ville qui allait, dans peu de jours, se rendre coupable d'un déicide, il pleura sur elle, et prédit les affreuses calamités qui en seraient le châtement. Jésus alla droit au Temple ; l'ayant trouvé rempli de gens qui vendaient ou achetaient, il les en chassa en disant : « Il est écrit : Ma « maison est une maison de prières, et vous en faites une « caverne de voleurs ! »

Les hommages rendus à JÉSUS-CHRIST donnèrent à ses ennemis un tel redoublement de jalousie et de fureur, que, sans plus différer, ils prirent la résolution de le mettre à mort. Tandis qu'ils délibéraient sur les moyens de se saisir de sa personne, Judas, l'un des douze Apôtres, poussé par une détestable avarice, vint les trouver, et leur promit de leur livrer son Maître pour trente pièces d'argent.

Institution de l'Eucharistie. (Jeudi-Saint.)

Jésus, avant de souffrir, réunit une dernière fois ses Apôtres, pour faire avec eux la *cène*, c'est-à-dire le repas du soir. C'était le jour et l'heure où devait être immolé et mangé l'agneau pascal, figure du véritable Agneau de Dieu. Jésus accomplit, avec ses disciples, ce point essentiel de l'ancienne alliance. Puis, avant d'établir le sacrifice de la nouvelle alliance, il lava les pieds de ses disciples, et termina cet acte d'humilité en leur disant : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous vous fassiez tous les uns aux autres ce que je vous ai fait moi-même. » Enfin, ils institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie, c'est-à-dire que, par la toute-puissance de sa parole, il changea le pain en son corps, le vin en son sang, et les distribua à ses Apôtres, en leur donnant l'ordre et le pouvoir de faire ce que lui-même venait de faire. Judas aussi eut part à cette grâce ; mais, comme il la reçut indignement, le démon entra dans son corps, et ce disciple perfide sortit aussitôt pour aller livrer son Maître aux Juifs.

Jésus adressa ensuite à ses disciples des paroles pleines de tendresse ; il leur déclara qu'il allait marcher à la mort, et les quitter pour retourner à son Père, mais qu'il les verrait bientôt, et leur enverrait son Esprit-Saint pour les soutenir, les fortifier dans les épreuves qu'ils auraient à subir de la part du monde. Il leur annonça encore que, loin de le suivre à la mort, ils l'abandonneraient tous, dès qu'ils le verraient entre les mains de ses ennemis. Pierre ayant protesté que jamais il ne l'abandonnerait, Jésus lui déclara que, non content de l'abandonner, il le renierait jusqu'à trois fois avant le chant du coq. Après leur avoir dit à tous d'autres vérités instructives et consolantes, il pria son Père pour la sanctification et le salut de ses chers disciples ; puis il quitta le cénacle, et prit avec eux le chemin d'un jardin solitaire, situé au pied de la montagne des Oliviers.

Le jardin des Oliviers.

Ce fut là que Jésus voulut bien éprouver une tristesse

mortelle ; sentant que l'heure de sa passion approchait, il pria trois fois son Père de ne lui point faire boire ce calice : « Que néanmoins votre volonté se fasse, ajoute-t-il, et non « la mienne. » L'excès de sa douleur le réduisit à une espèce d'agonie ; une sueur de sang coula de tout son corps, et un ange lui apparut pour le consoler. Au milieu de ses angoisses, il n'oublia pas ses disciples, et retourna plus d'une fois auprès d'eux, mais toujours il les trouva endormis. « Quoi ! leur dit-il, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! « Veillez et priez ; car, si l'esprit est prompt, la chair est « faible. Mon heure est venue, ajouta-t-il, levez-vous, celui « qui doit me trahir n'est pas loin de nous. » Comme il cessait de parler, Judas parut avec une troupe de gens armés, et, s'approchant du Sauveur, il le baisa, suivant le signal qu'il avait donné aux Juifs. « Mon ami, lui dit Jésus, à « quel dessein venez-vous ici ? Quoi ! vous trahissez le Fils « de l'homme par un baiser ? » Ce fut tout le reproche qu'il fit à cet Apôtre perfide.

Après avoir reçu le baiser de Judas, Jésus s'avança vers les hommes armés qui suivaient le traître, et leur demanda ce qu'ils cherchaient. « Jésus de Nazareth », répondirent-ils. Mais à peine Jésus leur eut-il dit : « C'est moi, » qu'ils tombèrent tous à la renverse. Quand ils furent revenus de leur effroi, Jésus leur dit de nouveau qu'il était celui qu'ils cherchaient, et ils se saisirent de lui. Pierre voulut le défendre, et, d'un coup d'épée, il coupa l'oreille à *Malchus*, serviteur du grand-prêtre ; mais Jésus lui ordonna de remettre l'épée dans son fourreau ; et, après avoir guéri l'oreille de Malchus, il se laissa lier. Ses disciples prirent alors la fuite, et on le conduisit chez le grand-prêtre Caïphe, où s'étaient réunis les prêtres et les docteurs de la loi.

Jésus chez Caïphe.

Caïphe interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus répondit qu'il n'avait rien dit en secret, et qu'on pouvait connaître sa doctrine par ceux qui l'avaient entendue. Un des assistants lui donna un soufflet, en disant :

« Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? » Jésus accepta cet outrage avec une patience divine. Quelle leçon pour ces hommes cruels, qui ne sauraient recevoir la moindre injure sans vouloir tremper les mains dans le sang de celui qui les a offensés !

Caïphe s'apercevant que les faux témoins qu'on avait appelés attestaient malgré eux l'innocence de Jésus, se leva, et lui parla en ces termes : « Au nom du Dieu vivant, je t'adjure de nous dire si tu es le Fils de Dieu ? — Je le suis, » répondit Jésus. A ces mots, Caïphe, déchirant ses vêtements, s'écria : « Il a blasphémé. Quel besoin avons-nous d'autres témoins ? Que vous en semble ? » Tous les princes des prêtres déclarèrent qu'il méritait la mort. Aussitôt les soldats commencèrent à l'outrager. Pendant qu'ils le frappaient et lui crachaient au visage, Pierre, le chef des Apôtres, le renia trois fois. Mais bientôt, touché d'un regard de pitié que Jésus jeta sur lui, il se retira, et pleura amèrement sa chute. Judas, de son côté, confessa hautement l'innocence de son Maître ; il jeta même dans le Temple l'argent qu'il avait reçu ; mais, au lieu de se confier à la miséricorde de Celui qui allait mourir pour tous les hommes, il s'abandonna au désespoir, et se pendit.

Jésus chez Pilate (Vendredi-Saint).

Les princes des Juifs, ayant déclaré que Jésus méritait la mort, le conduisirent le lendemain au tribunal de Pilate pour faire confirmer leur sentence, parce qu'ils n'avaient plus le droit de faire mourir personne. Pilate ne trouvant en Jésus aucun crime qui pût mériter la mort, voulait le renvoyer absous. Cependant, tout persuadé qu'il était de son innocence, il le fit battre de verges, soit pour accorder quelque chose à la haine des Juifs, soit pour les toucher de compassion lorsqu'ils le verraient couvert de plaies et tout défiguré. Cette vue ne fit qu'augmenter leur rage. En vain Pilate leur proposa de le délivrer à l'occasion de la fête de Pâque, où l'on avait coutume de mettre en liberté un prisonnier ; ils demandèrent *Barabbas*, qui était un séditionnaire.

et un assassin ; enfin, ils déclarèrent à Pilate qu'il ne serait pas ami de César, s'il délivrait un homme qui avait usurpé le titre de roi. Pilate, effrayé d'une menace qui pouvait compromettre sa fortune, se lava les mains en disant au peuple : « Je suis innocent du sang de ce juste, c'est vous qui en répondez. » A ces mots, tout le peuple s'écria : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Alors Pilate prononça la sentence qui condamnait Jésus au supplice de la croix.

Le Calvaire.

Jésus, chargé de la croix où il devait mourir, fut conduit à la montagne du Calvaire, et crucifié entre deux malfaiteurs, dont l'un se convertit ; c'est le bon larron. Pendant qu'on lui perçait les pieds et les mains, il pria son Père de pardonner aux bourreaux, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Il recommanda ensuite sa Mère à Jean, son disciple bien-aimé ; et, après avoir accompli toutes les prophéties, il s'écria : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ; » et, baissant la tête, il expira.

Pendant les trois heures que Jésus passa sur la croix, les prodiges se multiplièrent ; la nature ébranlée sembla vouloir s'anéantir, la terre trembla et s'entr'ouvrit, les rochers se fendirent, le voile du Temple se déchira de lui-même du haut en bas ; enfin les tombeaux s'ouvrirent, et les corps de plusieurs saints en sortirent, comme pour attester aux vivants le déicide qui venait de se consommer. Ces prodiges obligèrent les soldats et leur chef à confesser que Jésus est véritablement le Fils de Dieu, et la plupart des spectateurs se retirèrent en se frappant la poitrine, et en maudissant le crime auquel ils avaient d'abord applaudi.

Un peu avant la nuit, *Joseph d'Arimathie* et *Nicodème*, jusqu'alors disciples secrets de Jésus, se déclarèrent hautement ; ils embaumèrent son corps, et le mirent dans un sépulcre taillé dans le roc, dont ils fermèrent l'entrée avec une pierre.

Le lendemain, jour du sabbat, le plus saint des jours de

l'année, les princes des prêtres et les autres ennemis de Jésus firent réflexion que plusieurs fois il avait promis de ressusciter le troisième jour. Pour lui donner, s'il se pouvait, un démenti, ils placèrent des gardes armés au sépulcre, et apposèrent le sceau public à la pierre qui en fermait l'entrée.

La Résurrection (jour de Pâques).

Le résultat de ces mesures d'iniquité fut de mieux constater l'accomplissement des promesses de l'Homme-Dieu. En effet, le troisième jour avant l'aurore, Jésus ressuscita par sa propre puissance. Dans ce moment, il se fit un grand tremblement de terre; un ange descendit du ciel, enleva la pierre qui fermait le sépulcre, et s'assit dessus, tout éclatant de lumière. A son aspect, les gardes, saisis de frayeur, tombèrent à la renverse comme morts; revenus de leur évanouissement, ils prirent la fuite, et allèrent raconter aux princes des prêtres ce qui était arrivé. Ils reçurent d'eux une grosse somme d'argent pour répandre le bruit que, pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus étaient venus enlever son corps. Là-dessus saint Augustin remarque fort à propos que les princes des Juifs dormaient eux-mêmes, quand ils imaginèrent une ruse si mal concertée; car enfin, si les gardes étaient endormis, comment purent-ils savoir que c'étaient les disciples de Jésus qui avaient enlevé son corps? Comment aussi un tel oubli de leur devoir fut-il payé, non par le supplice, mais par une gratification?

Les apparitions.

Une ruse si grossière fut inutile. JÉSUS-CHRIST se fit voir à un grand nombre de personnes après sa résurrection. Il apparut à *Marie-Madeleine* et aux autres saintes femmes, à Pierre, aux disciples d'Emmaüs, puis à ses Apôtres réunis, et il invita Thomas, le plus incrédule de tous, à s'assurer de sa résurrection en mettant le doigt dans ses plaies. Il leur apparut encore à tous diverses fois, et leur donna ses dernières instructions. C'est alors que saint Pierre fut défi-

nitivement établi au-dessus des autres Apôtres, comme Pasteur suprême de l'unique troupeau des fidèles, c'est-à-dire de toute l'Église. Dans une autre circonstance, Jésus dit à ses apôtres : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur « la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les « baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et « leur apprenant à observer tout ce que j'ai commandé. « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des « siècles. » Enfin, après avoir conversé avec eux pendant quarante jours, il monta au ciel, en présence de plus de cinq cents personnes.

Les disciples revinrent à Jérusalem, et les onze Apôtres, avec la sainte Vierge et les saintes femmes, passèrent dans la retraite et la prière les jours qui précédèrent la descente du Saint-Esprit.

CHAPITRE II.

LES TEMPS APOSTOLIQUES (29-100).

TROIS DIVISIONS : *Les Actes des Apôtres.* — *Ruine de Jérusalem et du Temple.* — *Fin des temps apostoliques.*

§ 1^{er}. — Les Actes des Apôtres (29-66).

La Pentecôte.

Le cinquantième jour après la résurrection, les Apôtres, les disciples et les saintes femmes étaient encore réunis dans le cénacle, lorsqu'on entendit tout à coup un grand bruit venant du ciel, comme le souffle d'un vent violent et impétueux, et il remplit toute la maison. En même temps apparurent comme des langues de feu, qui se divisèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles en la bouche. C'était le miracle renversé de la tour de Babel. Le premier miracle avait amené la dispersion des hommes et la formation des divers empires ; le second allait

réunir tous les hommes dans la même foi et dans le même bercail.

Première prédication de saint Pierre.

La nouvelle de ce miracle se répandit bientôt parmi les Juifs qui se trouvaient alors rassemblés à Jérusalem, de tous les pays du monde, à l'occasion de la fête de la Pentecôte. Le bruit qui avait rempli la maison avait été entendu au dehors, et tous ceux qui étaient accourus furent tout épouvantés, en remarquant que chacun d'eux entendait les disciples parler dans sa propre langue. Et ils se disaient entre eux : « Que veut dire ceci ? Est-ce que ces gens-là ne sont pas tous des Galiléens ! Comment donc se fait-il que nous les entendons tous parler dans notre langue ? » Mais il y avait aussi là des esprits forts et de mauvais plaisants, qui se moquaient en disant : « C'est qu'ils sont ivres et « pleins de vin nouveau. » Pierre prit alors la parole, comme le chef des Apôtres, et ce fut la première prédication solennelle de la religion de JÉSUS-CHRIST.

Les paroles de saint Pierre firent une profonde impression sur les auditeurs, qui dirent aux Apôtres : « Que faut-il que nous fassions ? » Pierre leur répondit : « Faites « pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de « JÉSUS-CHRIST, pour obtenir la rémission de vos péchés, « et vous recevrez le don du Saint-Esprit, car la promesse « a été faite à vous et à vos enfants, et à tous ceux qui sont « éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera. » Il les instruisit encore par plusieurs autres discours, et il les exhortait en disant : « Sauvez-vous du milieu de cette « race corrompue. » Trois mille personnes furent baptisées ce jour-là. C'étaient les prémices de l'Église (an 29). Un autre jour, cinq mille personnes se convertirent encore, après que Pierre eût guéri un boiteux de naissance.

Les premiers chrétiens.

Toute la multitude des nouveaux fidèles n'avait, selon l'expression de l'Écriture, qu'un cœur et qu'une âme ; aucun

d'eux ne s'appropriait rien de ce qu'il possédait, mais ils mettaient tout en commun. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que ceux qui avaient des terres et des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, pour être distribué à chacun selon ses besoins. Ils étaient assidus à écouter la parole de Dieu ; ils persévéraient dans la prière et dans la fraction du pain, c'est-à-dire dans la participation de la divine Eucharistie. D'intempérants, d'ambitieux, d'avares, de voluptueux qu'ils avaient été pour la plupart, tous étaient devenus, par le baptême, des hommes nouveaux, des hommes doux et humbles de cœur, des hommes chastes et mortifiés, des hommes détachés des biens de la terre et prêts à tout perdre et à tout souffrir pour le nom de JÉSUS-CHRIST.

Épreuves des Apôtres.

Les Apôtres éprouvèrent de grandes contradictions. Les princes des prêtres, peu touchés de l'éclat de leurs miracles, de l'innocence de leur vie et de la sainteté de leur doctrine, les firent mettre en prison et battre de verges. Mais les Apôtres, pleins de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de JÉSUS-CHRIST, semblaient prendre de nouvelles forces, et s'animer d'un nouveau zèle à la vue des obstacles que l'enfer opposait aux progrès de l'Évangile. Ils comparurent sans crainte devant le sanhédrin, et y confessèrent leur foi. Un des juges, nommé *Gamaliel*, donna alors ce sage conseil : « Laissez-les aller, dit-il ; car si leur entreprise vient des hommes, elle tombera d'elle-même ; si au contraire elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire. »

Vers ce temps fut lapidé par les Juifs saint *Étienne*, l'un des sept diacres établis par les Apôtres, et qui, le premier de tous les fidèles, eut l'honneur de donner sa vie pour JÉSUS-CHRIST. Quelque temps après, l'apôtre saint Jacques, frère de saint Jean l'Évangéliste, fut décapité ; et saint Pierre aurait eu le même sort, si un ange ne l'eût tiré de sa prison la nuit même qui précéda le jour destiné à son supplice.

Conversion de saint Paul (31).

Saint *Paul*, connu avant sa conversion sous le nom de *Saul*, avait contribué à la mort de saint Étienne. Animé d'un faux zèle pour la loi de Moïse, il continuait de ravager l'Église de Dieu, et traînait en prison tout ce qu'il pouvait découvrir de fidèles. Un jour qu'il allait à Damas, ne respirant contre eux que menaces et carnage, il fut tout à coup environné d'une lumière plus éclatante que le soleil, et entendit une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me fais-tu la guerre ? Je suis Jésus de Nazareth ; en persécutant mes disciples, c'est moi-même que tu persécutes. » Saul, terrassé par ce peu de paroles, s'écria d'une voix tremblante : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Lève-toi, reprit la voix, entre dans la ville : là on t'apportera ce que tu as à faire. » Saul, que l'épouvante avait renversé, se releva ; mais comme il était devenu aveugle, ses compagnons le conduisirent par la main jusqu'à Damas où, ayant recouvré miraculeusement la vue, il reçut le baptême, et commença à prêcher l'Évangile.

Le centurion Corneille.

Le premier des Gentils qui embrassa la foi, fut un officier romain de Césarée, nommé *Corneille*. Il craignait Dieu, et faisait aux pauvres d'abondantes aumônes. Un jour qu'il était en prières, un ange lui apparut et lui dit : « Tes prières et tes aumônes sont montées jusqu'au trône de la miséricorde divine. Ce que tu as à faire, c'est d'envoyer chercher à Joppé un certain Simon, surnommé Pierre ; il t'apprendra ce qu'il faut que tu fasses pour être sauvé. » Aussitôt Corneille envoya à Joppé trois de ses serviteurs. Lorsqu'ils approchaient de la ville, Pierre eut une vision dans laquelle Dieu lui fit connaître que les Gentils, aussi bien que les Juifs, étaient appelés à la connaissance de l'Évangile. Alors Pierre n'hésita plus à partir avec ceux qui le venaient chercher.

Cependant Corneille avait rassemblé chez lui ses parents

et ses amis. Dès qu'il aperçut Pierre, il se jeta à ses pieds comme pour l'adorer. Mais Pierre le releva et lui dit : « Levez-vous : je ne suis qu'un homme comme vous. » Puis, adressant la parole à tous ceux qui s'étaient rassemblés pour l'entendre, il leur fit connaître la vie, la doctrine et les miracles de JÉSUS-CHRIST. Il n'avait pas achevé son discours que le Saint-Esprit descendit visiblement sur ses auditeurs et leur communiqua le don des langues. Pierre aussitôt les baptisa ; et ces nouveaux fidèles furent comme les prémices de la conversion des Gentils.

Symbole des Apôtres.

Le nombre des fidèles devenait de plus en plus considérable ; la persécution qui les avait dispersés, n'avait fait que multiplier les prédicateurs de l'Évangile, et les Apôtres allaient à leur tour se répandre dans tout l'univers pour y annoncer la bonne nouvelle. On place à l'an 40 ou 41 de l'ère chrétienne cette dispersion des apôtres. Avant de se séparer, ils dressèrent la formule de foi connue sous le nom de *Symbole des Apôtres*.

Puis, fidèles aux dispositions du ciel, ils allèrent éclairer les nations plongées depuis tant de siècles dans l'idolâtrie. Saint Pierre porta la doctrine évangélique en Syrie, à Antioche, et ensuite à Rome. Saint Paul la porta dans l'Arabie, dans l'Asie mineure, dans la Macédoine, dans la Grèce, d'où il alla rejoindre saint Pierre dans la capitale du monde. Saint Thomas annonça Jésus-Christ dans les Indes ; saint Jean, dans l'Asie mineure ; saint André, chez les Scythes ; saint Philippe, dans la haute Asie ; saint Barthélemy, dans la grande Arménie ; saint Matthieu, dans la Perse ; saint Simon, en Mésopotamie ; saint Jude, en Arabie ; saint Matthias, en Éthiopie. C'est ainsi que, moins de trente ans après la première publication de l'Évangile, le vrai Dieu eut des adorateurs dans toutes les parties de l'univers.

Première persécution générale (64-68).

Saint Pierre et saint Paul se trouvaient à Rome, lorsque

un immense incendie détruisit une grande partie de la ville. La rumeur publique accusa l'empereur Néron, qui sentit le besoin de détourner sur d'autres la colère du peuple. Les chrétiens furent accusés de l'incendie et livrés aux plus horribles supplices. A ces supplices, dit l'historien Tacite, on ajoutait la dérision ; on les enveloppait de peaux de bêtes pour les faire dévorer par les chiens ; on les attachait à des croix, ou l'on enduisait leur corps de résine et l'on s'en servait la nuit comme de flambeaux pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle ; et dans le même temps il donnait des jeux au Cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher, ou conduisant des chars. Aussi, quoique coupables et dignes des derniers supplices, on se sentit ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient immolées moins au bien public qu'au passe-temps d'un barbare.

Martyre de saint Pierre et de saint Paul (66).

Saint Paul fut saisi l'un des premiers, et, quelque temps après, saint Pierre fut enfermé avec lui dans la prison Marmertine, près du Capitole. La prison se transforma en un véritable temple : la colonne à laquelle était lié l'ancien pécheur de Bethsaïde devint une chaire ; deux des geôliers des apôtres, *Processus* et *Martinianus*, se convertirent et méritèrent peu après la couronne du martyr ; quarante-sept autres personnes de l'un et de l'autre sexe embrassèrent également la foi à la prédication des deux captifs. Enfin le jour du supplice, ou plutôt du triomphe, arriva : c'était le 29 juin. Les deux apôtres furent conduits hors de la ville. Saint Paul, en sa qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée. On crucifia saint Pierre, qui demanda la faveur d'être attaché la tête en bas, parce qu'il ne se jugeait pas digne d'être crucifié comme l'avait été JÉSUS-CHRIST. Les restes des deux apôtres furent plus tard réunis, et on les garde aujourd'hui dans l'église de Saint-Jean de Latran. Saint Pierre avait gouverné l'Église de Rome pendant vingt-cinq ans entiers, et l'Église universelle pendant trente-sept ans (29-66).

§ II. — Ruine de Jérusalem et du Temple (29-70).

Troubles en Judée.

Cependant les prédictions de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur Jérusalem et sur le Temple, allaient recevoir leur accomplissement. Il est constant, et le *Talmud*¹ en fait foi, que quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient au temps de la mort de JÉSUS-CHRIST, on ne cessait de voir dans le Temple des choses étranges. Tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria une fois : « O Temple ! ô Temple ! qu'est-ce « qui t'émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même ? » Qu'y a-t-il de plus frappant que ce bruit affreux qui fut entendu dans le sanctuaire, le jour de la Pentecôte, et que cette voix effrayante qui retentit au fond de ce lieu sacré : « Sortons d'ici ! sortons d'ici ! » Les saints anges protecteurs du Temple déclarèrent hautement qu'ils l'abandonnaient, parce que Dieu, qui durant tant de siècles y avait établi sa demeure, venait de la réprouver.

Des troubles et des malheurs, présages de troubles plus grands et de plus terribles malheurs, ne cessèrent d'affliger les Juifs depuis la mort de JÉSUS-CHRIST. Les gouverneurs de la Judée eux-mêmes semblèrent s'acharner sur ce peuple coupable du plus grand des crimes. Le procurateur Ponce-Pilate se rendit tellement odieux par ses violences, ses cruautés, ses perfidies, qu'il fut accusé par les principaux des Juifs, et, quelques années après, fut exilé à Vienne dans les Gaules, où il se tua de désespoir (an 40). Hérode Antipas, le meurtrier de saint Jean-Baptiste, et l'ami de Pilate au temps de la Passion, ne fut pas plus heureux. Il fut exilé à Lyon, d'où il passa en Espagne, où il mourut.

Hérode-Agrippa, roi des Juifs (37-44).

Hérode Agrippa, qui vivait à Rome depuis longtemps, s'était attiré l'affection de Caius Caligula par son dévouement.

1. Ce mot, qui signifie *discipline*, forme pour les Juifs le complément de la Bible.

Aussitôt que celui-ci fut sur le trône, il songea à le récompenser, et le nomma roi de la tétrarchie que Philippe avait possédée. L'empereur Claude se montra favorable aux Juifs; il confirma Agrippa dans la possession de ses États, et lui attribua même de nouvelles provinces, de sorte qu'Agrippa finit par avoir un royaume aussi étendu que l'avait été celui d'Hérode le Grand. Le nouveau roi des Juifs se distingua par sa magnificence; il songea à rendre Jérusalem imprenable, mais il en fut empêché; il embellit Beryte (Beyrouth), et y fit construire un amphithéâtre, où il fit battre un jour les uns contre les autres quatorze cents hommes condamnés à mort. Coupable du martyre de saint Jacques, de l'emprisonnement de saint Pierre, et d'une persécution contre les chrétiens, il fut frappé de la main de Dieu au milieu d'une fête qu'il donnait à Césarée, et mourut au bout de cinq jours dans d'insupportables douleurs. Après lui, la Judée fut de nouveau réduite en province romaine, l'on vit recommencer les exactions des procurateurs, parmi lesquels il faut citer *Félix*, devant qui saint Paul comparut; *Festus*, qui sévissait contre les assassins ou *sicaïres* qui se multipliaient en Judée, et *Gessius Florus* (64), le plus avide de tous, qui pillait non-seulement les particuliers, mais des villes entières : il partageait même avec les voleurs, et leur vendait à ce prix l'impunité de leurs crimes; c'était moins un magistrat qu'un bourreau.

Révolte des Juifs (66).

Les Juifs ne purent supporter plus longtemps un pareil joug. Les plus sages de la nation s'enfuirent pour échapper aux malheurs dont ils étaient menacés, et les chrétiens, dociles aux avertissements du Sauveur et des Apôtres, se retirèrent dans la petite ville de Pella, située au milieu des montagnes. Mais les autres, excités par de faux prophètes, et soutenus par les sicaïres, se révoltèrent ouvertement; un grand nombre de villes se soulevèrent en même temps; il y eut d'horribles massacres, une épouvantable effusion de sang.

A cette époque parut, au témoignage même de l'historien Josèphe, qui prit une part importante à cette guerre, un homme appelé *Jésus*, fils d'Ananus, qui arriva de la campagne à la fête des Tabernacles, lorsque la ville était encore dans une profonde paix, et qui commença tout à coup à crier : « Malheur à la ville ! malheur au Temple ! Voix de « l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre vents, malheur au Temple ! malheur à Jérusalem ! » Il ne cessait, ni le jour ni la nuit, de parcourir les rues de la cité déicide en répétant continuellement la même menace. Les magistrats, pour lui fermer la bouche, le firent châtier rigoureusement. Il ne dit pas un mot pour se justifier ni pour se plaindre, mais il continua de crier comme auparavant : « Malheur au Temple ! malheur à Jérusalem ! » Alors on le conduisit au gouverneur romain, qui le fit déchirer à coups de verges. La douleur ne lui fit pas demander grâce, ni même répandre une seule larme. A chaque coup qu'on lui donnait, il répétait d'une voix plus lamentable : « Malheur, « malheur à Jérusalem ! » Il redoublait ses cris les jours de fêtes, et quand on lui demandait qui il était, d'où il venait. ce qu'il prétendait annoncer, il ne répondait à aucune de ces questions, mais il continuait de crier de la même manière, et avec la même force. Enfin, on le renvoya comme un insensé, sans qu'il changeât jamais de langage. On observa que sa voix, si continuellement et si violemment exercée, ne fut point affaiblie. Au dernier siège de Jérusalem, il se renferma dans la ville ; et, tournant infatigablement autour des remparts, il criait de toutes ses forces : « Malheur au Temple ! malheur à Jérusalem ! malheur au peuple ! » A la fin il ajouta : « Malheur à moi-même ! » et, à l'instant, il fut tué d'un coup de pierre lancée par une machine.

Les premiers succès des rebelles les avaient encouragés. Mais les revers succédèrent aux victoires, lorsque Néron eut envoyé *Vespasien*, l'un de ses meilleurs généraux, pour réduire les Juifs.

Siège de Jérusalem (70).

Vespasien marcha contre Jérusalem ; mais le siège était à peine commencé, qu'il apprit que Néron venait d'être détrôné (68) ; le bourreau des chrétiens avait reçu son châtiement. Puis, trois empereurs ne firent que passer : *Galba*, *Othon* et *Vitellius*. Vespasien se fit proclamer empereur par son armée (69), et, laissant à Titus la conduite du siège de Jérusalem, marcha jusqu'à Rome, où il fit reconnaître son autorité.

Titus poussa les travaux du siège avec une telle activité, qu'il arriva bientôt sous les remparts. C'était le temps de la fête de Pâques, et une grande multitude de Juifs, venus de tous côtés pour cette solennité, se trouvant enfermés dans la ville, la famine ne tarda pas à s'y faire sentir. On s'arrachait des mains les aliments, on enlevait même aux enfants le morceau de pain qui devait prolonger leur malheureuse existence. Les factieux entraient dans les maisons, fouillaient partout, emportaient tout ce qu'ils pouvaient trouver. L'aspect de tant de désastres, dont ils étaient les auteurs, ne leur faisait aucune impression ; au contraire, transportés d'une nouvelle fureur, ils juraient de ne déposer les armes qu'à la mort.

Titus s'étant emparé de la forteresse appelée Antonia, la disette devint plus horrible encore. On mangeait l'herbe des rues, on se disputait la paille et le foin. On dévorait les ordures les plus infectes. Une femme, pressée de la faim et réduite au désespoir, prit son enfant encore à la mamelle, et, le regardant avec des yeux égarés ! « Malheureux ! « s'écria-t-elle, à quoi te réserverai-je ? A mourir de faim, « ou bien à devenir l'esclave des Romains ? » Elle l'égorge à l'instant, le fait rôtir, en mange la moitié et cache le reste. Les soldats, qui parcouraient la ville les armes à la main, attirés par l'odeur, entrent dans la maison de cette femme. A l'aspect des restes encore fumants de son horrible festin, ils reculent, glacés d'épouvante. « Que craignez-vous ? leur « dit la mère dénaturée. Prenez et mangez vous-mêmes.

« C'est mon enfant, et c'est moi qui l'ai tué..... Vous n'êtes
 « pas plus délicats qu'une femme, ni plus sensibles qu'une
 « mère... » Ils sortirent en frissonnant. Titus, en apprenant
 ce dernier trait, jura d'ensevelir Jérusalem sous ses ruines.

Ruine du Temple.

Cependant, il fit attaquer la seconde enceinte du Temple, et mettre le feu aux portes, ordonnant toutefois de conserver le corps de l'édifice. Mais le Sauveur avait prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre, et il fallait que cette prophétie s'accomplît. Un soldat romain, dit l'historien Josèphe, poussé sans aucun doute par une impulsion divine, prit un tison brûlant, et, se faisant aider par ses compagnons d'armes, il le jeta dans un des appartements qui tenaient au Temple. En peu d'instants, le feu gagna partout ; les efforts qu'on fit pour en arrêter les ravages demeurèrent impuissants, et, quelques heures après, on ne voyait plus qu'un monceau de ruines et de décombres sur le mont jadis sacré, mais maintenant abandonné du ciel, où s'élevait le seul sanctuaire du vrai Dieu. Le second Temple fut brûlé le 10 août de l'an 70 de Jésus-Christ, anniversaire du jour où le premier avait été brûlé par Nabuzardan, général de Nabuchodonosor, en 585 avant l'ère chrétienne. Titus fit égorger un grand nombre de prêtres et de lévites. La ville haute, qui résista encore jusqu'au 8 septembre, fut livrée aux flammes, et les soldats romains passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent.

Plus de treize cent mille Juifs périrent dans cette guerre; six cent mille périrent à Jérusalem, soit par le feu, soit par la famine ; quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus comme esclaves. Le butin fut tel, que la valeur de l'or diminua de moitié en Syrie. Ainsi finit le peuple juif comme nation. Désormais sans patrie, sans chef, sans existence politique, il promènera par toute la terre sa honte et sa réprobation. Il ne subsistera plus que de nom, encore ce nom sera-t-il pour tous les hommes un objet de mépris, d'insulte et d'opprobre ; mais il servira en même temps de témoin et de

gardien de la Bible, jusqu'à ce que, reconnaissant enfin la divinité de Celui que ses pères ont crucifié, il achève la conversion du monde et annonce la consommation des temps.

§ III. — **Fin des Temps apostoliques** (66-100).

Les Papes.

Trois Papes occupèrent la chaire de saint Pierre jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne : saint *Lin*, qui avait déjà gouverné l'Église de Rome pendant l'absence de l'Apôtre, saint *Clet* ou *Anaclet*¹, et saint *Clément*. C'est sous le pontificat de saint Lin que l'on place la mort de deux autres apôtres, saint André et saint Barthélemy. Saint André subit le martyre, attaché à une croix formée de deux branches croisées en forme d'X, ce qui a fait donner son nom aux croix qui ont cette forme. Saint Barthélemy reçut la couronne du martyre dans la grande Arménie, où il était venu pour porter la foi à un peuple obstinément idolâtre. Il fut attaché à une croix après avoir été écorché vif.

Premières hérésies.

Saint Clément, qui occupa la chaire de saint Pierre jusqu'en l'an 100 de l'ère chrétienne, était un disciple de saint Paul, qui parle de lui avec éloge dans son épître aux Philippiens. Il eut à lutter, pendant tout son pontificat, contre les hérétiques et contre les païens. Les hérésies sortaient, les unes du judaïsme expirant, les autres des efforts du paganisme pour se défendre. Beaucoup de juifs, devenus chrétiens, tenaient toujours plus ou moins aux formes de la religion mosaïque ; après la ruine de Jérusalem, ils se divisèrent en trois sectes : les *Ébionites*, qui regardaient comme obligatoires toutes les cérémonies de la loi, et qui ne croyaient pas à la divinité de JÉSUS-CHRIST ; les *Nazaréens*, qui regardaient JÉSUS comme Dieu, mais qui mêlaient à son histoire des détails apocryphes, et qui maintenaient les obli-

1. Quelques-uns font deux papes différents de saint Clet et de saint Anaclet.

gations de la loi mosaïque pour les Juifs ; enfin, les *Cérinthiens*, partisans de *Cérinthe*, juif d'Antioche, qui maintenaient les prescriptions mosaïques, et qui ne reconnaissaient Jésus comme Fils de Dieu, qu'à partir de son baptême par saint Jean-Baptiste. Les philosophes païens, en expliquant la doctrine chrétienne à leur manière, l'altéraient aussi : les *Docètes*¹ détruisaient l'humanité de JÉSUS-CHRIST en ne lui donnant qu'un corps apparent ; *Ménandre*, disciple de Simon le Magicien, ne faisait de Jésus qu'un ange supérieur aux autres, et les erreurs des *Gnostiques*, dont on aura occasion de parler plus tard, commençaient à se répandre. Saint Clément combattit ces erreurs ; saint Jean, parvenu alors à l'âge de quatre-vingt-dix ans, écrivit son Évangile pour réfuter les Ébionites et les Cérinthiens ; la foi catholique fut vigoureusement défendue.

Deuxième persécution (95).

L'Église allait se retremper encore une fois dans le sang des martyrs. L'an 95, Domitien, devenu l'émule de Néron en débauches et en cruautés, lança le second édit de persécution générale, et le sang coula de tous côtés, même dans le palais impérial. On compte, en effet, parmi les premières victimes de la persécution, *Flavius Clémens*, cousin de l'empereur, et son collègue cette année même dans le consulat, et les deux *Flavies Domitilles*, l'une femme, l'autre nièce de Flavius Clémens. La dernière fut exilée dans l'île de Pontia, située près de la côte d'Italie, où elle vécut dans les exercices de la piété chrétienne, avec deux de ses serviteurs, *Nérée* et *Achillée*, qui furent plus tard martyrisés avec elle sous Trajan.

Saint Jean l'Évangéliste.

Le martyr le plus célèbre de la persécution de Dioclétien fut celui de saint Jean l'Évangéliste. C'était le plus jeune des apôtres ; on sait que saint Jean n'abandonna point le Sauveur pendant sa passion, qu'il le suivit même jusqu'au Cal-

1. Le mot grec *docétos* signifie *apparent*

vaire avec la sainte Vierge, dont il devint l'enfant d'adoption, après ces paroles de JÉSUS : « Femme, voilà votre fils. » Il fit de Jérusalem sa résidence habituelle, au moins jusqu'à la bienheureuse mort et à la glorieuse Assomption de la sainte Vierge, arrivée, selon l'opinion commune, l'an 47 de l'ère chrétienne. Après la ruine de Jérusalem, il évangélisa plus particulièrement l'Asie mineure, et résida longtemps à Ephèse, dont l'évêque était Timothée, disciple de saint Paul. C'est alors qu'il combattit les hérétiques par ses discours et par ses écrits. En 95, le proconsul d'Asie le fit arrêter et conduire à Rome. L'apôtre parut devant Domitien qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce doux et vénérable vieillard, commanda de le jeter dans une chaudière d'huile bouillante, devant la porte Latine. Mais l'huile bouillante se changea pour le Saint en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré. L'empereur frappé, mais non touché de ce prodige qu'il attribua à la magie, fit reléguer l'apôtre dans l'île de Pathmos, l'une des îles de la mer Égée, où Dieu révéla à saint Jean les destinées futures de Rome et du monde.

Mort de saint Jean (100).

L'exil de saint Jean ne dura que jusqu'à la mort de Domitien, c'est-à-dire jusqu'à l'année suivante; il revint alors à Ephèse. Rien de plus touchant que ce que l'on raconte de la charité, de la simplicité et de la douceur du disciple bien-aimé du Sauveur. Agé de près de cent ans, il ne craignait pas d'entreprendre les plus pénibles courses pour sauver les âmes et faire aimer son divin Maître. Dans une de ces courses, un chasseur le rencontra tenant à la main et caressant une perdrix apprivoisée. Le chasseur manifesta son étonnement de voir le Saint s'amuser à de semblables choses: « Que portez-vous donc là à la main ? » lui demanda l'Apôtre. — « Un arc, répondit le chasseur. — Pourquoi n'est-il pas tendu ? — Parce que la corde se relâcherait, si je le gardais constamment tendu. — Ne soyez donc pas surpris » répliqua saint Jean, que j'accorde quelque repos à mon

« esprit, pour le préparer à un travail nouveau. » Quand la faiblesse de son grand âge ne lui permit plus de faire de longs discours, il ne laissa pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles, et il répétait chaque fois ces paroles : « Mes frères, aimez-vous les uns les autres. » On lui demanda à la fin pourquoi il répétait toujours la même chose : « C'est le précepte du Seigneur, répondit-il, et si vous l'accomplissez, cela suffit. » Saint Jean mourut en paix à Éphèse, la troisième année du règne de Trajan, la centième de l'ère chrétienne. Avec lui finirent les Temps apostoliques.

CHAPITRE III.

LES PERSECUTIONS (100-313).

TROIS DIVISIONS : *Constitution de l'Église. — Les Persécutions et les Apologues. — Les Hérésies et les Docteurs.*

§ 1^{er}. — Constitution de l'Église.

Constitution générale.

Lorsque les Temps apostoliques prirent fin avec saint Jean l'Évangéliste, l'Église était parfaitement constituée dans toutes ses parties : le dogme, le culte, la discipline, la hiérarchie. L'Écriture sainte et la Tradition formaient les deux dépôts de la doctrine, mais c'était à l'Église qu'il appartenait d'interpréter l'Écriture et de constater la Tradition. La hiérarchie était établie et n'avait plus qu'à recevoir des règles fixes déterminées par l'autorité ecclésiastique. Le culte, constitué dans ses parties fondamentales, ne recevrait plus que les additions secondaires rendues possibles lorsque la liberté serait donnée à l'Église, et demandées par la piété des fidèles. Enfin la discipline, pourvue de ses caractères essentiels, n'avait plus qu'à se modifier extérieurement, sous l'autorité de l'Église, selon les circonstances de temps, de lieux et de personnes.

Hiérarchie ecclésiastique.

Pour maintenir l'intégrité de la doctrine et du dépôt de la tradition, il fallait une forme de gouvernement régulier; cette forme existait dès le premier siècle. Pierre est le chef du collège apostolique; lui et ses successeurs légitimes sont les véritables chefs de l'Église, l'Église ne peut être où ils ne sont pas. Voilà le point culminant de la hiérarchie. Le nom de *pape*, qui signifie *père*, attribué dans les premiers siècles à tous les évêques, ne devint que plus tard le nom particulier du Chef de l'Église, qui est le Père par excellence de tous les fidèles.

Au second rang se tenaient les *évêques*, dont le nom signifie en grec *surveillant*. Ils étaient élus par l'assemblée du clergé et des fidèles, et sacrés par d'autres évêques. Aussitôt qu'il était élu, l'évêque faisait part de son élection à l'évêque de Rome, évêque des évêques, à qui Jésus-Christ a confié la mission de *confirmer* ses frères.

Après les évêques venaient les *prêtres*, *seniores* ou *presbyteri*, mots qui signifient les *anciens*, parce qu'on les prenait parmi les personnes d'un âge mûr et d'une sainteté de vie éprouvée. C'était l'évêque qui les choisissait, souvent sur la désignation même du peuple.

Au-dessous des prêtres étaient les *diacres*, dont l'institution remonte, comme les précédentes, aux apôtres. Les diacres furent d'abord chargés de la répartition des aumônes; ils joignaient à cette fonction celles de distribuer, à défaut des prêtres, l'Eucharistie aux fidèles, et même de prêcher l'Évangile, comme on le voit par l'exemple de saint Étienne, le premier des diacres et le premier des martyrs.

Le diaconat et la prêtrise formaient ce qu'on appelle les ordres *majeurs*, mais il n'est pas douteux que les autres ordres, appelés *mineurs*, n'existassent déjà du temps des Apôtres, comme différents degrés de préparation aux ordres majeurs. Ainsi il y avait des *sous-diacres* parmi lesquels on choisissait des diacres; il y avait aussi des *acolytes*, chargés du soin des cierges; des *exorcistes*, chargés des prières pour

l'expulsion des démons; des *lecteurs*, qui lisaient les Écritures au milieu des fidèles; et des *portiers*, à qui l'on confiait le soin des lieux d'assemblée et la convocation des fidèles.

La vie religieuse.

On trouve dès le premier siècle le germe des ordres religieux. Il y avait des chrétiens appelés à une vie plus parfaite, et qui s'attachaient à mettre en pratique tous les conseils de l'Évangile. On les appelait *ascètes*, d'un mot grec indiquant qu'ils *s'exerçaient* plus particulièrement à la sainteté; quelques-uns croient que les *thérapeutes* d'Égypte étaient des ascètes chrétiens. Ils vivaient dans la retraite, gardaient la continence, et pratiquaient des jeûnes extraordinaires; ils ne mangeaient que des aliments secs, couchaient sur la terre nue, et partageaient leur temps entre la prière, l'étude de l'Écriture et le travail des mains. En même temps les vierges chrétiennes, à peu près inconnues dans les autres religions, s'étaient déjà multipliées, et protestaient par leur vie contre les désordres et les infamies du monde païen.

Le culte.

La prière publique était l'action principale de la journée des chrétiens, surtout du jour du Seigneur, du dimanche, par lequel les Apôtres avaient remplacé le sabbat des Juifs, en commémoration du jour de la résurrection du Sauveur et de la descente du Saint-Esprit. La prière par excellence était le *sacrifice*, auquel on donnait les différents noms de *cène*, de *fraction du pain*, d'*oblation* ou offrande, de *collecte* ou assemblée (*église*), d'*eucharistie* ou action de grâces, de *liturgie* ou office public, tous noms qui désignent le sacrifice de la messe, constitué, dès le temps des Apôtres, dans ses parties essentielles. Une *agape*, ou repas commun de charité, suivait la célébration des saints mystères.

§ II. — Les persécutions et les apologistes.

Troisième persécution (106).

La persécution sévit sous Trajan avec presque autant de

fureur que sous Néron et sous Domitien, avec des intervalles de relâche suivis de nouvelles rigueurs dans les provinces, selon les dispositions particulières des gouverneurs romains. Trajan commença par bannir le pape saint Clément ; puis il remit en vigueur une ancienne loi romaine qui défendait de reconnaître aucun dieu sans l'approbation du Sénat. Il est curieux de voir comment les plus belles intelligences du paganisme et l'empereur lui-même envisageaient cette question. Pline le Jeune, l'un des meilleurs écrivains latins et des plus beaux caractères de l'ancienne Rome, était gouverneur de Bithynie, et ami particulier de Trajan. Après avoir interrogé les chrétiens pour leur faire exécuter la loi, il se crut obligé d'écrire à l'empereur afin de savoir comment il fallait se comporter à l'égard de ces gens à qui il n'avait véritablement rien à reprocher. Trajan répondit à Pline : « Il ne faut pas rechercher les chrétiens, « mais s'ils sont dénoncés et s'ils persistent dans leur foi, il « faut les punir. » Sur quoi Tertullien s'écrie : « Étrange décret qui, en défendant de rechercher les chrétiens, reconnaît implicitement leur innocence, et qui ordonne néanmoins de les punir comme coupables, sur une simple dénonciation ! »

Alors moururent pour le nom de JÉSUS-CRIST, et le vénérable vieillard Siméon, parent de Notre-Seigneur et évêque de Jérusalem, et les disciples de saint Paul, Onésime et Timothée, et le pape saint *Évariste*, et des milliers d'autres. Mais, entre tous, se distingua l'illustre évêque d'Antioche, saint *Ignace*, qui était disciple de saint Jean l'Évangéliste, et qui avait succédé à saint *Evode*, successeur de saint Pierre.

Saint Ignace d'Antioche.

Trajan marchait alors contre les Parthes. Arrivé à Antioche, il songea à se concilier la faveur de ses dieux en faisant rechercher les chrétiens. Ignace parut devant le puissant empereur qui, confondu par ses réponses, le condamna à être dévoré par les bêtes, à Rome, et pour y servir de spectacle au peuple. En entendant cet arrêt, Ignace s'écria, dans un

transport de joie : « Je vous rends grâces, ô Seigneur, de ce
« que vous m'honorez des mêmes chaînes dont vous avez
« honoré le grand Paul, votre apôtre. »

Le voyage de saint Ignace à Rome fut un long triomphe et une fructueuse mission. Craignant que les chrétiens de Rome ne fissent des démarches en sa faveur, il leur écrivit une lettre, qui est un monument magnifique de l'amour avec lequel les chrétiens embrassaient les croix et les tortures. Il écrivit encore aux fidèles d'Ephèse, de Magnésie, de Tralles, de Smyrne et de Philadelphie, et à saint Polycarpe, disciple comme lui de saint Jean l'Évangéliste, et évêque de Smyrne ; toutes ces lettres sont des monuments de sagesse, de foi et de charité. Il arriva à Rome le 20 décembre de l'an 107 : ce jour était le dernier des jeux publics que l'on célébrait alors. Le préfet de la ville le fit aussitôt conduire à l'amphithéâtre.

Ignace, en entendant les rugissements des lions, s'écria : « Je suis le froment de Dieu, il faut que je sois moulu sous
« la dent des bêtes, pour que je devienne un pain digne de
« JÉSUS-CHRIST. » A peine avait-il prononcé ces paroles, que deux lions furent lancés sur lui, et le dévorèrent en un moment, ne laissant de son corps que les os les plus gros et les plus durs. Dieu l'avait exaucé.

Sainte Symphorose.

Trajan mourut ; sous Adrien qui lui succéda, la persécution continua : deux papes, saint *Alexandre* et saint *Sixte I^{er}*, en furent les victimes. Alors mourut aussi pour JÉSUS-CHRIST saint *Denys l'Aréopagite* le même qui s'était converti à la prédication de saint Paul dans l'Aréopage à Athènes. Mais le martyr le plus célèbre de ce temps fut celui de sainte *Symphorose* et de ses sept enfants, qui résistèrent à toutes les caresses et à toutes les menaces d'Adrien lui-même. Après avoir fait périr la mère, Adrien fit planter autour du temple d'Hercule sept poteaux sur lesquels on les étendit avec des poulies. On les serra avec tant de violence que leurs os furent disloqués. Mais, loin de céder à la cruauté

des bourreaux, ils s'animaient les uns les autres. L'empereur, furieux d'une telle résistance, commanda de les mettre à mort dans l'endroit même où ils étaient ; puis il fit creuser une fosse profonde, où l'on jeta les corps des martyrs. Les prêtres païens nommèrent cet endroit les *Sept-Biothanates*, c'est-à-dire les Sept-Suppliciés,

La persécution se ralentit dans les dernières années du règne d'Adrien : les représentations de quelques gouverneurs de province, et les éloquents apologies des chrétiens finirent par inspirer à Adrien de meilleurs sentiments à l'égard de la religion chrétienne ; on dit même qu'il songea à placer Jésus au nombre de ses dieux, et qu'il permit aux chrétiens d'élever des temples connus sous le nom d'*Adrianiées*. Mais la persécution, quoique moins vive, faisait toujours des victimes ; elle continua sous le règne d'Antonin le Pieux, fils adoptif et successeur d'Adrien, qui a laissé la réputation du plus doux des empereurs romains (138-161).

Martyre de sainte Félicité (150).

La douceur d'Antonin ne l'empêcha pas de prendre part à la persécution. Il y avait à Rome même une veuve nommée *Félicité*, digne émule de sainte Symphorose, qui élevait sept enfants dans la crainte du Seigneur et dans la pratique de toutes les vertus. Les prêtres païens, furieux des progrès d'une religion qui rendait leurs temples déserts, et de l'influence que cette veuve exerçait autour d'elle, demandèrent à l'empereur de la faire mourir ou de l'engager à sacrifier aux dieux avec ses enfants. Antonin chargea de cette affaire Publius, préfet de la ville. Publius fit donc venir devant son tribunal Félicité avec ses enfants. Puis s'adressant à la mère : « Aie pitié, lui dit-il, de ces enfants à la fleur de l'âge, et qui peuvent aspirer aux plus hautes dignités de l'empire. — Cette pitié, répondit la sainte, serait une impiété, et la compassion que vous témoignez est une véritable cruauté. » Alors, se tournant vers ses fils : « Mes enfants, leur dit-elle, regardez en haut, regardez le ciel : c'est là que JÉSUS-CRIST

« vous attend avec ses saints ; persistez dans son amour, et combattez généreusement pour vos âmes. » Transporté de fureur, Publius lui fit donner un soufflet : « Oses-tu bien, lui dit-il, en ma présence, les porter à mépriser les ordres de l'empereur ? »

Il résolut alors de faire une nouvelle tentative et d'ébranler les enfants en les prenant les uns après les autres ; mais on vit se renouveler la sublime scène de l'interrogatoire des Machabées par Antiochus. Les généreux enfants furent livrés au feu après avoir été cruellement fouettés, et, quelques jours après, on les fit mourir de divers genres de supplices. *Janvier* fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. *Félix* et *Philippe* succombèrent sous les violents coups de massue qu'on déchargea sur eux ; *Sylvain* fut jeté, la tête en bas, dans un précipice ; *Alexandre*, *Vital* et *Martial* eurent la tête tranchée. *Félicité* avait assisté à ces supplices ; elle avait de nouveau enfanté ses fils à la vie éternelle, en les soutenant de ses exhortations et de ses prières. Son martyre se prolongea encore quatre mois ; elle fut alors décapitée, et alla rejoindre dans le ciel ses généreux enfants.

Quatrième persécution (166).

L'un des premiers actes de Marc-Aurèle, successeur d'Antonin, fut de renouveler la persécution par un édit impérial. La persécution sévit d'abord à Smyrne, dont l'évêque était saint *Polycarpe*, disciple de saint Jean l'Évangéliste, et qui gouvernait cette Église depuis soixante-dix ans. Le proconsul d'Asie, *Staius Quadratus*, se distinguait par sa cruauté. Une lettre écrite par l'Église de Smyrne à celle de Philadelphie et à toutes les Églises du monde, nous a transmis des détails qui montrent à quel point la fureur des païens était portée, et quel était le courage des chrétiens. « Les martyrs, lit-on dans cette lettre, étaient tellement déchirés à coups de fouet, que leurs os restaient à découvert, et qu'on pouvait compter leurs veines et leurs artères. Ceux qui avaient été condamnés aux bêtes furent soumis dans la prison à

diverses tortures. Les tyrans se flattaient de pouvoir ainsi les contraindre à renier leur foi. Mais les efforts de l'enfer demeurèrent inutiles. Le jeune et courageux *Germanicus* signala sa constance par-dessus tous les autres. Au moment du combat, le proconsul l'exhortait encore à prendre pitié de sa jeunesse. Sans rien répondre, l'intrépide athlète de JÉSUS-CHRIST s'élança d'un bond au-devant des bêtes, qui déchirent bientôt ses membres sanglants. Il avait voulu sortir plus promptement de ce monde impie. Surpris et irrité de ce courage héroïque, le peuple s'écria tout d'une voix : « A mort les athlètes ! Que l'on cherche Polycarpe ! »

Martyre de saint Polycarpe.

Le saint vieillard, après avoir résisté longtemps aux instances des fidèles, s'était retiré dans une maison de campagne aux portes de la ville. Un serviteur trahit sa retraite, et guida les soldats qui le cherchaient. On le conduisit à la ville, monté sur un âne, comme autrefois le Sauveur lorsqu'il entra dans Jérusalem.

Le proconsul entreprit de faire fléchir le saint évêque. « Aie pitié de ton âge, lui dit-il ; jure par la fortune de César, renie le Christ, et je te renverrai. » Polycarpe répondit : « Il y a quatre-vingt-six ans que je sers le Christ, et jamais il ne m'a fait de mal. Comment pourrais-je blasphémer mon Sauveur et mon roi ? Écoutez quelle est ma religion : Je suis chrétien. »

Pendant le peuple criait : « C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux ; qu'on lâche un lion contre Polycarpe ! » On lui fit savoir que cela n'était pas possible, parce que les combats des bêtes étaient achevés. « Que Polycarpe soit brûlé vif ! » cria le peuple tout d'une voix. Et, quand le proconsul eut prononcé l'arrêt, le peuple courut en foule prendre du bois dans les maisons et dans les bains publics ; on remarqua que les Juifs étaient les plus ardents à préparer le supplice. Lorsque le bûcher fut prêt, Polycarpe ôta sa ceinture et se dépouilla de ses vêtements.

Le saint vieillard pria ; les bourreaux mirent le feu au bûcher, et il s'éleva une grande flamme. Alors éclata un miracle qui remplit les fidèles de consolation. Les flammes se déployèrent autour de la tête du martyr, comme une voile de vaisseau enflée au vent ; le Saint, disent ses *Actes*, ressemblait à de l'or ou à de l'argent éprouvé au creuset, et il exhalait comme une odeur d'encens ou de quelque autre parfum précieux. Les païens, voyant que les flammes respectaient le corps du saint vieillard, commandèrent à un de ceux qui, dans les amphithéâtres, donnaient le dernier coup aux bêtes sauvages, de l'achever d'un coup d'épée. Le *confesseur*, c'était le nom de ces sortes de bourreaux, exécuta l'ordre, et perça Polycarpe. Le sang, qui sortit en abondance, éteignit le feu. Le corps fut jeté dans les flammes, et les fidèles ne purent que retirer les os du martyr. Ces ossements, plus précieux que les pierreries, comme le disent les *Actes* de saint Polycarpe, furent déposés avec honneur dans un lieu convenable, où l'on se réunissait chaque année pour célébrer le glorieux triomphe du Saint.

Martyre de saint Justin le Philosophe (167).

L'Église possédait alors un saint, décoré du nom de philosophe, comme l'empereur régnant, mais qui aimait véritablement la sagesse, et qui lui rendit témoignage par sa mort, comme il l'avait fait par sa vie et par ses écrits : c'était saint Justin. Né à Néapolis ou Naplouse, l'ancienne Sichem de la Palestine, il avait fait de solides études littéraires et philosophiques ; mais ni la doctrine de Pythagore, ni celle de Platon ne satisfaisaient son intelligence, avide de la vérité. La lecture des saintes Écritures et l'examen de la conduite des chrétiens le convertirent. Il visita l'Égypte, et se rendit à Rome. Il ne songea plus dès lors qu'à faire briller à tous les yeux la vérité qu'il avait eu le bonheur de découvrir. Les ouvrages qu'il a laissés sont comptés parmi les meilleurs de la polémique chrétienne, surtout les deux *Apologies* qu'il adressa, l'une à Antonin le Pieux, l'autre à Marc-Aurèle. La première avait contribué à faire ralentir la persécution ; la

seconde, en irritant ses ennemis, amena son martyre. Un philosophe cynique, Crescent, contre qui il avait disputé et qu'il avait vaincu, ne se donna de repos que lorsque Justin eut été arrêté pour crime de christianisme avec quelques-uns de ses disciples : *Chariton, Hiérax, Péon, Evelpiste et Libérien*.

Rustique, préfet de Rome, interrogea les saints confesseurs de la foi ; mais il reconnut bientôt qu'il ne gagnerait rien à disputer avec Justin, et il lui ordonna, à lui et à ses disciples, d'aller sacrifier aux dieux. Justin répondit au nom de tous : « Nous ne souhaitons rien tant que de souffrir pour « JÉSUS-CHRIST. Les tourments hâteront notre bonheur, et « nous inspireront de la confiance à ce tribunal où tous les « hommes doivent paraître pour être jugés. » Les disciples ajoutèrent : « Il est inutile de nous faire languir plus long- « temps ; nous sommes chrétiens, nous ne sacrifions pas « aux idoles. » Alors le juge prononça la sentence en ces termes : « Que ceux qui ont refusé de sacrifier aux dieux, « et de se conformer à l'édit de l'empereur, soient fouettés « publiquement, puis menés à la mort, comme le prescrivent « les lois. » Ils furent donc conduits au lieu du supplice, et, après avoir enduré la flagellation, ils eurent la tête tranchée.

La légion Fulminante (174).

Un événement miraculeux vint donner quelque relâche aux chrétiens. Marc-Aurèle faisait la guerre aux Quades, peuple établi dans la Bohême actuelle. Il se vit enfermé dans les montagnes, et les Romains, mis dans l'impuissance d'échapper à des ennemis supérieurs en nombre, furent en outre réduits à la dernière extrémité par le manque d'eau et par une chaleur accablante. Il y avait dans l'armée impériale un grand nombre de chrétiens, surtout dans une légion appelée *Fulminante*, qui avait ordinairement ses quartiers à Mélitène, en Arménie. Les chrétiens se mirent à genoux, et implorèrent Dieu pour le salut de l'armée. Tout à coup de gros nuages s'amoncelèrent dans le ciel, et une pluie abondante tomba. Les Romains étaient si altérés, qu'ils re-

cevaient d'abord l'eau dans la bouche ; ils la reçurent ensuite dans leurs boucliers et leurs casques, et ils purent abreuver leurs chevaux, après avoir abondamment satisfait leur soif. Les ennemis voulurent profiter de ce désordre, et fondirent sur eux ; mais à la pluie vinrent se mêler des foudres et de la grêle qui tombaient sur les Barbares et qui épargnaient les Romains. Les Quades furent complètement défaits.

Les martyrs des Gaules (177).

La reconnaissance de l'empereur pour un pareil bienfait ne dura pas longtemps. Les prêtres des faux dieux finirent par lui persuader qu'il le devait à Jupiter ou à Mars, et la persécution recommença au bout de trois ans. Les martyrs se multiplièrent. Les deux papes saint *Pie I^{er}* et saint *Anicet* avaient déjà été martyrisés ; le pape saint *Soter* le fut à son tour. Les chrétiens de Lyon et de Vienne eurent particulièrement à souffrir. Saint *Irénée* a raconté leurs luttes dans une admirable lettre adressée par lui et les fidèles de Lyon à leurs frères de l'Asie, d'où venait leur évêque saint *Pothin*, disciple de saint Polycarpe, comme saint Irénée. On cite particulièrement parmi ces courageux martyrs, *Sanctus*, diacre de Vienne ; *Maturus*, néophyte plein de zèle ; *Attale*, originaire de Pergame, un des plus intrépides défenseurs de la foi, et *Blandine*, jeune esclave, délicate et faible, qui trouva dans sa constance assez de force pour lasser les bourreaux chargés de la torturer à tour de rôle, depuis le matin jusqu'au soir. Quand ils lui eurent fait souffrir tous les genres de supplices, ils s'avouèrent vaincus, ne comprenant pas qu'elle respirât encore après mille espèces de tortures, dont une seule était capable de lui arracher la vie. Sanctus, Maturus, Attale et Blandine furent condamnés aux bêtes.

Blandine, demeurée la dernière, fut présentée à un taureau, qui la lança plusieurs fois en l'air. Mais la sainte, occupée de l'espérance que lui donnait sa foi, s'entretenait avec JÉSUS-CHRIST, et n'était plus sensible aux tourments.

Enfin, l'on égorgea cette innocente victime, et les païens eux-mêmes avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu souffrir de si horribles tortures avec un semblable courage.

Le disciple de saint Polycarpe, le vieillard saint Pothin, rendit aussi par sa mort témoignage à la foi. Agé de plus de quatre-vingt-dix ans, il était alors malade, et il fallut le porter devant le tribunal. Après avoir été frappé à coup de poing et à coup de pied, il fut jeté en prison, et il mourut de ses blessures au bout de deux jours.

La persécution continua. Rien de plus touchant que le martyre de saint *Alexandre* et de saint *Episode*, deux jeunes gens des plus illustres familles de Lyon, qui s'étaient liés d'une étroite amitié, et qui s'exhortaient mutuellement à souffrir courageusement pour l'amour de JÉSUS-CHRIST. A Autun, un autre jeune homme manifesta un semblable courage. On faisait une procession solennelle en l'honneur de la déesse Cybèle ; ce jeune homme, nommé *Symphorien*, ne put s'empêcher de témoigner tout haut le mépris que lui inspirait cette cérémonie. Les païens l'emmenèrent devant le tribunal du proconsul Héraclius, qui le condamna à être battu de verges et à avoir la tête tranchée. Pendant qu'on le menait au lieu du supplice, hors des murs de la ville, un spectacle aussi sublime que touchant retarda un moment la marche. On aperçut sur les remparts une dame vénérable par son âge et par ses vertus ; c'était la mère de Symphorien, qui était accourue pour le voir une dernière fois, et pour l'encourager au martyre. « Symphorien, mon fils, lui « cria-t-elle, courage, mon cher fils ; souviens-toi du Dieu « vivant, montre ta constance et ta foi. Regarde en haut, « mon cher fils, et méprise les tourments qui durent si peu ; « là-haut est la récompense ! » Digne fils d'une telle mère, Symphorien souffrit généreusement le martyre, et fut décapité.

Cinquième persécution (199).

L'un des successeurs de Marc-Aurèle, Septime-Sévère (193-211), lança un nouvel édit de persécution, et les supplices recommencèrent, particulièrement dans les Gaules,

en Italie, en Égypte et dans l'Afrique septentrionale, que les Romains appelaient la province d'Afrique.

A Carthage, le proconsul Saturnin avait déjà fait mourir saint *Spérat* et ses compagnons, appelés les douze martyrs scillitains, parce qu'ils étaient de Scillite, petite ville de la province. Un autre proconsul fit des martyrs plus illustres encore dans la personne de sainte *Perpétue* et de sainte *Félicité*, à qui leur glorieux combat mérita d'avoir leurs noms insérés dans le canon de la messe. Perpétue n'était âgée que de vingt-deux ans ; elle avait un jeune enfant à la mamelle ; son père et sa mère vivaient encore ; son père était païen, on pense que sa mère était chrétienne. Félicité était une esclave chrétienne ; elle était alors enceinte. On arrêta avec elles *Révo-cat*, qui était esclave avec Félicité, *Saturnin*, *Satur* et *Secondule*. Sainte Perpétue écrivit elle-même le récit de son martyre, qu'elle continua jusqu'à la veille de sa mort. Rien de plus touchant que ce récit fait par une jeune femme, mère de famille, d'une naissance distinguée, chérie des siens, à qui rien ne manquait pour être heureuse dans le monde, et qui se voit séparée de son père, de sa mère, de son époux, de son jeune enfant, pour aller être dévorée par les bêtes, à la vue de tout un peuple. Elle mourut égorgée.

L'Égypte avait ses martyrs comme la province d'Afrique ; les chrétiens y furent poursuivis avec la dernière rigueur. Ce fut alors que saint *Léonide*, père d'*Origène*, mourut pour Jésus-Christ. En Gaule, saint Irénée suivit son maître saint Pothin. On compta à Lyon près de vingt mille martyrs. Quant à Septime-Sévère, la main de Dieu s'appesantit sur lui comme sur les autres persécuteurs de l'Église. Engagé dans une guerre contre les Calédoniens (en Écosse), il éprouva des fatigues qui le rendirent malade : la goutte le tourmentait, une sédition vint augmenter ses souffrances, qu'il voulut abrégé en s'empoisonnant ; mais, comme on lui refusait du poison, il mangea si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut dans la ville d'York. Un pape, saint *Eleuthère*, était mort martyr dans la dernière année du règne de Commode (192) ; un autre pape, saint *Victor*, fut martyrisé sous Sévère (201).

Caracalla, qui régna de 211 à 217, était un digne successeur de Néron, de Domitien et de Commode; cependant il ne renouvela pas les édits de persécution. Macrin, préfet du prétoire, l'assassina, et régna à sa place; mais les soldats se désirent de lui, et proclamèrent empereur un arrière-neveu de Septime-Sévère, nommé Héliogabale, nouveau monstre qui sembla s'être proposé de surpasser tous ses prédécesseurs en extravagances, en débauche et en cruautés. L'une de ses victimes fut le pape saint *Calixte 1^{er}*, qui fut mis en prison, battu de verges, et précipité au fond d'un puits (222). La même année, Héliogabale fut assassiné.

L'empereur Alexandre Sévère.

Enfin parut un empereur estimable, qui régna de 222 à 235: c'était Alexandre-Sévère, cousin d'Héliogabale, et fils de Mammée, que l'on pense avoir été chrétienne. Il était élève d'Origène, l'un des plus célèbres docteurs de l'Église. Ce prince avait d'excellentes dispositions à la vertu. Il avait un grand amour pour la justice, et aimait à répéter cette maxime chrétienne: *Ne faites point aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même*. Il laissa la liberté aux chrétiens; il les éleva même aux honneurs; il en avait un grand nombre dans sa maison, et il leur permit d'élever des temples au vrai Dieu, les soutenant même dans une circonstance contre les plaintes de certains cabaretiers de Rome, qui réclamaient un endroit où les chrétiens avaient bâti une église. Mais il n'eut pas le courage de reconnaître publiquement le vrai Dieu, et il mêla à son respect pour JÉSUS-CHRIST, qu'il avait placé parmi ses dieux dans son *laraire* (chapelle domestique), les plus condamnables superstitions.

Martyre de sainte Cécile.

Alexandre-Sévère ne persécuta point les chrétiens par lui-même; il y eut cependant quelques martyrs sous son règne, même à Rome, où moururent pour la foi *Tiburce*, *Valérien* et *Maxime*, et, l'année suivante, sainte *Cécile*, épouse de *Valérie*. Les païens avaient profité d'une absence d'Alexandre-

Sévère pour exciter le préfet de la ville, Almachius, qui était par lui-même assez mal disposé à leur égard. Cécile était d'une illustre famille; quoique ses parents fussent idolâtres, elle connut de bonne heure le christianisme; elle écoutait avec la plus grande docilité les leçons du saint pape *Urbain*, et elle avait fait vœu de virginité. Quand ses parents voulurent la marier à Valérien, jeune païen d'une haute naissance et du plus grand mérite, elle se trouva dans une grande perplexité. Enfin elle consentit; mais, aussitôt qu'elle se trouva seule avec son époux, elle lui déclara le vœu qu'elle avait fait, et lui parla avec tant d'onction, que Valérien alla, dès ce jour même, demander le baptême au pape *Urbain*. Valérien convertit son frère *Tiburce*, qui eut le bonheur d'être martyr avec lui. Cécile ensevelit elle-même les saints corps des courageux athlètes, ainsi que celui de *Maxime*, greffier d'*Almachius*, que le courage des martyrs avait converti.

Alors vint le tour de Cécile. Almachius ordonna qu'elle serait enfermée dans la salle de bains de sa propre maison et qu'elle y serait asphyxiée par la vapeur brûlante. La jeune vierge se laissa conduire avec joie dans cette salle, et elle y passa le reste du jour et la nuit suivante, sans que les vapeurs suffocantes qu'elle respirait pussent lui porter atteinte. Almachius, informé du prodige, envoya un licteur avec ordre de trancher la tête à la sainte. Le licteur, après trois coups mal assurés, laissa Cécile baignée dans son sang et respirant encore. Une loi défendait au bourreau qui, après trois coups, n'avait pas achevé sa victime, de la frapper davantage. Cécile survécut trois jours, pendant lesquels les chrétiens vinrent la visiter, et ils recueillirent sur des linges le sang qui coulait de ses blessures. Ce furent trois jours de prédications. Le pape *Urbain* vint la visiter. Après avoir conversé quelque temps avec lui, Cécile se recueillit en elle-même, n'écoutant plus que les harmonies du ciel, et sourde à tous les bruits de la terre. Les cieus s'ouvraient déjà à son œil mourant, et une dernière défaillance annonça les approches de la mort. Elle tourna contre terre sa tête sil-

lonnée par le glaive, et son âme se détacha doucement de son corps. Le pape saint Urbain la suivit bientôt ; le préfet Almachius le fit périr un mois après.

Sixième persécution (235).

Alexandre-Sévère mourut assassiné dans une sédition excitée par Maximin, qui lui succéda. Le règne de Maximin, qui ne dura que trois ans (de 235 à 238), fut signalé par une violente persécution contre l'Église. Les deux papes saint *Pontien* et saint *Anthère* furent martyrisés. Maximin était un homme de haute taille et d'une voracité extraordinaire. On se fatigua bientôt de lui, le sénat prononça sa déchéance pendant qu'il était éloigné de Rome. A cette nouvelle, Maximin entra dans un effrayant accès de fureur : il courait çà et là, déchirant ses habits et se roulant par terre. Il marcha à grandes journées sur l'Italie et mit le siège devant Aquilée. Mais une sédition générale éclata dans son camp ; il fut tué.

Septième persécution (250).

L'anarchie succéda au règne de Maximin. Cinq empereurs disparurent en dix ans. L'avènement de Dèce fut le signal d'une des plus sanglantes persécutions que les chrétiens aient eu à subir. Heureusement que son règne fut court (249-251). La persécution sévit par tout l'empire. Le pape saint Fabien tomba le premier, et bientôt après lui saint *Babylas* d'Antioche, saint *Saturnin* de Toulouse, saint *Martial* de Limoges, saint *Trophime* d'Arles, saint *Alexandre* de Jérusalem, saint *Hippolyte*, évêque et docteur, une multitude de prêtres, de chrétiens et de chrétiennes de toutes les conditions, dont nous ne saurions ici rapporter tous les noms. On cite parmi eux saint *Cyrille*, jeune enfant de Césarée, que son père avait chassé de la maison paternelle, parce qu'il refusait d'adorer les idoles. Le gouverneur de la ville voulut d'abord le gagner par des caresses, et il ne réussit pas ; il employa des menaces, et fit allumer un grand feu pour effrayer l'enfant ; il ne réussit pas davantage. Le glaive trancha les jours du courageux enfant.

Sainte Agathe et saint Pione.

Deux villes de Sicile, Palerme et Catane, se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à sainte *Agathe*, vierge, qui souffrit avec la plus grande constance les plus horribles tortures, et dont le nom est inséré dans le canon de la messe. Un saint prêtre de Smyrne, nommé *Pione*, ne montra pas moins de générosité. Quand il fut attaché au poteau où il devait être brûlé vif, l'exécuteur lui dit : « Revenez de votre « erreur, il est encore temps ; promettez de faire ce qu'on « vous demande, et vous serez remis en liberté. — Non, ré- « pondit le confesseur, j'ai hâte de mourir pour ressusciter « à la vie véritable. » En quelques moments le bûcher fut en flammes, et le saint, baissant les yeux, pria en silence. Sa prière terminée, il éleva ses regards, et voyant le feu qui commençait à l'envelopper : « Amen ! s'écria-t-il. Seigneur, « recevez mon âme. » Ayant ainsi parlé, il expira.

Dèce périt dans une expédition contre les Barbares, qui commençaient à menacer sérieusement l'empire. La persécution continua sous son successeur Gallus, mais avec moins de violence. Le pape saint *Corneille* fut martyrisé ; le pape *Lucius* fut exilé, et mourut peu après son retour à Rome.

Huitième persécution (257).

L'Église avait eu à peine le temps de respirer, lorsque l'empereur Valérien, qui régnait depuis 233 ans, et qui avait d'abord ménagé les chrétiens, signa un nouvel édit de persécution. Le pape saint *Étienne* eut la tête tranchée. Saint *Sixte*, successeur de saint Étienne, ne devait point tarder à le rejoindre au ciel. L'année suivante, le 6 août 258, pendant qu'il célébrait les saints mystères au cimetière de Calixte, des soldats s'emparèrent de sa personne et le conduisirent au supplice. Laurent, archidiacre de l'Église de Rome, le suivit en pleurant : « Où allez-vous, mon père ; sans votre « fils ? lui dit-il ; où allez-vous, saint Pontife, sans votre « diacre ? Vous n'aviez pas coutume d'offrir le sacrifice sans « ministre ; permettez encore que je joigne mon sacrifice au « vôtre. — Je ne vous abandonne pas, mon fils, répondit le

« vénérable vieillard, mais le ciel vous réserve pour un plus grand combat ; vous me suivrez dans trois jours. » Et il le chargea de distribuer sur-le-champ aux pauvres les trésors de l'Église, dont il était dépositaire, de peur que les païens ne s'en emparassent. Les soldats tranchèrent la tête à Sixte.

Martyre de saint Laurent.

Bientôt après le préfet de Rome fit venir Laurent, et lui dit : « Je ne vous mande pas pour vous envoyer au supplice ; je ne veux vous demander qu'une chose qui dépend de vous. On dit que vous avez des vases d'or et d'argent et une grande quantité d'argent monnayé : l'Empereur réclame tout cela, rendez-le-nous. — Il est vrai, répondit Laurent, que notre Église est riche, et l'Empereur lui-même n'a pas d'aussi grands trésors. Je vous ferai voir ce qu'elle a de plus précieux ; donnez-moi seulement quelque temps pour mettre tout en ordre, en dresser l'état et en faire le calcul. »

Le préfet lui accorda trois jours. Laurent parcourut toute la ville pour chercher les pauvres que l'Église entretenait de ses aumônes ; il rassembla tous les infirmes, boiteux, aveugles, lépreux, paralytiques, malades couverts d'ulcères, et les rangea dans une vaste cour ; puis il alla trouver le préfet, et le pria de venir voir les trésors dont il lui avait parlé. « Voilà l'or véritable, lui dit-il ; c'est là la couronne de l'Église. Profitez de ces richesses pour Rome, pour l'Empereur et pour vous-même. »

Le préfet pour toute réponse fit apporter un immense gril de fer, sous lequel on mit des charbons allumés. On dépouilla le généreux diacre de ses vêtements, et on l'attacha sur ce gril, en activant par degrés l'intensité de la chaleur. Laurent conserva un visage serein et tranquille ; sa pensée était au ciel, la souffrance semblait ne pas l'atteindre. Quand il fut resté un certain temps exposé à cet affreux supplice, il dit doucement au tyran : « Faites-moi maintenant retourner, je suis assez rôti de ce côté. » Les bourreaux le retournèrent en effet. Au bout de quelque temps, il ajouta : « Ma chair

« est maintenant assez cuite, vous pouvez la manger. » Le préfet ne répondit à ce merveilleux courage que par des insultes. Cependant le martyr pria avec ferveur ; il demandait à Dieu la conversion de Rome, et pria JÉSUS-CHRIST d'accorder cette grâce aux saints apôtres Pierre et Paul, qui y avaient planté la croix, et l'avaient arrosée de leur sang. Ayant fini sa prière, il leva les yeux au ciel, et rendit l'esprit.

Autres martyrs.

La même année vit le martyr de saint *Cyprien*, évêque de Carthage, l'un des plus grands docteurs de l'Église. En Espagne, saint *Fructueux*, évêque de Tarragone, fut martyrisé avec deux de ses diacres. A Antioche, un prêtre nommé *Saprice*, qui avait de la haine pour un chrétien nommé *Nicéphore*, apostasia lâchement, malgré les exhortations de ce chrétien qui lui demandait pardon, et qui reçut à sa place la couronne du martyr. A Mélitène, en Arménie, un officier des troupes de l'empire, *Polyeucte*, qui a inspiré une si belle tragédie à notre poète Corneille, confessa hautement sa foi. malgré les prières et les larmes de Pauline, sa femme, et de ses enfants. Citons encore saint *Romain*, soldat, que saint Laurent avait converti, et la vierge sainte *Eugénie*, qui était la maîtresse de plusieurs autres vierges consacrées à Dieu.

Le châtement de tant de cruautés ne tarda pas à atteindre Valérien : dans une campagne contre les Perses, il tomba entre les mains du roi Sapor, qui l'accabla d'humiliations pendant trois ans jusqu'à sa mort, sans que son fils Gallien s'inquiétât de son sort.

Neuvième persécution (274).

Gallien ne régna pas longtemps. A sa mort, l'empire fut en proie à une effroyable anarchie ; on vit paraître une trentaine d'empereurs qui régnèrent presque tous en même temps dans les différentes provinces. A la fin, Aurélien resta seul maître (270), et rétablit la tranquillité. Mais, favorable d'abord aux chrétiens, il finit par renouveler les édits de proscription (274), et Dieu ne lui laissa plus que huit mois

de règne. Le pape saint *Félix I^{er}* fut l'une de ses victimes. La mort d'Aurélien, tué par l'un de ses officiers, ne fit que ralentir la persécution, et l'on compta encore de nombreux martyrs jusqu'à la fin du troisième siècle, quoiqu'il n'y ait pas eu de nouvel édit impérial.

L'empereur Dioclétien.

Les empereurs se succédaient rapidement, et les fléaux, la peste, la famine, ne cessaient de désoler l'empire. En 284, Dioclétien monta sur le trône; il s'adjoignit bientôt pour collègue Maximien-Hercule, et l'ordre se rétablit, mais non la paix de l'Église. C'est à cette époque que furent martyrisés saint *Genès*, comédien qui se convertit en parodiant sur le théâtre les cérémonies du baptême; saint *Crespin* et saint *Crespinien*, nobles romains qui habitaient la ville de Soissons; saint *Quentin*, citoyen romain d'une famille sénatoriale, qui donna son nom à l'une des plus florissantes villes de France; saint *Firmin*, premier évêque d'Amiens; saint *Lucien*, premier évêque de Beauvais; les deux papes saint *Soter* et saint *Caius*; saint *Victor*, militaire, à Marseille; saint *Cosme* et saint *Damien*, en Cilicie; saint *Donatien* et saint *Rogatien*, à Nantes; saint *Ferréol*, tribun des soldats, à Vienne, en Gaule; sainte *Reine*, à Autun; saint *Piat*, prêtre, à Tournai, et une multitude d'autres saints dont il est impossible de rapporter ici tous les noms.

La légion Thébaine ou Thébéenne (286).

Parmi ces généreux confesseurs de la foi se distinguèrent les soldats de toute une légion romaine, composée d'environ six mille hommes. Cette légion, appelée *Thébaine* ou *Thébéenne*, parce que les soldats en étaient tirés de la Thébàide, avait passé ses quartiers d'hiver en Palestine, et Zambas, évêque de Jérusalem, en avait converti presque tous les hommes. Dès cette époque, les empereurs avaient de grands égards pour les soldats chrétiens, qui les servaient avec autant de fidélité que de courage, et il y avait pour les soldats une formule particulière qui leur permettait de prêter serment de fidélité sans blesser leur conscience. Mais Maximien-

Hercule était incapable de garder ces ménagements, même à l'égard de soldats dévoués et intrépides. Ayant eu à conduire en Gaule la légion Thébéenne, comme on était dans cette vallée des Alpes qui s'est appelée depuis le Valais, entre Octodurus (Martigny) et Agaunum (Saint-Maurice), il exigea de toute l'armée indistinctement que le serment militaire fût prêté sur l'autel des faux dieux. Mais les hommes de la légion Thébéenne, encouragés par leur chef, saint *Maurice*, refusèrent de prendre part à cet acte d'idolâtrie, déclarant qu'ils étaient venus dans les Gaules pour combattre les ennemis de l'État, et non pour outrager et renier le Dieu véritable.

Maximien, furieux, fit aussitôt décimer la légion, c'est-à-dire qu'un homme sur dix fut mis à mort. C'était le sort qui désignait la victime. Ceux que désigna le sort se laissèrent égorger sans résistance. Leur exemple enflamma leurs compagnons, et tous s'écrièrent qu'ils détestaient le culte sacrilège des idoles. La légion fut décimée une seconde fois. Et, comme on pressait ceux qui vivaient encore d'obéir au tyran : « Nous sommes vos soldats, seigneur, dirent-ils à « Maximien, mais nous sommes aussi les serviteurs de « Dieu. » Le tyran, exaspéré, fit environner toute la légion par le reste de l'armée, et donna l'ordre de la passer au fil de l'épée. Tous furent immolés; on n'entendit parmi eux ni plaintes ni gémissements; ils n'ouvrirent la bouche que pour s'animer mutuellement à souffrir.

Martyre de saint Sébastien (288).

Saint Maurice eut un digne émule de sa foi et de son courage, à la cour même de Dioclétien. Il y avait là un capitaine d'une compagnie de gardes prétoriennes, nommé *Sébastien*, et originaire de Narbonne, dans les Gaules. Plein de zèle pour la foi, il visitait les chrétiens emprisonnés, il encourageait les faibles, et il avait converti un grand nombre de païens qu'il eut ensuite la joie de conduire au ciel par la voie du martyre.

Il fut dénoncé à Dioclétien, qui se trouvait alors à Rome.

L'empereur reprocha au capitaine des gardes son ingratitude ; il l'accusa de trahison, parce qu'il faisait servir contre son gouvernement l'autorité que lui donnait son grade. « Je n'ai pas cessé d'être fidèle à mon devoir, répondit Sébastien ; mais j'ai depuis longtemps reconnu que c'est une folie d'adorer des dieux de pierre et de bois, et j'ai adressé mes prières au vrai Dieu qui est au ciel, et à son Fils JÉSUS-CHRIST. » Dioclétien, irrité de la généreuse hardiesse du confesseur, fit venir une compagnie d'archers de Mauritanie qui servaient parmi ses gardes. On dépouilla Sébastien de ses vêtements ; les archers le percèrent de flèches, et le laissèrent pour mort sur la place. La pieuse veuve d'un martyr vint la nuit pour enlever le corps. Comme elle reconnut que le saint respirait encore, elle le transporta chez elle, au palais même de l'empereur ; et, quelques jours après, Dioclétien vit avec étonnement, au milieu des gardes rangés sur son passage dans l'escalier d'honneur, celui qu'il croyait mort sous les coups de ses archers. Furieux, il le fit aussitôt conduire dans l'hippodrome du palais, où Sébastien fut assommé à coups de bâton. Son corps fut jeté dans un égout, d'où les chrétiens le firent retirer. Cela se passa le 19 ou 20 janvier 288.

Dixième persécution ; ère des Martyrs (203-213).

Jusque-là, la persécution ne prenait pas un caractère général. Si Maximien-Hercule se montrait l'ennemi acharné des chrétiens, Dioclétien témoignait des dispositions plus douces ; mais Maximien le poussait à des mesures violentes, et il était secondé par le César Galère, qui avait été associé à l'empire en même temps que Constance Chlore, père de Constantin. Dioclétien céda, et, le 23 février 303, parut le décret d'extermination. Les chrétiens étaient mis hors la loi ; un édit particulier frappait les évêques, ordonnait de les mettre aux fers, et de les forcer à abjurer.

La lutte fut atroce du côté des bourreaux ; les chrétiens montrèrent un courage intrépide, tout en se laissant égorger comme des agneaux. Les Gaules seules, où commandait

Constance-Chlore, furent épargnées ; partout ailleurs, les églises s'éroulaient sous les mains des soldats ; les magistrats établissaient leur tribunal dans les temples ou près des statues des faux dieux, et forçaient la multitude à sacrifier ; quiconque refusait d'adorer les dieux, était condamné et livré au bourreau ; les prisons regorgeaient de victimes ; les chemins étaient couverts de troupeaux d'hommes mutilés, qu'on envoyait mourir au fond des mines ou dans les chantiers publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces déchiraient les tendres enfants avec leurs mères. Ici, l'on suspend par les pieds des femmes nues à des poteaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel ; là, on attache les membres des martyrs à deux arbres rapprochés de force ; les arbres, en se redressant, emportent les lambeaux de la victime.

Plusieurs papes, des centaines d'évêques, des milliers de chrétiens périrent dans cette persécution, qui reçut justement le nom d'*Ère des Martyrs*, et c'est dans la plus grande faiblesse de l'âge et du sexe qu'on vit souvent éclater la force divine qui soutenait les martyrs. Il devient de plus en plus impossible de citer tous les noms : saint *Pierre*, officier de Dioclétien, fut martyrisé à Nicomédie ; saint *Phocas*, jardinier, à Sinope dans le Pont ; saint *Taraque*, vétéran, et ses deux compagnons, *Probus* et *Andronique*, à Tarse en Cilicie ; saint *Barallah*, un enfant de sept ans, à Antioche ; saint *Cyr*, un autre enfant, à Icone ; sainte *Lucie*, à Syracuse ; les papes saint *Marcellin*, saint *Marcel I^{er}* et saint *Eusèbe*, à Rome ; saint *Vincent* et sainte *Eulalie*, en Espagne, etc.

Martyre de sainte Agnès (304).

L'une des plus illustres martyres de Rome fut Agnès, pieuse vierge de treize à quatorze ans, que plusieurs jeunes Romains des plus illustres familles de l'empire recherchaient déjà en mariage à cause de sa beauté. Elle refusa tous les partis. Irrités de cette injure, quelques-uns de ses prétendants la dénoncèrent. Agnès repoussa les promesses les plus séduisantes de ses juges ; elle ne fit pas plus attention

à leurs menaces. On apporta les ongles de fer, les chevalets, tous les instruments de torture, et l'on alluma un grand feu : Agnès considéra cet épouvantable appareil sans témoigner la moindre émotion. On la traîna devant les idoles pour la forcer à leur offrir de l'encens ; elle ne leva la main que pour faire le signe de la croix. Le juge, étonné d'une telle constance, eut une inspiration digne de l'enfer ; il menaça la sainte de l'envoyer dans un lieu de débauche, où elle serait exposée aux insultes des libertins. « JÉSUS-CHRIST, » répondit doucement Agnès, est trop jaloux de la pureté « de ses épouses pour souffrir que cette vertu leur soit « ravie ; il en est lui-même le gardien et le protecteur. « Vous pouvez répandre mon sang, mais il n'est pas en « votre pouvoir de profaner mon corps. »

Le juge fut tellement transporté de colère à cette réponse, qu'il exécuta sa menace. Mais les jeunes libertins qui étaient accourus pour outrager la chaste jeune fille, furent saisis d'un tel respect à sa vue, qu'ils restèrent interdits. L'un d'eux, qui se montrait plus insolent, fut tout à coup renversé par terre à demi-mort et privé de la vue. Ses compagnons, effrayés, le relevèrent, et supplièrent la sainte d'avoir pitié de lui. Agnès pria, et le malheureux recouvra aussitôt la vue et la santé. Ces merveilles ne firent qu'irriter davantage les ennemis de la sainte, et le juge la condamna à être décapitée. La vue du bourreau remplit Agnès de joie ; elle alla au supplice comme à une fête ; elle répondit encore une fois aux dernières tentatives que l'on faisait pour l'ébranler, qu'elle ne trahirait pas son céleste Époux ; elle pria, baissa la tête, et reçut le coup qui devait combler tous ses désirs.

La paix rendue à l'Église (313).

Après tant de défaites, l'enfer devait reconnaître son impuissance. Dioclétien, menacé de mort par Galère, avait abdiqué ; il se retira à Salone, où il vécut, dévoré de regrets, ne dormant plus, ne mangeant plus ; avant d'expirer, il vomit sa langue rongée de vers. Maximien-Hercule avait été aussi forcé d'abdiquer ; il voulut reprendre le pouvoir, il

fut vaincu. Il s'enfuit alors auprès de Constantin, qui avait succédé dans les Gaules à son père Constance-Chlore, et il complota pour se défaire de ce prince. Le complot fut découvert, et Maximien en fut réduit à s'étrangler de ses propres mains.

Enfin, la main de Dieu s'appesantit sur Galère. Un ulcère affreux rongea la partie inférieure de son corps, laissant continuellement échapper un sang noir et corrompu, des vers sans cesse renaissants, et une insupportable odeur. Dompté par les atroces douleurs qu'il endurait, Galère reconnut enfin la main qui le frappait, et la terreur lui fit signer en faveur des chrétiens un édit qui était une éclatante démonstration de l'impuissance de l'homme à détruire ce que Dieu a établi. Mais le repentir forcé de Galère ne lui servit de rien ; et il mourut comme Antiochus, après avoir vécu comme lui (311 de l'ère chrétienne). Constantin allait devenir seul maître du monde, et la Croix du Dieu des chrétiens allait briller sur les étendards de l'empire.

§ III. — Les hérésies et les Docteurs (200-313).

Les Gnostiques.

Du mélange des doctrines philosophiques de la Grèce et des croyances de l'Asie, sortit ce qu'on appela la *connaissance* par excellence, ou la *gnose*, d'où le nom de *gnostiques* donné aux sectateurs de ces doctrines. Les gnostiques faisaient tout *émaner* de l'Intelligence éternelle ; mais il n'y avait d'émanations immédiates que celles des intelligences ; c'était une intelligence inférieure, un *démiurge*, comme ils disaient, qui avait créé ou produit la matière. Sous le règne d'Adrien, *Valentin* ajouta aux anciennes rêveries des rêveries nouvelles, et il essaya de faire entrer le christianisme dans son système, en expliquant les mystères à sa manière. Au fond, il renversait toute l'économie de la Rédemption, il confondait Dieu avec la création, et favorisait tous les désordres et tous les vices.

Les principaux chefs du gnosticisme, avec Valentin, furent *Ménandre*, *Carpocrate*, *Saturnin*, *Basilide*, *Cerdon* et *Marcion*.

Les docteurs, et particulièrement saint Irénée et *Tertullien*, les combattirent ; les papes les excommunièrent ; mais les erreurs sortaient pour ainsi dire les unes des autres, et le combat ne finissait pas.

L'école chrétienne d'Alexandrie.

Cependant l'école d'Alexandrie produisait des saints et des docteurs qui défendirent la vérité contre l'erreur. Fondée sous la surveillance de l'évêque d'Alexandrie, cette école eut pour chef, dans la seconde moitié du II^e siècle (depuis 179), saint *Pantène*, philosophe stoïcien converti. Le successeur de saint Pantène fut *Clément d'Alexandrie*, qu'il avait converti, et qui a laissé des ouvrages remarquables, entre autres une *Exhortation aux gentils*, un recueil de pensées chrétiennes et philosophiques intitulé *les Stromates* (tapisseries), et un traité de morale, le *Pédagogue*. Clément d'Alexandrie mourut en 217.

Origène, fils de saint *Léonide*, qui fut martyrisé en 202, lui succéda. Le saint martyr l'avait élevé avec le plus grand soin, et l'avait instruit non-seulement dans les belles-lettres, mais encore dans les saintes Écritures. Le jeune Origène répondit à ces soins par des progrès merveilleux dans les sciences et plus encore dans la vertu. Souvent son père s'approchait de lui tandis qu'il dormait, et, lui découvrant la poitrine, il la baisait avec respect, comme étant le temple du Saint-Esprit. Origène conçut un si vif désir du martyre, que sa mère ne pouvant l'arrêter par ses prières et par ses larmes, fut obligée de cacher ses habits pour l'empêcher de courir à la mort. Les biens d'Origène ayant été confisqués par les persécuteurs, il fut réduit à l'indigence ; mais bientôt après, ses talents le firent mettre à la tête de l'école d'Alexandrie, et attirèrent une foule prodigieuse d'auditeurs.

Origène ne se distinguait pas moins par son zèle que par sa science. Il visitait les chrétiens emprisonnés pour la foi ; il les accompagnait jusqu'au lieu du supplice. Il exposa souvent sa vie dans ces occasions, et plus d'une fois il fut sur le point d'être lapidé ou assommé. Enfin on l'arrêta et on

le mit dans un cachot, où il eut à souffrir la faim, la soif, la nudité. Mais l'habitude d'une vie austère l'avait endurci à toutes les épreuves, et ni la rigueur ni la durée de ses souffrances ne purent ébranler son courage. Il mourut en paix vers le milieu du III^e siècle (253). Le plus solide et le plus célèbre de ses ouvrages est une apologie de la religion chrétienne, qu'il publia pour réfuter les calomnies dont les philosophes païens, Celse entre autres, chargeaient les chrétiens. Origène était plein de zèle pour la foi, mais il se trouve dans ses ouvrages, particulièrement dans son livre des *Principes*, des erreurs graves qui donnèrent plus tard naissance à la secte des *origénistes*, condamnée par l'Église.

Les Montanistes.

Vers la fin du second siècle parut l'imposteur *Montan*, qui fonda une secte d'illuminés. Sujet à des convulsions d'une nature extraordinaire, il les fit passer pour le résultat de l'action divine. Deux femmes opulentes, Priscille et Maximilla, se laissèrent séduire par cet épileptique ; elles eurent comme lui des extases, et se mirent à prophétiser. Montan se vantait d'avoir la plénitude de l'Esprit-Saint, que les Apôtres n'avaient reçu qu'en partie au jour de la Pentecôte ; il se donnait comme le *Paraclet* ou Consolateur par excellence, et prétendait réformer l'Église. Il interdisait les secondes noces, mais il permettait le divorce ; il ordonnait trois carêmes par an, imposait à ses disciples des jeûnes extraordinaires, défendait de fuir dans la persécution, et n'admettait presque aucun pécheur à la pénitence. Les évêques s'émurent ; un concile condamna l'hérésie, et le pape saint Soter confirma la sentence du concile. Montan ne se soumit pas ; on croit qu'il finit par se donner la mort, et que la prophétesse Maximilla en fit autant. Il paraît aussi certain que, sous les apparences d'une austérité effrayante, les montanistes avaient les mœurs les plus licencieuses.

Tertullien (160-245).

L'hérésie des montanistes amena la chute de l'un des plus illustres et des plus vigoureux apologistes du christianisme,

qui avait combattu l'hérésie de Marcion avec une grande énergie, et réfuté avec non moins de courage les accusations des païens. *Tertullien*, prêtre de Carthage, était surtout connu dans l'Église par l'immortelle *Apologétique* qu'il avait écrite en 205. « On nous accuse, y disait-il, de révolte et de désobéissance aux empereurs. Mais en quoi nous sommes-nous révoltés ? Souvent le peuple nous poursuit à coups de pierres, on brûle nos maisons, on nous tourmente, on nous fait mourir dans les supplices les plus cruels. Qu'avons-nous fait pour nous venger de tant d'injustice ? Si nous voulions vous faire une guerre ouverte, manquerions-nous de troupes ? Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons votre sénat, vos villes, vos bourgades, vos camps, le palais ; nous ne laissons vides que vos temples. Pour nous venger, ce serait assez de vous abandonner et de nous retirer hors de l'empire, vous seriez épouvantés de votre solitude. » Ce beau génie se laissa malheureusement séduire par l'apparente austérité des montanistes, qu'il n'abandonna que pour former dans la suite une secte à part. Terrible exemple des chutes où l'orgueil peut conduire !

Les Sabelliens.

Tertullien venait de mourir, lorsqu'une nouvelle hérésie s'éleva, celle de *Sabellius*, qui niait la Trinité et la distinction des Personnes divines. Plusieurs évêques d'Égypte adoptèrent ses erreurs, que combattit vivement saint *Denys*, évêque d'Alexandrie. Paul de Samosate finit par être déposé solennellement à cause de son opiniâtreté dans l'erreur.

Les Manichéens.

Une autre hérésie qui devait reparaître bien des fois, et contre laquelle l'Église devait encore avoir à combattre au moyen-âge, sortit du fond de la Perse avec *Manès*. Cet hérésiarque, père du manichéisme, était né dans une condition servile ; il voulut accorder le christianisme avec la croyance à deux principes égaux, qui se trouve au fond de la religion de Zoroastre, et se faire chef d'une nouvelle secte. Il frappait les multitudes par la singularité de son

costume, autant au moins que par la bizarrerie de sa doctrine. Il se fit de nombreux partisans, avec ses deux dieux éternels, nés d'eux-mêmes, opposés l'un à l'autre : l'un, principe du bien, qu'il appelait *lumière* ; l'autre, principe du mal, qu'il appelait *ténèbres*. Pour lui, l'âme était une étincelle de la lumière ; le corps, une parcelle des ténèbres ; puis venaient les émanations des gnostiques. Le manichéisme fut proscrit même par les empereurs païens, et, comme il n'était pas la vérité, il fut vaincu. Le roi de Perse fit saisir Manès, qui fut écorché vif avec une pointe de roseau, et dont le corps fut abandonné aux chiens et aux oiseaux de proie (274).

Les Docteurs.

Les partisans de l'erreur ne se multipliaient pas avec autant de rapidité que les défenseurs de la vérité. On a déjà cité quelques-uns de ces apologistes et de ces docteurs qui vengeaient la vraie foi contre toutes les attaques de la philosophie païenne et les absurdes imaginations des hérétiques. Il faut ajouter aux noms déjà connus ceux de saint *Papias*, disciple de saint Jean l'Évangéliste, et évêque d'Hiéraple en Phrygie, mort vers l'an 156 ; de *Minutius Félix*, de saint *Grégoire le Thaumaturge*, d'*Arnobé*, etc.

Saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge (faiseur de miracles), était né à Néocésarée, dans le Pont, et il en devint l'évêque à une époque où il ne s'y trouvait que dix-sept chrétiens. Néocésarée était une ville riche, grande et peuleuse, mais les mœurs y étaient corrompues, et l'idolâtrie y régnait sans obstacle. La foi de Grégoire s'enflamma, et elle lui fit faire des miracles. Ces miracles, la sagesse, la charité et le zèle de Grégoire furent amplement récompensés. Sentant sa dernière heure approcher (vers 270), il s'informa s'il y avait encore beaucoup de païens dans sa ville épiscopale ; il ne s'y en trouva que dix-sept. Il leva les yeux au ciel, soupirant de ce que la vraie religion n'était pas la seule dans son diocèse ; mais en même temps remerciant le Seigneur de ce que, n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens à son arrivée, il ne laissait en mourant que dix-sept infidèles.

Dispute à l'occasion de la Pâque.

Outre les persécutions et les hérésies, quelques divisions intérieures troublèrent l'Église, mais l'autorité universellement reconnue des successeurs de saint Pierre finit toujours par les apaiser ; elles servirent ainsi à prouver la suprématie des Pontifes romains.

Sous le pontificat de saint Anicet (150-161) commença à s'agiter une question qui préoccupa longtemps l'Église : celle de la célébration de la fête de Pâques. Comme on avait transféré la célébration du sabbat au dimanche, saint Pierre avait transféré au même jour la célébration de la fête de Pâques, mais il n'en avait pas fait une obligation, et les pontifes romains toléraient en Orient la célébration du samedi. La question de la Pâque, un moment apaisée, se ranima sous le pontificat de saint Victor I^{er} (185-197). Les Orientaux ou Asiatiques, et surtout la métropole d'Éphèse et les Églises qui étaient sous sa dépendance, allèrent jusqu'à dire que l'Église latine avait tort, et ils mirent une telle vivacité dans leurs attaques, qu'il devint urgent de prendre une décision définitive. Le pape décida que l'usage de l'Église romaine devait être suivi partout : un concile des évêques d'Italie, assemblés à Rome, était de cet avis. Les conciles provinciaux, assemblés en Orient, acceptèrent la décision venue de Rome ; il n'y eut que le concile d'Éphèse qui refusa de l'accepter. Victor menaça de l'excommunication les Asiatiques qui résistaient. Saint Irénée intervint pour conseiller des mesures de conciliation ; le pape jugea que l'on pouvait encore attendre quelque temps avant d'imposer sa décision, et la querelle s'apaisa. Presque toutes les Églises d'Orient adoptèrent l'usage de Rome, que quelques-unes suivaient déjà ; les autres se virent de plus en plus isolées dans leur sentiment, et le concile de Nicée put terminer entièrement cette affaire, qui avait fait briller l'autorité du siège de Rome. On donna à ceux qui continuaient la pratique des Juifs le nom de *Quartodécimans*, ou hommes du quatorzième jour.

DEUXIÈME PÉRIODE

LES HÉRÉSIES ET LES BARBARES

(313-800.)

La deuxième période de l'histoire de l'Église comprend environ cinq siècles (313-800) ; elle s'ouvre par la conversion de Constantin le Grand, et se ferme par l'établissement du Saint-Empire romain dans la personne de Charlemagne. Un chapitre sera consacré à chacun des siècles qui la composent.

CHAPITRE PREMIER

LES EMPEREURS CHRÉTIENS ET L'ARIANISME

(313-395).

(Quatrième siècle).

QUATRE DIVISIONS : *Le Triomphe de l'Église et les Pères du désert.* — *Les Ariens.* — *Persécution de Julien l'Apostat et de Sapor.* — *Les Docteurs et les Saints.*

§ I^{er}. — Le triomphe de l'Église et les Pères du Désert.

Avènement de Constantin.

L'édit de Galère avait rendu la paix à l'Église en Orient ; l'Italie et l'Afrique étaient moins heureuses sous le gouvernement de Maxence, qui avait succédé à son père Maximien-Hercule. Maxence accablait d'exactions ses sujets et particulièrement les chrétiens, qu'il n'osait pas d'ailleurs persécuter ouvertement. A la mort de Galère, il s'unit avec son neveu, Maximien Daïa, qui avait recommencé la persécution en Orient, et il résolut d'enlever la Gaule à *Constantin*, fils de Constance-Chlore et d'*Hélène*, fille de l'un des petits rois de la Bretagne (Angleterre). Constance valait mieux que tous ses collègues impériaux ; il aimait la vertu partout où

il la trouvait, et c'est pour cela qu'il avait un très-grand nombre de chrétiens parmi ses officiers et ses domestiques. Lorsque les édits de persécution de Dioclétien lui furent envoyés, il les fit publier, mais il ne tint pas à leur exécution. Il rassembla les chrétiens qui étaient à son service, et leur dit qu'ils devaient sacrifier aux dieux ou renoncer à leurs postes et à sa faveur. Plusieurs eurent la lâcheté d'offrir de l'encens aux idoles. Le prince, plein de mépris pour ces apostats, les renvoya de sa cour en disant : « Je ne puis compter sur la fidélité de ceux qui ont trahi leur Dieu. » Il conserva, au contraire, ceux qui avaient persisté dans leur foi.

Après l'abdication de Dioclétien, Galère avait retenu auprès de lui le jeune Constantin, qui ne put qu'à grand peine obtenir la permission d'aller retrouver en Bretagne son père mourant. Constance-Chlore expira dans ses bras, à York, après avoir, dit-on, déclaré qu'il croyait au vrai Dieu (306). L'armée proclama Constantin empereur, et Galère fut obligé de dissimuler son mécontentement. A la mort de Galère (311), Maxence et Daïa s'unirent contre Constantin. Maxence commença la guerre, et prétendit s'emparer de la Gaule. Constantin n'avait que quarante mille hommes à opposer à une armée quatre fois plus nombreuse ; mais il comptait sur le courage et l'amour de ses troupes. Il franchit les Alpes, et vint camper aux portes de Rome, vis-à-vis du pont Milvius (Ponte-Mole). Maxence se tenait enfermé dans Rome, parce qu'un oracle lui avait défendu d'en sortir, mais il avait d'habiles généraux qui tenaient pour lui la campagne.

La victoire était difficile, et Constantin reconnaissait qu'il lui faudrait un secours plus qu'humain pour l'obtenir. Il se demanda à quelle divinité il devait s'adresser. Il avait appris, à la cour de Dioclétien et de Galère, à mépriser les faux dieux que servaient des hommes si méprisables. Un événement miraculeux acheva de le déterminer. Un jour qu'il s'avançait à la tête d'un corps de troupes, vers l'heure de midi, une croix éclatante de lumière se dessina dans le ciel,

au-dessus du soleil, et il y lut ces mots écrits en caractères de feu : *In hoc signo vinces*, tu vaincras par ce signe. Toute l'armée fut témoin de ce prodige. La nuit suivante, Constantin revit en songe la même croix, et JÉSUS-CHRIST, lui apparaissant, lui donna ordre de placer son image sur les étendards. Constantin obéit. A côté des aigles romaines, on vit briller une nouvelle enseigne : c'était une longue pique de bois doré, ayant en haut une traverse en forme de croix, au haut de laquelle flottait un drapeau tissu d'or et enrichi de pierreries. Au-dessus brillait une couronne d'or et de pierres précieuses, portant au milieu le monogramme ou chiffre du Christ, formé des deux initiales grecques de ce nom (XP). Tel était le fameux *Labarum*. Le monogramme et l'image de la croix furent aussi placés sur le casque des soldats. La croix remplaça désormais les images des faux dieux.

La bataille s'engagea le 28 octobre 312. La mêlée ne fut pas longue ; Maxence fut complètement défait. Pour animer ses troupes, il avait, malgré l'oracle, osé sortir de la ville ; il voulut repasser le Tibre pour rentrer dans Rome : le pont de bateaux qu'il avait fait construire se rompit, et il fut noyé dans le fleuve. Constantin fut reçu à Rome en triomphe ; les chrétiens acclamèrent son entrée avec plus d'enthousiasme que les autres. Le sénat fit ériger en son honneur un arc de triomphe qui existe encore.

Edits en faveur des chrétiens.

Les espérances des chrétiens ne furent pas trompées. De concert avec Licinius, Constantin publia un édit de tolérance universelle, qui permettait aux chrétiens, comme à toutes les autres sectes, de tenir publiquement leurs assemblées et de bâtir des églises. L'année suivante (313), un nouvel édit ajoutait, en faveur des chrétiens, un article important qui les faisait rentrer de plein droit, et sans rien payer, en possession de leurs églises et des autres immeubles dont on les avait dépouillés ; et comme ces biens avaient passé, par vente ou par donation, entre les mains de divers

particuliers, l'édit chargeait le fisc d'indemniser les propriétaires qui se trouveraient dépossédés. Constantin, sans se déclarer encore chrétien, proclamait hautement sa sympathie pour JÉSUS-CHRIST ; il reportait aux ministres de cette religion les privilèges dont jouissaient les prêtres païens, et il exemptait les clercs de tous les impôts, services et charges publiques.

Le schisme des Donatistes.

L'Église d'Afrique était alors affligée d'un schisme. Mensurius, évêque de Carthage, avait été accusé d'être *traditeur*, c'est-à-dire d'avoir livré aux païens les saintes Écritures pour être brûlées, pendant la persécution de Dioclétien. Quoique ce fût une calomnie, *Donat*, évêque des Cases-Noires, en Numidie, s'était séparé de la communion de ce prélat (305). Il persévéra dans son schisme sous Cécilien, successeur de Mensurius, et plusieurs évêques se joignirent à lui. Un conciliabule de ces évêques condamna Cécilien. Le schisme prenait de grandes proportions. Les donatistes essayèrent de mettre Constantin dans leur parti, et lui présentèrent une requête dans laquelle ils le priaient de leur donner pour juges des évêques de la Gaule, parce que ce pays, ayant échappé à la persécution, n'avait pas eu le malheur de compter dans son sein des *traditeurs*. Constantin, distinguant des choses temporelles celles qui sont du ressort de la puissance ecclésiastique, ne voulut pas s'établir juge dans cette question ; il renvoya l'affaire au pape saint *Melchiade*, qui assembla un concile dans le palais de Latran, le 2 octobre 313. Dix-neuf évêques d'Italie et des Gaules composèrent ce concile. Cécilien fut reconnu innocent, et Donat condamné. Cependant le schisme continua, même après la mort de l'évêque schismatique, encore une fois condamné sous le pontificat de saint *Sylvestre*, successeur de saint Melchiade, parce que, quelques années après, un second *Donat*, qui pensait comme le premier, se fit élire évêque de Carthage, et les divisions recommencèrent. L'Église d'Afrique fut ainsi déchirée pendant tout le quatrième siècle ; la punition du schisme devait arriver au siècle suivant.

Persécution de Licinius.

Saint Sylvestre, dont le pontificat s'étend du 31 janvier 314 au 31 décembre 325, était romain de naissance et d'origine ; plus heureux encore que saint Melchiade, il assista au triomphe définitif de l'Eglise après la défaite de Licinius, qui régnait en Orient. Ce dernier prince avait vaincu Maximien Daïa près d'Andrinople (313), et la mort de Daïa, qui s'empoisonna, avait rendu la paix à l'Eglise dans toute l'étendue de l'Empire. Mais Licinius, jaloux de l'ascendant de Constantin, qui s'était attiré la reconnaissance de tous les chrétiens, songea bientôt à s'appuyer sur le parti païen, encore puissant, et la persécution recommença dans ses États. Les plus illustres athlètes de ces nouveaux combats furent saint *Nicolas*, évêque de Myre, qui fut jeté en prison et qui en sortit plus tard ; saint *Blaise*, évêque de Sébaste (Siwas), en Arménie, à qui l'on déchira les côtes avec des peignes de fer ; et surtout quarante soldats chrétiens qui confessèrent généreusement leur foi dans la même ville de Sébaste : ils sont connus sous le nom des Quarante-Couronnés.

Licinius ne tarda pas à ressentir les effets de la vengeance divine. L'accord cessa entre lui et Constantin, qui lui reprochait ses cruautés contre les chrétiens, et l'on fit de part et d'autres de grands préparatifs de guerre. Les forces de Licinius étaient plus considérables. Ce prince, encouragé par ses magiciens, ne doutait pas de la victoire, et il se promettait d'anéantir les ennemis de ses faux dieux. Constantin se prépara au combat par la prière, le jeûne et la retraite, et il eut soin de faire porter le *Labarum* à la tête de ses troupes. Battu à Andrinople et à Chalcedoine, en 324, Licinius s'enferma dans Nicomédie, où Constantin l'assiégea, et il se vit bientôt obligé de venir, en suppliant, implorer le pardon de son vainqueur, qui lui promit la vie sauve. Cette grande victoire rendait Constantin maître de tout l'Empire, et assurait le triomphe du christianisme.

Invention de la Croix.

L'image de la croix avait conduit à la victoire ; la vraie

Croix elle-même allait être offerte à la vénération des chrétiens. *Hélène*, mère de Constantin, s'était convertie après la défaite de Maxence. Dès lors elle montra une fervente piété et une ardente charité pour les pauvres. Son fils, vainqueur de Licinius, avait conçu le projet de bâtir une magnifique église sur la montagne du Calvaire. Sainte Hélène, quoique âgée alors de quatre-vingts ans, voulut présider aux travaux. Elle avait d'ailleurs un extrême désir de retrouver la Croix sur laquelle le Sauveur était mort. C'était la coutume des Juifs de creuser une fosse auprès du lieu où les morts étaient enterrés, et d'y jeter tout ce qui avait servi à leur exécution. Mais les païens avaient rendu cet endroit méconnaissable. On nettoya la place, on creusa, et l'on trouva enfin le Sépulcre, près duquel étaient trois croix avec les clous qui avaient percé les membres sacrés du Sauveur, et le *titre* qui avait été attaché au haut de la Croix. Saint *Macaire*, évêque de Jérusalem, fit porter les trois croix chez une dame de qualité qui était dangereusement malade et désespérée, et il se mit en prières. L'application des deux premières croix laissa la malade dans le même état ; mais elle n'eut pas plutôt touché la troisième, qu'elle se trouva parfaitement guérie. Ainsi se fit l'*Invention* de la sainte Croix, dont l'Église célèbre encore aujourd'hui la fête. Une magnifique basilique fut bâtie au-dessus du saint Sépulcre ; une autre s'éleva à l'endroit d'où JÉSUS-CHRIST était monté au ciel. Sainte Hélène mourut quelque temps après, vers 327.

La royauté pontificale.

L'avènement de Constantin fit faire un grand pas à la royauté pontificale, c'est-à-dire au pouvoir temporel des Papes, qui finirent par devenir les souverains de Rome et des pays voisins. L'Église avait déjà des biens temporels du temps des Apôtres ; ces biens s'étaient accrus pendant les persécutions, et l'on sait que l'Église en usait pour relever le culte, soutenir les veuves, les orphelins, les pauvres etc. Le droit de l'Église sur ses biens fut solennellement reconnu. Constantin sentit même que la puissance impériale serait

mal à l'aise à côté de la puissance pontificale ; il reconnut que l'immortalité promise à Rome ne l'avait été qu'en vue de la Rome ecclésiastique, et que cette longue suite d'événements extraordinaires, qui avait fait de Rome la capitale du monde, ne pouvait avoir d'autre but que de fonder la capitale de l'Empire de JÉSUS-CHRIST, roi universel du monde, et il se retira. Constantinople devint la nouvelle capitale de l'empire (330).

Les Pères du Désert.

Le triomphe de l'Église devait amener le relâchement d'un grand nombre. Dans de telles conjonctures, il était de la sagesse et de la bonté de Dieu de fournir à ses fidèles serviteurs un moyen de conserver leur ancienne ferveur, et de perpétuer dans son Église la pratique de toutes les vertus. C'est ce qu'il fit en commençant à peupler les déserts d'une multitude de solitaires dont la vie ressemblait à celle des anges ; l'on vit alors succéder aux tortures du paganisme celles de la pénitence et de la mortification ; de saintes austérités remplacèrent les croix, les chevalets et les tenailles, et de grands exemples continuèrent de montrer la supériorité de l'esprit sur la chair.

Saint Paul et saint Antoine.

Un jeune homme, né en Égypte de parents riches et pieux, entendit un jour dans une église ces paroles : *Allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel.* Le jeune homme s'appliqua le texte sacré ; il vendit tous ses biens, et en fit d'abondantes aumônes : se détachant de plus en plus de tout ce qui rend la vie agréable, il quitta la ville, s'éloigna du lieu de sa naissance, et finit par se retirer dans les déserts de la Thébàïde, où il vit bientôt se grouper autour de lui une multitude de disciples, malgré tous les efforts qu'il faisait pour éviter ce qui pouvait lui rappeler le monde. A mesure que les monastères se peuplaient autour de lui, il s'enfonçait plus avant, mais c'était comme un conquérant qui ne faisait qu'étendre le

cercle de sa domination. Il finit ainsi par s'avancer jusqu'aux extrémités de la Thébàide, après avoir semé, pour ainsi dire, sur son passage des trésors de sainteté et de mortification. Mais le bruit de sa sainteté se répandit bientôt dans tout l'empire; son autorité était si grande, qu'on le consultait de toutes parts; et, lorsque l'arianisme menaçait d'infester l'Égypte, saint Athanase trouva auprès de lui des lumières et des encouragements. Constantin lui-même lui écrivit. *Antoine*, c'était le nom du saint solitaire, lutta énergiquement contre l'erreur, et écrivit au grand empereur en faveur de saint Athanase.

Cependant, malgré ses mortifications, et le soin qu'il prenait de garder l'humilité, parvenu déjà à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en 346, il eut une tentation de vaine gloire : le démon lui représenta que personne n'avait servi Dieu aussi longtemps dans une entière séparation du monde. Saint Antoine se mit à prier, et Dieu lui envoya du secours. Suivant les indications d'un songe, il s'enfonça seul, appuyé sur le bâton qui soutenait sa vieillesse, dans les profondeurs du désert. Après une marche de deux jours et une nuit, il découvrit une grotte fermée par une pierre que la main de l'homme avait dû apporter. « Ouvrez, dit le patriarche en heurtant « à la pierre, vous savez qui je suis, d'où je viens, et pour « quoi. Je ne suis pas digne de contempler votre face; mais, « pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, ouvrez-moi, ou je mourrai « à votre porte. » Un vieillard, dont les cheveux blancs retombaient sur un corps amaigri par l'âge et par les austérités de la pénitence, ressemblant plutôt à un squelette qu'à un homme, couvert de feuilles de palmiers tressés en nattes, vint ouvrir à cette voix. C'était saint *Paul*, le premier des ermites, qui vivait, depuis l'an 230, inconnu à tous les hommes, faisant son unique nourriture de la moitié d'un pain qu'un corbeau déposait chaque matin à sa porte. Les deux saints se saluèrent par leur nom, sans avoir jamais entendu parler l'un de l'autre, et ils s'assirent sur un rocher, au bord de la fontaine qui donnait depuis près de cent ans une eau limpide à ce vétéran de la solitude. Paul dit à son

hôte : « Que font en ce moment les hommes ? Construisent-ils encore de nouvelles demeures dans les vieilles cités ? « A quel maître obéissent-ils ? Persécutent-ils toujours les chrétiens ? » Antoine répondit à toutes ces questions, et quitta l'ermitte pour aller à son monastère chercher le manteau que saint Athanase lui avait donné, et dans lequel saint Paul désirait être enseveli. Saint Antoine mit à faire ce trajet toute la diligence que lui permettaient ses forces épuisées. Mais, au retour, il ne trouva plus que les restes inanimés du saint vieillard. Il l'ensevelit avec respect. Comme il était embarrassé de creuser une tombe, deux lions s'approchèrent et grattèrent la terre avec leurs ongles, jusqu'à ce qu'ils eussent fait une fosse capable de contenir le corps de saint Paul. Saint Antoine mourut quinze ans après son saint ami, à l'âge de cent cinq ans (356).

Vie des Solitaires.

La vie des solitaires avait pour objet l'observation des conseils évangéliques, c'est-à-dire de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté parfaite. Pour y parvenir, ils employaient quatre moyens principaux : la solitude, le travail, le jeûne et la prière. Les déserts où ils s'enfonçaient étaient des lieux non-seulement inhabités, mais inhabitables, des plaines arides, des rochers stériles ; ils y bâtissaient de pauvres cellules de bois ou de roseaux. Leur travail était continu ; il consistait à faire des nattes ou des corbeilles de jonc qu'ils vendaient, et dont ils donnaient le prix aux pauvres. Ils jeûnaient toute l'année, excepté le dimanche et le temps pascal ; et ce régime austère, loin de les affaiblir, fortifiait leur santé, et les faisait parvenir pour la plupart à une extrême vieillesse. Ils se rassemblaient deux fois par jour pour prier en commun ; à chaque fois, ils récitaient douze psaumes, suivis d'une lecture de l'Écriture sainte. Le reste du jour, ils priaient en travaillant, enfermés dans leurs cellules. Enfin ils obéissaient tous comme des enfants à leurs supérieurs. Ces communautés étaient très-nombreuses ; quelquefois elles allaient à plusieurs milliers de religieux, réunis sous la conduite d'un

seul *abbé* ou père. De la Thébaïde, où elles avaient pris naissance, elles se répandirent bientôt dans la Palestine, dans la Syrie, dans la Grèce et dans tout l'Orient.

Des vierges à la fleur de l'âge, de pieuses veuves, suivaient ces exemples de renoncement au monde; l'une des premières communautés formées par elles eut pour *abbesse* ou mère la sœur de saint Antoine, et ce fut saint *Pacôme* qui écrivit la règle de ces religieuses.

§ III. — L'arianisme.

L'hérésiarque Arius.

Au moment même où l'on concevait l'espoir de voir finir le schisme des donatistes, et où l'on se réjouissait de voir tomber avec Licinius le dernier rempart de l'idolâtrie, une hérésie vint remettre en question la divinité même de JÉSUS-CHRIST, attestée par trois siècles de combats et par des millions de martyrs. L'auteur de cette hérésie fut *Arius*, prêtre d'Alexandrie. Saint *Alexandre*, patriarche d'Alexandrie, qu'*Arius* aurait voulu supplanter, gardait la foi des Apôtres et de son siège : il enseignait que le Fils de Dieu est égal à son père, et de la même substance ; et il se servait, pour exposer sa foi, d'un mot déjà employé par saint Denis, l'un de ses prédécesseurs, et par saint Denis, pape, du mot grec *homousios*, consubstantiel. *Arius* prétendit que c'était tomber dans l'hérésie de Sabellius, anéantir la personnalité du Verbe et la confondre avec celle du Père, et, pour mieux distinguer les personnes, il soutint que le Verbe a été créé. La divinité de JÉSUS-CHRIST était ainsi niée sans détour, et les chrétiens accusés d'idolâtrie ; il n'y avait plus de Trinité, ni de christianisme. Le concile d'Alexandrie, tenu en 320, condamna *Arius*, qui fut excommunié avec ses principaux adhérents.

Le saint patriarche Alexandre avait auprès de lui, pour le soutenir dans la lutte, un jeune diacre qui devait être le plus ferme défenseur de la divinité de JÉSUS-CHRIST au IV^e siècle : c'était *Athanase*, homme de foi profonde, d'une pénétration singulière d'esprit, d'un grande fermeté de caractère,

d'une dialectique vigoureuse, et qui avait puisé au désert, dans les exercices de la mortification, sous la conduite de saint Antoine, un indomptable courage pour résister à toutes les persécutions. Arius le considéra dès lors comme son plus redoutable ennemi. Retiré en Palestine, l'hérésiarque travaillait à se faire de nouveaux partisans. Il réussit à séduire quelques évêques, et entre autres un de ses anciens condisciples, *Eusèbe*, évêque de Béryte, qui passait pour avoir apostasié pendant la persécution, et qui nourrissait depuis longtemps des sentiments analogues à ceux d'Arius. Eusèbe, qui était un adroit courtisan, obtint, grâce à la faveur impériale, l'évêché de Nicomédie; il persuada à Constantin qu'il n'y avait, au fond de la question, qu'une dispute de mots, et l'empereur écrivit aux deux partis de cesser la guerre. Mais les évêques orthodoxes n'en jugèrent pas ainsi; il y avait, en effet, autre chose qu'une dispute de mots dans une question où il s'agissait de savoir si JÉSUS-CHRIST est Dieu ou n'est qu'une simple créature. Constantin finit par le comprendre; et, de concert avec saint Sylvestre, il convoqua à Nicée, en 325, un concile œcuménique ou universel¹, qui fut présidé par les légats du Pape, *Osius*, évêque de Cordoue, *Victor* et *Vincent*, prêtres de Rome.

Le Concile de Nicée (325).

Jamais le monde n'avait vu de réunion plus vénérable et plus imposante: trois cent dix-huit évêques, sans compter les prêtres, les diacres et les acolytes, étaient venus là des extrémités de la terre et de toutes les parties de l'empire. On remarquait parmi eux *Osius* de Cordoue, légat du pape Sylvestre, et célèbre par sa science, sa piété et sa prudence consommée; les saints vieillards *Paphnuce*, évêque de la Haute-Thébaïde, et *Potamon*, évêque d'Héraclée, qui avaient eu tous deux l'œil droit arraché pendant la persécution; saint *Paul*, évêque de Néocésarée, sur l'Euphrate, à qui l'on avait brûlé les nerfs avec un fer chaud pendant

1. Les Grecs employaient le mot *oicoumené* pour indiquer toute la terre habitée.

la persécution de Licinius ; saint *Jacques* de Nisibe, en Mésopotamie, et saint *Nicolas*, évêque de Myre, tous deux déjà célèbres par de nombreux miracles ; saint *Macaire*, patriarche de Jérusalem ; saint *Eustache* d'Antioche, et saint *Alexandre*, patriarche d'Alexandrie, qui avait amené avec lui son diacre, saint *Athanase*, l'âme du concile et le plus redoutable adversaire de l'arianisme.

Le symbole de Nicée.

Le jour de la séance publique étant arrivé, tous les évêques se rendirent dans une grande salle, où Constantin entra lui-même le dernier, en donnant les plus grandes marques de respect pour cette auguste assemblée.

Le principal objet du concile était la condamnation de l'arianisme et la confession de la divinité de JÉSUS-CRIST. Arius avait été appelé. Il soutint hardiment son erreur, disant que JÉSUS-CRIST n'est point Dieu par nature, mais seulement par participation ; qu'il est étranger à la substance du Père, qu'il a été créé par la Sagesse éternelle. Poussés dans leurs derniers retranchements, les évêques qui soutenaient les doctrines d'Arius allèrent jusqu'à admettre une nature *semblable*, mais non *identique*, distinction subtile que rendait plus dangereuse encore la similitude des mots grecs *homoousios* et *homoiōusios*, dont le premier indique une *même substance*, et le second une *substance* seulement *semblable*. Mais, en rejetant opiniâtrément le premier mot, qui rendait exactement la foi de l'Église, les auteurs d'Arius montrèrent bien que c'était là le mot qu'il importait le plus d'inscrire dans la formule de foi ; en disant que JÉSUS-CRIST est consubstantiel (*homoousios*) au Père, on affirmait sa divinité, l'erreur était vaincue. On dressa donc ainsi le symbole, qui ne faisait que développer celui des Apôtres, en insistant particulièrement sur la divinité de JÉSUS-CRIST.

Tous les Pères, à l'exception de dix-sept, souscrivirent aussitôt ce symbole, à la séance publique du 9 juin. Le lendemain, il ne restait plus que cinq opposants, dont deux

seulement persistèrent ; mais Eusèbe de Nicomédie et un autre évêque qui avaient souscrit, prétendirent plus tard n'avoir signé qu'en lisant ou en écrivant *homoïousios*, semblable en substance, et non *homoousios*, de même substance. C'était ajouter la mauvaise foi et l'hypocrisie à l'hérésie. Arius et les deux évêques récalcitrants furent condamnés, et Constantin confirma de son autorité les décrets du Concile, en ordonnant qu'ils eussent force de loi dans l'empire.

Intrigues des Ariens.

La paix eût été rendue à l'Église, si Constantin ne s'était pas laissé circonvenir par les intrigues des ariens. Persuadé qu'Arius ne professait plus la doctrine condamnée par le concile, il le rappela, ainsi qu'Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée. Les ariens retrouvèrent aussitôt leur audace. Ils déposèrent saint Eustache d'Antioche, dans un conciliabule de leur secte, et ils parvinrent à indisposer Constantin contre saint Athanase, qui venait de monter sur le siège d'Alexandrie. Le saint était continuellement calomnié auprès de l'empereur ; il avait beau confondre la calomnie, l'esprit du prince se laissait toujours prendre à de nouvelles impostures, malgré la grossièreté des inventions des ennemis d'Athanase. Constantin voulut qu'un concile s'assemblât à Tyr, en 335, pour juger le patriarche d'Alexandrie.

Quand l'assemblée fut réunie, les ennemis d'Athanase, qui avaient la majorité, articulèrent contre lui cinq principaux griefs, entre autres choses, d'avoir tué Arsène, évêque d'Hypsèle, en Égypte, et d'avoir gardé sa main droite desséchée, pour servir à des opérations magiques. Saint Athanase n'eut pas de peine à réfuter les accusations portées contre lui, malgré les faux témoins apostés par les ariens. L'accusation de meurtre tourna à la confusion des hérétiques. On ouvrit, devant l'assemblée, une boîte soigneusement scellée, qui renfermait une main d'homme desséchée. « Athanase, s'écrient ses ennemis, voilà votre accusateur !
« Voilà la main droite d'Arsène ! C'est à vous de nous dire

« comment et pourquoi vous l'avez coupée. » Un murmure d'indignation s'éleva dans l'assemblée, et on crut un moment qu'Athanase ne pourrait se justifier. Quand le silence fut rétabli, le saint demanda s'il y avait quelqu'un des évêques présents qui connût personnellement Arsène. Plusieurs se levèrent, et dirent qu'ils l'avaient connu. Alors Athanase fit signe à un de ses prêtres ; celui-ci revint, quelques moments après, avec un vieillard que le patriarche présenta au concile. « Est-ce là, dit-il, cet Arsène que j'ai tué, et dont j'ai coupé la main droite ? » C'était, en effet, Arsène lui-même, que les ariens, pour le succès de leur calomnie, avaient fait cacher au désert. En apprenant la manière dont les hérétiques interprétaient son absence, et le danger que courait saint Athanase, Arsène avait quitté sa retraite, il était venu s'offrir au saint patriarche, et il se présentait au moment même où les calomnieurs se croyaient sûrs du triomphe. Tous ceux qui l'avaient vu autrefois le reconnurent parfaitement. Saint Athanase, écartant un côté du manteau, découvrit d'abord une main, puis l'autre, et il dit : « Voilà celui que j'ai tué ; le voilà avec ses deux mains ; Dieu ne nous en a pas donné davantage. » La calomnie était confondue, mais la haine n'était pas éteinte ; et, comme la majorité de l'assemblée était arienne, Athanase fut déclaré convaincu de tous les crimes qui lui étaient imputés, déposé de l'épiscopat, et exilé d'Alexandrie. Constantin, trompé par les hérétiques, se crut encore généreux en faisant grâce de la vie au saint patriarche, et en l'envoyant en exil à Trèves, dans les Gaules.

Mort d'Arius (336).

Deux évêques, tous deux du même nom, Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée, soutinrent Arius. Les ariens, profitant du crédit dont ils jouissaient auprès de Constantin, voulurent obtenir pour l'hérésiarque un triomphe éclatant, et c'est à Constantinople même qu'ils résolurent de le faire admettre à la communion des catholiques. Comme ils n'avaient pu gagner saint *Alexandre*, évêque de Constantinople,

ils se firent appuyer par Constantin lui-même. L'empereur, toujours facile à tromper, fit venir Arius dans son palais et lui demanda s'il suivait le concile de Nicée. Arius le jura sans hésiter. Constantin avait horreur des divisions, et ne voyait pas que sa conduite les rendait interminables. Il ordonna au patriarche de recevoir l'hérésiarque dans sa communion ; Alexandre voulut faire des représentations, il vit qu'il ne ferait qu'irriter l'empereur, et se réfugia dans la prière, suppliant Dieu, avec saint Jacques de Nisibe, qui se trouvait alors à Constantinople, de ne pas permettre que l'hérésie entrât dans l'Église avec Arius.

Pendant que les fidèles priaient, gémissaient et jeûnaient avec leur saint patriarche, les ariens s'applaudissaient de leur triomphe. Quand le jour fut venu auquel ils avaient résolu de faire entrer Arius dans l'église, la ville tout entière fut en proie à une vive agitation. Les fidèles redoublaient leurs gémissements et leurs prières ; Arius, entouré de la foule de ses partisans, s'avancait radieux et triomphant. Arrivé sur la place de Constantin, en vue de la basilique où priaient saint Alexandre, on le vit tout à coup changer de couleur et saisi d'un tremblement nerveux. Il demanda à se retirer dans un lieu secret. Comme il tardait à sortir, on y entra, et on le trouva étendu mort, baigné dans son sang, et ses entrailles répandues. La nouvelle de cette mort effrayante fut bientôt connue de toute la ville ; les fidèles rendirent grâces à Dieu ; un grand nombre d'ariens se convertirent : Constantin s'attacha plus fermement à la foi de Nicée, et donna ordre de rappeler saint Athanase de l'exil.

Mort de Constantin (337).

Constantin mourut avant que cet ordre fût exécuté. Ses guerres, la fermeté de son administration, les services qu'il rendit à l'Église lui méritèrent le nom de Grand, qu'il eût mieux mérité encore, s'il ne s'était pas montré cruel en plusieurs circonstances, et s'il ne s'était pas laissé circonvenir par les hérétiques, qui trompèrent sa bonne foi, parce qu'il ne prit pas assez soin de s'assurer de la vérité. Il faisait

hautement profession du christianisme depuis la défaite de Licinius.

L'empereur Constance (337-361).

A Constantin succédèrent ses trois fils, *Constantin II*, *Constance II* et *Constant*. Constantin ne régna que trois ans (337-340); Constant mourut dix ans plus tard (360), et Constance resta seul maître de l'empire pendant onze ans. Il avait d'abord eu l'Orient en partage. Il se laissa circonvenir par les ariens dès le commencement de son règne. Eusède de Nicomédie, resté seul chef du parti après la mort d'Eusèbe de Césarée, acquit un empire absolu sur l'esprit de ce prince faible et irrésolu.

Le triomphe de la foi, signalé par le retour de saint Athanase à Alexandrie, ne fut donc que de courte durée. Les ariens recommencèrent leurs intrigues. Saint Athanase fut obligé de se retirer d'abord chez des moines fidèles; puis il écrivit à tous les évêques du monde une protestation contre les violences dont il était victime, et, pour ne pas compromettre plus longtemps ceux dont il recevait l'hospitalité, il se rendit à Rome, auprès du pape saint *Jules*, qui avait succédé à saint Marc, successeur de saint Sylvestre, et qui le reçut avec les honneurs et le respect dus à ce héros de la foi. Alors le Pape évoqua le jugement de toute l'affaire à son tribunal; il indiqua un concile à Rome même pour l'an 342. Le concile examina la cause: Athanase fut déclaré innocent; on lui rendit et aux évêques injustement déposés par les ariens le gouvernement de leurs Églises. Mais les ariens, soutenus par Constance, continuèrent leurs intrigues, et saint Athanase dut encore une fois abandonner son siège. Enfin, en 347, de concert avec les empereurs Constance et Constant, on assembla un concile à Sardique, en Illyrie, sur la limite des deux empires. Ce concile fut comme une continuation de celui de Nicée, dont il adopta le symbole et confirma les canons. Saint Athanase fut encore une fois rétabli sur son siège, ainsi que les évêques qui avaient été chassés par les ariens, avec saint *Paul* de Constantinople et

Marcel d'Ancyre. Constance lui-même reconnut enfin les fourberies des ariens ; il voulut même voir saint Athanase, qu'il reçut avec une grande bienveillance, et l'Église respira.

La mort de Constant (350) releva les affaires des ariens. Un concile tenu à Sirmium sous leur influence dressa une formule de foi qui pouvait s'interpréter dans un sens orthodoxe, mais dans laquelle on avait omis à dessein le mot *consubstantiel*. Les ariens en triomphèrent, comme si par là on eût adopté leur hérésie. Mais les évêques qui avaient souscrit la formule, ayant reconnu le mauvais sens que lui donnaient les ariens, réclamèrent hautement, et protestèrent de leur attachement inviolable à la foi de Nicée. D'ailleurs le pape saint *Libère*, successeur de saint Jules (352-356), et tous les évêques répandus dans le monde chrétien s'élevèrent avec force contre ce scandale. Ainsi ni les artifices, ni les violences ne purent obscurcir la foi catholique, et la vérité prévalut sur le mensonge, malgré les efforts d'un prince livré à la faction arienne et armé en sa faveur.

Cependant Constance exila bientôt saint Paul, pour le remplacer par l'intrus *Macédonius*, qui lui avait déjà disputé son siège, et qui rentra à main armée dans Constantinople, remontant ainsi sur son siège usurpé en marchant sur les cadavres de trois mille catholiques opposés à son usurpation. Paul fut conduit dans les déserts du mont Taurus et jeté dans un cachot, où on le laissa six jours sans aucune espèce de nourriture. Comme il respirait encore, on l'étrangla. Constance ne tarda pas à être puni ; un des neveux de Constantin, nommé *Julien*, qui gouvernait la Gaule, se fit proclamer empereur à Lutèce (Paris), et Constance mourut en marchant contre lui (361). Julien devint le maître de l'empire.

§ III. — Persécutions de Sapor et de Julien l'Apostat.

Le christianisme en Perse.

Pendant que l'hérésie affligeait l'Église dans l'empire romain, une persécution sanglante sévissait en Perse, où régnait Sapor II. Les mages, tout puissants en Perse, voyant diminuer chaque jour le nombre des adorateurs du feu, re-

présentèrent les chrétiens comme les ennemis du roi et les alliés naturels des Romains. La persécution commença, en 327, deux ans après le concile de Nicée ; elle dura, avec de courts intervalles de repos, jusqu'à la fin du règne de ce roi, c'est-à-dire jusqu'en 380. Les chrétiens de la Perse se montrèrent les dignes émules de ceux de l'empire romain.

Alors moururent pour la foi deux frères, saint *Jonas* et saint *Barachise*, et une multitude d'autres martyrs, parmi lesquels on distingue surtout saint *Siméon*, évêque de Séleucie, *Sapor*, évêque de Beth-Nictor, l'eunuque *Guhsciatade*, ancien gouverneur du roi de Perse, *Phusikim*, l'intendant des travaux du roi, une vierge, nommée *Tharba*, qui fut prise avec sa servante, et qui eut comme elle le corps scié par le milieu : saint *Milles*, évêque de Suze, vénéré dans toute la Perse pour ses vertus et ses miracles ; saint *Sadoth*, neveu de saint Siméon, à qui il avait succédé sur le siège de Séleucie, etc.

Siège de Nisibe (350).

Un échec de Sapor excita sa fureur contre les chrétiens. Toujours en guerre contre Constance, il avait mis le siège devant Nisibe, avec une armée innombrable de Perses et d'Indiens auxiliaires. Encouragés par saint Jacques, leur évêque, les habitants de Nisibe firent une vigoureuse résistance. Sapor, qui faisait donner l'assaut, crut voir sur le rempart un homme qui avait tout l'extérieur d'un roi, et dont la pourpre et le diadème jetaient un éclat extraordinaire ; il pensa que c'était l'empereur Constance, et menaça de mort ceux qui lui avaient dit que ce prince était dans une autre partie de son empire. On l'assura que Constance était absent. Convaincu alors que le ciel combattait pour ses ennemis, il lança une flèche en l'air, comme pour se venger de Dieu qui prenait parti contre lui, et fit mourir plusieurs satrapes qui lui avaient promis un facile triomphe.

Dieu sembla avoir accepté le défi de ce prince impie. Saint *Éphrem*, disciple de saint Jacques, se trouvait à Nisibe. Il pria saint Jacques d'aller sur le rempart, et de demander à

Dieu la défaite des infidèles. Le vénérable vieillard monta sur le haut d'une tour, d'où il aperçut la plaine toute couverte d'hommes et d'animaux ; le visage tourné vers l'ennemi, il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, qui pouvez par les plus faibles moyens humilier l'orgueil de vos ennemis, confondez cette multitude par une armée de moucherons. » A peine avait-il achevé cette prière, qu'une effroyable multitude de moucherons, comme on en voit quelquefois en Orient, vint fondre sur les troupes de Sapor. Ces insectes pénétraient dans la trompe des éléphants, dans les naseaux et les oreilles des chevaux et des bêtes de somme, qui entraient en fureur, renversaient les cavaliers, rompaient les rangs des escadrons, et fuyaient, emportant toujours avec eux leurs insaisissables ennemis. Sapor fut obligé de s'avouer vaincu ; il leva honteusement le siège au bout de trois mois. Saint Jacques mourut quelque temps après, laissant à l'Église l'exemple d'admirables vertus, des écrits pleins de science et de piété, et un disciple qui fut l'une des gloires de l'Église d'Orient, saint Éphrem.

Julien l'Apostat (361-363).

Julien l'Apostat, lié dès sa jeunesse avec saint *Grégoire de Nazianze* et avec saint *Basile*, qui avaient fréquenté en même temps que lui les écoles d'Athènes, avait d'abord affecté un grand zèle pour la religion ; mais, possédé d'un immense orgueil, doué d'une imagination bizarre qu'il ne se mit pas en peine de réprimer, et d'un caractère porté aux plus extravagantes superstitions, il se laissa circonvenir par les ennemis du nom chrétien, par des magiciens et des philosophes, qui firent briller à ses yeux la gloire de restaurer l'antique religion de l'empire. Aussitôt que la mort de Constance lui eut assuré l'empire, il lança un premier édit de tolérance, qui mettait fin à l'exil des évêques catholiques, mais qui rétablissait en même temps le culte des idoles et les dignités de sacrificateurs, d'aruspices et d'augures dans toutes les villes. Tous les temples détruits par Constantin devaient être relevés de leurs ruines, et dotés de leurs an-

ciens revenus; les chrétiens étaient tenus de restaurer à leurs frais ceux qu'ils avaient eux-mêmes abattus, et de leur rendre toutes les dotations que Constantin avait attribuées aux églises.

L'édit de tolérance avait pour but de fomentér des divisions entre les catholiques et les ariens, de les affaiblir les uns par les autres, et de les écraser enfin tous sous le mépris public. Julien ne laissait aux chrétiens qu'une apparence de liberté, car il prodiguait toutes ses faveurs aux païens, tandis que les chrétiens n'éprouvaient de sa part que dédains, vexations et disgrâces. Il ôta aux ecclésiastiques tous leurs privilèges, afin d'avilir le clergé; il supprima les pensions destinées à la subsistance des clercs et des vierges consacrés à Dieu: « Leur admirable loi, disait-il en plaisantant à la « façon des impies de tous les temps, leur admirable loi « leur enjoint de renoncer aux biens de la terre, afin d'ar- « river au royaume des cieux; et nous, voulant pieusement « leur faciliter ce voyage, nous ordonnons qu'ils soient sou- « lagés du poids de leurs biens. »

Après avoir enlevé aux chrétiens l'accès aux honneurs, après les avoir dépouillés des biens destinés aux églises, aux vierges et aux pauvres, l'Apostat voulut leur enlever l'étude des lettres, afin de les rendre de plus en plus méprisables, et il défendit aux professeurs chrétiens d'enseigner la littérature grecque et latine. Mais les maîtres, privés des chaires d'éloquence et de belles-lettres, surent échapper aux tyranniques prescriptions de Julien, en composant sur des thèmes de morale et de théologie et sur des sujets tirés de l'histoire sainte, des hymnes, des idylles, des élégies, des odes et des tragédies. Julien avait espéré anéantir la littérature chrétienne, il lui fit prendre un nouvel essor; les chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie se multiplièrent, et l'édit de proscription aurait subsisté, que les chrétiens n'auraient pas pour cela manqué de sublimes modèles à étudier.

Le Temple de Jérusalem.

L'Apostat imagina encore de donner aux Écritures un dé-

menti qui devait, selon lui, achever de détruire le christianisme. Il avait lu dans l'Évangile : « Lorsque JÉSUS sortit « du Temple, les disciples lui firent observer la structure et « la grandeur de l'édifice ; et il leur dit : Ce Temple sera « détruit, et il n'en restera pas pierre sur pierre. » En restaurant le Temple, Julien donnait donc un démenti aux prophéties. Saint *Cyrille* était alors évêque de Jérusalem. A la vue du grand nombre de païens et de Juifs accourus pour rebâtir le Temple, et de l'empressement qu'ils y mettaient, les chrétiens s'alarmèrent ; mais *Cyrille* affirma tranquillement que tous ces efforts tourneraient à la confusion des ennemis de JÉSUS-CHRIST. On avait assemblé une quantité prodigieuse de matériaux ; on travaillait jour et nuit à nettoyer l'emplacement de l'ancien Temple et à démolir les vieux fondements. Quand cette démolition fut achevée, et qu'on eût accompli dans sa dernière rigueur la parole de JÉSUS-CHRIST : *Qu'il ne resterait pas pierre sur pierre*, Dieu se montra à son tour. La nuit qui précéda le jour où, les pierres des fondations étant déjà prêtes, l'on devait commencer l'ouvrage, un grand tremblement de terre jeta à des distances considérables les pierres qui étaient dans les fondements, et renversa même la plupart des édifices d'alentour. Les galeries publiques, où s'étaient retirés un grand nombre de Juifs pour veiller aux ouvrages, tombèrent avec fracas et ensevelirent sous leurs ruines toutes les personnes qui s'y trouvaient. Des tourbillons de vent emportèrent le sable, la chaux et les autres matériaux. Le feu consuma les outils qu'on avait serrés dans un édifice souterrain, au bas du temple. Le jour venu, comme les Juifs étaient accourus pour voir le désastre de la nuit, il sortit de ce bâtiment un torrent de feu, qui s'étendit par le milieu de la place et qui continua de courir çà et là après avoir brûlé et tué les Juifs qui s'y rencontrèrent. Ce feu recommença plusieurs fois pendant la journée. La nuit suivante, ils virent sur leurs habits des croix lumineuses qu'ils ne pouvaient effacer ; il parut aussi une croix lumineuse dans le ciel. Les Juifs s'obstinèrent pourtant à recommencer le travail ; le feu les re-

poussa toujours. En apprenant ces prodiges, Julien ordonna de discontinuer les travaux. Le *Galiléen*, c'est ainsi qu'il appelait Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, venait de remporter sur lui une première victoire.

Fin de Julien l'Apostat.

A la gloire de restaurer le paganisme et d'anéantir le christianisme, Julien voulut joindre celle des armes ; il comptait faire la conquête de la Perse. C'est là que Dieu l'attendait. Julien commença par des victoires et pénétra assez loin dans l'empire de Sapor. Les païens triomphaient. A la nouvelle de ses premiers succès, le rhéteur Libanius rencontrant, à Antioche, un chrétien de sa connaissance : « Eh bien ! lui dit-il, que fait maintenant le fils du charpentier ? — Un cercueil pour Julien, » répliqua le chrétien. Le 26 juin 363, Julien, contraint à la retraite, voit son arrière-garde brusquement attaquée par l'armée de Sapor ; il y vole sans prendre le temps de mettre sa cuirasse. Pendant qu'il donne des ordres et qu'il parcourt le champ de bataille, un dard, lancé par un cavalier inconnu, lui perce les côtes et pénètre dans le foie. Théodoret dit qu'en cet instant Julien, portant la main à sa blessure, l'emplit de sang qu'il lança vers le ciel, en s'écriant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Qu'il ait ou non prononcé ces paroles impies, elles exprimaient la vérité ; avec Julien, le paganisme achevait d'expirer : la victoire de JÉSUS-CHRIST était complète (363).

§ II. — Les Docteurs et les Saints. — Hérésie des Macédoniens.

Les Papes et les Empereurs.

Le pape saint Libère eut la joie d'assister à ce nouveau triomphe de l'Église. Ses successeurs, saint *Damase* et saint *Sirice*, ne furent pas moins dignes que lui d'occuper la chaire de saint Pierre. A l'exception de *Valens*, qui régna en Orient de 364 à 379, les empereurs se montrèrent favorables à l'orthodoxie. *Jovien* (363-364) n'accepta l'empire que lui offrait l'armée, qu'à la condition que le christianisme redeviendrait

aussitôt la religion de l'État. *Valentinien I^{er}* (364-375) avait encouru la disgrâce de *Julien* à cause de son zèle pour le christianisme. Un jour que l'Apostat entra dans un temple d'idoles, précédé de *Valentinien*, alors capitaine de ses gardes, le prêtre ayant jeté de l'eau lustrale sur l'empereur et sur sa suite, il en tomba quelques gouttes sur les habits de *Valentinien*. Celui-ci, saisi d'indignation, déchira l'endroit que l'eau avait mouillé, et, sous les yeux de *Julien*, il donna un soufflet au ministre païen. *Gratien* (375-383) et *Valentinien II*, son frère (375-392), qui régnèrent en même temps que *Valens* et que *Théodose le Grand* (379-393), furent aussi attachés à la vraie foi, et il suffit de nommer *Théodose* pour rappeler l'une des plus brillantes époques de l'histoire de l'Église; *Théodose* fut d'ailleurs le véritable maître de l'empire à partir de la mort de *Valens* (379), quoiqu'il n'ait régné seul que dans les trois dernières années de sa vie.

Saint Grégoire et saint Basile.

On a déjà nommé saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, qui devint évêque de Césarée. Ces deux saints étaient étroitement unis; leur amitié avait commencé dès le temps qu'ils faisaient ensemble leurs études à Athènes. C'est saint Grégoire lui-même qui va nous apprendre ce qui y donna lieu. « Nous avons, dit-il, tous deux le même but; et ce « but était la vertu. Nous nous servions mutuellement de « surveillants, en nous exhortant l'un l'autre à la piété. « Nous n'avions aucun commerce avec ceux de nos com- « pagnons qui paraissaient peu réglés, et nous ne fréquen- « tions que ceux qui, par leur modestie et leur sagesse, « pouvaient nous soutenir dans la pratique du bien. Nous « ne connaissions à Athènes que deux chemins, celui de « l'église et celui des écoles; pour celui qui conduisait aux « fêtes mondaines, aux spectacles, aux assemblés profanes, « nous l'ignorions absolument. » Saint Grégoire de Nazianze fut élevé au siège de Constantinople sous le règne de *Théodose*; mais il s'y trouva en butte à tant de persécutions, qu'il l'abandonna volontairement pour aller mourir dans la

solitude, en Cappadoce (vers 389). Il a laissé des poésies et des lettres fort remarquables; on l'avait surnommé le *Théologien*, et il est compté comme l'un des plus illustres Pères de l'Église grecque.

Saint Basile, évêque de Césarée en Cappadoce, où il était né, a laissé aussi de remarquables écrits, entre autres des *Homélies* ou discours, des lettres, des commentaires sur diverses parties de l'Écriture sainte, et l'*Hexaméron*, qui est une collection de discours sur les six jours de la création. Il eut à lutter contre l'empereur Valens, qui voulait le forcer d'adopter la confession arienne, comme il y avait déjà forcé quelques évêques. Le préfet Modeste fut chargé d'engager Basile à renoncer au terme *homoousios*, consubstantiel. Le préfet trouvant une résistance sur laquelle il n'avait pas compté, menaça Basile, s'il ne cérait pas, de la confiscation de ses biens, de l'exil, de la mort même. « Si vous voulez « faire exécuter vos ordres, répondit Basile, vous devrez « faire des menaces plus graves encore. Des biens, je n'en « ai pas; ma foi est toute ma richesse. Quant à l'exil, je ne « sais ce que cela veut dire: tous les pays sont pour moi « des terres d'exil, puisque la vie entière n'est qu'un voyage; « je suis chez moi par toute la terre, puisque tout y est la « propriété de Dieu. Pour ce qui regarde la mort, les femmes « mêmes la méprisent, quand il faut la souffrir pour « Jésus-Christ; je ne pourrais que m'en réjouir, puisqu'elle « me ferait arriver plus tôt auprès de Dieu.—Je n'ai pas encore « rencontré un homme comme vous, dit le préfet. — Vous « n'avez donc jamais rencontré d'évêque, répliqua Basile. » Lorsque l'empereur apprit la réponse de saint Basile, sa colère se changea en estime. Saint Basile mourut en 379, six ans après saint Athanase, qui avait été son maître et qu'il aimait à appeler son père.

Saint Jean Chrysostome.

Saint *Jean*, surnommé *Chrysostome* (Bouche d'or) à cause de son éloquence, et qui mourut en exil à Comane, après avoir été archevêque de Constantinople (407), a laissé

un grand nombre d'œuvres très-estimées, des homélies, des traités du *Sacerdoce*, de la *Providence* et de la *Virginité*. Il naquit à Antioche. Après avoir étudié la rhétorique sous le célèbre Libanius, qui était païen, il fréquenta le barreau, mais le quitta bientôt pour se vouer tout entier à l'étude des Écritures et à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Vivant en anachorète dans les montagnes de la Syrie, il se livra à de telles mortifications, que sa santé en fut ébranlée, et qu'il se vit obligé de revenir à Antioche. Saint *Flavien*, évêque de cette ville, l'ordonna prêtre, et le garda près de lui comme son vicaire (481). Les deux saints furent les sauveurs d'Antioche dans une circonstance qui leur fit le plus grand honneur, ainsi qu'à l'empereur Théodose.

Une violente sédition s'étant élevée dans Antioche, à l'occasion d'un impôt, les révoltés s'emportèrent jusqu'à outrager et briser les statues de l'empereur, celles de l'impératrice et du père de Théodose. Les magistrats punirent sévèrement les principaux chefs de la sédition; mais Théodose, irrité, envoya deux commissaires spéciaux avec ordre de condamner à mort tous les coupables, d'ôter à Antioche tous ses privilèges, et de réduire à la condition d'un simple village cette superbe capitale de l'Orient. Flavien partit pour Constantinople, tandis que son prêtre Jean restait pour consoler et encourager le peuple. Dès que Flavien eut été introduit auprès de l'empereur, il se tint dans un morne silence, les yeux baissés, et pleurant comme s'il eût été chargé de tous les crimes de ses compatriotes. Puis, il lui parla avec tant d'éloquence et de charité que Théodose, vaincu, s'écria, en mêlant ses larmes à celles du saint vieillard, qu'il pardonnait à l'exemple de JÉSUS-CHRIST priant pour ses bourreaux, et Antioche fut sauvée (388).

Saint Ambroise.

Un autre saint docteur, qui appartenait à l'Église latine¹,

1. On distinguait dès lors par les noms d'Église d'Orient ou grecque et d'Église d'Occident ou latine les deux grandes fractions de l'Église catholique comprises dans les deux empires d'Orient et d'Occident, quoiqu'elles ne fissent qu'une seule et même Église.

saint *Ambroise*, évêque de Milan (de 374 à 397), à qui l'on attribue la composition du *Te Deum*, et à qui l'on doit d'éloquents ouvrages et une liturgie connue sous le nom de *rit ambrosien*, fut moins heureux que saint Flavien auprès de Théodose, mais put au moins obtenir par sa fermeté le repentir du prince, s'il ne put prévenir les effets de sa colère. En 390, la ville de Thessalonique se mutina comme celle d'Antioche, et la multitude se porta aux plus horribles excès. Théodose, excité par ses courtisans, ordonna une vengeance éclatante. Pendant que le peuple était assemblé pour regarder les jeux du cirque, les soldats, à un signal donné, se jetèrent sur la multitude, et, pendant trois heures, massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent devant eux, sans distinction de citoyen ou d'étranger, d'âge ou de sexe, de crime ou d'innocence.

Saint Ambroise, en apprenant cette nouvelle, écrivit à l'empereur qu'il ne pouvait plus le recevoir à la communion des fidèles. Et comme Théodose, malgré cet avis, voulait se présenter à l'église, saint Ambroise accourut pour l'arrêter : « Vous avez imité David dans son péché, lui dit-il, imitez-le dans sa pénitence. » Théodose se soumit et pleura son péché, se montrant ainsi plus grand dans sa pénitence qu'à la tête de ses armées.

Les évêques de la Gaule.

La Gaule possédait alors de grands et saints évêques qui étaient la gloire de l'Église ; les deux plus célèbres sont saint *Hilaire*, évêque de Poitiers et docteur de l'Église, et saint *Martin*, évêque de Tours. Saint Hilaire, né dans le paganisme, se convertit après avoir étudié à fond le christianisme ; élevé à l'épiscopat, il combattit l'arianisme avec la plus grande vigueur, et mérita d'être exilé pour la foi. Il revint plus tard à Poitiers, où il mourut vers 367. Saint Jérôme, faisant allusion à la rapidité d'un fleuve de la Gaule, l'appelle le *Rhône de l'éloquence latine*.

Saint Martin est resté l'un des saints les plus populaires de la France et de l'Église tout entière. Né en Pannonie

(vers 316), fils d'un tribun militaire, il suivit d'abord la profession de soldat. Un jour qu'il se rendait à Amiens, monté sur son cheval, il rencontra un pauvre, nu et mourant de froid. Martin n'avait rien à donner; mais, coupant aussitôt en deux son manteau militaire, il en jeta la moitié sur les épaules du pauvre, qui n'était autre que le Seigneur Jésus. Saint Hilaire l'ordonna prêtre. Il vécut quelque temps dans la solitude, puis il fut nommé évêque de Tours (374). Son zèle et sa charité s'étendirent dans toute la Gaule; il opéra un grand nombre de conversions, et devint véritablement l'apôtre de toute la contrée. Son zèle combattait toutes les erreurs, sa charité gagnait tous les cœurs, ses miracles triomphaient des plus rebelles. Il bâtit, près de Tours, le monastère connu depuis sous le nom de Marmoutiers (*Martini monasterium*), et mit en honneur dans la Gaule la vie religieuse en commun. Il mourut vers 397, objet de la vénération des peuples, qui ne cessaient de venir en foule à son tombeau. Plus tard, les rois de France professèrent un grand zèle pour son culte; ils se parèrent du titre de *chanoines de Saint-Martin* de Tours; la *chope* du saint fut longtemps leur bannière; une magnifique basilique s'éleva en l'honneur du grand évêque, et une multitude de localités se placèrent sous son invocation. Saint Martin est l'un des plus glorieux patrons de la France.

Saint Jérôme.

Un autre saint qui appartenait à l'Église latine, mais qui passa une grande partie de sa vie en Orient, édifiait alors tout l'empire par ses austérités et par ses écrits: c'était saint *Jérôme*, né en Dalmatie. Après avoir expié dans la solitude les égarements de sa jeunesse, il fut ordonné prêtre à Antioche, et se livra particulièrement à l'étude de l'Écriture sainte. Il se fixa à Bethléem. Là, il étudia à fond la langue hébraïque, et il enrichit l'Église d'une nouvelle version des Écritures, en même temps qu'il combattait les hérétiques par de savants écrits. Sa version de la Bible est en grande partie celle que suit encore aujourd'hui l'Église romaine.

Hérésie des Macédoniens.

L'arianisme perdit tout crédit dans l'empire, après la mort de Valens. Malheureusement il avait pénétré chez les peuples barbares qui allaient envahir les contrées occidentales, et il conserva ainsi une grande importance pendant tout le cours du V^e siècle et au commencement du VI^e. Une autre hérésie agita l'empire. Macédonius, que les ariens avaient placé sur le siège de Constantinople (344), mais qu'ils en avaient eux-mêmes arraché plus tard (359), se mit à attaquer à la fois la doctrine des ariens et celle des catholiques, en soutenant contre les premiers la divinité de JÉSUS-CHRIST, et en enseignant que le Saint-Esprit n'est pas une personne divine, mais une créature plus parfaite que les autres. Les macédoniens, c'était le nom donné à ses sectateurs, en imposaient par la régularité de leurs mœurs et par l'austérité de leur vie. Ils se répandirent bientôt, non-seulement à Constantinople, mais dans la Thrace, la Bithynie et les pays voisins de l'Hellespont.

Concile de Constantinople (381).

Un concile fut convoqué à Constantinople pour combattre la nouvelle hérésie. Les évêques accoururent de tous les points de la chrétienté. Saint *Mélèce*, patriarche d'Antioche, présida le concile, en l'absence du pape Damase, que son grand âge retenait à Rome. L'empereur Théodose conjura les évêques de chercher tous les moyens de rendre la paix à l'Église, leur promettant le concours de son zèle et de son autorité. L'ouverture du concile se fit avec une grande solennité. D'abord on essaya de ramener les macédoniens par la douceur et la persuasion. Ce fut en vain. Les hérétiques se retirèrent de l'assemblée. Alors on renouvela contre eux les décrets du concile de Nicée, et, en confirmant le symbole que les Pères y avaient formulé, on y ajouta ces paroles touchant la troisième Personne de la sainte Trinité : « Nous
« croyons au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et donne
« la vie ; qui procède du Père et du Fils, qui, avec le Père

« et le Fils, est pareillement adoré et glorifié, qui a parlé
« par les prophètes. »

CHAPITRE II

LES INVASIONS BARBARES (395-476).

(Cinquième siècle).

TROIS DIVISIONS : *Les Hérésies et les Docteurs.* — *Les Barbares*
— *Les Saints.*

§ 1^{er}. — Les Hérésies et les Docteurs.

Situation de l'Empire romain.

Lorsque Théodore le Grand mourut (395), l'empire romain se trouva définitivement divisé en deux parties qui ne devaient plus se réunir : l'empire d'Occident, où régnait le faible *Honorius*; l'empire d'Orient, où régnait *Arcadius*, aussi incapable que son frère, et les Barbares s'apprêtaient à envahir les plus belles contrées de l'Europe. Dieu voulait châtier les corruptions romaines et régénérer le monde chrétien ; l'empire allait tomber, parce que, devenu chrétien de nom, il ne se pénétrait pas de l'esprit du christianisme.

Saint Augustin.

Le schisme des donatistes continuait d'agiter l'Afrique. Après la condamnation qui les avait frappés, les donatistes, un moment étonnés, n'en devinrent que plus furieux. Ils s'emparaient des églises à main armée, brisaient les autels et les vases sacrés. Leur impiété alla jusqu'à rebaptiser de force, et, quand on refusait d'y consentir, on éprouvait de leur part les traitements les plus cruels. Saint *Augustin*, évêque d'Hippone (Bone), parut alors comme l'une des plus grandes lumières de l'Église. Il était né à Tagaste, en Numidie (354) ; la vive sollicitude de sainte *Monique*, sa mère, le prépara dès son bas âge au christianisme. Mais la philosophie païenne et le manichéisme perdirent ses premières

années, et il se livra à des désordres qui l'éloignaient de plus en plus de la vérité, comme il l'a dit en termes si énergiques dans ses *Confessions*. Monique pleurait et priait. Augustin passa deux années à Rome et à Milan (383-384), professant publiquement l'éloquence et attirant sur lui des applaudissements. Dans la dernière de ces deux villes, il eut le bonheur d'entendre saint Ambroise. C'est là que Dieu l'attendait : frappé soudainement dans les profondeurs de son âme par un coup de la grâce, il renonça pour toujours au monde et à ses anciennes erreurs ; il changea complètement de vie, fut admis au baptême, ordonné prêtre (393), et devint évêque d'Hippone (395). A partir de ce moment, sa vie ne fut plus qu'une lutte continuelle contre l'erreur et contre la corruption.

Il entreprit les plus grands travaux pour ramener les donatistes dans le sein de l'Église, et il réussit à en convertir un grand nombre. Mais les autres s'endurcirent davantage : ils lui dressèrent des embûches, et ce grand évêque y aurait péri, sans une protection spéciale de la Providence qui le destinait à d'autres combats. Les évêques catholiques, touchés de ces maux, proposèrent une conférence, et tous les évêques d'Afrique, tant les donatistes que les catholiques, se rendirent à Carthage. On choisit, de chaque côté, sept évêques pour conférer ensemble au nom de tous les autres. Alors les évêques catholiques, au nombre de près de trois cents, donnèrent un exemple admirable de générosité : ils offrirent de céder leurs sièges aux évêques donatistes, pourvu que ceux-ci voulussent bien mettre fin au schisme et se réunir à l'Église. Saint Augustin, qui avait inspiré à ses collègues cette admirable modération, fut un des sept évêques choisis par les catholiques. Tout se passa avec beaucoup d'ordre. Augustin, chargé de soutenir les droits de la vérité, prouva avec évidence qu'il ne peut y avoir aucune raison légitime de rompre l'unité, et que les donatistes n'avaient d'autre parti à prendre, pour rentrer dans la voie du salut, que de rentrer dans le sein de l'Église. Les évêques schismatiques n'eurent rien de solide à opposer à la force

des raisons de saint Augustin ; les peuples, qui surent jusqu'à quel point l'erreur avait été confondue dans cette célèbre conférence, ouvrirent enfin les yeux, et, depuis ce temps, ils vinrent en foule se réunir à l'Église (411).

Fin de saint Jean Chrysostome.

L'Église d'Orient avait aussi ses épreuves. Saint Chrysostome, élevé sur le siège de Constantinople, poursuivait dans sa province avec un zèle intrépide la réforme du clergé et la répression de tous les abus. Un parti puissant se forma contre lui. Une homélie qu'il prononça contre le luxe et le dérèglement des femmes, fut représentée à l'impératrice Eudoxie comme une allusion personnelle dirigée contre elle et contre les dames de sa cour ; l'impératrice excita l'empereur contre le zélé patriarche ; on envenima toutes les paroles et toutes les démarches du saint, et l'on obtint sa déportation et son bannissement. Mais alors éclata l'amour des fidèles pour leur vénérable pasteur. Saint Jean Chrysostome avait été expulsé la nuit de Constantinople et transporté sur la côte d'Asie. Le peuple, en apprenant cet exil, remplit les églises et les places publiques de gémissements et de clameurs. La nuit suivante, un tremblement de terre ébranla la ville et tous les environs. L'impératrice Eudoxie en fut effrayée : elle envoya elle-même chercher saint Jean Chrysostome qui rentra en triomphe au milieu de son peuple. Mais, quand la terreur d'Eudoxie fut passée, la haine reprit le dessus. De nouveaux abus, que signala le saint avec une intrépide énergie, venaient directement d'elle ; on n'eut pas de peine à lui persuader que saint Jean Chrysostome l'avait personnellement insultée. Elle résolut de le perdre. « Hérodiane est en furie, s'écria un jour saint Chrysostome, qui n'ignorait pas ce qu'on tramait contre lui ; elle danse encore, et demande de nouveau la tête de Jean. » Elle l'obtint en effet. L'empereur Arcadius intima l'ordre d'exil. « J'ai reçu de Dieu mon Église, dit l'intrépide patriarche ; je ne l'abandonnerai que si vos soldats m'enlèvent. » L'empereur ne recula pas devant l'emploi de la violence. Saint

Chrysostome fut forcé de quitter Constantinople, et l'on mit un intrus à sa place.

L'exil de saint Chrysostome dura jusqu'à sa mort. Tombé malade par suite des rigueurs exercées contre lui, et sentant sa fin prochaine, il se fit revêtir d'habits blancs en signe de délivrance, distribua aux assistants le peu qui lui restait, reçut l'Eucharistie, et expira en prononçant ces paroles d'action de grâces : « Dieu soit loué de tout ! » L'impératrice Eudoxie l'avait précédé au tombeau, Arcadius le suivit de près (408); *Théodose le Jeune* monta sur le trône (408-450), et l'Église vit de meilleurs jours.

Le Pélagianisme.

Mais l'Occident fut agité à son tour par l'hérésie. Un moine, nommé *Pélagie*, et né dans la Grande-Bretagne, vint semer de nouvelles discordes et de nouveaux troubles. Il niait la transmission du péché d'Adam et d'Ève à leur postérité; le baptême n'avait donc pas à effacer la tache du péché originel, il n'imprimait dans l'âme du chrétien que le sceau de l'adoption divine. Pélagie enseignait, en conséquence, que le libre arbitre de l'homme est aussi entier, aussi puissant depuis la chute d'Adam qu'avant son péché, et que les forces du libre arbitre, sans aucun secours surnaturel, suffisent à l'homme pour accomplir tous les préceptes divins, pour surmonter toutes les tentations, pour l'élever à la plus sublime perfection, et pour obtenir la vie éternelle. C'était directement anéantir la grâce divine, et indirectement renverser tout le mystère de la Rédemption.

Saint Augustin s'éleva avec force contre la nouvelle hérésie; il la poursuivit jusque dans ses derniers retranchements, et établit avec tant de vigueur la doctrine chrétienne sur la grâce, qu'il mérita d'en être appelé le docteur. Mais l'hérésie persistait, et tout le monde se tournait vers le Siège apostolique pour en recevoir la définition exacte de la croyance de l'Église. Le Souverain-Pontife condamna solennellement Pélagie et ses sectateurs. C'est alors que saint

Augustin prononça ces paroles, si souvent répétées depuis : « Rome a parlé ; la cause est finie : puisse l'erreur l'être « aussi ! »

Le désir de saint Augustin ne fut pas rempli. Pélage et ses partisans songèrent moins à se soumettre qu'à éviter la honte de leur condamnation ; l'hérésiarque parvint même, par ses déclarations équivoques, à tromper pendant quelque temps le pape saint *Zozime*, successeur d'Innocent I^{er} (417-418). Le concile de Carthage (418) dévoila la fourberie de Pélage ; *Zozime* ne garda plus de ménagements, et l'empereur Honorius lui-même exila dix-huit évêques d'Italie, qui avaient embrassé le pélagianisme.

Les semi-pélagiens.

Pour se sauver, le pélagianisme se mitigea ; les restes de la secte adoptèrent une opinion moyenne sur la grâce, admettant sa nécessité, contre Pélage, mais prétendant qu'elle n'est pas nécessaire pour le commencement, et attribuant la persévérance, qui mène au salut, à la liberté et au mérite de l'homme. Les partisans de cette hérésie adoucie reçurent le nom de semi-pélagiens. Saint Augustin la combattit avec force ; mais sa ville épiscopale ayant été assiégée par les Vandales, il fut obligé de suspendre ses travaux, auxquels la mort vint bientôt mettre un terme (28 août 430). Ce fut saint *Prosper* d'Aquitaine et saint *Hilaire* d'Arles qui continuèrent la lutte. Enfin le semi-pélagianisme fut solennellement condamné, un siècle plus tard, dans deux conciles tenus, l'un à Orange en 529, et l'autre à Valence en 530. On y décréta, comme enseignement de l'Église, que les commencement de la foi sont un fruit de la grâce ; que la grâce, librement donnée, précède toute bonne action faite par l'homme ; que ceux qui sont régénérés, comme les élus, ont besoin de la grâce divine pour persévérer dans le bien. Ces décisions furent confirmées par le Saint-Siège, et le semi-pélagianisme disparut peu à peu.

Le Nestorianisme.

Une nouvelle hérésie parut sous le pontificat de saint *Cé-*

lestin 1^{er}, et troubla surtout l'Orient. *Nestorius* était patriarche de Constantinople. C'était un esprit orgueilleux, superficiel et visant à la profondeur, plus ampoulé qu'éloquent, et ami de la nouveauté. Il tomba dans l'erreur en combattant les restes des ariens et des macédoniens. Dans un sermon prononcé le jour de Noël de l'année 427, il avança « qu'appeler « la Vierge mère de Dieu (théotocos), ce serait justifier la « folie des païens, qui donnent des mères à leurs dieux. » Cet outrage à la sainte Vierge excita l'horreur du monde chrétien tout entier ; mais *Nestorius* ne voulut pas reculer. En s'expliquant, il développa son hérésie. Il prétendit que l'on devait appeler la sainte Vierge seulement mère du Christ, c'est-à-dire que tout le mystère de l'Incarnation se trouvait ébranlé, et que, tout en admettant la divinité du Verbe, *Nestorius* rejetait la divinité de JÉSUS-CHRIST. Quelques évêques adoptèrent cette erreur, et *Dorothee*, évêque de *Marcianopolis*, prêchant un jour à Constantinople en présence de *Nestorius*, poussa l'impiété jusqu'à dire : « Si quel-
« qu'un dit que Marie est mère de Dieu, qu'il soit ana-
« thème ! » A cette parole, le peuple poussa un cri d'indignation et sortit de l'église ; tout l'Orient s'émut à la nouvelle de ce scandale ; l'outrage fait à la maternité divine de la sainte Vierge ouvrait les yeux sur les conséquences de l'erreur.

Dieu avait suscité saint *Athanase* contre l'arianisme, saint *Augustin* contre le pélagianisme ; il suscita saint *Cyrille*, patriarche d'Alexandrie, contre l'hérésie de *Nestorius*. L'erreur avait pénétré jusque chez les moines de l'Égypte. Saint *Cyrille* leur écrivit pour les instruire, et s'adressa ensuite à *Nestorius* lui-même pour le faire revenir de son erreur ; mais il n'en obtint rien. Les deux patriarches finirent par porter la cause au tribunal du pape saint *Célestin*. Le Pape, justement alarmé des progrès de la doctrine impie de *Nestorius*, écrivit ces mots qui tranchaient la question : « Je m'é-
« tonne comment on peut mettre en doute si la sainte
« Vierge doit être appelée *Mère de Dieu* ; car si JÉSUS-
« CHRIST est Dieu, la sainte Vierge sa mère est mère de
« Dieu ; c'est la foi que les Apôtres nous ont enseignée. »

Concile œcuménique d'Éphèse (431).

La résistance opiniâtre de Nestorius amena la convocation d'un concile général à Éphèse, en 431. Saint Cyrille le présida, en qualité de légat du Pape, en attendant l'arrivée d'autres légats envoyés par saint Célestin. Les évêques se trouvèrent réunis au nombre de deux cents dans la grande église d'Éphèse. Ils placèrent au milieu d'eux, sur un trône d'or, le livre des Évangiles, pour représenter l'assistance de JÉSUS-CHRIST, qui a promis d'être au milieu des pasteurs assemblés en son nom. Nestorius vint aussi à Éphèse; mais il refusa de comparaître devant le concile, et l'on dut procéder en son absence à l'examen de ses écrits. Quand la lecture en fut achevée, tous les Pères s'écrièrent d'une voix unanime : « Anathème à ces impiétés! anathème à qui-
« conque soutient cette doctrine de mensonge, contraire
« aux saintes Écritures [et à la tradition d's Pères! » On lut ensuite la lettre du pape saint Célestin, qui fut insérée en entier dans les actes; Nestorius fut ensuite déposé et excommunié, et la sainte Vierge solennellement déclarée *Mère de Dieu*.

Le peuple d'Éphèse était demeuré tout le jour à la porte de l'église où les Pères étaient assemblés, afin de connaître plus tôt la sentence. Quand le jugement fut connu, on l'accueillit avec des transports d'enthousiasme. Les évêques, en s'en retournant dans leurs demeures, se virent entourés d'une multitude joyeuse, escortés à la lueur des flambeaux, couverts de fleurs et portés en triomphe; la ville était toute entière illuminée, et l'on brûlait des parfums devant les images de la sainte Vierge. Les nestoriens vaincus firent un dernier effort pour retarder leur chute. Le représentant de l'empereur à Éphèse, qui leur était dévoué, intercepta les lettres du concile, et fit une fausse relation de ce qui s'y était passé. Mais la vérité finit par se faire jour. Un député, déguisé en mendiant, porta la véritable relation, enfermée dans le creux d'une canne, et pénétra dans le palais. Lorsque Théodose connut la vérité, il relégua Nestorius dans un mo-

nastère d'Antioche, puis en Égypte, où l'hérésiarque mourut misérablement (439).

Hérésie d'Eutychès.

L'hérésie s'attaquait avec acharnement à la personne de JÉSUS-CHRIST : les ariens niaient la divinité du Verbe et détruisaient la Trinité ; les pélagiens, en niant la grâce, rendaient la rédemption par JÉSUS-CHRIST inutile ; les nestoriens, en soutenant qu'il y a en JÉSUS-CHRIST deux personnes comme deux natures, détruisaient l'Incarnation, l'erreur opposée allait ne reconnaître qu'une seule nature, et mener aux conséquences absurdes d'une hérésie précédente qui faisait souffrir la Divinité, celle des *Patropassiens*. Ce fut un moine, nommé *Eutychès*, archimandrite ou supérieur d'un monastère, près de Constantinople, qui répandit la nouvelle hérésie. Il avait montré un zèle ardent contre le nestorianisme, mais ce zèle s'était signalé plus d'une fois par des exagérations suspectes. Nestorius soutenait qu'il y a deux personnes en JÉSUS-CHRIST ; Eutychès, allant à l'extrême opposé, soutint qu'il n'y a qu'une seule nature depuis l'incarnation ; d'où le nom de *monophysites* ¹ donné à ses sectateurs. Nestorius niait la divinité du Christ, Eutychès niait son humanité, et les deux hérésiarques arrivaient aux mêmes conséquences par ces deux voies opposées. L'archimandrite de Constantinople propagea d'abord ses erreurs parmi les moines de son couvent. Vainement averti par un évêque de ses amis qui aurait voulu le faire revenir à la vraie doctrine, il fut enfin dénoncé à l'archevêque de Constantinople, qui était alors saint *Flavien*. Un concile s'assembla ; Eutychès refusa d'abord de comparaître. Obligé enfin de se présenter devant le concile, et sommé de s'expliquer, il le fit avec tous les subterfuges dont les hérésiarques ont coutume d'user en ces occasions. Il fut condamné par le concile, mais il avait un parti puissant à la cour de Constantinople, et ce parti décida l'empereur Théodose le Jeune à revenir sur le jugement

1 Du grec *monos*, seul, *physis*, nature.

prononcé, et à convoquer un nouveau concile qui serait œcuménique.

Le brigandage d'Ephèse (449).

L'assemblée s'ouvrit à Ephèse, le 8 août 449, dans l'église de Sainte-Marie, où s'était tenu le concile contre Nestorius. Le pape qui était alors saint Léon le Grand n'avait rien auguré de bon de cette assemblée et avait voulu prévenir le mal; les faits ne vinrent que trop confirmer ses prévisions. L'âme du concile était *Dioscore*, patriarche d'Alexandrie, qui avait succédé à saint Cyrille, et qui suivait les sentiments d'Eutychès. Au lieu de commencer par lire les lettres du pape saint Léon, comme les légats le proposaient, on lut celles de l'empereur, qui étaient très-défavorables à saint Flavien, et qui empiétaient sur les prérogatives spirituelles du concile, en nommant le président, et en assignant la marche à suivre dans le jugement d'une question dogmatique. On rétablit Eutychès dans sa dignité sacerdotale et dans ses fonctions d'archimandrite. Saint Flavien de Constantinople et Eusèbe de Dorylée furent déposés. Flavien en ayant appelé au Pape, Dioscore s'oublia dans sa colère jusqu'à porter sur lui une main sacrilège; on dit même qu'il le frappa au visage, et, qu'après l'avoir renversé par terre, il lui marcha sur le ventre. Le saint patriarche ne survécut que peu de jours à ces indignes traitements. Cette scène de violence, d'autres qui la suivirent, firent appeler avec raison cette assemblée *le brigandage d'Ephèse*. D'autres évêques, parmi lesquels l'illustre *Théodoret*, évêque de Cyr, en Syrie, furent déposés. Les protestations des légats du Pape ne purent rien arrêter; ils quittèrent le concile après être courageusement restés fidèles à leur devoir, malgré les menaces, les outrages et les violences.

Le Souverain-Pontife travailla avec une infatigable activité à détruire le mauvais effet produit par *le brigandage d'Ephèse*. Mais l'empereur Théodose était toujours prévenu en faveur de l'erreur. Ce ne fut qu'après sa mort, lorsque sa sœur sainte *Pulchérie* eut épousé *Marcien*, aussi pieux qu'elle,

que la concorde fut rétablie entre le Saint-Siège et l'empire; la convocation du concile de Chalcédoine, en 451, fut l'heureux résultat de cet événement.

Concile de Chalcédoine, 4^e œcuménique (451).

Cinq cent vingt évêques assistèrent à ce concile; quatre légats du Pape étaient présents, et c'était l'un d'eux qui présidait l'auguste assemblée.

Dès la première session, l'on condamna Dioscore, et l'on dit anathème à quiconque n'admettait qu'une nature en JÉSUS-CHRIST. Puis on lut l'admirable lettre que saint Léon avait écrite à Flavien dès le commencement de l'hérésie, et dans laquelle le savant Pape exposait avec autant de solidité que de lumière la foi catholique sur le mystère de l'Incarnation. « Nous croyons tous ainsi, s'écrièrent les évêques; « c'est Pierre lui-même qui a parlé par la bouche de Léon; « telle est la doctrine orthodoxe : anathème à qui ne croit « pas ainsi. »

L'empereur Marcien, qui avait assisté à la sixième session du concile, se fit lire la définition de foi, et, quand les évêques lui eurent dit que c'était là la foi de l'Église, il rendit une loi pour faire exécuter les décrets du concile.

§ II. — Les invasions des Barbares.

Pendant que l'hérésie troublait l'Église, et particulièrement l'Église d'Orient, les Barbares ravageaient l'empire d'Occident, et finissaient par le renverser. Au milieu de ces calamités, l'Église fut la plus puissante protectrice des malheureuses populations en proie à toutes les horreurs de la guerre.

Alaric.

Alaric, roi des Visigoths, fut le premier chef barbare qui entra dans les terres de l'empire, après la mort de Théodose le Grand (402). Il fut repoussé une première fois par Stilicon, général d'Honorius, qui célébra ses victoires par un pompeux triomphe, à la suite duquel il donna le dernier combat de gladiateurs à Rome. Constantin avait interdit ces combats,

mais les mœurs avaient été plus fortes que les lois. En cette circonstance, un moine, nommé *Télémaque*, sortit tout exprès de sa solitude pour mettre fin à ces jeux repoussés par l'humanité aussi bien que par la religion. Il se jeta dans le cirque au milieu des gladiateurs, et s'efforça de les séparer. Les spectateurs le massacrèrent ; mais le sang du martyr porta ses fruits, et les combats de gladiateurs furent définitivement abolis.

Alaric revint en Italie après la mort de Stilicon. Un pieux solitaire osa seul essayer de l'arrêter, en l'avertissant que le ciel venge les malheurs de la terre. « Mon père, dit le « Barbare, ce n'est pas ma volonté qui me conduit ; j'en- « tends sans cesse à mes oreilles une voix qui me crie : « Marche, et va saccager Rome. » C'était, en effet, Dieu qui poussait les Barbares contre Rome, et qui voulait renouveler le monde. La capitale de l'empire fut épargnée une première fois ; mais Alaric revint bientôt, et, cette fois, Rome ne put échapper au châtement. La ville fut prise, et livrée au pillage pendant trois jours. Le feu se joignit au pillage ; le fracas des maisons que dévorait l'incendie, les insultes, les cris, l'épouvante, les tortures, répandaient de toutes parts une horrible confusion, et, comme si le ciel se fût armé lui-même pour châtier cette superbe dominatrice des nations, un furieux orage se joignit aux ravages des Goths ; la foudre renversa plusieurs temples, et réduisit en poussière les idoles que les empereurs chrétiens avaient épargnées pour l'ornement de la ville. Cependant la majesté de la religion chrétienne contint les Barbares. L'église de Saint-Pierre et celle de Saint-Paul furent désignées par le vainqueur lui-même comme des lieux de refuge. Tous les vases de l'église de Saint-Pierre, apportés à Alaric, furent renvoyés aux prêtres, et on vit les soldats, frappés d'admiration pour les vierges chrétiennes, les conduire eux-mêmes aux asiles marqués pour les soustraire à tous les outrages (410).

Attila.

Pendant qu'Alaric ravageait l'Italie, les Vandales, les

Suèves et les Alains s'étaient précipités sur la Gaule, et n'avaient guère rencontré que dans les évêques des obstacles à leur fureur de dévastation. Les Visigoths se jetèrent ensuite sur la Gaule ; puis parut le terrible roi des Huns, *Attila*, qui s'appelait lui-même le *fléau de Dieu*. En paix avec l'empire d'Orient, Attila envahit la Gaule. Trèves, Strasbourg, Metz et cent autres villes furent prises, pillées et incendiées. Une humble vierge, bergère de Nanterre, sainte *Geneviève*, sauva Paris. Les Huns approchaient ; les Parisiens recoururent à elle, et elle pria Dieu pour eux. On s'attendait à tout moment à voir paraître les Huns, quand la nouvelle se répandit qu'un désordre imprévu et sans cause connue avait éclaté dans les rangs des Barbares, et les avait subitement décidés à changer de route : Paris était sauvé.

Les Huns se dirigèrent sur Orléans, qui fut aussi sauvé par saint *Aignan*, son évêque, et par le général romain *Aétius*. Repoussé d'Orléans, Attila vint assiéger Troyes avec ses bandes féroces, impatientes de vengeance, de pillage et de sang. Là encore, il rencontra un évêque, saint *Loup*, qui tint lieu à la ville des armes, de la garnison et des fortifications qui manquaient, et, quelques jours après, il fut complètement défait par *Aétius* dans les Champs catalauniques ; la Gaule fut délivrée des Huns.

L'année suivante (452) fut témoin d'événements non moins merveilleux. Attila et ses hordes reprirent aussitôt leurs courses, ils franchirent les Alpes, et vinrent établir leur camp sur les rives du Pô, pendant que l'empereur *Valentinien III* se réfugiait à Rome, auprès du pape saint *Léon le Grand*.

L'empereur, le sénat et le peuple, désespérés, se tournèrent vers le Pape, et *Léon* accepta la dangereuse mission de se présenter devant le *fléau de Dieu*. Il s'agissait du sort non-seulement de Rome, mais de l'Italie, de l'empire et de la chrétienté tout entière : *Léon* ne pouvait hésiter. Le 11 juin 452, le Pape, accompagné de plusieurs illustres et saints personnages, se mit en route pour aller trouver *Attila*. Avant de pénétrer auprès du roi barbare, il revêtit ses

ornements pontificaux, et, suivi de ses prêtres et de ses diacres, il aborda Attila. Que se passa-t-il dans cette mémorable entrevue? Quel fut le langage tenu par saint Léon? Quelle fut la réponse d'Attila? On ignore les détails; mais ce qui est certain, c'est qu'Attila quitta l'Italie. Lorsque saint Léon l'eut quitté, les Barbares lui demandèrent pourquoi il avait montré tant de respect au Pape, au point de lui obéir en tout ce qu'il avait commandé. Attila répondit : « Ce n'est point la personne de celui qui est venu me
 « trouver qui m'a inspiré une crainte si respectueuse, mais
 « j'ai vu auprès de ce pontife un autre personnage d'une
 « figure beaucoup plus auguste, vénérable par ses cheveux
 « blancs, qui se tenait debout, en habits sacerdotaux, une
 « épée nue à la main, me menaçant, avec un air et un geste
 « terribles, si je n'exécutais pas fidèlement tout ce qui m'était
 « demandé par l'envoyé. » Ce personnage était l'apôtre saint Pierre; une autre tradition fait apparaître en même temps l'apôtre saint Paul. Attila mourut l'année suivante.

Genséric.

L'un des peuples barbares qui ont laissé les plus sanglants souvenirs, s'était établi en Afrique sous la conduite du roi *Genséric* : c'étaient les Vandales, contre qui saint Augustin n'avait pu parvenir à défendre sa ville épiscopale d'Hippone. L'impératrice Eudoxie, veuve de Valentinien, appela Genséric en Italie pour se venger de l'empereur Maxime, qui l'avait épousée malgré elle, après avoir fait tuer son époux (455). Genséric accourut et débarqua à Ostie. Rome ne songea pas même à se défendre : l'empereur, le sénat, les fonctionnaires publics cherchèrent leur salut dans la fuite. Le peuple, furieux d'un tel abandon, massacra Maxime avec son enfant, au moment où il s'échappait de la ville; mais tout son courage s'épuisa dans cet acte de vengeance. Trois jours après, Genséric était aux portes de Rome, et s'étonnait lui-même de ne voir aucun préparatif de défense. Le Pape seul s'occupa de sauver encore une fois ce peuple ingrat et lâche. Revêtu des ornements pontificaux, suivi de son clergé et des

notables de Rome, il se rendit à la rencontre de Genséric. Dieu ne permit pas que son serviteur obtint le salut complet de la ville ; Rome méritait d'être châtiée : l'intercession de saint Léon servit seulement à sauver les habitants de la mort, et la ville de l'incendie ; mais Genséric réserva à ses soldats le droit de piller toutes les richesses publiques et particulières. Le Barbare tint parole : le sang ne coula pas, l'incendie n'exerça pas ses ravages, mais, pendant quatorze jours, du 15 au 29 juin, les Vandales, avec leurs alliés, les Alains et les Maures, dépouillèrent les églises, les palais, les maisons, de tous les trésors qu'il leur fut possible d'enlever et les entassèrent sur leurs vaisseaux.

Fin de l'empire d'Occident (476).

Depuis cette époque, l'empire d'Occident n'exista plus guère que de nom. Les empereurs ne firent que passer sur le trône, et c'étaient des chefs barbares qui les faisaient et les défaisaient à leur gré. *Odoacre*, chef des Hérules, mit fin à ce fantôme d'empire en renversant l'empereur *Romulus Augustule* (476), et il se forma un royaume d'Italie qui tomba, moins de vingt ans après (493), sous la domination de *Théodoric*, roi des Ostrogoths, ariens comme les Visigoths. Les Ostrogoths occupaient donc l'Italie ; les Vandales, l'Afrique ; les Visigoths occupaient une partie de l'Espagne, avec les Suèves et les Alains, et le sud de la Gaule ; les Francs s'emparèrent du reste de la Gaule, sous la conduite de *Clovis* ; les Anglais et les Saxons, de la Grande-Bretagne, et les Burgondes ou Bourguignons étaient établis à l'orient de la Gaule. Les Barbares dominaient dans toute l'étendue de l'ancien empire d'Orient, et tous étaient ariens ou païens, lorsque la conversion de *Clovis* (496) vint mettre au service de l'Eglise une nation catholique.

§ III. — Les Saints et les Papes.

Grand nombre de Saints.

Le V^e siècle, éprouvé par les hérésies et par les invasions des Barbares, fut consolé et sauvé par les saints, qui parurent

dans tous les rangs de la société : sur le trône impérial avec sainte Pulchérie, sur la chaire de saint Pierre avec tous les Papes, et en particulier, avec saint Léon le Grand, sur un très-grand nombre de sièges épiscopaux, dans les monastères et dans les villes comme au milieu des déserts. Il serait impossible de les faire tous connaître ici ; on ne pourra s'occuper que de quelques-uns.

Saint Jean le Nain et saint Arsène.

Saint *Jean*, qu'on surnomma *le Nain* à cause de sa petite taille, s'enfonça dans les déserts de l'Égypte, et se mit sous la direction d'un saint ermite. Celui-ci, pour éprouver son obéissance, lui ordonna d'abord de planter, dans un terrain sec, le bâton qu'il tenait à la main, et de l'arroser tous les jours, jusqu'à ce qu'il produisît du fruit. Le disciple obéit avec simplicité ; il continua pendant trois ans d'arroser le bâton, sans faire aucune observation, et quoique la rivière où il pouvait puiser de l'eau fût fort éloignée. Dieu récompensa miraculeusement une obéissance si parfaite : le bâton prit racine, et produisit du fruit ; l'ermite le cueillit, le porta à l'église, et dit à ses frères : « Prenez et mangez le fruit de de l'obéissance. »

L'un des plus illustres solitaires du même temps est saint *Arsène*, romain de naissance, et issu d'une famille sénatoriale. Il était diacre. La réputation de sa vertu et de sa science le fit choisir par Théodose le Grand, sur la recommandation du pape saint Damase, pour présider à l'éducation de ses deux fils, Arcadius et Honorius. Arsène n'accepta qu'avec répugnance un fardeau que tant d'autres auraient ambitionné, à cause des honneurs qui l'accompagnaient, et il profita de la première occasion qui se présenta pour s'en débarrasser. Arcadius ayant un jour commis une faute considérable, il l'en punit sévèrement. Le jeune prince s'opiniâtra. Arsène vit dans son mauvais succès une preuve qu'il devait cesser de s'occuper de l'éducation des fils de Théodose. Il demanda à Dieu de lui faire connaître sa volonté. « Arsène, lui dit une voix, fuis la compagnie des

« hommes, et tu seras sauvé. » Il obéit aussitôt à cette voix du ciel, s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, et se rendit dans le désert de Scété, auprès de saint Jean le Nain, pour y vivre en anachorète. Il avait passé onze ans à la cour de Constantinople ; il en passa cinquante dans le désert, où il devint l'édification de tous les solitaires.

Saint Siméon Stylite.

Le moine le plus extraordinaire de ce siècle fut, sans contredit, saint Siméon Stylite ou *de la colonne*¹, dont la réputation s'étendit jusque chez plusieurs nations barbares et infidèles, chez les Perses, les Arabes, les Éthiopiens et les Scythes. Saint Siméon était fils d'un pauvre berger ; il naquit sur les confins de la Cilicie et de la Syrie. Saisi, dès sa plus tendre jeunesse, d'un ardent amour de la mortification et de l'humilité, il rechercha les monastères où l'on pratiquait les grandes austérités, et ajouta à celles qu'il voyait en usage autour de lui.

Enfin, pour se dérober aux distractions qui venaient le troubler dans sa retraite, il imagina un genre de vie dont on n'avait pas encore vu d'exemple. L'an 423, il fit faire une colonne de six coudées de haut, sur laquelle il vécut quatre ans. Il en fit ensuite élever une de douze coudées, puis une troisième de vingt-deux. Il demeura treize ans tant sur l'une que sur l'autre. Enfin, il passa les vingt-deux dernières années de sa vie sur une quatrième colonne haute de quarante coudées.

On se scandalisa de ce genre de vie, qu'on attribuait à la vanité ou à l'extravagance. Les évêques et les abbés du voisinage, avant de condamner Siméon, le soumirent à une épreuve décisive. Ils envoyèrent un député qui lui commanda de descendre de sa colonne. Le saint se mit en devoir d'obéir. « Restez, dit alors le député, conformément aux instructions qu'il avait reçues ; restez : la promptitude de votre obéissance prouve la pureté des motifs qui vous font

1. *Stylos* signifie *colonne* en grec.

« agir ; continuez de suivre la volonté de Dieu, et de correspondre fidèlement à votre vocation. » Des conversions nombreuses montrèrent que la vie du Stylite pouvait être plus utile aux hommes, que d'autres vies considérées par le monde comme bien plus dignes d'imitation et d'envie. La nation entière de Lazes, venue de la Colchide pour l'é-couter, se convertit à sa prédication et à l'exemple de ses vertus. Les empereurs Théodose le Jeune et Léon le consultèrent souvent, et se recommandèrent à ses prières, l'empereur Marcien se travestit en simple particulier pour se procurer plus facilement le plaisir de le voir et de l'entendre. Ce fut par ses avis que l'impératrice Eudoxie abjura l'eutychieisme quelque temps avant sa mort.

Saint Patrice.

Pendant que les moines pratiquaient l'apostolat par l'exemple de leurs vertus, par leur enseignement, par leur zèle à propager et à défendre la foi, d'autres saints se vouaient plus particulièrement à la carrière de l'apostolat parmi les idolâtres. Saint *Victrice*, évêque de Rouen, mort en 415, évangélisa les habitants de la Basse-Picardie, de l'Artois, de la Flandre et du Hainaut ; saint *Ninien*, fils d'un prince breton, porta la foi dans le pays des Cambriens et chez les Pictes du midi de l'Écosse. Dans le même temps, l'Irlande était évangélisée par saint *Patrice*, mort en 464. Patrice naquit en Écosse. Le pape saint Célestin le sacra évêque d'Irlande, et l'envoya dans cette île, revêtu de l'autorité apostolique et comblé de bénédictions. Célestin étant mort peu de jours après, saint Sixte III confirma la mission de Patrice et lui associa quelques ouvriers évangéliques. Patrice se rendit aussitôt dans le champ qu'il devait si bien féconder. Les conversions se multiplièrent avec une rapidité prodigieuse ; il fonda un grand monastère près de la ville de Downe, ordonna des évêques et des prêtres en plusieurs endroits, et eut la consolation de voir presque tout le pays devenu chrétien. Il fit un nouveau voyage à Rome, en 444, pour consulter saint Léon le Grand sur plusieurs difficultés,

et reprit avec une ardeur plus grande encore le cours de ses travaux apostoliques.

Saint Valentin.

Saint Léon le Grand envoya saint *Valentin* porter la parole de vie sur les bords de l'Inn et du Danube. Saint Valentin eut mille persécutions à subir de la part des païens et des ariens; repoussé de Passau et des environs, il évangélisa les Rhétiens et le Tyrol. Saint Séverin évangélisait en même temps d'autres contrées de la Germanie, la Pannonie et la Norique. Un jour qu'il s'était retiré dans une cellule solitaire, il vit quelques Barbares, qui se rendaient en Italie, se présenter devant lui pour lui demander sa bénédiction. Il se trouvait parmi eux un jeune homme d'une si grande taille, qu'il ne put se tenir debout dans la cellule. Il était pauvrement vêtu, mais le saint eut la révélation de ce qu'il devait être un jour : « Va en Italie, lui dit-il en le quittant, va; « vêtu maintenant des plus viles peaux, tu distribueras bientôt des trésors à un grand nombre. » Ce jeune Barbare était Odoacre, qui devait quelques années après renverser l'empire d'Occident à la tête des Hérules. Il se souvint de la prédiction du saint, lorsqu'il eut fait la conquête de Rome, et il lui écrivit pour l'engager à demander tout ce qu'il désirait. Séverin sollicita, pour toute faveur, le retour de quelques exilés.

Les Papes.

Les successeurs de saint Léon le Grand brillèrent par la sainteté comme ses prédécesseurs. Saint *Hilaire* (461-467) maintint avec vigueur la discipline ecclésiastique et s'opposa publiquement à l'empereur Anthémius, qui voulait introduire à Rome l'hérésie des Macédoniens. Saint *Simplice* (467-483), qui vit la fin de l'empire d'Occident, eut besoin de maintenir avec vigueur les droits de son siège contre les prétentions de l'empereur Zénon, qui régnait en Orient. Zénon désirait le triomphe de l'orthodoxie, mais il était d'un caractère faible, il se laissait circonvenir par ses courtisans, et, au lieu de recourir à l'Église pour juger les choses spirituelles, il se croyait capable de discerner le vrai du faux,

et voulait imposer aux autres sa foi comme étant la foi orthodoxe. C'est ainsi qu'il publia un soi-disant édit d'union, l'*Hénotique*, qui prétendait réconcilier les catholiques et les eutychiens en rejetant à la fois les erreurs d'Eutychès et le concile de Chalcédoine, et qui, au fond, donnait l'avantage aux monophysites. Saint Simplicie condamna l'*Hénotique*, qui fut également condamné par son successeur saint *Félix III* (483-492) ; mais l'opiniâtreté de Zénon, soutenu par le patriarche d'Alexandrie, *Pierre Monge*, et par le patriarche de Constantinople, *Acace*, amena un schisme déclaré, qui dura trente-sept ans (484-519). L'empereur Zénon mourut misérablement ; Acace et Pierre Monge le précédèrent au jugement de Dieu, ainsi qu'un autre patriarche, *Pierre le Foulon*, d'Antioche ; funeste triumvirat qui fit un moment triompher l'eutychianisme en Orient.

Saint *Gélase I^{er}*, successeur de saint Félix (592-496), affermit par son zèle la foi et le courage de plusieurs évêques d'Orient, mais la mauvaise volonté de l'empereur Anastase ne lui permit pas de ramener la paix et l'union dans cette Eglise désolée. Gélase tint à Rome, en 494, un concile de soixante-dix évêques, où furent réglées diverses questions d'intérêt général : la primauté et la suprématie du Siège de Rome étaient établies sur les paroles mêmes de JÉSUS-CHRIST ; le second rang était attribué à l'Église d'Alexandrie, le troisième à celle d'Antioche ; on fixa à quatre les conciles œcuméniques tenus jusqu'à cette époque, savoir : les conciles de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse et de Chalcédoine ; on fit le catalogue des livres permis et défendus, germe de l'*Index* des derniers siècles ; on dressa la liste des livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament ; on désigna les Pères dont l'Église admettait l'autorité : saint Cyprien, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile de Césarée, saint Athanase, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean Chrysostome, saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Prosper, saint Léon le Grand ¹.

1. Outre les Pères, on compte dans l'Église des saints honorés spécialement du titre de *docteurs*. L'Église grecque a produit quatre

CHAPITRE III.

CONVERSION DES BARBARES

(496-522).

TROIS DIVISIONS : *Conversion des Barbares. — Les Hérésies et les Conciles. — Les Saints et les Papes.*

§ I^{er}. — Conversion des Barbares.

Clovis et les Francs (496).

A la fin du V^e siècle, le schisme et l'hérésie dominaient en Orient ; les peuples qui avaient envahi l'empire d'Occident, Ostrogoths, Visigoths, Bourguignons, Vandales, étaient ariens ; les Anglo-Saxons, maîtres de la Grande-Bretagne, étaient païens, ainsi que les Francs, qui venaient de s'emparer de la plus grande partie de la Gaule, sous la conduite de *Clovis*. Telle était la situation, lorsque le pape saint *Anastase II* monta sur la chaire de saint Pierre, qu'il n'occupait que deux ans (496-498) ; mais lorsqu'il mourut, un grand événement était accompli : Clovis et les Francs avaient embrassé le christianisme, une puissante nation catholique s'était mise au service de l'Église.

Clovis, maître de la plus grande partie de la Gaule, épousa une nièce du roi arien des Burgondes ou Bourguignons, établis à l'est de la Gaule. Cette princesse, nommée *Clotilde*, quoique élevée dans une cour arienne, était catholique. Aidée et encouragée par les évêques catholiques de la Gaule, elle ne négligea aucune occasion d'instruire son mari et de

grands docteurs : saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome. L'Église latine aussi en a quatre : saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire le Grand, qui parut à la fin du sixième siècle. Les plus illustres parmi les autres docteurs de l'Église sont : saint Léon le Grand, saint Hilaire de Poitiers, saint Bernard (XII^e siècle), saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure (XIII^e siècle).

lui donner une grande idée du Dieu des chrétiens. Dieu l'éprouva d'abord ; un de ses enfants, que Clovis avait consenti à laisser baptiser, mourut ; un autre tomba dangereusement malade, et le roi païen ne manqua pas d'attribuer ces malheurs à la colère de ses dieux. Clotilde ne se découragea pas et redoubla ses prières. Alors survinrent les Allemands, qui envahirent la Gaule et menacèrent les possessions de Clovis. Le roi des Francs s'avança au-devant d'eux jusqu'à Tolbiac (Zulpich), à huit lieues de Cologne ¹. On se battit avec acharnement ; mais les Francs commençaient à prier, lorsque Clovis, le cœur touché et fondant en larmes, s'écria : « O JÉSUS-CHRIST, que Clotilde dit être le Fils du Dieu « vivant, qui viens, dit-on, au secours de ceux qui sont en « peine ; si tu m'accordes de vaincre ces ennemis, je croirai « en toi et je serai baptisé en ton nom. » Comme il disait ces paroles, les Allemands, tournant le dos, commencèrent à se mettre en déroute ; et, voyant que leur roi était mort, ils se rendirent à Clovis.

Alors, s'étant fait instruire par saint *Vaast*, évêque d'Arras, et par saint *Remi*, évêque de Reims, il se rendit dans cette dernière ville avec toute son armée, et se mit lui-même à exhorter ses soldats à quitter les idoles pour adorer le Dieu auquel ils étaient redevables de la victoire. De toutes parts on s'écria : « Nous renonçons aux dieux « mortels ; nous sommes prêts à adorer le vrai Dieu. » La nuit de Noël 496, Clovis fut baptisé avec plus de trois mille hommes de son armée : « Baisse la tête, doux Sicambre, lui « dit saint Remi ; brûle ce que tu as adoré, et adore ce que « tu as brûlé. » Le reste des Francs suivit bientôt, et la nation française, seule catholique au milieu des nations ariennes, mérita d'être appelée la *fille aînée de l'Église* ; ses rois, jusqu'à nos jours, se glorifièrent d'être les *fils aînés de l'Église*. Le monde chrétien se réjouit de cet heureux événement ; le pape Anastase écrivit à Clovis une lettre de félicitation ; saint *Avit*, évêque de Vienne, quoique sujet de Gondobaud, roi des Bourguignons, lui écrivit également

1. D'autres pensent que la rencontre eut lieu près de Strasbourg.

pour lui dire tout ce que l'Église attendait de sa conversion et de celle des Francs ; la vocation de la nation française, qui est de protéger l'Église, fut dès lors comprise ou présente par tout le monde.

La conversion de Clovis et la protection qu'il accorda aux catholiques lui valurent la conquête de la Gaule. Ce pays était catholique ; il ne s'y trouvait d'ariens que les Bourguignons et les Visigoths, et Clovis était regardé comme un libérateur par les disciples de la vraie foi, qui étaient persécutés. Les Visigoths furent vaincus et refoulés en Espagne, où ils se convertirent plus tard ; les Bourguignons se convertirent aussi, et leur royaume devint d'ailleurs un royaume franc. Enfin, les successeurs de Clovis conquièrent une partie de la Germanie, et y portèrent le christianisme avec eux. Tels furent les premiers résultats du baptême de Clovis et des prières de sainte Clotilde.

Conversion des Bourguignons.

Les Bourguignons, qui étaient ariens, ne tardèrent pas à se tourner vers l'Église catholique : saint Avit, évêque de Vienne, et saint *Maxime*, évêque de Genève, qui avaient travaillé à cette conversion, eurent la consolation de voir Sigismond, fils de Gondebaud, et Sigéric, son petit-fils, embrasser la vraie foi avec un grand nombre de Bourguignons. Arrivé au trône par la mort de son père, Sigismond donna ses soins à la conversion de son peuple ; l'arianisme disparut peu à peu, et cessa complètement de compter, lorsque la Bourgogne, qui formait alors un vaste royaume, tomba sous la domination des princes mérovingiens, successeurs de Clovis.

Récarède et les Visigoths.

En Espagne, la vraie foi fit des progrès non moins heureux. L'ancienne population était restée attachée à l'Église, comme en Gaule, mais les Suèves, établis en Galice, et les Visigoths, qui possédaient tout le reste avec quelques contrées du midi de la Gaule, étaient ariens. Le fils du roi

des Suèves étant tombé malade (vers 562), fut guéri par l'intercession et par l'application des reliques de saint Martin de Tours. Ce miracle convertit le roi et son fils. Un autre saint *Martin*, venu de Pannonie comme le premier, acheva la conversion du peuple, donna aux Suèves de Galice la règle de la foi, fonda des monastères, et, devenu archevêque de Braga, tint plusieurs conciles qui tracèrent les règles de la discipline et des mœurs. Saint Martin mourut vers 580.

Le royaume des Suèves, absorbé dans celui des Visigoths quelques années après (585), n'eut pas à souffrir dans sa foi, grâce à la conversion des conquérants. Une dernière persécution amena cette conversion. Un des fils du roi Léovigild, nommé *Herménégilde*, qui avait épousé une princesse catholique, embrassa la foi de sa femme, après avoir été instruit par saint *Léandre*, évêque de Séville¹, qui était son oncle maternel (580). Cette conversion irrita tellement Léovigild, qu'il se mit à persécuter violemment les catholiques, et qu'il finit par faire mourir son fils (586). Mais le frère de saint Herménégilde, *Récarède*, se déclara catholique aussitôt après la mort de son père (587). Son exemple et ses exhortations entraînèrent les évêques ariens ; le peuple suivit avec empressement, et bientôt l'arianisme disparut de tous les pays soumis à la domination des Visigoths.

Conversion des Lombards.

Les Ostrogoths, restés ariens en Italie, avaient vu tomber leur royaume sous les coups de Justinien, empereur d'Orient dont les généraux Bélisaire et Narsès reconquirent presque toute la péninsule (553). Mais bientôt les Lombards survinrent, sous la conduite d'Alboin ; ils ravagèrent toute l'Italie, et s'établirent fortement dans le nord, où Pavie devint leur capitale. Ils étaient ariens, et l'arianisme triompha encore une fois avec eux. L'un de leurs rois, Autharis, épousa *Théodelinde*, princesse bavaroise, qui était catho-

1. Saint Léandre avait un frère puîné qui lui succéda sur le siège de Séville, c'était saint Isidore ; il avait une sœur nommée Florentine qui est aussi honorée comme sainte par l'Eglise.

lique. Cette princesse ne réussit pas à convertir Autharis, mais elle fut plus heureuse auprès d'Agilulf, son second mari, qui se convertit. Saint *Grégoire le Grand*, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, contribua puissamment à cette conversion ; les Lombards, entraînés par l'exemple de leur roi, embrassèrent aussi la vraie foi pour la plupart, et la fusion s'opéra entre les conquérants et les anciens habitants du pays. La mémoire de la reine Théodelinde fut toujours chère aux Lombards ; malheureusement quelques-uns de leur rois favorisèrent plus tard l'arianisme, d'autres entreprirent de dépouiller l'Église romaine des pays qu'elle possédait : les divisions intestines, les troubles religieux et l'ambition sacrilège des rois, précipitèrent la chute du royaume Lombard, auquel Charlemagne devait porter le dernier coup.

Conversion des Anglo-Saxons.

Une nation païenne, celle des Anglo-Saxons, c'est-à-dire des Angles et des Saxons qui avaient envahi la Grande-Bretagne, vint réjouir l'Église par sa conversion, à l'époque même où les Saxons, les Visigoths et les Lombards reconnaissaient la divinité de JÉSUS-CHRIST, fils de Dieu. Ce fut encore saint Grégoire le Grand qui fut le principal instrument de cet heureux événement. N'étant encore que moine dans un couvent de Rome, ce grand Pape avait été frappé de la beauté de quelques jeunes Angles exposés sur le marché : « Ce ne sont pas des Angles, mais des anges, *non Angli sed angeli* », dit-il en faisant un jeu de mots que notre langue ne rend qu'imparfaitement ; et il voulait partir pour prêcher l'Évangile à ce peuple. On le retint alors ; mais, dès qu'il fut devenu Pape, il se rappela ses *anges*, et leur envoya saint *Augustin*, avec quarante moines (597).

Les circonstances étaient favorables. Les trois tribus germaniques établies dans la Grande-Bretagne depuis un siècle et demi, y avaient fondé sept royaumes, l'*heptarchie*, qui formaient une espèce de confédération sous la suprématie de l'un des rois, auquel on donnait le titre de *bretwalda*. Le

bretwalda était alors *Éthelbert*, roi de Kent, qui avait épousé Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. La princesse franque était catholique; elle détermina Éthelbert à accorder une entrevue aux missionnaires. La conférence eut lieu en plein air, dans l'île de Thanet, près de l'embouchure de la Tamise. Augustin et ses compagnons se rendirent processionnellement au lieu désigné, précédés d'une croix et d'un tableau représentant l'image du Sauveur, et chantant des litanies. Le roi les fit asseoir; Augustin prit la parole et se mit à proclamer la bonne nouvelle. Éthelbert demanda à réfléchir, avant de renoncer à ses anciennes croyances; mais il permit tout de suite aux missionnaires de s'établir dans la ville de Duroverne, sa capitale (aujourd'hui Cantorbéry). Les missionnaires y entrèrent processionnellement, selon leur coutume, et prirent ainsi, en suivant l'étendard de la croix et en chantant des psaumes, possession de cette terre qui devait produire tant de saints. A quelque distance de Duroverne, se trouvait une ancienne église demeurée déserte depuis les coups portés au christianisme par les païens: c'est là que saint Augustin commença ses prédications. On répara les ruines, l'office divin fut de nouveau célébré; on y baptisa les néophytes. La sainteté des hommes de Dieu, leur frugalité, leur désintéressement, et le don des miracles que Dieu leur accorda, touchèrent un grand nombre d'idolâtres, qui renoncèrent à leurs erreurs. Ethelbert lui-même, frappé de la pureté de leur vie et ravi de la sublimité de leur doctrine, se convertit, et son exemple fut suivi par une multitude innombrable de ses sujets. Le jour de Noël 598, saint Augustin baptisa plus de dix mille Angles.

Saint Grégoire, rempli de joie à cette nouvelle, s'occupa aussitôt de l'organisation de cette Église naissante. Il éleva saint Augustin à la dignité épiscopale, l'établit métropolitain (archevêque), distribua les évêchés, et envoya de nouveaux ouvriers évangéliques. Saint Augustin mourut en 604, la même année que saint Grégoire le Grand. Son œuvre se continua et s'acheva après lui.

§ II. — Les Hérésies et les Conciles.

Schisme de Constantinople.

Le schisme que l'empereur Anastase soutenait à Constantinople réagit jusqu'à Rome, où l'on essaya d'opposer un antipape au pape saint *Symmaque* (498); les troubles qui suivirent ne furent apaisés que grâce à l'intervention de *Cassiodore*, ministre catholique du roi arien des Ostrogoths, Théodoric. Le calme ne se rétablit à Rome qu'au bout de cinq ans; les entreprises hérétiques de l'empereur Anastase ne permirent pas à l'Église de Constantinople de recouvrer la paix. Ce prince, impie et cruel, exila le patriarche de Constantinople, après avoir tenté de le faire assassiner, parce qu'il ne voulait pas condamner le concile œcuménique de Chalcédoine; il mit en pièces et livra aux flammes les actes authentiques de ce concile et fit jeter en prison les prêtres orthodoxes. Le schisme ne fut enfin terminé que sous Justin le Vieux, successeur d'Anastase, et sous le pontificat de saint *Hormisdas*; il avait duré trente-cinq ans (484-512).

Persécution de Théodoric.

Saint *Jean I^{er}*, successeur de saint *Hormisdas* (523-526), fut soumis à de rudes épreuves pendant son court pontificat. Le roi Théodoric qui, bien qu'arien, avait donné sa confiance à de fervents catholiques, comme *Cassiodore*, *Boèce* et *Symmaque*, beau-père de ce dernier, voulut tout à coup se venger sur les catholiques de ses États, des mesures de rigueur prises contre les ariens par l'empereur Justin. *Cassiodore* quitta la cour pour ne pas suivre son maître dans cette voie. Théodoric manda le pape saint Jean à Ravenne, et le força d'aller à Constantinople pour demander un adoucissement au sort des ariens. C'était la première fois que le Souverain-Pontife entreprenait un pareil voyage. Constantinople, l'Orient tout entier s'émurent. Une foule immense vint à la rencontre du Pontife, à une grande distance de Constantinople; l'empereur se prosterna devant lui et voulut recevoir la couronne de ses mains; le patriarche le supplia

d'officier solennellement dans la grande basilique, le jour de Pâques de l'année 525. Jean I^{er} engagea Justin à se montrer moins rigoureux à l'égard des hérétiques, à leur laisser les églises dont ils étaient encore en possession ; mais ni lui, ni l'empereur ne consentirent à remettre aux ariens les églises possédées par les catholiques, ni à rendre à l'arianisme ceux qui s'en étaient détachés. C'était là ce qu'avait voulu Théodoric ; il fut vivement irrité de la fermeté du Pape. Il venait de faire mourir cruellement Boèce sur d'injustes soupçons, et Symmaque, son beau-père. Il jeta en prison le Pape avec les évêques qui l'avaient accompagné. Le saint Pontife mourut de faim et de soif. Le peuple se porta en foule à ses funérailles ; Dieu manifesta sa sainteté par la guérison d'un énergumène qui s'était approché du cercueil. Le corps de Jean I^{er} fut solennellement transporté de Ravenne à Rome, et enseveli dans l'église du Vatican.

Théodoric survécut peu à ses victimes. Trois mois après la mort du Pape, comme on lui servait sur sa table la tête d'un grand poisson, il crut voir dans le plat la tête de Symmaque, fraîchement coupée, qui se mordait la lèvre et le regardait d'un air furieux. La fièvre le prit ; il se mit au lit et expira quelques jours après, en proie au remords d'avoir fait mourir Symmaque et Boèce.

Affaire des *Trois-Chapteres*.

A la mort de saint Silvère (538), le clergé de Rome, pour éviter un schisme, porta ses suffrages sur l'antipape *Vigile*, qui avait été opposé à Silvère par les partisans de l'eutychieisme, et qui devint ainsi légitime. Vigile se montra un homme nouveau, dès qu'il eut été canoniquement élu. Une affaire, connue sous le nom d'affaire des *Trois-Chapteres*, lui fournit l'occasion de prouver sa fermeté et son courage.

On désignait sous le titre de *Trois-Chapteres* un recueil qui se composait d'un ouvrage de *Théodoret*, d'un traité d'orthodoxie de Théodore, évêque de Mopsueste, et d'une lettre d'Ibas, évêque d'Édesse. La pureté de la foi de Théodoret, de Théodore et d'Ibas avait été reconnue au concile

de Chalcédoine, parce que ces personnages, tout en écrivant des pages qui pouvaient avoir un sens peu orthodoxe, n'avaient pas sciemment soutenu d'hérésies. Mais les ennemis du concile de Chalcédoine, se prévalant des erreurs involontaires contenues dans leurs écrits, demandèrent à l'empereur Justinien, successeur de Justin le Vieux, de condamner les *Trois-Chartres*. Justinien, qui ne demandait pas mieux que d'intervenir dans les questions religieuses, les condamna par un édit impérial publié en 546. Vigile refusa d'approuver l'édit, parce que la condamnation retombait sur les auteurs des écrits, et parce que, émanant d'une autorité laïque, elle était irrégulière. Il n'y avait pas, au fond, de désaccord sur la foi, mais sur les personnes, et le Pape savait bien que les adversaires des *Trois-Chartres* ne cherchaient qu'à infirmer indirectement l'autorité du concile de Chalcédoine.

Les esprits s'échauffèrent. Vigile pensa que la convocation d'un concile général terminerait plus facilement cette déplorable affaire, et il consentit à l'assembler, à condition toutefois qu'il s'y trouverait en égal nombre des évêques de l'Occident et des évêques de l'Orient, afin qu'il ne pût rester de doute sur les décisions du concile. Mais les ennemis du concile de Chalcédoine ne voulurent pas attendre, et l'on recommença à presser le Pape de condamner solennellement les *Trois-Chartres*. Sur son refus, on lui fit subir les traitements les plus violents; mais rien ne put abattre la constance de Vigile. Justinien, honteux, se radoucit pendant quelques jours; mais bientôt le Pape se vit obligé de chercher un refuge dans l'église de Sainte-Euphémie, à Chalcédoine. La lutte dura sept ans.

Concile de Constantinople; 5^e œcuménique (553).

Enfin, le concile s'assembla le 4 mai 553; mais Vigile refusa de s'y trouver, parce qu'il n'y avait que quelques évêques occidentaux, et que, par conséquent, on n'avait pas rempli les conditions mises par lui à sa convocation. Cependant le concile, qui tint ses séances, ne prit que des déci-

sions orthodoxes et condamna les *Trois-Chapitres*. Vigile attendit six mois avant de confirmer ses décisions. Lorsqu'il jugea que les esprits étaient calmés, et que les évêques d'Occident, mieux éclairés, ne verraient plus dans la condamnation des *Trois-Chapitres* une condamnation du concile de Chalcédoine, il rendit lui-même, le 8 décembre 553, son jugement dans cette affaire, confirma les décisions du concile, et la paix se rétablit : le concile de Constantinople, jusque-là sans autorité, fut dès lors accepté comme légitime et œcuménique.

§ III. — Les Saints et les Papes.

Les Saints.

Les Saints continuaient de montrer la fécondité de l'Église en vertu, malgré le désordre de la barbarie et les subtilités de l'hérésie. On en a déjà fait connaître plusieurs. Aux noms déjà cités, il convient d'ajouter particulièrement ceux de la reine de France sainte *Radegonde*, de saint *Médard* de Noyon, de saint *Prétextat* de Rouen, de saint *Grégoire* de Tours, le plus vieil historien de la nation française, etc. En Afrique brillait saint *Fulgence*, l'un des docteurs de l'Église. En Orient, le nombre des saints diminuait, à mesure que les hérésies se multipliaient, mais il y a encore à citer, au VI^e siècle, saint *Sabas*, abbé en Palestine ; saint *Jean le Silencieux*, d'abord évêque, puis solitaire ; saint *Siméon Stylite le Jeune* ; saint *Jean Climaque*, abbé ; saint *Taraise*, patriarche de Constantinople ; saint *Euloge*, patriarche d'Alexandrie, qui eut pour successeur saint *Jean l'Aumônier*.

Saint Benoît et les Bénédictins.

L'un des hommes qui contribuèrent le plus à répandre la sainteté au VI^e siècle et dans les siècles suivants, fut saint *Benoît* (Benedictus), fondateur de l'ordre des Bénédictins. Saint Benoît naquit à Nursie, ville épiscopale de l'Ombrie, en 480. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Rome, afin qu'il y fit ses études. Mais le jeune homme, effrayé de

la corruption de la jeunesse qui l'entourait, ne voulut pas rester dans la ville ; il la quitta, et s'enfonça seul dans les montagnes de Sublac (Subiaco), à l'âge de quatorze ans. Il resta trois ans dans une caverne que lui avait indiquée un religieux qu'il rencontra ; cette caverne se nomme aujourd'hui la *Sainte-Grotte*. Le démon, jaloux, vint le tenter, comme il avait tenté autrefois saint Antoine. Un jour, il se présenta à lui sous une forme visible ; Benoît le chassa en faisant le signe de la croix. Une autre fois, la tentation fut si forte, que Benoît songea un moment à quitter sa retraite. Mais, illuminé tout à coup d'un rayon de la grâce, le courageux jeune homme se dépouille de ses vêtements, et se roule dans les ronces et les orties qui environnaient sa caverne. Il se releva tout ensanglanté, mais guéri, et désormais à l'abri de ces dangereuses tentations.

La renommée de ses vertus grandissait toujours, malgré les efforts qu'il faisait pour demeurer caché. L'abbé d'un monastère situé entre Sublac et Tivoli étant mort, tous les suffrages de la communauté se portèrent sur lui. Il refusa longtemps par humilité ; il assurait aux moines que leurs habitudes ne pourraient s'accorder avec les siennes, et qu'ils ne pourraient le supporter. Ils insistèrent tant, qu'il céda ; mais il n'eut pas plutôt entrepris de réformer les abus, qu'ils le traitèrent d'homme sans expérience, dur et sans miséricorde, et que leur admiration se changea en une haine mortelle. Quelques moines, plus relâchés encore que les autres et plus violents, résolurent de s'en défaire en empoisonnant son vin. Lorsqu'on fut à table, ils lui présentèrent à bénir le premier verre, qui était pour lui, et dans lequel ils avaient versé du poison. Benoît étendit la main, et fit le signe de la Croix ; à l'instant même, le verre se brisa. Le saint comprit ce qui venait de se passer ; il se leva de table, et dit tranquillement : « Mes frères, que Dieu tout-puissant ait pitié de « vous ! Ne vous avais-je donc pas dit que vos mœurs et les « miennes ne pourraient s'accorder ? Cherchez un supérieur « qui vous convienne. » Et il retourna dans sa solitude. C'était vers l'an 510. Benoît n'avait encore que trente ans.

Il ne devait pas longtemps rester seul. De nombreux et fervents disciples accoururent, attirés par ses vertus et par ses miracles. Plusieurs d'entre eux appartenaient aux plus illustres familles, comme *Maur* et *Placide*, tous deux fils de sénateurs romains, confiés fort jeunes à Benoît par leurs parents. Benoît, gardant auprès de lui quelques disciples dans une maison bâtie près de sa grotte, en distribua cent quarante-quatre dans douze monastères fondés autour de la même grotte ; chaque monastère renfermait douze religieux gouvernés par un supérieur, et Benoît avait la haute juridiction sur tous.

En 529, Benoît se rendit au sud de l'Italie, dans la Terre de Labour, et entra dans une petite ville nommée Cassin, qui était située sur le penchant d'une haute montagne. Or, il y avait sur le sommet de la montagne un ancien temple d'Apollon, où les paysans des alentours venaient encore adorer le faux dieu ; tout autour se trouvait un bois sacré qui était l'objet de la même superstition idolâtrique. Benoît y fixa sa demeure. Enflammé d'un saint zèle pour le salut des malheureux idolâtres qui restaient dans ce pays, il leur parla avec tant de force, qu'il les convertit à la vraie religion ; il brisa l'idole, détruisit le temple, coupa le bois sacré et bâtit sur l'emplacement du temple deux oratoires qu'il dédia à saint Jean-Baptiste et à saint Martin ; puis il travailla lui-même à élever, pour ses disciples et pour lui, les bâtiments d'un nouveau monastère. Telle fut l'origine du célèbre monastère du Mont-Cassin. Benoît avait alors quarante-neuf ans.

Règle de saint Benoît.

Ce fut au Mont-Cassin qu'il écrivit sa règle. Avant lui, de nombreux monastères s'étaient déjà élevés en Italie, sous la double influence de saint Ambroise et de saint Jérôme. Saint Augustin en Afrique, saint Martin de Tours et Casien dans les Gaules, avaient, dans les deux siècles précédents, propagé ces pieuses institutions. Mais il n'existait pas de règle uniforme ; chaque monastère avait des obser-

vances particulières, et ce manque d'unité laissait trop de facilités au relâchement. Il y avait, d'ailleurs, des ermites qui vivaient seuls, et des moines vagabonds qui couraient le monde sans observer aucune règle. C'est pour préserver ses disciples de tous ces inconvénients, que Benoît écrivit sa règle de la vie monastique; elle fut bientôt trouvée si parfaite, qu'elle fut adoptée par tous les monastères d'Occident, comme celle de saint Basile l'était par les monastères d'Orient. Le travail, la prière, la mortification, et l'accomplissement des trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté étaient la base de cette règle. Rien de mieux ordonné que les monastères des Bénédictins, rien de plus laborieux et de plus utile que la vie de ces saints religieux, qui défrichèrent les terres incultes, qui cultivèrent les sciences et les lettres et qui portèrent la civilisation partout où ils s'établirent. Saint-Benoît mourut en 543, peu de temps après sa sœur sainte *Scholastique*, qui vivait à quelque distance du Mont-Cassin pratiquant comme lui toutes les vertus de la vie religieuse.

Saint Grégoire le Grand.

L'action de la papauté sur la société devenait de plus en plus sensible et bienfaisante. Saint Grégoire le Grand (590-604), arrivé lorsque les invasions venaient de se fixer, commença l'œuvre de la régénération sociale. Ce grand Pape, issu d'une ancienne famille patricienne, avait été préfet de Rome sous Justin II. Il renonça bientôt aux honneurs du monde pour se retirer dans un couvent. Envoyé ensuite comme légat à Constantinople, auprès des empereurs Tibère et Maurice, il sut se concilier l'affection de ces princes, malgré sa fermeté à soutenir les droits de l'Église contre les empiétements du pouvoir impérial. Lorsqu'il fut élu Souverain-Pontife, il s'enfuit dans les Apennins pour éviter la charge redoutable qu'on voulait lui imposer; mais il fut découvert dans sa retraite et ramené à Rome. Les circonstances étaient difficiles. La cour de Constantinople soutenait des prétentions incompatibles avec l'indépendance spirituelle

de l'Église, il les combattit avec vigueur ; la simonie désolait le clergé franc, il la fit disparaître presque complètement ; les Lombards ariens possédaient une grande partie de l'Italie, il commença leur conversion ; la peste ravageait Rome et avait fait périr son prédécesseur Pélagé II, il pourvut aux besoins les plus pressants, fit bâtir des maisons de refuge pour les orphelins et pour les pauvres, et s'occupa avec tant de zèle de l'éducation de la jeunesse, qu'il mérita le beau titre de patron des jeunes gens et des écoles. Ses soins s'étendaient à tout : pendant qu'il envoyait saint Augustin chez les Anglo-Saxons, il extirpait les derniers restes des donatistes en Afrique, et il réformait le chant ecclésiastique qui a pris de lui le nom de *chant grégorien* ; il entretenait une correspondance active avec tous les princes de la chrétienté ; il écrivait des ouvrages théologiques, des commentaires sur l'Écriture sainte, il prononçait des homélies ; prince et pontife, il étendait sa sollicitude aux besoins temporels comme aux besoins spirituels des peuples, et, au milieu de la reconnaissance universelle, tandis que le patriarche de Constantinople, *Jean le Jeûneur*, prenait le titre fastueux de patriarche *œcuménique* ou universel, il s'appelait modestement *servus servorum Dei*, serviteur des serviteurs de Dieu.

Saint Colomban.

Vers cette époque (en 615), mourut saint *Colomban*, né en Irlande vers 540, et élevé au célèbre monastère de Banchor que saint *Congel* ou *Comgall* venait de fonder. Colomban s'y exerça aux plus austères pratiques de la mortification. Il partit ensuite avec douze compagnons, traversa l'Angleterre et débarqua dans l'Armorique (Bretagne), d'où il pénétra dans la Gaule, vers l'an 585. Le relâchement de la discipline ecclésiastique enflamma son zèle, et, pour procurer la plus grande gloire de Dieu, il se proposa le triple but de propager la science de la religion, d'enseigner les règles de la vie monastique, telle qu'on la pratiquait en Irlande, et d'évangéliser les païens.

La réputation de Colomban parvint à la cour du roi de Bourgogne, saint *Gontran*, qui, pour le fixer dans son royaume lui permit de bâtir un monastère dans tel lieu qu'il lui plairait de choisir. Colomban s'arrêta au milieu des Vosges, dans des solitudes habitées par des loups et des ours, traversées par des voleurs : Luxeuil devint le chef-lieu de son Ordre (vers 594). C'est là probablement qu'il écrivit sa *Règle*, vrai traité de la profession monastique, mais plus sévère encore que celle de saint Benoît.

Saint Colomban alla plus tard, avec saint *Gall*, son disciple, évangéliser les peuples des contrées encore païennes des Alpes et la Suisse. Après y avoir opéré de nombreuses conversions, il se disposait à marcher vers les pays slaves pour les évangéliser, lorsqu'une inspiration divine porta ses pas vers le Midi ; il arriva en Italie, en 613. Il s'arrêta entre la Trebbia et le Bobbio, dans un village abandonné où il construisit un nouveau monastère. C'est là qu'il mourut deux ans après. Le monastère de Bobbio devint aussi célèbre que ceux de Luxeuil et de Saint-Gall, fondés par ses disciples. Quant à la règle de saint Colomban, elle se mêla peu à peu à celle de saint Benoît, et les deux règles confondues devinrent la règle de tous les moines de l'Occident. Les Bénédictins de France appellent eux-mêmes saint Colomban, dans le bréviaire, l'un des principaux patriarches de la vie monastique.

CHAPITRE IV.

LE MAHOMÉTISME ET LE MONOTHÉLISME

(622-711).

DEUX DIVISIONS : *Le Mahométisme*. — *Le Monothélisme*

§ 1^{er}. — Le Mahométisme (622).

Mahomet.

Au moment où les invasions des peuples barbares finissaient en Occident, et que le christianisme pénétrait chez

ceux mêmes qui n'étaient pas entrés dans les limites de l'empire romain, le démon voulut avoir un empire dont il fût seul le maître, et Dieu permit qu'il réussit pour châtier les chrétiens infidèles à leur foi : comme c'était dans l'Église d'Orient que les schismes et les hérésies avaient eu le plus de succès, ce fut aussi dans cette Église que Dieu, par un juste effet de sa colère, lui permit d'exécuter les projets de destruction qu'il méditait. *Mahomet* fut l'instrument dont se servit l'esprit de mensonge, pour faire à la religion la plaie la plus perfide qu'elle eût encore reçue.

L'Hégire (622).

Cet homme extraordinaire descendait d'Ismaël, fils d'Abraham; il naquit à la Mecque, d'un père païen et d'une mère juive. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans qu'il commença à faire le prophète et à se dire publiquement l'envoyé de Dieu. Ses concitoyens, qui le connaissaient pour un débauché, ne crurent point à sa prétendue mission, et ils voulurent l'arrêter. Mais Mahomet prit la fuite, et se retira à Médine avec quelques partisans qui l'aidèrent à s'emparer de cette ville. De cette fuite date l'ère des musulmans, nommée *l'hégire* ou la fuite (622). La religion qu'il prêchait était un mélange monstrueux de judaïsme, de christianisme et de paganisme. Comme cet imposteur ne savait ni lire ni écrire, il fit rédiger sa doctrine par un moine apostat, et il donna au livre qui la contenait le nom de *Coran*, c'est-à-dire de livre par excellence. Il était sujet à des attaques d'épilepsie, il les fit passer pour des extases occasionnées par les visites de l'ange Gabriel. Quand on lui demandait des miracles pour preuve de sa mission, il disait qu'il n'était pas envoyé pour faire des miracles, mais pour étendre la religion par l'épée. En effet, une troupe de soldats fugitifs et de voleurs s'étant joints à lui, il commença par piller les caravanes, puis il marcha contre la Mecque et la prit. Il soumit ensuite les différentes contrées de l'Arabie, forçant les peuples à embrasser sa nouvelle religion ¹.

1. L'histoire de Mahomet et de ses successeurs appartient à l'histoire

L'empereur Héraclius (612-641).

L'empereur qui régnait à Constantinople lorsque Mahomet parut était *Héraclius*, qui venait d'éprouver de sanglantes défaites en combattant le roi de Perse Chosroès. Les Perses avaient conquis la Syrie et la Palestine; Jérusalem avait été emportée d'assaut; quatre-vingt mille chrétiens furent égorgés, et la vraie Croix, tombée au pouvoir des infidèles, fut transportée en Perse (614). Ces malheurs jetèrent la consternation dans tout l'Orient. Héraclius, hors d'état de résister, demanda la paix; mais Chosroès, enflé de ses victoires, voulut exiger l'apostasie de l'empereur et de ses sujets. Héraclius sortit alors de sa léthargie. En 622, il se mit à la tête de ses troupes, jura de combattre jusqu'à la mort pour la gloire de la religion et de l'empire, et, dans une suite de campagnes, rendit aux Perses tous les maux qu'ils avaient fait souffrir aux Grecs. Chosroès, vaincu coup sur coup, tomba malade. Siroès, son fils, qu'il voulait déshériter au profit d'un autre de ses enfants, se révolta contre lui, le fit prisonnier, et le traita comme Chosroès avait traité son père Hormisdas, qu'il avait fait périr. Le parricide n'était pas en état de résister à Héraclius: il obtint la paix en restituant la vraie Croix et les places enlevées à l'empire, et en rendant la liberté aux sujets romains faits prisonniers par Chosroès. Héraclius rentra dans Constantinople, assis sur un char triomphal, traîné par quatre éléphants, et précédé de la vraie Croix, le plus glorieux trophée de ses victoires. Il s'arracha bientôt aux acclamations de ses sujets pour reporter à Jérusalem la Croix du Sauveur. De ses mains triomphantes, et dans tout l'appareil de la majesté impériale, il voulait porter ce fardeau sacré au haut du Calvaire, en suivant la route que le Fils de Dieu avait marquée de son sang; mais, lorsqu'il arriva au pied de la sainte montagne, une force invisible l'arrêta et il ne put la gravir qu'après avoir déposé sa pourpre et son diadème. La Croix reposait encore dans son universelle; c'est dans le *Cours d'Histoire universelle* qu'on trouvera les détails.

riche étui, dont les sceaux étaient restés intacts. Le patriarche de Jérusalem la montra au peuple, qui versait des larmes de joie, et la mémoire de ce grand événement fut consacrée dans l'Église par la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix* (14 septembre 629).

Progrès du mahométisme.

Les successeurs de Mahomet, sous le nom de *Califes* ou vicaires, portèrent bientôt au loin l'islamisme¹. Omar, deuxième successeur du faux prophète, s'empara de Jérusalem, qu'Héraclius ne put sauver (637). Omar vint en personne prendre possession de la ville, pour laquelle le saint patriarche *Sophrone* obtint une capitulation assez favorable. Ce dernier coup abattit Héraclius, qui ne pouvait comprendre ses revers : « Prince, lui dit un de ses conseillers, ce qui fait le succès des Arabes, ce sont les péchés des Romains. » Les années suivantes, les conquêtes des Arabes s'agrandirent avec une prodigieuse rapidité. A la fin du siècle, ils étaient maîtres de l'Arabie, de la Perse, de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte, de tout le nord de l'Afrique, et ils avaient plus d'une fois fait trembler Constantinople, qui eut à les repousser de ses murs. Au commencement du VIII^e siècle, en 711, ils passèrent en Espagne, et cette belle péninsule tomba tout entière entre leurs mains, à l'exception de quelques districts dans les montagnes du nord, où se réfugia *Pélage*, du sang royal des Visigoths, dont le petit royaume devint le germe des États chrétiens d'Espagne.

§ III. — Hérésie des Monothélites.

Commencement de l'hérésie.

L'erreur d'Eutychès, qui ne voulait reconnaître en JÉSUS-CRIST qu'une seule nature, était vaincue ; *Sergius*, patriarche de Constantinople (depuis 610), essaya de la ressusciter

1. Nom donné au mahométisme du mot *islam*, qui indique une résignation absolue à la volonté de Dieu ; de ce mot est aussi venu celui de *moslims*, livrés à Dieu, d'où nous avons fait le mot *musulman*, synonyme de mahométan.

sous une autre forme, en n'admettant en JÉSUS-CURIST qu'une seule volonté ou une seule opération, ce qui fit donner à ses partisans le nom de *monothélites* ¹. C'était encore détruire l'Incarnation. La foi enseigne, au contraire, qu'il y a en Jésus-Christ deux volontés : la volonté divine et la volonté humaine, qui ne sont jamais opposées, mais qui n'en sont pas moins distinctes. Saint *Sophrone* d'Alexandrie, qui venait d'être élevé sur le siège de Jérusalem, vit aussitôt l'erreur, et la combattit vigoureusement.

L'Ecthèse d'Héraclius.

Séduit par Sergius, l'empereur Héraclius se mêla des questions religieuses, et prétendit ramener la paix dans les esprits en publiant, sous l'inspiration du patriarche, une Exposition de foi ou *Ecthèse*, qu'il croyait orthodoxe, mais qui était hérétique. Héraclius, en mourant, désavoua son édit hérétique que les Papes avaient condamné, mais Constant II (641-668), monté sur le trône un an après, devint un violent persécuteur de l'Église.

Le type de Constant II.

Les patriarches de Constantinople, soutenus par cet empereur, refusaient de revenir à l'orthodoxie. Le patriarche *Paul* en obtint un nouvel édit, connu sous le nom de *Type* ou *Formulaire*, assez semblable à l'Ecthèse d'Héraclius, et par lequel, sous prétexte d'assurer la paix religieuse, le pouvoir civil imposait le silence à la vérité comme à l'erreur, et prétendait décider des questions de foi.

Le pape saint Martin I^{er} (649-655).

Dieu suscita alors un glorieux confesseur de la foi dans la personne du pape saint *Martin*. Dès les premiers jours de son exaltation au souverain Pontificat, saint Martin assembla un concile à Rome; il y exposa l'histoire du monothélisme, montra les erreurs de l'Ecthèse et du Type, et anathématisa solennellement l'erreur. Constant II, furieux de cette fer-

1. Du mot grec *monos*, seul, et *thélos*, je veux.

meté, envoya à Rome un officier chargé de s'emparer de la personne du Pape. Saint Martin, malade, et refusant d'ailleurs de résister, comme on l'y engageait, fut saisi, jeté sur une barque, et conduit successivement à Misène, en Calabre, et à Naxos. Il n'arriva à Constantinople qu'au bout de trois mois d'une pénible navigation. Alors on l'enferma dans une prison où il resta quatre-vingt-treize jours. Puis, lorsqu'on le crut suffisamment abattu par les mauvais traitements et par la maladie, on lui fit subir un interrogatoire, dans lequel on n'épargna ni les mensonges ni les outrages, et on le livra à d'ignobles bourreaux, chargés de le tourmenter et d'épuiser sa constance. Le saint Pontife ne faiblit pas. On le jeta dans une prison, où il resta trois mois. Au bout de ce temps, il en fut tiré, et, le jeudi-saint de l'année 655, on le fit embarquer secrètement pour l'envoyer en exil dans la Chersonèse Taurique (aujourd'hui la Crimée). Il n'y arriva que deux mois après. Là, il languit encore quelque temps, et mourut le 16 septembre 655, martyr de la foi qu'il avait si courageusement défendue.

Sixième concile œcuménique (680).

Les successeurs de saint Martin I^{er} marchèrent fidèlement sur ses traces. *Constantin Pogonat* (668-685), qui avait succédé à son père *Constant II*¹, ramena la paix dans l'Église, de concert avec *Agathon*. Un concile général fut convoqué à Constantinople, et s'ouvrit le 7 novembre 680, dans la salle du palais nommée *Trullus*, c'est-à-dire le Dôme, ce qui l'a fait appeler concile *in Trullo*. L'empereur y assistait. Deux légats du Pape présidaient l'assemblée. On lut une lettre de saint Agathon, qui définissait d'une manière précise la foi catholique au sujet des deux volontés de JÉSUS-CHRIST, et tous les Pères du Concile s'écrièrent : « Pierre a parlé par la bouche d'Agathon ! Nous croyons avec lui qu'il y a deux volontés en JÉSUS-CHRIST. Anathème à quiconque soutient le contraire. »

1. Ce persécuteur de l'Église mourut en Sicile, assassiné dans un bain.

Fin du monothélisme.

Le monothélisme s'agita encore quelque temps après cette condamnation solennelle. L'empereur *Justinien II*, fils et successeur de Constantin Pogonat, convoqua un prétendu concile, dans lequel les prélats qu'il avait réunis, servilement dociles à ses ordres, laissèrent subordonner la puissance spirituelle au pouvoir civil. Ce concile, connu sous le nom de concile *in Trullo*, est aussi désigné sous le nom de concile *quinisexe* ou cinquième-sixième, parce qu'on avait prétendu en faire le complément du cinquième et du sixième concile œcuménique. On en envoya les actes au pape saint *Sergius*, qui refusa de les approuver (692). Justinien, irrité, donna ordre à son écuyer d'aller enlever le Pape à Rome, et de le conduire à Constantinople. Les Romains, craignant de voir le Souverain-Pontife exposé aux mêmes violences que saint Martin, résolurent de le défendre; l'écuyer impérial trouva tout le peuple en armes, et, pour sauver sa vie, il n'eut d'autre ressource que de se réfugier dans l'appartement même du Souverain-Pontife. La vue du Pape calma le tumulte. Il bénit la multitude et demanda la grâce de l'écuyer; mais celui-ci dut quitter Rome sur-le-champ, et il retourna à Constantinople dire à Justinien que la puissance impériale, toujours respectée par les Papes, ne l'était plus par le peuple, indigné de ne la sentir que par des actes de tyrannie (694). Les autres successeurs de Justinien ne valurent pas mieux que lui. Enfin, l'on vit monter sur le trône un empereur catholique, *Anastase*. A la cérémonie de son couronnement à Sainte-Sophie, la foule transportée s'écria : « Nous embrassons la foi du sixième concile; il est saint, il est œcuménique! » Anastase mêla ses acclamations à celles du peuple; puis il écrivit une lettre au Pape pour lui rendre témoignage de sa foi (713). Le monothélisme était définitivement vaincu; mais l'empire s'affaiblissait de plus en plus, et l'Église d'Orient marchait visiblement vers un schisme définitif.

Les Saints.

Cependant les Saints aidaient les Papes à combattre pour la conservation de la foi dans les pays anciennement conquis à l'Évangile, et pour sa propagation parmi les peuples encore idolâtres. Au commencement du siècle, saint Colomban et saint Gall, son disciple, dont on a déjà parlé, évangélisèrent les régions limitrophes des Gaules, et particulièrement la Suisse, pendant que saint *Fridolin*, saint *Rupert* et *Pirminius* évangélisaient les régions d'au delà du Rhin. Saint *Valentin* portait la lumière de la foi dans le pays de Passau ; saint *Séverin*, dans la Pannonie et dans le Norique. D'autres missionnaires parcouraient en même temps la Bavière et la Vindélicie, et le moine franc saint *Corbinien* fonda l'église de Frisingue, dont il devint le premier évêque. Saint *Amand*, évêque missionnaire, avait réparé les pertes faites par la Gaule-Belgique (626) ; saint *Eloi*, évêque de Noyon (640), convertit un grand nombre de païens dans la même contrée et dans la Frise, où parut saint *Wilfrid*, évêque d'York, qui, ayant échoué sur les côtes, en 677, se mit à évangéliser les Frisons et opéra parmi eux de nombreuses conversions. L'œuvre commencé par saint Wilfrid fut continuée et presque achevée par saint *Willibrord*, qui avait reçu sa mission du pape saint Sergius (en 692), et qui fonda la métropole d'Utrecht, dont il fut le premier archevêque. Saint Willibrord venait d'Angleterre, comme saint Wilfrid. Le duc des Francs, *Charles-Martel*, l'aida puissamment dans ses missions, et ce fut lui qui baptisa le fils de Charles, *Pépin le Bref*, futur roi des Francs ; il mourut en 738.

CHAPITRE V.

LES CARLOVINGIENS

DEUX DIVISIONS : *L'Église d'Orient et les Iconoclastes.* —
L'Église d'Occident et les Carolingiens.

§ 1^{er}. — *L'Église d'Orient et les Iconoclastes.*

Léon L'Isaurien.

L'Église d'Orient, à peine remise des troubles du mono-

thélisme, et toujours menacée par les Arabes musulmans, qui profitaient de ces troubles pour s'agrandir aux dépens de l'ancien empire, ne tarda pas à subir une persécution plus violente encore que les précédentes. Cette fois, l'hérésie vint du trône même. Léon l'*Isaurien*, chef d'une nouvelle dynastie, avait été entouré dans son enfance par des juifs et de mauvais chrétiens qui altérèrent la pureté de sa foi. L'un de ces juifs lui avait dit un jour en plaisantant, après avoir blasphémé et maudit l'image de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST : « N'est-ce pas que, si tu étais empereur, tu détruirais toutes ces images impies?—Je jure, répondit-il, que je n'en laisserais pas subsister une seule. » En 726, Léon publia, en effet, un édit dans lequel il déclarait « que, pour reconnaître les bienfaits dont Dieu l'avait comblé depuis son avènement à l'empire, il voulait détruire l'idolâtrie introduite dans l'Église; que les images de JÉSUS-CHRIST, de la sainte Vierge et des saints étaient des idoles auxquelles on rendait des honneurs dont Dieu était jaloux; qu'il ordonnait, en conséquence, de les enlever des temples, des oratoires et des maisons particulières, et de les mettre en pièces. » Ainsi commença l'hérésie des *iconoclastes* ¹ ou briseurs d'images.

Saint Germain de Constantinople.

Il y avait alors à Constantinople un saint patriarche, nommé *Germain*, qui refusa de souscrire à l'édit, et qui essaya de faire comprendre à l'empereur ce qu'il fallait véritablement voir dans le culte des images. « Les chrétiens, lui disait-il, n'adorent pas les images, mais ils les honorent, parce qu'elles leur rappellent le souvenir des saints et de leurs vertus; ce n'est pas l'image ou la statue qu'on vénère, mais, à leur occasion, JÉSUS-CHRIST ou les saints qu'elles représentent. » L'empereur ne voulut rien entendre; mais il resta quelque temps sans presser l'exécution de son édit.

La persécution.

Cependant il se fatigua bientôt de n'employer que les ca-

1. Du grec *icôn*, image, et *clad*, briser.

resses et la douceur. Il exila le pontife octogénaire, et mit à sa place un intrus plus docile (730). Alors commença la destruction générale des images. Rien n'arrêta plus le fanatisme de ces nouveaux Vandales. Les soldats de Léon l'Isaurien se ruaient dans les églises et dans les maisons particulières, brisant les statues, souillant ou déchirant les images religieuses, et massacrant ceux qui essayaient de s'opposer à leurs violences. L'empereur, non moins cupide que fanatique, confisqua à son profit un grand nombre de statues d'or et d'argent, des vases précieux servant aux saints mystères, des pierreries qui ornaient les images de la sainte Vierge, si vénérée dans l'empire, et il fit mettre en pièces un grand crucifix d'airain placé par Constantin le Grand sous un des portiques du palais impérial.

Saint Jean Damascène.

Un nouvel athlète parut en Orient pour flétrir les violences impériales, et venger le culte des images. C'était un moine nommé *Jean*, né à Damas, vers la fin du VII^e siècle, d'une famille chrétienne des plus considérables de cette ville. Aussitôt que l'hérésie des iconoclastes éclata, il prit la défense de la foi, et écrivit trois discours qui produisirent un grand effet dans tout l'Orient et même dans le reste du monde catholique. Léon l'Isaurien fut si irrité de l'effet produit par ces *Discours*, qu'il ne rougit pas de s'abaisser à une infâme fourberie pour se venger de leur auteur. Il confia à un habile faussaire le soin d'imiter l'écriture du saint Docteur, et se fit adresser une lettre supposée, dans laquelle Jean l'engageait à marcher sur Damas, et lui promettait de lui en faire ouvrir les portes; puis il envoya cette pièce mensongère au calife, comme un gage de son amitié et une preuve de sa générosité. Le calife, irrité, ne voulut pas même entendre la justification de saint Jean Damascène; il lui fit sur-le-champ couper la main droite. Jean se prosterna aussitôt devant une image de la sainte Vierge, suppliant la divine Mère d'intercéder auprès de son Fils, afin qu'il lui rendit la main qu'on lui avait coupée, et qu'il pût continuer à défendre la cause

des saintes images. Sa prière fut exaucée; la main droite, qui avait été coupée, reparut tout entière, et le calife, à la vue de ce miracle, rendit au Saint toute sa faveur.

Troubles en Italie.

Cependant l'édit de Léon l'Isaurien troublait tout l'empire. L'Orient fut contenu; mais, en Italie, le peuple se souleva comme un seul homme, lorsque l'exarque de Ravenne se mit en mesure de détruire les images des églises. L'iconoclaste avait envoyé à Rome, comme ses prédécesseurs, ses propres images, qu'il prétendait bien faire respecter, au moment même où il détruisait celles de JÉSUS-CHRIST, de la sainte Vierge et des Saints. Le peuple romain, exaspéré, foula aux pieds les statues impériales; le duché de Rome, la Campanie, Ravenne et la Pentapole, résistèrent ouvertement aux ordres venus de Constantinople. Si le pape saint *Grégoire II* avait été ambitieux, il lui était alors facile de s'emparer de la souveraineté. Mais ce saint Pape et ses successeurs, tout en résistant aux entreprises hérétiques des empereurs, ne cessèrent de soutenir en Italie ce qui leur restait d'autorité.

Constantin Copronyme.

Saint *Grégoire III*, qui succéda à saint Grégoire II (731-741), vit continuer la persécution, qui devint plus violente sous *Constantin*, surnommé *Copronyme*¹, fils et successeur de Léon l'Isaurien. Ce prince impie blasphémait sans retenue contre JÉSUS-CHRIST et contre la sainte Vierge. Passionné pour les chevaux, adonné à d'infâmes débauches et aux pratiques de la magie, il n'était, disent les historiens grecs eux-mêmes, ni chrétien, ni juif, ni païen; c'était un monstre d'impiété, de débauche et de cruauté, qui scandalisa même le patriarche intrus Anastase. Les orthodoxes furent persécutés avec un redoublement de fureur: une révolte éclata; Constantin Copronyme la noya dans le sang; une peste

¹ Ce mot, qui signifie : *nom d'ordure*, lui avait été donné parce qu'il avait souillé les fonts baptismaux lorsqu'on l'y présenta.

survint, il ne s'occupa que de piller les maisons désertes, et de recueillir l'héritage des familles désolées par la contagion. La persécution sévissait en même temps que les autres fléaux ; mais Copronyme faisait surtout sentir sa colère aux moines, qui se montraient généralement fidèles au culte des saintes images ; le tyran ne pouvait plus même supporter la vue de l'habit monastique, et il avait résolu d'exterminer tous les religieux et toutes les religieuses qui n'abjureraient pas la vraie foi en même temps que les devoirs de leur état.

Septième concile œcuménique (787).

Enfin Dieu eut pitié de la malheureuse Église d'Orient. Constantin Copronyme mourut de la peste, dans une expédition contre les Bulgares, en 773, après avoir ordonné de rétablir les images de la Vierge et des saints, qu'il avait passé sa vie à renverser. Léon le Khazare, son fils, époux d'une athénienne nommée *Irène*, qui était catholique, voulut suivre les tristes exemples de Copronyme. Une mort prématurée l'enleva au bout de cinq ans (780), et Irène devint régente au nom de son fils Constantin. Les catholiques l'acclamèrent ; la foi orthodoxe triomphait, et la persécution cessait. Irène écrivit au pape *Adrien* pour le prier de travailler avec elle à guérir les plaies de l'Église d'Orient. Adrien accueillit avec une grande joie ces propositions, et le septième concile œcuménique s'ouvrit à Nicée, dans l'église de Sainte-Sophie, sous la présidence des légats du Pape (27 septembre 787). Il s'y trouva trois cent soixante-dix-sept évêques.

Tous les Pères s'écrièrent que la foi exprimée dans les lettres d'Adrien était la leur ; la question des images fut solennement résolue d'après les règles de la tradition orale et écrite. L'hérésie était vaincue ; mais elle devait encore trouver protection auprès de quelques empereurs, qui la ranimèrent plus tard.

§ II. — L'Église d'Occident et les Carlovingiens.

L'Église d'Occident présentait un spectacle plus consolant que celle d'Orient : là se trouvaient des peuples plus jeunes,

qui ne s'embarraisaient pas dans les subtilités grecques, et qui s'avançaient de plus en plus résolument dans les voies de la civilisation chrétienne, pendant que d'intrépides et saints missionnaires étendaient l'empire du christianisme chez les peuples encore païens.

Saint Boniface.

Saint Boniface naquit vers 680, dans le comté de Devon et reçut le nom de *Winfried*, que le pape saint Grégoire II changea plus tard en celui de Boniface (*Bonifacius*, qui fait du bien), lorsqu'il lui donna, en 719, la mission de prêcher l'Évangile chez toutes les nations infidèles de la Germanie, et de les baptiser conformément au rit romain. Boniface parcourut d'abord la Bavière et la Thuringe, où il baptisa un grand nombre d'infidèles. Sachant que Charles Martel favorisait de tout son pouvoir la prédication de l'Évangile, il se rendit dans la Frise, où il travailla au salut des âmes avec saint Willibrord ; mais, quand il apprit que ce saint songeait à le faire son successeur, il abandonna la mission de la Frise pour se soustraire au fardeau de l'épiscopat. Il parcourut alors la Hesse et une partie de la Saxe, baptisant partout les païens sur son passage, et bâtissant des églises sur les débris des temples consacrés aux idoles. Le compte qu'il rendit au Pape de sa mission engagea saint Grégoire II à le rappeler à Rome pour l'ordonner évêque. Il lui donna juridiction sur toutes les églises qu'il fonderait en Allemagne.

Apôtre de l'Allemagne, archevêque de Mayence, choisi, quelques années auparavant, pour sacrer Pépin roi des Francs, Boniface était, après le Pape, l'homme le plus vénéré et le plus célèbre de la chrétienté. Une gloire lui manquait, celle du martyre, et Dieu ne voulut pas priver de cette couronne son fidèle serviteur. Boniface s'embarqua sur le Rhin, et s'enfonça dans les forêts de la Frise avec quelques compagnons. Un grand nombre de Frisons se convertirent et reçurent le baptême. Il fixa la veille de la Pentecôte pour la confirmation des néophytes. Comme il ne pouvait les ren-

fermer tous dans une église, il se proposait de leur administrer ce sacrement en pleine campagne. Le lieu choisi se trouvait près de Dockum, non loin de la petite rivière de Bordac, à six lieues environ de Leuwarden. Il y fit dresser des tentes et s'y rendit au jour marqué (5 juin 755). Mais, pendant qu'il y priait en attendant les néophytes, une troupe de païens accoururent les armes à la main et fondirent sur lui. Ses serviteurs voulaient le défendre ; le saint s'y opposa. Les païens tombèrent sur lui et le massacrèrent avec cinquante-deux autres chrétiens, parmi lesquels il y avait un évêque, trois prêtres, trois diacres et quatre moines.

Les Papes.

Pendant que les missionnaires travaillaient à la conversion des Barbares, de grands et saints Papes se succédaient sur la chaire de saint Pierre, et trois grands hommes, Charles Martel, duc des Francs, Pépin le Bref et *Charlemagne*, les aidèrent à la fois contre les ennemis du dehors et contre les ennemis du dedans. Saint Grégoire III eut la joie de voir Charles Martel écraser dans les plaines de Tours et de Poitiers, en 732, les Arabes ou Sarrasins, qui menaçaient de subjuguier la Gaule, après avoir envahi l'Espagne, et qui se flattaient déjà d'anéantir le nom chrétien en Occident. Pressé par les Lombards, abandonné par l'empereur grec, Grégoire appela à son secours Charles Martel, son *très-chrétien fils*, comme il le dit dans sa lettre ; Charles, trop occupé dans la Gaule, ne vint pas, mais son nom contint le roi Luitprand, et les Romains reconnaissants lui donnèrent le titre de consul ; ce qui, sans les détacher encore entièrement de Constantinople, leur donnait un protecteur dans le redoutable chef des Francs.

Saint Zacharie, Etienne II et Etienne III.

Saint *Zacharie*, successeur de saint Grégoire III (742-752), se trouva dans la même situation que ses prédécesseurs. Il contint l'ambition du roi Luitprand, qui restitua les domaines pris à l'Église, et y ajouta même d'autres domaine

en donation. C'est sous son pontificat qu'une nouvelle dynastie s'éleva chez les Francs : Pépin le Bref, fils de Charles Martel, mit fin à la dynastie des Mérovingiens (752). Le successeur de Zacharie, *Étienne II* (752), mourut quelques jours après son élection, avant même d'avoir été sacré. *Étienne III* (752-757), souvent désigné sous le nom d'Étienne II, le remplaça. L'ambition du roi des Lombards, *Astolphe*, qui voulait s'emparer de Rome, et l'abandon de Constantin Copronyme, forcèrent Étienne à implorer le secours des Francs. Il alla trouver lui-même Pépin le Bref, qui s'avança avec une armée et qui fit reculer les Lombards. Mais, à peine se fut-il éloigné, qu'Astolphe reprit le cours de ses entreprises. Aussitôt Pépin franchit les Alpes avec la rapidité de la foudre; il investit Pavie, capitale du royaume Lombard, et force Astolphe à promettre la restitution de tout ce qu'il avait enlevé à l'Église.

La royauté pontificale.

Alors arrivèrent les ambassadeurs de Constantin Copronyme, revendiquant auprès de Pépin les places qu'il venait de conquérir, et qu'il se disposait à donner au Souverain-Pontife. Copronyme, qui s'était peu soucié de défendre ses sujets, songeait enfin à eux lorsqu'il n'y avait plus qu'à recueillir le fruit du sang versé par les Francs. L'Italie entière s'opposa aux réclamations des ambassadeurs de Constantinople; Pépin ne crut pas qu'il eût combattu pour le profit d'un iconoclaste. Usant du droit de la plus légitime conquête, il fit *restituer* au Saint-Siège ce que les Lombards avaient usurpé; il ajouta à cette espèce de donation une donation véritable, en remettant au Pape quelques autres villes, et dès lors fut, non pas fondé, comme on le dit souvent par inadvertance, mais affermi le pouvoir temporel des Papes.

Charlemagne.

Saint *Paul I^{er}*, frère d'Étienne III et son successeur, vit s'élever un nouvel ennemi de l'indépendance pontificale dans

Didier, qui venait d'usurper la couronne chez les Lombards. *Adrien I^{er}* (772-795), lié d'une étroite amitié avec Charlemagne, fils de Pépin le Bref, et qui était devenu roi des Francs depuis 768, put enfin arrêter les projets ambitieux de *Didier*. Le royaume des Lombards cessa d'exister (774); tous les biens enlevés à l'Église furent restitués; et Charlemagne ajouta une nouvelle donation à cette restitution. L'acte, signé à Rome, assurait pour toujours au Saint-Siège, outre Rome et son territoire, l'exarchat de Ravenne, l'île de Corse, les provinces de Parme, de Mantoue, de Venise et d'Istrie, et les duchés de Spolète et de Bénévent.

Le pontificat d'Adrien se poursuivit glorieusement. Pendant que le dernier concile de Nicée portait un coup mortel à l'hérésie des iconoclastes (780), Charlemagne refoulait les Sarrasins en Espagne, et domptait en Allemagne les Saxons qui finirent par embrasser le christianisme.

Le saint empire romain.

Saint *Léon III*, successeur d'Adrien (795-816), acheva l'œuvre de ses prédécesseurs, et couronna l'édifice de la chrétienté, en plaçant sur la tête de Charlemagne le diadème impérial. Deux prêtres indignes avaient formé le projet de l'assassiner. Des gens, apostés par eux, réussirent à lui crever les yeux et à lui couper la langue. Toute la ville fut remplie d'horreur et de tumulte. Après les premiers moments de stupeur et d'effroi, la foule demanda à grands cris la délivrance du Pontife. Saint Léon fut en effet délivré, et le duc de Spolète lui offrit un asile dans sa ville. Un miracle, attesté par tous les auteurs contemporains, vint remplir de joie le cœur des fidèles et redoubler leur vénération pour le Pape: Léon recouvra parfaitement l'usage de la vue et de la parole. Charlemagne fut vivement affligé des violences exercées sur le Souverain-Pontife. Il songeait à le rétablir dans Rome, où les séditions étaient encore les maîtres, lorsqu'il apprit que saint Léon avait pris la résolution de venir lui-même le trouver à Paderborn. L'entrevue du Pontife et du roi fut solennelle; les séditions, effrayés de l'amitié que Charle-

magne témoigna au Pape, se dispersèrent ; les principaux auteurs de la révolte furent punis, et Léon III fit sa rentrée dans sa ville pontificale aux acclamations de tout un peuple ivre de joie du retour de son père.

Quelque temps après, Charlemagne vint lui-même à Rome. Léon III jugea que le moment était venu d'accomplir le dessein qu'il mûrissait depuis longtemps. Le roi des Francs était alors maître de la moitié de l'Europe. L'empire d'Occident était donc reconstitué en fait. Saint Léon III, de concert avec les Romains, voulut consacrer solennellement ce fait, en ressuscitant le titre d'empereur en faveur du défenseur de la Papauté et de l'Église. Le 25 décembre 800, jour de la Nativité du Sauveur, Charlemagne s'était rendu à Saint-Pierre pour assister à la messe solennelle. Il achevait sa prière devant le tombeau de l'Apôtre, lorsque le Pape s'avança vers lui, et lui mit de sa main la couronne impériale sur la tête ; tout le peuple s'écria aussitôt : « A Charles, Auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! » Trois fois cette acclamation retentit dans la basilique. Charlemagne, surpris, se courba sous le nouveau fardeau qui lui était imposé, et reçut l'onction impériale. Une révolution immense venait de s'accomplir ; l'Église avait un défenseur officiel, le Saint-Siège avait un puissant auxiliaire ; la société se trouvait constituée sur une base chrétienne. Charlemagne comprenait bien l'esprit de la nouvelle institution, lorsqu'il s'intitulait : « Charles, roi par la grâce de Dieu, gouverneur du royaume des Francs, dévot défenseur de la sainte Église, et auxiliaire en tout du Siège apostolique. »

Ainsi fut établi le *Saint-Empire romain*, qui investissait l'empereur d'une véritable suprématie sur tous les peuples et princes chrétiens de l'Occident, mais sous la suzeraineté morale du Pape, qui avait seul le droit de conférer cette dignité suprême, en sa qualité de Vicaire de JÉSUS-CRIST sur la terre.

TROISIÈME PÉRIODE

CONSTITUTION DE LA CHRÉTIENTÉ

(800-1095).

La troisième période de l'histoire de l'Église comprend environ trois siècles (800-1095), pendant lesquels l'édifice de la chrétienté acheva de se consolider en Occident, tandis que l'Église d'Orient achevait de mourir en se précipitant dans le schisme. Un chapitre sera consacré à chacun des trois siècles de cette période.

CHAPITRE PREMIER

LE SAINT-EMPIRE ROMAIN (800-912).

(Neuvième siècle).

DEUX DIVISIONS : *L'Église d'Orient.* — *L'Église d'Occident.*

§ Ier. — L'Église d'Orient au neuvième siècle ; Schisme de Photius.

Derniers empereurs iconoclastes.

La malheureuse Église d'Orient ne jouissait jamais longtemps du calme et de la paix. Après l'impératrice Irène, parurent de nouveaux empereurs favorables à l'hérésie des iconoclastes, comme Michel II le Bègue et son fils Théophile, qui fut le plus furieux, et heureusement le dernier de ces hérétiques. *Michel III* (842-867), qui ne mérita que trop dans la suite le honteux surnom d'*Ivrogne*, succéda à son père Théophile, sous la régence de sa mère *Théodora*. Il n'avait que six ans. Théodora était digne du trône. Fervente catholique, elle songea, aussitôt qu'elle eut le pouvoir, à restaurer le catholicisme, de concert avec le patriarche de Constanti-

nople, saint *Méthodius*. L'hérésie des iconoclastes fut enfin anéantie, et une fête, appelée *fête de l'orthodoxie*, fut instituée en souvenir de cet heureux événement (842).

Schisme de Photius (857-886).

L'Église d'Orient ne respira que pendant quelques années. A saint *Méthodius* succéda saint *Ignace* (846), qui était fils d'un empereur détrôné quelque temps auparavant. Son zèle pour le maintien de la foi et des mœurs ne tarda pas à le rendre odieux à Michel l'Ivrogne et au César *Bardas*, frère de l'impératrice, qui s'était emparé de l'esprit du jeune empereur en flattant tous ses vices. *Ignace* fut relégué dans un monastère; on voulut lui faire donner sa démission, il n'y consentit jamais. Il y avait alors à la cour de Constantinople un homme aussi ambitieux que savant, nommé *Photius*, dont la famille était alliée à celle de *Bardas*. Son immense érudition, son éloquence entraînant, l'avait rendu célèbre dans tout l'empire. Mais ses vices égalaient ses talents; son ambition était sans bornes, et, pour la satisfaire, il n'hésita pas à se jouer audacieusement de ce que la religion a de plus sacré. Fourbe, hypocrite, entreprenant, agissant en scélérat, parlant en saint, il était l'homme le plus propre aux vues de *Bardas*, qui ne trouva personne de plus propre à remplacer *Ignace*. Il n'y avait qu'une seule difficulté: *Photius* était laïque; mais une fois qu'on fut venu à bout de vaincre l'opposition des évêques, qui ne voulaient pas d'abord reconnaître une nomination contraire aux canons, on s'occupa de conférer à l'intrus les ordres sacrés. Tous les ordres furent conférés en six jours. *Photius* ne tarda pas, par sa conduite, à exciter des plaintes universelles. Pour les faire taire, il essaya de surprendre l'approbation du pape saint *Nicolas le Grand*. A l'entendre, c'était malgré lui qu'on l'avait choisi pour cette place éminente; il avait résisté de toutes ses forces, on lui avait fait violence. Il ajoutait qu'*Ignace* avait donné de lui-même sa démission, et qu'il s'était retiré de plein gré dans un monastère. Tous ces articles étaient autant de mensonges; mais, comme on interceptait les lettres qu'*Ignace*

écrivait au Pape, la vérité fut quelque temps à arriver jusqu'à Rome.

On vit alors employer un système de fourberies dont l'histoire ne présente pas peut-être un autre exemple. Le pape Nicolas, qui se défiait des rapports de Photius, agit dans cette affaire avec la plus grande circonspection. Sans rien décider, il envoya des légats à Constantinople pour prendre des informations sur ce qui s'était passé. Ces précautions ne déconcertèrent pas le fourbe. Lorsque les légats arrivèrent à Constantinople, ils furent aussitôt privés de toute communication avec d'autres personnes que les partisans de Photius. Séduits par Photius, ils eurent la faiblesse de consentir à assister à un conciliabule de trois cent dix-huit évêques qui avaient été réunis par l'empereur, par Bardas et par l'intrus. On y fit comparaître saint Ignace. On le pressa de donner sa démission, et, comme il en appelait au Pape, on lui montra les légats; ceux-ci prirent parti contre le Saint. « Que l'on me conduise au Pape, dit Ignace, je subirai volontiers son jugement. » Sa perte était résolue; on produisit contre lui des témoins subornés, et l'on prononça enfin la sentence de déposition. Les légats du Pape participèrent à cette injustice, et l'iniquité parut désormais triomphante (862).

Mais Photius n'était pas tranquille; il craignait l'œil vigilant du Pontife romain, vengeur de l'opprimé et gardien du droit. Pour se mettre en sûreté, il essaya encore une fois d'arracher à Ignace une démission en règle. Saint Ignace refusa énergiquement de se prêter à cette manœuvre. Alors l'intrus fit enfermer sa victime dans le sépulcre vide de Constantin Copronyme, dont Michel l'Ivroigne avait récemment fait jeter les cendres au vent. Trois bourreaux furent chargés d'amener à composition l'indomptable confesseur. Ignace, redevenu libre, voulut informer le Pape de tout ce qui se passait. Photius l'avait devancé; les légats prévaricateurs étaient retournés à Rome avec un ambassadeur de Michel l'Ivroigne, munis de lettres de l'intrus et de l'empereur pour le Pape, et avec une copie de la prétendue renonciation du saint patriarche.

Mais Dieu ne permet pas que le Saint-Siège soit ainsi trompé, et que l'iniquité triomphe longtemps, même sur cette terre. Peu après les légats, un moine courageux et fidèle vint à Rome et instruisit le Pape de la vérité. Éclairé sur la prévarication de ses légats, le Pape assembla un concile à Rome en 863. Les deux légats furent excommuniés et solennellement déposés de l'épiscopat; les actes du faux concile de Constantinople furent annulés, et Photius fut anathématisé et déposé.

Le Pape écrivit aussitôt à l'empereur et à Photius. Mais rien n'était capable de déconcerter l'impudence de l'intrus. Au lieu de la lettre que saint Nicolas lui avait écrite, il en fabriqua une qui donnait la plus complète approbation à son ordination et au conciliabule tenu en 857. Cette fourberie était concertée entre Bardas et Photius; l'ivrogne Michel, qui ne s'était pas donné la peine de lire la lettre à lui adressée par le Pape, s'y laissa prendre d'abord; mais l'indignation publique fit justice de la fraude. Le mécontentement devint si vif, que Bardas crut devoir l'apaiser en faisant un semblant d'enquête à cet égard. Il fit fouetter un moine qui avait été l'instrument de cette infâme manœuvre; mais on vit bientôt que tout cela n'était qu'un jeu, car le moine obtint par le crédit de Photius la fonction de magistrat chargé de rendre la justice à Constantinople même.

La procession du Saint-Esprit.

L'excommunication lancée par le Pape contre Photius et ses complices, finit par être connue à Constantinople; l'intrus, dévoilé, ne ménagea plus rien. Pour assurer son triomphe, il accusa les Latins d'être hérétiques, et écrivit une lettre-circulaire aux patriarches et aux métropolitains de l'Orient, dans laquelle il reprochait aux Occidentaux plusieurs erreurs touchant la foi et la discipline, comme de jeûner le samedi, et d'exiger le célibat des prêtres. « Le « comble de l'impiété, disait-il, c'est qu'ils ont osé ajouter « des paroles nouvelles au Symbole confirmé par les conciles, et enseigner que le Saint-Esprit ne procède pas du

« Père seul, mais encore du Fils. » Le Symbole ne portait d'abord, en effet, que ces mots sur le Saint-Esprit : *Qui ex Patre procedit*, qui procède du Père ; mais, en Occident, plusieurs Églises, et bientôt toutes, ajoutèrent les mots *Filioque*, et du Fils, pour mieux affirmer la foi qui était celle de l'Église. Photius profita habilement de cette circonstance, mais il importe de remarquer qu'il n'avait songé à accuser l'Église latine d'erreur, qu'après avoir été condamné.

Concile de Constantinople, 8^e œcuménique (869).

Quelques années après, Photius poussa la fourberie plus loin que jamais. Le Pape persistait à le condamner et à soutenir la cause de saint Ignace ; l'intrus, pour tourner l'opinion en sa faveur, composa les actes d'un concile œcuménique qui n'avait jamais existé, et dans lequel il supposait que le Pape avait été déposé par les Pères. Mais la main de Dieu s'appesantit sur l'imposteur et sur ses criminels promoteurs. Bardas fut assassiné à l'instigation de Michel l'Ivrogne, qui était fatigué de son joug (865), et l'assassin, *Basile le Macédonien*, se défit, deux ans plus tard, de l'empereur lui-même, qui songeait à le faire périr (867). Une fois sur le trône, Basile sembla prendre à tâche de faire oublier les crimes qui l'y avaient conduit. Il s'occupa de mettre fin au schisme. L'usurpateur fut chassé du palais patriarcal, et enfermé dans un monastère. Saint Ignace, patriarche légitime, rentra solennellement dans son Église, et engagea le pape saint *Adrien II* à convoquer un concile général. Ce concile fut le huitième, et se tint à Constantinople. Le Pape y présidait par ses légats. Photius fut cité à comparaître ; mais il fallut l'amener malgré lui. Cet hypocrite joua le personnage du juste opprimé. A la plupart des questions qu'on lui fit, il garda le silence ; et, lorsqu'il fut obligé de parler, il emprunta dans ses réponses les mêmes paroles que Jésus-Christ avait prononcées devant ses juges, au temps de sa Passion. Il fut renvoyé avec indignation. Le concile l'excommunia, lui et ses adhérents (869). Le Pape

confirma les décrets du concile, et l'Église grecque recouvra sa tranquillité.

Fin du schisme de Photius.

Photius vint à bout d'usurper encore une fois le trône patriarcal. Il sut gagner la faveur de Basile en lui fabriquant une glorieuse généalogie, et, à la mort de saint Ignace, il obtint d'être rétabli dans sa dignité pastorale. Le pape *Jean VIII*, qui usa d'abord de la plus grande indulgence, se vit bientôt obligé d'employer la sévérité. Photius avait osé falsifier les lettres qu'il lui avait envoyées. Jean VIII l'excommunia solennellement, et ses successeurs maintinrent l'excommunication. L'empereur Basile ouvrit enfin les yeux, et reconnut toutes les perfidies de Photius et toutes ses infâmes machinations. L'un des premiers actes de Léon le Philosophe, son fils et successeur, fut de faire lire publiquement, dans l'église de Sainte-Sophie, le détail des attentats de l'intrus et les sentences d'excommunication portées contre lui par le Pape. Photius fut ensuite chassé de Constantinople, et envoyé en exil. La carrière de ses fourberies était enfin terminée. Il mourut quelques années après, et le schisme cessa (886).

Conversion des Slaves et des Bulgares.

La conversion des Slaves et des Bulgares consola l'Église d'Orient des troubles qui la déchiraient. Les principaux instruments de cette conversion furent deux frères, saint *Cyrille*, nommé aussi Constantin le Philosophe, et saint *Methodius*, tous deux nés à Thessalonique et élevés à Constantinople. Saint Cyrille évangélisa d'abord les Chazares, qui se convertirent en grand nombre, et quelques autres peuples slaves établis dans les vastes contrées qui forment aujourd'hui la Russie d'Europe. Il y avait, sur les frontières septentrionales de l'empire grec, en Europe, un autre peuple slave, les Bulgares, dont les incursions troublaient continuellement l'empire. Dans une bataille qu'ils perdirent en combattant l'empereur Théophile, la sœur de leur roi tomba entre les mains des Grecs; l'impératrice Théodora la fit élever

à Constantinople dans la religion chrétienne, et la renvoya plus tard à son frère, le roi *Bogoris*. La pieuse princesse amena peu à peu son frère à embrasser le christianisme. Bogoris était déjà fort ébranlé, lorsque saint Cyrille arriva chez les Bulgares. Le roi résista encore quelque temps, mais la grâce ne tarda pas à parler. Voulant faire peindre une galerie dans son palais, il avait demandé un habile peintre à l'empereur de Constantinople, qui était alors Michel III l'Ivrogne, encore sous la tutelle de Théodora. On envoya à Bogoris le saint moine Méthodius, frère de Cyrille, qui fut chargé de choisir un sujet de tableau capable de glacer d'effroi les spectateurs.

Méthodius représenta le jugement dernier avec toutes ses circonstances les plus épouvantables. Quand l'ouvrage fut achevé, il leva tout à coup la toile en présence du roi. La vue, et surtout l'explication du tableau, effraya le roi barbare, qui acheva de se faire instruire dans la religion chrétienne, et fut baptisé sous le nom de *Michel*. L'un de ses premiers soins fut d'envoyer une solennelle ambassade au pape saint Nicolas le Grand, pour demander des ouvriers évangéliques, parce que les Bulgares avaient à se plaindre des Grecs, et pour consulter le Souverain-Pontife sur plusieurs difficultés. Le Pape leur envoya des évêques, qui achevèrent de les instruire. Bogoris abdiqua plus tard la couronne, pour passer les dernières années de sa vie dans un monastère.

Saint Cyrille et saint Méthodius se rendirent ensuite en Moravie et en Bohême, et ils continuèrent de prêcher l'Évangile avec un grand succès. Méthodius, nommé par le Pape archevêque de Moravie et de Pannonie, fit en slavon une version des saintes Écritures et des livres liturgiques.

§ II. — L'Église d'Occident.

Les missions.

L'Église d'Occident ne comptait pas moins de victoires sur le paganisme que l'Église d'Orient. Dans les premières années de ce siècle s'acheva la conversion des Saxons, dont

le chef le plus redoutable, *Witiking*, avait embrassé la foi avec autant de sincérité que d'ardeur. La conversion des Saxons fut suivie de celle de plusieurs autres peuples du Nord, et l'Église répara amplement les pertes que lui causaient l'hérésie et l'islamisme.

L'apôtre du Danemark et de la Suède fut saint *Anschaire*, moine de l'abbaye de Corbie, en Picardie. Harold, prince du Danemark, ayant reçu le baptême à la cour de *Louis le Débonnaire* ou *le Pieux*, successeur de Charlemagne, demanda quelques missionnaires zélés pour l'accompagner dans son pays. On lui donna Anschaire, qui fit en peu de temps de nombreuses conversions. Le saint était revenu à Corbie pour les besoins de sa mission, lorsqu'un roi de Suède pria Louis le Débonnaire de lui envoyer des ouvriers évangéliques. Anschaire partit pour la Suède avec un autre religieux. Dépouillés en chemin par des pirates qui leur enlevèrent les présents destinés au roi, les deux missionnaires n'en continuèrent pas moins leur route, et la Suède reçut la bonne nouvelle. Saint Anschaire établit plus tard une florissante chrétienté à Hambourg, dont il fut le premier archevêque (834). Son zèle, ses vertus, ses miracles lui gagnèrent tous les cœurs. Saint Anschaire avait toujours désiré de répandre son sang pour la foi ; quand il se vit attaqué de la maladie dont il mourut : « Ce sont mes péchés, dit-il « tristement, qui m'ont privé de la grâce du martyr. » Il mourut à l'âge de soixante-sept ans (865).

Les empereurs.

La création commune de saint Léon III et de Charlemagne produisait d'admirables fruits, au milieu des ravages de l'islamisme et des troubles de l'Église d'Orient ; grâce à elle, les musulmans étaient contenus du côté de l'Espagne, et les missionnaires se multipliaient parmi les peuples encore païens du nord et du centre de l'Europe. Malheureusement, les successeurs de Charlemagne ne se trouvèrent pas capables de soutenir comme lui le fardeau d'un si vaste empire. *Louis le Débonnaire* (814-840), distingué par sa piété et par son

zèle pour la propagation de la foi, fut pendant presque tout son règne le jouet des factions, à cause de la faiblesse de son caractère. *Lothaire I^{er}*, son successeur (840-755), assista à la dislocation de l'empire de Charlemagne, dont les diverses parties restèrent cependant sous l'autorité des princes carlovingiens. L'empereur *Louis II*, successeur de Lothaire (855-875), combattit les Sarrasins en Italie, et fut aidé dans cette œuvre par les papes saint Nicolas le Grand et Adrien II.

A Louis II succédèrent *Charles le Chauve*, fils de Louis le Débonnaire, qui régnait en France depuis 840 ; puis *Charles le Gros*, qui fut déposé à cause de son incapacité et de sa lâcheté (887) ; puis *Arnoul* (887-899), qui se vit disputer l'empire par plusieurs compétiteurs ; enfin, *Louis l'Enfant*, son jeune fils (899-911), sous qui les Hongrois ou Magyares commencèrent à ravager l'Allemagne, l'Italie et une partie de la Gaule. Avec Louis l'Enfant s'éteignit la branche carlovingienne d'Allemagne.

Les Papes.

Le trône pontifical conservait plus d'éclat que le trône impérial. Saint Léon III avait magnifiquement ouvert le siècle avec Charlemagne, à qui il ne survécut que deux ans. *Étienne*, son successeur, ne régna que sept mois (816-817). Saint *Pascal I^{er}* (817-824), en bonne intelligence avec Louis le Débonnaire et Lothaire, fit tous ses efforts pour apaiser en Orient les fureurs des iconoclastes, pendant que saint Anchaire évangélisait le Danemarck et la Suède, et que saint *Théodore Studite* défendait la foi dans l'empire grec. Sous son pontificat furent découvertes les reliques de sainte Cécile, à qui il dédia une église qui porte encore le nom de la glorieuse martyre (822). Saint *Léon IV* (847-855) exécuta les plus grands travaux pour mettre à l'abri d'un coup de main ce que Rome possédait de plus précieux. Il répara l'ancienne enceinte et agrandit la ville de tout un quartier, qui fut appelé de son nom *Cité léonine* (852). Il fortifia également la ville de Porto, restaura celle de Civita-Vecchia (l'ancienne Centumcelles), et mit les diverses parties de ses États en

situation de résister aux attaques extérieures. Les Sarrasins essayèrent d'entraver ses entreprises ; ils débarquèrent près d'Ostie avec des forces supérieures à celles qu'ils avaient eues dans les expéditions précédentes, mais ils furent complètement battus. Après lui parut saint *Nicolas I^{er} le Grand* (858-867), dont on a déjà raconté les travaux et les grandes actions.

Conversion des Normands.

Le IX^e siècle vit la seconde grande invasion, formée principalement par les Bulgares, par les Hongrois et par les Normands : ce fut encore une fois l'Église qui sauva la civilisation, en convertissant ces terribles conquérants. Les Hongrois résistèrent jusqu'au siècle suivant ; les Bulgares cédèrent dès le IX^e siècle ; les Normands, venus de la Suède, de la Norvège et du Danemarck, furent peu à peu amenés à la foi et par les missionnaires qui se rendaient dans leur pays d'origine, et par ceux qui agissaient sur eux dans les pays qu'ils avaient envahis. Les Normands firent particulièrement souffrir l'Angleterre et l'empire carlovingien. Ils ravagèrent les plus belles provinces de la Gaule. Rouen fut pris et pillé ; Paris vit trois fois les Barbares arriver près de ses murs, et eut à soutenir contre eux un long siège (885), dans lequel se distingua l'un des ancêtres de Hugues Capet, le futur fondateur de la troisième dynastie des rois de France. Enfin, sous Charles le Simple, *Rollon*, l'un des plus redoutables chefs normands, embrassa le christianisme ; il venait d'éprouver un échec devant Chartres. Charles le Simple crut l'occasion favorable pour entrer en négociations avec le chef normand. Il lui envoya Francon, archevêque de Rouen, qui lui dit :
 « Chef glorieux des hommes du Nord, voulez-vous faire la
 « guerre jusqu'à votre mort, ou vous croyez-vous immortel ?
 « Êtes-vous un dieu et non un homme formé de terre, et
 « qui devez retourner dans la terre d'où vous avez été tiré ?
 « Si vous mourez, comme vous avez vécu jusqu'ici, de
 « meurtre et de pillage, vous n'avez à attendre dans un
 « autre monde que des châtimens éternels. Si vous rejetez,

« au contraire, les superstitions et les fureurs païennes, « vous jouirez des douceurs de la paix en cette vie et dans « l'autre. Le roi Charles vous y invite en vous donnant toute « cette terre que vous avez ravagée, et, pour gage de son « amitié, il vous offre encore sa fille Gisèle en mariage. » Le fier Normand, touché de la fermeté du prélat et des magnifiques propositions qui lui étaient faites, accepta. Il se fit instruire et baptiser par Francon : « Avant de partager « mes terres entre mes sujets, lui dit-il, j'en veux donner « une partie à Dieu, à la vierge Marie et aux autres saints, « que je désire avoir pour protecteurs. » Le loup était changé en agneau. Rollon repeupla les villes désertes, fit refleurir la religion, rebâtit les églises ruinées, en fonda de nouvelles, favorisa la multiplication des monastères et donna de sages lois à son peuple. La conversion des Normands fut l'une des plus brillantes conquêtes de l'Église au X^e siècle.

CHAPITRE II.

LE SIÈCLE DE FER (912-1002).

(Dixième siècle.)

DEUX DIVISIONS : *Événements généraux. — Les Moines et les Saints.*

§ I^{er}. — Événements généraux (902-1002).

Les mauvais Papes.

A la mort du pape *Formose* (896), commença pour la papauté une série de malheurs et d'humiliations. L'empire de Charlemagne était disloqué, l'Italie était en proie à une violente anarchie, et l'autorité des Souverains-Pontifes n'était plus respectée dans Rome : plus de liberté dans les élections pontificales : des cabales continuelles suscitées d'abord par les ducs de Toscane, qui demeuraient à Rome, puis par les empereurs allemands qui, au lieu de protéger le Saint-Siège, ne songeaient qu'à l'opprimer et à se servir, dans un

intérêt de domination, du prestige que gardait toujours le nom du Pape, et de l'autorité spirituelle qu'il ne cessait d'exercer légitimement dans l'Église. De là des scandales qui ont été, d'ailleurs, bien exagérés par la haine, l'ignorance ou la mauvaise foi ; car, pendant un siècle et demi que durèrent ces malheurs, et sur trente-sept Papes, on en compte à peine quatre ou cinq dont la vie ait été scandaleuse, et encore ne régnèrent-ils que pendant quelques années ; plusieurs n'étaient que de jeunes gens qui furent le jouet des ambitieux qui les élevaient au trône pontifical : un grand nombre firent briller, malgré les difficultés des temps et de leur position, des vertus dignes de la chaire de saint Pierre ; aucun d'eux ne faillit dans la foi. De sorte que les scandales mêmes de ces temps désastreux ne servent qu'à confirmer la parole divine, qui a promis à l'Église la victoire sur les portes, c'est-à-dire sur les puissances de l'enfer.

Les Empereurs.

Une grande partie de la responsabilité des scandales revient aux empereurs allemands, qui ne surent pas comprendre et continuer l'œuvre de saint Léon III et de Charlemagne. A la dynastie carlovingienne succéda une dynastie purement allemande, avec *Conrad I^{er}* de Franconie (912-918), qui fut trop faible pour agir en dehors de l'Allemagne. Son successeur, *Henri I^{er} l'Oiseleur*, affermit son pouvoir (918-936), et laissa à son fils *Othon le Grand* le soin de rétablir en Italie l'autorité des empereurs. Othon le Grand (918-936) reprit en partie, mais avec moins d'intelligence et de désintéressement, l'œuvre de Charlemagne. Il reçut à Rome, des mains de Jean XII, en 962, la couronne impériale que ses prédécesseurs ne portaient plus depuis la mort de Louis l'Enfant : ce fut comme une restauration du saint-empire romain. Malheureusement, la gloire du nouvel empereur fut ternie par sa conduite violente à l'égard du Saint-Siège. Mécontent de Jean XII, il le fit déposer dans un concile irrégulier, et fit nommer un antipape, que Jean XII

excommunia (963). Cependant Othon confirma les donations de Pépin et de Charlemagne, et fit rendre à l'Église romaine ce qui lui avait été enlevé dans toute l'Italie ; mais la protection qu'il accordait à l'Église se traduisait trop souvent en actes d'autorité souveraine, et, pour mettre fin aux scandales, il ne craignait pas de violer la liberté des élections et les règles de la discipline ecclésiastique.

Ses successeurs, *Othon II* et *Othon III*, suivirent sa politique avec moins de grandeur, pendant que brillaient près d'eux les vertus de l'impératrice *Adélaïde*, veuve d'Othon le Grand, qui contribua alors à rétablir un peu d'ordre en Italie.

Les Capétiens.

Une nouvelle dynastie venait alors de s'élever en France. celle des Capétiens, dont *Hugues Capet* fut le chef (987-996). A Hugues Capet succéda son fils, *Robert le Pieux* (996-1031). Cette nouvelle dynastie se montra généralement animée des meilleures dispositions à l'égard du Saint-Siège et du clergé. Cependant le roi Robert se mit d'abord en révolte contre l'Église. Il avait épousé Berthe, qui était sa parente à un degré prohibé par les canons pour le mariage. Grégoire V l'exhorta vivement à rompre une union qu'il n'avait pu contracter sans péché. Sur les instances de Robert, le pape accorda un délai ; mais, quand il vit que le roi différait toujours la séparation demandée, il convoqua un concile à Rome, pour examiner définitivement la question. Vingt-sept évêques assistèrent à ce concile ; Gerbert se trouvait parmi eux. Voici quelle fut la sentence : « Le roi Robert quittera « Berthe, sa parente, qu'il a épousée au mépris des lois « canoniques, et il fera une pénitence de sept années, selon « la discipline de l'Église à l'égard des mariages incestueux. « S'il refuse de se soumettre, qu'il soit anathème ! » Le même ordre s'étendait à Berthe ; l'archevêque de Tours, qui avait donné la bénédiction nuptiale, et les évêques qui y avaient assisté, étaient suspendus de la communion catholique, jusqu'à ce qu'ils fussent venus faire satisfaction au

Saint-Siège. Robert hésita à se séparer de Berthe, mais il se soumit aux censures de l'Église ; il vécut séparé de la communion des fidèles, et il ne resta près de lui que deux serviteurs qui faisaient passer par le feu tous les vases qui avaient servi à son usage. Enfin la foi l'emporta sur la passion, et la pureté du mariage chrétien fut sauvée, grâce à la fermeté du Souverain-Pontife.

Le pape Sylvestre II (999-1003).

A la fin du siècle parut sur le trône pontifical Gerbert, le plus grand savant de son temps, qui prit le nom de *Sylvestre II* : il fut le premier Pape français ; il était né, en Auvergne, de parents pauvres et de basse extraction, et s'était élevé par son mérite et par son savoir aux plus hautes dignités de l'Église. On lui attribue l'introduction en Europe des chiffres arabes, et l'invention de l'horloge à balancier. Il gouverna l'Église, au milieu des circonstances les plus difficiles, avec force, prudence et mesure ; sa mort prématurée plongea toute la chrétienté dans le deuil. Sylvestre II eut l'idée des Croisades, un siècle avant qu'elles fussent entreprises. Ce fut pendant son pontificat que s'écoula l'an mil, cette année terrible que les peuples épouvantés regardaient comme devant être la dernière du monde. Profitant des dispositions à la pénitence que les terreurs de l'an mil inspiraient, Sylvestre II indiqua un jubilé, dans lequel il accordait de nombreuses indulgences à ceux qui viendraient visiter à Rome le tombeau des saints Apôtres. C'était une manière de sanctifier les anciens jeux séculaires des Romains, et le premier millénaire de la rédemption du monde. Cette institution ne fut complètement régularisée qu'à partir du pontificat de Boniface VIII. L'année précédente, Sylvestre II avait étendu à l'Église universelle la fête de la Commémoration des morts, établie en 998 par saint *Odilon* de Cluny ; cette fête fut fixée au lendemain de la Toussaint, afin d'unir dans un même souvenir l'Église triomphante et l'Église souffrante.

Conversion des peuples païens.

Le commencement du X^e siècle avait été signalé par la conversion des Normands établis en France ; vers le milieu du siècle, les Basques, établis dans les montagnes des Pyrénées, furent convertis par saint *Léon*, évêque de Bayonne ; les Polonais, qui devaient un jour devenir le boulevard de la chrétienté européenne contre les Tartares et contre les Turcs, se convertirent peu à peu, grâce aux efforts de la princesse *Dubrare*, épouse de leur duc *Micislas*, qu'elle amena à recevoir le baptême avec un grand nombre de ses sujets (vers 965), en même temps que les Slaves de Russie étaient à la fois christianisés et civilisés par le grand-duc de Kief, *Vladimir le Grand* ou *le Saint* (981-1015). La Bohême, dont la conversion avait été commencée par saint Méthodius, éprouva une violente persécution de la part de *Drachmire*, veuve de l'un de ses ducs, qui voulut rétablir le paganisme, et qui fit martyriser sainte *Ludmille*, veuve du premier duc chrétien de ce pays. Saint *Wenceslas*, son fils, qui lui succéda avec l'appui d'Henri l'Oiseleur, fit cesser la persécution, et tint quelque temps sa mère à l'écart ; mais il eut le malheur de la rappeler auprès de lui, et cette mère dénaturée ne reconnut cette marque de piété filiale qu'en poussant son second fils, *Boleslas*, à assassiner le duc (983). *Othon le Grand* vengea la mort de *Wenceslas*, et força le fratricide à laisser libre la propagation du christianisme ; *Boleslas* se convertit, et son fils, *Boleslas II le Pieux* (967-999), acheva la conversion de la Bohême.

Conversion des Hongrois.

Une autre nation, qui n'était pas d'origine slave comme les habitants de la Russie, de la Bohême et de la Pologne, embrassa le christianisme vers le même temps : c'était celle des Hongrois ou Magyares, descendants des Huns d'Attila et d'autres tribus d'origine asiatique qui s'étaient établies dans l'ancienne Pannonie. Les ravages qu'ils exercèrent au X^e siècle dans le nord de l'Italie, en Allemagne et jusqu'en

France, frappèrent d'une telle terreur les populations, que leur nom, un peu défiguré sous celui d'*ogre*, est arrivé jusqu'à nous avec une idée d'horrible cruauté. Henri l'Oiseleur et Othon le Grand les battirent en plusieurs rencontres, mais ce fut le christianisme seul qui put mettre un terme à leurs ravages, en adoucissant leurs mœurs et en changeant leurs dispositions. Leur duc *Geysa*, converti par saint *Adalbert*, évêque de Prague, reçut le baptême avec son fils *Waïc*, à qui l'on donna à cette occasion le nom d'*Étienne* (977), parce que sa mère, étant enceinte, avait eu une vision dans laquelle le diacre saint Étienne lui assura que l'enfant qu'elle portait dans son sein achèverait l'œuvre de son père. Étienne donna, en effet, une vive impulsion à la conversion des Hongrois ; il se conduisit en véritable apôtre de son peuple, fonda dix évêchés et l'archevêché de Gran (*Strigonium*), fit venir de nombreux missionnaires, construisit plusieurs monastères, et fit de la Hongrie une contrée entièrement chrétienne. Sylvestre II, pour récompenser saint Étienne de son zèle, se concerta avec l'empereur Othon III, et lui donna le titre de roi : il lui envoyait en même temps une riche couronne, et une croix qu'il lui permit, par un privilège spécial, de faire porter à la tête de ses armées. La couronne envoyée par le pape Sylvestre II servit depuis lors au couronnement des rois de Hongrie, qui se décorèrent toujours avec un noble orgueil du titre de *rois apostoliques*, conféré par le Saint-Siège, titre que les empereurs d'Autriche portent encore aujourd'hui en leur qualité de rois de Hongrie. C'est par ce glorieux événement que se termina le X^e siècle (1000).

§ II. — Les Moines et les Saints.

Les événements qu'on vient de raconter prouvent que le X^e siècle fut autre chose qu'un siècle de fer, comme on l'appelle ordinairement. S'il y eut dans l'Église des désordres, suites de la faiblesse humaine et de l'esclavage dans lequel était tenue la papauté, il y avait aussi une vie assez puissante pour se répandre au dehors, il y avait des princes,

fidèles jusqu'au martyre, de courageux missionnaires, de saints évêques et un grand nombre de saints dans toutes les conditions.

L'abbaye de Cluny.

Les monastères et les abbayes, remplis de disciples de saint Benoît et de saint Colomban, reprirent aussi dans ce siècle une vigueur qui produisit les fruits les plus abondants. Le mouvement de régénération partit de l'abbaye de Cluny, située dans le Mâconnais, et qui fut fondée en 910 par *Guillaume le Pieux*, duc d'Aquitaine. Guillaume en donna le gouvernement à saint *Bernon*, supérieur de Baume, qui se rendit à Cluny avec un de ses religieux. Sous le gouvernement de saint *Odon*, successeur immédiat de saint Bernon, Cluny atteignit un haut degré de prospérité : ce qui rendit cette abbaye célèbre entre toutes les autres, ce fut la sainteté des religieux qui l'habitaient, la rigueur de leur vie, leur charité envers les pauvres, et les soins qu'ils donnaient à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Les saints abbés qui se succédaient, saint Odon (mort en 961), saint *Maïeul* (mort en 994), saint *Odilon* (mort en 1049), maintinrent la discipline et firent de plus en plus fleurir la vertu dans la grande abbaye, d'où sortit plus tard la renaissance totale de la discipline ecclésiastique.

Saint Dunstan de Cantorbéry.

Deux saints archevêques de Cantorbéry rétablirent la discipline en Angleterre. Le premier fut saint *Odon*, surnommé *le Bon* à cause de son extraordinaire douceur ; saint *Dunstan*, successeur d'Odon, acheva son œuvre (961-988). Ce grand saint avait été abbé de Glastonbury, puis évêque de Worcester, lorsqu'il se vit élever au siège de Cantorbéry et à la dignité de légat du Pape en Angleterre. Obligé de veiller sur toutes les églises du royaume, il parcourut les différentes provinces, instruisant les fidèles des règles de la vie chrétienne et les portant à la pratique de la vertu par des instructions vives et touchantes. L'objet principal de son zèle était la réforme

des monastères et du clergé, par laquelle il savait bien qu'il atteindrait plus sûrement les laïques. Il était puissamment secondé dans ses travaux par le roi d'Angleterre, *Edgar le Pacifique*, et par saint *Ethelwold*, évêque de Winchester, et saint *Oswald*, archevêque d'York. Il montra, dans une circonstance difficile, toute la fermeté de son zèle pour la pureté des mœurs. Le roi Edgar ayant péché comme David, le saint archevêque, nouveau Nathan, alla le trouver et lui dit : « Seigneur, vous avez offensé Dieu ! » Edgar, agité de salutaires remords, s'avoua coupable, témoigna son repentir par ses larmes et demanda une pénitence proportionnée à son crime. Le Saint lui en imposa une de sept ans, qui consistait à ne point porter la couronne durant tout ce temps-là, à jeûner deux fois la semaine et à faire d'abondantes aumônes. Edgar accomplit fidèlement tous les articles de sa pénitence, et, lorsque les sept ans furent écoulés (en 973), saint Dunstan lui remit la couronne sur la tête, dans une assemblée composée des évêques et des seigneurs de la nation. C'était cette fermeté des évêques et cette foi des princes qui préparaient la civilisation de l'Europe.

Les saints couronnés.

La vertu brillait sur le trône comme dans les monastères et sur les sièges épiscopaux. On a déjà cité saint Wenceslas, duc de Bohême; Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine; l'impératrice sainte Adélaïde, sainte Ludmille de Bohême, saint Vladimir de Russie, saint Étienne de Hongrie. Il faut citer encore sainte *Mathilde*, reine de Germanie et femme de Henri l'Oiseleur, dont la vie fut tout employée en œuvres de zèle, de piété, de miséricorde et de charité.

Le dixième siècle.

Ainsi l'Église du X^e siècle est loin de mériter les reproches qu'on lui fait. Les saints qu'on a nommés, et ceux qu'on pourrait encore citer, forment une magnifique couronne, qui rappelle les plus belles époques des siècles précédents. On parle beaucoup de l'ignorance du X^e siècle : c'est une injus-

tice, car de nombreux centres d'activité intellectuelle existaient alors, et préparaient le magnifique mouvement de renaissance qu'on vit éclater au XI^e siècle. L'activité intellectuelle n'était pas renfermée tout entière dans l'intérieur des monastères et des écoles; elle se montrait aussi au dehors, dans les châteaux, dans les cités et à la cour des rois; partout on trouvait des hommes éminents par leur savoir. Enfin, l'amour de la science était devenu si général, que les couvents mêmes de femmes participaient à ce merveilleux mouvement. Ainsi, à Gandersheim, sur les confins du diocèse de Mayence, vivaient sous la direction de savantes abbesses, des religieuses aussi distinguées par leur science et par leurs talents, que par leur régularité et leurs vertus, et qui puisaient dans le couvent même leur savoir et leur érudition. L'abbesse *Rosvitha*, entre autres, composait des drames latins, joués par les religieuses, ce qui prouve qu'ils étaient compris de toutes les habitantes du couvent. Quand le X^e siècle se termina, Sylvestre II était assis sur la chaire de saint Pierre, et ce nom seul, qui rappelle à la fois la science et la vertu, dit ce qu'il faut penser du *siècle de fer*.

CHAPITRE III.

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE (1002-1095).

(Onzième siècle).

TROIS DIVISIONS : *L'Église et l'Empire. — Le Schisme grec et l'Hérésie. — Les Moines et les Saints.*

§ I^{er}. — L'Église et l'Empire ou la Querelle des Investitures.

Saint Henri II (1002-1024).

Avec Othon III avait fini la branche aînée de la maison de Saxe; on lui donna pour successeur *Henri II*, duc de Bavière. Saint Henri, qu'une infirmité contractée dans ses dernières années fit surnommer le *Boîteux*, et qu'on surnomma

aussi le *Père des moines*, à cause de l'affection qu'il portait aux religieux, reprit le vrai rôle des empereurs en se faisant le protecteur du Saint-Siège. Il rétablit dans Rome le pape *Benoît VIII*, que les factieux en avaient chassé, et qui lui mit sur la tête la couronne impériale (1014). Vers cette époque, Henri, dégoûté du pouvoir suprême, songea à embrasser la vie monastique. Étant entré dans l'abbaye de Saint-Vannes, en Lorraine, il manifesta la volonté formelle de prendre l'habit et de renoncer à la couronne. « Vous savez, lui dit l'abbé, le bienheureux *Richard*, que pour être religieux il faut renoncer à sa volonté propre. — Je le sais, dit l'empereur. — Me promettez-vous donc d'obéir en toutes choses ? — Je le promets et le jure, dit Henri. — Eh bien, reprit l'abbé, je vous ordonne de continuer à régner avec sagesse et justice. » Henri reprit par obéissance le fardeau qu'il voulait déposer par humilité. Sa mort fut sainte comme sa vie ; il s'éteignit le 14 juillet 1026. Sa veuve, sainte *Cunégonde*, qui avait partagé tous ses travaux et toutes ses bonnes œuvres, se retira près de Cassel, dans un monastère qu'elle avait fondé avec le prix de ses bijoux. Elle rendit son âme à Dieu, le 3 mars 1040.

La Trêve de Dieu.

Conrad le Salique, successeur de saint Henri II, et *Henri III le Noir*, son fils, régnèrent avec éclat (1024-1056). Henri III, couronné des mains de Clément II, qu'il avait fait nommer pape, eut le tort de s'arroger le droit de désigner lui-même les Souverains-Pontifes ; au moins fit-il de bons choix, comme celui de saint *Léon IX*, qui commença la réforme de la discipline ecclésiastique ; mais les élections n'étaient plus libres et d'autres princes pouvaient abuser d'un droit usurpé. Le règne de Henri III fut signalé par l'introduction dans l'empire de la *paix* ou *trêve de Dieu*, qui avait déjà été établie dans d'autres pays. Le peu d'autorité des rois, le grand nombre de seigneurs qui étaient à peu près indépendants dans leurs domaines, rendaient alors les guerres presque continuelles en France, en Allemagne et en Italie.

L'Église gémissait d'un état de choses si préjudiciable à la tranquillité et à la prospérité des nations, et elle songeait depuis longtemps à y remédier. Reconnaissant qu'on ne pourrait tout obtenir d'un seul coup, au lieu d'interdire absolument la guerre, elle essaya du moins d'en limiter la durée : elle réussit, et la *trêve de Dieu* fut établie. D'abord la trêve ne durait que du samedi soir au lundi matin ; on l'étendit ensuite du mercredi au lundi, puis on y ajouta le carême et l'avent, le temps pascal, les veilles de fêtes, les nuits, les fêtes des Apôtres, les Quatre-Temps, c'est-à-dire plus de la moitié de l'année. Saint *Odilon*, abbé de Cluny, introduisit d'abord cette heureuse réforme dans le midi de la France ; de là elle gagna dans le nord ; l'empereur Henri III fit solennellement proclamer la *trêve de Dieu* dans un concile assemblé à Constance, en 1043, et il ajouta des peines civiles aux peines spirituelles portées par l'Église. La *trêve de Dieu* ne contribua pas peu à la prospérité du commerce et de l'industrie ; elle adoucit les mœurs, elle ramena l'ordre et la tranquillité dans les campagnes : cette institution est sans contredit l'un des plus grands bienfaits de l'Église au moyen âge.

Les Papes.

Quoique soumise à la confirmation des empereurs allemands, la Papauté s'était un peu relevée sous les Othon et sous Henri II. Saint Léon IX, que Henri III désigna en 1049, était alors évêque de Toul. Passant par l'abbaye de Cluny pour se rendre à Rome, il y rencontra le moine *Hildebrand*, qui lui représenta que le droit d'élire le Souverain-Pontife appartenait essentiellement au clergé et au peuple de Rome, et qu'il devait soumettre son élection à l'approbation des Romains. Léon suivit ce conseil, et emmena avec lui *Hildebrand*, qui devint dès lors la lumière de l'Église.

Un événement considérable vint aider les Papes à recouvrer leur indépendance. Des aventuriers normands, de ceux qui étaient établis en France, étaient arrivés dans l'Italie méridionale pour s'y conquérir quelques domaines. Ils s'emparèrent de la Pouille sur les Grecs qui la possédaient encore.

Leurs exploits et les ravages qu'ils causaient inquiétèrent tellement le Pape, l'empereur et les Grecs, que les Normands virent se former contre eux une redoutable coalition ; mais leur chef, *Guillaume Bras-de-Fer*, n'était pas capable de reculer. La bataille s'engagea près de Dragonara (18 juin 1052) ; elle fut sanglante, et la victoire resta longtemps indécise. Enfin, elle se déclara pour les Normands, qui coururent aussitôt à Civitella, où le Pape attendait l'issue du combat avec son clergé. L'assaut fut donné à la ville. Léon IX, pour épargner aux habitants les horreurs d'une ville prise d'assaut, fit dire aux Normands qu'il était prêt à aller les trouver, et que sa vie ne lui était pas plus chère que celle des hommes qu'ils avaient tués. Ceux-ci, qui, tout en combattant Léon IX, savaient que le Pape avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter la guerre, et qui vénéraient en lui le Chef de l'Église, répondirent qu'ils regrettaient ce qui s'était passé et qu'ils étaient disposés à subir la pénitence qu'il lui plairait de leur imposer. Le Pape ordonna d'ouvrir les portes de la ville, délia les Normands de l'excommunication qu'il avait lancée contre eux, et se rendit dans leur camp. A la vue du pontife, ces guerriers se traînèrent à genoux jusqu'à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et entendre les paroles qu'il leur adressait. Le Pape s'arrêta au milieu d'eux, leur recommanda de faire de dignes fruits de pénitence, et les congédia en leur donnant sa bénédiction, après avoir reçu d'eux le serment qu'ils seraient ses fidèles vassaux à la place des chevaliers qu'ils avaient tués. Le chef des Normands demanda au Pape l'investiture des pays qu'il avait conquis et qu'il pourrait encore conquérir en Sicile, se reconnaissant, lui et ses successeurs, comme le vassal du Saint-Siège, et c'est ainsi, dit un historien protestant ¹, qu'une défaite donna au Saint-Siège ce qu'il n'aurait jamais pu obtenir par une victoire, et que la faiblesse d'un pontife pieux et étranger à la politique humaine effectua une conquête que les plus hardis des prédécesseurs de Léon IX n'auraient osé tenter.

1. Sismondi, *les Républiques italiennes*.

Les successeurs de saint Léon IX, Victor II, Étienne IX et Nicolas II continuèrent de lutter pour reconquérir leur indépendance ; Nicolas II porta un décret qui rétablit la liberté des élections pontificales en les réservant aux cardinaux (1059). L'élection d'*Alexandre II*, fut faite selon les règles qui venaient d'être posées (1061), et le Pape, aidé par Hildebrand et par saint *Pierre Damien*, en Italie, par *Lanfranc*, archevêque de Cantorbéry, et par tous les évêques et les moines qui désiraient la réforme des abus, commença l'œuvre que son successeur allait mener à sa perfection.

Saint Grégoire VII et les Investitures (1073-1085).

A la mort d'*Alexandre II* (1073), Hildebrand fut acclamé Pape tout d'une voix par le clergé et par le peuple ; les cardinaux n'eurent qu'à ratifier l'acclamation populaire, et le nouvel élu obtint la confirmation de l'empereur Henri IV avant de se faire couronner ; aucun doute ne pouvait donc rester sur la légitimité de son élection. Fils d'un charpentier de Soano, en Toscane (d'autres disent qu'il était d'une illustre naissance), élevé dans les austères principes de l'ordre de Cluny, conseiller des Papes depuis l'avènement de saint Léon IX, Hildebrand, qui prit le nom de *Grégoire VII*, ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés de sa tâche. Il fallait rétablir la discipline ecclésiastique, extirper la simonie, assurer la pureté des élections ecclésiastiques et fermement établir l'indépendance de l'Église. Le principe du mal était dans les investitures ; c'est de ce côté-là surtout que Grégoire VII dirigea ses efforts. On appelait *investiture* une cérémonie consistant à mettre en possession d'un bénéfice ou d'une dignité au moyen de certains symboles qui rappelaient cette dignité ; ainsi la crosse et l'anneau étaient les symboles de la dignité épiscopale, le sceptre ou l'épée celui de l'autorité civile ou militaire. Comme les évêques étaient devenus en même temps des seigneurs laïques, le sceptre, la crosse et l'anneau représentaient leur double pouvoir, et les princes prétendaient les *investir* à la fois de ce pouvoir par les trois symboles, ce qui mettait à

leur merci la dignité épiscopale. La lutte soutenue par les Papes à cette occasion pour rétablir les véritables règles est connue dans l'histoire sous le nom de *querelle des investitures*.

Saint Grégoire VII commença par convoquer un concile à Rome (1074). On y prit d'énergiques mesures contre la simonie et contre les désordres des ecclésiastiques. Mais il n'était pas aussi facile d'arracher aux princes le droit qu'ils s'étaient arrogé d'investir par la crosse et par l'anneau. Un deuxième concile tenu à Rome (1075) décréta que « quiconque « accepterait de la main d'un laïque un évêché, une abbaye « ou une fonction ecclésiastique inférieure, serait déposé ; « que tout prince qui conférerait l'investiture de telles dignités, serait excommunié ». Le concile interdisait en même temps de donner l'investiture laïque avant le sacre du sujet canoniquement élu. Tous les princes chrétiens de l'Occident promirent de se conformer à ces décrets, à l'exception de Henri IV, qui vendait publiquement les charges ecclésiastiques aux plus offrants. L'empereur fut excommunié. Voyant que les peuples l'abandonnaient, il se rendit en Italie pour implorer le pardon du Pape, qui se trouvait alors au château de Canossa, chez la comtesse *Mathilde* de Toscane. Le Pape n'exigea qu'une pénitence de trois jours, pendant lesquels Henri IV, dépouillé des marques de sa dignité, resta dans la seconde enceinte du château. Mais ce prince sans foi viola sa parole aussitôt qu'il se vit hors de danger. Les princes allemands le déposèrent, malgré le Pape, qui n'eût pas voulu procéder avec tant de précipitation (1077), mais qui ratifia ensuite l'élection de son compétiteur *Rodolphe*. Henri IV, furieux, convoqua à Brixen un synode d'évêques schismatiques et simoniaques, fit déposer saint Grégoire VII, et proclamer à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III, et passa les Alpes, à la tête d'une nombreuse armée, pour mettre le siège devant Rome. Le siège dura trois ans, grâce à l'énergie du Pape, qui se retira dans le château Saint-Ange, lorsque la ville fut prise (1084). Les Normands de *Robert Guiscard* arrivèrent enfin au secours du Souverain-Pontife. Henri se retira précipi-

tamment, et le Pape recouvra la ville de Rome. Toutefois, ne s'y trouvant pas en sûreté à cause des partisans que l'empereur Henri IV y conservait, il se réfugia chez les Normands, et mourut à Salerne en prononçant ces paroles : « J'ai haï l'injustice et l'iniquité, c'est pourquoi je meurs « dans l'exil » (1085).

Fin de la querelle des Investitures.

Le pape *Victor III*, élu malgré lui après une longue vacance du Saint-Siège, ne gouverna l'Église que pendant quelques mois (1087). On élut ensuite Odon, né à Reims, et moine de Cluny, qui prit le nom d'*Urbain II* (1088-1099). Urbain lutta énergiquement contre Henri IV, qui soutenait toujours l'antipape Clément III. Henri, détesté de tous, même des membres de sa propre famille, finit par perdre tout crédit, et vint mourir misérablement à Liège, dans la cinquante-sixième année de son âge (1106). Son fils Henri V, qui avait promis, pour monter sur le trône, de renoncer aux investitures ecclésiastiques et de ne plus tolérer la simonie, oublia bientôt sa promesse ; marchant sur les traces de son père, il s'empara par trahison, en 1160, de la personne du pape *Pascal II*, successeur d'Urbain II (1099-1118), et lui arracha par la violence des concessions, nulles par le fait même de cette violence, et que le Pape révoqua aussitôt qu'il eut recouvré la liberté.

Calixte II vit enfin se terminer la longue querelle qui divisait le Saint-Siège et l'empire. Les seigneurs allemands forcèrent l'empereur à en venir à un accommodement. Le concordat de Worms (1122), confirmé par le concile œcuménique de Latran (1123), résolut ainsi la querelle des investitures : « L'empereur abandonne à Dieu, aux saints apôtres « Pierre et Paul et à l'Église catholique, toute investiture « par la crosse et par l'anneau, et consent à ce que, dans « toutes les églises de l'empire, l'élection et la consécration « se fassent librement, selon les lois ecclésiastiques. En « retour, le Pape consent à ce que l'élection des prélats « allemands se fasse en présence de l'empereur, mais sans

« contrainte ni simonie ; à ce que les élus reçoivent l'investiture en Allemagne, après la consécration, non par la crosse et l'anneau, mais par le sceptre, et s'acquittent ainsi de leurs obligations envers l'empereur. » Ainsi fut assurée la liberté de l'Église.

§ II. — Le Schisme grec et l'Hérésie

Hérésie de Bérenger.

Le X^e siècle avait eu le bonheur d'échapper à l'hérésie ; le XI^e fut moins heureux. *Bérenger*, archidiacre d'Angers, renouvelant diverses erreurs de *Jean Scot Erigène*, moine irlandais du IX^e siècle, qui était d'ailleurs mort dans la foi de l'Église, prétendit, entre autres choses, que le sacrement de l'Eucharistie n'est qu'une figure du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il n'y a pas de changement dans la substance du pain et du vin. Aussitôt il s'éleva une réclamation générale, et l'on écrivit de toutes parts pour défendre l'ancienne croyance de l'Église contre cette nouveauté impie. Le pape saint Léon IX assembla un concile à Rome (1050). Bérenger y comparut, et n'osa soutenir son erreur ; il se rétracta, et jeta lui-même au feu les livres qu'il avait écrits contre la sainte Eucharistie.

Le schisme grec (1054).

Mais, pendant que l'Église d'Occident reprenait une vie nouvelle, celle d'Orient achevait de mourir. *Michel Cérulaire*, ou le Cirier, eut la triste gloire de consommer le schisme commencé par Photius. Les prétextes mis en avant par l'ambitieux patriarche montrent à quel degré d'abaissement les Grecs étaient tombés. Michel Cérulaire reprochait aux Latins, c'est-à-dire aux catholiques d'Occident, de faire usage du pain azyme ou sans levain pour les hosties qui devaient être consacrées, de jeûner les samedis de carême comme les autres jours, de manger de la chair des animaux suffoqués, et de ne pas chanter l'*alleluia* pendant le carême. Et ce sont ces misérables prétextes, avec l'addition du *Filioque* dans le symbole de Nicée, et l'usage de se couper la barbe.

qui suffirent aux Grecs pour consommer un schisme fatal !

Saint Léon IX fit tout ce qui était possible pour le prévenir. Il répondit aux reproches de Michel par une longue lettre, dans laquelle il justifiait l'Église romaine avec autant d'érudition que de douceur. Il rétablissait dans leur intégrité tous les points de dogme ou de simple discipline attaqués par les Grecs ; il insistait sur la procession du Saint-Esprit, sur la coutume de consacrer avec du pain sans levain, etc. Cette magnifique lettre était un appel pressant à l'union et à la concorde ; mais Michel Cérulaire n'écoula rien. Les légats du Pape le déposèrent solennellement dans l'église de Sainte-Sophie, le 16 juillet 1054. Par des lettres pleines de mensonges, il s'efforça de soustraire à l'obéissance due au Chef de l'Église les trois patriarches de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche, et les autres évêques d'Orient. Les Grecs eurent le malheur de le soutenir dans sa révolte. Il mourut quelques années plus tard, relégué par l'empereur Isaac Comnène dans une île de la Propontide ; mais le coup était porté : l'Orient conserva quelques rapports avec le Saint-Siège, ces rapports devinrent de moins en moins fréquents, et le schisme fut consommé. Les Grecs devaient porter, même temporellement, la peine de cette séparation coupable, qu'ils expient maintenant encore sous le joug des Turcs.

§ III. — Les Moines et les Saints.

Les Camaldules (1023).

On place vers l'an 1023 la fondation du monastère de Camaldoli ou Camaldule (en latin : *Campus Malduli*). Il était situé dans les montagnes des Apennins, en Toscane. Le fondateur en fut saint *Romuald*, né vers 952, de l'illustre famille des ducs de Ravenne. Touché de la grâce, après une jeunesse passée dans la dissipation et les plaisirs coupables, il embrassa la vie solitaire sous la conduite d'un nommé Marin, homme d'une grande vertu, mais si dur envers son disciple, qu'il lui donnait souvent des coups de baguette sur la tête du côté gauche, pour le corriger lorsqu'il lisait mal. Romuald lui dit un jour : « Maître, frappez-moi, s'il vous plaît, du côté

« droit, car je n'entends presque plus de l'oreille gauche. » Marin admira sa patience et le traita plus doucement dans la suite. Romuald se livrait à tous les exercices de la pénitence ; au travail des mains le plus pénible, il joignait des jeûnes rigoureux, un parfait recueillement et une prière continuelle. Plusieurs jeunes seigneurs vinrent se ranger sous sa conduite, et ce fut alors qu'il bâtit le monastère de Camaldoli. Il adopta la règle de saint Benoît, mais il y ajouta de nouvelles observances et voulut que ses disciples fussent tout à la fois ermites (solitaires) et cénobites (vivant en commun). Telle fut l'origine de l'ordre des Camaldules, qui a produit un grand nombre de saints et de personnages illustres, entre autres le pape Grégoire XVI, prédécesseur de Pie IX. Saint Romuald mourut en 1027.

Les Chanoines réguliers.

Dès le IV^e siècle, il s'était formé des communautés d'ecclésiastiques qui ne possédaient rien en propre, et qui vivaient ensemble sous l'autorité de l'évêque, au milieu des villes. Ils pratiquaient, autant que leurs fonctions le permettaient, le détachement, la retraite et les austérités des solitaires ; saint Augustin leur avait tracé des règles précises. Au VIII^e siècle, saint *Chrodegang*, évêque de Metz, ranima ces règles et donna aux clercs qui les suivaient, et qu'on appelait *chanoines*¹, une organisation plus régulière. En 1063, une bulle du pape Alexandre II rétablit la discipline dans ces communautés ecclésiastiques, dont les membres furent dès lors désignés sous le nom de *chanoines réguliers*. Ce fut le bienheureux *Pierre Damien*, cardinal et évêque d'Ostie, qui contribua le plus à cette utile réforme, et il eut la joie de la voir s'introduire dans un grand nombre de communautés.

Ordre de Vallombreuse.

A la même époque vivait saint *Jean Gualbert*, fondateur de l'ordre de Vallombreuse. Jean Gualbert, issu d'une noble famille de Florence, avait d'abord mené une vie très-dissi-

1. *Canonici*, du grec *kanón*, règle.

pée. Son frère ayant été tué par un gentilhomme du pays, il résolut de venger sa mort en ôtant la vie au meurtrier. Aveuglé par la passion de la vengeance, il se persuada que son honneur était intéressé, et qu'il se couvrirait de honte en laissant impuni l'outrage qu'il avait reçu dans la personne de son frère. Un jour de vendredi-saint, il rencontra le gentilhomme dans un passage si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. Il met l'épée à la main et se prépare à en percer son ennemi ; mais celui-ci se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le conjure par la Passion de JÉSUS-CHRIST dont on célébrait la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert se sentit soudainement changé ; il tend la main au gentilhomme : « Je ne puis vous refuser, dit-il, ce que vous me demandez au nom de JÉSUS-CHRIST ; je vous accorde non-seulement la vie, mais mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché. » S'étant ensuite embrassés, ils se séparèrent. Jean Gualbert, sans perdre de temps, se rendit à un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, et demanda à se revêtir du saint habit. Il devint l'exemple de ses frères et s'en fit tellement estimer, qu'ils le nommèrent abbé ; mais le saint refusa obstinément cet honneur, et quitta le monastère. Il visita l'ermitage de Camaldoli, et résolut de se fixer dans une vallée fort agréable, nommée *Vallombreuse* à cause de la multitude des saules qui la couvraient de leur ombre, et qui se trouve à quelques lieues de Florence. Bientôt un monastère s'éleva (1039) ; les moines se multiplièrent et le pape Alexandre II approuva le nouvel ordre (1070), ainsi que la règle qu'il observait, et qui était celle de Saint-Benoît avec quelques additions de saint Jean Gualbert.

Les Chartreux (1084).

Un autre ordre commença quelques années après (1084), non loin de Grenoble ; le fondateur en fut saint *Bruno*, né à Cologne, et l'un des plus savants hommes, des plus habiles écrivains de son siècle. Sa réputation l'avait élevé à la dignité de recteur des grandes études dans l'église de Reims, cé-

lèbre alors par ses écoles. Mais Bruno, qui sentait le vide des distinctions humaines, résolut de se retirer dans la solitude, et d'y consacrer le reste de ses jours à la pénitence. Suivi de plusieurs de ses amis, à qui il avait inspiré son dégoût pour le monde, il alla trouver saint *Hugues*, évêque de Grenoble, qui le conduisit dans un lieu sauvage de son diocèse, au milieu des horribles montagnes connues sous le nom de Chartreuse ; Bruno s'y établit avec ses compagnons. On vit alors reparaître en France les merveilles de la Thébaïde. Ces nouveaux solitaires, dit un auteur contemporain, sont plutôt des anges que des hommes. Chacun a sa cellule entourée d'un petit enclos, d'où il ne sort pas ; on lui fournit du pain et des légumes d'une seule espèce pour la nourriture de la semaine. Tous gardent un silence parfait, et ne demandent que par signes les choses dont ils ont absolument besoin. Leur principale occupation est le travail des mains, leur seul délassement est la prière. Ils ne se réunissent que le dimanche, pour chanter l'office en commun. Leur habit est fort simple ; par-dessous ils portent le cilice. Tout est pauvre chez eux, même l'église, dont l'argenterie se réduit à un calice.

Saint Bruno eut la consolation de voir le nouvel ordre se répandre rapidement dans toute l'Europe. Quand il sentit approcher sa fin, il rassembla ses religieux, et fit en leur présence sa profession de foi contre l'hérésie de Bérenger ; elle était conçue en ces termes : « Je crois les sacrements de l'Église, et en particulier que le pain et le vin consacrés sur l'autel sont le vrai corps et le vrai sang de JÉSUS-CHRIST que nous recevons dans l'espérance du salut éternel » (1101). » L'esprit de ce saint fondateur s'est perpétué dans ses enfants ; l'ordre des Chartreux, par un privilège bien rare, n'a pas eu besoin de réforme pendant huit siècles qu'il a subsisté. Le monastère fondé par saint Bruno existe encore ; il est connu sous le nom de Grande-Chartreuse, et reste la maison-mère de tout l'ordre, qui compte quatre-vingt-douze maisons dans les autres pays catholiques.

QUATRIÈME PÉRIODE

LES CROISADES

(1095-1303).

La troisième période de l'histoire de l'Église comprend environ deux siècles (1095-1303) ; elle commence à la première croisade, ou mieux au pontificat de saint Grégoire VII et se termine à la mort du pape Boniface VIII. C'est la plus brillante période du moyen âge, pendant laquelle l'autorité de l'Église et du Saint-Siège, quoique encore contestée de temps en temps, était cependant généralement acceptée. Un chapitre sera consacré à chacun des deux siècles de cette période

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES CROISADES (1095-1204).

(Douzième siècle).

DEUX DIVISIONS : *Événements généraux ou Croisades.* —
Événements ecclésiastiques.

§ I^{er}. — Événements généraux ou Croisades ¹.

Première croisade (1095).

Les lieux sanctifiés par la présence de JÉSUS-CHRIST, et illustrés par tant de merveilles divines, avaient toujours été l'objet de pieux pèlerinages de la part des chrétiens. Lorsque les Arabes se furent emparés de Jérusalem et de la Palestine, ces pèlerinages devinrent plus difficiles ; ils devinrent tout à fait dangereux, lorsque les Turcs Seldjoucides eurent

1. C'est dans l'*Histoire du Moyen Âge* qu'on trouvera le développement des faits qui tiennent à la fois à la politique et à la religion.

remplacé les Arabes ; le pays fut désolé, les sanctuaires les plus vénérables furent ruinés, et les pèlerins se virent soumis à des exigences rigoureuses qui ne leur assuraient pas toujours la vie, tandis que les malheureux chrétiens restés dans le pays ne vivaient que dans des craintes perpétuelles. C'est pourquoi le pape Sylvestre II songeait déjà à reconquérir les Lieux saints, et surtout le Tombeau du Sauveur, sur les musulmans. Vers la fin du XI^e siècle, un prêtre du diocèse d'Amiens, nommé *Pierre l'Ermitte*, ayant fait le pèlerinage de Jérusalem, fut sensiblement affligé de voir les Lieux saints profanés, et les chrétiens d'Orient indignement outragés par les infidèles. Le pape *Urbain II*, à qui il fit une peinture touchante de l'état déplorable de la Terre sainte, prit, de concert avec lui, la résolution de travailler à sa délivrance. Il indiqua un concile à Clermont en Auvergne (1095), et y parla d'une manière si pathétique, que les assistants, fondant en larmes, s'écrièrent tout d'une voix : *Dieu le veut !* La plupart s'engagèrent à marcher au secours de la Terre sainte, et prirent pour marque de leur engagement une croix d'étoffe rouge, attachée à l'épaule droite, ce qui leur fit donner le nom de Croisés.

L'armée chrétienne s'étant mise en marche vers l'Asie, pénétra dans la Palestine, et s'avança vers Jérusalem, qui était le grand objet de l'expédition. Les infidèles n'avaient rien négligé pour mettre la place en état de défense ; mais les Croisés firent des prodiges de valeur, et, après cinq semaines de combats, ils l'emportèrent, un vendredi à trois heures du soir (13 juillet 1099).

Dès que la victoire fut assurée et la tranquillité rétablie, ils quittèrent leurs armes et leurs habits ensanglantés ; ils allèrent nu-pieds, en pleurant et en se frappant la poitrine, visiter tous les lieux consacrés par les souffrances du Sauveur. Huit jours après, les chefs de l'armée s'assemblèrent pour élire un roi capable de conserver cette précieuse conquête. Le choix tomba sur *Godefroi de Bouillon*, duc de Lorraine, le plus vaillant et le plus vertueux capitaine de toute l'armée. Il fut proclamé roi dans l'église du Saint-Sépulcre.

Comme on lui présentait une couronne d'or, le pieux héros la refusa. « A Dieu ne plaise, dit-il, que je porte une telle couronne dans le lieu où le Roi des rois n'a été couronné que « d'épines ! » (1099)

Les Ordres militaires.

Les Croisades donnèrent lieu à l'établissement de plusieurs Ordres tout à la fois religieux et militaires. Le plus ancien et le plus illustre est celui des Hospitaliers de Saint-Jean, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Chevaliers de Malte. La première maison de cet ordre n'était d'abord qu'un hôpital bâti à Jérusalem pour recevoir les pèlerins qui venaient visiter les saints Lieux, et pour y prendre soin des malades. Lorsque les Croisés furent maîtres de la ville, plusieurs des principaux d'entre eux, édifiés de la charité qu'on y exerçait envers les malheureux, se dévouèrent eux-mêmes à cette bonne œuvre ; mais ils ne se bornèrent plus comme on avait fait jusqu'alors, aux exercices paisibles de la charité, ils prirent les armes contre les ennemis de la religion. Fiers et terribles à l'égard des infidèles, ils étaient, dans l'intérieur de l'hôpital, les humbles serviteurs des pèlerins et des malades (1110). Ce nouvel Ordre se multiplia considérablement. Après la chute du royaume de Jérusalem, qui ne dura pas cent ans, les chevaliers s'établirent dans l'île de Rhodes, puis dans celle de Malte ; ils furent dans ces deux îles comme le boulevard de la chrétienté, et y soutinrent des sièges à jamais mémorables contre les Turcs. Ces ennemis du nom chrétien menaçaient d'envahir l'Europe entière ; et sans doute ils y auraient réussi, si JÉSUS-CRIST, toujours attentif à la conservation de son Église, ne leur eût opposé à Malte une barrière qu'ils ne purent forcer.

Aux trois vœux monastiques ordinaires de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, le premier grand-maître des Hospitaliers, *Gérard de Martiques*, fit ajouter un quatrième vœu, celui de faire la guerre aux ennemis de la religion chrétienne. L'Ordre fut complètement constitué, en 1121, sous

le deuxième grand maître, *Raymond Dupuy*. Un second Ordre, ayant les mêmes caractères, fut fondé à Jérusalem, vers 1118, par *Hugues des Payens* et par quelques autres Croisés français, dans le but de protéger les pèlerins. Le roi de Jérusalem, Baudouin II, donna d'abord aux religieux de cet Ordre une maison située près de l'ancien temple de Salomon, et c'est de là qu'est venu leur nom. L'habit des Hospitaliers consistait en un manteau noir avec une croix blanche; celui des Templiers en un manteau blanc avec une croix rouge. La règle des Hospitaliers fut confirmée par le pape Calixte II, celle des Templiers fut réformée par saint Bernard. Bientôt ces Ordres attirèrent dans leur sein l'élite de la noblesse chrétienne; leurs chefs ou supérieurs généraux, qui portaient le nom de grands-maîtres, se virent à la tête de nombreux et vaillants chevaliers qui se divisaient par *langués* ou pays, et qui possédaient des maisons et des terres dans les principaux pays de la chrétienté.

Vers la fin du XII^e siècle, pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, qu'attaquaient à la fois le roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, et le roi de France, Philippe-Auguste (1191), se forma un troisième Ordre militaire, détaché des deux autres, celui des *Chevaliers teutoniques* (allemands), qui s'appela ainsi parce qu'il se composait exclusivement de chevaliers allemands ou teutons. *Henri de Waidpott* en fut le premier grand-maître. L'habit de l'Ordre était un manteau blanc avec une croix noire. Lorsque les chrétiens eurent perdu leurs possessions de Palestine, le grand-maître transféra sa résidence en Prusse, où l'Ordre teutonique était devenu souverain.

D'autres Ordres militaires furent établis en Espagne où les rois chrétiens soutenaient une perpétuelle croisade contre les Maures; ce furent les Ordres des Chevaliers du Saint-Sépulcre, d'Alcantara, de Calatrava, de Saint-Jacques de Compostelle et d'Avis.

Deuxième croisade (1147).

Cependant le royaume de Jérusalem était continuellement

en butte aux attaques des infidèles. La Terre sainte se trouva bientôt en danger de retomber entre les mains de ces ennemis de la Croix. Saint *Bernard*, qui était alors l'oracle de la chrétienté, reçut du pape *Eugène III* l'ordre de prêcher une nouvelle croisade. Il le fit en France et en Allemagne avec un succès prodigieux, et sa prédication fut soutenue par des miracles sans nombre. Louis le Jeune, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne, partirent chacun avec une armée considérable. De si grandes forces étaient bien capables de repousser les infidèles, mais presque tout périt, soit par la mauvaise conduite des Croisés, soit par les pièges que leur tendirent les Grecs (1147). Dans le chagrin qu'excita le fâcheux succès de la seconde croisade, bien des gens éclatèrent en murmures contre saint Bernard, qui l'avait prêchée. Mais il se justifia en disant, comme il était vrai, que les Croisés avaient attiré la colère de Dieu par leurs désordres, de même que les Israélites autrefois avaient été exclus de la Terre promise à cause de leurs infidélités. A ces raisons et aux miracles qu'il avait faits en prêchant cette croisade, saint Bernard ajouta un dernier miracle pour sa justification. Un père lui présenta son fils aveugle, afin qu'il lui rendit la vue. Alors le saint abbé, imposant les mains à l'enfant, fit à Dieu cette prière : « Seigneur, si vous êtes l'auteur de ma prédication, qu'il vous plaise de le montrer en guérissant cet aveugle. » Aussitôt l'enfant recouvra la vue.

Troisième croisade (1191).

La situation de la Terre sainte ne s'améliorait pas; l'anarchie régnait dans le royaume de Jérusalem, et les désastres se multipliaient. Conduits par le terrible *Saladin*, les infidèles battirent les chrétiens à Tibériade (5 juillet 1187), et la vraie Croix tomba entre leurs mains. Poursuivant ses ennemis, Saladin vint mettre le siège devant Jérusalem, qui était hors d'état de se défendre; le 2 octobre 1187, la Ville sainte tomba entre les mains des infidèles. La nouvelle de ces désastres répandit la consternation dans tout l'Occident.

Le pape *Urbain III* mourut de douleur ; *Grégoire VIII*, son successeur, pressa les préparatifs d'une troisième croisade. Les rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard, qui étaient alors en guerre, en furent si touchés, qu'ils oublièrent leur querelle pour ne s'occuper que de la défense de la religion. Ils prirent donc la croix, et allèrent en Orient se joindre aux chrétiens qui, depuis deux ans, faisaient le siège de Saint-Jean-d'Acre. La ville se rendit à composition, et l'un des premiers articles du traité fut qu'on rendrait aux chrétiens la vraie Croix (1191). On manqua l'occasion de reprendre Jérusalem, et la ville d'Acre devint le refuge des chrétiens d'Orient, où ils attendirent longtemps, mais en vain, l'occasion de rétablir le royaume de Jérusalem. Cette croisade fut suivie de près par une autre expédition, qui ne réussit pas mieux (1197).

Quatrième croisade (1204).

Une quatrième grande croisade, organisée par les soins du pape *Innocent III*, et prêchée en France par l'éloquent curé de Neuilly, *Foulques*, fut en apparence couronnée d'un succès éclatant ; mais, détournée de son but par l'ambition des Croisés, malgré les avertissements et les anathèmes du Pape, elle finit par avoir les suites les plus funestes pour la religion. Les Français et les Vénitiens croisés attendaient à Venise l'occasion favorable pour s'embarquer, lorsque le jeune Alexis, fils de l'empereur grec, vint implorer leur secours contre un usurpateur ; il promettait de rétablir l'union entre l'Église grecque et l'Église latine, et de contribuer de tout son pouvoir à la conquête de la Terre sainte. Ainsi, au lieu d'aller en Palestine, on fit voile pour Constantinople ; il ne fallut aux Croisés que six jours pour emporter la place. L'usurpateur prit la fuite, et le jeune Alexis fut couronné empereur. Mais bientôt après, ce prince ayant été étranglé par un de ses officiers qui s'empara du trône, les Croisés se crurent autorisés à venger sa mort. Constantinople fut attaquée de nouveau, prise d'assaut et abandonnée au pillage. Les Croisés nommèrent un empereur parmi eux,

et, uniquement occupés à maintenir ce nouvel empire, ils oublièrent la Terre sainte, pour laquelle ils avaient pris les armes. Cette conquête des Latins, loin de faciliter la réunion des Grecs à l'Église romaine, acheva de les en séparer. Les excès commis dans la prise et le pillage de Constantinople leur inspirèrent une haine violente contre les Latins; et c'est à cette époque qu'on peut placer la rupture entière et le schisme consommé de l'Église grecque (1204). L'empire latin de Constantinople ne dura que cinquante-sept ans.

§ II. — Événements ecclésiastiques.

Saint Yves de Chartres et saint Anselme de Cantorbéry.

Pendant que les Croisades se poursuivaient, les Papes et les évêques continuaient de veiller au rétablissement de la discipline ecclésiastique et à maintenir les droits de la morale et de l'Église. C'est ainsi qu'Urbain II, énergiquement soutenu par saint Yves, évêque de Chartres, maintint la pureté du mariage chrétien contre le roi de France Philippe I^{er} qui le déshonorait par un adultère, et que saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, soutint une lutte très-vive contre le roi d'Angleterre, Guillaume le Roux, qui mettait la main sur les biens de l'Église, et qui prétendait empêcher les évêques de communiquer librement avec le Souverain-Pontife. Philippe I^{er} finit par se soumettre (1104). Saint Anselme, obligé de quitter l'Angleterre, ne put y rentrer qu'après la mort de Guillaume le Roux (1103). On lui doit de nombreux ouvrages de théologie et de philosophie; il fut l'un des pères de cette grande science du moyen âge qu'on nomme la *scolastique*, heureuse et puissante alliance de la foi et de la raison. Saint Anselme mourut en 1109.

Conciles de Latran, neuvième et dixième œcuméniques.

Calixte II, qui eut le bonheur de terminer la querelle des investitures, convoqua, après la diète de Worms, le neuvième concile œcuménique, qui se tint dans l'église de Latran; il avait pour objet le rétablissement de la paix et la restauration de la discipline. C'était le premier concile œcu-

ménique tenu en Occident. Plus de trois cents évêques et de six cents abbés s'y rendirent de toutes les parties du monde. Le Pape y ratifia et promulgua solennellement les stipulations de la diète de Worms au sujet des investitures; on s'occupa des croisades, et l'on porta d'utiles règlements sur la discipline ecclésiastique (1123). Un deuxième concile de Latran, le dixième des conciles œcuméniques, se tint quelques années après (en 1139). Le pape *Célestin II*, successeur de Calixte II (1124-1130), avait eu un pontificat assez paisible, mais *Innocent II*, qui vint après (1130-1143), en butte aux coups d'un antipape, se vit obligé de chercher un refuge en France, où il fut parfaitement accueilli par le peuple et par le roi Louis le Gros. L'influence de saint Bernard contribua plus que tout le reste à rétablir les affaires du Pape; le saint combattit vivement le schisme, et non moins vivement les fausses doctrines qu'un italien de Brescia, nommé *Arnaud*, commençait à répandre sur l'autorité temporelle des Souverains-Pontifes et sur la propriété ecclésiastique. « De même, disait l'hérésiarque, que les biens « spirituels appartiennent à l'Église seule, de même les « biens temporels appartiennent exclusivement aux princes, « et sont incompatibles avec l'existence de la puissance « ecclésiastique. » Et il ajoutait nettement que les ecclésiastiques n'ont pas le droit de posséder. Sous prétexte d'affranchir l'Église, c'était la mettre à la discrétion de la puissance séculière; sous prétexte d'affranchir les peuples, c'était les livrer au despotisme païen des anciens temps. Le deuxième concile de Latran mit fin au schisme et condamna les erreurs d'Arnaud de Brescia. Ce fut l'un des plus nombreux conciles qu'on eût vus jusqu'alors. Il s'y trouva environ mille évêques, parmi lesquels les trois patriarches d'Antioche, d'Aquilée et de Grade.

Les Ordres religieux.

Le mouvement de réformation des monastères ne se ralentit pas pendant le XII^e siècle. Saint *Norbert*, qui mourut archevêque de Magdebourg (en 1139), fonda l'ordre des

Prémontrés (1120), dans le diocèse de Laon ; il donna à ses disciples la règle de saint Augustin. Le bienheureux *Robert d'Arbrisselles*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans un village du diocèse de Rennes, avait fondé, en 1099, près de la Loire, dans le diocèse de Poitiers, le monastère de Fontevrault, qui se composait de deux maisons distinctes, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Un autre saint du même nom, saint *Robert*, né en Champagne vers 1024, mort en 1110, et d'abord abbé de Molesme, près de Langres, avait fondé vers le même temps (1098), l'Ordre de Cîteaux, ainsi nommé de la forêt de Cîteaux en Bourgogne. C'était un désert affreux, qui n'était habité que par les bêtes sauvages. Mais quelques personnes pieuses s'y étant réunies avec saint Robert, dans le dessein de pratiquer la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur, firent de ce désert un séjour de saints, occupés jour et nuit à chanter les louanges du Seigneur. Les religieux de l'Ordre de Cîteaux prirent le nom de Cisterciens ; moins de cinquante ans après leur création, ils comptaient déjà cinq cents abbayes de leur Ordre. Les Cisterciens formèrent plus tard plusieurs branches, d'après les réformes apportées à leur règle, et c'est ainsi que s'établirent les *Feuillants*, les *Bernardins*, au XV^e et au XVI^e siècle, et surtout, au XVII^e, les *Trappistes*, qui ne sont que des Cisterciens ramenés par M. *de Rancé* à toute la rigueur de la règle primitive.

Saint Bernard.

L'un des plus glorieux ornements de l'Ordre de Cîteaux fut saint Bernard. Né d'une famille noble et riche de la Bourgogne, en 1091, Bernard réunissait dans sa personne les grâces extérieures du corps et les plus rares qualités de l'esprit. Rien ne lui manquait de ce qui pouvait lui rendre le monde aimable. Mais, jeune encore, il sut tout sacrifier à Dieu. Suivi de presque tous ses frères et de plusieurs autres jeunes gens qu'il avait gagnés, il entra dans le nouvel Ordre de Cîteaux. Son exemple y attira un si grand nombre de religieux, qu'on se trouva obligé de fonder plu-

sieurs abbayes, entre autres celle de Clairvaux en Champagne (1115). Saint Bernard en fut établi abbé, et, sous un tel chef, cette seconde maison ne le céda à la première ni en régularité, ni en ferveur; on ne connaissait à Clairvaux que la prière et le travail des mains. Quoique la communauté fût nombreuse, le silence de la nuit y régnait pendant le jour. Ce silence inspirait un tel respect aux séculiers, qu'ils n'osaient eux-mêmes tenir aucun discours profane en ce saint lieu. On y voyait des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, s'étaient faits pauvres pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, et qui souffraient avec joie la fatigue du travail et les humiliations de la pénitence.

Saint Bernard ne cherchait qu'à s'ensevelir dans la retraite, mais la réputation que lui donnaient sa sainteté, ses miracles et ses lumières, troubla souvent sa solitude. On avait recours à lui de toutes les provinces; il était tout à la fois le refuge des malheureux, le défenseur des opprimés, le fléau des hérétiques, le conseil des évêques et des Souverains-Pontifes; en un mot, la lumière, la consolation et le soutien de l'Église.

Arnaud de Brescia.

L'un des hommes qui donnèrent le plus de soucis à saint Bernard fut Arnaud de Brescia, dont on a indiqué plus haut les erreurs, et qui vint à bout de soulever les Romains contre l'autorité des Papes. *Eugène III*, qui avait été élevé à Clairvaux sous les yeux de saint Bernard, dut s'enfuir de Rome presque aussitôt après son élection (1145). Saint Bernard fit tous ses efforts pour ramener les Romains égarés par Arnaud; il leur écrivit une lettre pleine de tendresse et de vigueur, et les Romains, fatigués bientôt du joug des arnaldistes, réclamèrent la présence de leur légitime souverain. Eugène reparut une première fois à Rome en 1149, avec le secours de Roger de Sicile, dont les armes soumièrent les rebelles les plus opiniâtres; l'année suivante, il fallut encore quitter Rome, où le Pape ne rentra qu'en 1152. Alors il conquit tellement l'affection du peuple par la séduction de

ses manières et par sa charité, qu'il serait certainement parvenu à restreindre les usurpations du prétendu sénat romain qu'Arnaud avait établi, et à étouffer les restes de la faction arnaldiste, s'il avait vécu plus longtemps. Il mourut le 7 juillet 1153, laissant la réputation d'un saint Pontife dévoué à tous ses devoirs et digne d'avoir eu saint Bernard pour maître. Saint Bernard le suivit de près; il expira le 20 août 1153. Le monde entier pleura sa mort: « Il semblait, dit un chroniqueur, que l'univers eût perdu sa lumière, sa joie, son bonheur et sa vie. Le Midi et le Nord, l'Orient et l'Occident s'unissaient pour aimer et honorer celui qui avait tant aimé et honoré Dieu et les hommes! »

Le pape Alexandre III.

Anastase IV, qui succéda à Eugène III, ne fit que passer sur le trône pontifical (1153-1154). *Adrien IV*, qui était Anglais, et le seul homme de cette nation qui soit arrivé jusqu'à présent au souverain pontificat, vit commencer les prétentions de l'empereur *Frédéric Barberousse*, qui voulait ressusciter l'autorité païenne des Césars, mettre l'État au-dessus de l'Église, et s'emparer de toute l'Italie. *Alexandre III*, (1159-1181) soutint vigoureusement la lutte contre cet empereur, et il le fit avec un succès qui lui a valu, de Voltaire lui-même, cet éloge, qu'il « fut peut-être l'homme qui, au moyen âge, mérita le plus du genre humain. » Les Italiens lui durent de conserver leur indépendance, et lui donnèrent le titre de *propugateur de la liberté italienne*; la ville d'Alexandrie de la Paille conserve encore son nom, avec le souvenir de ce qu'il fit pour la défense de la Lombardie. Frédéric Barberousse reconnut à la fin son impuissance; il renonça à l'exercice de la souveraineté dans les États de l'Église, et se réconcilia complètement avec le Pape (1183). Les difficultés entre l'Église et l'empire ne recommencèrent qu'au siècle suivant, sous le règne de Frédéric II.

Saint Thomas de Cantorbéry.

Une autre lutte s'était aussi terminée à l'avantage de l'E-

glise, en Angleterre. Le roi Henri II Plantagenet, jaloux a l'excès de son autorité, voulait diminuer les privilèges du clergé, et entre autres celui dont le clergé jouissait depuis le temps même de l'empire romain, le privilège de n'être jugé que par lui-même, ce qu'on appelait le *bénéfice de clergie*. Afin d'arriver plus sûrement à ses fins, Henri II fit monter sur le siège archiépiscopal de Cantorbéry son propre chancelier, *Thomas Becket*, qui était fort attaché à sa personne, et qui s'était montré jusque-là plus ami du faste et des honneurs que des intérêts de l'Église. Mais le nouveau prélat changea tout à coup de conduite; il s'appliqua à remplir tous les devoirs de son état, se montra l'ami des pauvres et des opprimés, et le gardien jaloux des privilèges de l'Église, qui étaient en même temps les privilèges et la ressource des faibles contre les forts. Le courageux archevêque fut obligé de se réfugier en France. Le pape Alexandre III fit tous ses efforts pour terminer le différend; mais, tout en tâchant d'apaiser Henri II, il refusait d'accepter la démission de Thomas Becket. Louis VII amena enfin une apparence de réconciliation. Henri II céda en réservant les droits de sa couronne, l'archevêque en réservant l'honneur de Dieu, et Becket revint prendre possession de son siège, au milieu des acclamations du peuple, dont il était le père et le défenseur (1170).

Le saint archevêque de Cantorbéry ne se faisait pas d'illusion sur le sort qui l'attendait. Il était décidé à ne rien céder des droits de l'Église, Henri II voulait tout faire plier sous sa volonté. Étant en Normandie, le roi prononça des paroles qui exprimaient le désir d'être débarrassé de l'inflexible prélat. Quatre chevaliers qui l'entendirent, partirent aussitôt pour assassiner saint Thomas. Celui-ci, averti du danger, ne témoigna aucune crainte; il se rendit dans sa cathédrale, et se prosterna près de l'autel. « Où est le traître? » criaient les meurtriers; il ne répondit pas. « Où est l'évêque? » crièrent-ils ensuite. « Me voici! » dit-il, et il fit ouvrir les grilles du chœur aux assassins, qui se précipitèrent sur lui et l'égorgèrent dans le sanctuaire, sans qu'il

fit entendre aucune plainte. L'assassinat, ou plutôt le martyre de saint Thomas de Cantorbéry souleva l'indignation publique contre Henri II, qui se vit obligé de respecter les droits de l'Église, et de venir prier en pénitent sur le tombeau du martyr.

Troisième concile de Latran, onzième œcuménique (1179).

Maître paisible de Rome, après avoir vu passer plusieurs antipapes, dont l'un, *Pascal III*, prononça la canonisation de l'empereur Charlemagne, Alexandre III convoqua le onzième concile œcuménique, troisième de Latran, qui s'ouvrit au mois de mars 1179. Il s'y trouva trois cent deux évêques de toutes les parties du monde catholique, et un nombre considérable d'abbés. Le concile avait pour objet d'éteindre le schisme, et de prendre des mesures contre une nouvelle secte très-dangereuse qui avait commencé à Lyon, d'où elle se répandit dans tout le Dauphiné. Le chef de ces sectaires était un certain *Pierre de Vaux* ou *Valdo*, marchand à Lyon. Devenu très-riche, il quitta le monde, vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et se mit, vers 1170, à expliquer la Bible au peuple et à dogmatiser, prétendant que chaque fidèle pouvait remplir les fonctions de prêtre. Ses disciples furent d'abord connus sous le nom de *Pauvres* ou *Gueux de Lyon*. Ils ne cessaient d'invectiver contre les prêtres, et se donnaient la mission de recommencer les temps de la primitive Église. Une autre secte, celle des Albigeois, qui se répandit d'Albi dans tout le Languedoc, et qui infesta bientôt tout le midi, était plus dangereuse encore : les Albigeois étaient manichéens ; sous une grande affectation de sévérité, ils cachaient des mœurs très-corrompues ; ils niaient les sacrements, la résurrection, et déclaraient que le mariage est un contrat institué par le dieu du mal : leur doctrine attaquait à la fois la propriété, la famille et la religion, et menaçait la société d'un bouleversement total.

Les Saints.

Cinq Papes succédèrent à Alexandre III jusqu'à la fin du

siècle et jusqu'au pontificat d'Innocent III, qui forme comme le point culminant de cette période du moyen âge. Aussi les fruits de sainteté se multipliaient-ils de plus en plus dans l'Église; les Souverains-Pontifes, les évêques, le clergé séculier, les moines, les religieuses, les laïques de toutes les conditions, semblaient pris d'une admirable émulation pour la vertu. Outre les saints déjà nommés, nous citerons encore *Pierre le Vénérable*, abbé de Cluny et ami de saint Bernard; saint *Bertrand*, évêque de Comminges; saint *Étienne*, fondateur de l'abbaye de Grammont; saint *Canut*, roi de Danemark et d'Angleterre; saint *Léopold*, marquis d'Autriche; saint *Othon* de Bamberg, apôtre de la Poméranie; saint *Éric*, roi de Suède et martyr; saint *Henri*, archevêque d'Upsal et martyr; saint *Guillaume* de Maleval, ermite et instituteur des Guillelmites; saint *Isidore*, laboureur, le patron de Madrid en Espagne; saint *Pierre*, archevêque de Tarentaise; l'abbesse sainte *Hildegarde*, célèbre par ses révélations; saint *Laurent*, archevêque de Dublin; saint *Bénézet*, berger et patron d'Avignon; etc.

CHAPITRE II.

LES DERNIÈRES CROISADES (1204-1303).

(Treizième siècle.)

TROIS DIVISIONS : *Les Croisades et les Missions.*—*Les Ordres religieux.* — *Les Papes et les Saints.*

§ 1^{er}. — Les Croisades et les Missions.

Les Albigeois.

Les Albigeois et les différentes sectes qui se rattachaient à la leur, étaient devenus plus dangereux que jamais au commencement du XIII^e siècle. Le zèle de saint Bernard et de Pierre le Vénérable avait échoué contre l'obstination de ces hérétiques; le concile de Latran n'avait pu les ramener ni arrêter leurs progrès, et le puissant comte de Toulouse,

Raymond VI, venait de se déclarer ouvertement pour eux avec ses principaux vassaux, ce qui mettait presque tout le midi à la discrétion des hérétiques. Alors arrivèrent d'Espagne (1206) *Diégo*, évêque d'Osma, et saint *Dominique*, qui se mirent à parcourir le pays nu-pieds, imitant la pauvreté des Apôtres, prêchant partout, confirmant la foi des fidèles, et ramenant quelques hérétiques. Mais le comte de Toulouse entravait, autant qu'il le pouvait, les saints missionnaires, et, ne gardant plus de mesure, il fit assassiner un légat du Pape, *Pierre de Castelnau*. Le droit des gens venait d'être ouvertement violé; Innocent III prononça l'excommunication contre Raymond et contre les Albigeois, et fit prêcher contre eux une croisade.

La guerre dura longtemps; elle était juste, mais il y eut des exécutions terribles et des excès désapprouvés par le Pape, et les historiens ennemis de l'Église ont profité de ces fautes pour justifier les Albigeois. Il ne faut pas oublier, pour juger cette guerre sans prévention, qu'elle était devenue nécessaire pour arrêter les progrès d'une secte antisociale, que le Pape fit tous ses efforts pour la renfermer dans les limites d'une juste défense, qu'il saisit toutes les occasions d'y substituer la persuasion, que le chef de la croisade, *Simon de Montfort*, a été l'objet de calomnies que l'histoire impartiale ne peut admettre; enfin, que la croisade contre les Albigeois sauva le midi de la France de la barbarie et de la corruption.

La guerre se prolongea jusqu'en 1229 avec des alternatives de combat et de trêves. Le roi de France, Louis VIII, y prit part et s'empara de Toulouse sur Raymond VII, qui avait succédé à son père. Enfin la reine *Blanche de Castille*, régente au nom de son fils Louis IX (saint *Louis*), poussa la guerre avec tant de vigueur, que Raymond fut obligé de se soumettre et d'accepter les conditions qui lui furent imposées. Le mariage de sa fille unique avec le comte de Poitiers, l'un des frères du roi, l'abandon de quelques territoires, la promesse d'être fidèle à l'Église et de se servir de son autorité contre les hérétiques, telles furent les principales conditions

de la paix (1229). La mort de Raymond, arrivée en 1249, fit passer le comté de Toulouse à la maison de France.

Les Croisades d'Espagne.

Les chrétiens d'Espagne ne cessaient de combattre les Musulmans ; c'était une croisade perpétuelle, et elle avait si bien réussi, qu'au commencement du XIII^e siècle, le petit royaume des Asturies, fondé par Pélage, était devenu le royaume de Castille, et qu'il avait à côté de lui trois autres royaumes chrétiens, l'Aragon, la Navarre et le Portugal ; les Maures, repoussés peu à peu avec un héroïsme qui ne se démentit jamais, ne possédèrent bientôt plus en Espagne que le royaume de Grenade, qu'ils devaient perdre plus tard, et l'Europe occidentale fut délivrée de la présence de l'islamisme. Un grand roi et un grand saint, *Ferdinand III* (1217-1252), digne parent de notre saint Louis, fut le héros des croisades espagnoles au XIII^e siècle. Il marcha de conquête en conquête. Cordoue tomba en son pouvoir en 1236 ; c'était une ville de trois cent mille âmes ; la grande mosquée fut convertie en église : c'est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Non moins grand administrateur que grand guerrier, Ferdinand donna des lois sages à ses sujets, décréta l'indivisibilité de son royaume, protégea les faibles contre les grands, purgea ses États des brigands et des voleurs qui les infestaient, établit le conseil souverain de Castille, et fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un *Code* ; il fut véritablement le saint Louis de l'Espagne. Son zèle pour la foi égalait sa piété ; il employa ses soins à la conversion des musulmans des provinces conquises, et prit d'énergiques mesures contre les hérétiques qui voulaient s'introduire dans ses États.

Cinquième et sixième croisades.

Les Croisades d'Orient étaient moins heureuses que celles d'Espagne. La cinquième, conduite par le roi de Hongrie, *André II*, que ses exploits firent surnommer *le Hiérosolymite*, amena la restitution de la vraie Croix, qui avait encore

une fois été prise, mais ne put que retarder la chute des villes qui restaient aux chrétiens (1221). La sixième, conduite par l'empereur *Frédéric II*, qui était excommunié, ne pouvait pas mieux réussir. Ce prince, violateur de sa parole et ennemi de l'Église, avait fait vœu de se croiser; mais il manqua à son vœu, et c'est quand il se vit excommunié pour l'avoir violé, qu'il se mit en route pour la Palestine, malgré la défense du pape *Grégoire IX* (1228). L'excommunié fut reçu par les chrétiens presque comme un ennemi; les chevaliers du Temple, de l'Hôpital et de l'ordre Teutonique refusèrent de lui obéir. Prince vraiment chrétien, il eût pu conquérir l'Égypte et rétablir le royaume de Jérusalem dans ses anciennes limites; il préféra rester en lutte avec le Pape et négocier avec les ennemis de la croix. Le *soudan* ou *sultan* d'Égypte lui remit Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Sidon et les villages situés sur la route de Jaffa à Jérusalem, pendant qu'il lui laissait le reste des possessions chrétiennes (1249). Une trêve de dix ans fut conclue; l'empereur s'obligea à ne point faire la guerre aux musulmans pendant cette trêve, et à défendre même le sultan contre les chrétiens qui l'attaqueraient. Alors il fit son entrée à Jérusalem, et comme personne n'avait voulu placer la couronne sur le front de l'excommunié, il se couronna lui-même, puis il revint à Acre, d'où il ne tarda pas à retourner en Europe.

Septième croisade.

La septième croisade (1248-1254) fut conduite par un prince d'un caractère bien différent, par le roi de France Louis IX. Le saint roi, à la tête d'une armée nombreuse, aborda en Égypte, dont le soudan était maître de la Terre sainte; il s'empara de Damiette, et pénétra en vainqueur jusque dans le centre du pays. Mais le comte d'Artois s'étant engagé témérairement, malgré les défenses du roi son frère, fut enveloppé, et perdit la vie avec l'élite de l'armée française, dans la funeste journée de Mansourah ou de la Massoure (1249). Il fallut reprendre le chemin de Damiette. Au

fer de l'ennemi se joignirent la famine et une maladie contagieuse ; et saint Louis, après des efforts incroyables, tomba entre les mains des infidèles. Il parut dans sa prison le même que sur le trône ; il s'y conduisit en chrétien à qui Dieu tient lieu de tout, en héros dont l'âme est supérieure à tous les revers (1250). Après quelques mois de prison, il recouvra sa liberté, passa dans la Palestine, fortifia quelques places, et ne quitta cette contrée qu'après avoir retiré des mains des infidèles un grand nombre de captifs qui étaient en danger de perdre la foi (1254).

Huitième croisade (1270).

Dans les années suivantes, les chrétiens perdirent ce qui leur restait encore en Palestine, et ceux qui demeurèrent dans le pays se virent en butte à toutes les cruautés des infidèles. Saint Louis résolut d'aller encore une fois à leur secours ; mais, cette fois, trompé par le prince musulman qui régnait à Tunis et qui manifestait le désir de se faire chrétien, il fit voile vers cette ville, d'où il espérait, avec l'alliance de ce prince, pénétrer en Égypte, et de là dans la Terre sainte. Il forma le siège de cette place, dont le prince ne pressait pas de se convertir. Mais les chaleurs excessives du climat et la mauvaise qualité des eaux causèrent une peste violente qui emporta la moitié de l'armée. Saint Louis en fut attaqué lui-même ; jamais il ne parut plus grand que dans cette circonstance critique. Quand il sentit son dernier moment approcher, il se fit coucher sur la cendre, les bras croisés sur la poitrine, et, les yeux fixés vers le ciel, expira en prononçant ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, j'entrerais dans votre maison, je vous adorerais dans votre saint temple, et je glorifierais votre nom. » Ainsi mourut l'un des plus grands et des plus saints rois qui aient été donnés au monde. Les miracles qu'il opéra le firent canoniser vingt ans après sa mort. Avec lui finirent les grandes croisades du moyen âge. On a critiqué ces saintes entreprises, mais l'histoire impartiale, qui montre qu'elles ont été légitimes dans leur but, utiles dans leurs effets, admirables

souvent dans leurs moyens, montre en même temps qu'elles ont mérité la reconnaissance de la postérité.

Les Missions.

Les croisades étaient des missions armées qui défendaient la foi ; d'autres croisades, plus pacifiques, mais favorisées souvent par les premières, continuaient pendant ce temps à étendre l'empire du christianisme. Deux nouveaux peuples, qui parurent sur la scène de l'histoire vers le commencement du XIII^e siècle, les Tartares et les Mongols, réunis sous le même sceptre par le fameux Gengis-Khan (1203-1227), couvrirent de ruines une grande partie de l'Asie et des parties septentrionales de l'Europe ; mais les missionnaires chrétiens arrêtaient plus d'une fois leurs ravages, et pénétrèrent avec eux jusqu'aux extrémités de la Chine. Les Papes, désespérant de vaincre les Mongols, à cause des divisions de l'Europe et de la mauvaise volonté de l'empereur Frédéric II, cherchaient à la sauver d'une autre façon : ils savaient bien que les Mongols devenus chrétiens respecteraient la civilisation de l'Évangile. Plusieurs chefs embrassèrent en effet le christianisme, et l'on vit une chapelle catholique s'élever dans la capitale même de l'empire mongol. Quelques années plus tard, saint Louis, pendant qu'il était en Terre sainte, envoya des ambassadeurs au khan Mangou, et conclut avec lui une espèce d'alliance contre les musulmans.

Les Mongols s'étaient emparés de la Chine (1279), et l'empereur mongol *Koubilaï-Khan* régnait sur le plus vaste empire qui ait existé jusqu'à nos jours, lorsque le voyageur vénitien *Marco-Polo* vint passer dix-sept ans en Chine, près du khan, après avoir visité l'Asie mineure, la Perse, l'Inde et la Tartarie. Koubilaï accorda une égale tolérance au christianisme, au judaïsme et au mahométisme, et il regardait JÉSUS-CHRIST comme un grand prophète. Le christianisme fit alors de sérieux progrès parmi les Mongols et les Tartares ; cet heureux mouvement se continua pendant près d'un siècle, et peut-être l'Asie serait-elle entrée dès lors dans le sein de l'Église, si les malheureuses divisions de la chrétienté, sus-

citées d'abord par l'ambition des princes, puis par le schisme d'Occident, enfin, par le protestantisme, n'avaient arrêté pour un temps la magnifique expansion du christianisme.

§ II. — Les Ordres religieux.

Trois Ordres principaux furent fondés au commencement du XIII^e siècle : ceux des Trinitaires, des Franciscains et des Dominicains.

Les Trinitaires.

Saint *Jean de Matha* fonda le premier. Il était né en 1160, dans une petite ville du comté de Nice. Il étudia à l'université de Paris, et entendit parler d'un saint ermite du comté de Valois, nommé *Félix*, avec qui il résolut de travailler à sa perfection. Un chevalier du voisinage, qui avait été prisonnier des infidèles en Syrie, leur communiqua son projet de consacrer tous ses biens au rachat des chrétiens que les musulmans traitaient en esclaves. Jean de Matha et Félix approuvèrent fort ce projet ; ils conçurent aussitôt l'idée de former un Ordre qui s'emploierait à la délivrance des captifs, et ils se rendirent à Rome auprès d'Innocent III, qui accueillit parfaitement leur dessein. Le Pape leur donna lui-même une règle, et fixa l'habit des frères, qui devait être blanc, avec une croix rouge et bleue, emblème de la sainte Trinité, dont il devaient porter le nom : ils furent en effet appelés *Frères de la Très-sainte Trinité de la Rédemption des captifs* ; de là leur nom de trinitaires, remplacé quelquefois par celui de *Mathurins*, qui semble rappeler le nom de leur saint fondateur, quoiqu'il vienne réellement d'une église dédiée à saint Mathurin, à Paris, où ils eurent une maison. Le chef-lieu de l'Ordre fut établi à Cerfroi, dans le diocèse de Meaux. Saint Jean de Matha mourut en 1213 ; saint Félix de Valois était mort l'année précédente. Un autre Ordre ayant le même but que les Trinitaires s'établit quelques années plus tard sous le titre de *Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs* ; il eut pour fondateur saint *Pierre Nolasque*, qui mourut en 1256.

Les Franciscains ou Frères Mineurs.

Saint François d'Assise fonda l'Ordre des Frères Mineurs, connus aussi sous le nom de Franciscains, du nom de leur saint fondateur. Né d'une illustre famille, à Assise, en 1182, il se distingua dès sa plus tendre enfance par un grand amour pour les pauvres. Un jour qu'il était à l'église, il entendit lire ces paroles de l'Évangile : « Ne portez ni or ni argent, ni provisions pour le voyage, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. » Le nouvel Antoine prit ces paroles à la lettre ; il distribua aussitôt son argent, ôta sa chaussure, quitta son bâton et se revêtit d'un habit pauvre qu'il lia avec une corde. Puis, il se mit à prêcher la pénitence par des discours simples mais solides, qui faisaient la plus vive impression sur ses auditeurs. Bientôt il eut des disciples qui imitèrent l'austérité de sa vie, et qui secondèrent son zèle pour le salut des âmes. Il leur donna le nom de Frères Mineurs, pour leur faire entendre qu'ils devaient se regarder comme les plus petits de tous, et ils les envoya prêcher en différents pays. Pour lui il prit le chemin de l'Égypte, dans l'espérance d'y trouver le martyr ; mais son attente fut trompée : au lieu de la mort, il n'y trouva que des honneurs de la part des infidèles. De retour en Italie, il continua de gouverner saintement son Ordre, et termina une vie pleine de bonnes œuvres par une mort précieuse aux yeux de Dieu (1226).

L'institut de saint François se répandit avec une merveilleuse rapidité. Du vivant du saint fondateur, il comptait plus de dix mille religieux ; il y en eut plus tard plus de cent cinquante mille. C'étaient autant d'exemples vivants et présents partout des vertus fondamentales de la religion : l'humilité, la pauvreté, la chasteté. Les Franciscains reçurent différents noms ; dans certains pays, on les appelle *Corde-liers*, à cause de la corde qui leur sert de ceinture ; ailleurs, *Récollets*, à cause de leur solitude et de leur recueillement ; à d'autres on donne le nom de *Capucins*, à cause de la forme particulière de leur habit ou *capuce*. De tous les Ordres reli-

gieux, les Capucins ont été les plus populaires ; ils ont rendu d'immenses services aux populations pauvres des villes et des campagnes, et il n'y a que l'esprit d'impiété qui ait pu tourner en ridicule le nom et la personne de ces pères des pauvres, de ces consolateurs des affligés, de ces véritables amis du peuple !

Un Ordre religieux de femmes se fonda du temps de saint François, et sous sa règle ; les religieuses qui en faisaient partie prirent le nom de *Clarisses* ou *Pauvres-Clares*, du nom de sainte *Claire*, leur fondatrice, qui était d'Assise, comme saint François, et qui s'était placée sous sa direction. Les Clarisses avaient d'abord pris le nom de *Pauvres dames*. Sainte Claire et ses religieuses étaient aussi amantes de la pauvreté que saint François ; à force de prières et de sollicitations, elles obtinrent du pape Innocent IV le privilège de la pauvreté perpétuelle.

Les Dominicains ou Frères-Prêcheurs.

Pendant que saint François d'Assise et ses nombreux enfants démontraient, par leurs exemples et par leurs discours, la sainteté constante de l'Église catholique, saint Dominique et ses compagnons foudroyaient l'hérésie jusque dans ses retranchements. Saint Dominique naquit à Calahorra, en 1170, dans le royaume de Valence, en Espagne, et dans le diocèse d'Osma ; il appartenait à l'illustre maison des Gusman. Dès sa jeunesse, il se sentit animé d'un grand désir de travailler au salut des âmes, et de ramener à la foi catholique les Albigeois, dont les erreurs infestaient alors la ville d'Albi et les environs. Un grand nombre de missionnaires zélés se joignirent à lui, et formèrent sous sa conduite un Ordre religieux, dont la principale fonction devait être de prêcher l'Évangile non-seulement aux pécheurs, mais encore aux hérétiques et aux idolâtres. C'est de là que les membres de cet Ordre furent connus d'abord sous le nom de Frères-Prêcheurs. Saint Dominique mourut avec la consolation de voir ses religieux produire, dans tout le monde chrétien, des fruits de grâce et de justice (1221). Ce fut lui qui établit l'u,

sage du *Rosaire*, dévotion à laquelle bien des pécheurs ont dû leur conversion, et qui toujours sera précieuse pour les âmes pures et dévouées au culte de la Mère de Dieu.

L'Ordre de saint Dominique s'étendit aussi rapidement que celui de saint François; il comptait déjà soixante couvents en 1221. Le couvent de Paris reçut le nom de couvent des Jacobins, parce qu'on y hébergeait les pèlerins qui partaient pour Saint-Jacques de Compostelle. Il existait aussi un tiers-ordre de Dominicains, qui compta un grand nombre de membres dans tous les rangs de la société.

Les saints Dominicains et Franciscains.

Les plus célèbres Dominicains du XIII^e siècle furent saint *Raimon de Pennafort*, le bienheureux *Albert le Grand*, l'un des plus illustres savants de son temps, et surtout saint *Thomas d'Aquin*, la merveille de son pays, le prince des théologiens, qui reçut le nom d'*Ange de l'école*, à cause de la sûreté, de l'étendue et de la sublimité de sa doctrine. Saint Thomas d'Aquin naquit en 1227. Le Seigneur, qui le destinait à devenir la lumière de l'Église, s'était plu à orner son esprit et son cœur des plus belles qualités. Ses progrès dans les sciences furent rapides; mais il les cachait si bien, que son silence passait pour stupidité. Aussi ses compagnons l'appelaient-ils, par dérision, le *bœuf*. Mais son maître, qui le connaissait mieux, en jugeait bien différemment, et il disait aux railleurs que les doctes mugissements de ce bœuf retentiraient un jour par toute la terre. Il ne se trompa point. Thomas devint la merveille de son siècle, et composa un grand nombre d'ouvrages, où la science la plus vaste se trouve jointe à la plus tendre piété. On lui offrit l'archevêché de Naples; mais on ne put lui faire accepter cette haute dignité; il voulut marcher jusqu'à la fin dans l'oubli des honneurs les plus légitimes, et cette humilité mit le comble à la gloire que ses lumières et ses vertus lui avaient acquise dans tout le monde chrétien (1274).

Saint *Bonaventure* ne fit pas moins d'honneur à l'Ordre de saint François, que saint Thomas à celui de saint Dominique.

Né en 1221, en Toscane, de parents illustres par leur piété, il aima Dieu dès qu'il put le connaître. Ayant été guéri d'une maladie par les prières de saint François, il entra par reconnaissance dans son Ordre, et, peu après la mort du saint fondateur, il fut élu pour le gouverner. Le pape *Grégoire X*, plein d'estime pour ses talents et ses vertus, l'éleva, malgré sa résistance, à la dignité de cardinal. Saint Bonaventure mourut, peu de temps après, au concile général de Lyon (1274). Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui respirent la piété la plus affectueuse ; et il est regardé en particulier, parmi tous les docteurs de son temps, comme le plus grand maître de la vie spirituelle.

Autres Ordres religieux.

D'autres Ordres se consacrèrent à la défense de l'Eglise et à la pratique des conseils évangéliques, en même temps que les Franciscains et les Dominicains. Il y avait depuis longtemps des ermites qui vivaient sur le Mont-Carmel, en Palestine, et qui regardaient le prophète Élie comme leur fondateur et leur modèle, parce qu'il avait vécu sur la même montagne avec son disciple Élisée. Le supérieur de ces ermites s'adressa, en 1209, au bienheureux *Albert*, patriarche de Jérusalem, pour lui demander une règle. Le saint patriarche dressa pour cet Ordre des institutions pleines de sagesse. Les malheurs de la religion en Palestine forcèrent les Carmes (c'était le nom des religieux de l'Ordre) de passer en Europe ; ils y prirent de rapides accroissements, et rendirent d'éminents services. Le bienheureux *Albert*, leur législateur, mourut en 1214 des mains d'un scélérat qu'il avait repris et menacé pour ses crimes. Aux Carmes, aux Franciscains et aux Dominicains, se joignirent les Augustins, qui formèrent le quatrième des Ordres mendiants, ainsi nommés parce que les membres qui en faisaient partie faisaient profession de pauvreté absolue, et ne vivaient que des aumônes des fidèles. Il existait déjà différentes congrégations religieuses sous la règle de saint Augustin ; pour leur donner plus d'ensemble et de force, le pape *Alexandre IV* les réunit en un seul corps, sous la conduite d'un supérieur général.

§ III. — Les Papes et les Saints.

Innocent III.

Les Papes du XIII^e siècle étaient les dignes chefs de cette armée de saints et de religieux qui faisait la gloire et la force de l'Église. Le premier d'entre eux, *Innocent III* (1198-1216), fit sentir son autorité et sa bienfaisante influence sur tout le monde chrétien ; il réforma la cour pontificale, il rétablit complètement l'autorité du Saint-Siège dans Rome et dans les États de l'Église, il fit tous ses efforts pour maintenir l'Italie dans l'ordre et dans la paix, il excita la ferveur des Croisades contre les musulmans, arrêta les progrès de l'hérésie des Albigeois, et contribua puissamment à la formation des Ordres religieux dont on vient de parler. Quand, à la fin de son pontificat, il vit les heureux résultats de ses immenses travaux, Innocent III voulut couronner son œuvre par une réunion solennelle des grandes assises de la chrétienté, et il convoqua un concile général au palais de Latran (1215). L'Orient et l'Occident furent représentés dans cette assemblée par quatre cent douze évêques, par tous les patriarches en personne ou par leurs légats. Là se trouvaient aussi les principaux chefs d'Ordres, une multitude d'abbés et de prieurs ; les ambassadeurs des empereurs d'Allemagne et de Constantinople, ceux de tous les princes de la chrétienté ; en un mot, tout ce qu'il y avait de plus illustre et de plus érudit dans l'Église était réuni sous la présidence de l'immortel Pontife. C'était le douzième concile œcuménique, quatrième de Latran (1215). C'est dans ce concile que fut passé le canon qui enjoit, sous peine d'excommunication, à tous les fidèles de l'un et l'autre sexe, de recevoir le sacrement de pénitence et de communier au moins une fois l'année, au temps de Pâques. Innocent III mourut l'année suivante (1216).

Successeurs d'Innocent III.

Les premiers successeurs d'Innocent III eurent continuellement à lutter contre l'empereur Frédéric II, qui avait

été le pupille du grand Pape, et qui ne reconnaissait que par l'impiété et la haine les bienfaits qu'il avait reçus du Saint-Siège. *Honorius III* (1216-1227), longtemps joué par ce prince sans foi, allait prendre contre lui de sévères mesures, lorsqu'il mourut. Saint *Grégoire IX* (1227-1241), neveu d'Innocent III, avait plus de quatre-vingts ans lorsqu'il fut élu, mais, au calme et à la prudence de l'âge, il associait la vigueur de la maturité, et le feu et la fraîcheur de la jeunesse. Après avoir mis une dernière fois Frédéric II en demeure d'accomplir la croisade qu'il avait juré d'entreprendre, il l'excommunia ; c'est alors, comme on l'a vu, que Frédéric II partit enfin pour la Terre sainte. A son retour, il se réconcilia avec le Pape pour reconquérir ses États d'Allemagne et l'Italie ; mais, une fois redevenu maître, il ne ménagea plus rien : il s'arrogea la nomination à toutes les charges ecclésiastiques dans le royaume de Naples, et foula aux pieds tous les droits et privilèges de l'Église. Le Pape attendit près de trois ans avant de prononcer contre lui une nouvelle excommunication : l'opiniâtreté du coupable le força de frapper (1239). Il convoqua ensuite un concile, mais Frédéric vint à bout d'empêcher la réunion pendant plusieurs années, et la mort de Grégoire IX étant survenue sur ces entrefaites, il put croire son triomphe assuré.

Célestin IV, qui fut élu, ne régna que quelques mois (1241). Les intrigues et les violences de Frédéric empêchèrent pendant deux ans de lui nommer un successeur. *Innocent IV* (1243-1254), enfin élu, fut obligé de quitter Rome et de se réfugier, d'abord à Gênes, sa patrie, puis à Lyon, qui était alors une ville neutre, soumise seulement à son archevêque.

Premier concile général de Lyon, treizième œcuménique (1245).

Là se réunit le treizième concile œcuménique, premier de Lyon, qui avait été convoqué par Grégoire IX. Cent quarante évêques y assistèrent, avec les patriarches latins d'Orient et les députés de tous les princes chrétiens. L'empereur Frédéric, qui en avait appelé lui-même au concile général,

refusa d'en reconnaître l'autorité, lorsqu'il le vit assemblé. On lui accorda plusieurs délais, afin qu'il eût le temps de s'y présenter ou d'y envoyer des délégués. Mais il fut bientôt démontré qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps. A la suite d'un nouveau délai, le 15 juillet 1245, Innocent IV parut au milieu du concile, tenant à la main un cierge allumé, ainsi que tous les évêques, et, usant à la fois du pouvoir spirituel qu'il avait comme chef de l'Église, et du pouvoir temporel que lui donnait la constitution des monarchies chrétiennes de cette époque, et particulièrement la constitution du saint empire romain, création du Saint-Siège, il excommunia Frédéric, déclara ses sujets déliés de leur serment de fidélité, et invita les électeurs à lui donner un successeur à l'empire.

Quand la sentence eut été prononcée, les cardinaux et les évêques renversèrent les cierges et éteignirent les lumières en signe de malédiction. Frédéric entra dans une violente colère : « Quel est donc ce Pape, s'écria-t-il, quel est ce Pape qui me repousse de sa communion ? Quel est celui qui ose toucher à *ma* couronne sur *ma* tête ? Quel est celui qui le peut ? Où sont mes joyaux ? Vite qu'on apporte mes joyaux ! » On les lui apporte ; il ouvre la cassette où se trouvaient plusieurs couronnes ; il en prend une, se la pose sur la tête et dit : « Oh ! elle n'est pas encore perdue ; ni le Pape, ni le concile ne me l'ont enlevée, et ils ne l'enlèveront pas sans qu'il y ait du sang de répandu. »

Fin de Frédéric II.

L'impie Frédéric fut bientôt obligé de reconnaître que sa rage était impuissante contre Dieu. Les princes allemands, qui avaient d'abord rejeté l'arrêt du concile, écoutèrent ensuite la voix du Pape et élurent un nouvel empereur, dont la mort, arrivée l'année suivante (1246), arrêta une lutte terrible qui allait s'engager. Frédéric II ne se distingua plus dès lors que par ses violences et par ses fureurs. Enfin, il tomba malade et mourut de chagrin (1250). Avant de mourir, il chargea Conrad son fils, de restituer à l'Église ro-

maine tous les droits qu'il possédait injustement : repentir tardif, qui ne sauva pas sa maison. Puni dans sa personne et dans celle de ses complices, Frédéric le fut encore dans sa race, qui s'éteignit au bout de quelques années, en 1268. La maison de Souabe ou de Hohenstaufen ne se distinguait que par sa haine contre l'Église ; elle ne pouvait plus durer longtemps : la malédiction s'attache à ceux qui veulent rendre l'Église esclave. En Allemagne, ce fut une nouvelle maison, celle de Habsbourg, qui obtint la dignité impériale dans la personne de Rodolphe, après un interrègne de plus de vingt années ; en Italie, la maison française d'Anjou obtint le royaume des Deux-Siciles, dont une partie, la Sicile, se détacha plus tard pour appartenir à la maison d'Aragon.

Sainte Élisabeth de Hongrie.

Heureusement tous les princes chrétiens du XIII^e siècle ne ressemblaient pas à Frédéric II. Sur un grand nombre de trônes brillaient d'éclatantes vertus ; trois noms s'élèvent au-dessus de tous les autres parmi ceux des têtes chargées de la couronne : ceux de saint Ferdinand de Castille et de saint Louis de France, dont on a déjà parlé, et celui de sainte *Élisabeth* de Hongrie. Sainte Élisabeth était fille d'André II, roi de Hongrie ; elle naquit en 1207 à Presbourg. Elle montra de bonne heure un amour pour la prière, une charité pour les pauvres, un goût pour le recueillement et la retraite, une angélique patience qui la faisaient aimer et admirer de tous. Tourmentée par une belle-mère qui voulait empêcher son mariage, elle supporta tout avec la plus grande douceur. Ayant perdu de bonne heure un époux digne d'elle, qui la laissa veuve avec quatre enfants, elle se vit en butte aux persécutions d'un frère qui, fatigué de la vertu de la princesse et excité par ses courtisans, la chassa en plein hiver de Wartbourg, ainsi que ses enfants, et défendit qu'on les assistât d'une façon quelconque dans toute l'étendue du landgraviat. Élisabeth bénit le Seigneur du coup qui la frappait. Elle erra quelque temps dans les en-

virons d'Eisenach, puis fut recueillie par un oncle, qui était évêque de Bamberg. Le mauvais frère reconnut plus tard l'injustice qu'il avait commise; il se réconcilia avec la sainte, et lui restitua, à elle et à ses enfants, le patrimoine qu'il leur avait enlevé. Elisabeth désirait depuis longtemps quitter le monde; elle se retira à Marbourg, dans la Hesse, et prononça solennellement les trois vœux monastiques. La sainte princesse, après être restée humblement dans l'hôpital fondé par ses soins, y avoir servi nuit et jour JÉSUS-CHRIST, y avoir reçu de Dieu des grâces nombreuses et le don des miracles, fut avertie par une révélation de sa fin prochaine. Elle fit son testament, institua son héritier JÉSUS-CHRIST dans la personne des pauvres, et mourut le 19 novembre 1231, à l'âge de vingt-quatre ans. De nombreux miracles éclatèrent sur son tombeau; le pape Grégoire IX la canonisa en 1235.

Deuxième concile général de Lyon, quatorzième œcuménique
(1274).

Trois Papes succédèrent à Innocent IV jusqu'au deuxième concile général de Lyon: *Alexandre IV*, *Urbain IV*, français, qui institua la fête du Saint-Sacrement, et en fixa la célébration au jeudi qui suit le dimanche de la sainte Trinité; et *Clément IV*, aussi français, qui appela au trône de Sicile Charles d'Anjou, l'un des frères de saint Louis. Le Saint-Siège resta ensuite vacant pendant près de trois ans, parce que les cardinaux étaient partagés entre deux influences contraires: les Italiens voulaient d'un italien, et les Français d'un français. Enfin, le bienheureux *Grégoire X*, né à Plaisance, fut élu (1271-1276), et l'un de ses premiers soins fut de convoquer un concile universel qui se réunit à Lyon, le 1^{er} mai 1274, dans le triple but de promouvoir une nouvelle croisade (saint Louis venait de mourir devant Tunis), de réunir à l'Église les Grecs qui montraient d'heureuses dispositions, et de réformer les mœurs et la discipline. Il se trouva au concile cinq cents évêques de toutes les parties du monde catholique, deux patriarches latins,

Philippe le Hardi, roi de France, Jacques II, roi d'Aragon, les ambassadeurs d'Allemagne, d'Angleterre, de Sicile et des royaumes du nord de l'Europe, enfin plus de mille abbés ayant rang de prélats. Saint Bonaventure assistait, en sa qualité de cardinal-évêque, au concile présidé par le Pape en personne.

Le Pape s'occupa d'abord de la croisade ; ses paroles enflammèrent les assistants, mais on trouva peu de soldats, et les chrétiens perdirent avant la fin du siècle le peu qu'il leur restait en Terre sainte. L'affaire des Grecs vint ensuite. L'empereur *Michel Paléologue* avait envoyé des ambassadeurs pour traiter de l'extinction du schisme. Le 29 juin, jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, le Pape célébra solennellement la messe en présence des Grecs et de tout le concile ; on lut l'épître et l'évangile en latin et en grec. Le symbole fut d'abord chanté en latin, puis en grec, et les Grecs répétèrent trois fois l'article du Saint-Esprit, *qui procède du Père et du Fils* (Filioque). Le schisme de Cérulaire prenait fin : le Pape entonna le *Te Deum* en versant des larmes de joie sur cette heureuse réconciliation qui devait durer si peu.

Les Pères du concile de Lyon n'oublièrent pas que l'un des motifs de leur réunion était la réforme des mœurs. Ils portèrent principalement leur attention sur la réforme des religieux, d'où dépend si souvent la réforme de tout le reste. Un rigorisme exagéré avait jeté dans l'hérésie une multitude d'hommes qui avaient commencé par des excès de mortification. Effrayés des crimes qui se multipliaient de toutes parts et pénétrés d'une vive crainte des jugements de Dieu, ces hommes s'armaient de fouets, et, nus jusqu'à la ceinture, se frappaient en poussant des gémissements et des sanglots. On leur donna le nom de *Flagellants*. Cette secte, qui prit naissance à Pérouse, se répandit rapidement en Italie, en France et en Allemagne. Des processions de pénitents, au nombre de plusieurs milliers, parcouraient les rues qu'elles rougissaient de leur sang. Les Flagellants proclamaient que le baptême d'eau était inutile, et que la fia

gellation seule, qu'ils appelaient le baptême de sang, était nécessaire au salut. Le concile les condamna.

Les Papes jusqu'à Boniface VIII.

Les dernières années du XIII^e siècle furent occupées par une grande guerre qui éclata à propos du massacre des Français en Sicile, aux *Vêpres siciliennes*, et par les déplorable démêlés entre l'intrépide pape *Boniface VIII* et le roi de France, *Philippe le Bel*. *Innocent V*, successeur du bienheureux Grégoire X, *Adrien V*, *Jean XXI*, ne firent que passer sur la chaire de saint Pierre; *Nicolas III*, dans son court pontificat, eut le bonheur de rétablir l'ordre dans ses États, et de pacifier un moment l'Italie; *Martin IV*, qui était français, vit commencer la longue guerre des *Vêpres siciliennes* et ne put conserver la Sicile à la maison d'Anjou; *Honorius IV* (1285-1287) et *Nicolas IV*, occupés par cette guerre, ne négligèrent pas pour cela les affaires de la Terre sainte et du reste de l'Église; Honorius encouragea l'étude des langues étrangères dans l'Université de Paris pour faciliter la conversion des musulmans et la réunion de l'Église d'Orient, retombée dans le schisme après la mort de Michel Paléologue; Nicolas IV fit tous ses efforts pour empêcher la chute de Saint-Jean d'Acre, dernière place possédée par les chrétiens en Palestine, et pour promouvoir une croisade après la chute de cette place (1291).

Notre-Dame de Lorette.

C'est sous le pontificat de Nicolas IV, le 8 mai 1291, quelques jours avant la chute de Saint-Jean d'Acre, que la maison de la sainte Vierge, dite la *Santa Casa* (la Sainte-Maison), disparut de Nazareth, et se retrouva la même nuit dans la Dalmatie; de là (10 décembre 1294), sous le pontificat de *Célestin V*, elle fut transportée près de Recanati, à quelques lieues d'Ancône, dans les États de l'Église, et, après deux autres déplacements merveilleux, elle demeura dans la propriété d'une veuve nommée Lorette, dont elle a immortalisé le nom. D'autres disent que le nom de Lorette

lui vient de ce que le lieu où elle s'arrêta d'abord, près de Recanati, tirait ce nom d'une forêt de lauriers qui entourait un ancien temple païen. On s'assura, par des commissaires envoyés en Dalmatie et à Nazareth, que la sainte maison transportée sur le territoire de Recanati était bien celle de la sainte Vierge. De nombreux miracles affermirent la foi des fidèles ; une magnifique église s'éleva pour entourer la sainte maison ; les Papes se plurent à enrichir de leurs dons et de faveurs spirituelles le sanctuaire béni ; une petite ville se groupa autour de l'église, et de nos jours encore Notre-Dame de Lorette est un lieu de pèlerinage connu de toute la chrétienté.

Saint Célestin V.

La mort de Nicolas IV fut suivie d'une vacance de vingt-sept mois, à cause des divisions des cardinaux, qui se déterminèrent enfin, comme par inspiration, en faveur d'un vieillard de soixante-douze ans, Pierre Morone, instituteur des Célestins. Le pieux solitaire refusa longtemps un honneur dont il se croyait indigne. Enfin il céda, et prit le nom de Célestin V. Il méritait la réputation de sainteté qu'il s'était acquise, mais il n'avait pas l'énergie nécessaire pour gouverner l'Église, à cette époque surtout. Aussi résolut-il bientôt de déposer volontairement le pontificat ; et, en effet, il donna sa renonciation en plein Consistoire, le 13 décembre, cinq mois seulement après son élection.

Boniface VIII (1294-1303).

Le successeur de saint Célestin V fut un des plus grands Papes du moyen âge. Né à Anagni, vers 1217, il appartenait à l'illustre famille des Cajétan, originaire de Catalogne, selon les uns, de la ville de Gaëte (*Cajeta*), selon les autres. Il prit une part importante aux affaires de l'Église, à partir du pontificat d'Alexandre IV, et fut créé cardinal par Martin IV. Arrivé au suprême pontificat dans des circonstances extraordinairement difficiles, et à un âge où tant d'autres n'aspirent plus qu'au repos, il prit d'une main ferme le

gouvernail de la barque de saint Pierre, et luttâ, sans faiblir un moment, contre les prétentions contraires à la divine liberté de l'Eglise.

Lutte contre Philippe le Bel.

Deux événements lui apportèrent d'abord une grande joie : la canonisation du saint roi Louis IX, qui eut lieu en 1297, et le jubilé universel de l'an 1300. Une tradition, dont les titres ne se trouvent écrits nulle part, tenait qu'au renouvellement de chaque siècle des indulgences spéciales étaient accordées aux pèlerins qui visitaient à Rome le tombeau des Apôtres. Sylvestre II avait favorisé cette dévotion. Boniface VIII la régularisa et la confirma solennellement ; on lui donna le nom de *Jubilé*, en souvenir du jubilé des Hébreux.

Après les joies vinrent les douleurs. Boniface VIII rencontra surtout un adversaire redoutable dans le roi de France Philippe le Bel qui, oubliant qu'il était le petit-fils de saint Louis, accabla le Pontife d'amertumes, et se montra le digne émule des empereurs Henri IV et Frédéric II ¹. Boniface VIII, réfugié à Anagni, s'y vit en butte à tous les outrages, et fut un moment prisonnier des envoyés de Philippe le Bel. Les habitants d'Anagni le délivrèrent ; il revint à Rome, et mourut quelques jours après, de vieillesse et de chagrin, déclarant qu'il pardonnait à ses ennemis, et qu'il mourait dans la foi catholique (11 octobre 1303). Il avait quatre-vingt-six ans. Avec lui se ferma la série de ces grands Papes du moyen âge, qui avaient si glorieusement présidé aux destinées de la chrétienté ; saint Grégoire VII l'ouvrit, Innocent III porta à son plus haut degré le bienfaisant ascendant de la papauté, Boniface VIII luttâ en vain pour le conserver et vit commencer les jours d'une défection qui devait amener les plus épouvantables malheurs.

1. Voir le *Cours d'Histoire universelle et l'Histoire de France*, et notre *Histoire populaire des Papes*.

CINQUIÈME PÉRIODE

LA RENAISSANCE PAIENNE

(1303-1517).

La cinquième période de l'histoire de l'Église comprend deux siècles (1303-1517), depuis la mort de Boniface VIII jusqu'à la révolte ouverte de Luther, d'où date la naissance du protestantisme. Le caractère général de cette période peut se marquer d'un mot : c'est la décadence de la société chrétienne. La translation du Saint-Siège à Avignon affaiblit la papauté et amène un schisme déplorable ; les hérésies reparaissent ; les Ordres religieux perdent leur ferveur primitive.

On peut distinguer trois époques depuis la mort de Boniface VIII jusqu'à la révolte de Luther. La première est celle des Papes d'Avignon ; la deuxième, celle du grand schisme d'Occident ; la troisième, qui est une époque de transition, peut être plus particulièrement désigné sous le nom de renaissance païenne ; ces trois époques formeront autant de chapitres.

CHAPITRE PREMIER.

LES PAPES D'AVIGNON (1303-1378).

DEUX DIVISIONS : *Les Papes d'Avignon.* — *Les Saints.*

§ 1^{er}. — Les Papes d'Avignon (1303-1378).

Saint Benoît XI et Clément V.

Saint *Benoît XI*, successeur de Boniface VIII (1303-1304), vint à bout, pendant son court pontificat, de réconcilier le roi de France avec le Saint-Siège, sans manquer en rien

aux égards dus à la mémoire de son prédécesseur. Le français *Bertrand de Goth*, archevêque de Bordeaux, devenu pape sous le nom de *Clément V* (1305-1314), fit plus encore dans le sens de la conciliation. Il fixa sa résidence à Avignon, en 1309, et commença ainsi ce qu'on appelle la nouvelle *captivité de Babylone*, parce que les Papes restèrent absents de Rome pendant environ soixante-dix ans. Les factions déchiraient Rome et l'Italie, et les Papes n'étaient plus en sûreté dans la ville pontificale. Ils jugèrent le moment venu de pourvoir à leur sûreté, en choisissant une résidence qui les mit à l'abri de tous les dangers. Les malheurs qui accablèrent l'Italie pendant leur absence furent une leçon que la Providence voulait sans doute tirer d'un mal devenu nécessaire par la faute des hommes.

Concile général de Vienne, quinzième œcuménique (1311).

L'événement le plus considérable du pontificat de Clément V fut la condamnation prononcée, de concert par le Pape et par le roi de France, contre les Templiers, dont l'Ordre avait rendu de grands services à la chrétienté en Terre sainte, mais qui s'étaient bien relâchés depuis un demi-siècle, et qui montraient, au moins un grand nombre d'entre eux, une corruption de mœurs véritablement effrayante. La condamnation fut prononcée au concile œcuménique de Vienne, en Dauphiné. Ce concile s'ouvrit le 16 octobre 1311. Il s'y trouva plus de trois cents évêques. Outre l'affaire des Templiers, le concile en examina d'autres, qui intéressaient directement la foi. Les erreurs manichéennes des Albigeois s'étaient transformées en un faux mysticisme qui avait produit de nouvelles sectes. Les sectaires, sous les noms de *Fratricelles*, de *Béguards*, etc., avaient abouti aux conséquences les plus impures, en prétendant que l'homme peut arriver à une impeccabilité absolue. Les infamies des gnostiques reparaissaient. Le concile de Vienne les anathématisa. La division s'était mise aussi parmi les Franciscains, les uns exagérant la règle jusqu'à un rigorisme hérétique, les autres la mitigeant jusqu'à un

relâchement coupable. Le concile essaya de remédier à cet état de choses, mais sans beaucoup de succès. Il fut plus heureux dans les mesures prises en faveur de la science. Un de ses décrets introduisit en Occident l'étude des langues orientales. Il procura l'enseignement public de l'hébreu, de l'arabe et du chaldéen près de la cour pontificale, et dans les universités de Paris, d'Oxford, de Salamanque et de Bologne. L'Église, amie de la vérité, s'est toujours ainsi montrée la protectrice de la vraie science.

Suite des Papes.

Jean XXII (1316-1334) vit se renouveler la querelle des deux puissances ; il résista fermement aux prétentions schismatiques et hérétiques de l'empereur Louis de Bavière, et réprima la révolte d'une partie des Franciscains, qui soutenaient les prétentions impériales. *Benoît XII* (1334-1342), qui mourut en odeur de sainteté, eût terminé la querelle avec l'empire, sans l'influence de la France, qui ne voulait pas le rétablissement de la concorde, et sans l'appui que trouva Louis de Bavière auprès des électeurs, qui proclamaient son indépendance absolue comme empereur. Benoît XII avait toutes les vertus d'un saint. Étranger aux faiblesses de la chair et du sang, il ne voulait rien accorder à la parenté. « Un pape, disait-il, doit ressembler à Melchisédech, « qui était sans père, sans mère, sans généalogie. » Il mettait le plus grand soin à ne confier les dignités ecclésiastiques qu'à des sujets méritants. « Mieux vaut, disait-il « encore, laisser les dignités vacantes, que de les confier à « des mains inhabiles. » *Clément VI* (1342-1352) fit triompher la cause de l'Église par l'élection de Charles de Luxembourg. Il acquit de la reine Jeanne de Naples la ville d'Avignon.

Le tribun Rienzi.

Cependant le désordre était à son comble à Rome et dans les États de l'Église. Rome, devenue inhabitable pour les gens paisibles, se transformait en désert ; la partie qui res-

tait habitée n'était guère moins désolée que les parties abandonnées; les rues étaient encombrées et obstruées par les débris des maisons en ruine, des tours de guerre et des palais démolis pendant les luttes des factions rivales. Dans ces circonstances, un ambitieux nommé *Nicolas Rienzi*, nourri des souvenirs de la Rome païenne, dont il faisait un singulier mélange avec les idées chrétiennes, résolut de rétablir l'ordre en donnant à Rome une nouvelle constitution qu'il appela *le bon État* (*buono Stato*). Cette constitution fut proclamée au Capitole le 20 mai 1347. Son éloquence, ses larmes, son énergie avaient transporté ses concitoyens. Il reçut les titres de *tribun* et de *libérateur* de Rome avec un pouvoir dictatorial, et gouverna avec une très-grande vigueur. Il chassa d'abord de Rome les barons, fit exécuter les bandits; l'ordre et la tranquillité reparurent. Il avait formé le plan gigantesque de réunir l'Italie en une république unique dont Rome serait le centre. Pérouse, Arezzo se soumirent à lui, d'autres villes y étaient disposées. Rienzi avait d'ailleurs sollicité l'approbation du Pape, qui avait laissé faire, en se réservant de rendre plus tard une sentence définitive. Rienzi se perdit lui-même. Exalté par le succès, il ne ménagea plus personne; les nobles de la Campagne marchèrent contre Rome; le peuple, las du libérateur, refusa de s'armer; Rienzi se réfugia au château Saint-Ange, et s'enfuit de là à Prague, près de l'empereur Charles IV (1348) qui le livra au Pape. Clément VI le garda prisonnier.

Innocent VI (1352-1362) trouva dans le cardinal *Albornoz*, qui s'était distingué comme homme d'État et comme homme de guerre sous le roi Alphonse XI de Castille, avant d'entrer dans l'état ecclésiastique, un ministre habile et énergique, qui rétablit l'autorité pontificale en Italie. Rome regrettait toujours les vaines grandeurs de sa gloire passée, et le nom de Rienzi y redevenait populaire. Albornoz conseilla à *Innocent VI* de l'y renvoyer, persuadé que le tribun s'userait de lui-même, ce qui arriva. Rienzi, reçu en triomphe à Rome, y fut massacré deux mois après (1354). Pendant ce

temps, Albornoz détruisait successivement toutes les tyrannies particulières qui s'étaient élevées dans la marche d'Ancone et dans la Romagne ; il reprenait Bologne, concluait, après de nombreuses victoires, des traités de soumission et de paix avec les principaux seigneurs du pays, et terminait heureusement la soumission entière des États de l'Église (1361).

Retour des Papes à Rome.

Désormais les Papes pouvaient retourner à Rome. Innocent VI n'en eut pas le temps ; *Urbain V* (1362-1370), qui mourut en odeur de sainteté, comme Benoît XII, réalisa le projet qu'il avait annoncé en montant sur la chaire de saint Pierre ; il rentra dans Rome au milieu des acclamations du peuple et de l'Italie (1367). La chrétienté semblait respirer après un long cauchemar. Mais les troubles recommencèrent en Italie, Urbain V revint à Avignon ; la captivité de Babylone n'était pas finie (1370). Elle se termina enfin. *Grégoire XI*, neveu de Clément VI, retourna à Rome (1377), où l'appelaient et les vœux des Romains et les exhortations de sainte *Catherine de Sienne*, humble vierge à qui la Providence réservait un grand rôle dans l'Église ; mais les Romains, toujours mobiles et ingrats, forcèrent Grégoire XI de se retirer à Anagni. *Urbain VI*, plus heureux, resta à Rome (1378), mais alors commença le funeste schisme qui partagea l'Église entre deux obédiences.

§ II. — Les Saints pendant le séjour des Papes à Avignon.

Saintes.

D'autres saintes vivaient en même temps que sainte Catherine de Sienne, qu'on vient de nommer. L'une d'elles, qui portait le même nom, était sainte *Catherine de Suède*, fille d'une autre sainte, *Brigitte*, princesse suédoise, qui, à la mort de son époux, avec qui elle avait vécu dans la pratique des vertus chrétiennes, se retira du monde, et fonda l'abbaye de Wadstena, au diocèse de Linkœping (1363).

Brigitte partit ensuite pour les Lieux saints, et vint de là à Rome, où elle mourut (1373). Célèbre par l'éclat de sa naissance, par ses vertus, par ses miracles et par les révélations dont elle fut favorisée, elle montra par toute sa vie et par l'influence dont elle jouit en Suède, ainsi que sa fille, à quel degré l'esprit du christianisme avait pénétré dans le Nord. Les vierges sainte *Claire* de Montefalco, sainte *Agnès* de Montepulciano, sainte *Gertrude*, abbesse d'un couvent de Bénédictines, sainte *Julienne Falconieri*, etc.; la sainte veuve *Claire* de Rimini, et la pieuse reine de Portugal sainte *Elisabeth*, n'édifièrent pas moins leur siècle.

Les Ordres religieux.

Pendant que la piété la plus vraie, la mortification la plus austère, la chasteté la plus pure, faisaient pâlir les fausses vertus de l'hérésie renaissante et les vertus païennes qu'on recommençait à vanter, la charité se produisait sous les formes les plus variées, et atteignait de nouveaux besoins. Trente-neuf Ordres ou Congrégations religieuses naquirent au XIV^e siècle. Il suffira de citer ici les *Cellites*¹, qui se consacraient à la visite des malades, qui les aidaient à bien mourir, qui assistaient à leur enterrement, et leur donnaient la sépulture; l'Ordre de *Sainte-Brigitte*, destiné à honorer la sainte Vierge d'un culte spécial; et la congrégation des *Jésuates*, fondée par saint *Jean Colombini*, qui adopta la règle de saint Augustin; quant au nom donné à ses religieux, il vient de ce qu'ils aimaient à répéter souvent le nom de Jésus. Les anciens Ordres ne cessaient pas de fournir des saints, comme saint *Pierre Armangol*, martyr, de l'Ordre des Servites; et saint *Nicolas de Tolentino*, ermite de Saint-Augustin. Et l'on voyait en même temps briller dans le monde d'autres saints, comme saint *Elzéar* et sainte *Delphine*, les modèles des époux chrétiens.

1. Du latin *cella*, cellule, et, dans le langage chrétien, sépulcre.

CHAPITRE II.

LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT (1378-1449).

DEUX DIVISIONS : *Le Schisme. — Les Hérétiques et les Saints.*

§ 1^{er}. — **Le grand Schisme d'Occident** (1378-1449),

Causes du schisme.

Les Papes avaient eu de graves raisons pour transporter leur résidence à Avignon ; il est à regretter qu'ils aient choisi la plupart des membres du Sacré-Collège parmi les Français. Ce fut là l'une des principales causes du schisme qui suivit la mort de Grégoire XI. Quand il s'agit d'élire un successeur à ce Pape, les cardinaux français songèrent à nommer un Français, qui reviendrait à Avignon ; les Italiens voulaient un Italien, et le peuple de Rome, craignant d'avoir à souffrir d'un autre exil de la Papauté, vint crier en tumulte près du conclave qu'il fallait un Pape romain ou au moins italien. Les cardinaux effrayés, mais non pourtant contraints sur le choix de la personne, élurent unanimement Barthélemy de Prignano, archevêque de Bari, homme pieux, instruit, généralement considéré de tout le monde, et qui prit le nom d'*Urbain VI* (1378). La joie fut universelle ; six cardinaux restés à Avignon acceptèrent le choix de leurs collègues ; pendant quatre mois l'Église ne connut qu'un seul chef. Malheureusement, Urbain VI, qui voulait le bien et qui avait résolu d'extirper les abus, ne sut pas garder les ménagements nécessaires ; sa conduite irrita les cardinaux, qu'il traitait avec une excessive sévérité. Les cardinaux français, qui s'ennuyaient déjà du séjour de Rome, commencèrent à concevoir des doutes sur la validité d'une élection faite au milieu du tumulte populaire ; ils feignirent au moins d'éprouver ces doutes, se retirèrent à Anagni avec le cardinal aragonais *Pierre de Lune*, et, après quelques hésitations, déclarèrent

qu'Urbain VI était un intrus. Ils se retirèrent ensuite à Fondi, dans le royaume de Naples, et élurent le cardinal Robert de Genève, qui prit le nom de *Clément VII*.

Les deux obédiences.

La chrétienté se trouva divisée entre *deux obédiences* : la France, la Castille, l'Aragon, le Portugal, la Savoie, l'Écosse, la Lorraine et le royaume de Naples se déclarèrent pour Clément VII, qui se fixa au palais d'Avignon ; les autres nations, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, les États scandinaves, le reste de l'Italie, se prononcèrent pour le Pape reconnu de tout le monde jusqu'alors. Les circonstances étaient telles, les déclarations des cardinaux si formelles, qu'il put y avoir des doutes dans les esprits de bonne foi ; ce n'était d'ailleurs qu'un schisme matériel, non moral, car, dans les deux obédiences, on ne croyait pas qu'il y eût deux Papes légitimes, mais un seul ; tous restaient fidèles au successeur légitime de saint Pierre, et il y avait des incertitudes sur la personne même de ce successeur. Aussi la vie de l'Église ne fut-elle pas interrompue, malgré cette crise douloureuse, et il y eut des saints dans les deux obédiences : sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Suède, fille de sainte Brigitte, vivaient sous l'obédience d'Urbain VI, tandis que sainte *Colette*, saint *Vincent Ferrier*, et le bienheureux *Pierre de Luxembourg* étaient avec les Papes d'Avignon ; Pierre de Luxembourg fut même créé cardinal par Clément VII. L'histoire, exempte des passions qui donnèrent lieu au schisme, peut juger avec plus de sûreté que les contemporains : son arrêt, qui n'est plus guère contredit, a prononcé en faveur d'Urbain VI contre Clément VII ; l'élection du premier étant valide, l'élection du second ne pouvait l'être.

Concile de Pise (1409).

Comme, à la mort de chaque Pape, les cardinaux de son obédience en éalisaient un autre, le schisme menaçait de se perpétuer indéfiniment. On s'arrêta alors à la réunion d'un

concile général. Ce concile, que n'avait pas convoqué l'autorité légitime, se réunit à Pise; c'était une magnifique assemblée. Il s'y trouva vingt-deux cardinaux, quatre-vingt-douze prélats de divers rangs, patriarches, archevêques et évêques, cent deux délégués d'évêques absents, quatre-vingt-sept abbés, deux cents délégués d'Ordres religieux, les généraux des quatre Ordres mendiants, cent vingt maîtres de théologie, trois cents docteurs et licenciés en théologie, et des ambassadeurs de toutes les cours chrétiennes de l'Europe. Mais tout cela ne pouvait remplacer la convocation régulière qui devait venir du Pape. Le concile se déclara lui-même œcuménique, ce qui était une usurpation; il déposa les deux Papes et en nomma un troisième, qui fut *Alexandre V*, et qui eut pour successeur *Jean XXIII*; mais les deux Papes ne reconnaissant pas sa légitimité, il se trouva trois compétiteurs au souverain pontificat, au lieu de deux.

Concile de Constance (1414).

Les esprits se tournèrent de nouveau vers un concile général. Tous les princes étaient d'accord pour mettre un terme à une crise si longue, et les cardinaux des diverses obédiences désiraient la même chose. Pressé par l'empereur Sigismond, Jean XXIII convoqua le concile de Constance (1414), destiné à mettre fin au schisme, à condamner l'hérésie des Hussites, qui troublait alors la Bohême, et à commencer la réforme des abus. Cette réunion fut plus brillante encore que la précédente: il se trouva à Constance trois patriarches, vingt-deux cardinaux, vingt archevêques, quatre-vingt-douze évêques, cent vingt-quatre abbés, cent quatre-vingts prêtres, une foule de docteurs, plus de seize cents princes, seigneurs, comtes et chevaliers, avec une suite nombreuse. L'avis presque unanime du concile fut que les trois Pontifes contendants abdiquassent. Jean XXIII, après avoir longtemps hésité, abdiqua le 2 mars 1415; il revint sur son abdication et fut déposé. Le 15 juin, arriva un délégué du pape Grégoire XII, qui annonçait sa résolution

d'abdiquer pour le bien de l'Église, mais à la condition qu'il serait préalablement reconnu pour le Pape légitime, comme il avait la conviction de l'être. On accéda à cette condition. Le délégué du Pape lut une bulle qui convoquait le concile de Constance, et, devant le concile devenu cette fois œcuménique, il lut ensuite l'acte d'abdication de Grégoire XII. L'opiniâtreté de Benoît XIII, que le roi d'Aragon soutenait encore, prouva clairement que le bien de l'Église passait pour lui après son ambition ; il fut solennellement déposé (1417). La chaire de saint Pierre était désormais vacante ; un vote unanime des cardinaux réunis en conclave élit le cardinal Colonna, qui prit le nom de *Martin V* (1417-1431), et la paix fut rendue à l'Église. Le grand schisme avait duré trente-huit ans.

Les derniers schismes.

La paix ne dura malheureusement pas longtemps. *Eugène IV*, successeur de *Martin V* (1417-1431), se vit forcé de quitter Rome, où il ne put rentrer qu'au bout de neuf mois. Le jour même de son élection s'ouvrit le concile de Bâle, qui devait particulièrement s'occuper de l'hérésie des Hussites, de la réforme des abus, et de la réunion des Grecs. Ce concile, peu nombreux et composé de membres imbus des doctrines peu favorables au Saint-Siège qui s'étaient fait jour dans le concile de Constance, ne tarda pas à se mettre en opposition avec le Pape. Il avait commencé sans son approbation, il ne fut d'accord avec lui que pendant huit sessions, et dégénéra en un conciliabule schismatique qui osa prononcer l'anathème contre le concile œcuménique ouvert à Ferrare (1438) ; il alla plus loin, et nomma un antipape dans la personne d'*Amédée VIII* de Savoie, qui prit le nom de *Félix V* (1439). Amédée se laissa faire et resta antipape pendant dix ans, n'exerçant guère sa juridiction que sur la Savoie et quelques pays voisins. Il renonça de lui-même à la tiare sous le pontificat de *Nicolas V* (1449). Ainsi se termina le nouveau schisme. Pendant ce temps le concile de Ferrare, transféré à Florence à cause de la peste, avait eu le bonheur d'amener la réunion, malheureusement

temporaire, des Grecs à l'Église, celle des Arméniens, et plus tard, lorsqu'il fut transféré à Rome (1441), la réunion des Jacobites, des Syriens, des Chaldéens et des Maronites¹.

§ II. — Les Hérétiques et les Saints.

Hérésie de Wicief.

L'hérésie reparaisait en même temps que le schisme et le relâchement de la discipline et des mœurs. Un théologien d'Oxford, en Angleterre, nommé *Jean Wicief*, esprit inquiet et superbe, irrité contre le pape Grégoire XI, qui avait prononcé contre lui dans une occasion où il avait fait appel au Saint-Siège, se mit à parler contre l'autorité ecclésiastique, et, d'erreur en erreur, en vint à formuler un système complet d'hérésie. Un concile assemblé à Londres, en 1382, condamna vingt-quatre propositions de l'hérésiarque, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées et contraires aux décisions de l'Église. Voici celles qui furent condamnées comme hérétiques : — 1° La substance du pain et du vin demeure au Sacrement de l'autel après la consécration, et les accidents n'y demeurent point sans substance. Jésus-Christ n'est point dans ce sacrement vivant et réellement. — 2° Si un évêque ou un prêtre est en état de péché mortel, il ne peut ni ordonner, ni consacrer, ni baptiser. — 3° La confession extérieure est inutile à un homme suffisamment contrit. — 4° On ne trouve point dans l'Évangile que Jésus-Christ ait ordonné la messe. — 5° Dieu doit obéir au diable. — 6° Si le Pape est un imposteur ou un méchant, et par conséquent membre du diable, il n'a aucun pouvoir sur les fidèles, si ce n'est peut-être qu'il l'ait reçu de l'empereur. — 7° Il est contraire à l'Écriture sainte que les ecclésiastiques aient des biens temporels. Les doctrines les plus ridicules et les plus anti-sociales du protestantisme se trouvent dans ces propositions. Wicief continua de dogmatiser malgré les condamnations de plusieurs conciles. Enfin, il fut obligé de quitter Oxford, et mourut en 1387, frappé d'apoplexie dans la retraite qu'il s'était choisie.

1. Le concile de Florence est le seizième concile œcuménique.

Hérésie de Jean Hus.

Un gentilhomme bohémien transporta en Bohême les erreurs de Wiclef. Alors régnait l'empereur *Venceslas l'Ivrogne*, fils de Charles IV ; il résidait habituellement à Prague, qui avait ainsi le triste privilège de sentir de plus près sa dégoûtante tyrannie. La reine elle-même, malgré sa vertu, était en butte à ses outrages et à ses indignes soupçons. Le tyran s'avisa un jour de vouloir connaître la confession de la reine ; il exigea du confesseur des révélations qui sont interdites aussi bien par les lois humaines que par les lois divines ; le digne prêtre résista, c'était saint *Jean Népomucène*, que le nouveau Néron fit précipiter dans la Moldau, donnant ainsi au secret de la confession son martyr, et à la Bohême son patron (1383). Un tel prince n'était guère capable de s'opposer aux progrès de l'hérésie. *Jean Hus*, recteur de l'Université de Prague, adopta et propagea les erreurs de Wiclef, établissant d'ailleurs l'Écriture sainte comme seule règle de la foi, soutenant que les simples fidèles sont juges compétents dans les controverses théologiques, attaquant la communion sous une seule espèce, le culte de la sainte Vierge et des saints, l'autorité du Pape, etc. Il trouva un disciple ardent et influent dans *Jérôme de Prague*, gentilhomme qui avait une grande réputation de savoir et d'éloquence, mais d'un esprit subtil et d'un cœur corrompu, et qui soutint de tout son crédit la doctrine de son maître. Un curé de Prague, nommé *Jacobel*, contribua en même temps à animer les esprits, en soutenant que les laïques devaient recevoir la communion sous les deux espèces. Les disputes s'échauffèrent, et la tranquillité publique en fut troublée. Le pape Alexandre V condamna aux flammes les écrits de Jean Hus. Venceslas alors abandonna l'hérétique, mais il était trop tard (1413).

Le concile de Constance essaya de remédier au mal. Jean Hus et Jérôme de Prague furent appelés. On a fait beaucoup de bruit d'un sauf-conduit qui aurait été accordé à Jean Hus, et au mépris duquel cet hérésiarque aurait été saisi et

mis à mort. Jean Hus a écrit lui-même qu'il était parti de Prague sans sauf-conduit ; Sigismond lui en accorda un plus tard, qu'il ne montra que trois jours après son arrestation, et le texte même du sauf-conduit prouve que ce n'était pas autre chose qu'un passeport, qui n'enlève pas à la magistrature le droit de faire arrêter un criminel et de le condamner. Jean Hus déclarait publiquement que, s'il était convaincu d'hérésie, le concile avait le droit de le traiter selon toute la rigueur des peines portées contre les hérétiques. Il fut, en effet, convaincu et condamné à être brûlé vif, peine alors en usage contre les hérétiques qui ne voulaient pas renoncer à leurs erreurs (1415). Jérôme de Prague, qui avait d'abord abjuré ses erreurs, revint ensuite sur cette abjuration, et fut également condamné à la peine du feu ; peine cruelle, mais il faut se rappeler qu'elle était dans la législation de l'époque. L'Église examinait la foi et prononçait sur l'hérésie ; le bras séculier agissait ensuite conformément à la législation qui ne tolérait pas, dans les États chrétiens, la profession de l'hérésie, et qui jugeait ce crime digne des plus grandes peines, comme étant un crime de lèse-société.

Les Saints.

Les Saints luttèrent toujours avec le même courage contre l'erreur et contre la corruption. L'un de ceux qui firent le plus de bien à cette époque, fut saint Vincent Ferrier, né à Valence, en Espagne, en 1357. Il entra dans l'Ordre des Dominicains à l'âge de dix-sept ans, et devint bientôt un de leurs professeurs et de leurs prédicateurs les plus distingués. Après avoir reçu la bénédiction du pape d'Avignon qu'il regardait comme le pape légitime, en 1398, il commença le cours de ses grandes prédications et de ses missions. Il évangélisa l'Espagne, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, la Lombardie, le Piémont, la Savoie, une partie de l'Allemagne, et la France ; puis, appelé par le roi d'Angleterre, il fit des missions dans les principales villes de ce pays, de l'Écosse et de l'Irlande. Il revint ensuite en France, où il exerça son zèle depuis la Picardie jusqu'à la Gascogne.

Il rappelait ainsi les courses apostoliques des premiers temps de l'Eglise. Malgré ces voyages et ces fatigues, il vivait d'une manière fort austère. Jamais il ne mangeait de viande ; il jeûnait tous les jours, excepté les dimanches. Son désintéressement était admirable. Il engagea plusieurs personnes à donner leurs biens aux pauvres, mais il ne voulut jamais rien accepter pour lui. Son attention à conserver dans son cœur l'humilité ne le fit pas moins admirer dans son désintéressement. Enfin, on avait une telle vénération pour lui, que les effets du schisme cessaient à son égard ; on le recevait de la manière la plus honorable dans l'obéissance de chaque pape. Continuant jusqu'à la fin ses œuvres de zèle, il parcourut encore la Bourgogne, le Berri, la Touraine ; il prêcha à Nantes, et évangélisa la Bretagne. Il ne prenait aucun repos, quoiqu'il fût accablé d'infirmités ; aussi vint-il à bout de déraciner les vices, d'abolir les superstitions, de corriger les abus, et d'établir une réforme générale dans toute la province. Enfin, il mourut à Vannes, et alla recevoir au ciel la récompense qui l'attendait, le 5 avril 1419, à l'âge de soixante-deux ans.

Saint *Bernardin de Sienne*, né à Massa en 1380, l'année même où mourut sainte Catherine de Sienne, eut pour vocation de rappeler les Franciscains de l'Étroite-Observance à la première ferveur de leur institution. Il perdit ses parents de bonne heure, mais une pieuse tante l'éleva avec le plus grand soin, et lui inspira une dévotion toute spéciale envers la sainte Vierge. Envoyé à Sienne pour y faire ses études, il devint le modèle de tous ses condisciples. La sainteté éclatait dans sa physionomie, dans ses paroles et dans toutes ses actions. Son amour pour la pureté était extraordinaire ; il ne pouvait entendre un mot qui blessât cette délicate vertu, sans que la rougeur se peignît aussitôt sur son front. Cette modestie imposait aux libertins ; on n'osait, en sa présence, s'écarter des règles de l'honnêteté ; toute conversation libre cessait à son aspect : « Taisons-nous disait-on, voici Bernardin. » A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la confrérie de Notre-Dame, établie à Sienne dans

l'hôpital de la Scala, et se fit admirer par le zèle et le courage qu'il montra pendant une peste qui envahit la ville de Sienne. Il entra ensuite dans l'Ordre des Franciscains. Il parcourut une partie de l'Italie, prêchant partout pour convertir les pécheurs, et pour apaiser les haines politiques qui désolaient cette contrée. Dans une de ses courses apostoliques, il apprit que le trouble et la division étaient à Pérouse. Il se hâta d'aller dans cette ville; il rassembla aussitôt les habitants, et leur dit : « Dieu, que vous offensez grièvement par vos divisions, m'envoie vers vous comme son ange, pour annoncer *la paix aux hommes de bonne volonté.* » Il prêcha quatre sermons sur la nécessité d'une réconciliation générale. A la fin du dernier, il s'écria : « Que tous ceux qui ont des sentiments de paix viennent se ranger à ma droite! » Il ne resta à sa gauche qu'un jeune gentilhomme qui murmurait tout bas. Le saint lui fit une sévère réprimande, et lui prédit qu'il périrait misérablement, prédiction qui ne tarda pas à s'accomplir.

Élu vicaire général de son Ordre en 1438, saint Bernardin de Sienne établit une réforme rigoureuse parmi les Franciscains de l'Étroite-Observance d'Italie. Cinq ans après, il demanda à être déchargé de ses fonctions de supérieur, continua à prêcher en différentes villes de la Romagne et de la Lombardie, passa à Sienne et à Massa en 1444, et succomba, le 20 mai de la même année, à Aquila, dans les Abruzzes, aux fatigues de ses travaux apostoliques.

L'Imitation de Jésus-Christ.

Un livre écrit au XIV^e siècle par un moine d'une humilité telle qu'on discute encore pour savoir à qui l'attribuer, montre jusqu'où la pratique de la vie religieuse et des vertus chrétiennes avait porté la connaissance du cœur humain. Ce livre est *l'Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, a-t-on dit justement, puisque l'Évangile a été directement inspiré de Dieu. On l'attribue communément à *Thomas à Kempis*, religieux né vers 1380 au bourg de Kempis, diocèse de Cologne, et mort en 1471.

CHAPITRE III.

LA RENAISSANCE PAÏENNE (1449-1517).

DEUX DIVISIONS : *Événements généraux. — Les Papes et les Saints.*

§ I^{er}. — *Événements généraux de la seconde moitié du XV^e siècle.*

Prise de Constantinople par les Turcs (1453).

On a vu que les Grecs avaient encore une fois abjuré le schisme au concile de Florence (1439). Mais cette réunion ne dura pas plus que la précédente, effectuée au concile de Lyon. Quand les patriarches et les autres prélats grecs furent de retour à Constantinople, ils trouvèrent le clergé et le peuple de cette ville étrangement prévenus contre l'union avec l'Église latine ; intimidés par ce déchainement de leurs concitoyens, ils renoncèrent à ce qu'ils avaient fait à Florence, et le schisme fut consommé sans retour.

Un endurcissement si criminel ne resta pas sans punition. *Mahomet II*, sultan des Turcs ottomans, vint mettre le siège devant Constantinople avec une armée de trois cent mille hommes. La ville fut emportée d'assaut. Rien n'échappa à l'épée des vainqueurs ; ils firent un carnage horrible des habitants, et, pendant trois jours que dura le pillage, ils commirent les plus grands excès (1453). Ainsi périt l'empire grec de Constantinople, après avoir duré plus de onze cents ans depuis le grand Constantin. Ce fut une punition manifeste de l'opiniâtreté des Grecs schismatiques. Ils n'ont pas voulu reconnaître l'autorité du successeur de saint Pierre, et ils sont tombés sous le joug des infidèles, de qui ils n'ont jamais dû attendre que l'oppression et l'esclavage.

Prise de Grenade (1492).

Pendant que les Grecs succombaient, l'Espagne achevait de se débarrasser des Maures. Il ne restait plus depuis long-

temps aux infidèles que le royaume de Grenade ; les deux royaumes de Castille et d'Aragon, qui allaient former le royaume d'Espagne, se trouvant réunis dans les mêmes mains par le mariage d'*Isabelle la Catholique* et de *Ferdinand le Catholique*. Les deux *rois catholiques* (c'est ainsi qu'on les nommait) résolurent d'en finir avec le dernier débris de la domination musulmane : le royaume de Grenade fut conquis en peu de temps, et l'on mit le siège devant la capitale. Le siège de Grenade fut un siège héroïque ; de part et d'autre on se signala par de glorieux exploits ; la résistance se prolongeait. Le feu prit à la tente de la reine, et de là se communiqua au camp qui devint la proie des flammes. Les rois catholiques, pour annoncer leur immuable résolution de ne pas abandonner le siège, remplacèrent le camp par une ville de bois qui fut construite en soixante-quatorze jours ; Isabelle nomma cette ville Santa-Fé (Sainte-Foi). Grenade capitula le 2 janvier 1492 ; il y avait 789 ans que les infidèles l'occupaient. Les deux rois firent leur entrée solennelle dans la ville, le 6 janvier, jour de l'Épiphanie : la croix dominait sur la citadelle ; l'islamisme, victorieux sur le Danube, était vaincu en Espagne.

Découverte de l'Amérique (1492).

Dieu récompensa promptement et magnifiquement l'Espagne de ses glorieuses Croisades. Un navigateur génois, nommé *Christophe Colomb*, poussé par le désir de propager la foi et de vaincre le mahométisme en le prenant par l'extrémité de l'Asie, pendant qu'il s'avavançait en Europe par Constantinople, était venu proposer ses plans à la reine Isabelle. Celle-ci, qu'animait la même foi, n'eut pas plutôt pris Grenade, qu'elle ouvrit l'oreille aux propositions de Colomb, et c'est ainsi que l'Europe dut à la foi catholique la découverte de l'Amérique. Dieu donnait à l'Espagne d'immenses possessions, et à l'Église tout un nouveau monde, au moment où l'hérésie allait lui enlever près d'un quart de l'Europe. Le 12 octobre 1492, Colomb posa le pied sur la terre que son génie, sa persévérance et sa foi, lui avaient fait découvrir. Il

aborda le premier : ses compagnons le rejoignirent ; ils se prosternèrent tous les larmes aux yeux, baisèrent la terre, remercièrent Dieu, et plantèrent une croix pour prendre possession, au nom de JÉSUS-CHRIST et de ses serviteurs, Ferdinand et Isabelle. En se relevant, Colomb nomma cette île, une des Lucayes, San-Salvador (Saint-Sauveur).

La religion, qui avait inspiré Colomb, s'occupa dès le premier jour du sort des Indiens ¹. Les premiers païens que l'amiral ramena avec lui en Espagne furent tous instruits de la vérité chrétienne et baptisés. Ferdinand et Isabelle furent leurs parrains (1493) ; on envoya aussitôt douze missionnaires. Le gouverneur reçut des instructions précises pour que l'Évangile fût prêché à ces peuples nouveaux, que, « avant « tout, il devait déclarer libres, gouverner selon la justice, « faire soigneusement instruire dans la religion catholique, « n'opprimer absolument en rien, afin que rien ne retardât « ou n'entravât leur conversion. » Une autre mission, composée de Franciscains, partit en 1502. Le cardinal *Ximénès*, ministre de Ferdinand et d'Isabelle, prit toutes les mesures favorables à la conversion et au bien-être des Indiens. Les missionnaires se multiplièrent, et le nombre des chrétiens avec eux ; mais la cupidité vint compromettre le succès des missions. L'Église lutta tant qu'elle put contre la rapacité et la cruauté des conquérants, et elle ne le fit pas toujours infructueusement : c'est encore aujourd'hui dans les contrées de l'Amérique soumises autrefois à l'Espagne et au Portugal, que la race indigène s'est le mieux conservée, tandis que les tribus mises en contact avec les protestants ont été à peu près complètement détruites.

Découvertes des Portugais.

Les Portugais, qui avaient si longtemps combattu les Maures, reçurent aussi leur récompense. Pendant le cours

1. On nomma ainsi les indigènes, parce qu'on croyait d'abord que l'Amérique n'était qu'un prolongement de l'Inde asiatique ; c'est pour cela aussi qu'on désigna longtemps l'Amérique sous le nom d'Indes occidentales.

du XV^e siècle, ils avaient successivement découvert les îles et les côtes occidentales de l'Afrique et ouvert cet immense continent à la prédication évangélique. En 1497, le navigateur *Vasco de Gama* doubla le cap de Bonne-Espérance, et découvrit un nouveau chemin vers l'Inde ancienne, qui se trouva ainsi ouverte, comme l'Amérique, aux efforts des missionnaires. De l'Inde, les apôtres s'élançèrent vers la Chine et le Japon, et ces vastes contrées devinrent d'un plus facile accès à la prédication de l'Évangile.

L'imprimerie.

Une découverte d'un autre genre allait amener une véritable révolution dans les régions de l'intelligence. L'art de l'imprimerie prit naissance. En 1457 parut le premier ouvrage imprimé, qui était une Bible. La science, apanagé exclusif de quelques savants, se dissémina; elle devint plus accessible à tout le monde; la vérité venait de trouver un puissant instrument de propagation: le mal en profita, mais c'est parce qu'on ne voulut pas écouter la voix de l'Église, qui avait fixé, par une bulle du pape *Léon X*, les vraies limites de la liberté de la presse.

Le nouveau Paganisme.

Ce qui compromit le résultat des découvertes et des inventions du XV^e siècle, ce fut la résurrection de l'esprit païen, qui accéléra la chute de Constantinople. Les savants grecs, nourris dans l'étude des auteurs anciens, se répandirent dans l'Europe, déjà trop engouée de ces auteurs, dont l'imprimerie répandait les ouvrages à profusion. L'autorité du Saint-Siège s'était affaiblie; la corruption augmentait chaque jour, et l'on revenait à la fois aux idées et aux mœurs païennes. Cette déplorable perversion de l'intelligence et du cœur, qu'on décorait du beau nom de *Renaissance*, ouvrait la voie à toutes les hérésies et à toutes les révoltes, et c'est ainsi que l'Europe se trouva précipitée dans une anarchie intellectuelle, qui amena de sanglantes guerres et des bouleversements dont la société contemporaine souffre encore.

§ II. — Les Papes et les Saints.

Les Papes.

Délivrés des embarras du schisme, les Papes comprirent seuls la politique qui convenait à l'Europe en général, et à l'Italie en particulier : lutter au dehors contre l'invasion musulmane, maintenir ou ramener la concorde entre les princes chrétiens, et réunir les Italiens dans une même ligue pour repousser l'invasion étrangère. Mais *Nicolas V*, *Calixte III*, *Pie II*, le savant *Ænéas Sylvius Piccolomini*, *Paul II* (1464-1471), *Sixte IV* (1471-1484), *Innocent VIII*, s'épuisèrent en vains efforts, et ne furent ni compris ni secondés.

Après *Innocent VIII*, qui mérita le glorieux surnom de *Père de la patrie*, vint *Alexandre VI*, de la même famille (1492-1503). La mémoire de ce Pape est en butte à toutes les attaques des ennemis de l'Église ; on leur répond, comme on l'a déjà fait plus haut, que le scandale, même assis sur la chaire de Saint Pierre, ne prouve rien contre cette Église, qui les condamne ; que le miracle de l'assistance divine n'en est que plus éclatant, lorsqu'on voit les plus mauvais Papes rester toujours les gardiens fidèles de la foi et de la règle des mœurs ; que d'ailleurs les mauvais papes ont été beaucoup plus rares qu'on ne veut bien le dire ; on répond, en ce qui concerne particulièrement *Alexandre VI*, que les actes scandaleux qui peuvent lui être reprochés, si tant est qu'ils soient prouvés, ont précédé son entrée dans l'état ecclésiastique ; que les accusations de meurtre, d'empoisonnements, de perfidies, ne sont pas prouvées, et sont, au contraire, démontrées calomnieuses dans la plupart des cas. Ce Pontife, qu'on représente comme un monstre de débauche et de cruauté, dormait à peine deux heures par jour ; il passait à table comme une ombre, sans s'y arrêter ; jamais il ne refusa d'écouter la prière du pauvre ; il payait les dettes des débiteurs malheureux, et se montrait sans pitié pour les prévaricateurs.

Pie III, successeur d'*Alexandre VI*, ne fit que passer sur le trône pontifical (1503) ; *Jules II*, qui vint ensuite (1503-

1513), fut un grand pape et un grand roi. On lui a reproché son esprit militaire : il faudrait prouver qu'il entreprit des guerres injustes. Il s'efforça de recouvrer les possessions usurpées sur le Saint-Siège ; il fut le protecteur de l'indépendance italienne ; il essaya de prévenir, dans le concile de Latran, dix-septième concile œcuménique (1512), la fausse réforme protestante qui approchait, par une vraie réforme catholique. « Pontife illustre par sa fermeté, dit un historien ¹, par son énergie, par sa sagesse, et, malgré ce qu'en ont dit quelques écrivains, par sa modération, sa douceur, son esprit de conciliation. C'est lui qui délivra l'Italie du joug des étrangers, qui la purgea de ces conquérants dévastateurs sous les coups desquels elle gémissait depuis tant d'années, et qui posa les vraies bases de sa nationalité. »

Les Saints.

Les Saints ne manquaient pas à l'Église. La seconde moitié du XV^e siècle et les premières années du XVI^e, virent mourir le franciscain saint *Jean de Capistran*, qui évangélisa l'Italie, l'Allemagne, la Pologne et la Hongrie, et qui excita le courage des chrétiens en guerre avec les Turcs ; saint *Antonin*, archevêque de Florence, qui se distingua d'une façon extraordinaire pendant la peste et la famine dont son diocèse fut successivement désolé ; sainte *Catherine* de Bologne, qui rappela les vertus de sainte Catherine de Sienne ; saint *Casimir*, fils du roi Casimir II, et qui devint le patron de la Pologne ; sainte *Jeanne de Valois*, reine de France, et fondatrice des religieuses de l'Annonciation, les Annonciades (morte en 1505) ; enfin, outre plusieurs autres, saint *François de Paule*, fondateur de l'Ordre des Minimes.

Les Minimes.

Saint François de Paule naquit en 1416 à Paule, en Calabre. Son père le mit chez les Franciscains, lorsqu'il eut atteint l'âge de treize ans. Il avait à peine quinze ans, quand il sollicita et obtint de ses parents la permission de se retirer

¹ L'abbé Jorry, *Histoire de l'Église et des Papes*.

dans une solitude, où il mena la vie des anciens anachorètes, couchant sur le roc nu, et ne vivant que d'aumônes ou des herbes qu'il allait cueillir dans le bois voisin de sa cellule. Des disciples vinrent se grouper autour de lui, et telle fut l'origine de l'Ordre des Minimes (les plus petits), nom que le Saint donna à ses religieux, pour qu'ils se souvinsent de se regarder comme les derniers des hommes. Le but qu'il leur proposa était : 1° de ranimer la charité presque éteinte dans le cœur des chrétiens ; 2° d'expier et d'arrêter, par leurs austérités, les excès et les immortifications auxquels les chrétiens se livraient pendant le carême et les jours d'abstinence. C'est pourquoi les Minimes joignaient aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, celui d'observer un carême perpétuel.

Le roi de France Louis XI, qui avait une grande frayeur de la mort, ayant appris que François de Paule faisait de nombreux miracles, écrivit au Pape pour le supplier d'ordonner au Saint de passer en France ; il espérait en obtenir une prolongation de ses jours. Sixte IV donna à François l'ordre de partir, et François obéit aussitôt. Lorsque Louis XI apprit qu'il approchait de la Touraine, où il résidait alors, il alla au-devant de lui avec toute sa cour, et se jeta à ses genoux, en le conjurant de prolonger sa vie : « Dieu seul, « répondit le Saint, est le maître de la santé. La vie des rois « est en ses mains comme celle des autres hommes ; c'est à « lui qu'il faut recourir, et se soumettre ensuite à sa volonté. » Louis XI logea François de Paule dans son palais, prit souvent conseil de lui, et le pria de le préparer à la mort. François fit de ce dernier devoir sa principale affaire. Ses prières obtinrent le changement du cœur du roi, qui mourut entre ses bras, le 4 août 1483, avec une soumission parfaite à la volonté de Dieu. François de Paule ne mourut que vingt-quatre-ans après, le jour du vendredi saint, deuxième jour d'avril 1507. Son Ordre se répandit avec une grande rapidité dans toutes les parties de l'Europe, et passa même jusqu'aux Indes.

SIXIÈME PÉRIODE

LE PROTESTANTISME

(1517-1789).

La sixième période de l'histoire de l'Église comprend près de trois siècles, depuis la naissance du protestantisme jusqu'à la Révolution française (1517-1789). Pendant ces trois siècles, une partie considérable de la chrétienté s'éloigne de l'Église : au XVI^e, par le protestantisme, qui en détache le quart de l'Europe, mais dont les progrès s'arrêtent après le premier mouvement d'expansion ; au XVII^e, par le jansénisme et le gallicanisme, qui séduisent une partie des États restés catholiques ; au XVIII^e, par le philosophisme ou philosophie incrédule, fruit des erreurs précédentes, et qui va jusqu'à nier non-seulement la divinité de JÉSUS-CHRIST, mais l'existence même de Dieu. Trois chapitres contiendront le tableau de cette période : le protestantisme, le jansénisme et le philosophisme.

CHAPITRE PREMIER.

LE PROTESTANTISME (1517-1595).

DEUX DIVISIONS : *La Réforme protestante. — La Réforme catholique.*

§ 1^{er}. — La Réforme protestante.

Causes et caractère de la prétendue Réforme.

Toute l'histoire de l'Église prouve que les Papes n'avaient pas oublié un moment de porter remède aux abus. Les conciles avaient parlé ; Jules II, au concile de Latran (1512), avait mis la main à l'œuvre ; mais les guerres d'Italie empê-

chaient toute action énergique et efficace. D'un autre côté, tout portait à la révolte : la renaissance des idées païennes, les mœurs relâchées, les désordres répandus partout ; et il était évident qu'une fois cette révolte déclarée, elle prendrait de bien plus vastes proportions que les précédentes, parce que toute l'Europe était arrivée à peu près au même point de civilisation, et que l'invention de l'imprimerie donnait un moyen de propagation inconnu aux âges précédents. Il fallait un prétexte et une occasion : le prétexte fut la réforme, que tous les gens de bien demandaient ; l'occasion fut la prédication des indulgences ordonnée par Léon X pour la croisade contre les Turcs et l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre. Il devint bientôt évident que la réforme n'était qu'un prétexte, puisque les prétendus réformateurs se livrèrent à tous les désordres et les permirent. Il suffit de connaître les principaux auteurs du protestantisme pour juger cette hérésie, ou plutôt cet amas d'hérésies qui pullulèrent au XVI^e siècle, et qui ont donné naissance à une multitude presque infinie de sectes.

Luther.

Le premier auteur de cette hérésie, le plus terrible et la plus funeste qui ait attaqué l'Église depuis l'arianisme, fut un moine allemand, de l'Ordre des Augustins, nommé *Martin Luther*, né à Eisleben, en Saxe, vers 1483. Esprit inquiet et ardent, doué d'ailleurs d'une grande éloquence populaire, il commença par parler contre les abus de la prédication des indulgences, puis contre les indulgences elles-mêmes, et, s'enfonçant de plus en plus dans l'erreur, il parla et écrivit contre le purgatoire, contre le libre-arbitre, contre la confession, contre la primauté des papes, contre les vœux monastiques, etc. ; et c'est à cet amas d'erreurs, qu'il donna le nom de *réformation* (1517). Léon X condamna solennellement les erreurs de l'hérésiarque dans une bulle ; Luther fit publiquement brûler cette bulle à Wittenberg, le 10 décembre 1520.

Pour se procurer de l'appui, Luther engagea les princes

d'Allemagne à s'emparer des biens ecclésiastiques : c'était un moyen sûr de les attirer à son parti. Le nouveau réformateur poussa la complaisance jusqu'à permettre à l'un d'eux, contre la défense expresse de JÉSUS-CHRIST, d'avoir deux épouses à la fois ; lui-même, tout prêtre et religieux qu'il était, eut l'audace de se marier publiquement, et ce fut une religieuse qu'il épousa. Il ne reconnut plus que trois sacrements : le Baptême, la Pénitence et l'Eucharistie ; encore rejetait-il la transsubstantiation et disait-il que JÉSUS-CHRIST est simplement présent dans le pain, qui continue d'exister, c'est-à-dire que pour lui il n'y avait pas changement de substance, mais simplement une *impanation*.

Une secte si favorable aux inclinations corrompues de l'homme s'étendit avec rapidité, et infecta, outre une partie de l'Allemagne et de la Suisse, la Suède, la Norvège et le Danemark. Luther, se voyant à la tête d'un parti redoutable, leva entièrement le masque. Il exhala sans ménagement sa bile contre le Souverain-Pontife et contre les défenseurs de la foi catholique. On ne peut voir sans indignation les bouffonneries, les grossièretés, les turpitudes même, dont ce fougueux apôtre a sali ses ouvrages ; et l'on aurait peine à concevoir comment il a pu séduire tant de peuples, si l'on ne connaissait quelle est la force de la passion des richesses et des plaisirs sur le cœur humain. Il mourut en 1546, à l'âge de soixante-deux ans.

Zwingle.

Une partie de la Suisse fut pervertie par *Zwingle*, d'abord curé de Glaris, puis prédicateur à Zurich, qui avait commencé à enseigner quelques erreurs dès l'année 1516, et qui se mit à les professer publiquement, dès qu'il vit le succès de Luther. Il rejetait naturellement, comme le moine allemand, les indulgences, l'autorité du Pape, les vœux monastiques, le célibat des prêtres, l'abstinence des viandes, etc. Profitant de la licence qu'il prêchait aux autres, il épousa une riche veuve. Dès lors la Suisse, qui était l'un des pays les plus paisibles de l'Europe, fut en proie à de continuel

déchirements. Les cantons devenus protestants s'armèrent contre les catholiques, et Zwingle périt dans une bataille livrée entre les deux partis, en 1531.

Les Anabaptistes.

La concorde ne pouvait régner longtemps entre les hérétiques. Luther vit bientôt se tourner contre lui l'esprit de révolte qu'il avait suscité. *Carlostadt*, s'appuyant comme lui sur la Bible, dont il faisait l'unique règle de la foi et qu'il interprétait à sa manière, se mit à briser les statues des saints, à déchirer les tableaux, comme les anciens iconoclastes, et à nier la présence réelle (hérésie des *sacramentaires*); *Osiander* prétendit que Dieu n'a prédestiné que les élus; *Stork* et *Thomas Munzer* prêchèrent l'égalité de tous les hommes et flétrirent comme une usurpation tout pouvoir spirituel et temporel. De la sphère religieuse, la révolte descendait dans la sphère politique. Il fallait bien aussi donner satisfaction aux passions des petits, du peuple, des artisans des villes, des paysans des campagnes. Les disciples de *Stork* et de *Munzer* reçurent le nom d'*anabaptistes*, parce que, désapprouvant le baptême donné aux enfants, ils rebaptisaient ceux qui avaient reçu trop jeunes ce sacrement. Les anabaptistes commencèrent vers 1520; peu à peu, ils s'étendirent et devinrent assez forts pour soulever les paysans de la Souabe et de la Thuringe; la Franconie, l'Alsace, la Lorraine et le Palatinat eurent aussi leurs soulèvements. Luther se montra d'abord favorable au mouvement; mais, quand il vit les excès auxquels se livraient ces nouveaux sectaires qui incendiaient et pillaient tout sur leur passage, et qui prétendaient renverser toute autorité, il s'effraya des conséquences de ses propres doctrines et se montra impitoyable. Il y eut d'effroyables massacres; cent mille paysans furent écrasés aux applaudissements de Luther dans la guerre dite des *Rustauds*; c'est le nom qu'on leur donnait.

Les anabaptistes réparurent quelques années après à Munster, en Westphalie (1533). Après une lutte contre les Luthériens de cette ville, ils s'en emparèrent, et l'un de

leurs chefs les plus exaltés, *Jean Bockelson*, tailleur, puis aubergiste de Leyde, qui prit le titre de *Prophète*, prétendit établir le règne de Dieu, en permettant la polygamie et tous les crimes les plus abominables. Il se fit lui-même nommer roi, eut une cour hideuse, dans laquelle le crime le disputait à la folie. Il se soutint ainsi pendant plus d'un an, grâce aux intelligences que les anabaptistes avaient au dehors avec la Hollande et la France, qui étaient infectées de leurs erreurs. Le landgrave Philippe de Hesse vint assiéger Jean de Leyde dans Munster, de concert avec l'évêque qui en avait été chassé ; la ville fut prise après une vive résistance, et le Prophète fut condamné à mort, ainsi que ses principaux complices. Jean de Lyde témoigna du repentir de ses crimes et de ses erreurs. Le 22 janvier 1536, il fut supplicié avec des tenailles ardentes et achevé avec un poignard rougi au feu.

La Confession d'Augsbourg.

C'est quelques années auparavant, en 1530, que le nom de *protestants* avait été employé pour la première fois. L'empereur *Charles-Quint*, qui voulait arrêter les progrès de l'hérésie, mais qui ne montrait pas assez de résolution, avait proposé la réunion d'une diète ou assemblée des princes allemands. Les catholiques, pour enlever tout prétexte à leurs adversaires, proposèrent alors le *statu quo*, jusqu'à l'issue de la diète, ce qui laissait la liberté de conscience aux Luthériens, mais leur interdisait de porter leurs doctrines dans les Etats où elles n'avaient pas encore pénétré. Les Luthériens *protestèrent* contre cette proposition, que maintint Charles-Quint, et c'est depuis lors que les réformés commencèrent à porter le nom de *protestants*. L'empereur tint ferme, et convoqua une nouvelle diète à Augsbourg pour l'année suivante (1530). Il la présida en personne, et exigea des Luthériens une profession de leur foi. Cette profession fut rédigée par *Mélancthon*, disciple et ami de Luther ; elle est connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, et est tenue par une grande partie des protestants

comme le symbole de leur foi, quoiqu'elle ait été souvent modifiée, et qu'il n'en reste pour chacun que ce qu'il veut bien en accepter.

Henri VIII d'Angleterre.

La prétendue réforme fut introduite dans les États du Nord de l'Allemagne par les princes, avides de mettre la main sur les biens de l'Église et d'augmenter leur autorité, en devenant les chefs de la religion. Le roi *Gustave Vasa* l'introduisit en Suède, et persécuta violemment les catholiques restés fidèles, sans se soucier des services qu'ils lui lui avaient rendus en l'aidant à monter sur le trône (1527); le roi *Frédéric* l'introduisit en Suède (1527), et son fils *Christian III* noya dans le sang la résistance de la Norvège (1587) et de l'Islande (1551), qui voulaient rester fidèles à l'Église catholique.

En Angleterre, ce fut aussi du trône que descendirent le schisme et l'hérésie. *Henri VIII*, qui régnait alors, avait commencé par s'élever contre Luther; il avait écrit contre lui, et avait obtenu du Pape le titre de *Défenseur de la foi*. Mais, épris d'une passion coupable pour Anne de Boleyn, l'une des suivantes de la reine, il entreprit, afin de l'épouser, de répudier sa femme légitime, Catherine d'Aragon, et sollicita son divorce du pape *Clément VII*. Il eut le malheur de trouver des conseillers trop dignes de lui dans *Thomas Cromwell*, homme de basse naissance, qui n'avait d'autre règle de conduite que l'ambition et l'amour des richesses, et dans *Thomas Cranmer*, hypocrite débauché, qui était luthérien dans le cœur et qui acceptait du Pape le titre de son pénitencier en Angleterre, qui était prêtre et qui épousait secrètement en Allemagne une nièce de l'hérétique Oslander, qui, enfin, après ce mariage sacrilège, n'en accepta pas moins l'évêché de Cantorbéry. Ces deux hommes firent entendre à Henri que, si le Pape refusait de le satisfaire, il n'aurait qu'à suivre l'exemple des princes d'Allemagne; en même temps, pour effrayer le Pape, ils l'engagèrent à prendre le titre de *protecteur et chef suprême de l'Église et du*

clergé d'Angleterre. Aveuglé par sa passion, le roi prêta l'oreille à ces propositions schismatiques. La fermeté de Clément VII, qui ne voulait pas prononcer la nullité d'un mariage valide, ni autoriser un divorce impossible, acheva de l'irriter : Cranmer, archevêque de Cantorbéry, prononça le divorce, et Henri épousa Anne de Boleyn (1533). Clément VII, fidèle à son devoir de maintenir dans leur intégrité les saintes lois du mariage chrétien, lança une bulle d'excommunication (1534), et Henri, sourd à la voix de sa conscience, se fit proclamer chef spirituel et temporel de l'Église d'Angleterre. Telle est la honteuse origine d'un schisme dont les conséquences furent si funestes.

Sous le règne de *Marie*, fille légitime de Henri VIII, l'Angleterre revint pour quelques années à la foi catholique. Mais *Élisabeth*, fille d'Anne de Boleyn, qui lui succéda, replongea ce malheureux royaume dans le schisme. Depuis ce temps, l'Angleterre est devenue le centre et le foyer de toutes les erreurs, et c'est de son sein que sont partis les premiers apôtres de cette impiété frénétique qui fit tant de ravages sous le nom de *philosophie*, au siècle dernier. L'Angleterre traversa un siècle de révolutions : la reine catholique d'Écosse, *Marie Stuart*, monta sur l'échafaud, assassinée juridiquement par sa cousine Élisabeth ; un roi d'Angleterre, *Charles 1^{er}*, périt aussi sur l'échafaud ; le protestantisme faisait ainsi perdre tout respect pour la majesté royale, que les princes avaient cru relever en adoptant l'erreur.

En Écosse, le protestantisme fut principalement introduit par les prédications fanatiques de *Jean Knox*. Ces prédications bouleversèrent tous les esprits et détruisirent presque complètement le catholicisme. Les réformés d'Écosse rejetaient l'épiscopat, prétendant que tous les prêtres sont égaux, et comme ils se vantaient de ramener l'Église à sa pureté primitive, à leur nom de *Presbytériens* ils ajoutèrent celui de *Puritains*. Cette réformation se signala tout d'abord par la ruine des églises, des tombeaux, des archives et des images.

Calvin.

Le plus tristement fameux des prétendus réformateurs après Luther, fut *Calvin*, né à Noyon en 1509, et qui, obligé de quitter son pays à cause du dérèglement de ses mœurs, se mit à dogmatiser et à répandre les nouvelles erreurs, principalement dans un ouvrage intitulé : *De l'Institution chrétienne*, qui eut une grande et malheureuse vogue à cette époque. Le nouvel hérésiarque adopta les erreurs de Luther, et, enchérissant encore sur lui, il osa enseigner cette horrible proposition : Que Dieu a créé les hommes pour les damner, non à cause de leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi. Il rejeta la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie et presque tous les sacrements. Il ne voulait ni pape, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni aucune des cérémonies saintes usitées dans l'Église. Calvin, après plusieurs courses, alla se fixer à Genève, dont il fit comme le centre de sa secte. Son pouvoir y était absolu ; et cet homme, qui prêchait qu'on ne devait pas écouter l'Église, ni lui obéir, exigeait des autres une soumission aveugle pour tout ce qu'il lui plaisait de décider. Il fit brûler un homme qui avait avancé des erreurs sur le mystère de la sainte Trinité ; et cependant il déclamait avec fureur contre la juste sévérité dont on usait en France contre les hérétiques : c'est ainsi que l'iniquité se contredit elle-même. Le luthéranisme avait conservé en grande partie les formes extérieures du culte ; le calvinisme abolit tout culte extérieur, et ses doctrines froides et sombres imprimèrent aux Genevois un caractère qu'on retrouve encore, de nos jours, dans les descendants des premiers disciples de Calvin.

Les calvinistes ne furent pas moins funestes à la France, que les luthériens à l'Allemagne. Leurs erreurs infestèrent une grande partie du midi ; d'autant plus audacieux qu'on les ménageait davantage, ils déchirèrent leur patrie par des guerres civiles, accompagnées des plus horribles excès. On a compté jusqu'à vingt mille églises que ces fanatiques révoltés détruisirent pendant le cours de ces guerres. Dans une seule

province, ils tuèrent deux cent cinquante-six prêtres et cent douze religieuses; ils brûlèrent cinq cents villes ou villages. Leur fureur se porta jusque sur les reliques des Saints, qu'ils brûlaient ignominieusement, quand ils pouvaient les enlever, et dont ils jetaient les cendres au vent.

Calvin mourut en 1564. Il vécut assez pour voir le protestantisme produire une erreur pire encore que les précédentes. Deux hommes, du nom de *Socin*, allèrent jusqu'à nier la divinité de JÉSUS-CHRIST, et ne voulurent plus admettre que ce que leur raison voyait clairement. C'est en Pologne qu'ils répandirent principalement leur doctrine. Le plus jeune, neveu du premier, mourut en 1604.

§ II. — La Réforme Catholique.

La vraie Réforme.

Le protestantisme s'était établi au cri de *réforme!* et il n'avait amené à sa suite que les guerres civiles, l'anarchie et la corruption des mœurs. L'Église catholique seule pouvait donner la vraie réforme, celle qui met fin aux abus, sans rien détruire de ce qui est bon et légitime. Le concile de Latran, commencé sous Jules II et terminé sous Léon X, et le concile de Trente travaillèrent à la réforme des abus et à la défense de la vérité; les Papes appliquèrent les décrets de ces conciles; une merveilleuse multiplication de Saints, les Ordres religieux nouveaux ou les anciens Ordres réformés contribuèrent à la même œuvre, et, dans le même temps, d'intrépides et saints missionnaires étendirent l'empire de l'Église, en portant la foi chez les nations infidèles.

Les Papes.

Léon X eut la douleur de voir commencer la grande apostasie du protestantisme, dans laquelle il ne voulait voir d'abord qu'une *querelle de moines*. Une fois qu'il eut reconnu la grandeur du mal, il s'y opposa de toutes ses forces; mais le succès ne devait venir que plus tard. Tout le monde connaît la magnificence de ce pape, qui appartenait à l'illustre famille des Médicis de Florence; on sait la pro-

tection qu'il accorda aux lettres, aux arts et aux sciences, ce qui lui valut de donner son nom à son siècle. Léon X était pieux et plein des meilleures intentions ; il est à regretter qu'il ne se soit pas mis en garde contre les funestes conséquences que devait avoir la résurrection des traditions païennes dans la littérature et dans les arts.

Ses successeurs travaillèrent courageusement à établir la vraie réforme dans l'Église et combattirent énergiquement l'hérésie. *Paul III* (1534-1550) eut la gloire d'achever la basilique de Saint-Pierre à Rome, et la gloire plus grande encore de convoquer à Trente le concile œcuménique qui devait restaurer la discipline, et proclamer la véritable doctrine de l'Église sur tous les points attaqués par l'hérésie (1545). Ce fut lui aussi qui approuva l'Ordre naissant des Jésuites. *Paul IV* (1555-1559), déjà célèbre avant son pontificat comme premier général de l'ordre des Théatins, travailla avec plus d'ardeur encore à la réformation des mœurs ; aussi sévère pour lui-même et pour ses proches que pour les ecclésiastiques dont il corrigeait les fautes, il chassa de Rome ses propres neveux, qui abusaient de leur autorité contre les lois de la justice et de la religion. A *Pie IV* (1559-1565) était réservé l'honneur de reprendre le concile de Trente, interrompu depuis plusieurs années, et d'en promulguer les décrets. *Saint Charles Borromée*, archevêque de Milan, qui contribua tant par ses vertus, par ses travaux dans le concile, et par ses institutions, à la restauration de la discipline ecclésiastique, était le neveu de ce pape.

Saint Pie V (1566-1572) fut l'un des plus grands papes qui se soient assis dans la chaire de saint Pierre. Entré de bonne heure dans l'Ordre des Dominicains, il s'était distingué par sa science, par sa vertu et par sa fermeté. Souverain-Pontife, il mit tous ses soins à faire exécuter les décrets du concile de Trente ; il fit refleurir les mœurs à Rome et dans le reste des États de l'Église ; et, suivant la politique de ses prédécesseurs, il réussit à provoquer une croisade contre les Turcs, dont les progrès devenaient de plus en plus menaçants. Le roi d'Espagne, *Philippe II*, se ligua avec les Vé-

nitien ; don *Juan d'Autriche*, fils naturel de Charles-Quint et frère de Philippe II, commandait la flotte des Croisés, qui rencontra celle des Turcs dans le golfe de Lépante. Don Juan avait deux cent cinq vaisseaux sous ses ordres ; les Turcs avaient deux cent quarante galères. La victoire de Lépante fut complète, et fut justement attribuée à la protection de la sainte Vierge et aux prières de saint Pie V. Le soir même de la bataille, bien des jours avant que la nouvelle en pût arriver à Rome, le vénérable Pontife se dirige vers la fenêtre de sa chambre, l'ouvre, et y demeure quelques minutes dans une profonde contemplation ; puis, il se retourne transporté, et s'écrie : « Allons, rendre grâces à Dieu, « notre armée remporte la victoire ! » C'est à l'occasion de cette victoire que l'invocation : *Auxilium christianorum*, secours des chrétiens, fut ajoutée aux litanies de la sainte Vierge, et que fut instituée la fête du saint Rosaire, qui se célèbre le premier dimanche d'octobre.

Grégoire XIII, successeur de saint Pie V (1572-1585), se distingua par ses efforts pour achever la restauration de la discipline, par son zèle pour la propagation de la foi dans les contrées infidèles, et par sa charité pour les pauvres. C'est à lui que l'on doit la réforme du calendrier connu sous le nom de calendrier *grégorien*.

Le pontificat de *Sixte-Quint*, malgré sa brièveté (1585-1590), est l'un des plus importants des temps modernes. L'histoire sérieuse rejette les fables débitées sur les occupations de la jeunesse de ce grand pape, et sur la manière dont il fut élu dans le conclave. Il importe peu, du reste, que Félix Péretti (c'était son nom) ait ou non gardé les pourceaux dans son enfance : ce qui est certain, c'est qu'il n'arriva point au pontificat suprême par des voies injustes ni hypocrites ; c'est qu'une fois assis dans la chaire de saint Pierre, il se montra aussi grand roi que pontife plein de zèle pour la discipline et pour la gloire de l'Église. Il fallait un caractère aussi ferme et aussi résolu que le sien, pour purger les États de l'Église des brigands qui les infestaient, pour rétablir les finances du Saint-Siège, agrandir et embellir

Rome, qu'il dota d'aqueducs, et dont il vit la population s'élever jusqu'à cent mille âmes. La sécurité reparut partout, les pauvres furent soulagés, l'industrie prit un nouvel essor, la coupole de Saint-Pierre fut achevée, la croix surmonta l'obélisque de Caligula relevé, la bibliothèque vaticane fut considérablement agrandie. En même temps, Sixte-Quint portait des règlements pour empêcher le retour des abus du népotisme ; il achevait la réorganisation décrétée par le Concile de Trente ; il faisait réimprimer les Pères. Enfin, montrant partout sa vigilance et sa fermeté, il déjouait la politique perfide des princes protestants de cette époque, et soutenait en France la *lique catholique* qui s'était formée pour la défense de la religion, tout en travaillant à la conversion du roi Henri IV, et en empêchant Philippe II d'Espagne de joindre sa couronne à celle du royaume de saint Louis.

Les Ordres religieux.

Les Papes trouvèrent dans les Ordres religieux les plus utiles instruments des réformes qu'ils poursuivaient. Il y eut, pendant tout le cours du XVI^e siècle, un renouvellement général des Ordres anciens, auxquels de nouveaux Ordres vinrent apporter le plus puissant concours. En 1522, eut lieu la réforme des Camaldules ; en 1525, celle des Franciscains, qui donna naissance aux *Capucins*, ainsi nommés à cause du capuchon ou capuce dont ils couvraient leur tête ; en 1562, celle des Carmélites, religieuses qui suivaient la règle des Carmes, et que sainte *Thérèse* rappela à leur primitive ferveur, pendant que saint *Jean de la Croix* réformait les Carmes eux-mêmes, qui prirent le nom de *déchaux* ou *déchaussés*, parce qu'ils marchaient pieds nus (1568).

Des Ordres spécialement appropriés aux besoins des temps, se fondaient à côté des anciens. Saint *Gaëtan de Thienne*, secondé par Jean-Pierre *Caraffa* (Paul IV), institua à Rome, en 1524, les clercs réguliers qui prirent le nom de *Théatins*, de la ville de Théate (Chieti), dont Caraffa, leur premier supérieur général, était évêque. Le but des Théatins était

de réformer les mœurs du clergé, en faisant revivre la vie apostolique, de prêcher, de visiter les malades, d'assister les condamnés, de combattre l'hérésie, et de rétablir la fréquentation des sacrements parmi les laïques. Six ans après, en 1530, trois gentilshommes italiens fondèrent à Milan l'ordre des *Barnabites*, qui se vouaient aux missions, à la prédication et à l'éducation de la jeunesse, comme les *Somasques*, établis l'année suivante à Venise par saint *Jérôme Émilien*. Les premiers tirent leur nom d'une église de Saint-Barnabé, qu'ils furent d'abord chargés de desservir; les seconds, du bourg de Somasca, près de Bergame. En Espagne, le Portugais saint *Jean de Dieu* fondait, vers la même époque (1540), les *Frères de la Charité*, qui devaient se répandre dans tous les pays catholiques, tandis que sainte *Angèle de Mérici* instituait en Italie les *Ursulines*, placées sous l'invocation de sainte Ursule, et vouées à l'éducation gratuite des jeunes personnes (1537).

Les Jésuites.

Mais l'Ordre qui rendit alors le plus de services à l'Église, et dont l'influence se fit le plus sentir dans l'éducation, dans la lutte contre l'hérésie, dans les missions, fut celui des *Jésuites* ou de la Compagnie de Jésus, fondé en 1534 par saint *Ignace de Loyola*, et approuvé par le pape Paul III en 1540. Saint Ignace, espagnol, suivit d'abord la carrière militaire; il se convertit à la suite des blessures qu'il avait reçues au siège de Pampelune (1521), et résolut de se consacrer tout entier au service de Dieu. Il vint à Paris pour étudier les sciences religieuses et profanes, et trouva bientôt des compagnons aussi zélés que lui pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Parmi eux se distinguèrent particulièrement *Laynez*, *Salmeron*, *Bobadilla*, *Rodriguez*, saint *François Xavier*, l'apôtre des Indes et du Japon, saint *François de Borgia*, tous espagnols, et *Pierre Le Fèvre*, qui était né en Savoie. Les Jésuites font quatre vœux principaux : ce sont les vœux de chasteté, d'obéissance aux supérieurs, de pauvreté et d'obéissance absolue au Saint-Siège et au géné-

ral, qui est élu à vie. Les ennemis de leur Société ont vivement blâmé ce dernier vœu, dont ils ont exagéré la portée. Ils ont prétendu que l'obéissance du jésuite envers son supérieur est telle, que ceux-ci peuvent lui ordonner un péché, et qu'il est tenu de le commettre, ce qui est faux.

La Compagnie de Jésus grandit rapidement, et s'établit dans la plupart des pays catholiques, malgré les contradictions qu'elle rencontra souvent, surtout de la part des autres corporations enseignantes. Lorsque saint Ignace mourut, en 1556, elle comptait déjà cinquante-quatre provinces, cent collèges, et plus de mille membres. Les Jésuites étaient établis en Italie, en Espagne, en Autriche, en Bavière, en France, et leurs dévoués missionnaires, suivant les traces de saint François Xavier, parcouraient le Brésil, l'Inde, le Japon et l'Éthiopie.

Les Missions.

C'est par les missions que l'Église réparait avantageusement ses pertes. François Xavier était un noble Navarrais qui enseignait la philosophie dans l'Université de Paris, lorsque, désabusé par saint Ignace de la vanité des choses de ce monde, il devint l'un des premiers disciples du célèbre fondateur des Jésuites (1534). Ayant été choisi pour porter l'Évangile aux Indes orientales, il parcourut de vastes contrées où l'on n'avait encore aucune connaissance de JÉSUS-CHRIST. Partout il opéra des conversions innombrables; les temples des idoles furent détruits, et, en leur place, s'élevèrent de tous côtés des églises consacrées au vrai Dieu. Après avoir converti les Indes, soit par lui-même, soit par ses compagnons, saint François Xavier, toujours avide de conquêtes spirituelles, s'embarqua pour les îles du Japon, et commença à y prêcher l'Évangile. L'austérité de la vie du saint apôtre, la force de ses prédications et l'éclat de ses miracles, attirèrent à la foi un nombre prodigieux de Japonais. Ces nouveaux disciples de JÉSUS-CHRIST retraçaient l'image de toutes les vertus du premier âge de l'Église. Au commencement du XVII^e siècle, on en comptait plusieurs

millions convertis par les successeurs de saint François Xavier. Mais alors il s'éleva contre eux une persécution, la plus longue et la plus cruelle qui ait jamais désolé la religion. Tous les ouvriers évangéliques périrent au milieu des tourments; le sang des fidèles ruissela de toutes parts, et la rage des persécuteurs ne s'arrêta que lorsqu'elle ne trouva plus de victimes à immoler.

Les missions de la Chine furent plus heureuses. Les Jésuites qui y avaient pénétré trouvèrent, dans leur zèle ingénieux et dans leur ardente charité, le moyen de triompher des opiniâtres préjugés de ce pays. Se faisant tout à tous, et tour à tour savants, artistes, mécaniciens, ouvriers, mathématiciens, astronomes, ils vinrent à bout de gagner un grand nombre d'âmes à JÉSUS-CHRIST. Le Père *Mathieu Ricci* obtint même de l'Empereur l'autorisation de bâtir une église à Pékin (1600), et pendant plus d'un siècle, le christianisme fit de merveilleux progrès en Chine.

Concile de Trente, dix-huitième œcuménique (1545-1563).

Ainsi l'Église se fortifiait de jour en jour. Le Concile de Trente vint compléter l'œuvre de la régénération, et donna à l'Église une organisation qui a jusqu'ici résisté à toutes les attaques de l'hérésie, de l'incrédulité, de la corruption et de la persécution.

Le concile de Trente est le dix-huitième concile œcuménique, et jusqu'aujourd'hui le dernier. Il s'y trouva quatre légats du Pape, onze cardinaux, vingt-cinq archevêques, cent soixante-huit évêques, trente-sept procureurs d'évêques absents, et sept généraux d'Ordres. Les travaux du concile se divisèrent en deux ordres : l'un relatif au dogme et à la pureté de la foi, l'autre à la discipline et à la réforme des mœurs. Le protestantisme avait fini par attaquer toutes les vérités de la foi; le concile rétablit sur tous les points la doctrine de l'Église, et vengea particulièrement l'autorité du Saint-Siège, que l'hérésie refusait de reconnaître. Les abus avaient été le prétexte de la révolte contre l'Église; le concile les attaqua dans leurs racines, en rétablissant la

discipline dans tous les degrés de la hiérarchie, et en portant des règlements sévères qui devaient empêcher le retour du mal. De concert avec les Souverains-Pontifes, il créa entre autres choses les séminaires, où les jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique doivent éprouver leur vocation et acquérir les connaissances nécessaires. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, et l'un des Pères du concile, a pour toujours attaché son nom à cette réforme qui a produit tant d'heureux fruits.

Une fois le concile terminé, les Papes s'appliquèrent avec un grand zèle à en faire exécuter les décrets. Tous les États catholiques en acceptèrent les décisions en matière de foi ; quelques-uns, comme la France, hésitèrent avant d'adopter toutes les réformes disciplinaires, qui s'introduisirent cependant peu à peu presque partout. Pie IV approuva solennellement l'œuvre du concile ; saint Pie V publia le *Catéchisme du concile de Trente*, ainsi qu'un *Bréviaire* et un *Missel* obligatoires pour tous les membres du clergé catholique ; enfin Sixte-Quint couronna l'édifice de la réforme en organisant d'une façon régulière la participation des cardinaux au gouvernement de l'Église. Il fixa à soixante-dix le nombre de ces princes de l'Église, en souvenir des soixante-dix vieillards choisis par Moïse pour former le conseil du peuple.

Les Saints.

On a déjà nommé un grand nombre de Saints ; le XVI^e siècle en fournit beaucoup d'autres, et rappelle sous ce rapport les plus beaux siècles de l'Église. Il faut encore nommer saint *Thomas de Villeneuve*, archevêque de Valence en Espagne, et digne précurseur de saint Charles Borromée ; l'aimable saint *Stanislas Kostka*, l'une des gloires de la Pologne et de la Compagnie de Jésus ; saint *Louis de Gonzague*, autre jésuite, le modèle et le patron de la jeunesse chrétienne ; les saints martyrs du Japon, dont la canonisation solennelle a eu lieu en 1862 ; le bienheureux *Pierre Canisius*, jésuite, qui fut l'un des plus redoutables adversaires du protestantisme, et, parmi tant d'autres, saint *Philippe de Néri*,

fondateur de la congrégation de l'Oratoire. Cette congrégation était une réunion de saints prêtres qui travaillaient à la sanctification des âmes, et qui, un peu plus tard, se livrèrent aussi à l'éducation de la jeunesse.

CHAPITRE II.

LE JANSÉNISME (1595-1700).

DEUX DIVISIONS : *Les Épreuves de l'Église.* — *Les Papes et les Défenseurs de l'Église.*

§ 1^{er}. — Les épreuves de l'Église au XVII^e siècle.

Les Persécutions.

L'Église poursuit sa marche à travers mille épreuves, et jamais le témoignage du sang ne manque à la foi qu'elle enseigne. Dans tous les siècles, elle a eu des martyrs : au XVII^e, le paganisme, le schisme et l'hérésie montrèrent, comme toujours, leur haine en répandant le sang des chrétiens fidèles. Au Japon, la persécution était si violente, que le christianisme disparut quelque temps de ces îles. L'Europe, entre autres martyrs, en produisit trois que l'Église honore d'un culte particulier : saint *Fidèle* de Sigmaringen, capucin, assassiné en haine de la foi par les calvinistes, chez les Frisons (1622) ; saint *Josaphat*, moine de Saint-Basile, et archevêque de Poloczka, en Lithuanie, qui fut massacré par les schismatiques grecs (1623) ; et saint *André Bobola*, polonais, membre de la Compagnie de Jésus. Saint André évangélisait dans le district de Janovia, lorsque les Cosaques schismatiques firent une irruption dans ce pays. André tomba entre leurs mains. Ils cherchèrent d'abord à lui faire renier sa foi. Le trouvant inébranlable, ils le dépouillèrent de ses vêtements ; puis l'ayant lié d'une corde, ils le firent marcher à pied entre deux cavaliers, tandis que d'autres, se tenant derrière lui, le poussaient avec violence, le piquaient et le frappaient de coups, afin de lui faire presser le pas. Arrivés

à Janovia, ils l'étendirent sur une table, lui enfoncèrent sous les ongles des morceaux de bois pointus, lui arrachèrent les yeux, lui coupèrent le nez et les oreilles, lui brisèrent la bouche et les mâchoires en lui rompant les dents. Enfin, après lui avoir donné des coups d'épée aux épaules, au cou, aux bras et aux mains, ils le jetèrent ainsi mutilé sur la voie publique, lorsqu'il respirait encore. Pendant ces horribles tourments, le Saint ne cessait de répéter les noms de Jésus et de Marie. A la fin, pour imiter l'exemple de son divin Maître, il pria en faveur de ses bourreaux et rendit ainsi son âme à Dieu, le 16 mai 1657. Pie IX le béatifia en 1853.

Guerre de Trente-Ans (1618-1648).

Après avoir ensanglanté la moitié de l'Europe par des guerres civiles au XVI^e siècle, le protestantisme excita au XVII^e une longue guerre à laquelle prirent part l'Allemagne, la Suède, le Danemark et la France, pendant que la persécution contre les catholiques sévissait en Angleterre, en Écosse et en Irlande. La guerre de Trente-Ans se termina par les traités de Munster et d'Osnabruck, en Westphalie. Ces traités consacèrent l'existence politique du protestantisme, qui n'avait pas été reconnue jusque-là, et donnèrent aux protestants d'Allemagne une position égale à celle des catholiques, de sorte que, au point de vue religieux, le protestantisme se trouva plus puissant qu'avant la guerre, quoique deux puissances catholiques, dont l'une était victorieuse, la France, fussent les principales parties intervenantes. Ainsi fut renversée la constitution même de la chrétienté, qui plaçait le Pape et l'Empereur en tête de la société chrétienne, et qui faisait du catholicisme la seule religion de l'Europe. C'était l'inauguration du dogme politique de l'indifférence religieuse en matière de gouvernement.

Bafus.

Toutes les erreurs sortaient comme d'une source déplorablement féconde de l'hérésie protestante. Un chancelier de

l'Université de Louvain, *Bañus*, creusant, à la suite de Luther et de Calvin, les mystères de la grâce, s'était égaré comme eux, mais sa doctrine, beaucoup plus subtile, était beaucoup plus difficile à saisir, et pouvait séduire plus d'esprits. Il suivait de sa doctrine qu'il n'y a point d'acte moralement bon dans l'ordre naturel, que toutes les actions des infidèles sont des péchés, que Dieu commande l'impossible à ceux qui n'ont pas la grâce, que les bonnes œuvres n'ont aucune efficacité pour nous sauver, soit de la damnation éternelle, soit même des peines temporelles, etc. On réduisit à soixante-seize propositions ce système désolant que *Bañus* osait présenter comme la pure doctrine de saint Augustin, et Pie V les condamna par une bulle solennelle.

Molinistes et Thomistes.

Comme les erreurs de *Bañus* continuaient de séduire quelques esprits, un Jésuite espagnol, nommé *Molina*, tenta de nouveau d'accorder le libre arbitre avec l'action de la grâce. On l'accusa d'accorder trop au libre arbitre aux dépens de la grâce et de soutenir une doctrine contraire à celle de saint Thomas. Les théologiens se divisèrent en *Thomistes* et en *Molinistes*; les Dominicains et les Jésuites suivirent généralement des drapeaux contraires, et la discussion devint si vive, que Clément VIII dut s'en occuper. Il commença par imposer silence aux deux partis, et créa la congrégation spéciale de *Auxiliis* (des secours de la grâce), pour examiner l'affaire. L'examen ne se termina que sous le pontificat de Paul V, qui laissa à chacun la liberté de suivre son opinion, avec défense formelle de qualifier d'hérésie ou de témérité le sentiment contraire.

Le Jansénisme.

Peu de temps après parut l'hérésie la plus subtile et la plus artificieuse qui ait existé. La grâce en était encore le sujet, et les erreurs de *Bañus* l'avaient préparée. *Jansénius*, évêque d'Ypres, en Flandre, imbu des erreurs de *Bañus*, était mort (en 1638), laissant un grand ouvrage intitulé :

Augustinus, dans lequel il avait cru expliquer la doctrine de saint Augustin sur la grâce. Cet ouvrage, qui ne parut à Louvain qu'en 1640, renfermait des propositions hérétiques qui le firent aussitôt condamner par *Urbain VIII. Innocent X* (1644-1655), successeur d'Urbain, condamna formellement cinq propositions extraites du livre ; il suffit de remarquer que l'une d'elles prétend « que certains commandements de Dieu sont impossibles à accomplir », et une autre que « c'est une erreur de dire que JÉSUS-CHRIST est mort, et a versé son sang pour tous les hommes ». Mais la condamnation du Pape, reçue partout avec respect, donna lieu à de subtiles distinctions de la part des partisans du livre de Jansénius. Les *jansénistes* reconnaissaient que les propositions condamnées étaient hérétiques, mais ils prétendaient qu'elles n'étaient pas dans le livre telles qu'elles se trouvaient dans la bulle du Souverain-Pontife ; qu'on n'était pas obligé de croire au fait de leur existence dans le livre, mais seulement au droit qu'avait eu le Pape de les condamner. Cette distinction entre le fait et le droit montra, dès le commencement, à quelles subtilités les jansénistes auraient recours pour ne pas accepter les décisions du Saint-Siège. Cette distinction ne peut être admise, puisqu'elle enlèverait à l'Église le droit d'ôter des mains des fidèles les livres qu'elle juge dangereux.

Un Français, *Jean Duvergier de Hauranne*, connu sous le nom d'*abbé de Saint-Cyran*, avait introduit en France l'*Augustinus* ; il s'efforça d'en propager les doctrines, et gagna la famille d'*Arnauld d'Andilly*, dont les deux filles, la mère *Angélique* et la mère *Agnès*, dirigeaient alors l'abbaye de Port-Royal, à quelques lieues de Paris. La réputation d'*Arnauld* était grande, celle de *Nicole*, qui appartenait aussi à Port-Royal ne l'était pas moins, et la plume de *Pascal* vint donner à la nouvelle secte une popularité qui la rendit redoutable ; Port-Royal devint le centre du jansénisme. C'est là qu'on inventa la distinction du *fait* et du *droit*, et que l'on continua de soutenir, au fond, la doctrine janséniste, tout en affirmant que les cinq propositions condamnées ne se trouvaient pas dans le livre de Jansénius. Les habitants de Port-

Royal prétendaient, du reste, que tout ce qu'on pouvait exiger d'eux, était de garder sur la question de fait un *silence respectueux*.

Le pape *Alexandre VII*, pour les pousser dans leurs derniers retranchements, déclara et définit dans une bulle (en 1656), que les cinq propositions sont réellement extraites du livre de Jansénius, et qu'elles sont condamnées dans le sens que leur donne l'auteur. En même temps il prescrivait la signature d'un formulaire précis, qui ne laissât pas d'échappatoire. Mais les jansénistes opiniâtres refusèrent de signer ; ils continuèrent de se retrancher dans le silence respectueux. La puissance du roi de France *Louis XIV* échoua devant cette obstination. Le roi fit un nouvel appel au Saint-Siège pour apaiser ces querelles qui agitaient les consciences, et jetaient partout la division. Alexandre prescrivit la signature d'un nouveau formulaire, encore plus précis que le précédent, et *Louis XIV* publia (en 1665) un édit donnant force de loi aux prescriptions du Souverain-Pontife, et enjoignant, sous les peines les plus graves, de signer le formulaire. Malgré cette loi, les quatre évêques d'Alet, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers, qui avaient accepté les doctrines de Port-Royal, refusèrent leur signature.

La France était ainsi menacée d'un schisme. Les quatre évêques récalcitrants en entraînent quinze autres à leur suite ; tous soutenaient dans leurs mandements que, pour les questions de fait, l'Église ne peut exiger qu'un silence respectueux. *Clément IX*, pour arrêter le mal, se hâta de confirmer les bulles de ses prédécesseurs par un bref qui menaçait les évêques rebelles de poursuites rigoureuses. Les jansénistes, enfin effrayés, sentirent qu'il fallait prévenir le coup par une soumission hypocrite. Les évêques réfractaires promirent de signer le formulaire sans aucune arrière-pensée, si on voulait bien leur épargner la honte de rétracter leurs mandements par des actes publics. Le miséricordieux Pontife leur accorda cette faveur, dont ils devaient abuser. Les jansénistes n'épargnaient aucune fraude, aucun mensonge, pour tromper le Pape, le roi, les évêques et le clergé ; ils

furent agir des évêques recommandables par leurs vertus, qu'ils persuadèrent de leur bonne foi ; enfin les quatre premiers évêques réfractaires signèrent le formulaire, mais ils se prévalurent aussitôt de ce que le Pape n'avait pas exigé une rétractation publique des mandements, pour prétendre qu'il avait implicitement approuvé la distinction du fait et du droit. Clément repoussa cette nouvelle prétention, et la paix parut pendant quelque temps rendue à l'Église en France : on l'appela la *paix Clémentine* (1668).

Le jansénisme continua d'être un sujet de discussion dans les écoles ; les Jésuites se montrèrent ses adversaires les plus décidés, ce qui devait amener plus tard leur ruine. Au commencement du siècle suivant, l'hérésie, qui paraissait assoupie, se réveilla plus vive que jamais, à l'apparition d'un livre intitulé : *Cas de conscience*, qui remettait tout en question. Le cardinal de *Noailles*, archevêque de Paris, condamna le livre ; mais alors parut dans la lice un nouvel athlète, le P. *Quesnel*, de l'Oratoire. Celui-ci avait publié des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, infectées de jansénisme, et approuvées imprudemment par le cardinal, qui avait cru trop facilement que la dernière édition de cet ouvrage ressemblait à la première, déjà approuvée par un autre évêque. Il fallut l'intervention du pape *Clément XI* pour mettre un terme aux divisions et aux disputes. Les *Réflexions morales* furent examinées ; cent une propositions extraites de ce livre furent solennellement condamnées dans la bulle *Unigenitus* (8 septembre 1713).

Les jansénistes ne s'abusèrent pas sur le coup que la constitution *Unigenitus* portait à leur secte. Le Parlement voulut s'opposer à l'enregistrement de la bulle, mais Louis XIV l'exigea. La plupart des évêques publièrent aussitôt la constitution apostolique dans leurs diocèses, mais quelques-uns refusèrent d'y souscrire, et le cardinal de Noailles fut du nombre. Ce prélat ne pouvait se résoudre à souscrire la condamnation d'un livre qu'il avait approuvé, quoique sans l'avoir examiné. De là de nouvelles divisions ; il y eut des partisans de la bulle, et ceux qu'on désigna sous le nom

d'*Appelants*, parce qu'ils *appelaient* de la bulle *Unigenitus* au Pape mieux informé, ou au futur concile. La mort de Louis XIV vint ranimer les espérances du parti janséniste; la faiblesse du régent, le duc d'Orléans, augmenta le mal, et Clément XI vit son autorité méconnue, même par des ecclésiastiques et des évêques qui détestaient les erreurs condamnées. Sa fermeté finit pourtant par ramener la plupart des récalcitrants, et un décret du régent (en 1718) ordonna que, dans toute la France, on reçût et exécutât fidèlement la bulle *Unigenitus*, défendant tout appel à un futur concile, et annulant ceux qui avaient pu être faits précédemment. Le cardinal de Noailles se donna le tort de résister encore avec quatre évêques qui se contentèrent d'observer un *silence respectueux*. Clément XI, aussi patient et miséricordieux que ferme, ne voulut pas sévir contre cette résistance coupable, et laissa au temps d'apaiser les esprits. L'erreur ne se soutint plus désormais que par les moyens les moins avouables. Les jansénistes eurent recours aux convulsions, et aux prétendus miracles opérés sur la tombe d'un diacre hérétique, nommé *Pâris*; mais ils ne se relevèrent pas du coup porté par la bulle *Unigenitus*.

Le Gallicanisme.

Les progrès du jansénisme avaient été favorisés par des doctrines qui avaient commencé à se faire jour en France du temps de Philippe le Bel, qui se montrèrent plus ouvertement au concile de Constance, et qui éclatèrent enfin sous Louis XIV, à propos des difficultés que ce roi de France avait avec le Saint-Siège, parce qu'il portait à l'excès la défense des prérogatives de sa couronne. Louis XIV, pour se venger du Pape, profita de l'influence qu'il exerçait sur les évêques et sur le clergé, pour restreindre de plus en plus la puissance pontificale. Une assemblée du clergé de France fut convoquée pour l'année 1682. Il s'y trouva trente-quatre archevêques et évêques (à peine le quart des évêques du royaume), et trente-huit ecclésiastiques du second ordre. L'évêque de Meaux, *Bossuet*, qui jouissait d'une grande

autorité à cause de son éloquence, de son érudition et de sa science, fut l'âme de cette assemblée. Il rédigea la trop fameuse *Déclaration du clergé*, qui menaçait de séparer l'Église de France du reste de la catholicité. Les quatre articles qui la composent peuvent se résumer en quelques mots : 1° le Pape n'a aucun droit sur le temporel des rois ; 2° le concile œcuménique est supérieur au Pape ; 3° l'usage de la puissance apostolique doit être réglé par les canons ; 4° les décisions dogmatiques du Pape, bien qu'obligatoires pour chaque Église, ne deviennent irréformables que par l'acceptation de l'Église universelle.

La *Déclaration* de 1682 réjouit tous les ennemis de l'Église. Le Parlement de Paris s'empressa d'enregistrer les lettres-patentes de Louis XIV, qui en rendait l'enseignement obligatoire dans toutes les universités du royaume ; les jansénistes se réjouirent du coup porté à l'autorité du Saint-Siège, et les protestants espérèrent de voir bientôt la France entraînée dans le schisme et dans l'hérésie. Mais les théologiens de tout le monde catholique protestèrent ; *Fénelon*, qui fut plus tard archevêque de Cambrai, déclara que les prétendues libertés de l'Église n'étaient que de véritables *servitudes*. Le pape Alexandre VIII condamna formellement la *Déclaration* par une bulle. Placé enfin sous de meilleures influences, et devenu plus fidèle à la loi chrétienne, Louis XIV reconnut le tort que son opiniâtreté faisait à la religion. Le 15 septembre 1693, il adressa au pape *Innocent XII* une lettre qui réparait noblement les scandales du passé. Les évêques qui avaient assisté à l'assemblée de 1682 se soumièrent à l'exemple du roi ; mais la magistrature resta imbuë des doctrines gallicanes, et s'arrogea, en matière de religion, une autorité qui était le renversement de tous les principes. Le gallicanisme parlementaire n'était pas le gallicanisme théologique, mais il en était la conséquence et l'exagération ; il fut l'une des causes les plus actives de la Révolution, parce qu'il contribua d'une manière fatale à l'affaiblissement de la religion catholique et aux progrès de l'incrédulité.

§ II. — Les Papes et les défenseurs de l'Église.

Les Saints.

Si violemment attaquée au XVII^e siècle, ici par le schisme, là par l'hérésie, ailleurs par le pouvoir civil, qui voulait restreindre l'autorité si salutaire du souverain Pontificat, l'Église ne manqua de saints ni d'illustres défenseurs. On a déjà nommé des martyrs ; on a nommé les Bossuet et les Fénelon, qui travaillèrent, de concert avec les Bourdaloue, les Fléchier et tant d'autres, à combattre l'hérésie et la corruption des mœurs. Les fruits du concile de Trente furent grands et durables. On peut dire qu'ils sont tous renfermés dans l'esprit de zèle et de lumières dont ce saint et savant concile anima un grand nombre d'ouvriers apostoliques, qui travaillèrent à guérir les plaies que l'ignorance, la corruption des mœurs, le schisme et l'hérésie avaient faites à l'Église, et qui lui rendirent, en quelque sorte, la vigueur et la fécondité des premiers siècles. Parmi ces illustres personnages on peut compter, au XVII^e siècle, saint *François de Sales*, évêque de Genève, qui signala son zèle pour la conversion des hérétiques et des mauvais catholiques (mort en 1622) ; sainte *Jeanne-Françoise de Chantal*, veuve, fille spirituelle de saint François de Sales, et fondatrice de l'Ordre de la Visitation (morte en 1641) ; saint *Camille de Lellis*, fondateur des Clercs réguliers pour le service des malades (mort en 1614), etc.

Plusieurs saints personnages, entre autres le cardinal de *Bérulle*, fondateur de la congrégation de l'Oratoire de France, et saint *Vincent de Paul*, fondateur de la Mission de Saint-Lazare et des Filles de la Charité, se signalèrent de même, pendant le XVII^e siècle, par leur zèle et par leurs travaux. En même temps on vit s'élever, sous les auspices de *M. Olier*, la congrégation de Saint-Sulpice, si célèbre par le talent particulier qu'elle a reçu de Dieu pour la direction des séminaires (1645). Bientôt après, *M. de la Salle* établit à Reims, pour l'éducation des enfants du peuple, les Frères des Écoles chrétiennes : institution admirable dans sa simplicité même,

et contre laquelle les efforts de l'impiété moderne ont été impuissants (1679). Ces établissements, et beaucoup d'autres semblables, ranimèrent la ferveur, non-seulement dans le clergé régulier et séculier, mais encore parmi les peuples, auxquels de zélés missionnaires portaient sans cesse la parole du salut.

Saint Vincent de Paul.

Le saint le plus populaire du XVII^e siècle, et qui a fondé cette congrégation des Filles de la Charité, dont le nom se fait de plus en plus bénir, saint Vincent de Paul, était né dans le village du Pouy, au pied des Pyrénées, de parents pauvres, mais pieux (1576). Il commença par garder les troupeaux. Mais les rares dispositions qui ne tardèrent pas à briller en lui déterminèrent ses parents à le placer dans un couvent de Franciscains, où il puisa une instruction solide, et acquit la conscience de sa vocation ecclésiastique. Ordonné prêtre, l'an 1600, il devint instituteur à Buzet, et reçut en 1604 le grade de bachelier. Dans un voyage par mer de Marseille à Toulon, en 1605, il fut pris avec ses compagnons par des pirates qui le vendirent à Tunis. Vincent parvint à convertir son troisième maître, un renégat de Nice, qu'il fit entrer dans un couvent des Frères de la Charité, après leur commun retour en Europe. Adressé par l'ambassade française de Rome au roi Henri IV, Vincent fut admis, en 1609, parmi les ecclésiastiques attachés à la reine Marguerite ; mais il quitta bientôt la cour, fut nommé à la cure de Clichy, et plus tard chargé de l'éducation des enfants du comte de Gondy, général des galères.

Ce fut là qu'après avoir entendu la confession générale d'un malade qui jouissait d'une grande estime sans la mériter, il conçut le projet des missions de France. Nommé ensuite curé de Châtillon, il y déploya une activité prodigieuse et y créa des œuvres dont chacune semblait réclamer la vie d'un homme. Ainsi il fonda l'Institut à jamais célèbre des filles de la Charité, auxquelles il donna une règle en 1618, et qu'il chargea du soin des hôpitaux. Devenu aumônier gé-

néral des galères du roi, il consentit également, sur la demande de saint François de Sales, à se charger d'une œuvre toute différente, en acceptant la direction des Dames de la Visitation. Enfin, grâce aux largesses de la famille de Gondy, il réalisa un peu plus tard le projet qu'il avait conçu d'instituer une congrégation de prêtres missionnaires. Cette congrégation fut approuvée par Urbain VIII, en 1629. Les prêtres qui en faisaient partie avaient pour but d'évangéliser les peuples des campagnes, sous l'autorité des évêques et avec le consentement des curés. En 1633, les chanoines réguliers de Saint-Victor, à Paris, cédèrent à Vincent le prieuré de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de la congrégation, et qui a fait donner aux prêtres de la Mission le nom de *Lazaristes*. Cette congrégation se propagea rapidement, grâce à l'infatigable activité du saint fondateur. Son zèle s'étendit aussi à l'œuvre des séminaires, déjà fondée dans plusieurs provinces, conformément aux prescriptions du concile de Trente, et dont on confia la direction aux prêtres de saint Vincent. L'illustre fondateur en envoya même un peu plus tard en Italie, à Alger, à Tunis, à Madagascar, en Pologne. Il leur donna jusqu'à la mort l'exemple du dévouement. A l'âge de soixante-dix-huit ans, il faisait encore des missions, s'occupant en même temps de fonder en divers lieux des hôpitaux, sous l'invocation du saint Nom de Jésus, et de ranimer le zèle des associations religieuses par l'institution des conférences qui eurent la plus heureuse influence sur l'avenir. Après une vie si active, Vincent de Paul obtint la couronne de justice le 27 septembre 1660, et Clément XII le canonisa en 1737.

Les Missions.

On vient de voir que les missionnaires ne bornaient pas leur zèle à l'Europe. Pendant tout le cours du XVII^e siècle, une foule d'hommes apostoliques allèrent annoncer la foi de Jésus-Christ en Grèce, en Égypte, dans le cœur de l'Afrique et de l'Asie, à la Chine, et dans presque toute l'étendue de l'Amérique. Rien ne put rebuter ces ouvriers zélés, ni la distance des lieux, ni les incommodités des divers climats, ni la bar-

barie des peuples à qui ils portaient la parole du salut. Ces terres lointaines, si longtemps incultes, arrosées de la sueur, et souvent même du sang des missionnaires, devinrent plus fertiles, et produisirent une moisson plus abondante, qui répara avantageusement les plaies que de nouvelles erreurs faisaient en Europe à la religion. C'est de la France que partait le plus grand nombre de ces missionnaires, mais les autres pays, et surtout l'Italie et l'Espagne, en fournissaient aussi. Le Canada fut évangélisé, et c'est pendant ce siècle que les Jésuites établirent au Paraguay, dans l'Amérique méridionale, ces admirables *Réductions* où les Indiens convertis semblaient avoir retrouvé l'innocence et les félicités du paradis terrestre.

Autres Saints et Saintes.

La sainteté brillait dans tous les pays et dans tous les rangs de la société. La bienheureuse *Germaine Cousin*, bergère à Pibrac, était morte dans la première année du siècle ; après elle parurent les vierges sainte *Madeleine de Pazzi*, carmélite ; sainte *Rose de Lima*, la plus belle fleur de l'Amérique ; enfin, la vénérable Mère *Marguerite-Marie Alacoque*, religieuse de la Visitation, dont les révélations ont provoqué l'établissement de la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Le Sacré-Collège des cardinaux fournit au catalogue des saints le vénérable *Robert Bellarmine*, jésuite, et le bienheureux *Grégoire Barbarigo*, évêque de Padoue. Les Franciscains et les Jésuites semblaient se disputer la gloire de produire un plus grand nombre de Saints : saint *Joseph de Cupertino*, était franciscain ou capucin, comme le glorieux martyr saint Fidèle de Sigmaringen ; le bienheureux *Alphonse Rodriguez*, le bienheureux *Berchmans*, saint *Michel de Sanctis*, canonisé en 1862 saint *François Régis*, le bienheureux *Pierre Claver*, apôtre des nègres, le bienheureux martyr *Jean de Britto* étaient jésuites, comme saint André Bobola. Nous terminerons cette glorieuse liste par le nom d'un saint français, le bienheureux *Pierre Fourier*, dit le *Père de Mattaincourt*, en Lorraine, général des chanoines réguliers de la congrégation de

Notre-Sauveur et instituteur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame.

Les Papes.

Les Papes qui ont suivi le concile de Trente ont montré tant de vertu et un si grand zèle pour la réforme des véritables abus, que les écrivains, même les plus hostiles à l'Église, se sont vus obligés de respecter leur caractère privé et de louer leur conduite. Les Papes du XVII^e siècle ont tous mérité ces éloges. Clément VIII (1592-1605), qui vit l'abjuration de Henri IV et la cruelle persécution du Japon, ne négligea aucune des parties du vaste empire spirituel dont l'administration lui était confiée : il envoya des Jésuites en mission chez les catholiques du Liban, des Bénédictins chez ceux d'Angleterre ; il fonda à Rome deux collèges, l'un pour les jeunes Écossais, l'autre pour les Illyriens.

Léon XI (1605), qui ne régna pas un mois, promettait à l'Église un excellent Pontife. Le pape *Paul V* (1605-1621) se montra ferme et zélé pour la discipline : son pontificat est l'un des plus glorieux des temps modernes. La réforme commencée au concile de Trente, prit alors un caractère spécial par la fondation d'une multitude d'établissements monastiques et par le rétablissement de la discipline dans un grand nombre d'autres.

Grégoire XV (1621-1623) contribua puissamment à la propagation de la foi en instituant une congrégation de cardinaux sous le titre de *Propaganda fide*, chargée de s'occuper, dans des séances régulières, de la direction des missions dans toutes les parties du monde : c'est la *Propagande*.

Urbain VIII (1623-1644) s'opposa aux commencements du jansénisme, et fit ses efforts pour prévenir les troubles qu'excitait le savant Galilée avec son hypothèse de la rotation de la terre sur elle-même. On a bien déclamé contre le Saint-Siège et contre l'Inquisition romaine à propos du procès de Galilée. Tout le monde est obligé de convenir aujourd'hui que Galilée fut traité avec tous les égards dus à son âge et à sa science, que la mesure prise contre lui était une mesure

de prudence et de précaution, et que l'Église n'a jamais condamné un système astronomique qu'il était permis de soutenir avant Galilée, et qui est enseigné de nos jours dans toutes les écoles catholiques.

Innocent X (1644-1655) protesta inutilement contre les fâcheuses dispositions des traités de Westphalie. *Alexandre VII* (1655-1667) lutta contre le jansénisme et contre les prétentions de Louis XIV. Un événement heureux pour l'Église signala la première année de son Pontificat. La reine *Christine* de Suède, femme d'une rare pénétration d'esprit et d'une grande indépendance de caractère, s'étant mise à étudier la religion, reconnut que le luthéranisme ne possédait pas la vérité qu'il fallait chercher dans l'Église catholique. Afin d'être plus libre d'embrasser cette vérité qu'elle aimait, elle abdiqua la couronne, se rendit en pays étranger, se fit plus solidement instruire encore des mystères de la foi, et, après une abjuration secrète, rentra solennellement dans le sein de l'Église romaine, à Inspruck, d'où elle se rendit à Rome pour recevoir la bénédiction du Souverain-Pontife. *Alexandre VII* la reçut triomphalement ; elle fixa son séjour dans la Ville éternelle. Cet événement fit une très-grande sensation dans toute l'Europe ; malheureusement les bizarreries de *Christine* et les fautes qu'on eut à lui reprocher depuis sa conversion, en détruisirent en partie l'effet, et ternirent sa mémoire.

Les douces vertus de *Clement IX* (1667-1669) amenèrent de nombreuses conversions. Deux jours par semaine, il donnait audience à tous ceux qui se présentaient, et il les écoutait avec une inaltérable douceur. Il visitait fréquemment les hôpitaux et servait les malades de ses propres mains, quoique pendant tout son Pontificat il ait été plus souvent malade lui-même que bien portant. Chaque jour, lorsque sa santé le lui permettait, il recevait à sa table douze pèlerins, et il les servait avec tant de piété et de sincère humilité, que des hérétiques d'une naissance considérable, qui s'étaient déguisés en pauvres pour en être témoins, abjurèrent l'hérésie.

Clément X (1670-1676) et *Innocent XI* (1676-1689) virent recommencer les difficultés avec la France. Affligé de ce côté, Innocent eut au moins la consolation de contribuer aux éclatantes victoires remportées contre les Turcs par le roi de Pologne *Sobieski*. La bataille de Vienne, gagnée par le héros chrétien (1683), porta à la puissance ottomane un coup dont elle ne se releva plus. Le peuple romain attribua la victoire de *Sobieski* et le salut de Vienne aux larmes et aux prières du Pontife, aussi bien qu'au courage du roi et de ses vaillants soldats : Innocent XI et *Sobieski* rappelaient saint Pie V et don Juan d'Autriche. Justes appréciateurs des vertus de leur Pontife, les Romains l'invoquèrent comme un saint après sa mort et se disputèrent ses reliques.

Alexandre VIII (1689-1691) et *Innocent XII* (1691-1700), furent dignes de leurs prédécesseurs. Innocent XII eut la joie de voir se terminer les difficultés avec la cour de France et Louis XIV retirer la *déclaration* de 1682. Il mourut le 27 septembre de l'année 1700, pleuré et respecté de tout le monde, et honoré du glorieux titre de Père des pauvres.

CHAPITRE III.

LE PHILOSOPHISME (1700-1789).

DEUX DIVISIONS : *Progrès de l'incrédulité. — Succession des Papes.*

§ 1^{er}. — Progrès de l'incrédulité.

Causes de l'incrédulité.

Les causes premières de l'irrégion au XVIII^e siècle furent l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur. De ces sources empoisonnées sortirent le schisme d'Henri VIII, les hérésies de Luther, de Calvin, de tous les novateurs modernes qui, enchérissant les uns sur les autres, rejetèrent successivement tous les dogmes qui étonnaient leur raison, et tous les préceptes qui gênaient leurs passions. Ce fut en

Angleterre que l'esprit d'irrégion se développa d'abord ; bientôt après il se propagea en France, et de là se répandit dans toute l'Europe, sous le titre fastueux de *philosophie*. Le jansénisme ne contribua que trop aux progrès de l'incrédulité par la manière dont il défendit ses erreurs. Les déclamations des Jansénistes contre les Souverains-Pontifes et les évêques avilirent l'autorité ecclésiastique aux yeux des peuples, toujours prêts à juger sans examen. Condamnés par les premiers pasteurs, les sectaires invoquèrent contre eux l'autorité séculière ; et dès lors les parlements s'arrogèrent le droit de poursuivre les évêques qui se distinguaient par leur zèle contre l'erreur ; ils en vinrent jusqu'à faire brûler leurs instructions pastorales par la main du bourreau. De tous les évêques qui furent persécutés alors, aucun ne montra plus de fermeté que l'illustre *Christophe de Beaumont*, archevêque de Paris (1757). Sans cesse attaqué par le parlement, souvent menacé, dépouillé, exilé, il ne cessa d'élever la voix contre les entreprises de l'hérésie et de l'impiété, et mérita d'être surnommé l'*Athanase* de la France.

Principaux chefs du philosophisme.

Les principaux chefs du parti philosophique étaient *Jean-Jacques Rousseau* et *Voltaire*. Le premier sut fasciner son siècle par des théories brillantes, par des paradoxes aussi funestes que séduisants, et après avoir osé défier le souverain Juge de trouver un mortel meilleur que lui, il termina probablement ses jours par le suicide (1778). Le second, ennemi frénétique du christianisme et de JÉSUS-CHRIST, qu'il osait appeler l'*Infâme*, se flattait de parvenir à écraser la religion. « Dans vingt ans, écrivait-il en 1758, « Dieu aura beau jeu. » Vingt ans après, il fut frappé de la maladie qui l'enleva, et mourut dans les convulsions du désespoir, en s'écriant : « Je meurs abandonné de Dieu et « des hommes. » On a remarqué que les premiers disciples de ce trop fameux impie, les d'*Alembert*, les *Diderot*, etc., réclamèrent, quoique en vain, les secours de la religion qu'ils avaient combattue toute leur vie. Ce retour était un effet de

l'éducation religieuse qu'ils avaient reçue. Ceux qui leur ont succédé ne donnent pas les mêmes gages de repentir : ils ont été élevés sans religion ; semblables à des brutes, ils vivent et meurent comme des brutes ¹.

Destruction de la Compagnie de Jésus.

Les défenseurs ne manquèrent pas à la foi : les Souverains-Pontifes, les évêques et de savants ecclésiastiques, comme *Bergier*, l'abbé *Guénée* et beaucoup d'autres, luttèrent par la science et par le raisonnement contre les sophismes et contre les mensonges des philosophes ; mais il y avait comme une conjuration universelle contre la vérité et l'Église ; princes et philosophes marchaient d'accord dans cette horrible guerre, et les plus hauts rangs de la société donnaient l'exemple de la démoralisation. L'irréligion trouvait l'un de ses plus grands obstacles dans la Compagnie de Jésus, dont les ennemis de la religion catholique, tant jansénistes que philosophes, redoutaient le zèle et les talents ; on résolut sa destruction. Le philosophe d'Alembert l'avoue lui-même : « C'est proprement, dit-il, la philosophie qui, par la bouche des magistrats, a porté l'arrêt contre les Jésuites ; le jansénisme n'en a été que le solliciteur. » C'est ce que remarquait aussi le pape Clément XIII, dans un bref à Louis XV : « Il y a longtemps, disait-il, que les ennemis « de notre sainte religion ont eu pour objet la destruction « de ces religieux ; ils l'ont regardée comme absolument « nécessaire au succès de leurs complots. »

Ces complots l'emportèrent sur les réclamations de Clément XIII et des évêques de tous les pays catholiques ; les cours de France, d'Espagne, de Naples et de Portugal, proscrivirent la Compagnie de Jésus. Tous ses membres sans exception, ceux qui dans les collèges s'étaient consacrés à l'éducation de la jeunesse, ceux dont les talents et les ou-

1. C'est ce que l'on voit principalement en Belgique où, sous le nom de *Solidaires*, les incrédules ont formé une association dont le but est d'écarter le prêtre du lit de la mort et de repousser les funérailles chrétiennes.

vrages faisaient la gloire de lettres aussi bien que de la religion ; ceux qui, parcourant les villes et les campagnes, ressuscitaient partout l'esprit de pénitence et de ferveur ; ceux enfin qui, répandus parmi les nations idolâtres de l'Asie et de l'Amérique, arrosaient ces contrées lointaines de leurs sueurs et de leur sang, tous éprouvèrent de la part des persécuteurs les traitements réservés aux plus insignes criminels (1764). Mais la patience avec laquelle ces religieux souffrirent de si indignes traitements confirma, aux yeux mêmes de leurs ennemis, les apologies qui parurent en leur faveur ¹.

On ne se contenta pas de disperser les Jésuites, on voulut la destruction de leur Ordre, et les princes ne se donnèrent pas de repos, qu'ils n'eussent contraint le pape *Clément XIV*, par les menaces d'un schisme, à supprimer cette célèbre Compagnie qui avait rendu tant de services à la religion. Clément XIV céda pour éviter un plus grand mal, et usa de sa pleine autorité pour supprimer l'Ordre, tout en le comblant d'éloges (1773). La nécessité des temps le demandait, mais où en étaient, vingt ans plus tard (en 1793), ces princes et ces ministres qui avaient poursuivi de tant de haine d'humbles et savants religieux, pendant qu'ils laissaient se multiplier les livres impies, et s'accroître cette société secrète des francs-maçons, qui n'avait d'autre but que de travailler à la destruction du trône et de l'autel ?

§ II. — Succession des Papes au XVIII^e siècle.

Clément XI (1700-1720).

Deux graves affaires occupèrent le pontificat de *Clément XI*, successeur d'Innocent XII : l'affaire du jansénisme, auquel il porta le plus rude coup par la bulle *Unigenitus*, qui établit clairement la doctrine catholique sur la question de la grâce, et poursuivit les erreurs jansénistes de point en point ; et l'affaire dite des cérémonies chinoises, qui ne fut complètement terminée que sous Benoit XIV. Les Chinois professent la plus grande vénération pour leurs ancêtres ; ils

1. *Histoire ecclésiastique* A. M. D. G.

leur rendent même une espèce de culte. La question était de savoir, pour les religieux Dominicains et Jésuites qui évangélisaient la Chine, si les cérémonies employées par les Chinois étaient ou non entachées d'idolâtrie. Les Jésuites les regardaient comme innocentes, et étaient d'avis qu'on les tolérât ; les Dominicains étaient généralement d'un avis opposé. Le Pape, après avoir examiné l'affaire, se prononça contre les cérémonies chinoises, comme le fit plus tard aussi Benoît XIV. Les Jésuites se soumirent aussitôt que la décision du Saint-Siège leur fut connue comme formelle et irrévocable ; mais cette malheureuse affaire, qui avait trainé en longueur, amena d'abord le refroidissement des empereurs de la Chine pour les missionnaires, puis leur haine, et la fin du siècle fut signalée par une sanglante persécution qui faillit éteindre le christianisme en Chine comme au Japon.

Peste de Marseille (1720).

La charité était l'une des plus brillantes vertus de Clément XI ; le saint Pape trouva à l'exercer d'une façon remarquable à la fin de son pontificat. En 1720, la peste éclata à Marseille. Nobles, riches, magistrats, tous s'enfuirent aussitôt devant la contagion ; le lazaret se trouva sans intendants, les hospices sans administrateurs, les tribunaux sans juges ; le parlement lui-même prit la fuite. « Fuyez aussi, dit-on à l'évêque, l'immortel *Belzunce*. — A Dieu ne plaise, répondit « le bon pasteur, que j'abandonne mon peuple, dont je suis « obligé d'être le père ! Je lui dois mes soins et ma vie. » Et Mgr de Belzunce resta ; son exemple anima le clergé, et enfanta d'héroïques dévouements qui consolèrent de l'affreux spectacle que présentait Marseille. Clément XI, rempli d'admiration pour une vertu dont l'éclat frappait l'Europe entière, adressa deux brefs au bon pasteur pour le féliciter et l'encourager ; il accorda une indulgence plénière à tous les malheureux atteints de la peste, et, puisant largement dans les trésors de l'Église, il acheta deux mille boisseaux de grains qu'il envoya à Marseille pour subvenir aux plus pressants besoins. Belzunce consacra solennellement son diocèse

au Sacré-Cœur de Jésus, le 1^{er} novembre 1720 ; dès ce jour, l'intensité du fléau diminua, bientôt la peste disparut, et il n'en resta plus que le glorieux témoignage des sublimes vertus qu'enfante la foi chrétienne.

Innocent XIII (1721-1724) et Benoît XIII (1724-1730).

Innocent XIII se distingua, dans son court pontificat, par sa dignité, par sa modération et par son habile administration. Son successeur, *Benoît XIII*, eut encore à s'occuper des affaires du jansénisme. Ayant publié et rendu obligatoire pour l'Église universelle l'office de la fête de saint Grégoire VII, il vit le parlement de Paris refuser d'enregistrer le décret pontifical ; d'autres parlements déclarèrent que Grégoire VII n'était pas saint, et défendirent d'en célébrer la fête. C'est ainsi que des corps laïques s'arrogeaient l'autorité du Saint-Siège et des conciles. Le clergé de France, en grande partie entraîné par les préjugés du gallicanisme, eut le tort de laisser faire ; il y eut même des évêques qui s'attribuèrent le droit de modifier la liturgie, et les jansénistes profitèrent de cette circonstance, qu'ils avaient fait naître, pour glisser dans l'office divin leurs erreurs, et surtout leur esprit d'éloignement pour les sacrements et pour le culte de la sainte Vierge et des Saints. De nos jours, on est revenu à l'unité liturgique, et les innovations du XVIII^e siècle ont disparu. Benoît XIII mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Clément XII (1730-1740).

Clément XII vit commencer les folies des convulsionnaires jansénistes. Un diacre du diocèse de Paris, nommé Paris, très-attaché à la secte, venait de mourir ; on en fit un saint. Sa sainteté consistait principalement à s'être montré toujours éloigné de la fréquentation des sacrements ; il passait deux ans sans s'approcher de la communion. Il fut inhumé dans le cimetière de Saint-Médard. Tout à coup on entendit parler des miracles obtenus par son intercession ; il se fit un concours immense sur son tombeau, et l'on vit

se passer les scènes les plus extravagantes : les sectaires qui remplissaient le cimetière de Saint-Médard entraient dans des convulsions extraordinaires ; les patients se faisaient administrer, à titre de secours, de violents coups de pierre, de marteau et même d'épée, sur différentes parties du corps ; au ridicule se joignit l'Indécence. M. de *Vintimille*, archevêque de Paris, condamna les scènes dégoûtantes du cimetière de Saint-Médard ; l'archevêque de Sens, *Languet*, combattit vivement les nouveaux sectaires ; mais deux évêques les soutinrent, malgré les condamnations de Rome, et il fallut que l'autorité civile intervînt pour faire fermer le cimetière, et mettre un terme à des extravagances qui agitaient tous les esprits. La secte des convulsionnaires se continua dans l'ombre presque jusqu'à nos jours.

Benoît XIV (1740-1758).

Le pontificat de *Benoît XIV* (Prosper Lambertini), l'un des plus savants canonistes et théologiens de son temps, fut marqué presque chaque année par des bulles ayant pour objet de réformer des abus, ou d'introduire des usages utiles. Ce grand Pape a laissé, comme monument de sa profonde érudition et de ses vastes connaissances, non-seulement de nombreux ouvrages (16 volumes in-folio), mais encore des sociétés savantes qu'il institua pour les antiquités romaines et chrétiennes. Doué d'un grand esprit de modération, d'équité et de paix, il eut la consolation de terminer un grand nombre d'affaires épineuses, et de se faire respecter des ennemis mêmes de la religion. Après lui devait commencer la grande tourmente qui faillit emporter la société européenne, et qui aurait submergé la barque de saint Pierre, si cette barque n'était pas assurée de résister jusqu'à la fin des siècles à la fureur des vents et des flots.

Clément XIII (1758-1769).

Clément XIII, qu'on appelait *le Saint*, même avant son élévation au trône pontifical, vit commencer la tempête. Pendant tout son pontificat, il eut à lutter contre les princes

et contre les philosophes ligués pour la destruction de la Société de Jésus. D'ailleurs, au milieu de ses douleurs, il était consolé par les magnifiques exemples de sainteté qui éclatèrent en Italie, malgré l'esprit d'incrédulité qui s'y répandait comme dans le reste de l'Europe. Saint *François de Girolamo*, de la Compagnie de Jésus, était mort en 1716 ; le bienheureux *Léonard* de Port-Maurice, frère mineur, ne mourut qu'en 1751, et, pendant le pontificat de Clément XIII brillèrent encore le bienheureux *Jean-Baptiste de Rossi*, chanoine de Rome, qui rappelait saint Vincent de Paul par ses vertus et par ses œuvres (mort en 1776) ; le bienheureux *Benoît-Joseph Labre*, mendiant français, qui édifiait Rome par ses vertus extraordinaires et par ses mortifications, et surtout saint *Alphonse de Liguori*, le grand saint italien du XVIII^e siècle, fondateur de la congrégation du Saint-Rédempteur (Rédemptoristes). Saint Liguori naquit à Naples en 1696, deux années après Voltaire, à qui il devait survivre de neuf ans, puisqu'il n'est mort qu'en 1787. Quiconque voudrait se rendre compte de la différence qu'il y a entre un philosophe incrédule et un saint n'aurait qu'à étudier la vie de ces deux contemporains : l'un a passé en semant partout le désordre, l'immoralité et la haine ; l'autre n'a vécu que pour ramener la concorde, produire des fruits de vertu et d'amour ; l'un détruisait, l'autre édifiait ; la postérité de Voltaire se compose d'incrédules et de débauchés qui perpétuent les ruines accumulées par le hideux coryphée de la philosophie du XVIII^e siècle ; la postérité de Liguori, ce sont les saints qu'il a formés, les pécheurs qu'il a convertis, les pauvres et les malheureux qu'il a consolés, tous ces pasteurs fervents et zélés qui puisent dans ses exemples et dans ses écrits la force et la science ; ce sont ces religieux du Très-saint Rédempteur, qui s'appliquent, à son exemple, à l'instruction du peuple et des pauvres. C'est à la Scala, dans la principauté Citérieure, que saint Liguori fonda son institut de missionnaires, que Benoît XIV approuva solennellement en 1749 ; Clément XIII, plein d'estime pour les vertus du saint fondateur, le nomma évêque de Sainte-Agathe-des-

Goths. Les *Visites du Saint-Sacrement*, composées par le Saint, sont entre les mains de toutes les personnes pieuses, qui n'aiment pas moins son livre d'or intitulé : *les Gloires de Marie*, et tous les prêtres consultent continuellement son grand ouvrage de *Théologie morale*. Il s'éteignit dans le Seigneur le 1^{er} août 1787 ; Pie VII le déclara bienheureux en 1816, et Grégoire XVI le canonisa en 1838.

Clément XIV (1769-1774).

La mort avait épargné à Clément XIII le calice que son successeur *Clément XIV* (Ganganelli) dut boire jusqu'à la lie. Après avoir résisté aussi longtemps qu'il le put, Clément XIV dut sacrifier les Jésuites ; il ne le fit qu'avec la plus grande douleur, et ne survécut pas longtemps au coup qu'il avait été obligé de frapper. Les ennemis des Jésuites n'eurent pas honte d'accuser ces religieux de l'avoir empoisonné ; cette odieuse calomnie, qui ne méritait pas même une réponse, a été péremptoirement réfutée par les médecins mêmes du Pape.

SEPTIÈME PÉRIODE

LA RÉVOLUTION

(1789-1866).

La septième période de l'histoire de l'Église, qui commence à la Révolution française (1789), et qui n'est pas encore terminée, comprend jusqu'aujourd'hui un espace de soixante ans.

CHAPITRE UNIQUE.

LA RÉVOLUTION ¹.

CINQ DIVISIONS : *Pie VI et la Révolution.* — *Pie VII et Napoléon I^{er}.* — *La Restauration.* — *Grégoire XVI et la Révolution de Juillet.* — *Pie IX et Napoléon III.*

§ I^{er}. — **Pie VI et la Révolution** (1789-1799).

Premières années du pontificat de Pie VI.

Le successeur de Clément XIV fut *Pie VI* (Jean-Ange Braschi), qui dit aux cardinaux, aussitôt que son élection fut assurée : « Pères vénérables, votre assemblée est terminée, mais que son résultat est malheureux pour moi ! » Le saint Pontife ne prévoyait que trop les épreuves qu'il aurait à supporter. Assez tranquille pendant les premières années de son pontificat, il profita de la paix pour introduire de sages réformes dans l'administration de ses États, pour travailler au dessèchement des Marais-Pontins, et pour améliorer le sort matériel de ses sujets. Mais la philosophie incrédule, qui venait de remporter un si grand triomphe par l'abolition de l'Ordre des Jésuites, ne le laissa pas longtemps

1. Voir, pour les détails, notre *Histoire contemporaine*.

tranquille. L'empereur *Joseph II*, qui régnait en Allemagne, et son frère *Léopold*, grand-duc de Toscane, suivant les inspirations de cette philosophie qui voulait la destruction complète de l'Église, introduisaient dans leurs États, sous prétexte d'innovations utiles, les plus funestes nouveautés. Ils tourmentaient les Ordres monastiques, réduisaient le nombre des couvents, s'emparaient d'une partie des biens du clergé, et voulaient que les évêques élus n'eussent pas besoin de l'institution du Pape. Pie VI se rendit à Vienne, afin d'engager lui-même l'empereur à modifier sa conduite vis-à-vis de l'Église. La nouvelle de ce voyage fut un événement en Europe. Il y avait des siècles qu'aucun Pape n'était sorti des États-Pontificaux. Le voyage de Pie VI ressembla à une marche triomphale. Le 22 mars 1782, il fit son entrée à Vienne au milieu d'une foule innombrable, qui s'inclinait sous sa bénédiction. Joseph II fut poli, et fit quelques promesses qui ne devaient pas être remplies ; mais son ministre Kaunitz se montra d'une grossièreté et d'une insolence tout à fait dignes d'un philosophe. Quand Pie VI lui présenta sa main à baiser, il la secoua rudement, et il ne voulut pas lui rendre visite. Joseph II ne tarda pas à recevoir la punition de ses fautes ; les Hongrois se révoltèrent, et furent difficilement soumis ; les Pays-Bas autrichiens, fatigués des mesures despotiques et des innovations religieuses de la cour de Vienne, se soulevèrent à leur tour, et la maison d'Autriche les perdit pour toujours. Au commencement du siècle suivant, elle devait perdre encore l'empire d'Allemagne, pour être réduite à ses possessions héréditaires. Les principes schismatiques de Joseph II sont connus sous le nom de *joséphisme* ; c'était une espèce de gallicanisme.

La Révolution française.

En France, les principes de la philosophie incrédule menèrent bien plus loin les choses ; ils aboutirent aux plus violentes attaques contre la religion. L'assemblée nationale, convoquée en 1789 pour remédier aux maux du royaume,

ne tarda pas à porter des coups aussi funestes à la religion qu'à la royauté. Elle décréta la spoliation du clergé de France moyennant une indemnité payée sous forme de salaire ou de traitement, et elle abolit les couvents, sous prétexte que ceux qui y vivaient n'étaient pas libres. Les cloîtres furent donc ouverts; mais les religieuses se firent un devoir de rester dans les asiles qu'elles avaient choisis. Il fallut que la violence vint les en arracher, et leur constance devint pour l'univers un spectacle d'admiration, et pour la religion une victoire éclatante. L'assemblée nationale alla encore plus loin : de son autorité privée, elle réduisit les évêchés à 83, correspondant au nombre des départements qui avaient remplacé les anciennes provinces; elle abolit les chapitres des cathédrales, remit aux assemblées électORALES des départements l'élection des évêques et des curés, et ne conserva avec l'Église romaine qu'une communion dérisoire. C'est ce qu'on appela la *constitution civile du clergé*, à laquelle les évêques et les prêtres furent appelés à prêter serment de fidélité (1791).

La persécution.

Pie VI déclara schismatique cette constitution, nulles les élections des nouveaux évêques, et la plus grande partie du clergé français refusa de prêter le serment demandé. Ce fut le commencement d'une sanglante persécution qui dura plusieurs années. Les monastères furent pillés, souillés et détruits; les établissements que la charité avait consacrés aux pauvres et aux malades, furent dévastés et renversés; tout culte religieux fut proscrit; de tant d'églises qu'avait élevées la piété de nos pères, les unes furent démolies, les autres profanées; les croix, les reliques, les vases sacrés, les saints mystères eux-mêmes furent indignement foulés aux pieds. Le roi *Louis XVI*, impuissant à réprimer de pareils excès, devint à son tour la victime de ces révolutionnaires, à qui il n'avait jamais voulu faire que du bien; il monta sur l'échafaud, le 21 janvier 1793, expiant par sa mort, digne d'un martyr et d'un descendant de saint Louis,

les crimes et les fautes de ses prédécesseurs. Enfin, pour ajouter à tant d'horreurs, des abominations jusqu'alors inouïes, d'infâmes créatures, travesties en *déeses de la Raison*, vinrent s'asseoir dans le lieu saint, sur l'autel du Dieu vivant, et recevoir l'encens de l'idolâtrie la plus honteuse qui fût jamais (1793).

Les auteurs de la persécution ne respectaient pas plus la vie que la religion et les propriétés de leurs concitoyens. Ces hommes, qui avaient fait résonner si haut les grands mots de tolérance, de liberté, de justice et d'humanité, dès qu'ils se virent les plus forts, se livrèrent à tout ce que l'injustice et la férocité ont de plus horrible. Il serait long d'entrer dans le détail de leurs actes. Il suffit de rappeler les massacres de septembre (1792), les *noyades* de la Loire à l'aide de bateaux à soupapes, les tribunaux révolutionnaires où des milliers d'innocents furent condamnés comme fanatiques, c'est-à-dire comme chrétiens, et livrés à la mort (1793 et 1794). C'est ainsi qu'après dix-huit cents ans la croix de JÉSUS-CHRIST trouvait encore des bourreaux, et enfantait des martyrs.

Quant aux prêtres qui avaient échappé aux massacres, leur tête fut mise à prix. Poursuivis avec une animosité qui tenait de la rage, environnés d'espions, de traîtres et de faux frères, toujours la mort devant les yeux, ils ne cessèrent pas néanmoins de parcourir les villes et les campagnes, et de porter aux peuples restés fidèles les secours de la religion. Comme dans les anciennes persécutions, on célébrait les saints mystères dans le silence de la nuit ; les appartements les plus reculés, les chaumières, les forêts, le fond même des cavernes servaient d'asiles à JÉSUS-CHRIST et à ses ministres, bannis d'une terre devenue infidèle et idolâtre. Plusieurs furent victimes de leur charité et montèrent sur les échafauds ; mais d'autres prenaient aussitôt la place de ceux que le fer de la persécution avait moissonnés, et succédaient à leurs travaux comme à leur dévouement ; de sorte que, dans ces jours d'horreur et de carnage, où c'était un crime digne de mort que de paraître chrétien, on ne vit

jamais ni la religion entièrement privée de ses ministres, ni le fidèle destitué de consolation ¹.

Persécution contre Pie VI.

La persécution s'adoucit sous le Directoire, qui succéda en France au régime de la Terreur ; mais la Révolution tourna alors directement ses coups contre le Pape, qui n'avait pas voulu pactiser avec elle, et qui avait flétri ses œuvres. Le traité de Tolentino, inspiré et dicté par le général *Bonaparte* victorieux, enleva au Saint-Siège les légations de Ferrare, de Bologne et de Ravenne (1797). L'année suivante, la république fut proclamée à Rome, et Pie VI devint le prisonnier des troupes du Directoire. Comme sa présence dans la ville pontificale inquiétait ses ennemis, on le transporta successivement à Sienne, à Florence, à Parme, à Turin, et enfin en France. Là, le Pontife prisonnier fut l'objet des plus touchantes manifestations. Partout on se prosternait sur son passage, partout on l'acclamait, malgré les précautions prises par ses geôliers pour cacher sa présence, malgré les injures et les menaces de quelques suppôts de l'impiété qui essayaient d'effrayer les populations. Arrivé à Valence, le vénérable Pontife se trouva dans un tel état de faiblesse, qu'il fut impossible de le transporter plus loin. Averti de sa fin prochaine, il prononça la formule de profession de foi, pardonna à ses ennemis, reçut le saint Viatique, fit de touchants adieux à quelques serviteurs dévoués qui n'avaient pas voulu le quitter, et expira, à l'âge de quatre-vingt-un ans, avec la réputation d'un grand Pape et d'un saint (29 août 1799).

§ II. — Pie VII et Napoléon I^{er} (1800-1814).

Élection de Pie VII.

A la mort de Pie VI, les impies s'étaient écriés qu'il serait le dernier des Papes ; mais Dieu a promis à son Église de lui donner la victoire sur les portes de l'enfer, et d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Les cardinaux

1. *Histoire ecclésiastique* A. M. D. G.

étaient dispersés, et l'on ne savait, en effet, comment pourrait se faire l'élection pontificale. La Providence en ménagea bientôt les moyens. Le Directoire, jusque-là victorieux, éprouva de nombreux revers, et l'Italie lui échappa presque tout entière, grâce aux efforts de l'empereur d'Allemagne, de la Russie schismatique et de l'Angleterre protestante. L'empereur d'Allemagne protégea l'élection dont on eût désespéré quelques mois plus tôt. Par son ordre, les cardinaux qu'avaient dispersés les orages précédents, se réunirent à Venise, qui se trouvait en sa possession. On jugea que cette ville, par son éloignement du théâtre de la guerre, était plus propre à la tenue du conclave de Rome, qui venait à peine d'être délivrée du joug étranger. L'élu du conclave fut le cardinal *Barnabé-Louis Chiaramonti*, évêque d'Imola, qui prit le nom de *Pie VII* (14 mars 1800), et qui entra quelques mois après à Rome, au milieu des acclamations et des transports d'une multitude ivre de joie.

Concordat avec la France (1801).

Cependant le retour des Français en Italie avec le général Bonaparte, qui revenait de son expédition d'Égypte, changea encore une fois la face des affaires. La victoire qu'il remporta à Marengo avait effrayé tous les amis de l'Église, qui craignaient de voir reparaitre les mauvais jours du Directoire. Mais le vainqueur, qui avait ses vues, et qui ne partageait pas les haines stupides de ses contemporains contre la religion, se hâta de rassurer le Pape. Poursuivant son œuvre de restauration, il conclut, le 16 juillet 1801, le Concordat qui mettait fin à douze années d'une horrible tourmente pour l'Église. Pie VII, sacrifiant tout au plus grand bien de la religion, fit les plus larges concessions, et trancha, en vertu de sa souveraine autorité, les difficultés suscitées par quelques évêques qui avaient refusé le serment à la constitution civile du clergé. Malgré de fâcheuses restrictions apportées à la liberté du catholicisme par l'esprit dominateur du conquérant, la religion reprit bientôt son empire, avec l'éclat de ses fêtes, la séduction de ses vertus, et le

rétablissement de sa hiérarchie ; et Pie VII n'hésita pas, pour montrer jusqu'où pouvait aller sa bienveillance, à venir assister en personne au couronnement de l'empereur *Napoléon I^{er}* (Bonaparte), qui se fit, le 2 décembre 1804, dans l'église métropolitaine de Paris.

Captivité de Pie VII (1809-1814).

Les ennemis de l'Église, qui n'avaient vu qu'avec peine le rétablissement des bons rapports entre le Pape et Napoléon, firent tous leurs efforts pour troubler cette heureuse harmonie, et, sans pouvoir obtenir que l'empereur favorisât, comme ils le désiraient, les écrivains impies et incrédules, ils vinrent à bout de changer ses dispositions à l'égard du Saint-Siège. Les protestations de Pie VII contre les *articles organiques* ajoutés au Concordat, le refus qu'il fit d'annuler un premier mariage de Jérôme Bonaparte, frère de l'empereur, d'autres réclamations au sujet de l'organisation du clergé d'Italie, enfin la noble fermeté que montra le Pape à qui l'on proposait d'entrer en guerre contre les ennemis particuliers de l'empire français, achevèrent d'aigrir l'esprit de Napoléon I^{er}. Une armée française envahit Rome, qui fut déclarée ville impériale et libre (1809), et le Pape fut emmené prisonnier à Savone.

De Savone, Pie VII fut conduit à Fontainebleau. Pendant près de cinq ans, le Souverain-Pontife fut privé de presque toute communication avec le reste de l'Église. Il ne cessa pas de montrer la plus grande résignation, la plus grande douceur et le plus grand esprit de conciliation, et il alla jusqu'à adopter, à Fontainebleau, un projet de concordat qui faisait des concessions extraordinaires au pouvoir civil. Mais Napoléon fit publier le projet comme s'il s'agissait d'un traité définitif ; Pie VII protesta et déclara les négociations rompues (1813). Les événements d'ailleurs se précipitaient. La désastreuse campagne de Russie porta un coup terrible à la puissance de Napoléon, qui, accablé sous les armes de toute l'Europe liguée contre lui, abdiqua le 1^{er} avril 1814.

Retour de Pie VII à Rome (1814).

Pie VII, rendu à la liberté, revint dans ses États. Il arriva le 12 mai à Ancône, où il fut reçu avec un indescriptible enthousiasme. Le 14, il partit pour Osimo, et une garde d'honneur l'accompagna jusqu'à Lorette. Dans son voyage, il ordonna d'accueillir avec bienveillance madame Létitia, mère de Napoléon, qui venait demander un asile à Rome, et le cardinal *Fesch*, oncle de Napoléon, qu'il traita avec une bonté particulière. Au moment où il apprit que le cardinal approchait : « Qu'il vienne ! qu'il vienne ! » dit-il. Le 24 mai, le Pape fit son entrée solennelle à Rome. La ville tout entière acclama son souverain et son père. Un des seigneurs qui avaient agi contre l'autorité du Pape étant venu lui demander pardon : « Et nous, dit vivement Pie VII, croyez-vous que nous n'ayons pas quelque faute à nous reprocher ? Oublions tout, tout ce qui s'est passé. » C'est ainsi qu'il achevait de conquérir tous les cœurs. Le retour de Napoléon en France et les Cent-Jours ne furent qu'une passagère bourrasque. Murat envahit les États du Pape, qui se retira à Gênes ; Murat courait à sa perte : Pie VII avait prédit que l'orage ne durerait pas plus de trois mois ; il revint à Rome, et la paix fut enfin rendue pour quelque temps à l'Église.

§ III. — La Restauration (1814-1830).

Dernières années de Pie VII (1814-1823).

Rendu à ses sujets et au plein exercice de son autorité, Pie VII s'attacha à réparer les maux de l'Église. Il rétablit la Compagnie de Jésus, et conclut des concordats avec plusieurs gouvernements qui montrèrent des dispositions favorables à l'égard de la religion catholique. En même temps il accueillait avec bienveillance les membres proscrits de la famille Bonaparte, et il envoyait à Napoléon I^{er}, mourant à Sainte-Hélène, une dernière bénédiction. Mais déjà les sociétés secrètes, dont le but est le renversement de l'Église et de toute autorité, commençaient en Italie le sourd travail

qui devait amener de nouvelles révolutions. Pie VII condamna solennellement les principes des *Carbonari*, sectaires plus dangereux encore que les francs-maçons, et qui poursuivent la destruction de la royauté pontificale, de toute royauté, et l'établissement d'une république universelle. Le saint Pontife mourut paisiblement sur son trône si providentiellement restauré, à l'âge de quatre-vingt-un ans, comme son prédécesseur, et après un pontificat de plus de vingt-trois ans (20 août 1823).

Léon XII (1823-1829).

Le cardinal *Annibal della Genga* succéda à Pie VII sous le nom de *Léon XII*. Son élection réjouit tous les amis de l'Église, qui connaissaient sa vertu et ses grandes qualités. Léon XII signala, dès son avènement, les dangers de l'indifférence religieuse et des *sociétés bibliques*, qui se mettaient à répandre partout des bibles plus ou moins falsifiées dans un esprit protestant ; il accorda un grand jubilé, qui produisit les plus heureux fruits dans toute la chrétienté ; il publia un édit rigoureux contre les francs-maçons et les carbonari ; il encouragea l'œuvre des Missions, qui reprirent dès lors une nouvelle activité, et répandirent la connaissance de l'Évangile dans les contrées les plus reculées de la terre ; enfin, il conclut de nouveaux concordats, guérit les plaies faites à l'Église dans les colonies espagnoles d'Amérique, qui s'étaient détachées de leur métropole, et travailla sans relâche à l'œuvre de l'émancipation civile et politique des catholiques anglais, qui lui doivent ce grand acte, accompli quelques mois après sa mort, en 1829.

Pie VIII (1829-1830).

Le successeur de Léon XII fut le cardinal *Castiglione*, qui prit le nom de Pie VIII, et dont le pontificat fut plus court encore que le précédent, puisqu'il ne dura que vingt mois. Les passions politiques fermentaient toujours en Italie comme dans le reste de l'Europe. Les sociétés secrètes qui s'étaient formées dans les États de l'Église menaçaient l'exis-

tence même du gouvernement pontifical. La vigilance de Pie VIII s' alarma, et, pour prévenir de plus grands désordres, il fit arrêter et punir sévèrement plusieurs de ceux qui en faisaient partie. L'Angleterre donnait de grands sujets de satisfaction, à cause de l'émancipation des catholiques, décrétée le 12 avril 1829; mais l'Allemagne était moins heureuse. La situation était surtout affligeante dans la province de Fribourg en Brisgau, où le pouvoir temporel empiétait d'une manière grave sur le pouvoir spirituel, sans que le clergé songeât à résister à ces envahissements. Pie VIII adressa un bref aux évêques de Fribourg, de Mayence, de Limbourg et de Fulde, pour les rappeler avec fermeté à tous leurs devoirs. La révolution de Juillet 1830 renversa alors la branche aînée des Bourbons. Pie VIII fut consulté par le clergé de France au sujet du serment que le nouveau gouvernement pourrait exiger. Le Pape répondit que le serment pouvait être prêté au gouvernement établi. Cette intervention conciliatrice fut l'un de ses derniers actes. Il entra dans le repos des justes, la nuit du 30 novembre 1830. Pontife d'une piété solide, d'une grande charité, modéré, droit, juste et clément, il embellit Rome et fit régner dans ses États une parfaite tranquillité. Lorsqu'il mourut, l'impunité proclama encore une fois que c'en était fait de l'Église et qu'une ère nouvelle allait commencer; coupable et vaine espérance que les pontificats de Grégoire XVI et de Pie IX ont renversée, et que les Papes renverseront jusqu'à la fin du monde!

§ IV. — Grégoire XVI et la Révolution de Juillet.

La Révolution de Juillet.

La révolution de Juillet, œuvre d'un parti qui se distinguait par sa haine ou au moins par son éloignement pour le catholicisme, parut d'abord avoir ramené pour l'Église les plus mauvais jours du siècle précédent. La France était en fermentation: les émeutes s'y succédaient, et l'on y voyait pulluler les sectes anti-sociales des saint-simoniens, des fouriéristes, en même temps que l'abbé Châtel préten-

dait fonder une nouvelle Église française, et que des écrivains catholiques, comme *La Mennais*, s'égarèrent dans les fausses voies d'un libéralisme trompeur et mortel. L'Allemagne, la Pologne, la Belgique, et bientôt l'Espagne, n'étaient pas moins agitées ; l'Italie était en feu, et la rébellion s'étendait, dans les États de l'Église, de Bologne jusqu'aux portes de Rome (1831). Le cardinal *Maur Cappellari*, devenu Pape sous le nom de Grégoire XVI (1831-1846), fit face à tous les périls et à toutes les difficultés avec une admirable intrépidité. Aidé par l'Autriche, il rétablit l'ordre dans ses États ; puis il s'occupa de mesures administratives, d'embellissements et d'améliorations. Il fit pratiquer des fouilles pour augmenter les connaissances déjà acquises sur l'antiquité ; il agrandit la bibliothèque du Vatican, fonda de nouveaux musées, confia aux Jésuites le collège de la Propagande, et nomma cardinaux les deux savants *Angelo Mai* et *Mezzofanti*, dont la réputation était européenne.

Gouvernement de Grégoire XVI.

Le gouvernement de l'Église le préoccupait plus que tout le reste. Il condamna les doctrines du trop fameux *Félicité de La Mennais*, que l'orgueil précipita dans l'apostasie, et publia une admirable encyclique (15 août 1832) qui signalait toutes les erreurs contemporaines et montrait tous les dangers de la société ; il lutta avec énergie contre le gouvernement prussien, pour maintenir la doctrine de l'Église au sujet des mariages mixtes, c'est-à-dire des mariages entre catholiques et protestants, affaires dans laquelle Mgr *Drosté de Vischering*, archevêque de Cologne, acquit une immortelle renommée par sa fermeté et par son courage dans les persécutions ; il essaya de sauvegarder la liberté de l'Église en Espagne, en Portugal, en France, et il flétrit hautement les entreprises de la Russie contre la foi des Polonais. Au mois de décembre 1845, l'empereur de Russie, Nicolas, étant venu à Rome, le Pape lui parla avec une liberté tout apostolique et avec une énergie admirable dans un vieillard de quatre-vingts ans, en entrant dans le détail de toutes les

oppressions qui accablaient les fidèles catholiques en Russie et surtout en Pologne. Le puissant empereur courba la tête devant la parole de ce vieillard, qui lui tenait un langage auquel il était si peu accoutumé. Il fit des promesses qu'il ne se mit pas en peine de tenir, et Dieu le punit quelques années après par les armes de la France et de l'Angleterre.

Les Missions.

L'œuvre catholique qui prospéra le plus pendant le pontificat de Grégoire XVI, fut celle des missions. Cette œuvre n'a jamais été interrompue dans l'Église catholique ; chaque siècle a été marqué par les conquêtes de ses apôtres et de ses missionnaires. Moins vive au XVIII^e siècle que dans les deux siècles précédents, l'œuvre des missions se ranima lors de la dispersion du clergé français dans toutes les parties du monde, et, lorsque la paix fut rendue à l'Église, sous la Restauration, elle reçut tout à coup une puissante et féconde impulsion par la création à Lyon, en 1822, de l'Association de la Propagation de la Foi, qui, au moyen d'un sou prélevé par semaine sur chacun de ses associés, a fini par mettre plusieurs millions de francs par an à la disposition des missionnaires.

§ V. — Pie IX et Napoléon III (1846-1865).

Premières années du Pontificat de Pie IX.

Lorsque Grégoire XVI mourut (1^{er} juin 1847), de nouvelles tempêtes allaient assaillir le vaisseau de l'Église. Dieu envoya un pilote capable de diriger ce vaisseau au milieu des plus grandes difficultés, en inspirant aux cardinaux d'élire, le 16 juin, *Jean-Marie* des comtes Mastai-Ferretti, cardinal, évêque d'Imola, né le 13 mai 1792, et qui prit le nom de *Pie IX*. L'élection de Pie IX, dont le peuple romain connaissait depuis longtemps la bonté, la charité et les vertus, fut accueillie par des acclamations universelles ; tout le monde sentait que le nouveau Pontificat serait l'un des plus glorieux pour l'Église. Jamais Pape ne jouit d'une plus grande popularité à Rome et dans tous les pays de la chré-

tiété, même parmi les hérétiques, les schismatiques et les infidèles; jamais Pape n'excita de plus grandes espérances. Il se montra toujours digne de la première, malgré l'ingratitude qui accueillit ses actes les plus généreux, et ne démentit aucune des secondes, malgré les épreuves qui ont traversé ses meilleures intentions.

Dès les premiers jours de son avènement, Pie IX s'occupa du bonheur de ses sujets et de la gloire de l'Église. Pontife, il adressa un paternel appel aux chrétiens de l'Église schismatique d'Orient, pour les ramener à l'unité; il rétablit un patriarche latin à Jérusalem; il travailla au rétablissement de la discipline monastique dans les ordres ou les monastères qui s'étaient relâchés. Roi, il opéra d'importantes réformes administratives et politiques; il accorda une large amnistie à tous ceux qui s'étaient révoltés contre l'autorité civile du Saint-Siège; il donna à ses sujets toutes les libertés politiques compatibles avec la vérité religieuse et avec l'indépendance souveraine du Chef de l'Église. Mais la plupart de ceux qui lui avaient demandé des réformes ne voulaient s'en servir que pour détruire son pouvoir temporel. Plus le Pape accordait, plus ils se montraient exigeants; et, tout en prodiguant extérieurement au Pontife des témoignages de respect et de reconnaissance, ils ne songeaient qu'à le renverser.

Révolution à Rome (1848).

La révolution du 24 février 1848, qui renversa le roi Louis-Philippe d'Orléans, et qui établit une république temporaire en France, précipita les événements. Le comte *Rossi* premier ministre de Pie IX, fut assassiné par une bande de conspirateurs (15 novembre 1848); un secrétaire du Pape, Mgr *Palma*, fut tué dans le palais même du Quirinal, où se trouvait Pie IX. Il n'y avait plus ni sécurité, ni liberté pour le Pontife. Pie IX quitta Rome secrètement, et alla recevoir à Gaëte une généreuse et royale hospitalité de la part de Ferdinand II, roi de Naples. Rome, placée sous la terreur des sociétés secrètes, se proclama république, et un trium-

virat impie remplaça la douce autorité du Souverain-Pontife.

La nouvelle de ces attentats frappa de stupeur le monde catholique, qui se réveilla tout à coup. Le roi de Naples, la reine d'Espagne, l'empereur d'Autriche et la France, s'unirent pour faire cesser l'anarchie et rétablir Pie IX sur son trône. C'est à la France qu'échut la glorieuse mission de protéger Rome : le 3 juillet 1849, l'armée française se mit en possession de la Ville éternelle, après un siège mémorable ; le 12 avril 1850, Pie IX rentra dans sa capitale. Le peuple se porta en foule au-devant du Pontife, dont l'absence avait été remplie par tant de calamités. Quand il aperçut Pie IX, une immense acclamation retentit dans les airs : « Vive le Pape ! vive le Saint-Père ! vive notre Souverain bien-aimé ! vive l'armée française ! » L'allégresse était universelle ; des larmes de joie et de bonheur mouillaient tous les yeux, et Pie IX pleurait en bénissant son peuple ¹.

La France était alors gouvernée par un neveu de Napoléon I^{er}, le prince *Louis-Napoléon Bonaparte*, que l'élection populaire avait amené à la présidence de la république, et dont la popularité s'accroissait encore des services rendus à la religion. Le clergé et les catholiques s'en montrèrent reconnaissants dans leurs votes de 1851 et de 1852, qui élevèrent successivement le prince à la présidence décennale, puis à l'empire sous le nom de *Napoléon III*.

Période de tranquillité (1850-1858).

Huit années de triomphes pour l'Église suivirent le retour de Pie IX à Rome. Un grand nombre d'archevêchés et d'évêchés furent érigés aux États-Unis, dans les autres parties de l'Amérique, et en France (Rennes et Laval) ; la hiérarchie catholique fut rétablie en Angleterre (29 septembre 1852), où Pie IX créa treize diocèses, dont la métropole est Westminster, naguère encore illustrée par le pieux et savant cardinal *Wiseman* (mort en février 1865). La Hollande fit aussi réorganiser la hiérarchie catholique, en même temps que

1. *Histoire ecclésiastique* A. M. D. G., Éd. Pélagaud, Lyon, 1865.

des concordats favorables à la liberté et à l'influence de l'Église étaient conclus avec l'Espagne, avec les républiques de Costa-Rica et de Guatémala en Amérique, avec l'Autriche (1855), etc.

L'Immaculée-Conception.

Dès les premiers siècles, la pieuse croyance des fidèles tenait que la sainte Vierge a été exempte de la tache du péché originel. « Pour l'honneur de Dieu, disait saint Augustin, il ne faut pas même mentionner le nom de Marie, lorsqu'il est question de péché. » La fête de l'Immaculée-Conception fut célébrée de très-bonne heure dans l'Église d'Orient ; l'Occident ne tarda pas à l'adopter, et les Papes propageaient de tous leurs efforts une croyance qui était l'expression de la vérité, mais qu'ils ne jugeaient pas encore opportun de définir comme un dogme. La vérité n'était plus douteuse cependant, puisqu'il était défendu de parler et d'écrire contre l'Immaculée-Conception, et que le Concile de Trente, dans le canon relatif au péché originel, avait formellement exclu le nom de la sainte Vierge. Pie IX jugea que le temps était venu de proclamer le dogme. Après avoir demandé des prières à toute l'Église, et constaté, par les réponses des évêques du monde catholique, que la croyance à l'Immaculée-Conception était universelle, il convoqua ces évêques à Rome, et choisit le 8 décembre 1854 pour la proclamation et la définition solennelle du glorieux privilège de Marie. Toute l'Église célébra le triomphe de la Vierge par des fêtes qui se prolongèrent pendant une année, et la France catholique ne fut pas la dernière à accueillir la glorieuse définition par de magnifiques témoignages d'allégresse et de foi.

Nouvelles épreuves.

Pie IX, aimé et vénéré de tout le monde catholique, s'appliquait chaque jour à réparer les maux faits par la Révolution, à rendre heureux les peuples placés sous son sceptre, à propager la foi, à défendre la vérité, et à maintenir les

droits de l'Église. Mais cela ne faisait pas les affaires des ennemis du Saint-Siège. Profitant de l'ébranlement causé par la guerre d'Italie, en 1859, et favorisés secrètement par le gouvernement français, qui leur laissait tout faire, ils se mirent en mesure de renverser complètement le pouvoir temporel du Pape, afin d'arriver, s'il était possible, au renversement de l'Église elle-même.

L'empereur Napoléon avait solennellement déclaré, avant la guerre, qu'il n'allait pas en Italie « pour fomenter le désordre, ni pour ébranler le pouvoir du Saint-Père ». Il n'en laissa pas moins le Piémont s'annexer la Romagne (mars 1860), acte d'usurpation qui provoqua une bulle d'excommunication (26 mars) contre tous les usurpateurs des domaines de l'Église, et contre tous ceux qui avaient participé par leurs conseils et par leurs actes à cette usurpation.

La même année, poursuivant le cours de ses rapines, le Piémont, mis entièrement au service de la révolution, s'annexa encore le royaume de Naples, et, sous prétexte de s'opposer aux entreprises de l'aventurier Garibaldi sur les États de l'Église, fit envahir ces États par une armée qui écrasa, le 18 septembre, à Castelfidardo, non loin de Lorette, la petite armée pontificale commandée par le brave général Lamoricière. A la fin du mois de septembre, l'annexion des Marches et de l'Ombrie était un fait accompli, et le gouvernement français laissait encore faire.

Les ennemis de l'Église ne s'arrêtèrent un moment qu'après la défaite de Garibaldi à Aspromonte (29 septembre 1862) : cette fois, le gouvernement italien s'était vu obligé à lutter lui-même contre l'aventurier, qui se retira honteusement, après avoir été blessé au pied. L'affaire d'Aspromonte suivit l'une des plus belles manifestations de la foi catholique et du dévouement du peuple au Saint-Siège. Le 8 juin, Pie IX avait solennellement canonisé un grand nombre de martyrs du Japon, en présence de plus deux cents évêques accourus de toutes

les parties du monde à cette imposante cérémonie, et le monde avait entendu les plus magnifiques protestations en faveur des droits de l'Église. En même temps une nouvelle œuvre, destinée à venir en aide au trésor du Saint-Père, et connue sous le nom de *Denier de Saint-Pierre*, prenait de grands accroissements, et les braves volontaires de Castelfidardo trouvaient de nombreux émules dans tous les pays de l'Europe et dans tous les rangs de la société.

Convention de septembre.

La politique des gouvernements ne correspondait pas à la piété des peuples et à l'opinion publique. Napoléon III, qui se donnait toujours comme un prince catholique et dévoué au Saint-Père, semblait n'avoir d'autre dessein, dans sa politique, que d'amener sans secousse la chute du pouvoir temporel, qu'il se donnait le mérite de soutenir encore, parce qu'il ne le laissait pas abattre tout d'un coup. Tel fut l'effet d'une convention conclue le 15 septembre 1864, avec le gouvernement piémontais, qui prenait déjà le titre de gouvernement italien. En vertu de cette convention, conclue sans aucune participation du Saint-Siège, la capitale de ce qu'on appelait le *royaume d'Italie* pouvait être transportée de Turin à Florence; les troupes françaises devaient évacuer les États de l'Église dans un délai déterminé, et le gouvernement piémontais s'interdisait « toute réclamation contre la formation d'une armée papale, composée même de volontaires catholiques étrangers, suffisante pour maintenir l'autorité du Saint-Père et la tranquillité tant à l'intérieur qu'à la frontière de ses États, pourvu que cette force ne pût dégénérer en moyen d'attaque contre le gouvernement italien. »

Bataille de Mentana.

Ce fut au mois de décembre 1866, que les troupes françaises évacuèrent les États pontificaux. Au mois de juin

suivant (1867), près de cinq cents évêques réunis à Rome, avec des milliers de prêtres et de laïques, à l'occasion du dix-huitième centenaire du martyr de saint Pierre et de saint Paul, témoignèrent une fois de plus de la vénération et de l'amour que Pie IX inspire, et de l'union des cœurs et des esprits dans le sein de la véritable Église. La joie de ces fêtes fut troublée par une invasion du choléra, qui donna d'ailleurs au Pape, au clergé et aux soldats pontificaux l'occasion de montrer le plus admirable dévouement, et par une nouvelle tentative des bandes garibaldiennes sur ce qui restait des États de l'Église. La petite armée du Pape fit preuve du plus héroïque courage contre ces envahisseurs dont le gouvernement piémontais favorisait l'expédition. En France, la pression de l'opinion publique fut telle, que le gouvernement impérial se vit obligé d'envoyer des troupes pour faire respecter la convention de septembre, et, à Mentana, presque en vue de Rome, les bandes révolutionnaires éprouvèrent une sanglante défaite; Garibaldi, vaincu, chercha son salut dans la fuite (3 novembre 1867). Les soldats français restèrent à Civita-Vecchia pour assurer l'exécution de la convention de septembre, qu'on eût mieux fait d'annuler, puisque le Piémont l'avait rompue le premier; le Saint-Siège obtint quelque temps de tranquillité.

Concile du Vatican.

Pie IX, qui ne cessait de songer à la défense de la vérité, à la réforme des mœurs et au rétablissement de la discipline, profita de ce répit pour convoquer un concile œcuménique, qui se réunit, le 8 décembre 1869, dans la basilique du Vatican ou église de Saint-Pierre. Près de sept cents évêques assistèrent à ce concile, dont l'annonce avait été accueillie avec la plus grande joie par tous les vrais catholiques et avec un mouvement et une défiance marquée par les gouvernements et par les ennemis de l'Église. Le monde tout entier fut attentif aux grands débats qui s'a-

gitaient à Rome; l'œuvre de l'Esprit-Saint se poursuivit au milieu des intrigues de toutes sortes.

Les événements n'ont pas permis au concile de remplir toute sa mission. Toutefois, il a pu dresser deux constitutions confirmées et publiées par le pape; l'une sur la foi, qui oppose la certitude et la solidité de la doctrine catholique aux erreurs et aux préjugés du jour; l'autre sur l'Église et le Souverain-Pontife (18 juillet 1870), qui, définissant l'infaillibilité doctrinale dont le Pape est investi, en sa qualité de chef de l'Église et de successeur de saint Pierre, a porté le dernier coup au gallicanisme, et affirmé l'autorité pontificale au moment même où le monde a le plus besoin d'autorité.

Captivité et mort de Pie IX.

La guerre, qui éclata si soudainement, quoique d'une façon non imprévue, entre la France et la Prusse, amena, dès les premiers jours, l'évacuation de Civita-Vecchia par les quelques troupes françaises qui y tenaient garnison; cette évacuation coïncida avec le commencement de nos désastres; Napoléon III tomba honteusement du trône, et l'Italie révolutionnaire accomplit le suprême attentat qu'elle méditait depuis si longtemps. Les provinces restées jusque-là sous le gouvernement du Saint-Siège furent envahies; Rome fut assiégée, sans que le Pape eût donné le moindre prétexte à cette violence inique, et Pie IX, se contentant d'une courte lutte qui montra tout le courage et le dévouement de l'armée pontificale, donna ordre de céder. Les Piémontais entrèrent dans la Ville sainte, pendant que les Prussiens complétaient l'investissement de Paris (20 septembre 1870), et le Pape se renferma dans son palais du Vatican, où, malgré une loi dite *des garanties*, qui a été votée par le parlement italien, il ne jouit plus que d'une apparence de liberté dérisoire. L'impiété applaudit, les honnêtes gens furent consternés; les gouvernements protestèrent avec une faiblesse qui ne rendit l'im-

piété que plus audacieuse. Les peuples catholiques ne participèrent point à la faiblesse ou à la connivence des gouvernements; de toutes parts arrivèrent à Pie IX des témoignages de fidélité et de dévouement.

Le 9 janvier 1878, le roi Victor-Emmanuel, dans toute la force de l'âge, mourut dans ce palais du Quirinal qu'il fuyait. Pie IX avait eu le temps de montrer sa miséricordieuse charité à l'égard de ce roi dont il avait tant à se plaindre; mais il fit respecter fermement les droits de l'Église. Quelques semaines après (7 février 1878), il alla lui-même recevoir au ciel la récompense de ses vertus et de ses souffrances. Ce fut un deuil universel; de toutes parts arrivèrent aux cardinaux le témoignage de la douleur des catholiques.

Aussitôt après les funérailles, le conclave s'assembla. Dès le second jour, le 20 février, les suffrages du Sacré-Collège se réunirent sur le nom du cardinal *Joachim Pecci*, archevêque de Pérouse, qui prit le nom de Léon XIII, aussitôt acclamé par tout le monde catholique. Les premiers actes de Léon XIII montrèrent que Dieu avait voulu donner à son Église un chef qui pût conduire avec autant d'habileté et de prudence que de courage et d'énergie la barque de saint Pierre au milieu de l'horrible tourmente qui agite la société.

Conclusion.

Nous avons parcouru l'histoire de l'Église depuis la création du monde jusqu'à nos jours; si nous jetons un coup d'œil sur l'ensemble des siècles écoulés, nous comprendrons avec quelle magnificence Dieu exécute le plan qu'il s'est tracé en créant le monde pour l'homme, et l'homme pour lui. *Tout est pour notre salut et pour la gloire de Dieu*: là est l'explication de l'histoire universelle. Tout le monde ancien a été la préparation de la venue du Sauveur, tout le monde moderne est la préparation de son triomphe complet. On a calculé que, depuis les premiers siècles, le christianisme, et, dans le christianisme, le catholicisme n'a

cessé de grandir, malgré les défections, malgré les schismes et les hérésies. Le mouvement ascendant ne saurait être contesté jusqu'au XVI^e siècle. Alors, en même temps qu'une partie de l'Europe se sépare, l'Amérique s'ouvre, l'Inde, la Chine, le Japon reçoivent des missionnaires.

Depuis un siècle, il semblerait, à première vue, que le christianisme recule; mais qu'on suive les missionnaires, que l'on calcule les heureux retours qui en amèneront d'autres, que l'on calcule surtout la puissance des événements pour ouvrir à la lumière les yeux les plus obstinés, et entraîner les cœurs les plus rebelles. La grande tempête du XVI^e siècle a multiplié les saints et préparé les grandeurs du XVII^e; la tempête de la fin du siècle dernier a déjà ramené un grand nombre d'hérétiques, et elle a jeté des missionnaires dans toutes les parties du monde. Les événements contemporains, qui paraissent justifier le désespoir, font déjà que la grande figure de la papauté, qui représente l'Église catholique, brille d'un éclat de plus en plus éblouissant. L'homme s'agite, mais Dieu le mène, et quand il ébranle la terre dans ses fondements, c'est qu'il prépare des merveilles.

Tel est le spectacle que présente l'histoire de l'Église; c'est ainsi qu'elle permet, dans les circonstances les plus difficiles, d'envisager le présent sans crainte, l'avenir avec confiance. Le chrétien est certain que, quoi qu'il arrive, l'Église ne périra pas, que tout tournera à la gloire de Dieu, à la gloire de JÉSUS-CHRIST et au salut des hommes.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	1
Divisions de l'Histoire de l'Église.	3

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire sainte	4
---------------------------	---

PREMIÈRE PÉRIODE.

Temps primitifs.

CHAPITRE PREMIER. — LA CRÉATION.

§ I ^{er} . — <i>Création du monde.</i> — Dieu. — Les Anges. — L'œuvre des six jours	5
§ II. — <i>Création de l'homme.</i> — Création de l'homme. — Création de la femme. — Le septième jour	8
§ III. — <i>Chute du premier homme.</i> — Le paradis terrestre. — La tentation et la chute	9
§ IV. — <i>Temps qui précèdent le déluge.</i> — Caïn et Abel. — La postérité de Caïn. — La postérité de Seth. — Perversion des hommes.	11

CHAPITRE II. — LE DÉLUGE.

§ I ^{er} . — <i>Le Déluge.</i> — Construction de l'arche. — Le Déluge. — Noé sort de l'arche	14
§ II. — <i>Premiers temps qui suivent le déluge.</i> — Changements produits par le déluge. — Malédiction de Chanaan. — Les âges du monde	17

CHAPITRE III. — LA DISPERSION.

§ I ^{er} . — <i>La tour de Babel.</i> — Confusion des langues. — Nemrod.	18
§ II. — <i>La dispersion.</i> — Les trois races. — Commencement de l'idolâtrie	19

DEUXIÈME PÉRIODE.**Les Patriarches.****CHAPITRE PREMIER. — HISTOIRE D'ABRAHAM.**

- § I^{er}. — *La vocation d'Abraham.* — Origine d'Abraham. — Vocation d'Abraham. — Voyage en Égypte. — Séparation d'avec Loth. — Le grand prêtre Melchisédech. — Alliance du Seigneur avec Abraham. — Naissance d'Ismaël. — La Circoncision 21
- § II. — *Destruction de Sodom.* — Visite des trois anges à Abraham. — Ruine de Sodome 26
- § III. — *Dernières années d'Abraham.* — Naissance d'Isaac. — Sacrifice d'Isaac. — Mort de Sara. — Mariage d'Isaac. — Mort d'Abraham 28

CHAPITRE II. — HISTOIRE D'ISAAC, DE JACOB ET DE JOSEPH.

- § I^{er}. — *Le patriarche Isaac.* — Naissance d'Esau et de Jacob. — Vente du droit d'aînesse. — Bénédiction de Jacob 33
- § II. — *Le patriarche Jacob.* — L'échelle mystérieuse. — Rencontre de Jacob et de Rachel. — Jacob chez Laban. — Départ de Jacob. — Lutte de Jacob contre l'Ange. — Rencontre de Jacob et d'Esau. — Mort de Rachel et d'Isaac. 36
- § III. — *Histoire de Joseph.* — Songes de Joseph. — Joseph vendu par ses frères. — Joseph chez Putiphar. — Songes de l'échanson et du panetier. — Songes du Pharaon. — Arrivée des fils de Jacob. — Benjamin en Egypte. — La reconnaissance. — Établissement des Israélites en Egypte. — Mort de Jacob. — Mort de Joseph 40

CHAPITRE III. — HISTOIRE DE JOB.

- Prospérité de Job. — Premières épreuves de Job. — Nouvelles épreuves de Job. — Les amis de Job. — Nouvelle prospérité de Job 59

TROISIÈME PÉRIODE.**Moïse et les Juges.****CHAPITRE PREMIER. — MOÏSE.**

- § I^{er}. — *La sortie d'Égypte.* — Oppression des Israélites. — Naissance de Moïse. — Moïse tue un Égyptien. — Moïse au pays de Madian. — Le buisson ardent. — La verge de Moïse. — Mission d'Aaron. — Moïse et Aaron devant Pharaon. — Les dix plaies d'Égypte. — La plaie des premiers-nés et la Pâque.

	Pages.
— L'Exode ou la sortie d'Égypte.—Passage de la mer Rouge.	
— La Manne.— Défaite des Amalécites	56
§ II.— <i>La loi</i> .— Le mont Sinaï.— Le Décalogue — Institutions religieuses. — Lois pénales. — Justice et charité. — Les esclaves et les étrangers. — Proscription des Chananéens. — Moïse sur le Sinaï — Le Tabernacle.— Les Prêtres.— Prescriptions particulières. — Le Veau d'or	66
§ III.— <i>Séjour des Israélites dans le désert</i> .— Départ du Sinaï. — Les soixante-dix Anciens.— Les douze espions.— Révoltes contre Moïse. — L'eau du rocher.— Le serpent d'airain. — Prophétie de Balaam.— Etablissement de quelques tribus.— Mort de Moïse.	78

CHAPITRE II. — JOSUÉ ET LES JUGES.

§ 1 ^{er} . — <i>Histoire de Josué</i> .— Passage du Jourdain.— Prise de Jéricho.— Ruse des Gabaonites. — Soumission du sud et de l'est. — Soumission du nord et de l'ouest. — Partage de la Terre promise. — Mort de Josué	87
§ II. — <i>Les Juges</i> . — Gouvernement des Anciens.— Les juges Othoniel, Aod et Samgar. — Barac et Débora. — Gédéon.— Abimélech, Thola et Jaïr. — Jephthé.— Histoire de Ruth. — Samson. — Le grand-prêtre Héli. — Enfance de Samuel. — Judicature de Samuel	93

QUATRIÈME PÉRIODE.

Les Rois.

CHAPITRE PREMIER. — RÈGNE DE SAUL.

§ 1 ^{er} . — <i>Règne de Saül jusqu'à la mort de Samuel</i> .— Election de Saül.— Défaite des Ammonites. — Abdication de Samuel. — Guerre contre les Philistins.— Guerre contre les Amalécites. — Election de David.— David et Goliath.— Jalousie de Saül contre David	107
§ II. — <i>Dernières années du règne de Saül</i> . — Générosité de David.—Mort de Saül.— David pleure Saül et Jonathas	115

CHAPITRE II. — RÈGNE DE DAVID.

Guerre contre Isboseth. — Prise de Sion. — Translation de l'arche. — Victoires de David. — Crimes de David. — Révolte d'Absalon. — Dernières années de David. — Mort de David. — Les Psaumes de David	117
---	-----

CHAPITRE III. — RÈGNE DE SALOMON.

Justice de Salomon. — Sagesse de Salomon. — Puissance de Salomon. — Construction du Temple. — La reina de Saba. — Chute de Salomon. — Les livres de Salomon	125
---	-----

CINQUIÈME PÉRIODE.

Depuis le schisme des dix tribus jusqu'à la fin de la captivité.

CHAPITRE PREMIER. — ROYAUMES DE JUDA ET D'ISRAËL.

- § I^{er}. — Règnes de Roboam et d'Abiam en Juda, de Jéroboam en Israël. — Schisme des dix tribus. — Roboam. — Jéroboam. — Règne d'Abiam 130
- § II. — Règnes d'Asa en Juda, de Nadab, Baasa, Éla, Zamri et Amri en Israël. — Règne d'Asa. — Royaume d'Israël 133
- § III. — Règnes de Josaphat, de Joram et d'Ochosias, en Juda, d'Achab, d'Ochosias et de Joram en Israël. — Impiété d'Achab. — Le prophète Elie. — La vigne de Naboth. — Le saint roi Josaphat. — Mort d'Achab. — Règne d'Ochosias. — Fin du règne de Josaphat. — Règnes de Joram et d'Ochosias en Juda. — Le prophète Élisée. — La lèpre de Naaman. — Guerre entre les Israélites et les Syriens. — Fin de Joram d'Israël et d'Ochosias de Juda 134
- § IV. — Règnes d'Athalie et de Joas en Juda, de Jéhu et de Joachas en Israël. — Règne de Jéhu. — Règne d'Athalie. — Règne de Joas. — Règne de Joachas. — Le prophète Jonas 146
- § V. — Règnes d'Amasias, d'Osias, de Joathan et d'Achaz en Juda, et fin du royaume d'Israël. — Règne d'Amasias. — Règne de Joas. — Jéroboam II. — Règne d'Osias. — Règne de Joathan. — Les prophètes. — Règne d'Achaz. — Fin du royaume d'Israël 150

CHAPITRE II — FIN DU ROYAUME DE JUDA

- § I^{er}. — Les Israélites en captivité. Histoire de Tobie 155
- § II. — Règnes d'Ézéchias, de Manassé et d'Ammon. — Piété du roi Ézéchias. — Invasion de Sennachérib. — Maladie d'Ézéchias. — Fin du règne d'Ézéchias. — Règne de Manassé. — Histoire de Judith 159
- § III. — Derniers temps du royaume de Juda. — Règne de Josias. — Le prophète Jérémie. — Ruine de Ninive. — Fin du roi Josias. — Règne de Joachas. — Règne de Joachim. 165

CHAPITRE III. — CAPTIVITÉ DE BABYLONE

- I^{er}. — Fin du Royaume de Juda. — Fin du règne de Joachim. — Règne de Jéchonias. — Le prophète Ezéchiel. — Règne de Sédécias 168
- § II. — Les Juifs en captivité. — Lamentations de Jérémie. — Les Juifs en Egypte. — Le prophète Daniel. — Histoire de

	Pages.
Susanne. — Songe de Nabuchodonosor. — Les trois jeunes gens dans la fournaise. — Nouveau songe de Nabuchodonosor.	171
§ III. — <i>Fin de l'empire babylonien.</i> — L'idole de Bel et le dragon. — Daniel dans la fosse aux lions. — Les soixante-dix semaines d'années. — Chute de Babylone. — Darius le Mède.	177

SIXIÈME PÉRIODE.

Les Juifs depuis la captivité.

CHAPITRE PREMIER. — LES JUIFS JUSQU' AUX MACHABÉES.

§ I ^{er} . — <i>Les Juifs en Palestine pendant la domination persane.</i> — Fin de la captivité; Zorobabel. — Dédicace du nouveau Temple. — Esdras.	183
§ II. — <i>Histoire d'Esther.</i> — Assuérus épouse Esther. — Aman l'Amalécite. — Dévouement d'Esther. — Punition d'Aman. — Fête des <i>Purim</i> ou des Sorts.	187
§ III. — <i>Les Juifs sous la domination grecque jusqu'aux Machabées.</i> — Fin de la domination persane. — Alexandre le Grand. — Les rois d'Égypte. — Version des Septante. — Les sectes juives. — Persécution de Ptolémée Philopator. — Les rois de Syrie. — Châtiment d'Héliodore. — Antiochus Epiphane. — Martyre d'Eléazar. — Les sept Machabées.	192

CHAPITRE II. — LES MACHABÉES OU ASMONEËNS.

§ I ^{er} . — <i>Les Machabées jusqu'au rétablissement de la royauté.</i> — Mathathias. — Judas Machabée. — Mort d'Antiochus Epiphane. — Nouveaux exploits de Judas Machabée. — Dévouement d'Eléazar. — Siège de Jérusalem. — La fête de Nicanor. — Alliance de Judas avec les Romains. — Fin de Judas Machabée. — Jonathas. — Simon. — Principat de Simon	202
§ II. — <i>Dynastie des Asmonéens</i> — Jean Hyrcan I ^{er} . — Révolutions en Syrie. — Puissance de Jean Hyrcan. — Le Sanhédrin. — Aristobule I ^{er} . — Alexandre Jannée. — Régence d'Alexandra. — Hyrcan II. — Usurpation d'Aristobule II — Pompée à Jérusalem. — Pillage du Temple par Crassus. — César et Antipater. — Commencements d'Hérode.	213
§ III. — <i>Hérode et les Romains.</i> — Règne d'Antigone. — Le sceptre sort de Juda. — Les fureurs d'Hérode. — Restauration du Temple. — Dernières années d'Hérode	223

DEUXIÈME PARTIE.

Histoire ecclésiastique	229
-----------------------------------	-----

PREMIÈRE PÉRIODE.

Établissement de l'Église et persécutions.

CHAPITRE PREMIER. — NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

§ I ^{er} . — <i>Vie cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ.</i> — Les prophéties et les traditions. — L'Annonciation et l'Incarnation. — Naissance du Sauveur. — Les Mages. — Retour de l'Égypte. — La succession d'Hérode. — Les procurateurs de Judée. — La sainte Enfance	230
§ II. — <i>Vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.</i> — Saint Jean-Baptiste. — Les premiers disciples. — Premier miracle de Jésus-Christ. — Les douze Apôtres. — Prédication de Jésus-Christ. — Miracles de Jésus-Christ. — Résurrection de Lazare. — Entrée triomphante de Jésus à Jérusalem. — Institution de l'Eucharistie (Jeudi-Saint.) — Le jardin des Oliviers. — Jésus chez Caïphe. — Jésus chez Pilate (Vendredi-Saint). — Le Calvaire. — La Résurrection (jour de Pâques). — Les apparitions	235

CHAPITRE II. — LES TEMPS APOSTOLIQUES.

§ I ^{er} . — <i>Les Actes des Apôtres.</i> — La Pentecôte. — Première prédication de saint Pierre. — Les premiers chrétiens. — Épreuves des Apôtres. — Conversion de saint Paul. — Le centurion Corneille. — Symbole des Apôtres. — Première persécution générale. — Martyre de saint Pierre et de saint Paul.	245
§ II. — <i>Ruine de Jérusalem et du Temple.</i> — Troubles en Judée. — Hérode-Agrippa, roi des Juifs. — Révolte des Juifs. — Siège de Jérusalem. — Ruine du Temple	251
§ III. — <i>Fin des temps apostoliques.</i> — Les Papes. — Premières hérésies. — Deuxième persécution. — Saint Jean l'Évangéliste. — Mort de saint Jean.	256

CHAPITRE III. — LES PERSÉCUTIONS.

§ I ^{er} . — <i>Constitution de l'Église.</i> — Constitution générale. — Hiérarchie ecclésiastique. — La vie religieuse. — Le culte.	259
§ II. — <i>Les persécutions et les apologistes.</i> — Troisième persécution. — Saint Ignace d'Antioche. — Sainte Symphorose. — Martyre de sainte Félicité. — Quatrième persécution. — Martyre de saint Polycarpe. — Martyre de saint Justin le Philo-	

	Pages.
sophe. — La légion Fulminante. — Les martyrs des Gaules.	
— Cinquième persécution. — L'empereur Alexandre-Sévère.	
— Martyre de sainte Cécile. — Sixième persécution. — Sep-	
tième persécution. — Sainte Agathe et saint Pione. — Hui-	
tième persécution. — Martyre de saint Laurent. — Autres	
martyrs. — Neuvième persécution. — L'empereur Dioclétien.	
— La légion Thébaine ou Thébéenne. — Martyre de saint Sé-	
bastien. — Dixième persécution ; ère des Martyrs. — Martyre	
de sainte Agnès. — La paix rendue à l'Eglise.	261
§ III. — <i>Les Hérésies et les Docteurs.</i> — Les Gnostiques. — L'é-	
cole chrétienne d'Alexandrie. — Les Montanistes. — Tertul-	
lien. — Les Sabelliens. — Les Manichéens. — Les Docteurs. —	
Dispute à l'occasion de la Pâque	283

DEUXIÈME PÉRIODE.

Les Hérésies et les Barbares.

CHAPITRE PREMIER. — LES EMPEREURS CHRÉTIENS ET L'ARIANISME.

§ I ^{er} . — <i>Le Triomphe de l'Eglise et les Pères du désert.</i> — Avène-	
ment de Constantin. — Edits en faveur des chrétiens. — Le	
schisme des Donatistes. — Persécution de Licinius. — Inven-	
tion de la Croix. — La royauté pontificale. — Les Pères du	
Désert. — Saint Paul et saint Antoine. — Vie des Solitaires.	289
§ II. — <i>L'Arianisme.</i> — L'hérésiarque Arius. — Le Concile de	
Nicée. — Le symbole de Nicée. — Intrigues des Ariens. —	
Mort d'Arius. — Mort de Constantin. — L'empereur Con-	
stance.	298
§ III. — <i>Persécutions de Sapor et de Julien l'Apostat.</i> — Le	
christianisme en Perse. — Siège de Nisibe. — Julien l'Apostat. .	
— Le Temple de Jérusalem. — Fin de Julien l'Apostat. .	305
§ IV. — <i>Les Docteurs et les Saints.</i> — <i>Hérésie des Macédoniens.</i>	
— Les Papes et les Empereurs. — Saint Grégoire et saint	
Basile. — Saint Jean Chrysostome. — Saint Ambroise. — Les	
évêques de la Gaule. — Saint Jérôme. — Hérésie des Macé-	
doniens. — Concile de Constantinople.	310

CHAPITRE II. — LES INVASIONS BARBARES.

§ I ^{er} . — <i>Les Hérésies et les Docteurs.</i> — Situation de l'empire	
romain. — Saint Augustin. — Fin de saint Jean Chrysostome.	
Le Pélagianisme. — Les semi-pélagiens. — Le Nestoria-	
nisme. — Concile œcuménique d'Ephèse. — Hérésie d'Eut-	
tychès. — Le brigandage d'Ephèse. — Concile de Chalcé-	
donie, 4 ^e œcuménique.	317
§ II. — <i>Les Invasions des Barbares.</i> — Alaric. — Attila. — Gen-	
séric. — Fin de de l'empire d'Occident	326

- § III. — *Les Saints et les Papes.* — Grand nombre de Saints. — Saint Jean le Nain et saint Arsène. — Saint Siméon Stylite. — Saint Patrice. — Saint Valentin. — Les Papes. 330

CHAPITRE III. — CONVERSION DES BARBARES.

- § I^{er}. — *Conversion des Barbares.* — Clovis et les Francs. — Conversion des Bourguignons. — Récarède et les Visigoths. — Conversion des Lombards. — Conversion des Anglo-Saxons. 336
- § II. — *Les Hérésies et les Conciles.* — Schisme de Constantinople. — Persécution de Théodoric. — Affaire des *Trois-Chatres.* — Concile de Constantinople, 5^e œcuménique. . . 342
- § III. — *Les Saints et les Papes.* — Les Saints. — Saint Benoît et les Bénédictins. — Règle de saint Benoît. — Saint Grégoire le Grand. — Saint Colomban. 345

CHAPITRE IV. — LE MAHOMÉTISME ET LE MONOTHÉLISME.

- § I^{er}. — *Le Mahométisme.* — Mahomet. — L'Hégire. — L'empereur Héraclius. — Progrès du mahométisme 350
- § II. — *Hérésie des Monothélites.* — Commencement de l'hérésie. — L'Ecthèse d'Héraclius. — Le type de Constant II. — Le pape saint Martin I^{er}. — Sixième concile œcuménique. — Fin du monothélisme. — Les Saints 353

CHAPITRE V. — LES CARLOVINGIENS.

- § I^{er}. — *L'Eglise d'Orient et les Iconoclastes.* — Léon L'Isaurien. — Saint Germain de Constantinople. — La persécution. — Saint Jean Damascène. — Troubles en Italie. — Constantin Copronyme. — Septième concile œcuménique. 357
- § II. — *L'Eglise d'Occident et les Carolingiens.* — Saint Boniface. — Les Papes. — Saint Zacharie, Etienne II et Etienne III. — La royauté pontificale. — Charlemagne. — Le saint empire romain 361

TROISIÈME PÉRIODE.

Constitution de la chrétienté.

CHAPITRE PREMIER. — LE SAINT-EMPIRE ROMAIN.

- § I^{er}. — *L'Eglise d'Orient au neuvième siècle; Schisme de Photius.* — Derniers empereurs iconoclastes. — Schisme de Photius. — La procession du Saint-Esprit. — Concile de Constantinople, 8^e œcuménique. — Fin du schisme de Photius. — Conversion des Slaves et des Bulgares 367
- § II. — *L'Eglise d'Occident.* — Les missions. — Les empereurs. — Les Papes. — Conversion des Normands 372

CHAPITRE II. — LE SIÈCLE DE FER.

- § 1^{er}. — *Événements généraux.* — Les mauvais Papes. — Les Empereurs. — Les Capétiens. — Le pape Sylvestre II. — Conversion des peuples païens. — Conversion des Hongrois. 377
- § II. — *Les Moines et les Saints.* — L'abbaye de Cluny. — Saint Dunstan de Cantorbéry. — Les saints couronnés. — Le dixième siècle. 382

CHAPITRE III. — L'ÉGLISE ET L'EMPIRE.

- § 1^{er}. — *L'Église et L'Empire ou la Querelle des Investitures.* — Saint Henri II. — La Trêve de Dieu. — Les Papes. — Saint Grégoire VII et les Investitures. — Fin de la querelle des Investitures. 385
- § II. — *Le Schisme grec et l'Hérésie.* — Hérésie de Bérenger. — Le schisme grec. 392
- § III. — *Les Moines et les Saints.* — Les Camaldules. — Les Chanoines réguliers. — Ordre de Vallombreuse. — Les Chartreux 393

QUATRIÈME PÉRIODE.

Les Croisades.

CHAPITRE PREMIER. — LES PREMIÈRES CROISADES.

- § 1^{er}. — *Événements généraux ou Croisades.* — Première croisade. — Les Ordres militaires. — Deuxième croisade. — Troisième croisade. — Quatrième croisade. 397
- § II. — *Événements ecclésiastiques.* — Saint Yves de Chartres et saint Anselme de Cantorbéry. — Conciles de Latran, neuvième et dixième œcuméniques. — Les Ordres religieux — Saint Bernard. — Arnaud de Brescia. — Le pape Alexandre III. — Saint Thomas de Cantorbéry. — Troisième concile de Latran, onzième œcuménique. — Les Saints 403

CHAPITRE II. — LES DERNIÈRES CROISADES.

- § 1^{er}. — *Les Croisades et les Missions.* — Les Albigeois. — Les croisades d'Espagne. — Cinquième et sixième croisades. — Septième croisade. — Huitième croisade. — Les Missions. 410
- § II. — *Les Ordres religieux.* — Les Trinitaires. — Les Franciscains ou Frères Mineurs. — Les Dominicains ou Frères Prêcheurs. — Les saints Dominicains et Franciscains. — Autres Ordres religieux 416
- § III. — *Les Papes et les Saints.* — Innocent III. — Successeurs d'Innocent III. — Premier concile général de Lyon, treizième

œcuménique. — Fin de Frédéric II. — Sainte Elisabeth de Hongrie. — Deuxième concile général de Lyon, quatorzième œcuménique. — Les Papes jusqu'à Boniface VIII. — Notre-Dame de Lorette. — Saint Célestin V. — Boniface VIII. — Lutte contre Philippe le Bel.	421
---	-----

CINQUIÈME PÉRIODE.**La Renaissance païenne.****CHAPITRE PREMIER. — LES PAPES D'AVIGNON.**

§ 1 ^{er} . — <i>Les Papes d'Avignon.</i> — Saint Benoît XI et Clément V. — Concile général de Vienne, quinzième œcuménique. — Suite des Papes. — Le tribun Rienzi. — Retour des Papes à Rome.	45
§ II. <i>Les Saints pendant le séjour des Papes à Avignon.</i> — Saints. — Les Ordres religieux	434

CHAPITRE II. — LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

§ 1 ^{er} . — <i>Le grand Schisme d'Occident.</i> — Causes du schisme. — Les deux obédiences. — Concile de Pise. — Concile de Constance. — Les derniers schismes	436
§ II. — <i>Les Hérétiques et les Saints.</i> — Hérésie de Wiclef. — Hérésie de Jean Hus. — Les Saints. — L'imitation de Jésus-Christ.	440

CHAPITRE III. — LA RENAISSANCE PAÏENNE.

§ 1 ^{er} . — <i>Événements généraux de la seconde moitié du XV^e siècle.</i> — Prise de Constantinople par les Turcs. — Prise de Grenade. — Découverte de l'Amérique, — Découvertes des Portugais. — L'imprimerie. — Le nouveau Paganisme	445
§ II. — <i>Les Papes et les Saints.</i> — Les Papes. — Les Saints. — Les Minimes	449

SIXIÈME PÉRIODE.**Le Protestantisme.****CHAPITRE PREMIER. — LE PROTESTANTISME.**

§ 1 ^{er} . — <i>La Réforme protestante.</i> — Causes et caractère de la prétendue Réforme. — Luther. — Zwingle. — Les Anabaptistes. — La Confession d'Augsbourg. — Henri VIII d'Angleterre. — Calvin.	451
§ II. — <i>La Réforme Catholique.</i> — La vraie Réforme. — Les Papes. — Les Ordres religieux. — Les Jésuites. — Les Missions. — Concile de Trente, dix-huitième œcuménique. — Les Saints.	460

CHAPITRE II. — LE JANSÉNISME.

- § 1^{er} — *Les Épreuves de l'Église au XVIII^e siècle.* — Les Persécutions. — Guerre de Trente-Ans. — Baŷus. — Molinistes et Thomistes. — Le Jansénisme. — Le Gallicanisme 468
- § II. — *Les Papes et les défenseurs de l'Église.* — Les Saints. — Saint Vincent de Paul. — Les Missions. — Autres Saints et Saintes. — Les Papes. 476

CHAPITRE III. — LE PHILOSOPHISME.

- § 1^{er} — *Progrès de l'incrédulité.* — Causes de l'incrédulité. — Principaux chefs du philosophisme. — Destruction de la Compagnie de Jésus. 492
- § II. — *Succession des Papes au XVIII^e siècle.* — Clément XI. — Peste de Marseille. — Innocent XIII et Benoît XIII. — Clément XII. — Benoît XIV. — Clément XIII. — Clément XIV. 485

SEPTIÈME PÉRIODE.

La Révolution.

CHAPITRE UNIQUE. — LA RÉVOLUTION.

- § 1^{er}. — *Pie VI et la Révolution.* — Premières années du pontificat de Pie VI. — La Révolution française. — La persécution. — Persécution contre Pie VI. 491
- § II. — *Pie VII et Napoléon 1^{er}.* — Election de Pie VII. — Concordat avec la France. — Captivité de Pie VII. — Retour de Pie VII à Rome 495
- § III. — *La Restauration.* — Dernières années de Pie VII. — Léon XII. — Pie VIII. 499
- § IV. — *Grégoire XVI et la Révolution de Juillet.* — La Révolution de Juillet. — Gouvernement de Grégoire XVI. — Les Missions. 500
- § V. — *Pie IX et Napoléon III.* — Premières années du Pontificat de Pie IX. — Révolution à Rome. — Période de tranquillité. — L'Immaculée-Conception. — Nouvelles épreuves. — Convention de septembre. — Bataille de Mentana. — Concile du Vatican. — Captivité et mort de Pie IX. — Conclusion. 502

NOUVEAU COURS D'HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR J. CHANTREL

RÉDIGÉ CONFORMÉMENT AUX PROGRAMMES OFFICIELS

à l'usage des collèges catholiques, des séminaires et autres maisons d'éducation

Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée

FORMANT 6 VOLUMES IN-12, BROCHÉS OU CARTONNÉS : 15 FR.

TOME I. Histoire ancienne (1^{re} partie). Temps primitifs, Premiers empires, Grèce. Depuis la création du monde jusqu'au commencement de l'ère chrétienne.

TOME II. Histoire ancienne. (2^e partie). Histoire romaine jusqu'à la mort de Théodose le Grand.

TOME III. Histoire du moyen âge (1^{re} partie). De la mort de Théodose au commencement des Croisades.

TOME IV. Histoire du moyen âge (2^e partie). Depuis les premières Croisades jusqu'à la prise de Constantinople.

TOME V. Histoire moderne (1^{re} partie). De la prise du Constantinople au traité de Westphalie.

TOME VI. Histoire moderne (2^e partie). Du traité de Westphalie à la révolution de 1789.

SUITE ET DÉVELOPPEMENT DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE PAR LE MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE FRANCE

Depuis les origines jusqu'à la révolution de 1789.

2 forts volumes in-12, cart. 5 fr.

HISTOIRE D'ANGLETERRE

1 beau vol. in-12. 3 fr.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

2 forts vol. in-12, cartonnés. 6 fr.

1^o Histoire sainte. 1 vol. 3 fr.

2^o Hist. ecclésiastique. 1 vol. 3 fr.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Complément de l'Histoire de France et du cours d'Histoire universelle depuis la Révolution de 1789 jusqu'à nos jours.

Un très-fort vol. in-12. Nouvelle édition. 800 pages. 4 fr. 50

COURS ABRÉGÉ D'HISTOIRE UNIVERSELLE PAR J. CHANTREL

Comprenant 5 volumes in-12 de 500 pages environ. Chaque vol. cart : 3 fr.

HISTOIRE ANCIENNE. Temps primitifs, Premiers empires, Grèce, Rome.

HISTOIRE DU MOYEN ÂGE. Jusqu'à la prise de Constantinople.

HISTOIRE MODERNE. De la prise de Constantinople jusqu'à nos jours.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE. Du commencement du monde à nos jours.

HISTOIRE DE FRANCE. Depuis les origines jusqu'aux derniers événements de l'Histoire contemporaine.

COURS ÉLÉMENTAIRE

Histoire ancienne. — Hist. du moyen âge. — Hist. moderne, Hist. de France. — Hist. sainte. — Hist. ecclésiastique.

6 petits vol. in18; chaque vol. cartonné, 1 fr.

NOUVEAU COURS DE LITTÉRATURE PAR J. CHANTREL

1^{re} PARTIE. — **Style, Composition, Poétique.** 1 fort vol. in-12. 3 fr.

II^e PARTIE. — **Rhétorique.** 1 fort vol. in-12. 3 fr.

Vient de paraître, du même auteur :

COURS DE GÉOGRAPHIE

Adapté au Cours d'histoire universelle et comprenant la description physique, politique et historique des diverses contrées de la terre, ouvrage répondant à toutes les questions des programmes officiels. 2 vol. in-12, ensemble de 1100 pages. 7 fr.

CHEMIN DE LA CROIX DE J. DU SEIGNEUR

BÉNI ET APPROUVÉ PAR S. S. LE PAPE PIE IX
PAR S. É. LE CARD. WISEMAN ET S. G. MGR L'ÉVÊQUE D'ARRAS

J. Du Seigneur a été pendant trente ans l'un de nos premiers artistes statuaires. Nul ne pouvait mieux que cet habile sculpteur, habitué à traiter les sujets religieux, entreprendre la tâche si belle et si difficile de traduire avec le ciseau des douleurs de l'Homme Dieu. « L'exactitude historique des costumes, l'art de grouper les personnages, le contraste des types juifs avec le type romain, le Christ plein de noblesse, de calme et de douceur, et le sentiment religieux qui ressort de tout l'ensemble, font de ce Chemin de la Croix un poème plein de vie, d'harmonie et d'émotion. » (Extrait de la Revue de l'Art chrétien.)

Le Chemin de la Croix de J. DU SEIGNEUR existe en Bas-reliefs et en Photographie en quatre grandeurs différentes, dont voici les dimensions et les prix.
(Les cadres font varier les dimensions suivant le style et les ornements.)

BAS-RELIEFS

1^{re} dimension, 66^c sur 86

En plâtre durci, simple bordure d'encadrement.....	600 fr.
— avec cadres, forte moulures.....	800 fr.
— avec cadres de style, depuis.....	1000 fr.
En terre cuite blanche de Paris.....	1000 fr.
— avec cadres, fortes moulures.....	1300 fr.
— avec cadres de style, depuis.....	1500 fr.

2^e dimension, 45^c sur 60

En plâtre durci, bordure simple.....	400 fr.
— avec cadres de style, depuis.....	500 fr.
En terre cuite blanche, bordure simple.....	700 fr.
— avec cadres de style, depuis.....	1000 fr.

3^e dimension, 30^c sur 40

En plastique fin.....	250 fr.
— avec cadres de style, depuis.....	350 fr.

4^e dimension, 21^c sur 16

En plastique fin.....	150 fr.
— avec cadres de style.....	200 fr.
En bronze par la galvanoplastie, les 14 bas-reliefs ciselés : 1 ^{re} dimension, 4,500 fr.	
— 2 ^e , 3,000 fr. — 3 ^e , 2,000 fr. — 4 ^e , 500 fr.	

Des décorations en tous genres sont exécutées sur ces bas-reliefs suivant les commandes. Personnages unis sur fonds teintés; peintures fines des personnages sur fonds unis, ton de pierre; polychromie riche sur fonds or et couleurs, etc.

PHOTOGRAPHIES INALTÉRABLES DES 14 BAS-RELIEFS

Grand format pour églises, 65 cent. sur 50, y compris les marges et sans les cadres.....	200 fr.
— avec cadres noirs, 2 filets dorés.....	350 fr.
— avec cadres chêne sculpté, depuis.....	600 fr.
Moyen format pour chapelles, 45 sur 35, y compris les marges et sans cadres.....	50 fr.
— avec cadres noirs, 2 filets dorés.....	150 fr.
— avec cadres chêne sculpté.....	400 fr.
Petit format pour oratoire. En feuille.....	10 fr.
— avec cadres noirs filets dorés.....	42 fr.
— avec cadres chêne.....	85 fr.
Ce même format se vend aussi, pour les malades, monté en dépliant sur toile avec étui et croix en bois pour les indulgences.....	20 fr.
Moitié plus petit, format in-32.....	10 fr.

Les modèles ayant été déposés, toute reproduction du Chemin de la Croix de J. du Seigneur qui ne sortirait pas de notre maison serait une contrefaçon exposée à être saisie et le délit sera poursuivi suivant la rigueur des lois.

Paris, chez PUTOIS-CRETTÉ, Éditeur, rue de Rennes, 90.





7.9 PAZ 1961

739851

1

pires, histoire des papes.
Tome II. **Histoire ancienne** (2^e partie), Histoire romaine jusqu'à la mort de Théodose le Grand.

Tome III. **Histoire du moyen âge** (1^{re} partie), de la mort de Théodose aux premières croisades.

Jusqu'à la prise de Constantinople.
Tome V. **Histoire moderne** (1^{re} partie), depuis la prise de Constantinople jusqu'au traité de Westphalie.

Tome VI. **Histoire moderne** (2^e partie), depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution de 1789.

SUITE ET COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE

HISTOIRE DE FRANCE

Depuis les origines jusqu'à la Révolution de 1789. 2 vol. in-12, 5 fr.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. 2 vol. in-12, 6 fr.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Comprenant tous les événements accomplis depuis la Révolution de 1789 jusqu'à nos jours. — 1 très fort vol. in-12, 19^e édit. 5 fr.

Histoire d'Angleterre. Depuis les origines jusqu'à nos jours. 1 vol. 3 fr.

COURS ABRÉGÉ

Comprenant 5 vol. in-12 de 500 pages environ. Chaque vol. cart. : 3 fr.

Histoire ancienne. Temps primitifs, premiers empires, Grèce, Rome.

Histoire du moyen âge. Jusqu'à la prise de Constantinople.

Histoire moderne. De la prise de Constantinople jusqu'à nos jours.

Histoire de France. De la mort de Théodose jusqu'à nos jours.

Histoire de l'Église. Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

COURS ÉLÉMENTAIRE

Petits abrégés à l'usage des commençants, 6 volumes in-18, cartonnés, à 1 fr.

1. Histoire ancienne. — Histoire du moyen âge. — Histoire moderne.

2. Histoire de France. — Histoire sainte. — Histoire ecclésiastique.

OUVRAGES DE MÊME AUTEUR

COURS DE GÉOGRAPHIE

Adapté aux *Cours d'histoire universelle*, et comprenant la description physique, politique et historique des diverses contrées de la terre, ouvrage répondant à toutes les questions des programmes officiels. 2 vol. in-12, 6 fr.

NOUVEAU COURS DE LITTÉRATURE

1^{re} partie. — *Style*. — *Composition*. — *Poétique*. 1 vol. in-12, 3 fr.

2^e partie. — *Rhétorique*. 1 vol. in-12, 3 fr.

COURS ABRÉGÉ DE LITTÉRATURE

Style. — *Composition*. — *Poétique*. — *Rhétorique*, suivi d'un abrégé de l'histoire des littératures grecque, latine et française, 1 fort vol. in-12, 3 fr.